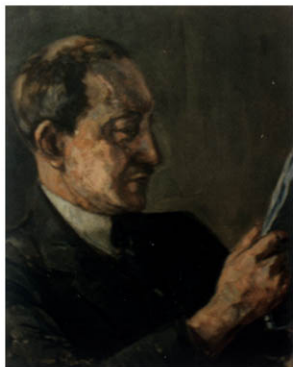


Marcel Dugas



POÈMES EN PROSE

ÉDITION CRITIQUE
PAR MARC PELLETIER

BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Marcel Dugas
Poèmes en prose

*On l'a surnommé « le Mallarmé
et le Monet de la prose canadienne ».
Marcel Dugas a pratiqué la poésie
— sous la forme du poème en prose —
comme une vocation, et la critique
comme un devoir de l'amitié.
Tout ensemble disert et secret,
il multipliait les pseudonymes
mais livrait son âme à nu
en chacun de ses textes.
« Plus de cris grandiloquents,
plus de patriotisme larmoyant »,
déclarait-il, la poésie doit
« exprimer des vérités éternelles
avec un rire de comédien
tout prêt à jaillir ».*



Marc Pelletier, professeur au Collège
de l'Outaouais, est l'auteur
d'une thèse de doctorat sur le poème
en prose en littérature québécoise.
Il a publié des articles sur Roland Giguère
et sur Gilles Archambault ainsi
que de nombreux comptes rendus
de recueils de poèmes.

Couverture : Adrien Hébert, Portrait de Marcel Dugas
vers 1923, huile sur toile, 61 x 50,5 cm,
collection particulière.

Page laissée blanche

POÈMES EN PROSE

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot,
Jean-Louis Major

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche, le **CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES**, administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Marcel Dugas

POÈMES EN PROSE

Édition critique
par
MARC PELLETIER
Collège de l'Outaouais

1998
Les Presses de l'Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal (Québec), Canada
H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a contribué à la publication de cet ouvrage.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient le ministère du Patrimoine canadien du soutien qui leur est accordé dans le cadre du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient également le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Données de catalogage avant publication (Canada)

Dugas, Marcel (1883-1947)

Poèmes en prose

Édition critique / Marc Pelletier (1956-)

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1727-0

I. Pelletier, Marc, 1956- II. Titre. III. Collection.

PQ8507.U43127A17 1998 C841'.52 C98-901007-4

PQ3919.D83A17 1998

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7606-1727-0

Dépôt légal, 4^e trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1998

INTRODUCTION

à mes enfants,
Sandrine et Nicolas

«*L'idéale maison*»: 1883-1905

SES ANCÊTRES ACADIENS, exilés de leurs terres, s'étaient établis à Saint-Jacques-de-l'Achigan, un village au nord-est de Montréal, «dans un canton fertile, non loin de Joliette¹»; Marcel Dugas choisira l'exil, en quête d'une terre à la mesure de sa passion pour la poésie.

Il était issu d'une famille lyonnaise du nom de Coignet, à qui, au XVII^e siècle, le roi avait offert le domaine de Gas, en reconnaissance de ses services militaires. La famille anoblie porta d'abord le nom de Coignet du Gas, puis peu à peu laissa tomber le «nom primitif»; la particule ayant pris une majuscule, le nom devint plus tard Du Gas et enfin Dugas².

Abraham Dugas, armurier du roi, avait quitté Toulouse en 1640, pour s'installer à Port-Royal, en Acadie. En 1647, il épousa Louise Doucet, une Acadienne. Tous les Dugas du Québec descendent de deux de leurs fils, Abraham et Claude. Lors de la déportation des Acadiens, en 1755, les trois fils de Claude, Joseph,

1. Gabrielle Roy, *La Détesse et l'enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 26. Les ancêtres de Gabrielle Roy auraient fait le même parcours que ceux de Marcel Dugas: sa mère lui avait raconté que leurs ancêtres acadiens, exilés au Connecticut, étaient «venus s'établir dans la belle et fertile paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan» (*ibid.*).

2. Voir «Notes sur la famille Dugas», *Bulletin des recherches historiques*, vol. 18, n° 3, mars 1912, p. 79-81; repris sous le titre «Quelques notes historiques», *L'Étoile du Nord*, 21 mars 1912, p. 5.

Daniel et Blaise, s'exilèrent à Boston ; ce dernier y demeura, mais Joseph et Daniel vinrent s'établir à Saint-Jacques-de-l'Achigan en 1766.

Les Dugas y furent accueillis par le curé Jacques Degeay : ils étaient parmi les premiers colons à s'y installer. Ces Acadiens se sentirent rapidement chez eux dans cette « terre promise » qu'ils surnommèrent la « Nouvelle-Acadie³ ». Plus tard, ils placèrent leur paroisse sous le patronage de saint Jacques⁴.

Les nouveaux venus défrichèrent les forêts et cultivèrent les terres pour s'adonner à la « grande culture » : celle de l'avoine, du blé, de l'orge, du seigle et du sarrasin. Mais la réputation de Saint-Jacques reposait surtout sur la culture du tabac, qui lui assura longtemps une certaine prospérité. On y pratiquait aussi le commerce des ceintures fléchées, artisanat relié à la tradition acadienne. Le grand-père de Marcel Dugas en assura d'ailleurs la fabrication et la vente à la Compagnie de la Baie d'Hudson, à partir de 1870⁵. Saint-Jacques donna aussi naissance à des vocations religieuses, plus même que la plupart des paroisses québécoises du XIX^e siècle⁶. La famille Dugas compte plusieurs prêtres et évêques, dont M^{gr} Marcel Dugas, oncle de l'écrivain, et le père Guy Courteau, son neveu.

Marcel naquit le 3 septembre 1883, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, dans un milieu bourgeois, où la religion, l'instruction et le travail occupaient la plus grande place. Il était le septième enfant d'une famille qui en comptera huit. De son village et de son enfance, il gardera le souvenir nostalgique du bonheur : « Je vécus alors toute une vie de tendresse⁷. »

3. Guy Courteau et François Lanoue, *Une Nouvelle Acadie: Saint-Jacques-de-l'Achigan, 1772-1947*, Montréal, Imprimerie populaire, 1949, p. 48.

4. « D'après la tradition, les mots « de l'Achigan » furent substitués aux mots « de la Nouvelle Acadie », vers 1835, lors de l'érection civile de la paroisse » (*ibid.*, p. 190).

5. Dans le récit intitulé « Adélaïde Lanoue » (*Cants du ciel*, septembre 1943), Dugas se remémore cette activité à laquelle, enfant, il prenait part.

6. « De 1772 à 1948, le Christ y a moissonné 106 prêtres, 312 religieuses et 42 religieux frères » (G. Courteau et F. Lanoue, *op. cit.*, p. 52).

7. Marcel Dugas, *Approches*, p. 42.

Son père, Euclide Dugas, ancien capitaine de milice⁸ devenu marchand général, était un homme autoritaire. Enfant, Marcel le craignait: «Il sait tout: il a son air irrité des mauvais jours. Tous gardent silence, car on sent que la réprimande et la répression seront impitoyables⁹.» Il cherchait souvent réconfort et protection auprès des femmes de la famille, qui le chérissaient: Dugas dit avoir été «effroyablement gâté¹⁰» par sa sœur aînée, sa mère et sa grand-mère.

Sa grand-mère, qui le protégeait des foudres de son père, lui apparaissait «comme une femme de roman, l'image même des héroïnes» dont il écoutait l'histoire, l'oreille collée à la serrure de la chambre de ses sœurs, et qui le «passionnait comme si c'eût été la vérité¹¹». Toujours «prête à bondir si on [levait] le doigt sur son petit¹²», elle entourait Marcel de tendresse, le choyant sans cesse, lui évitant toute menace extérieure: «Elle ne finissait plus de me cajoler de la racine des cheveux jusqu'à l'orteil¹³.» Dugas l'adorait, ainsi que son grand-père, qui parfois l'amenait avec lui à Montréal vendre les ceintures fléchées qu'il confectionnait. C'était pour lui une occasion de donner libre cours à son imagination:

Arrivés à ce qu'on appelait la Savane, je perdais entièrement contact avec la réalité. [...] Je voyais des choses que mon imagination façonnait au fur et à mesure que nous avançons. [...] L'univers constituait un royaume divin, et il semblait que les êtres qui peuplaient mon esprit allaient surgir et se mêler à mes transports, à l'enivrement de tout moi-même. Dans ma bouche, j'avais le goût du bonheur¹⁴.

Lieu de rassemblement d'une clientèle colorée, le magasin général de son père allait aiguïser son intérêt pour l'exotisme et l'ailleurs:

8. «Mon père était commandant d'une compagnie de soldats qui fut créée pour combattre les Fénians» (Marcel Dugas, «Adélaïde Lanoue», p. 39).

9. *Ibid.*, p. 40.

10. Marcel Dugas, *Approches*, p. 42.

11. Marcel Dugas, «Adélaïde Lanoue», p. 41.

12. *Ibid.*, p. 40.

13. *Ibid.*, p. 45-46.

14. *Ibid.*, p. 43-44.

Et j'aperçois dans le lointain charmé un jeune enfant qui, pieds nus vers l'heure de minuit, descendait secrètement l'escalier de la maison et qui, arrivé à la salle à manger, soulevait le rideau de la baie vitrée pour voir ces «montagnards» qui le remplissaient de curiosité craintive. [...] Ces montagnards! Ils n'avaient rien de révolutionnaire, pourtant; on les appelait ainsi simplement parce qu'ils habitaient les montagnes du Nord¹⁵. Il semblait à ce jeune enfant que c'était un univers inconnu qui envahissait la demeure paternelle, cet univers qu'il ne connaissait pas encore et qui, déjà, nourrissait sa rêverie.

Ils présidaient ainsi à la naissance d'une imagination que plus tard il devait saluer comme une folle et cruelle maîtresse¹⁶.

Les étrangers partis, l'enfant devait replonger dans une réalité que, sa vie durant, il s'évertuera à fuir: «Il regardait sa maison qui lui paraissait vidée de ses trésors, et une amertume première, en attendant les autres, naissait dans son âme. Car ils emportaient avec eux le monde qui lui avait apporté quelque chose d'autre que ce qui formait son horizon habituel¹⁷.»

À cette époque se développent aussi sa passion pour les costumes et son sens du théâtre. Toujours dans le récit consacré à Adélaïde Lanoue, Dugas raconte comment, pour marquer sa reconnaissance à sa grand-mère qui l'avait défendu contre son père, il s'était déguisé en s'entourant de ceintures fléchées et avait dansé devant elle.

C'est sa mère, née Rose-Délina-Céline Brien, qui se chargea de son éducation. Hantée par le souvenir d'un autre fils, Henri, décédé à l'âge de quinze mois, un an avant la naissance de Marcel, elle reporta toute son affection sur ce dernier, l'appelant d'ailleurs Henri, prénom que Dugas porta durant toute son enfance et sous lequel il fut inscrit au collège — il l'utilisa encore pour signer ses premiers articles et le reprit comme pseudonyme (Marcel Henry). Sa mère lui inculqua notamment le goût de la musique et celui des mots. Elle «ne manquait jamais, se rappelle l'abbé Lanoue, de nous indiquer avec douceur le juste mot

15. Notamment à Saint-Alphonse-de-Rodriguez, au nord-est de Rawdon, fondé par des habitants de Saint-Jacques (voir Gabrielle Roy, *op. cit.*).

16. Marcel Dugas, *Littérature canadienne. Aperçus*, p. 180.

17. *Ibid.*, p. 181.

français¹⁸»; elle lui fit apprendre le piano, mais, incapable «de s'astreindre aux théories, il abandonna tout¹⁹».

Wilfrid Laurier, compagnon de classe de sa mère, lui rendait souvent visite. Dugas raconte avoir dansé une gigue devant le «grand homme» et s'être évanoui après avoir reçu ses félicitations: «Et on me ramenait à la vie avec des serviettes d'eau froide. J'ouvrais les yeux sur le monde et apercevant le chef libéral, penché sur moi, je lui sautais au cou et l'embrassais. Sir Wilfrid me soulevait au bout de ses bras et me déposait, moi ravi, à terre²⁰.»

Ces moments de bonheur et d'émerveillement — au magasin général, en promenade avec son grand-père ou dans l'univers douillet du foyer familial, cajolé par sa grand-mère et sa mère —, Marcel Dugas les a rappelés dans son œuvre, car ils furent rares au cours d'une vie marquée par l'éloignement, la nostalgie, la tristesse et l'insécurité.

De 1895 à 1898, Dugas termine ses études primaires au Séminaire de Joliette. S'il quitte pour la première fois sa famille, c'est pour se retrouver en pension chez sa tante, toujours aussi choyé par les femmes et à l'abri de toute contrainte matérielle: «Il ne sut jamais ce que c'était que de porter des habits déchirés, et du foin sur la tête, lui qui marchait sur les mauvais trottoirs de bois de Joliette comme s'il avait eu des ailes²¹.»

Déjà se manifestent son talent pour la composition française et sa propension à la rêverie. Il lui arrivait souvent de faire des fugues, «lui qu'après avoir été chercher par toutes les rues et ruelles, on trouvait nonchalamment assis au pied d'un orme de la cour, un livre à la main, et perdu dans le rêve²²». À cette époque, Dugas avait de longues boucles blondes qui lui donnaient un air un peu efféminé. Son apparence, sa façon de s'exprimer,

18. François Lanoue, *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas, un de nos plus grands poètes en prose*, L'Assomption, Collège de l'Assomption, 1983, p. 9.

19. Guy Courteau, «In memoriam. Marcel Dugas (66^e cours)», *L'Essor*, vol. 6, n^o 3, février 1947, p. 14.

20. Marcel Dugas, *Approches*, p. 43.

21. Victor Barrette, «Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 3.

22. *Ibid.*

son goût pour la lecture et la solitude n'avaient rien pour plaire à ses camarades, ni même à ses instituteurs²³.

En 1898, il quitte le Séminaire de Joliette pour le Collège de l'Assomption, où il doit reprendre ses Éléments latins. Il « semble timide et distant...; il a déjà l'apparence d'un "homme", car il dépasse de quelques pouces la plupart de ses camarades, selon l'expression, c'est un homme fait. Un peu obèse, replet, longtemps imberbe²⁴ ». Peu porté vers les mathématiques, passionné au contraire par l'histoire et la littérature, en particulier les classiques et les romantiques, il remporte quelques prix et obtient quelques mentions, sans être trop studieux. Il est plutôt original: on l'a surpris maintes fois, tantôt sur la plate-forme de sauvetage, « après minuit », murmurant « des vers, une ballade », tantôt en forêt, son endroit préféré, rêvassant « sous un grand chêne [ou] sous l'ombrelle d'un pin géant²⁵ ». Son neveu se souvient que, « durant les vacances, il aimait courir à travers les champs et les bois, rêver aux étoiles, déclamer à haute voix, jouer la mascarade et s'affubler des défroques les plus originales. Il ne craignait pas même de s'aventurer sur la rue ainsi accoutré²⁶. » Il eut sans doute bien du mal à s'astreindre à la discipline rigoureuse du collège classique de ce début du siècle²⁷. D'ailleurs, il ne semble pas avoir obtenu son baccalauréat: de 1904 à 1906, il assista aux classes de philosophie, mais ne se présenta pas aux examens.

23. Selon Victor Barrette, dont l'oncle avait été condisciple de Dugas à Joliette, ses « maîtres ne prisait guère ce garçon un peu fillette, au langage soigné, qui leur faisait honte, qui récitait dédaigneusement ses leçons et qui tout chaud de lectures désordonnées se renfermait dans un silence méprisant pour les autres fils de bourgeois, et pourtant ceux-ci le tenaient à l'écart, signe évident qu'ils rendaient justice à sa précoce supériorité » (*ibid.*).

24. Claude Lamarche, « Le prince des prosateurs du Canada français. Marcel Dugas (66^e cours) », *L'Essor*, vol. 4, n° 2, février 1945, p. 4.

25. *Ibid.*, p. 5.

26. G. Courteau, « In memoriam. Marcel Dugas (66^e cours) », *ibid.*, p. 14.

27. À cette époque, une journée scolaire au Collège de l'Assomption débutait avec le lever à 5 h 20, la prière et la méditation à 5 h 40, la messe à 6 h, suivie de l'étude à 6 h 35 et du déjeuner à 7 h 20. Les classes commençaient à 8 h 05 et se terminaient par la récréation à 16 h, suivie de l'étude à 16 h 30; la récitation du chapelet et la lecture spirituelle avaient lieu à 18 h, le souper à 18 h 30, la récréation à 19 h, la prière et le coucher à 20 h (Anastase Forget, *Histoire du Collège de l'Assomption. 1833 — un siècle — 1933*, Montréal, Imprimerie populaire, p. 147).

«Rébus» : 1905-1910

En septembre 1906, Marcel Dugas s'inscrit à la Faculté de droit de l'Université Laval de Montréal, où il fait la connaissance de René Chopin, de Guy Delahaye et de Paul Morin. Jusqu'en 1910, «les quatre cavaliers de l'Apocalypse, comme ils se dénommaient humblement²⁸», vont jouer un rôle de premier plan dans la vie culturelle universitaire: ils fondent une société secrète, l'Encéphale, participent aux réunions du Soc et publient chroniques, poèmes et critiques dans *Le Nationaliste* d'Olivar Asselin. Pourtant, au cours de cette période, rares sont les articles signés «Marcel Dugas»; il préfère dissimuler son identité sous le couvert de divers pseudonymes²⁹: Christian, Roger Lassalle, Turc, Persan et, un peu plus tard, Marcel Henry.

Dans sa *Bio-bibliographie* de Marcel Dugas (1944), Madeleine Bourgeois ajoute à cette liste de pseudonymes celui de Marcel Dac, qui a publié une trentaine d'articles sur des sujets d'actualité dans *Le Nationaliste*, du 12 mars 1905 au 1^{er} décembre 1907³⁰. Se fondant sur cette source, Bernard Vinet authentifie cette attribution dans son ouvrage sur les *Pseudonymes québécois* (Québec, Garneau, 1974, p. 131). En revanche, Léonce Brouillette n'en fait aucune mention dans sa thèse de doctorat (1970), alors qu'Annette Hayward estime cette hypothèse invraisemblable: «Il nous est difficile d'accepter, écrit-elle dans sa thèse de doctorat (1980), que ces articles d'une superbe clarté, qui témoignent de connaissances très étendues et traitent de sujets aussi divers que la nécessité de réserves forestières ou la loi

28. Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, p. 1.

29. Empruntant la terminologie de Dominique Garand (*La Griffe du polémique*, Montréal, L'Hexagone, 1992), Annette Hayward voit dans cette démarche vers la signature «le passage d'une "prise de posture" — qui cherche à s'imposer essentiellement par son "style", sa "pose" — à une "prise de position" idéologique» («Marcel Dugas, critique-écrivain. De l'art du pseudonyme comme instance du moi», dans *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Tryptique, 1992, p. 116).

30. Voir la bibliographie, *infra*, p. 552-554.

fédérale sur la conciliation et l'arbitrage des grèves, proviennent de ce jeune étudiant féru de littérature³¹. »

Force est de reconnaître qu'en 1905 et 1906 Marcel Dugas était toujours pensionnaire au Collège de l'Assomption, loin de la vie municipale et politique de Montréal. Il paraît peu probable qu'il ait trouvé le temps d'effectuer les recherches nécessaires, de rédiger des articles — parfois à raison de deux par semaine — et de les faire parvenir au journal pour la date de tombée. Des sujets aussi complexes que «Les nouvelles taxes provinciales. Étude des différents projets du ministère Gouin, au double point de vue fiscal et social» (21 mai 1905), «La question du gaz» (28 mai 1905), «Autour des méthodes de la haute finance» (4 juin 1905), «Nos forêts. La leçon des États-Unis» (18 juin 1905) ou encore «Questions municipales. Le transport des marchandises à travers la ville» (18 août 1907) semblent fort éloignés des préoccupations du collégien timide et rêveur. Par ailleurs, le style neutre, informatif, précis — preuves et chiffres à l'appui — contraste par trop avec celui, tantôt lyrique, tantôt badin, tantôt polémique, que pratiqueront bientôt Christian et Roger Lassalle dans le même journal.

Les dates de publication des articles signés «Marcel Dac» n'en suscitent pas moins des questions. En 1905, la plupart de ces articles ont paru au cours de l'été, du 21 mai au 13 août, soit pendant les vacances de Dugas. Les articles recommencent à paraître le 25 février 1906, pour se poursuivre jusqu'au 30 décembre, à raison de un par mois environ, sauf trois en décembre. Or, on sait que Dugas ne s'est pas présenté aux examens à la fin de l'année scolaire 1905-1906: il se peut même qu'il ait commencé à délaisser ses études pendant l'hiver. À l'automne 1906, il assistait aux cours de droit, mais à titre d'auditeur libre. Enfin, en 1907, outre trois articles en mars, en juin et en août, Marcel Dac en publie cinq en septembre, un en novembre et un dernier en décembre. Ensuite, plus un seul texte ne paraît sous le nom de Marcel Dac. Cette interruption coïncide avec la fin de la collaboration de Roger Lassalle (9 juin 1907) et

31. Annette Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques" (1900-1920) », thèse de doctorat, Université McGill, 1980, p. 151.

de Christian (13 octobre 1907) au *Nationaliste*. En 1908, avec ses amis Lahaise, Chopin et Morin, Dugas signera une rectification pour nier sa participation à *L'Aube*, journal anticlérical auquel on les associait: non sans raison, soutient Robert Lahaise³². Il ne reprendra la plume qu'en octobre 1909, sous le pseudonyme de «Turc», pour signer sa série de chroniques théâtrales. Pure coïncidence? Admettons au moins que rien n'explique la disparition d'un journaliste de la trempe de Marcel Dac. Autres questions encore plus troublantes... Comment Madeleine Bourgeois en est-elle venue aux articles de Marcel Dac? Qui lui a signalé que Marcel Dugas se cachait sous ce pseudonyme? Au cours de son entrevue avec Dugas, n'a-t-elle pas soulevé la question? Enfin, l'ouvrage de Madeleine Bourgeois parut du vivant de Marcel Dugas, qui, à notre connaissance, n'a pas protesté contre cette attribution.

Tout absorbé par son rôle de commentateur de la vie étudiante, artistique et théâtrale, Dugas ne publiera que trois textes de création avant 1910: en 1906, un court récit intitulé «Pour le cloître³³» et signé «Celui qui n'oubliera pas», dans le journal de Joliette, *L'Étoile du Nord*; en 1907, «Petit drame héroï-comique³⁴» et une prose poétique, «Juin³⁵», tous deux signés «Roger Lassalle», dans *Le Nationaliste*.

Si l'on exclut l'hypothèse de l'identité Marcel Dac/Marcel Dugas, la collaboration de Dugas au *Nationaliste* débute sous le pseudonyme de Roger Lassalle, le 27 janvier 1907, avec une chronique intitulée «Estudiantina». Assistant à un cours de droit, «grâce à une ruse d'un [s]ien ami», il décrit sur un ton volontiers

32. Guy Delahaye et la modernité littéraire, p. 103-105.

33. Celui qui n'oubliera pas (pseud.), «Pour le cloître», *L'Étoile du Nord*, Joliette, 9 août 1906, p. 1. C'est François Lanoue qui a découvert ce premier texte de fiction publié par Marcel Dugas; il l'a reproduit intégralement dans *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas, un de nos plus grands poètes en prose* (p. 15-16); voir *infra*, p. 429.

34. Roger Lassalle (pseud.), «Petit drame héroï-comique», *Le Nationaliste*, 21 avril 1907, p. 3; voir *infra*, p. 432.

35. Roger Lassalle (*sic*) (pseud.), «Juin», *Le Nationaliste*, 9 juin 1907, p. 2; voir *infra*, p. 436. Annette Hayward y voit une ébauche de «Mademoiselle Italie», l'un des poèmes en prose les plus connus de Dugas («Marcel Dugas, critique-écrivain», *op. cit.*, p. 111.

badin et ironique le «spectacle» qu'il lui a été donné de «contempler»: un professeur, «drapé dans sa majesté grave et douce», qui fait «son examen de conscience», et des étudiants distraits, plus préoccupés par leurs rêveries et leurs désillusions que par la jurisprudence, pendant que «Chopin siffle tout bas les nocturnes de son illustre aïeul».

Et sur ce petit monde universitaire, «sur ces fronts de rêve, hantés par des idées de grandeur, sur ces politiciens vierges où frémit le sentiment de la beauté» des hauteurs du plafond, un grand silence tombe... tombe encor.

Au dehors, c'est la nuit lumineuse, sereine et Bachand, sortant d'un songe, s'écrie en regardant la lune:

Quel dieu, quel moissonneur de l'Éternel Été

A..... négligemment jeté

Sa faucille d'or dans le champ des étoiles³⁶.

Dans «Le carême à l'Université³⁷», Dugas poursuit sa description ironique des futurs notaires et avocats, alors que le milieu juridique figure dans un petit drame qui raconte l'aventure d'Essofled, un sténographe coupable d'avoir voulu prendre la place d'une femme auprès d'un avocat. L'affront d'Essofled sème la terreur à la cour: devant la colère de Mademoiselle Caroline, le juge expulse le «désormais célèbre sténographe³⁸». À ce drame antiféministe assistent, sourire en coin, Molière, Boileau, Victor Hugo, Lamartine et Byron, descendus du ciel pour la circonstance. Ce petit récit — «authentique en tout point», assure l'auteur — se fait «l'écho d'un certain inconfort face au mouvement féministe du début du siècle», selon Annette Hayward, qui se demande s'il ne serait pas «trop osé de voir dans cette nouvelle la première pierre posée dans la construction de l'autobiographie de Dugas, être marginal par excellence³⁹».

36. Roger Lassalle (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 27 janvier 1907, p. 2. La citation est de «Booz endormi», de Victor Hugo.

37. Roger Lassalle (pseud.), «Le carême à l'Université», *Le Nationaliste*, 24 février 1907, p. 3.

38. Roger Lassalle (pseud.), «Petit drame héroï-comique», *Le Nationaliste*, 21 avril 1907, p. 3.

39. A. Hayward, «Marcel Dugas, critique-écrivain», *op. cit.*, p. 111.

Au lieu de suivre les cours de droit comme ses camarades Chopin et Morin, Dugas s'amusait à raconter dans les journaux montréalais les faits divers de la vie universitaire, en s'essayant déjà à plusieurs genres: la chronique, le récit, le poème en prose. Certains passages de «Juin» préfigurent l'hymne au printemps qui reparaitra si souvent dans son œuvre poétique:

De légers nuages bordés de lumière, qui passent lentement sur l'azur d'un bleu profond, formant des îles diaphanes, donnent à songer un peu à des gondoles immaculées. Vers les lointains infinis, le vent les pousse. Premier baiser de la vie terrestre, c'est toi qu'il emporte dans les mille plis de ses ondes avec le parfum et le tressaillement des choses, tandis que le dieu Printemps, secouant dans l'espace éclairé un pan de sa tunique pourpre, jette ici et là, en pluie mystérieuse, les grains et les germes qui demain feront éclater sur le sol des milliers de vies⁴⁰.

Ce poème en prose est le dernier texte signé «Roger Lassalle» dans *Le Nationaliste*.

Dugas rédigea une autre chronique étudiante, sous le pseudonyme de Christian cette fois. On le sent de plus en plus attiré par la poésie: «Par la fenêtre ouverte, un vent plaintif, soupirant, tel une âme en peine, roule dans ses ondes les pauvres feuilles mordues par l'automne, et les rêveurs semblent les entendre gémir dans leurs oreilles: "Poètes, ô poètes, pleurez-nous sur vos lyres: nous courons au fleuve de l'oubli"⁴¹.» Il y parle de ses amis, «Chopin, [qui] évoque dans son âme la grande ombre de Verlaine, et son nébuleux disciple Guy de La Haye», ainsi que «Paul Morin, emporté par le sol nonchalant de sa pensée au cabaret du sublime⁴²». Il ne reprendra sa chronique «Estudiantina» que le 6 février 1910, sous le pseudonyme de Persan, pour parler du Soc.

Auparavant, soit à l'automne 1908, avec Delahaye, Chopin et Morin, il participera à l'aventure de l'Encéphale, cercle réservé aux initiés et ayant pour but d'«intensifier l'être, moral,

40. Roger Lassalle (pseud.), «Juin», *Le Nationaliste*, 9 juin 1907, p. 2.

41. Christian (pseud.), «Silhouettes universitaires», *Le Nationaliste*, 13 octobre 1907, p. 3.

42. *Ibid.*

intellectuel, physique⁴³» de ses membres. Selon Robert Lahaise, qui en a trouvé trace dans les papiers de son père, l'Encéphale comptait seize membres, qui devaient préparer des travaux sur des sujets d'ordre artistique, littéraire ou spiritualiste. Dugas y aurait présenté une «Étude comparée sur les littératures classiques. La littérature moderne. Ses manifestations au Canada⁴⁴». Les activités de l'Encéphale prendront fin au printemps 1910, en même temps que celles du Soc.

Fondé en 1908 par le professeur Jean-Baptiste Lagacé, de la Faculté des arts de l'Université Laval, le Soc était un cercle d'études qui organisait des soirées littéraires, des conférences et des visites artistiques⁴⁵. Dugas en devint le secrétaire-trésorier, le 17 octobre 1909, en même temps que son ami Guy Delahaye en fut élu «président actif». À compter de cette date, le Soc anima des séances hebdomadaires qui prirent la forme de rencontres, d'auditions ou de conférences. Dugas reprit alors sa chronique «Estudiantina», sous le pseudonyme de «Persan», pour suivre les activités du Soc dans une série de treize articles, du 6 février au 15 mai 1910.

Malgré les connotations exotiques de son pseudonyme, ses chroniques adoptent parfois le ton du nationalisme. Rappelant les paroles du secrétaire — les siennes — lors de la séance d'ouverture de la nouvelle saison du Soc, Dugas loue la valeur de l'âme canadienne-française :

Ceux qui tenteraient d'extraire du cœur du peuple ce substrateur de force morale, trempé dans le catholicisme, pour se substituer une autre âme, faite à l'image de leurs caprices, de leurs passions, de leurs chimères, accompliraient une besogne impie.

Ne nous laissons pas non plus prendre à ces fausses théories d'internationalisme et du pacifisme universel, elles détruisent l'idée vivificatrice de patrie⁴⁶.

43. R. Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 100.

44. *Ibid.*, p. 101-102.

45. Sur le Soc, voir Laval, «Bulletin universitaire», *Le Nationaliste*, 17 octobre 1909, p. 4, et Anonyme, «Le Soc», *La Patrie*, 27 octobre 1909, p. 5. Pour une analyse des activités du Soc, voir A. Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques" (1900-1920)», p. 167-173, et R. Lahaise, *op. cit.*, p. 106-110.

46. Persan (pseud.), «Estudiantina. Le Soc», *Le Nationaliste*, 6 février 1910, p. 3.

De tels propos peuvent étonner sous la plume de Dugas, qui se fera un devoir de défendre la primauté de l'art sur les visées patriotiques, familiales et religieuses. Mais l'hiver 1910 sera crucial dans l'évolution de sa pensée. Il prend alors conscience que le milieu canadien-français ne répond pas à ses aspirations et que tous ses efforts pour valoriser la culture et l'art sont vains. Les conférences du Soc ou du cercle Laval, dont il livre des comptes rendus élogieux dans sa chronique, n'ont, en réalité, que peu d'échos:

M. Jean-Baptiste Lagacé donne des cours d'esthétique devant une salle presque vide. C'est un signe des temps. M. Lagacé a le tort d'être un des rares Canadiens qui soient intelligents et cultivés. Depuis dix ans, il combat seul, sans soutien au milieu de l'indifférence et de l'apathie générale pour un idéal: il dispute âprement au soleil ses rayons et il n'a pas encore du gâteau sur la planche.

C'est un scandale et je le signale aux hommes intelligents qui ont quelque souci de l'avenir intellectuel des Canadiens français⁴⁷.

Le ton dénonciateur contraste avec celui, plus ironique, des chroniques signées «Roger Lassalle». Si les attaques de Persan sont plus directes, c'est que Dugas s'est vite rendu compte que

[...] essayer de l'ironie, c'est un métier dangereux dans un jeune pays où la civilisation est encore mal définie et l'épiderme des gens d'une sensibilité si délicate. [...] Malheur à celui qui a trop d'esprit: il périra sur la paille humide des cachots s'il en fait montre ou bien il sera réduit à se courber tout le long du jour, comme Saint-Simon, pour le soir déverser dans des «Mémoires», les trésors de son intelligence⁴⁸.

Il en verra bientôt la preuve dans la querelle autour des *Phases* de Guy Delahaye.

Dugas annonce la publication du recueil de son ami dans sa chronique du 10 avril et, comme si les deux événements étaient liés, il dément la rumeur que des «prophètes de malheur» font circuler à l'Université concernant la mort du Soc⁴⁹. La semaine suivante, il consacre presque toute sa chronique à ce livre qui «ouvre une date: il inaugure un genre dans notre littérature

47. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 20 mars 1910, p. 2.

48. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 13 mars 1910, p. 3.

49. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 10 avril 1910, p. 2.

canadienne⁵⁰». En dépit des efforts de Dugas, le recueil de Delahaye est accueilli plutôt froidement. Albert Lozeau, le premier, ne voyant rien d'original dans ce qu'il considère un tissu d'emprunts, s'interroge sur la santé mentale de l'auteur. Dugas laisse tomber le pseudonyme pour lui donner la réplique dans *Le Devoir* du 21 avril 1910. Faisant état de sa rencontre avec Guy Delahaye et des explications de ce dernier au sujet de la forme poétique qu'il a privilégiée, Dugas croit voir dans les attaques d'Albert Lozeau une vengeance de l'École littéraire de Montréal. Il profite aussi de l'occasion pour esquisser son propre art poétique, nourri des notions d'idéal et de beauté :

J'accuse l'École littéraire d'avoir voulu, comme les oiseaux nocturnes de *Chanteclerc*, étouffer dans l'œuf l'espoir d'une jeune pensée vouée à l'Idéal, et cela bien avant que le volume parût. [...] Je défends M. Guy Delahaye parce qu'il aime comme moi les choses éternelles, la poésie dans ses plus grandioses et ses plus nobles manifestations, parce qu'il est un spiritualiste qui croise ses deux mains et s'incline devant les réalités religieuses et sociales écrites sur nos rives.

Je le défends encore parce qu'il est un serviteur désintéressé du Beau, qui aura son heure, tout en se tenant à l'écart des écoles où fleurissent des Barbey d'Aurevilly à la cravache courte, chevauchant une chimère rétive, des décalqueurs de Musset, des jongleurs en Syllabus, des cabotins troussés qui font des nippes à l'Idéal.

Je le défends enfin parce qu'il s'est dressé par l'effort de sa pensée au-dessus de la veulerie régnante et a élevé dans son âme un petit autel où il entretient le feu sacré⁵¹.

Le 1^{er} mai 1910, toujours sous le nom d'Henri-Marcel Dugas, il signe un autre article, dans *Le Nationaliste* cette fois, à la défense des *Phases*. Utilisant encore la forme de l'entrevue, il donne la parole à Delahaye pour répondre aux accusations de plagiat et d'imitation portées contre lui par Albert Lozeau. Toutefois, il prend soin de préciser : « [...] dans ce débat où nous avons lutté presque seul contre une opinion prévenue, puisant même dans cet isolement de la force, nous avons respecté le caractère

50. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 17 avril 1910, p. 2.

51. Henri-Marcel Dugas, «Les Phases et M. Albert Lozeau», *Le Devoir*, 21 avril 1910, p. 3.

et l'œuvre de M. Lozeau⁵². » Se sentant de plus en plus isolé dans ce milieu dont il dénonce les travers, Dugas s'empressera de le quitter à la première occasion.

Son départ pour l'Europe coïncide avec la fin des activités du Soc. Entre le moment où l'on annonçait prématurément sa mort, le 10 avril 1910, et la dernière chronique de Persan en sol canadien, le 15 mai, le Soc aura été somme toute assez dynamique. Dugas a signalé la conférence qu'y a prononcée le sculpteur Henri Hébert (15 avril) et celle d'Émile Chartier, « l'une des plus belles et des plus fortes⁵³ ». Ses dernières chroniques sont consacrées à ses amis. Le 8 mai 1910, il décrit une réception « mi-littéraire, mi-quelconque » à laquelle assistaient Guy Delahaye, « le subtil poète des *Phases* », « Paul Morin, un mandragore à la boutonnière⁵⁴ », René Chopin, « égaré dans le notariat », et lui-même, Henri Dugas, « hirsute et froissant d'une main albe etrangeuse la lavallière qui [*sic*] lui donna à son départ du Bois sacré, l'Ève du même nom⁵⁵ ». Dans une note, il justifie la signature « Les Frères Maugas » : « Persan souffre de neurasthénie intense, écrit-il. Il songe à retourner en Perse et ne rêve que de roses persanes et des vers d'Ispahan⁵⁶. »

Conteur, poète, chroniqueur de la vie étudiante, animateur de cercles littéraires, défenseur de l'art et de la poésie, Dugas aura

52. Henri-Marcel Dugas, « *Les Phases* et M. Albert Lozeau », *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1910, p. 2. Dugas a toujours admiré la poésie de Lozeau; il lui consacrera d'ailleurs un chapitre de ses *Apologies*.

53. Persan (pseud.), « *Estudiantina* », *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1910, p. 2.

54. Le 15 mai 1910, Dugas fait le compte rendu de sa rencontre avec Claude Hélian, alias Paul Morin, qui publiera son *Paon d'email* peu de temps après. Exotisme, musique et poésie, l'univers de Paul Morin séduit Dugas au point qu'il renonce à poursuivre la querelle des *Phases* avec l'École littéraire de Montréal : « Rencontré M. Henri-Marcel Dugas... Nous lui demandâmes s'il allait répondre à M. Germain Beaulieu. Joignant les mains et baissant humblement les yeux, il s'écria : "Quand le législateur du Parnasse canadien s'est prononcé, il ne reste plus qu'à se taire, même en prose; eussiez-vous la facilité de relever quelques sottises impardonnables chez un maître d'école etc., etc." Il faut avoir le respect de la hiérarchie, que diable! » (Persan [pseud.], « *Estudiantina* », *Le Nationaliste*, 15 mai 1910, p. 3).

55. Les Frères Maugas (pseud.), « *Estudiantina* », *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.

56. *Ibid.*

été également, au cours de cette période qui a précédé son premier séjour en France, critique de théâtre. Il a publié dans *Le Nationaliste* pas moins de vingt-deux articles, du 3 octobre 1909 au 15 mai 1910, sous le pseudonyme de «Turc». Dugas réunira ces chroniques pour composer son premier ouvrage, qu'il publiera à Paris en 1911, sous un titre qui révèle ses sentiments à l'égard de «ce jeune pays où la civilisation est encore mal définie⁵⁷» : *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*. Il dédiera à ses trois amis, Delahaye, Morin et Chopin, qui auront quitté le pays presque en même temps que lui, ce livre où il adopte un ton volontiers moralisateur, voire polémique⁵⁸.

«Turc» et «Persan» : deux faces d'un même être en quête d'une identité et d'un style. Désespérant d'un milieu encore peu éveillé aux choses de l'esprit, Dugas s'embarque pour Paris le 3 juin 1910, à bord du *Dominion*. Du 17 juillet au 21 août 1910, il enverra au *Nationaliste* cinq chroniques parisiennes. Détail qui ne ment pas : la première est signée «Persan» ; les autres, «Henri-Marcel Dugas». Loin d'un milieu dans lequel il ne se reconnaissait pas, Marcel Dugas pouvait enfin se libérer de ses masques.

«Ivresse» : 1910-1914

*Oh! le beau voyage vers le pays de lumière!
Emportez-moi très loin, vents du large,
emportez-moi⁵⁹.*

La traversée de l'Atlantique s'effectue du 3 au 14 juin 1910. Dugas la raconte en détail dans deux textes qu'il envoie au *Nationaliste* et qu'il reprendra dans *Le Théâtre à Montréal* : le voyage en mer, la rencontre d'un jeune mousse anglo-saxon qui lui fournit l'occasion d'exprimer son admiration pour le courage du peuple canadien-français — «cette minorité qui a voulu vivre

57. Persan (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 13 mars 1910, p. 3.

58. Pour une analyse des chroniques théâtrales de Turc, voir A. Hayward, «Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques"», p. 192-201.

59. Henri-Marcel Dugas, «Courtes impressions de voyage», *Le Nationaliste*, 3 juillet 1910, p. 6.

coûte que coûte de ses aspirations⁶⁰ —, la visite de l'abbaye de Westminster, le pèlerinage à Rouen au tombeau de Jeanne d'Arc pour la remercier « d'avoir sauvé son pays de l'invasion étrangère et d'avoir rétabli sur son trône chancelant le roi de France⁶¹ », tout lui est prétexte à la rêverie. Dans ces impressions de voyage où se manifeste un Dugas royaliste et patriote transparaît une note antisémite: « C'est depuis que le juif règne dans le monde que le caractère moral de l'humanité s'est amoindri⁶². » Abstraction faite de ses convictions politiques, Dugas semble croire qu'il échappe à un monde où il était prisonnier, pour entreprendre une vie bercée de rêves et d'illusions.

De ce désir d'infini naît le poète: « L'imagination a toutes les libertés. Ne bridez pas ses élans. Laissez-lui jeter le manteau de ses caprices littéraires sur les formes et permettez-lui ce vain jeu d'habiller les choses qui demeurent, de ces artifices d'un jour⁶³... » À son arrivée en France, il éprouve une sensation d'ivresse: « [...] je tremble d'émotion en mettant le pied sur le sol français [...]. Vraiment, je crois que j'ai un peu perdu la tête, car je marche comme un homme qui a trop bu⁶⁴. » Ses premières images de Paris, il les livrera dans ses chroniques du *Nationaliste*, en juillet et août 1910. « Paris est écrasant. La première des impressions est une sensation solennelle d'angoisse et de solitude au milieu de ce mouvement vertigineux, de ce va-et-vient continu, de cette foule trépidante marchant sur un pavé de flammes⁶⁵. » Ce sentiment se dissipera bientôt au contact des multiples curiosités qui s'offrent à lui. Ses premiers pas le conduisent sur le boulevard des Italiens, à l'Opéra, à la tour Eiffel, au Trocadéro, tous lieux qu'il revisitera bientôt dans ses

60. *Ibid.*

61. Henri-Marcel Dugas, « Notes de voyage: de Liverpool à Londres », *Le Nationaliste*, 10 juillet 1910, p. 6.

62. Henri-Marcel Dugas, « Courtes impressions de voyage », *Le Nationaliste*, 10 juillet 1910, p. 6.

63. *Ibid.*

64. Henri-Marcel Dugas, « Notes de voyage: de Liverpool à Londres », *Le Nationaliste*, 10 juillet 1910, p. 6.

65. Persan (pseud.), « Chronique parisienne », *Le Nationaliste*, 17 juillet 1910, p. 2.

poèmes en prose. La sensibilité de Dugas trouve enfin de quoi s'épanouir.

Au cours de l'été 1910, il suit des cours à la Sorbonne et se présente aux examens à la mi-août. Le 31 du même mois, l'Alliance française lui décerne un diplôme attestant «qu'il est apte à enseigner la langue et la littérature françaises à l'étranger⁶⁶». Mais c'est à d'autres fonctions qu'il s'adonnera.

En 1911, Dugas rassemble ses chroniques de théâtre sous le titre *Le Théâtre à Montréal*. Dans un mouvement d'enthousiasme qui caractérise cette première période parisienne, il annonce trois livres «en préparation»: «*Jardins d'avril*, *Les Cahiers de Saturnin* et *Alvéoles*⁶⁷». Aucun de ces titres n'a paru et on n'a rien trouvé qui y corresponde dans ses papiers. Dans une lettre du 24 septembre à sa sœur Maria, il dit avoir «commencé [s]on livre sur Louis Fréchette⁶⁸». Sans doute songeait-il alors à poursuivre ses études sur la littérature canadienne-française à la Sorbonne⁶⁹. En réalité, Dugas était probablement trop occupé — le jour, comme surnuméraire au bureau de Paris des Archives nationales du Canada, à copier des textes à la Bibliothèque nationale; le soir, à fréquenter les salons parisiens et à rédiger ses «Lettres de Paris» destinées à *L'Action* — pour se consacrer sérieusement à un projet d'écriture.

Dès 1912, il rencontre Louise Read, secrétaire et amie de Barbey d'Aurevilly. Née le 6 juillet 1845, à Paris, au Jardin des Plantes, Louise Read est issue d'une famille de savants. Son père, Charles, était historien et fut «le créateur des collections historiques de la ville de Paris, le fondateur du musée Carnavalet et de cette revue appelée à une brillante carrière: *L'Intermédiaire*

66. Léonce Brouillette, «Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», thèse de doctorat, Université Laval, 1970, p. 22.

67. Marcel Henry (pseud.), *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, p. 4.

68. Lettre à Maria Courteau, 24 septembre 1911, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19.

69. Dans sa présentation de l'article de Marcel Dugas sur *Le Paon d'email*, Jules Fournier écrit: «Il n'a pas non plus oublié son pays. Sa thèse de doctorat portera en effet, nous annonce-t-il lui-même dans une lettre récente, sur la poésie canadienne» (Anonyme, «M. Marcel Dugas», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 4).

*des chercheurs et des curieux*⁷⁰». Sa mère était la fille du géologue Cordier, directeur du Musée d'histoire naturelle. Son jeune frère, Henri-Charles, pour qui Louise Read éprouvait une admiration sans bornes, était poète : après sa mort, à l'âge de vingt ans, elle mit beaucoup de soin à publier son recueil de poésies, qu'elle fit préfacier par son ami François Coppée. Ce geste s'avéra le prélude d'une véritable vocation, qu'elle exerça auprès de Barbey d'Aureville dans la seconde moitié de sa vie.

À la fin de juin 1879, François Coppée la présenta à l'auteur des *Diaboliques*. Âgée d'à peine trente-cinq ans — Barbey en avait le double —, séduite par le vieil homme et, surtout, animée d'une grande passion, mélange de dévotion et d'amitié, Louise Read décida de consacrer sa vie et sa fortune à assurer la gloire et la pérennité de l'écrivain. Elle lui servit tour à tour de secrétaire et de maîtresse de maison. Elle recevait ses amis, rue Rousselet, et préparait soigneusement l'édition complète de ses œuvres en mettant de l'ordre dans ses papiers, recopiant ses textes et négociant avec les éditeurs.

Après la mort de Barbey d'Aureville, survenue le 23 avril 1889, elle continua de recevoir ses admirateurs dans son salon du 2, boulevard Saint-Germain et à partager ses souvenirs et ses anecdotes sur la vie de l'écrivain. C'est dans ce salon qu'elle tint avec sa mère avant la Première Guerre mondiale, «le salon des dames Read», que Dugas fit sa connaissance, le 25 août 1912.

Louise Read s'éprit aussitôt du jeune Dugas, qui devint presque immédiatement son protégé : «Votre première visite est du 25 août, lui écrit-elle. La seconde du 5 septembre. Et personne parmi mes plus anciens amis ne m'est si intime que vous, et cela s'est fait tout de suite⁷¹.» Dugas se rendait chez elle deux fois par semaine, les vendredi et dimanche. Il y rencontrait les habitués du salon, M^{me} Matza, Paul de Rotza, M. et M^{me} Julia, le comte de Beaulieu et d'autres personnalités de passage, comme la reine de

70. Chanoine Le Terrier, «Introduction aux lettres de Louise Read», dans Barbey d'Aureville, *Lettres et fragments*, Paris, Éditions Montaigne, 1958, p. 179.

71. Lettre de Louise Read à Marcel Dugas, 20 août 1913, ACA, fonds Marcel Dugas.

Naples, Nikto⁷², la dernière amie de Franz Liszt, ou la comtesse Villiers de l'Isle Adam.

À l'époque, Louise Read était considérée comme «l'une des plus pures figures du Paris littéraire» et son salon était fréquenté par «un monde très français, très poli, charmant; un peu en grisaille⁷³». Dugas la gratifie de sa jeunesse, de sa présence continue, de son talent et de ses prévenances; elle l'introduit dans les salons, l'amène au concert, l'entretient des «derniers moments de Barbey⁷⁴», lui montre ses livres, lui ouvre ses manuscrits.

La guerre les séparera, mais Louise Read continuera de correspondre avec celui qu'elle appellera «Mon fils d'Amérique⁷⁵». Ses nombreuses lettres et cartes postales témoignent de la «si profonde, si exceptionnelle et si intense affection et admiration⁷⁶» qu'elle éprouvait pour Dugas, lui qui était «sa grande consolation⁷⁷» et qui avait pris la première place auprès d'elle. Elle partagera avec lui sa hantise de la guerre, elle pleurera les disparus et désespérera du sort de l'humanité. Même après quatre années de séparation, elle lui écrira: «[...] pas un jour, je pourrais presque dire pas une heure sans penser à vous, mon si cher jeune ami, le meilleur entre tous⁷⁸!»

Dès son retour à Paris, Dugas s'empressera de la voir, mais il la retrouvera considérablement vieillie, amaigrie, seule: «Et j'avais eu un recul involontaire, avouera-t-il, quoique vite réprimé, en apercevant mon amie. Elle paraissait si jeune, si éclatante de

72. Sur Nikto, la comtesse Olga Kaninof, Dugas a écrit un texte qui est demeuré inédit (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/14).

73. Marguerite d'Escola, «La fin du dandy. Le Salon des dames Read. La Messe de Rollinat», *Cahiers aurevilliens*, vol. 4, n° 8, décembre 1938, p. 31.

74. Lettre à Alice Courteau, 14 avril 1914, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/9.

75. Marcel Dugas, «Louise Read», manuscrit non daté, f. 8, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/9.

76. Louise Read, carte postale à Marcel Dugas, date illisible, ACA, fonds Marcel Dugas.

77. Louise Read, carte postale à Marcel Dugas, 1915, ACA, fonds Marcel Dugas.

78. Louise Read, lettre à Marcel Dugas, 11 septembre 1918, ACA, fonds Marcel Dugas.

santé et d'esprit, le jour où je lui avais dit adieu pour une longue absence que je m'étais imaginé la revoir telle qu'elle était jadis⁷⁹. » Même si son salon n'est plus alors fréquenté qu'en de rares occasions, Dugas continuera de lui rendre visite régulièrement. C'est lui qui la conduira en automobile, rue Rousselet, au dévoilement d'une plaque en l'honneur de Barbey d'Aurevilly, le 14 octobre 1923⁸⁰. L'un des rares à conserver des liens avec la vieille dame esseulée, il s'attristera de la voir dépérir : « Elle perd de plus en plus la mémoire et comme elle est très bonne, on l'exploite⁸¹. » Elle mourra d'inanition dans son appartement, le 20 septembre 1928. Marcel Dugas lui rendra hommage dans une conférence à la Société d'études et de conférences de Montréal, le 19 mars 1946, au cours de laquelle il lira son poème en prose intitulé « Louise Read⁸² ».

Pendant son premier séjour à Paris, sous la conduite de Louise Read, Dugas fréquente les salons parisiens, celui de Valentine de Saint-Point⁸³ et celui des Pomairols⁸⁴ notamment. Avec son ami le musicien Léo-Pol Morin, il se rend aux soirées de la Closerie des Lilas⁸⁵, « où Paul Fort exerçait sa principauté⁸⁶ ». Dans ce Paris d'avant-guerre, au rythme trépidant, Dugas vit une période heureuse, riche, fébrile même, assistant aux ballets et aux concerts les plus prestigieux, fréquentant les duchesses et les

79. Marcel Dugas, « Louise Read », dactylographie non datée, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/10, f. IV-V.

80. Lettre à Bérengère Courteau, 15 octobre 1923, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/16.

81. Lettre à Bérengère Courteau, 22 juin 1926, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

82. Voir *infra*, p. 385.

83. « Nos distractions étaient variées, et ce qui pouvait nous ravir prenait des visages éblouissants. Parmi ces enchantements, les soirées de Madame Valentine de Saint-Point nous réservaient des joies vives, une fulguration d'étoiles, un décor de feux d'artifice, un piquant intérêt. [...] J'ai gardé le souvenir d'un soir où, pour notre plaisir, elle avait invité des danseurs hindous, Jean Cocteau, Maurice Ravel et des femmes connues » (*Approches*, p. 12-14).

84. Voir Marcel Dugas, « Léo-Pol Morin. Devant les princes de Parme » (préface), dans Léo-Pol Morin, *Musique*, p. 13-19.

85. Voir « La Closerie des lilas », Appendice II, *infra*, p. 503.

86. Marcel Dugas, *Approches*, p. 24.

ambassadrices, côtoyant les Cocteau, Gide, Copeau. «Nos jours étaient à l'image de nos songes, nous les vivions avec une ardeur dévorante, un abandon à l'imprévu, une foi sans cesse alimentée par tout ce que nous réservait l'invention des esprits, l'élan des cœurs⁸⁷.» Il est entouré d'amis canadiens: Léo-Pol Morin, le docteur Adrien Plouffe et sa femme, Paul Morin et sa femme, les Lacroix, Yvonne Le Maître, M^{me} Boucher et sa fille qui sont aux petits soins pour lui. Il loge dans une chambre qu'il a façonnée selon ses goûts et ses rêves: «Je commence à l'aimer. C'est mon *home, sweet home*. Aux murs, le portrait de Rostand, de Madame de Noailles, le portrait de Paul Verlaine, celui de Mademoiselle Read et le portrait de ma mère avec Madeleine. Et puis moi, souverain seigneur de ce lieu, qui se promène, un livre à la main ou écrivant à sa table, vêtu de sa robe japonaise. Quel spectacle⁸⁸!»

Il garde un lien avec Montréal en collaborant au journal de son ami Jules Fournier. De Paris, il envoie des comptes rendus, des critiques, des lettres, qu'il publie sous le pseudonyme de Marcel Henry et qui deviendront la matière de ses prochains livres: *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, *Versions* et *Apologies*. Dans ces textes transparaissent la fidélité à ses amis, Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye⁸⁹, Olivar Asselin, et l'admiration envers ses maîtres, Barrès, Le Cardonnell, Verlaine, Péguy, Anatole France, François Coppée et Barbey d'Aureville.

Ses goûts en poésie le situent du côté de la rupture et du renouveau. Il salue toutes les formes d'invention et les tentatives de libération de la jeune poésie: «plus de cris grandiloquents; plus de patriotisme larmoyant; des effluves nouvelles [*sic*], une sincère aspiration vers les techniques compliquées; de la joie traversée d'espérance. [...] Fréchette est mort et il faut qu'il meure davantage⁹⁰.» Il ne veut pas d'une poésie restreinte

87. *Ibid.*, p. 25.

88. Marcel Dugas, lettre à M^{me} Gaspard Courteau, 23 mars 1914, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/9.

89. Voir «Paul Morin», «René Chopin», «Guy Delahaye», *infra*, p. 201, 205, 208.

90. Marcel Henry (pseud.), «Propos littéraires...», *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1.

à la religion, à la nature canadienne, au patriotisme. La poésie ne devrait pas s'embarrasser de contraintes: elle est «un moyen, si l'on veut, d'exprimer des vérités éternelles avec un rire de comédien tout prêt à jaillir⁹¹».

Ses opinions sur la poésie, la religion, le nationalisme suscitent des oppositions. La plus soutenue vient du critique du *Devoir*, Edmond Léo, qui lui reproche notamment son culte pour Verlaine et pour les symbolistes ainsi que ses propos sur le catholicisme et l'art. Dugas prétend même avoir reçu plusieurs lettres anonymes où il était traité «d'anarchiste, de misérable, de traître, de méchant et de socialiste⁹²». Il réplique, parfois de manière virulente, notamment dans ses lettres du 2 novembre 1912⁹³, du 15 mars 1913⁹⁴, du 10 mai 1913⁹⁵ et du 4 octobre 1913⁹⁶. S'ajoutant à la querelle à propos des *Phases*, cette incompréhension du milieu suscite chez Dugas un sentiment de persécution.

91. *Ibid.*

92. Marcel Henry (pseud.), «Réponse de Marcel Henry à quelques adversaires», *L'Action*, 2 novembre 1912, p. 1.

93. «Ces trop faciles élucubrations, qui se ressemblaient comme des sœurs, se distinguaient toutes par un français amusant, un français de sauvages. J'ai beaucoup joui de reconnaître l'esprit de plusieurs personnes connues et dont la gravité puérile égale la sottise» (*ibid.*).

94. «Avant de me donner des conseils, M. Edmond Léo ferait bien d'enseigner la probité intellectuelle et littéraire à son fils naturel, Jean Lesage, dont les bonnes volontés s'égarent avec trop de conscience. [...] Si "l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu", l'attaque de critiques imbéciles est un hommage rendu au génie lui-même. Les verlainiens, dont nous ne sommes pas plus que de raison, se réjouiront de ce témoignage à rebours» (Marcel Henry [pseud.], «Lettre de Paris...», *L'Action*, 15 mars 1913, p. 1).

95. «Non, cette défense est minable: elle révèle un esprit en déroute et qui se débat dans le maillot de son iniquité. À la franchise brutale qui aurait sauvé son honneur de critique, il préfère les balbutiements; il demande à ses phrases, qui préparaient dans son dessein premier la condamnation du poète de *Sagesse*, de servir à l'excuser. Tout cela est misérable» (Marcel Henry [pseud.], «Petite lettre de Paris», *L'Action*, 10 mai 1913, p. 1).

96. «M. Edmond Léo continue à être joyeux. Il l'est avec inconscience et sérénité. [...] Il est, d'ailleurs, protégé par l'indifférence du public à l'endroit des choses littéraires et cette qualité moutonnaire de l'esprit canadien qui lui fait accepter sans examen les jugements qu'on lui propose. Aussi bien, comme notre auteur s'en donne à cœur joie! comme il triomphe dans son ignorance et dans celle des autres! avec quelle désinvolture il a chipé la tête de Monsieur Boileau!» (Marcel Henry [pseud.], «M. Edmond Léo, critique littéraire», *L'Action*, 4 octobre 1913, p. 14).

Après un bref séjour dans sa famille, en janvier 1914, il évoque l'accueil qu'on lui a réservé dans le milieu littéraire: «Si on voulait me garder en Canada, il ne fallait pas que certaines gens me fissent boire le calice des petites gens. Ici, j'ai la sérénité; je ne suis pas en butte à des persécutions ridicules et qui n'ont servi, en somme, qu'à augmenter la révolte en moi. Je ne suis plus l'homme qui courbe la tête en ne disant rien⁹⁷.» Ainsi, il revient à Paris, hanté par les thèmes romantiques de la nostalgie des siens, du passé heureux, de la fuite du temps, de la jeunesse morte, des êtres perdus et du rejet des hommes. L'œuvre poétique est en gestation, mais l'annonce imminente de la guerre alimentera sa tristesse et son dégoût de l'humanité. À la fin d'août 1914, il est contraint de quitter Paris et la vie qui lui est si chère.

«L'homme dans le champ de carnage»: 1914-1919

De retour à Montréal, le 15 février 1915, Dugas est nommé catalogueur à la Bibliothèque municipale. Commence alors une période intense d'écriture et d'activités littéraires — fuite d'un réel abhorré? — qui l'épuiseront et le mèneront au bord de la neurasthénie peu avant son départ pour Paris, en 1920.

Dugas devient un conférencier recherché: on loue «le charme ondulant et voluptueux de sa phrase⁹⁸», on est captivé par son imagination et sa culture; ses conférences sur Verlaine⁹⁹ et sur Péguy¹⁰⁰ constituent des événements dans le petit monde des lettres canadiennes:

97. Lettre à Maria Courteau, 14 mars 1914, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/9.

98. L'Amateur (pseud.), «La Conférence de M. Dugas. Verlaine et le symbolisme», *Le Pays*, 20 février 1915, p. 3.

99. Conférence intitulée «Verlaine et le symbolisme», prononcée le 15 février 1915 au Ritz-Carlton, à l'invitation de l'Alliance française. Il la répétera le 6 novembre 1915 au salon artistique de M^{mes} Wiscam et Roussel.

100. Conférence intitulée «Charles Péguy, homme de France», prononcée une première fois au Château Frontenac, à Québec, le 28 mars 1916, puis le 19 décembre 1916, aux studios Plamondon, à Montréal, et le 31 mai 1917, à l'occasion d'une soirée de gala chez les Casoars, à l'Arche.

Une pythonisse sur son trépied n'aurait pas plus décontenancé le public de l'Alliance française que Marcel Dugas, le soir où il y alluma son feu de Bengale à Paul Verlaine. Debout devant un lutrin où reposait son texte, on l'eût dit, tant il se trémoussait, en proie à une vive agitation intérieure. Il gardait à la main un mouchoir de soie mauve dont il ne cessait de s'éponger le front et le crâne. Ce n'était pas une conférence qu'il prononçait, c'était un hymne qu'il chantait et qu'il mimait en hommage à son poète élu. [...] Dugas célébrait la poésie comme s'il officiait à un rite religieux. Retranché du monde, il invoquait, suppliait ou conjurait quelque divinité mystérieuse. [...] Il n'était pas un récitant, moins encore un diseur; il était un prêtre. On restait subjugué sous l'emprise de ses transports¹⁰¹.

Ses conférences seront reprises dans *Feux de Bengale à Verlaine glorieux* (1915) et *Versions*. Louis Le Cardonnell. Charles Péguy (1917). Après avoir vanté les mérites du symbolisme dans un milieu hostile à tout changement, Dugas se tourne vers les poètes artistes — les plus proches de ses valeurs esthétiques. Au Monument-national, le 8 mai 1917, il donne sur Albert Lozeau et René Chopin une conférence qu'il reprendra le 12 avril au studio Laliberté. Enfin, le 22 mars 1918, sous les auspices du *Nigog*, il parle de Paul Morin, Guy Delahaye et Robert de Roquebrune. Ces causeries seront réunies sous le titre *Apologies* (1919).

Derrière le conférencier se dissimule l'écrivain, et surtout le poète en prose¹⁰². Par pudeur autant que par bravade, Dugas publie ses premières proses sous le pseudonyme «Le Rat»: dans *L'Action*, du 6 mars au 16 octobre 1915. Le sous-titre «Douches» de chacun des textes signés «Le Rat» illustre bien les deux styles qu'il adopte. Les poèmes en prose, qui seront bientôt réunis dans *Psyché au cinéma* (1916), recèlent une bonne part de désillusions et de déceptions; les autres textes, mi-sérieux, mi-badins, sur des sujets aussi variés que Péguy, les tramways de Montréal et la guerre, tiennent de la réprimande déversée dans un flot de paroles.

101. Victor Barbeau, *La Tentation du passé*, Montréal, La Presse, 1977, p. 110.

102. «Cet écrivain est un poète en prose, et de belle envergure», écrit René Chopin dans son compte rendu de *Feux de Bengale à Verlaine glorieux* («Hommage à Verlaine», *L'Action*, 15 janvier 1916, p. 4).

Dans «Douches édiliques», Dugas explique le sens de son pseudonyme: «J'existe; je respire; je mange; je bois; je ris; je chante; je cours; je suis dans les tourments de l'existence. Mon nom, c'est le Rat, personnage mystérieux, sur la terre et sous terre. J'ai conscience d'avoir une mission à remplir ici-bas et je m'en réjouis pour les autres et moi-même¹⁰³.» Tantôt ironique, tantôt incisif, «Le Rat» dénonce les travers de la guerre, les politiciens qui ne servent qu'un odieux impérialisme et les capitalistes qui renoncent à toute forme de pensée au profit du pouvoir de l'argent. Il s'oppose à la guerre, car elle brime, au premier chef, la liberté: «Moi, je suis libre, j'ai une âme, un esprit, tout un ensemble de pensées qui veulent et appellent la liberté, la véritable liberté de la terre. Je ne veux pas servir des intérêts cachés, le capitalisme militaire, les œuvres du passé qui sont œuvres de mort et de honte¹⁰⁴.» Ses positions contrastent nettement avec celles qu'il défendra dans *Notre nouvelle épopée*. Mais, en 1915, la guerre est venue mettre un terme à son rêve parisien, le forçant à revenir dans un pays dont il ne partage ni les valeurs ni la culture. Même Wilfrid Laurier, qui jadis faisait la joie de l'enfant, le déçoit. «Le Rat» ne prône que la liberté, y compris, au premier titre, celle de la forme littéraire.

Forme libre par excellence, le poème en prose dédaigne les règles de la versification, pour livrer la poésie à elle-même, à son essence: le langage. Amateur de mots, plus symboliste que parnassien, poète doublé d'un critique, l'un alimentant l'autre, Dugas ne pouvait choisir un genre plus approprié à son style et à son imagination. Le poème en prose n'est-il pas d'abord et avant tout une perpétuelle remise en question d'un système à deux codes supposément distincts, la prose et la poésie¹⁰⁵? Peut-être davantage encore que le vers libre, le poème en prose, forme indéniablement moderne, avec Aloysius Bertrand, Baudelaire et Rimbaud, a révolutionné la poésie.

103. Le Rat (pseud.), «Douches édiliques. Requête au Maire Martin [...]», *L'Action*, 5 juin 1915, p. 4.

104. Le Rat (pseud.), «Douches anti-impérialistes. Taquineries à la Censure [...]», *L'Action*, 11 septembre 1915, p. 4.

105. Voir Barbara Johnson, *Défigurations du langage poétique: la seconde révolution baudelairienne*, Paris, Flammarion, 1979, p. 37.

S'il est en quelque sorte «une critique de la poésie¹⁰⁶», le poème en prose n'en constitue pas moins un objet fermé, qui se suffit à lui-même et dont la composition est le plus souvent circulaire: «C'est en se refermant sur soi-même pour former une unité de signifiante que le texte se comporte en poème¹⁰⁷.» À ce critère de l'«unité organique», Suzanne Bernard ajoute notamment l'intemporalité, la gratuité et la brièveté. Le poème en prose s'oppose ainsi aux genres narratifs en se proposant comme une «fulguration instantanée¹⁰⁸», plutôt qu'un déroulement dans le temps. Par ailleurs, il ne tend à rien d'autre qu'à lui-même: il verse dans la prose dès qu'il se met à narrer ou à démontrer. Enfin, le poème en prose est toujours d'une étendue restreinte, pour préserver les qualités de densité, de resserrement et de concentration propres au poème.

Texte clos et bref, le poème en prose a constamment à lutter contre la linéarité naturelle de la prose, qui risque de lui faire quitter le champ de la poésie. Dès lors, il utilise abondamment les procédés liés à la figure de la répétition: structure circulaire, «composition enveloppante où la fin retourne à la pensée du début¹⁰⁹», parallélisme de construction, reprise des images, redondance, anaphore. La division en strophes séparées par de larges blancs favorise la mise en relation des mots et des images. L'importance de la répétition¹¹⁰ — chez Dugas, elle est manifeste — est redevable au fait que le poème en prose est avant tout un «poème».

106. Henri Meschonnic, *Pour la poésie III. Une parole-écriture*, Paris, Gallimard, 1973, p. 236.

107. Michaël Riffaterre, «Surdétermination dans le poème en prose (II): Francis Ponge», dans *La Production du texte*, Paris, Seuil, 1979, p. 274.

108. Suzanne Bernard, *Le Poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours*, Paris, Nizet, 1969, p. 443.

109. Monique Parent, *Saint-John Perse et quelques devanciers. Études sur le poème en prose*, Paris, Klincksieck, 1960, p. 78.

110. Les études récentes en poésie tendent d'ailleurs à montrer que la répétition est «la loi constitutive du poème» (Jean Cohen, «Poésie et redondance», *Poétique*, n° 28, Paris, Seuil, 1976, p. 422). «Or en plus d'un endroit, Jakobson semble faire du principe de répétition le trait définitoire principal de la "poésie", et non seulement de la "fonction poétique"» (Groupe µ, *Rhétorique de la poésie*, Bruxelles, Complexe, 1972, p. 24).

Cette spécificité, Dugas l'a très tôt perçue, en ne retenant dans son recueil *Psyché au cinéma* que les «Douches» qui ne servaient pas un but ou une cause et dont la composition — découpage en strophes, reprise d'images, emploi des blancs — s'apparentait à celle du poème¹¹¹. Publié en 1916, *Psyché au cinéma* constitue l'un des premiers recueils de poèmes en prose en littérature québécoise. À la fin du XIX^e siècle, il y avait bien eu quelques manifestations du genre dans *Le Monde illustré* et dans de petites revues, telles *Le Recueil littéraire*, *Le Glaneur* et *L'Écho des jeunes*, par un groupe de jeunes auteurs décadents ayant à leur tête Édouard Z. Massicotte. Surtout, il y avait eu l'œuvre de Silvio, publiée dans *Le Samedi* entre 1895 et 1900. Mais ce mouvement ne fut pas suivi: seul Louis-Joseph Doucet publie un recueil, *Au bord de la clairière*, auquel il donne le sous-titre *Petits Poèmes en prose et autres*. Assez ironiquement, compte tenu des allégeances régionalistes de son auteur, ce recueil paraît la même année que *Psyché au cinéma*. En réalité, il s'agit davantage de proses lyriques, voire sentimentales, où Doucet abuse des évocations de la nature pour créer une atmosphère poétique qui relève de la plus pure mièvrerie. Il faudra attendre jusqu'en 1920, avec *Les Atmosphères* de Jean-Aubert Loranger et *Opales* d'Hélène Charbonneau, pour que le genre adopte des accents nouveaux, à la suite de Marcel Dugas.

Psyché au cinéma avait donc de quoi étonner en milieu canadien: par sa facture et par son style, autant que par son titre. On reconnaît dans l'agencement même des textes du recueil l'histoire de Psyché, qui s'apparente d'ailleurs à celle de Dugas: âme sensible à la recherche de l'idéal, constamment déçue par ce qui l'entoure, en proie à un vif sentiment de persécution, une âme au bord de l'abîme, mais finalement sauvée par l'amour. Transposition de l'expérience d'un être déchiré entre ses aspirations et la réalité, *Psyché au cinéma* est composé de proses difficiles à classer. Participant à la fois de l'autobiographie («Un homme d'ordre»), de la fantaisie («Sur les petits chapeaux»), du

111. Seul le texte intitulé «Douches apaisantes. Le destin du monde» (*L'Action*, 8 mai 1915, p. 4) a échappé à son choix: c'est probablement la forme du dialogue qui l'a fait hésiter à l'inclure. Voir Appendice I, *infra*, p. 447.

conte («C'était un p'tit garçon»), de l'évocation («Phèdre» et «Mademoiselle Italie»), de la fable («Les teddy bears en khaki»), de la méditation poétique («La défaite du printemps», «Nocturne» et «Paroles à la morte») et enfin de l'aphorisme («Petites plaintes sur le passé revenu»), ces proses font éclater les frontières entre les genres, pour dessiner un imaginaire où le «Je», tantôt symboliste, tantôt impressionniste, cherche à concilier les contraires — le jour et la nuit, l'illusion et la vérité, la vie et la mort. Les sous-titres, «Douches tièdes», «Douches frivoles», «Douches rapides», «Douches brûlantes», «Douches anti-militaristes», «Douches crispées», «Douches mourantes», en illustrent assez la variété de tons et l'éventail des émotions. Toute l'œuvre poétique de Dugas se trouve en germe dans ce premier recueil.

Psyché au cinéma fut assez bien accueilli par la critique. *Le Canada* trouve l'ouvrage «tout séduisant dans sa tenue originale et sa forme toute littéraire¹¹²». *La Presse* décrit le dernier texte du recueil, «Adieu Psyché», comme «l'une des pages les plus parfaites, les plus émues et les plus vibrantes écrites par une plume canadienne¹¹³». Mais c'est Paul S. Bédard, du *Pays*, qui consacre au recueil l'article le plus étoffé et le plus juste. Après avoir averti le lecteur qu'il pénètre «dans les arcanes du symbolisme», il découvre dans *Psyché au cinéma* «une nouvelle expression de la sensation¹¹⁴». Tous sont unanimes à louer la pureté du style et la musicalité de la prose de Dugas. La seule voix discordante, en provenance du *Pays laurentien*, revue à caractère régionaliste, reconnaît néanmoins à Dugas le «talent pour l'agencement artistique des mots¹¹⁵». L'auteur, Casimir Hébert, qui signe «Pierre Héribert», reproche à Dugas son obscurité: «Il oublie, dans le grisement de la sonorité et du cliquetis des phrases, la nécessité d'écrire pour être compris, la supériorité de l'idée sur

112. Anonyme, «Bibliographie. *Psyché au cinéma*», *Le Canada*, 20 juin 1916, p. 3.

113. Anonyme, «À travers les livres [*Psyché au cinéma*]», *La Presse*, 24 juin 1916, p. 13.

114. Paul S. Bédard, «*Psychée* [sic] *au cinéma*», *Le Pays*, 15 juillet 1916, p. 5.

115. Pierre Héribert (pseud.), «Bulletin bibliographique. Les livres de chez nous», *Le Pays laurentien*, vol. 1, n° 11, novembre 1916, p. 300.

les mots¹¹⁶.» Ces deux opinions, celle de Bédard et celle d'Hébert, illustrent deux conceptions diamétralement opposées de la poésie: la première, associant la poésie au mystère de l'âme, à l'inexprimé, à l'indicible, à l'émotion, redonne au mot son autonomie, son pouvoir de séduction; la seconde reconnaît à la poésie une part de beauté et de musicalité, mais jamais au détriment de la clarté de l'idée. Ayant à lutter sans cesse contre la linéarité du sens, au risque de verser dans la prose, le poème en prose peut difficilement répondre à la seconde conception de la poésie. Dugas aura bientôt l'occasion, dans les pages du *Nigog* et d'*Apologies*, de défendre ses vues sur l'autonomie de l'art.

Fondé en janvier 1918 par Léo-Pol Morin, Fernand Préfontaine et Robert de Roquebrune, *Le Nigog* se présente comme une «revue d'action d'art». «C'est le but du *Nigog*, écrivent ses fondateurs, de tenter une réunion des esprits cultivés et de diffuser des idées artistiques dégagées de l'ignorance et de la niaiserie. [...] Nous le répétons avec insistance, l'Art est le seul but de notre effort comme il sera le seul critère de notre critique¹¹⁷.» La revue ne paraîtra qu'une année, mais elle marquera profondément le paysage littéraire québécois¹¹⁸.

Marcel Dugas collabore à cette revue à deux titres. Il y publie trois des poèmes en prose les plus remarquables de son œuvre: «Paillasse sur l'horizon», «Tentation» et «L'homme dans le champ de carnage», ainsi qu'une prose signée du pseudonyme «Montmertre», pour saluer la paix revenue. Comme critique, il y reprend des extraits d'un article, paru dans *L'Action* en 1913, sur son ami René Chopin, où il se fait le défenseur de l'art universel et, surtout, il lance une polémique à propos du régionalisme en répliquant d'une manière cinglante à un article du musicien Arthur Letondal sur l'âme canadienne.

Dès ses premiers mots dans *Le Nigog*, Dugas dénonce l'état de stagnation dans lequel se complaît le milieu littéraire canadien et la pauvreté intellectuelle et culturelle qui en résulte:

116. *Ibid.*

117. La Rédaction, *Le Nigog*, janvier 1918, n. p.

118. Voir *Le Nigog*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1987, 390 p.

Vous voulez que l'on serve le présent! Mais il y a, d'après nous, trop de profiteurs dans le paysage: nous les voyons, nous les entendons, nous leur faisons grief de ne nous avoir pas préparé une atmosphère de littérature et d'art. Au lieu du règne artistique qui eût aidé au triomphe de l'harmonie dans la plénitude des dons, que voyons-nous? Une véritable foire à charlatans de toute espèce, et entre grands seigneurs, les fourberies de Scapin renouvelées¹¹⁹.

Il condamne ce milieu qui dédaigne le talent, le refuse et l'isole, qui «l'empoisonn[e] à doses lentes»: «Voyez, écrit-il, à l'Asile Saint-Jean-de-Dieu, cette tête rasée de jeune homme où des yeux hagards cherchent une intelligence morte à jamais. Ce fou, c'est un peu notre œuvre¹²⁰.» L'allusion à Nelligan et l'accusation sont claires.

Dugas a soif de renouveau et de liberté: «[...] nous admettons toutes les manières à condition qu'elles ne demeurent plus un repaire de vieilleries¹²¹.» Il plaide pour un art universel, capable de faire entendre «des chants que toutes les races ont entendus non sans frémir [...]. Matière inépuisable et susceptible de revêtir autant de formes qu'il existe d'âmes, et de sortir d'elles, pétrie de manière différente¹²².» L'universalité par opposition à la nation, l'âme humaine par opposition aux thèmes canadiens, l'imagination par opposition au réalisme, l'invention par opposition à la tradition, toutes les positions artistiques de Dugas le conduisent à s'attaquer au régionalisme.

Intitulé «L'âme canadienne», l'article d'Arthur Letondal fournit à Dugas l'occasion de critiquer cette doctrine littéraire qui maintenait «une tradition étouffante d'étroitesse [et] empêchait certaines libérations devenues nécessaires¹²³». Après avoir invité les artistes à parfaire leur formation technique et à soigner la qualité de leur langue — jusqu'ici rien pour alarmer Dugas —, Letondal expose les deux orientations que privilégient les écrivains d'alors:

119. Marcel Dugas, «À propos de M. René Chopin (fragment)», *Le Nigog*, mai 1918, p. 155.

120. *Ibid.*

121. *Ibid.*

122. *Ibid.*, p. 155-156.

123. Marcel Dugas, «*Le Nigog*», dans *Littérature canadienne*, p. 113.

Les partisans de la littérature du terroir, qu'on accuse d'un esprit d'étroit régionalisme, veulent se confiner exclusivement dans le sujet canadien. Par contre, les tenants de l'art universel et «largement humain» objectent que ce serait ravalier leur art que de l'astreindre systématiquement à des sujets d'un intérêt patriotique de commande, dans un pays où il n'existe à peu près rien pour les inspirer. Le folklore et le terroir sont, à leurs yeux, préoccupation mesquine, genre puéril dépourvu de toute source d'inspiration vraiment supérieure¹²⁴.

Contrairement aux tenants de l'art qu'il dit «indifférents à la question du sujet en art [...] s'attachant uniquement à la forme¹²⁵», Arthur Letondal prétend qu'il est souhaitable de ne rejeter aucun sujet, «fût-il canadien¹²⁶». Et comme on ne parle bien que de ce que l'on connaît, il incite les littérateurs à «faire vivre» l'âme canadienne et «à en traduire l'émotion¹²⁷». Il termine en posant la question: «Si nous ne parvenons pas à être émus, intéressés par nos mœurs, par notre vie nationale, que pourrions-nous produire d'original¹²⁸?» Il n'en fallait pas davantage pour susciter une riposte de Dugas, dont la plus haute aspiration en art était de redonner droit de cité à l'imagination.

Avouant, quelque dix ans plus tard, avoir cédé «à un besoin de controverse¹²⁹», Dugas réplique aux propos de Letondal dans le numéro suivant du *Nigog*: «Et je vous en prie, en quoi voulez-vous que la brouette du fils de M. Bellemare, décrite et célébrée en poésie et en prose, parvienne jamais à nous créer une littérature originale? Les symboles vous seront-ils à jamais défendus¹³⁰?» Ce qu'il reproche au musicien devenu théoricien littéraire, c'est d'avoir voulu «indiquer la voie du salut», «imposer des disciplines, éclairer notre anarchie¹³¹», alors que la création ne s'accomplit que dans le doute, la recherche et la liberté:

124. Arthur Letondal, «L'âme canadienne», *Le Nigog*, juillet 1918, p. 215.

125. *Ibid.*

126. *Ibid.*, p. 216.

127. *Ibid.*

128. *Ibid.*

129. Marcel Dugas, «*Le Nigog*», *op. cit.*, p. 119.

130. Marcel Dugas, «Jeux et ris littéraires», *Le Nigog*, août 1918, p. 254.

131. *Ibid.*, p. 251.

«[...]liberté des sujets, l'individualisme, la fantaisie, et tout ce qui nous plaît, nous amuse et nous empêche de crouler définitivement dans l'ennui¹³².» C'est pourquoi il se dit contre toute chapelle, qu'elle s'appelle régionalisme, terroir, romantisme ou symbolisme. Après avoir loué le génie du classicisme et communiqué au symbolisme, Dugas souhaite et prévoit «de nouvelles expressions d'art, une ascension toujours virile et multiple vers des sommets inconnus¹³³». Liberté, autonomie, individualité: ce sont les mots clés de sa conception de l'art.

Dans *Apologies*, où il publie les conférences qu'il a données sous les auspices du *Nigog* — le 22 mars 1918, sur Paul Morin, Guy Delahaye, Robert de Roquebrune et, le 12 avril, sur René Chopin et Albert Lozeau —, Dugas précise ses vues. Pour lui, l'art se situe au-dessus de tout. Sa valeur réside dans son indépendance:

M. Paul Morin a raison, avec Boileau et autres esthéticiens de tous les temps, de se refuser à faire de l'art une dépendance de la morale, de la religion ou du patriotisme. L'art se suffit à lui-même: il n'est pas un serviteur, plus ou moins maniable, des goûts de la multitude, des passions politiques ou religieuses. Il constitue un État dans l'État¹³⁴.

Cette autonomie ne souffre aucune facilité: «Une civilisation plongée comme la nôtre dans la matière, où les travailleurs intellectuels font figure d'îlotes [*sic*], n'a rien d'inspirateur: c'est là matière à histoires, à romans réalistes ou sensationnels feuilletons¹³⁵.» La poésie se situe ailleurs, dans une «glorieuse et libre aventure¹³⁶», en quête de la vérité éternelle et humaine. Elle doit élire la «synthèse», rechercher «la signification cachée des objets¹³⁷» et exprimer «les aspirations lyriques du moi individuel¹³⁸». À propos des *Phases*, Dugas affirme que le recueil de Delahaye constitue, «à coup sûr, un défi à la paresse et à certaines clartés qui, étant celles de tout le monde, demeureront

132. *Ibid.*, p. 256.

133. *Ibid.*, p. 253.

134. *Apologies*, p. 58.

135. *Ibid.*, p. 92.

136. *Ibid.*, p. 59.

137. *Verlaine*, 1928, p. 28-29.

138. *Ibid.*, p. 29-30.

toujours inconciliables aux clartés de la vraie poésie¹³⁹. Dans la lignée symboliste, il associe la poésie aux analogies, à des correspondances nouvelles et à l'imaginaire, au mystère, à l'ineffable, à l'irréel, bref à tout ce qui peut révéler les aspects cachés de l'âme humaine et l'éloigner du quotidien :

Le goût des mots, la passion des formes harmonieuses, la libre course des idées, voilà notre aventure. Elle peut souffrir la critique, elle la souhaite même parce que chaque chose, pour renaître, durer ou s'épanouir, doit être remise en question. L'avenir est dans la recherche, l'examen, les tentatives audacieuses, la négation d'hier¹⁴⁰.

Sa conception de la poésie, élaborée entre 1913 et 1919, révèle un auteur résolument moderne. Nouveauté de la forme, omniprésence du moi, expression de l'âme humaine, universalité des thèmes, primauté de l'imaginaire : ces valeurs trouveront à se manifester éminemment dans les poèmes en prose du *Nigog*.

« Paillasse sur l'horizon », « Tentation » et « L'homme dans le champ de carnage » forment un triptyque. Publiés dans les recueils subséquents, *Confins*, *flacons à la mer* et *Paroles en liberté*, ils ont été reproduits chaque fois côte à côte. D'ailleurs, de nombreux éléments formels et thématiques les rapprochent. Contrairement aux textes de *Psyché au cinéma*, qui se caractérisent par la diversité des styles, les poèmes en prose du *Nigog* sont étroitement liés entre eux par leur facture, leurs images et leurs thèmes.

Chacun de ces poèmes pose comme centre et comme lien structurel un « Je » lyrique. Celui-ci exprime sa souffrance dans un univers envahi par la nuit et voit dans l'imagination sa seule planche de salut. D'une part, il y a les hommes, avec leurs luttes et leurs défaites : « Le champ de carnage, c'est nous-mêmes¹⁴¹ » ; d'autre part, il y a l'illusion : « la reine du monde et des ténèbres¹⁴² ». Entre les deux, le « Je » songe à s'enfuir, à recouvrer

139. *Apologies*, p. 71.

140. *Ibid.*, p. 110.

141. « L'homme dans le champ de carnage », *Le Nigog*, décembre 1918, p. 386 ; *infra*, p. 175, 180.

142. « Paillasse sur l'horizon », *Le Nigog*, juin 1918, p. 180 ; *infra*, p. 167.

sa liberté, à se réfugier dans son imaginaire: «Je vais partir d'un pas libre et rapide; rien ne me lie à aucune rive, à aucun bonheur, à aucune joie; je suis libre dans le dépouillement complet de moi-même¹⁴³. » Les allusions au suicide y sont nombreuses: désabusé, insensible à la douleur et à la froideur qui se répandent autour de lui, attiré vers le néant, le «Je» ne songe plus qu'à la mort.

J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme. C'était aux bords d'un lac où éclatait une végétation folle et sauvage. Le mépris des hommes et de leurs impostures, le goût du silence et de la solitude m'y avaient conduit.

Mon imagination peuplait l'horizon de souvenirs vivants qui me composaient une société choisie. Ces êtres idéaux dansaient dans un souple et capricieux éther. Et ce n'étaient que vibrations d'ailerons, caresses des choses¹⁴⁴.

Comme Paillasse suspendu au-dessus de l'horizon, son imagination lui fait entendre un chant de la rive qui lui révèle «la beauté du cruel univers¹⁴⁵» et le sauve d'un triste destin.

Révéler ainsi des sentiments intimes dans une forme poétique à peu près inconnue frisait l'audace, à une époque où les valeurs de la vie humaine, de la religion et de la patrie présidaient à toute conduite. Parler de la nature en termes imagés, comme si l'on peignait une toile impressionniste, c'était rompre avec une longue tradition où la description du fleuve et de nos forêts tenait la première place:

La nature est toute diaprée de rose. C'est une nuit élyséenne humide sous les couleurs, la majesté souffrante de ces grands bras nus des arbres qui semblent prier pour la douleur terrestre, les tragédies solaires de l'homme, en marche vers les résurrections¹⁴⁶.

Les poètes d'ici ne nous avaient pas habitués à ce langage ni à ces strophes de prose où la répétition d'une même image rompt la linéarité du discours pour structurer le texte en poème, imposant à la fois un rythme et un symbole. Dans la symphonie aux voix

143. «Tentation», *Le Nigog*, octobre 1918, p. 323; *infra*, p. 169.

144. «L'homme dans le champ de carnage», *Le Nigog*, décembre 1918, p. 386; *infra*, p. 179.

145. *Ibid.*; *infra*, p. 180, variante 206.

146. «Paillasse sur l'horizon», *Le Nigog*, juin 1918, p. 178; *infra*, p. 164, variantes 7-10.

multiples que constitue «L'homme dans le champ de carnage», la reprise de la comparaison «Ce champ de carnage, c'est nous-mêmes!» joue ce rôle, transformant ainsi la prose lyrique en poème... en prose.

La fin de la guerre, qu'il salue dans une prose signée «Montmertre¹⁴⁷», ne met pas fin aux désillusions de Dugas. Au contraire. Selon Léonce Brouillette, «l'année 1919-1920 est sans doute la plus noire dans la vie de Marcel Dugas, la plus douloureuse aussi, la plus lourde à porter¹⁴⁸». Il aurait fait, à cette époque, «plusieurs scènes de vive colère à la Bibliothèque municipale et plusieurs personnes voudront le faire interner¹⁴⁹». Sombrant «dans un affreux abîme¹⁵⁰», en proie à des crises nerveuses fréquentes, il trouvera refuge chez ses amis Isaïe Nantais et Marguerite Leclère, jusqu'à son départ pour l'Europe, au printemps de 1920.

Léonce Brouillette explique le désarroi de Dugas par la monotonie de son travail à la Bibliothèque municipale et, surtout, par sa déception devant l'accueil réservé à ses livres. Il en avait même développé un sentiment de persécution. Dans une lettre du 8 janvier 1943 à Isaïe Nantais, il exprimera ses soupçons à l'endroit de certaines personnes qui auraient délibérément retardé la publication de *Approches*, ce qui lui rappelle les «coups» de 1919:

Après un exil de vingt ans, ce qui s'est passé avant mon départ se répète. J'en ai la preuve de mille façons. On a cherché à m'éloigner de tout. [...] Tu as dit un jour, en parlant de quelqu'un: «Il est capable de tout.» La bande noire de Montréal [...] me semble opérer

147. *Infra*, p. 450. Dugas n'a repris ce texte dans aucun de ses recueils, sans doute parce qu'il ne le considérait pas comme un véritable poème, en raison de son style trop prosaïque, trop «clair», et de l'actualité de son sujet, qui déroge à sa conception de la gratuité et de l'autonomie de l'art. C'est Robert de Roquebrune qui a révélé l'identité de Montmertre: «Le dernier article du dernier numéro est un émouvant hommage à la paix revenue. Il est signé d'un pseudonyme, mais il était de Marcel Dugas» (*Cherchant mes souvenirs, 1911-1940*, Montréal, Fides, 1968, p. 104).

148. L. Brouillette, «Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», p. 40.

149. *Ibid.* Voir «Guy Delahaye», *infra*, p. 210.

150. Lettre à Isaïe Nantais, 15 septembre 1920, citée par L. Brouillette, *op. cit.*, p. 44.

de la même façon — variantes en plus — qu'il y a vingt ans. Mais cette fois-ci, je ne bois pas, et je ne boirai pas... C'est plus difficile. Et le chat échaudé craint l'eau froide¹⁵¹.

La déception de Dugas, si l'on en juge par la réception critique d'*Apologies*, n'était pas justifiée. La presse fut en général élogieuse à son endroit, et les quelques réserves furent nuancées. Même la critique du *Terroir*, revue vouée à la défense du régionalisme, félicita Dugas d'avoir « fait connaître en une prose riche et colorée les aspirations de cette "génération neuve devant la vie, l'espoir, le rêve", si pleins [*sic*] d'avenir, qui s'implante en terroir laurentien¹⁵² ». Ce sont plutôt des circonstances d'un autre ordre qui auraient poussé Dugas au bord de la neurasthénie.

Alain Grandbois, qui rencontra Dugas à Paris vers la fin de l'été 1925, révèle que son ami fréquentait, entre les deux guerres, une jeune femme dont il s'était passionnément épris :

[...] il allait l'épouser, quand des envieux s'empressèrent de ruiner sa réputation auprès des parents de la jeune fille en le représentant comme un poète sans avenir, un bohème incurable. Le monde des affaires goûte peu la poésie et la fantaisie. On abandonna le projet de mariage. Dugas en fut bouleversé. Il retourna à Paris pour y occuper un poste très modeste aux Archives du Canada. Les années passèrent. Sa blessure s'était cicatrisée, mais il conservait de cette période de sa vie une amertume qui remontait à la surface, parfois, dans ses moments de lassitude et de tristesse, et qui prenait la forme d'une crise aiguë de névrose¹⁵³.

Cette brutale séparation convainquit peut-être Dugas de quitter le Canada, où rien ne le retenait plus. Les sentiments de solitude, de tristesse, de désespoir, bref, le mal de vivre qui transparaît dans la correspondance avec sa famille, au début des années 1920, et dans *Confins*, publié en 1921, ont, en grande partie, leur source dans ce rêve brisé. Hélène Wilson — c'est le nom de la jeune femme — correspondra avec Dugas au moins jusqu'en 1923. Le

151. Lettre à Isaïe Nantais, 8 janvier 1943; citée par L. Brouillette, *op. cit.*, p. 43.

152. Jules S. Lesage, « Bibliographie. *Les Apologies* », *Le Terroir*, vol. 2, n° 1, septembre 1919, p. 46.

153. Alain Grandbois, « Marcel Dugas », dans *Proses diverses*, édition critique par Jean Cléo Godin, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1996, p. 406.

ton d'une de ses dernières lettres exprime un sentiment qui ne se dément pas:

Mon chéri,

J'ai reçu ta lettre ce matin, et je t'embrasse à mon tour, je t'envoie tout mon cœur et toutes mes pensées pour qu'ils restent près de toi et que tu ne sois pas seul. Je pense à toi en m'endormant et je pense à toi en me réveillant, et pendant la journée, tu brilles d'une lumière bien douce dans mon âme. Je t'aime de plus en plus, je ne sais pas où ça va finir¹⁵⁴.

Le souvenir d'Hélène hanta Marcel Dugas toute sa vie¹⁵⁵, son imagination demeura sa seule «adorable maîtresse¹⁵⁶».

«*Ma tristesse est en vous*»: 1920-1928

Le père de Marcel Dugas meurt le 19 janvier 1920, lui léguant «une part d'héritage de mille dollars¹⁵⁷» qui défraiera sa traversée en France, au printemps de la même année. Il y reprend son poste d'aide-archiviste au Bureau des Archives nationales du Canada à Paris et retrouve sa protectrice, Louise Read¹⁵⁸, qui

154. Lettre d'Hélène Wilson à Marcel Dugas, 23 novembre 1923, ACA, fonds Marcel Dugas. Jean Éthier-Blais, qui a représenté Marcel Dugas sous le nom de Michel Lavallière dans une nouvelle intitulée «L'étau», évoque lui aussi cet épisode, tel que la nièce de l'écrivain l'aurait raconté: «Michel n'avait aimé qu'une fois. Cette femme l'avait abandonné; saisie par la folie des grandeurs, elle refusa d'épouser un pauvre hère, réduit à gagner sa vie comme journaliste itinérant. [...] Cette écervelée avait brisé le cœur de Michel. Jamais plus il ne songea à prendre femme» (*Le Christ de Brioude*, Montréal, Leméac, 1990, p. 59).

155. Albert Laberge raconte que, lors d'une visite chez lui, le 3 janvier 1941, Dugas exprima le désir de la revoir, mais qu'il l'en dissuada: «J'ai été fiancé autrefois, lui aurait-il confié, mais l'idylle n'a pas eu de suite. Mon amie et moi avons rompu nos engagements. Par la suite, elle s'est mariée et a eu plusieurs enfants. Son mari l'a abandonnée. Il y a dix-huit ans que je l'ai vue pour la dernière fois. Or, j'ai, à certaines heures, la tentation de lui téléphoner pour lui dire bonjour et lui demander de ses nouvelles, tout simplement, sans arrière-pensée. Qu'en dites-vous?» («Une heure avec Marcel Dugas», dans *Propos sur nos écrivains*, Montréal, édition privée, 1954, p. 81).

156. «Tentation», *Le Nigog*, octobre 1918, p. 323; *infra*, p. 171.

157. L. Brouillette, *op. cit.*, p. 45-46.

158. «Je vois Read toutes les semaines et j'y rencontre des gens agréables. Elle a bien vieilli durant ces sept années. Elle me dit constamment que je lui ai manqué beaucoup. Sa grande affection me touche» (lettre à Bérengère Courteau, 21 octobre 1920, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17).

l'emmène au théâtre et dans les salons de thé, où il «rencontre des gens charmants, des littérateurs, des poètes, des écrivains¹⁵⁹». Mais ses lettres à sa famille trahissent la solitude, la nostalgie, voire la souffrance de l'exilé: «La vie, avec ses enseignements douloureux, m'a fait comprendre qu'il [n'] y a de véritable que l'affection aux siens. Le reste est fumée, erreur et mensonges¹⁶⁰. » Malgré tout, il n'a aucunement l'intention de revenir au Canada. Les amis¹⁶¹, le théâtre, le cinéma, les concerts, les cafés et les salons littéraires, les promenades, la lecture et la poésie l'aideront à vaincre sa mélancolie. Ses états d'âme sont d'ailleurs propices à l'éclosion de la poésie.

Dès son retour à Paris, il collabore à *La Presse*. «Tu m'auras lu, sans doute, aussi dans *La Presse*, écrit-il à sa nièce, où j'envoie quelques billets qui paraissent "Au fil de l'heure". Ils sont sans importance ou ils ont l'importance que tu pourrais y découvrir. Je fais cela afin de me faire un peu de galette¹⁶².» Du 18 mai 1920 au 13 mai 1921, il y publiera dix-neuf poèmes en prose non signés¹⁶³ qui figureront dans ses prochains recueils, *Confins* et *Flacons à la mer*. C'est Victor Barbeau qui reprendra la chronique «Au fil de l'heure», sous le pseudonyme de «Turc¹⁶⁴».

Les titres de ces poèmes révèlent à eux seuls l'état d'esprit de Dugas: «La nuit me regarde», «Ma tristesse est en vous», «La vieillesse des hommes», «Sur les chemins de l'automne». La

159. Lettre à Maria Courteau, janvier 1921, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

160. Lettre à Bérengère Courteau, 8 juillet 1922, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

161. Dans une lettre à sa sœur, il énumère les Canadiens qu'il fréquente à Paris: «Les [Fernand] Préfontaine, les [Robert] Laroque [de Roquebrune], [Philippe] Panneton, [Lionel] Robert, Ruth Price, [Roy] Royal, [Pierre] Dupuis, Rioux et Vézina» (lettre à Maria Courteau, 3 janvier 1921, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/21).

162. Lettre à Bérengère Courteau, 21 octobre 1920, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

163. Il en a probablement écrit bien davantage, mais, ces textes étant anonymes, il est difficile de lui attribuer avec certitude les quelque quarante autres billets parus au cours de la même période dans cette chronique. Plusieurs d'entre eux s'apparentent au poème en prose par la forme et le style (voir Appendice II).

164. On se souvient que Dugas publia ses chroniques de théâtre, dans *Le Nationaliste*, sous le même pseudonyme.

solitude, l'ennui, le désespoir leur confèrent une unité de ton qui incitera Dugas à les réunir en recueil. Il en retiendra neuf, auxquels il ajoutera notamment le triptyque paru dans *Le Nigog*, pour composer la section «Images» de *Confins*, qu'il publiera à compte d'auteur, en août 1921. Un an plus tard, il écrit à sa nièce: «[...] j'hésite à t'adresser mon livre de proses qui s'intitule *Confins* et qui n'était pas destiné aux journaux et au public, mais bien à un certain nombre de lecteurs. Ce livre est trop triste pour une petite fille gaie et rieuse comme toi. J'aimerais autant que tu ne le lises pas. À quoi bon ¹⁶⁵ ? » Il a d'ailleurs signé ce recueil «Tristan Choiseul» et l'a dédié «Au souvenir d'Alain Saint-Genest», pseudonyme d'Isaïe Nantais, l'ami qui l'a hébergé pendant la période de désespoir qui a précédé son retour à Paris.

Placé sous le signe de Narcisse¹⁶⁶, *Confins* est un recueil minutieusement structuré. Il s'ouvre sur un poème-préface «À Narcisse» et se referme sur une espèce de postface, intitulée ironiquement «Narcisse rit maintenant...». Le titre du poème d'ouverture, «Ivresse», évoque l'objet d'une quête plutôt qu'un état présent. Ce texte, qui sera repris comme poème initial dans *Flacons à la mer* et dans *Paroles en liberté*, rassemble les principaux thèmes de l'œuvre de Dugas. De la tentation du suicide, avouée dès la première strophe, à la volonté de vivre malgré la tristesse et la souffrance des hommes sur la terre, le «Je» est déchiré entre ses illusions et la réalité. Déjà, on perçoit l'importance de la nuit et du matin qui structurent le poème: à la première sont associés des motifs de noirceur et de douleur, tandis qu'à l'aube reviennent la lumière, l'amour et la joie. Ce schème¹⁶⁷ révèle à

165. Lettre à Bérengère Courteau, 28 décembre 1922, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

166. On sait que Narcisse est l'un des thèmes essentiels de la poésie de Valéry: voir notamment «Narcisse parle», dans *Album de vers anciens* (1920), et «Fragments du Narcisse» dans *Charmes* (1922), paru d'abord dans la *Revue de Paris* (1919) et dans la *Revue universelle* (1921); voir aussi Réjean Robidoux, *Le Traité du Narcisse (théorie du symbole) d'André Gide*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, «Cahiers d'inédits», 1978.

167. Toute sa vie, Dugas alternera de l'espoir au désespoir, comme en témoigne abondamment sa correspondance. «Je sais ce qu'il en coûte de dire adieu à un espoir. Depuis dix ans, j'ai marché entre les allées d'espoirs détruits, de feuilles tristement mortes» (lettre à Bérengère Courteau, 3 novembre 1931, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19).

lui seul toute une vision du monde qui transparaît dans plusieurs poèmes en prose, à tel point qu'«Ivresse» peut être considéré comme un microcosme de l'œuvre poétique de Dugas.

Suivent quatre sections d'inégale longueur. La première, «Litanies», comporte quelques courtes sentences et deux poèmes, «Matins» et «Soirs», qui, empruntant la forme de versets bibliques, reprennent l'opposition thématique d'«Ivresse» en évoquant les souvenirs du premier voyage de Dugas en Europe. La deuxième, «Pains à cacheter», contient deux poèmes éponymes et «L'idéale maison», où l'effondrement symbolique de sa maison correspond à celui de son propre rêve, à une espèce de naufrage qui sera décrit dans la partie suivante, intitulée «Rébus». Plus proche du récit poétique que du poème en prose, «Rébus» raconte l'expérience d'un narrateur qui, en évoquant la résignation devant la souffrance et l'absence de désir, se laisse tenter, un peu comme dans «L'homme dans le champ de carnage», par une mort volontaire. Mais il sait que l'amour, la joie sont symboles de renaissance, de victoire. Cherchant à s'expliquer à soi-même ses mystères, le «Je» abolit en lui tout lien avec le réel: «J'ai dit à mes sens de se taire, à mon esprit d'ignorer le connu» pour atteindre l'idéal où, finalement, il réalisera son désir de «[s']amuser avec un rien qui sera un symbole¹⁶⁸». C'est le salut par la poésie.

«Images», la section suivante, la plus importante du recueil, contient douze poèmes qui développent, chacun à sa façon, une image centrale reliée à l'imaginaire et à la détresse du «Je». «Bois car...» évoque les morts que le «Je» vénère, parce qu'ils sont loin de la douleur et de la souffrance terrestres. Dans «Au poète», Dugas fait l'apologie de Verlaine, qui apporta de «nouvelles manières de sentir¹⁶⁹» et qui parvint à échapper à la triste vie grâce au pouvoir de l'imagination et du rêve, et en exprimant, avec des «mots pareils à des musiques¹⁷⁰», les mystères de l'âme humaine. En fait, on peut considérer ce poème comme un énoncé de l'art poétique de Dugas, proche de la doctrine

168. *Infra*, p. 129.

169. *Infra*, p. 144.

170. *Infra*, p. 143.

symboliste: valeur musicale et suggestive des mots, expression du mystère, de l'ineffable, de l'inconnu, révélation de l'âme humaine, préséance de l'image et du symbole sur le réel. En ce sens, la section «Images» illustre bien la thèse que défendait Dugas dans *Le Nigog*, au sujet du caractère universel de l'art et de la poésie.

Dugas demeure hanté par les drames qui habitent l'âme humaine et par leurs symboles: le temps qui fuit («La vieillesse des hommes»), qui va et vient («L'aurore sur le lac» et «Le soir sur le lac»), la nuit, image de la souffrance terrestre («La douleur de la ville monte au firmament» et «La nuit me regarde»), la mort, ultime recours («Paillasse sur l'horizon», «Tentation» et «L'homme dans le champ de carnage»). Chaque poème évoque une facette de la tragédie humaine.

Par la volonté de son auteur, *Confins* ne connut qu'une diffusion restreinte. Le seul compte rendu fut celui de Berthelot Brunet, qui d'ailleurs n'avait jamais prisé la poésie de Dugas. Tout en lui reprochant l'abus d'épithètes et de métaphores «vieilles», Brunet reconnaît cependant la qualité de sa prose:

J'ai l'horreur de ce style mauve, de cette prose efféminée, mais j'avoue que, parfois, Dugas fait des trouvailles. Peut-être que, s'il y avait moins de beautés, cela paraîtrait très beau. Et d'ailleurs, Dugas, c'est probablement, comme je l'insinuais, le meilleur prosateur canadien, en tous cas, le meilleur parmi les jeunes. C'est dommage, mais il faut bien accepter ce qui est¹⁷¹.

Après la publication de *Confins*, Dugas connaît une période difficile. Sa santé est fragile, il souffre de calculs. «Ce qu'il me faudrait après une maladie comme j'en ai une, écrit-il, serait un repos d'un an¹⁷².» Il sera d'ailleurs hospitalisé à l'hiver 1921, expérience douloureuse qui lui inspirera le poème «Impressions

171. Berthelot Brunet, «Lettres canadiennes. Tristan Choiseul. *Confins*», *Mercur de France*, n° 577, 1^{er} juillet 1922, p. 218. Le narrateur de «L'étai» se dit, lui aussi, réfractaire au style de Michel Lavallière — Marcel Dugas: «Le style, au premier abord, me déplut, fait de cris et de paillements, d'une sorte de nervosité de l'âme, accompagnés d'une recherche maladroite des nuances du style. De toute évidence, Michel Lavallière ignorait le naturel» (Jean Éthier-Blais, «L'étai», dans *Le Christ de Brioude*, p. 61).

172. Lettre à une destinataire inconnue, octobre 1921, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/21.

d'hôpital». Ses seuls moments de bonheur, il les vit à Vouvray: il y passe ses vacances d'été, dans une villa du nom de Roche-Dieu, et y retournera souvent.

Il dit mener un train de vie ordinaire, «au bureau tous les jours jusqu'à cinq heures¹⁷³». Pourtant, il fréquente le salon de Mme Boucher, où il prononce notamment une conférence sur la poésie canadienne, en mars 1923. On l'aperçoit au café Les Deux Magots, en compagnie de ses amis canadiens; il reçoit des visiteurs, dont Victor Barbeau et Albert Laberge; il est un assidu du théâtre et des concerts. Adrien Hébert peint son portrait, qu'il expose à la bibliothèque Saint-Sulpice avec ceux des autres jeunes intellectuels canadiens-français vivant alors à Paris, Robert de Roquebrune, Léo-Pol Morin, Fernand Préfontaine, Rodolphe Mathieu, Pierre Dupuis¹⁷⁴. À la même époque, il rencontre Rodolphe Duguay¹⁷⁵. Toutefois, il a perdu le goût d'écrire: dans une lettre du 12 mars 1923, il avoue qu'il ne peut se décider à écrire et qu'une lettre est pour lui «un supplice¹⁷⁶». Il entreprend alors de donner une plus large diffusion aux textes parus dans *Confins*: au cours de l'été 1923, un éditeur parisien, Les Gêmeaux, publiera le recueil sous le titre *Flacons à la mer*.

Pour cette nouvelle édition, Dugas ne retient ni le poème dédicace «À Narcisse» ni la postface «Narcisse rit maintenant...». Il y ajoute cependant une cinquième section, qu'il intitule «Pages oubliées», où il regroupe des poèmes parus dans la chronique «Au fil de l'heure» mais qui ne figuraient pas dans *Confins*, soit une série de quatre «Épîtres», «Impressions d'hôpital», «Fantaisie» et «La Joconde», ainsi que trois poèmes de *Psyché au cinéma*: «Sur les petits chapeaux», «Phèdre» et «La défaite du printemps». Aucun inédit, mais *Flacons à la mer* constitue un

173. Lettre à Bérengère Courteau, 20 septembre 1922, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

174. Voir Albert Laberge, «L'art et les artistes. Galerie de portraits par M. Adrien Hébert», *La Presse*, 19 novembre 1923, p. 10.

175. «Paris, 21 octobre [] — Hier soir, Marcel Dugas venu faire un tour. Il est très gentil. Il est parti vers minuit. Suis allé le reconduire. Ce matin, Marcel Dugas venu chercher sa montre qu'il avait oubliée» (Rodolphe Duguay, *Carnets intimes*, présenté par Hervé Biron, Montréal, Boréal Express, 1978, p. 208).

176. Lettre à Bérengère Courteau, 12 mars 1923, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

premier choix dans son œuvre poétique. En retirant les poèmes à Narcisse, qui imposaient à *Confins* une structure fermée, Dugas rétablit l'autonomie de chacun de ses poèmes. Par ailleurs, il signe ce recueil de son nom et le confie à un éditeur. N'est-ce pas la connotation du titre même du recueil?

Pour une fois, ses attentes ne sont pas trop déçues. Il écrit à sa sœur :

J'ai reçu des lettres louangeuses de plusieurs personnes et tu as dû lire dans *Le Canada*, le journal *Le Canada*, les appréciations de journaux et revues françaises sur ce livre. Reçu des lettres charmantes de M. Lesca, directeur de la revue *L'Amérique latine*, M. Raphaël Georges Levy, sénateur, M. Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres, Madame [...] Sarcy, directrice des annales¹⁷⁷.

Au Canada, la critique est partagée. Ou bien on porte son style aux nues¹⁷⁸, ou bien on le pourfend¹⁷⁹. Même son ami Gustave Lanctot lui reproche de ne pas écrire assez simplement, de ne voir les choses qu'à travers «une esthétique livresque, senties par l'intermédiaire d'une psychose ultra-moderne et décrites au moyen d'une esthétique systématiquement exclusive et rare¹⁸⁰». Le côté moderne et profondément original de l'œuvre de Dugas, salué à Paris, agace à Montréal, où le régionalisme imprègne toute

177. Lettre à Maria Courteau, 15 mars 1924, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19.

178. «*Flacons à la mer* est de la poésie mise en prose. Il faut donc être un poète pour parler de ce livre plein d'images douces et claires et inspirées. Une phrase m'a frappé qui résume admirablement toute l'œuvre de ce délicat et subtil écrivain : "Et je porte intensément la tristesse de toutes ces figures auxquelles j'ai donné une signification, un rythme, une flamme." N'y aurait-il que cette phrase dans tout ce volume qu'il m'apparaîtrait comme un pur trésor. Mais il y en a d'autres toutes aussi jolies et bien éclairées qui nous donnent l'impression d'une poésie de couleurs surgissant de rêves trop beaux» (Louis Claude, «*Flacons à la mer* de Marcel Dugas», *La Revue moderne*, vol. 5, n° 6, avril 1924, p. 55-56). «Le tout déborde d'images, de cris, de rancœurs et de tristesses, très artistiques dans le galbe verbal d'une prose magnifiquement parée» (Gustave Lanctot, «Bibliographie», *Les Annales*, vol. 3, nos 5-6, mai-juin 1924, p. 12).

179. «Dugas a été classé parmi les poètes maudits et depuis lors les bonnes gens ne le lisent pas. Son style diabolique, son style ésotérique n'inspire pas plus confiance que ces pao-lou, brûle-parfums des temples bouddhiques couronnés d'un monstre repoussant; l'un et l'autre ne peuvent recéler que des poisons mortels. Aussi s'en éloigne-t-on» (Jules Jolicœur, «*Le Flacon à la mer*, par Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 17, n° 6, juin 1924, p. 31).

180. Gustave Lanctot, *loc. cit.*, p. 12.

la conception de la littérature: «Dugas, au lieu de ciseler son verbe, de raffiner sa manière jusqu'à l'afféterie [...] devrait bien aussi écrire comme tout le monde! Nous avons un style propre, un style régionaliste, il est un peu jeune, c'est vrai, un peu niais sous certaines plumes, mais enfin il ne fatigue pas le cerveau¹⁸¹.»

La forme des poèmes suscite, elle aussi, des commentaires divergents. Si Lanctot signale que le choix du poème en prose permet à Dugas d'éviter les écueils du prosaïsme, Jolicœur, quant à lui, ne conçoit pas la poésie hors de la versification: «Écrit-il en vers ou en prose? Ce diable d'homme est bien intrigant. S'il est prosateur, qu'a-t-il besoin de mettre tant d'harmonie rythmique dans sa langue, tant de métaphores, d'images et de sentiment? S'il est poète, que n'écrit-il en vers¹⁸²?» La poésie et le vers paraissent indissolublement liés au Québec. En France, au contraire, la tradition du poème en prose est bien établie depuis Baudelaire, Rimbaud et, plus près de Dugas, Paul Fort, qui l'a d'ailleurs beaucoup influencé.

Si Dugas est fier de son recueil — il en distribue des exemplaires à ses amis et en envoie à sa famille —, il n'a pas pour autant retrouvé le goût d'écrire: «Je vaincs ma paresse d'écrire. J'écris fort peu¹⁸³.» Il se distrait en allant au théâtre, au cinéma et au concert, mais il est envahi par une tristesse qui ne l'abandonne jamais: «Je ne puis empêcher qu'elle existe: elle est au fond de moi et il lui arrive de remonter à la surface. Je tâche de la dominer et de m'en rendre maître. Mais elle n'est qu'endormie¹⁸⁴.»

La mort de sa mère, le 7 août 1925, va exacerber sa sensibilité et sa nostalgie. Il séjourne dans sa famille, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, tout le mois d'août, mais, à son retour à Paris, il a «l'âme oppressée de tristesse¹⁸⁵». Il se plaint de sa vie d'exilé, de

181. Jules Jolicœur, *loc. cit.*, p. 31.

182. *Ibid.*

183. Lettre à Bérengère Courteau, 25 octobre 1924, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

184. Lettre à Maria Courteau, 16 février 1925, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19.

185. Lettre à Bérengère Courteau, 14 septembre 1925, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

la mélancolie qu'il éprouve à vivre loin des siens. En novembre, il perd son frère Raoul, «mort sans qu'il y ait un des siens à son chevet¹⁸⁶». La neurasthénie du cadet de la famille, jumelée à sa solitude, bouleverse Dugas, qui se reconnaît en lui: «La mort est venue le délivrer; sa tristesse est si profonde; il en était tout pénétré¹⁸⁷.» L'année 1925 aura été celle des «définitives séparations¹⁸⁸». Son œuvre sera dorénavant marquée par la nostalgie du passé, comme en témoigne le titre du prochain recueil, *Cordes anciennes*.

En 1926, Dugas subit l'opération de l'appendicite. Affaibli, il passe les vacances à Saint-Jean-de-Luz, où il écrit notamment le poème «Avec toi¹⁸⁹». La plage, le soleil, la lecture semblent avoir un effet régénérateur sur lui. Un an après son séjour au Canada, il demeure très attaché au souvenir de sa famille: revoyant la maison de son enfance, les tertres du cimetière de Saint-Jacques, il se remet à écrire. Il envoie à sa belle-sœur Thérèse des chansons qui sont probablement des versions de celles qu'il publiera dans *Cordes anciennes*.

En 1928, *Feux de Bengale à Verlaine glorieux* est réédité sous le titre *Verlaine*, chez Radot à Paris. Dugas semble alors vivre une période d'activité intense. Il assiste à de nombreux concerts, va régulièrement au théâtre, fréquente les salons littéraires et se lie d'amitié avec plusieurs écrivains, dont le critique André Thérive, à qui il dédiera une lettre qu'il lira, le 12 avril, lors d'une soirée en son honneur, au salon de M^{me} Boucher¹⁹⁰. Mais la tristesse, toujours présente, va bientôt le rattraper: en octobre 1928, il apprend la mort de Louise Read. Ponctuée par la perte d'êtres chers, son père, sa mère, son frère et, finalement, sa protectrice, la décennie 1920 aura été l'une des plus douloureuses de sa vie.

186. Lettre à Maria Courteau, 4 novembre 1925, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/21.

187. *Ibid.*

188. Lettre à Maria Courteau, 9 décembre 1925, BNQ, fonds Marcel Dugas, 35/1/21.

189. Voir *infra*, p. 221.

190. Cette lettre sera publiée dans *Pots de fer*, en 1941.

Littérature canadienne: 1929-1939

La nostalgie de son pays natal se conjuguant au désir de faire connaître au public français la jeune littérature canadienne, Dugas publie à Paris, en mai 1929, un ouvrage intitulé *Littérature canadienne. Aperçus*. Les lecteurs d'*Apologies* y reconnaîtront les chapitres sur Albert Lozeau, Paul Morin, Guy Delahaye, Robert de Roquebrune et René Chopin, que Dugas a quelque peu remaniés. Il y ajoute des études sur Jean-Aubert Loranger, Jean Nollin, *Le Nigog*, Robert Choquette et Pierre Dupuy. En appendice, il reproduit une allocution sur le roman *Les Habits rouges* qu'il avait prononcée en septembre 1923, au banquet de la *Revue de l'Amérique latine* en l'honneur de Robert de Roquebrune¹⁹¹.

Dugas reprend la préface d'*Apologies*, mais, pour situer le lecteur français, il y ajoute un bref historique de la poésie canadienne du XIX^e siècle, d'Octave Crémazie à Charles Gill, en passant par Fréchette et Chapman. C'est cependant aux «poètes d'aujourd'hui [qui] cherchent à renouveler le thème des inspirations habituelles¹⁹²» que Dugas s'intéresse davantage, notamment parce qu'ils lui fournissent l'occasion d'exprimer son propre credo esthétique:

Ils [les poètes] veulent atteindre à l'essence de la poésie universelle. À tort ou à raison, abandonnant des sentiers foulés, ils s'efforcent à l'analyse, à la glorification de leur moi. Bref à se traduire par des moyens différents. Ils sont plutôt désireux de conquérir une forme que de se joindre au chœur des poètes d'autrefois pour qui le lyrisme patriotique, trop purement oratoire, constituait le but suprême. Ils vont à la recherche d'une vérité plus libre qui, satisfaisant aux expériences acquises, permettrait d'édifier là-bas la divine merveille¹⁹³.

Dugas soutient que la poésie canadienne ressemble à celle de la France, dont elle a subi l'influence des grandes écoles du

191. Dans *Littérature canadienne*, Dugas donne le 10 juin 1924 comme date de ce banquet, mais il s'agit manifestement d'une erreur, puisque le texte de son allocution a été publié dans *Le Canada* du 18 septembre 1923, sous le titre «Les nôtres en France».

192. *Littérature canadienne*, p. 5.

193. *Ibid.*, p. 6.

XIX^e siècle, le romantisme et le symbolisme. Quant au roman, il n'aurait pas évolué de la même manière: demeuré d'inspiration canadienne, il n'a pas donné autant d'œuvres marquantes. À part *Les Anciens Canadiens*, les œuvres de Laure Conan et *La Scouine* d'Albert Laberge, Dugas ne voit d'intérêt que dans les romans de Robert Choquette, de Pierre Dupuy et de Robert de Roquebrune. Son choix, nettement dicté par l'amitié, n'en est pas moins celui de la nouveauté, de la liberté.

Si sa perception du roman peut parfois étonner, notamment en regard de ses propres critères esthétiques, en revanche son intuition ne le trompe jamais en poésie. Il fut l'un des premiers à reconnaître l'importance du *Nigog* dans l'évolution de la littérature canadienne et à signaler l'originalité de l'œuvre de Jean-Aubert Loranger:

Jean Loranger se tient à l'affût de ce qui peut sembler dérouter nos habitudes d'imaginer, de concevoir ou de sentir. Aussi éloigné que possible dans ses vers de toute préoccupation d'ordre moral ou politique, en rupture complète avec notre poésie d'autrefois, il enferme en des cadres minuscules la vision qu'il a de l'univers. Rien n'est moins local que cette poésie. On la dirait exilée de celui qui lui donne l'existence; elle ne se rattache, en aucune façon, à un fleuve, une montagne, un endroit déterminé. Son champ, c'est l'âme¹⁹⁴.

Autonomie de l'art, expression de l'âme humaine, préséance de l'imaginaire: l'essayiste rejoint le poète.

Pour Dugas, la publication de *Littérature canadienne* «marque un terme au voyage entrepris à travers [ses] souvenirs de jeunesse¹⁹⁵». Lui si souvent isolé à cause de son refus du conformisme, aurait-il pu imaginer que son œuvre serait enfin reconnue? Le 14 juillet 1930, l'Académie française lui décerne le prix Marcellin-Guérin. *La Revue populaire* s'insurge contre le fait qu'aucun journal canadien n'a parlé de cet honneur et elle exige réparation:

M. Marcel Dugas, auteur de nombreux ouvrages très estimés en France et naturellement ignorés au Canada, où on ne veut pas se rendre compte de son talent, l'un des plus riches que nous ayons,

194. *Ibid.*, p. 100.

195. *Ibid.*, p. 9.

vient d'obtenir le 5^e grand prix de l'Académie, appelé prix Marcélin-Guérin [sic], pour son étude critique *Littérature canadienne*. [...] Mais justice, forcément, lui sera un jour rendue, même dans son pays¹⁹⁶.

Le vœu du critique allait bientôt se réaliser. En effet, peu de temps après, la Province de Québec décernait le prix David à Marcel Dugas. Sa réaction, au dire d'Alain Grandbois, fut d'abord l'étonnement:

Quand il apprit cette nouvelle, il n'osait y croire. Cette nuit-là, nous la passâmes en partie à la terrasse d'un petit bistrot, près de la Seine, d'où l'on voyait Notre-Dame [...] et la nuit vaporeuse et changeante et si tendre de Paris donnait à la Cathédrale les fabuleux prestiges des âges confondus. Nous buvions de petits verres d'alcool d'ouvriers, des dés, quelques gouttes à peine, puis il me dit brusquement: «Je vais au Canada»¹⁹⁷.

Dugas s'y rendit, grâce à la bourse rattachée au prix David, mais seulement l'été suivant, en juillet 1931. Il y revit avec joie sa famille et ses amis, dont Adrien Plouffe et Isaïe Nantais: «Il réalisait un désir qu'il caressait depuis longtemps, et ce fut son plus beau voyage. Il retournait en vainqueur dans un pays qu'il n'avait jamais cessé d'aimer et qui, après l'avoir en quelque sorte ignoré, le reconnaissait enfin¹⁹⁸.» Il en garda «un souvenir parfait¹⁹⁹». Cette réconciliation, tant avec son pays qu'avec le milieu littéraire, allait influencer la suite de son œuvre.

Fort de ses succès, Dugas se remet à écrire et publie coup sur coup deux livres «canadiens»: un recueil de poèmes en prose, *Cordes anciennes* (1932), et *Un romantique canadien. Louis Fréchette, 1839-1908* (1934).

Les textes de *Cordes anciennes*, faisant davantage place à l'amour qu'à la mort, sont, à quelques exceptions près, beaucoup plus courts; leur inspiration est plus lyrique, moins sombre que

196. Anonyme, «M. Marcel Dugas, lauréat de l'Académie française», *La Revue populaire*, vol. 23, n° 10, octobre 1930, p. 18.

197. Alain Grandbois, *Proses diverses*, p. 412.

198. *Ibid.*, p. 413. Paul Morin et Robert de Roquebrune avaient tous deux reçu le prix David sept ans plus tôt. Sylvie Bernier y voit «une consécration des écrivains du *Nigog*» («Prix littéraires et champ du pouvoir: le prix David, 1923-1990», thèse de maîtrise, Université de Sherbrooke, 1983, p. 99).

199. Lettre à Bérengère Courteau, 9 juin 1932, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

ceux de *Confins* et de *Flacons à la mer*. Le poème d'ouverture, écrit au printemps 1920, lors du retour à Paris, est sans équivoque: «Tout frémit, tout vibre, tout habite, aspire vers plus de clarté et d'amour, car le printemps a lancé vers la nue son chapeau de lumière et d'ivresse. [...] Une joie sans bornes me soulève, me traverse de larmes fines. Ma tristesse est morte²⁰⁰! » Dugas dit adieu à Paillasse: «Adieu, image excessive et torturée, je te laisse suspendue au zénith, dans le crucifiement du matin d'or qui va renaître avec ses chansons de tendresse et d'oubli²⁰¹. » Dans la première partie, intitulée «Scels et fermoirs», il célèbre l'amour, le passé, l'enfance et même la religion, sur un ton nostalgique qui correspond bien au titre du recueil.

La prose de *Cordes anciennes* est limpide, moins imagée que celle des recueils précédents. Le symbole s'y fait plus rare, mais Dugas s'est laissé tenter par le romantisme et n'a pas toujours échappé à ses pièges. Détachées de leur contexte, certaines phrases peuvent sembler mièvres: «Cette nuit, cher amour, je voudrais que mon désir la rendit éternelle²⁰²»; «Avec toi, je ferais volontiers le tour de la terre²⁰³. » Dugas n'avait pas habitué ses lecteurs à de telles facilités. Lui qui, naguère, avait perdu confiance dans le genre humain, au point d'être hanté par des idées de suicide, trouve aujourd'hui dans la religion sa planche de salut: «Mon Dieu, du sein de ma détresse, je me surprends, comme jadis alors que la foi abondait dans mon âme, à crier vers vous. Cette âme désolée, et que l'espoir humain déserte, vous nomme²⁰⁴. »

La deuxième section du recueil est composée de sentences, de pensées lapidaires, sorte d'instantanés qui expriment les liens unissant le locuteur à sa bien-aimée, tels des mots gravés dans la pierre: «Ton rire: divine extase où je bois le miel de l'amour»; «Tu es venu, Amour, comme un voleur, à pas de velours, pour

200. *Cordes anciennes*, p. 9, 11-12; *infra*, p. 347, 349.

201. *Ibid.*, p. 15; *infra*, p. 352.

202. *Ibid.*, p. 31; *infra*, p. 365.

203. *Ibid.*, p. 37; *infra*, p. 221.

204. *Ibid.*, p. 17; *infra*, p. 245.

prendre mon âme désespérée²⁰⁵. » Ce style, nouveau chez Dugas, est cependant étroitement lié au lyrisme des poèmes précédents.

La troisième section étonne encore davantage chez l'auteur de *Confins* et de *Flacons à la mer*. Elle regroupe des pastiches des chansons les plus populaires du folklore canadien: «Vive la Canadienne», «En roulant ma boule», «À la claire fontaine», «Sur le pont d'Avignon», «Isabeau s'y promène» et «Au clair de la lune». Dugas en reprend les refrains, en imite le rythme, recrée la narration et y loge son cœur comme image centrale: «Ah! ce qu'on s'est amusé sur le pont d'Avignon! // Et puis, il y a mon cœur, éclatant dans sa prison de chair, qui un jour y passa²⁰⁶. » Le ton est léger, l'effet, ludique, même si l'exercice de style laisse transparaître une profonde nostalgie.

Le recueil se ferme sur un long poème en hommage à sa patrie, dans lequel s'affirme le Dugas «nouvelle manière»: un style clair, une prose lyrique où l'évocation des sentiments passe par la description de la nature, dans la plus pure tradition romantique:

J'userai pour parler de toi d'un ton familier et j'appellerai chat un chat. Non pas que je sois devenu l'ennemi de la subtilité. Mes poètes, comme Dieu, parlent sur un Sinaï entouré de nuages et d'éclairs. Ils ont créé un paradis d'images, un ciel où les mots ont leur mystère comme les étoiles. Je ne les renie point. Mais il me plaît aujourd'hui de te parler comme un enfant à sa mère, de te caresser avec les syllabes les plus simples et les plus claires²⁰⁷.

«*Salve Alma Parens*» se veut un éloge du pays, de sa jeunesse, de ses fleuves, de ses lacs et de son peuple qui «a grandi et saura bien ce qu'il veut de lui-même quand il aura cessé d'être pauvre et sera en possession de ses forces créatrices²⁰⁸». C'est aussi un retour nostalgique de Dugas à son village, à sa propre jeunesse heureuse: «J'ai le désir de vous, grands ormes berceurs où mon enfance a ri à la lumière et, dans ma vieillesse errante, je tends vers votre ombre mes mains misérables²⁰⁹. » Le poème s'achève sur de

205. *Ibid.*, p. 55, 59; *infra*, p. 377, 379.

206. *Ibid.*, p. 71; *infra*, p. 230.

207. *Ibid.*, p. 79; *infra*, p. 409.

208. *Ibid.*, p. 80; *infra*, p. 410.

209. *Ibid.*, p. 82; *infra*, p. 411.

vibrants appels au Seigneur, témoignage ultime de la réconciliation de Dugas avec sa patrie et son Dieu.

Cordes anciennes marque pour Dugas un retour à soi, à ses origines et à ses désirs longtemps conjurés. Ce tournant étonne quelque peu ses amis, dont Léo-Pol Morin, qui s'inquiète d'une dédicace dans laquelle Dugas présente son recueil comme un «petit livre très catholique» :

Déjà, cette autre dédicace, «à moi», indique tout de suite qu'on va assister à un flirt avec soi-même, à moins que ce ne soit avec un Dieu trop accessible et frémissant de chair, un Dieu complaisant ramené à soi-même. [...] Rien n'empêche donc ton catholicisme d'être vrai et profond, même sous ce revêtement sensuel. Rien ne l'empêche d'être aussi un acte d'amour, même si on découvre dans ton petit livre que cette ardeur catholique est surtout une recherche, un retour vers le passé²¹⁰.

Publié à compte d'auteur et tiré à seulement deux cent dix exemplaires, *Cordes anciennes*, tout comme *Confins*, ne s'adresse qu'à un public restreint. Le livre est pourtant bien accueilli par la presse, qui loue le talent de Dugas, sa richesse verbale, la musicalité de sa prose, l'originalité de la forme. Pierre Dupuy note «la discrétion» du recueil et déplore seulement la longueur de «*Salve Alma Parens*», qui aurait gagné, dit-il, à être découpé en plusieurs poèmes : «M. Marcel Dugas a enfin trouvé le cadre qui convient à son inspiration. La substance dont il use est trop précieuse pour être étalée²¹¹.» Selon son ami le docteur Adrien Plouffe, *Cordes anciennes* évoque «*Gaspard de la nuit* de Louis [*sic*] Bertrand, par la finesse, *Spleen de Paris* de Baudelaire et *Sagesse* de Verlaine²¹²». La comparaison est sans doute boiteuse, mais elle indique le chemin parcouru vers l'acceptation du poème en prose, depuis *Flacons à la mer*.

Seul Berthelot Brunet continue de s'en prendre à l'œuvre de Dugas. Le critique de *La Presse* et celui du *Mercure de France* ont

210. Lettre de Léo-Pol Morin à Marcel Dugas, 29 septembre 1933, ACA, fonds Marcel Dugas.

211. Pierre Dupuy, «Marcel Dugas: *Cordes anciennes*», *Mercure de France*, n° 849, 1^{er} novembre 1933, p. 731.

212. Adrien Plouffe, «Marcel Dugas, écrivain français», *Le Canada*, 18 novembre 1933, p. 3.

goûté les paraphrases des chansons canadiennes²¹³; Brunet les qualifie d'«insipides²¹⁴». Il prend prétexte du titre du recueil pour y voir une poésie démodée: «Car M. Dugas est de la génération des cheveux longs, des cravates lavallières et des chapeaux à larges bords: c'est un romantique d'arrière-saison²¹⁵.» Il souligne d'ailleurs ironiquement la transformation radicale de Dugas:

Les nigotistes attardés, les admirateurs de *Psyché au cinéma* et de *Feux de Bengale*, s'il s'en trouve encore, n'en croiront pas leurs yeux, et reliront deux fois: M. Dugas, à son tour, chante le Canada, M. Dugas met en prose poétique un discours de la Saint-Jean. [...] M. Dugas chante donc son pays d'un ton à rendre envieux Fréchette, MM. Robert Rainier et Lucien Choquette [*sic*]²¹⁶.

La querelle des exotistes et des régionalistes est loin d'être terminée: ces derniers refusent maintenant aux premiers le droit de puiser au domaine canadien. Pour Dugas, l'art est plus libre; la poésie, ouverte à tous les sujets.

Après *Cordes anciennes*, Dugas étonne encore davantage ses contemporains en publiant une étude sur un poète qu'il a vertement critiqué à l'époque du *Nigog*: Louis Fréchette. Le titre de l'ouvrage, *Un romantique canadien*, marque bien l'évolution de l'essayiste, mais l'intérêt de Dugas pour Fréchette n'est pas récent. Le début de ses recherches sur le sujet remonte à son premier séjour à Paris, en 1911, peut-être à l'occasion de ses cours à la Sorbonne. Sans doute les a-t-il délaissées ensuite, pour les reprendre au début des années trente, à l'occasion de son ouvrage sur la littérature canadienne. Grandbois raconte qu'un de ses supérieurs des Archives lui ayant suggéré d'écrire «quelque chose de canadien», Dugas fixa son choix sur Louis Fréchette²¹⁷.

213. Selon Pierre Dupuy, ce serait même «ce qu'il a fait de mieux cette fois-ci» (*Mercure de France*, p. 731).

214. Berthelot Brunet, «Marcel Dugas, poète pour "pages féminines"», *Le Canada*, 16 décembre 1933, p. 2.

215. *Ibid.*

216. *Ibid.*

217. Alain Grandbois, *op. cit.*, p. 412.

En novembre 1932, Grandbois lui demande: «Quand publiez-vous Fréchette²¹⁸?» Un an plus tard, le livre paraît à Paris, aux Éditions de la Revue mondiale. René Chopin lui prédit un grand succès: «Quel beau sujet pour se faire agréer par l'opinion canadienne-française en matière littéraire²¹⁹!» Sa prédiction allait s'avérer juste. Toutefois, loin de s'adonner à l'apologie, Dugas n'hésite pas à dénoncer, à l'occasion, la faiblesse d'imagination de Fréchette, le prosaïsme de ses vers et la platitude de son style, tout en saluant les qualités du conteur et du polémiste.

Les années qui suivent la publication de *Cordes anciennes* et de *Fréchette* sont difficiles. Ses problèmes de santé accablent de nouveau Dugas. En 1936, il passe tout le mois de juillet à l'hôpital pour une opération d'un calcul de la vessie. Ses amies Jeanne Nouguiet et Henriette Lagneau, dont il évoque le souvenir dans *Nocturnes*²²⁰, sont gravement malades. Il se complaît de plus en plus dans la solitude. Plutôt que d'aller au théâtre, il s'est acheté un appareil de radio et il écoute «la musique de Prague, Budapest, Rome, Milan, Londres²²¹». L'imminence de la guerre l'inquiète. Les nouvelles ne sont guère rassurantes: les discours d'Hitler, de Mussolini, la guerre civile espagnole... Il ne reconnaît plus que «deux pays civilisés: la France et l'Angleterre²²²». Son équilibre mental s'en ressent: déjà en 1933, son ami le docteur Adrien Borel lui a recommandé de consulter le docteur Célac pour sa prostate, «avant d'entreprendre un traitement psychanalytique qui peut être pour nous la planche de salut²²³». Sa maladie de reins, la mort d'êtres chers, l'hyperactivité qu'a entraînée la publication de trois livres en moins de cinq ans

218. Lettre d'Alain Grandbois à Marcel Dugas, 15 novembre 1932, ACA, fonds Marcel Dugas.

219. Lettre de René Chopin à Marcel Dugas, 3 janvier 1934, ACA, fonds Marcel Dugas.

220. Voir «Jeanne Nouguiet», *infra*, p. 217, et «Mort d'Henriette Lagneau», *infra*, p. 404.

221. Lettre à Bérengère Courteau, 27 mars 1935, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/21.

222. Lettre à Bérengère Courteau, 5 novembre 1936, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

223. Lettre d'Adrien Borel à Marcel Dugas, 10 octobre 1933, ACA, fonds Marcel Dugas.

ramènent les angoisses, les craintes paranoïaques²²⁴ et la tentation du suicide. Le 14 juillet 1937, il écrit à Alain Grandbois:

Si je meurs, je vous autorise à vous présenter à la Banque Nationale pour y retirer les deux mille francs qui ont été déposés là par moi. Vous irez voir mon éditeur et quand mes livres vous seront remis, vous lui donnerez ces 2000 francs.

Je vous lègue tout dans mon appartement: livres, tableaux et objets.

Je vous constitue mon légataire universel.

Mes hardes, ayez l'obligeance de les donner aux pauvres.

Je vous salue avec tristesse,

Votre ami,
Marcel Dugas.

P.-S. Vous saurez samedi si je suis encore vivant²²⁵.

En recevant cette lettre pathétique, Grandbois se rend chez lui: «Je le trouvai plongé dans le plus profond désarroi, il touchait vraiment le fond des noirs abîmes. Je ne le quittai qu'à l'aube, après l'avoir entraîné, le long de la Seine, par de petites rues désertes, vers Notre-Dame. Il s'agenouilla sur le parvis, et se frappant la poitrine, se mit à sangloter²²⁶.» Ses «noirs abîmes», Dugas les avait décrits dans *Nocturnes*, recueil au titre révélateur, qu'il venait de faire paraître sous le pseudonyme de Sixte le Débonnaire.

L'anonymat coïncide chez lui avec un retour à la marginalité: *Nocturnes* contraste, à bien des égards, avec *Cordes anciennes*. La facture du recueil est originale et résolument moderne par le mélange des genres et des styles: du poème en prose au récit, en passant par des poèmes en vers libres, des chansons, des calligrammes et des extraits de journal intime. Mais le pseudonyme n'est qu'un leurre: *Nocturnes* est l'œuvre la plus autobiographique de Dugas.

224. À l'occasion d'une exposition, Victor Barbeau lui écrit: «On a pu, pendant deux semaines, contempler ta photo et quelques-unes de tes œuvres sans crier au scandale. Tu vois que tes craintes n'étaient pas fondées. Nous avons un millier de livres exposés et 35 000 personnes sont venues les voir» (lettre de Victor Barbeau à Marcel Dugas, 7 décembre 1937, ACA, fonds Marcel Dugas).

225. Lettre à Alain Grandbois, 14 juillet 1937, BNQ, fonds Grandbois, MSS 204/9/15.

226. Alain Grandbois, *Proses diverses*, p. 407.

Comme pour *Confins*, Dugas a soigné la structure de son recueil. Composé de six parties, la dernière faisant écho à la première, *Nocturnes* s'ouvre et se referme sur trois poèmes: les premiers, en hommage aux amies disparues, Louise Read, Anna de Noailles et Jeanne Nouguier; les seconds rappelant leur souvenir, «Mort d'Henriette Lagneau» et «Mort de Jeanne», tout en saluant «L'espoir exaucé».

Les titres de sections sont significatifs. La deuxième, «Granions de cuivre», rassemble des poèmes de formes diverses: une courte prose découpée en vers libres et divisée en trois parties campe la figure de l'être aimé, inaccessible, disparu dans la nuit; quelques nouvelles chansons parlent d'exil, de départ: «À Saint-Malo», «Un Canadien errant», «V'là l'bon vent»; enfin, plusieurs poèmes en prose reprennent la symbolique de *Flacons à la mer* pour traduire la solitude du «Je», sa souffrance, son angoisse, son obsession devant la fuite du temps, son refus du réel dont il souhaite être délivré par la nuit. Un des poèmes, «Belle de ténèbres²²⁷», adopte une forme proche du calligramme par ses rapports avec l'espace de la page blanche et par une imagerie qui l'apparente à la poésie de Saint-Denys Garneau.

La troisième partie, «Aparté», constitue un temps d'arrêt dans le recueil. Elle est composée de trois poèmes-hommages aux «cavaliers de l'Apocalypse»: Paul Morin, René Chopin et Guy Delahaye. L'évocation des souvenirs de jeunesse passe par un tribut à leurs œuvres: fidèle à ses amis, Dugas reprend le rôle qu'il tenait à l'époque du Soc et qu'il n'a pas cessé de tenir dans ses essais, celui de chanfre des poètes canadiens.

Suivent des sections en prose qui s'annoncent comme étant de fiction mais qui sont, en réalité, autobiographiques. Au début des «Extraits d'un Journal déchiré», découpés en courts alinéas séparés par des astérisques, Dugas emploie le «Il» pour préserver son intimité ou, plutôt, pour créer un personnage qui devienne objet d'analyse: «Il eut la sensation que des mots, même jetés au hasard — pour briser le silence — violeraient la solitude qu'il traversait, et il se tut plein du désespoir dont il était envahi²²⁸.»

227. *Nocturnes*, p. 39.

228. *Ibid.*, p. 55; *infra*, p. 397.

Puis le «Il» alterne avec le «Je», en particulier pour traiter de l'amour, la forme prenant alors un tour plus poétique :

Peut-être ai-je trop vécu pour aimer encore entièrement?

Peut-être que je souille de mon angoisse et de mes détresses secrètes le moindre de nos mots;

Que vos gestes, je sens qu'ils s'adressent à mon souvenir à je ne sais quels dieux tombés derrière un horizon imbrisable²²⁹.

Le retour à la troisième personne suscite ensuite un énoncé explicatif :

L'émotif n'a pas d'habileté ou peu s'en faut. Il est devant vous gonflé de son cœur, de sa sensibilité qui remplit tout son être, et au point qu'il est toujours près d'éclater²³⁰.

Ce jeu des pronoms dans le cadre d'un journal intime traduit bien le va-et-vient constant de l'essayiste au poète, caractéristique de toute l'œuvre de Dugas. Si ce journal a vraiment existé, on n'en peut que déplorer la destruction. Mais ne serait-ce pas un autre leurre de la part de l'écrivain, pour laisser croire qu'il ne révèle qu'une partie de lui-même?

Peut-être, en fin de compte, le récit autobiographique convient-il mieux à Dugas que le journal intime. Ainsi, la cinquième partie de *Nocturnes* raconte, sous le titre «*Disjecta membra*», les tribulations de trois jeunes gens dans les salons et les bars de Paris. On aura vite reconnu Dugas lui-même dans le narrateur Tristan, pseudonyme qu'il avait d'ailleurs utilisé pour *Confins*. Avec son amie Ruth, Tristan fréquente le salon d'Augusta Foulque (Louise Read), dont il décrit les rapports avec Barbey d'Aurevilly. Au Bar de la Guirlande, il rencontre Carol, en compagnie de qui il se soûle pour surmonter sa détresse et son désir d'en finir avec la vie. Les amours nombreuses de Carol et ses voyages nous autorisent à croire que Dugas a pris Alain Grandbois pour modèle de ce personnage bohème et excentrique. Carol se suicidera dans des circonstances sordides, mais dans une lettre à Tristan — car, à la fin, le récit se transforme en roman épistolaire — il écrira qu'il «désire, néanmoins, mourir en

229. *Ibid.*, p. 56; *infra*, p. 398.

230. *Ibid.*, p. 58; *infra*, p. 399.

beauté²³¹ ». Quant à Ruth, mélange d'Hélène Wilson et de Greta, la compagne de Grandbois, elle meurt noyée au cours du tournage d'un film au lac Pavin. Après avoir perdu son unique amour, qui ne vit plus que « dans la nuit du souvenir²³² », Tristan note : « [...] je suis ce cerf assoiffé qui boit votre ombre. [...] Je ne vous embrasserai désormais que dans mon rêve²³³. » La dixième et dernière section du récit ne contient que trois mots : « Tristan vit encore²³⁴ », la fin du récit se rapprochant ainsi des poèmes en prose, tels « Rébus » et « L'homme dans le champ de carnage », où, malgré une désespérance apparemment insurmontable, le poète est sauvé *in extremis*.

Nocturnes s'achève sur les thèmes de l'espoir et de la mort, « Cantiques et cyprès » illustrant les deux grands axes du recueil. Dugas s'y livre tout entier, à la fois comme écrivain et comme homme. Il est significatif qu'après *Nocturnes* il n'ait publié aucun autre poème en prose. Peut-être même avait-il conscience dès lors qu'il ne s'adonnerait plus à ce genre : une lettre de Pierre Tournier, du 1^{er} janvier 1937, semble répondre à une assertion en ce sens : « Vous me lirez un jour les poèmes dont vous me parlez, mais pourquoi ce volume devrait-il être le dernier ? — j'ai quelque peine à vous imaginer cuisant une dinde²³⁵. »

Au lendemain de la publication de *Nocturnes*, Dugas reçoit quelques témoignages d'admiration, dont le plus éloquent est celui d'Albert Laberge :

Pour moi, *Flacons à la mer*, *Cordes anciennes* et *Nocturnes* forment une trilogie d'une rare beauté. Mon cher Dugas, lorsque vous partirez — et ce sera très tard, je l'espère —, vous laisserez une œuvre qui sera l'image fidèle de votre âme, tendre, vibrante, harmonieuse et si poétique. Vous aurez traversé la vie en rêvant et de vos rêves, vous aurez créé des œuvres de beauté, de poésie, que liront avec émotion ceux qui viendront après vous²³⁶.

231. *Nocturnes*, p. 161.

232. *Ibid.*, p. 164.

233. *Ibid.*, p. 164-165.

234. *Ibid.*, p. 168.

235. Lettre de Pierre Tournier à Marcel Dugas, 1^{er} janvier 1937, ACA, fonds Marcel Dugas.

236. Lettre d'Albert Laberge à Marcel Dugas, 21 octobre 1937, ACA, fonds Marcel Dugas.

Si les amis français sont ravis par la peinture du salon de Louise Read, les lecteurs canadiens en font peu état. Berthelot Brunet, toujours aussi agressif, se contente de signaler un « autre bouquin de Marcel Dugas, proses poétiques aussi mauvaises que les autres proses poétiques du même auteur²³⁷ ». Le critique du *Canada*, Henri Girard, lui fait un accueil plus sympathique, bien qu'il lui reproche son côté « un peu féminin [et] son goût, plus morbide que barrésien, pour la souffrance et la mort²³⁸ ». Il lui pardonne cependant « ses plus noirs accès de mélancolie, en considérant qu'il est un des rares Canadiens français capables d'écrire notre langue non seulement avec correction, mais même avec élégance²³⁹ ». Le silence et les réticences de la critique canadienne s'expliquent, en partie, par le caractère très parisien de *Nocturnes*. Pourtant, selon Corinne Rocheleau-Rouleau, voisine de Dugas au cours de la dernière année de sa vie, « de tous [ses] ouvrages, c'est celui qu'il préférerait²⁴⁰ ». Peut-être parce qu'il s'y était enfin montré sous son vrai jour.

À la fin des années trente, la menace de la guerre se faisant de plus en plus lourde, Dugas demande à sa famille de prier pour la paix, car ce serait, dit-il, « la destruction de l'Europe, un carnage inouï et sans fin²⁴¹ ». Avant d'être contraint de quitter Paris, il aura cependant l'occasion de vivre deux événements qui confirment la reconnaissance de son statut d'écrivain en France. Le 6 mars 1938, la Maison des étudiants canadiens de la Cité universitaire offre en son honneur une réception dont *Le Devoir* fait état dans son édition du lendemain. Au cours de l'été 1939, il est invité au Congrès des écrivains de langue française en Belgique.

Même après la déclaration des hostilités, Dugas tente de prolonger son séjour à Paris le plus longtemps possible. Dans une

237. Berthelot Brunet, « Revue des livres. Sixte le débonnaire : *Nocturnes* », *Les Idées*, vol. 6, n° 3, septembre 1937, p. 192.

238. Henri Girard, « La vie littéraire. *Nocturnes* », *Le Canada*, 27 octobre 1937, p. 2.

239. *Ibid.*

240. Corinne Rocheleau-Rouleau, « Marcel Dugas, l'homme et son œuvre », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 54, n° 7, juillet 1948, p. 208.

241. Lettre à une destinataire inconnue (sans doute Bérengère Courteau), 3 juillet 1939, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

lettre du 15 mai 1940, il décrit l'attaque du Luxembourg et parle des alertes nombreuses à Paris: «Laisse-moi te dire que nous ne pouvons plus avoir de certitudes sur l'avenir, que nous sommes à la merci de la Providence ou du destin.» Il doit alors reconnaître que «l'heure de l'épreuve est venue²⁴²».

«*Salve Alma Parens*»: 1940-1947

Le retour au pays ne s'effectuera qu'après de nombreuses péripéties²⁴³. Forcé de quitter Paris, le 20 mai 1940, il trouve refuge à Saint-Affrique, dans le département de l'Aveyron. Un mois plus tard, l'ambassade du Canada le prie de se rendre au consulat anglais de Bordeaux, d'où un navire doit le transporter en Angleterre. Il prend alors le car pour Toulouse, «une ville assiégée par des soldats²⁴⁴», et parvient, la nuit, à monter dans un train qui le conduit à Bordeaux, sous les bombardements allemands: «Je vis, de l'autobus qui me conduisit au consulat d'Angleterre, des maisons écroulées, des pans de mur qui ne tenaient plus, bref un spectacle qui me donna le frisson²⁴⁵.» Le représentant du Canada qui le reçoit lui conseille de se rendre à Margaux, d'où il pourra partir pour Biarritz. Mais M. Duchastel, de la légation de Paris, l'enjoint de revenir à Bordeaux pour prendre, à minuit, un train vers Bayonne.

La gare de Bordeaux, presque déserte, offre un spectacle lugubre: «Autour de moi, une sorte de démission de l'activité ordinaire, des sifflements qui retombent dans un silence presque funèbre. Je tâche de refréner dans mon cœur déchiré le regard de ce que je quitte, et j'adresse mentalement un adieu à ce que j'ai aimé et ne reverrai plus²⁴⁶.» Trois voyageurs que le hasard réunit se joignent bientôt à lui jusqu'en Angleterre.

242. Lettre à Bérengère Courteau, 15 mai 1940, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

243. Dugas en fera le récit dans une allocution à Radio-Canada, le 26 juillet 1940, publiée dans *Pots de fer*, l'année suivante.

244. «Ce que j'ai pu voir», dans *Pots de fer*, p. 21.

245. *Ibid.*, p. 28.

246. *Ibid.*, p. 29.

Le départ a finalement lieu pendant la nuit, après de longues heures d'attente à discuter du sort de la France. Arrivés à Bayonne à dix heures, les voyageurs se précipitent vers la gare où un navire hollandais s'apprête à accueillir ceux qui veulent fuir en Angleterre. Mais il n'y a plus de place à bord : ils doivent attendre un nouveau bateau. Les compagnons d'infortune passent la nuit sur les bancs d'un jardin public, tous les hôtels affichant complet. Un orage les oblige à s'abriter sous les arcades de la rue principale. À midi, ils parviennent à se procurer du pain, du fromage et des sardines, dans cette ville où apparaissent déjà des signes de disette. Après une autre nuit d'attente, un train les conduit à Saint-Jean-de-Luz, d'où une vedette les transporte vers l'*Eteric*, dernier navire à se rendre en Angleterre.

Débarqués à Plymouth après cinq jours de traversée, ils se rendent à Londres par un train de nuit. L'ordre qui règne dans la capitale anglaise, par contraste avec le chaos de Paris, impressionne vivement Dugas : « On a la sensation d'être hors de danger, dans une cité qui dépense son génie à se prémunir contre l'irruption des barbares. [...] Londres semble maîtresse d'elle-même et de son destin²⁴⁷. » L'antimilitariste de *Psyché au cinéma* rentre au Canada avec des sentiments nouveaux.

De retour au pays vers la mi-juillet, il reprend son poste d'aide-archiviste aux Archives nationales du Canada à Ottawa. Au cours de l'année 1941, il publie des textes qui manifestent une attitude nouvelle chez lui. En mars paraît, aux Éditions du Chien d'Or à Québec, *Pots de fer*, un recueil de textes sur son exode et le destin de la France en temps de guerre, auxquels il ajoute la « Lettre à André Thérive ». Quelques mois plus tard, le même éditeur publie, sous la forme d'une plaquette, *Salve Alma Parens*, le poème en hommage à son pays et à son village qui figurait dans *Cordes anciennes*. Enfin, les 10 et 17 septembre, à l'occasion du deuxième anniversaire de l'entrée du Canada en guerre, il lit à la radio de Radio-Canada « Notre nouvelle épopée », un hymne au courage de ceux qui sont allés en Europe défendre l'honneur de leur pays et la survie de la race humaine.

247. *Ibid.*, p. 39.

De prime abord, ce texte, qui sera publié par le ministère des Services nationaux de guerre, semble détonner dans l'œuvre de Dugas. Il s'inscrit cependant dans la foulée de *Salve Alma Parens*, éloge d'une terre que Dugas n'a jamais cessé de glorifier, même s'il l'a délaissée pendant plus de vingt ans. Le souffle lyrique de l'épopée convient mal à la densité du poème en prose: pour rendre hommage aux soldats canadiens combattant pour la France, «France intemporelle, France de nos berceaux et de nos rêves²⁴⁸», Dugas adopte la forme d'une prose poétique découpée en versets. Si les thèmes patriotiques étonnent sous sa plume, la dénonciation de la destruction des réalisations du passé et de l'abolition de la liberté rejoignent les grands axes de son œuvre poétique. Les premiers versets de *Notre nouvelle épopée* révèlent la quête de Dugas: «Il y a un instinct de liberté, né dès le matin des mondes. Il y a un élan de volonté et de création²⁴⁹.» Les mêmes thèmes, qui ont marqué sa vie entière, lui inspireront le titre de son dernier recueil, *Paroles en liberté*.

Avant son choix de poèmes, Dugas publiera, en 1942, un nouveau recueil d'essais, auquel il donnera le nom d'*Approches*: «On est récompensé d'approcher certains écrivains ou artistes, surtout si ce n'est pas avec des idées préconçues, une joie à peine dissimulée, quelquefois nettement déclarée, de les atteindre, de les soustraire à l'admiration ou à la sympathie²⁵⁰.» Dugas dit souhaiter que son livre soit considéré comme «une approximation, une approche» des œuvres, dans l'espoir qu'il suscite «des études plus élaborées, mieux établies²⁵¹». Mais sa critique est d'abord inspirée par l'amitié.

Cette «approche» donne lieu autant à l'évocation de souvenirs qu'à des réflexions sur les auteurs et sur leurs œuvres. Les chapitres sur Léo-Pol Morin et Alain Grandbois sont particulièrement révélateurs à cet égard. Ceux qui traitent de François Hertel et de Saint-Denys Garneau, dont Dugas est un des premiers à avoir perçu la sensibilité particulière, s'en tiennent

248. *Notre nouvelle épopée*, p. 11; *infra*, p. 426.

249. *Ibid.*, p. 3; *infra*, p. 421.

250. *Approches*, p. 7.

251. *Ibid.*

davantage aux œuvres. Il consacre aussi quelques pages au souvenir de Simone Routier, en compagnie de qui il a quitté la France. En conclusion, il reprend « Notre nouvelle épopée », en justifiant ainsi ce « discours qu'il fit aux soldats » : « Il [l'auteur] a choisi des raisons pour expliquer la mort, des raisons qui sont le pain de l'esprit et du cœur, et n'ayant de réalité, peut-être, que dans la vision d'un monde libéré de ses esclavages, de ses servitudes, de ses nécessités²⁵². » Éloge de l'amitié, de la création et de la liberté, *Approches* fait écho, quelque vingt ans plus tard, aux *Apologies*, en obnubilant encore davantage les frontières, déjà si ténues chez Dugas, entre l'essai et la poésie.

Comme lors de son premier retour au pays, Dugas est invité à prononcer de nombreuses conférences. À l'Université Laval, les 27, 28 et 29 juillet 1942, dans le cadre des cours d'été, il parle de ses « souvenirs parisiens, de Louise Read et d'un poète de France et du Canada²⁵³ ». De 1943 à 1945, il donne des causeries sur François Hertel, sur Rina Lasnier et sur les Prix David de poésie. Le 5 mars 1944, à La Familiale de Victor Barbeau, il évoque à nouveau ses souvenirs, cette fois pour parler de ses amis. Cette conférence paraîtra dans la revue *Liaison*, sous le titre « Parmi ceux que j'ai connus ». Sa dernière causerie, le 19 mars 1946, devant la Société d'étude et de conférences, à Montréal, est consacrée à sa grande amie et protectrice, Louise Read.

Au cours de ces années de guerre, Dugas est partagé entre son amour de la France et son intérêt pour sa patrie retrouvée. Sa santé est fragile. Son travail, mal rétribué, routinier, dans une ville qu'il n'aime pas, lui cause des soucis. Il sollicite une promotion qu'on tarde à lui accorder. Le 1^{er} février 1944, il est promu au rang d'archiviste-associé, mais il devra attendre au mois de juin 1946 pour être muté au Château Ramezay, à Montréal.

En août 1944, il publie aux Éditions de l'Arbre un choix de poèmes « en prose, et revus²⁵⁴ ». Les liens étroits entre sa vie et sa

252. *Ibid.*, p. 8.

253. Lettre de Marcel Dugas à Luc Lacourcière, 18 février 1942, citée dans Léonce Brouillette, *op. cit.*, p. 63.

254. *Paroles en liberté*, p. 9; *infra*, p. 105.

poésie se trouvent ici confirmés, à tel point que *Paroles en liberté* apparaît comme une forme d'autobiographie.

Reprenant la structure de *Flacons à la mer*, le recueil s'ouvre sur «Ivresse», suivi des sections «Litanies» et «Images». Dans les trois parties suivantes, Dugas ajoute des poèmes parus dans *Nocturnes* et dans *Cordes anciennes*: la première, «Aparté», rassemble des poèmes-hommages aux amis; la seconde, «Chansons canadiennes», regroupe toutes les chansons qu'il a publiées; la dernière, intitulée significativement «Paradis», offre une série de courts poèmes en prose plus mystiques, réunis sous trois titres: «Ton nom», «Nuit sacrée» et «Quelque part une ville». Par la diversité de formes, de tons et de thèmes, *Paroles en liberté* témoigne de la recherche constante qui a orienté tout l'œuvre de Dugas.

La critique est élogieuse à l'endroit de ce florilège: la plupart des journaux importants, *Le Canada*, *La Presse*, *L'Action nationale*, *Le Droit*, *Le Devoir*, et quelques revues, notamment *Relations* et *Carnets viatoriens*, lui consacrent des comptes rendus. À l'exception des proses de *Psyché au cinéma* et de quelques autres parues dans les périodiques, les textes de *Paroles en liberté*, ayant été publiés pour la plupart à l'étranger et à tirage limité, sont pratiquement inédits au Canada. Leur forme surtout retient alors l'attention: «Cet esthète charmant est un maître du verbe: il vit dans l'intimité des mots et leur fait traduire en une langue chatoyante et chargée de bijoux les sentiments les plus subtils. [...] Ses petits poèmes en prose sont ouverts de main experte. Un élan sans cesse contenu, une puissance que l'on sent maîtrisée²⁵⁵.» René Chopin parle abondamment du choix que Dugas a fait de reléguer «l'art des vers parmi les choses du passé»: «On ne distinguera plus dans l'avenir [...] la poésie de la prose que par un désordre lyrique plus délirant, le rythme, des images plus recherchées²⁵⁶.»

255. Roger Duhamel, «Courrier des lettres. *Paroles en liberté*», *L'Action nationale*, vol. 24, octobre 1944, p. 140.

256. René Chopin, «*Paroles en liberté* par Marcel Dugas», *Le Devoir*, 2 décembre 1944, p. 8.

D'autres critiques insistent sur la gratuité de sa poésie, son originalité et sa rareté : « Si le petit livre de Marcel Dugas nous plaît tant, c'est sans doute parce qu'au pays de Québec, il est vraiment trop peu de *Paroles en liberté*²⁵⁷. » Il faudra d'ailleurs attendre la fin des années cinquante pour que la forme privilégiée par Dugas soit adoptée par quelques autres poètes, notamment Roland Giguère et Gilles Hénault, tous deux considérés comme des représentants de la modernité québécoise.

Guy Jasmin aurait souhaité que le lecteur de Dugas abordât *Paroles en liberté* comme le « premier volume de son œuvre maîtresse²⁵⁸ » ; les circonstances ont voulu que ce recueil devienne son testament littéraire. Malgré les nombreux éloges qui saluent son recueil, Dugas éprouve toujours le sentiment de persécution qu'il a connu sa vie durant, particulièrement aux lendemains d'une publication. Le 2 octobre 1944, il écrit à sa nièce que son imagination lui présente, « [quoi qu'elle puisse] en penser, des choses qui sont vraies ». Il précise : « C'est l'accumulation de raisons qui me rendent parfois la vie insupportable. Alors je souffre terriblement. Mais sache qu'il y a des réalités que je n'invente pas : elles existent. Il y a des écrits et des mots que je n'invente pas²⁵⁹. » Ses problèmes de santé s'aggravent. En novembre, il doit suivre des traitements pour ses calculs. Malgré tout, il poursuit ses activités professionnelles, donne des conférences et voit à la réédition de son *Fréchette*, chez Beauchemin. L'étude publiée naguère en France est saluée avec enthousiasme par ses compatriotes.

« La douleur de la ville monte au firmament » : 1947

Après de nombreuses démarches pour quitter Ottawa où il s'ennuie désespérément, Dugas est nommé archiviste au Château

257. Claude Dablon, « Marcel Dugas, *Paroles en liberté* », *Relations*, vol. 4, n° 48, décembre 1944, p. 339.

258. Guy Jasmin, « Liberté de Parole. *Paroles en liberté*, de Marcel Dugas », *Le Canada*, 25 septembre 1944, p. 5.

259. Lettre à Bérangère Courteau, 2 octobre 1944, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17.

Ramezay en juin 1946, mais il ne jouira pas longtemps de sa nouvelle affectation. Le 16 novembre, il est transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Le 7 janvier 1947, il s'éteint, à l'âge de 63 ans.

Dans les jours et les semaines qui suivent, les témoignages abondent dans les journaux²⁶⁰. On signale l'importance de son œuvre, le retentissement qu'elle a eu à l'étranger et son influence sur plusieurs auteurs canadiens. On évoque ses dons d'écrivain, ses talents de communicateur, sa sensibilité d'artiste, l'élégance de sa prose, la subtilité de sa critique, l'étendue de sa culture, sa délicatesse, son raffinement et sa très grande générosité. On retient surtout chez lui le poète, «le Mallarmé et le Monet de la prose canadienne²⁶¹». L'exilé qui, toute sa vie, se considéra seul et oublié obtient enfin la reconnaissance qui lui aurait été si chère.

«Derrière la façade du grand bourgeois à oukases, on devine un paysage fait d'une rivière transparente bordée de peupliers, dont l'eau mélancolique vibre au soleil. Pour tout dire, un paysage intimiste et impressionniste», dit le narrateur de «L'étau²⁶²», à propos de Michel Lavallière (Marcel Dugas). Rappelant l'inhumation au cimetière de la Côte-des-Neiges, Alain Grandbois évoque le vide que laissa dans les cœurs et dans les esprits la mort de Marcel Dugas: «Le soleil brillait. C'était le jour le plus froid de l'année²⁶³.»

260. On en dénombre pas moins d'une trentaine, du 8 janvier au 8 mars 1947.

261. Gustave Lanctot, «Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2.

262. J. Éthier-Blais, *Le Christ de Brioude*, p. 60.

263. Alain Grandbois, *Proses diverses*, p. 414.

Remerciements

Je suis reconnaissant aux membres de la famille Dugas qui m'ont accueilli avec empressement, ont mis à ma disposition leurs archives personnelles et m'ont communiqué leurs souvenirs, me révélant ainsi un visage plus humain de celui qu'ils nomment affectueusement «l'oncle Marcel»: sa petite-nièce, M^{me} Marcelle Côté-Bouchard, et ses nièces, sœur Thérèse Dugas et M^{me} Jacqueline Dugas. Je remercie également M^{me} Marcelle B. Boulay, exécutrice testamentaire de feu Bérengère Courteau, elle-même légataire universelle de Marcel Dugas, qui m'a autorisé à consulter le fonds Dugas à la Bibliothèque nationale du Québec.

Je voudrais aussi souligner la contribution de chercheurs et d'amis qui m'ont donné accès à de précieux documents et m'ont encouragé à mener à bien cette édition critique: M. Réjean Olivier, bibliothécaire au Collège de l'Assomption, l'abbé François Lanoue, historien de Saint-Jacques-de-l'Achigan, M^{me} Louise Pariseau, M. Yvon Laroche, M^{me} Chantal Laroche et M^{me} Carole Connolly.

Mes recherches bibliographiques ont été grandement facilitées par le patient et minutieux travail de deux assistants, M^{me} Mylène Lévesque et M. Pierre Plouffe, qui ont mis à jour et complété la riche documentation rassemblée par M. Léonce Brouillette, en 1970, dans sa thèse de doctorat «Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», solide assise pour la connaissance de l'essayiste et du poète.

Page laissée blanche

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

L'ŒUVRE de Marcel Dugas comporte quatre-vingt-six poèmes en prose et deux proses lyriques, publiés et, pour plusieurs, repris dans l'un ou l'autre de ses neuf recueils: *Psyché au cinéma* (Montréal, Paradis-Vincent, 1916); *Confins* (Paris, à compte d'auteur, 1921), qui devient, avec quelques ajouts et modifications, *Flacons à la mer* (Paris, Les Gémeaux, 1923); *Cordes anciennes* (Paris, L'Armoire de citronnier [à compte d'auteur], 1933); *Nocturnes* (Paris, Jean Flory, 1937); *Salve Alma Parens*, paru d'abord dans *Cordes anciennes*, puis réédité sous la forme d'une plaquette (Québec, Éditions du Chien d'Or, 1941); *Notre nouvelle épopée* (Ottawa, Service de l'information du ministère des Services nationaux de guerre, 1941), repris dans un recueil d'essais, *Approches*, en 1942; *Paroles en liberté* (Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944).

Nous donnons d'abord en entier le recueil *Paroles en liberté*, où Marcel Dugas a repris, en les remaniant, quarante et un des poèmes parus antérieurement. Il s'agit donc de la version la plus achevée de ces textes. Ainsi, le poème initial «Ivresse», de même que les deux premières sections, «Litanies» et «Images», sont extraits de *Confins* et de *Flacons à la mer*. Le poème «L'idéale maison», qui refermait la section «Pains à cacheter» dans les recueils de 1921 et de 1923, et «Rébus», qui y formait une section autonome, ont tous deux été incorporés à «Litanies». Dans «Images», Dugas n'a fait qu'ajouter le poème «C'était un p'tit

garçon», tiré de *Psyché au cinéma*. Les poèmes qui y sont regroupés avaient d'abord paru dans des journaux et des revues: *L'Action* (1915; série des «Douches»), *Le Nigog* (1918), *La Presse* (1920; chronique «Au fil de l'heure») et *La Revue moderne* (1920 et 1923).

La section suivante, «Aparté», est tirée du recueil *Nocturnes*. Elle contient les poèmes dédiés à Paul Morin, à René Chopin, à Guy Delahaye et à Jeanne Nouguier. Dugas y a joint «Mademoiselle Italie», de *Psyché au cinéma*, et «Avec toi», de *Cordes anciennes*. À l'exception de «Mademoiselle Italie», qui faisait partie de la série des «Douches» de *L'Action*, ces poèmes n'avaient jamais paru ailleurs.

La section «Chansons canadiennes» provient, dans sa quasi-totalité, de *Cordes anciennes*. Dugas y a greffé trois autres chansons parues dans *Nocturnes*: «À Saint-Malo», «V'là l'bon vent» et «Un Canadien errant». Enfin, si le titre de la dernière partie, «Paradis», est nouveau, les poèmes en sont tous extraits de *Nocturnes*. Dugas a toutefois transformé «Nuit sacrée» et «Quelque part une ville», en intervertissant certaines parties et en y incorporant des textes publiés dans *Nocturnes* sous un autre titre.

À la suite de *Paroles en liberté*, nous donnons les poèmes en prose que Dugas n'y a pas retenus. Les poèmes sont placés sous le titre du recueil dans lequel ils ont été publiés pour la dernière fois et dans l'ordre où ils y figuraient.

Plus de la moitié des textes de *Psyché au cinéma* n'ont pas été retenus dans *Paroles en liberté*. Il s'agit de quatre «Douches», dont deux publiées dans *L'Action*, «Douches tièdes. Un homme d'ordre» et «Douches anti-militaristes. Les teddy bears en khaki» ainsi que deux autres qui étaient alors inédites, «Douches mourantes. Nocturne» et «Douches gémissantes. Petites plaintes sur le passé revenu». Y figurent aussi le premier poème en prose de Dugas, «Paroles à la morte», paru dans *L'Étudiant* en 1914, sous le titre «Paroles à une ombre», et le poème final du recueil, «Adieu Psyché».

De *Confins*, cinq textes seulement n'ont été repris ni dans *Flacons à la mer* ni dans *Paroles en liberté*: «Narcisse» et «Narcisse

rit maintenant...», qui ouvraient et fermaient le recueil; «Litanies», qui figurait au début de la section éponyme, et deux poèmes en prose parus en 1920 dans la chronique «Au fil de l'heure»: «Des mondes dorment en nous» et «Sur les chemins de l'automne», que Dugas, curieusement, n'a jamais repris.

Outre la section «Pains à cacheter», Dugas n'a pas retenu, dans son florilège, sept des dix poèmes qui ne figuraient pas dans *Confins*, mais qu'il avait ajoutés à *Flacons à la mer* sous le titre «Pages oubliées»; les quatre «épîtres», «Impressions d'hôpital» et «La Joconde» avaient été publiés dans la chronique «Au fil de l'heure», tandis que «Sur les petits chapeaux» avait paru dans la série des «Douches» et dans *Psyché au cinéma*.

Hormis «Les chansons canadiennes», seuls quatre poèmes en prose de *Cordes anciennes*, «Avec toi», «Arabesques», «Bacchanale» et «Prière», ainsi que la prose lyrique «Salve Alma Parens», figurent dans *Paroles en liberté*. D'ailleurs, douze des quatorze poèmes de *Cordes anciennes* n'ont connu qu'une version. Seuls «J'ai ce souvenir» et «Paysage» avaient paru dans *La Presse*, en 1920.

De *Nocturnes*, recueil hybride composé de poèmes en prose et d'un récit autobiographique, Dugas n'avait conservé dans *Paroles en liberté* que le poème dédié à Jeanne Nouguier, les nouvelles chansons canadiennes et les trois textes composant la section «Paradis». Les autres poèmes reproduits ici étaient alors inédits.

Nous donnons ensuite deux proses lyriques qui ont été publiées sous la forme de plaquettes: «*Salve Alma Parens*», paru d'abord en 1933, dans *Cordes anciennes*, puis aux Éditions du Chien d'Or, en 1941; «Notre nouvelle épopée», que Dugas avait lu à Radio-Canada en 1941, et qui fut publié par le ministère des Services nationaux de guerre, puis repris dans *Approches*, en 1942.

On trouvera en appendice les poèmes en prose et les proses de Marcel Dugas que nous avons retrouvés dans les journaux et les revues, mais qui n'ont jamais été publiés en recueils.

Seuls sept poèmes en prose subsistent à l'état manuscrit: ce sont ceux que Dugas a légués à Albert Laberge et qui sont conservés aux archives de l'Université Laval. Des dactylographies de sept autres poèmes se trouvent dans le fonds Dugas à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal et dans un fonds privé: «Sur les chemins de l'automne», «Des mondes dorment en nous», «Anna de Noailles», «Mort de Jeanne», «Mort d'Henriette Lagneau», «Léo-Pol Morin» et «Saint-Denys Garneau».

Nous avons maintenu les titres de sections de *Paroles en liberté*, mais non ceux des autres recueils, car, amputées de plusieurs de leurs poèmes, ces sections n'ont plus la même fonction.

CHRONOLOGIE

1640

Abraham Dugas quitte Toulouse, à l'âge de vingt-deux ans, pour s'établir en Acadie.

1647

Abraham Dugas épouse, à Port-Royal, une Acadienne du nom de Louise Doucet. De ce mariage naîtront plusieurs enfants, dont Claude, Abraham, Martin, Anne, Marie et Madeleine. Les deux premiers sont les ancêtres de tous les Dugas de l'Acadie et du Québec.

1755-1756

Plusieurs membres de la famille Dugas sont déportés à Boston. Joseph et Daniel, fils de Claude, reviendront au Canada et s'installeront à Saint-Jacques-de-l'Achigan, en 1766.

1812(?)

Naissance, à Saint-Lin-des-Laurentides, d'Isidore Brien dit Desrochers, grand-père maternel de Marcel Dugas.

1817(?)

Naissance, à Saint-Lin-des-Laurentides, de Josephte Chartier dite Robert, sa grand-mère maternelle.

1821

3 avril Naissance, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, de Joseph Dugas, son grand-père paternel.

1824

29 mars Naissance, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, d'Adélaïde Lanoue, sa grand-mère paternelle.

1843

31 janvier Mariage, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, de Joseph Dugas et d'Adélaïde Lanoue, fille de Pierre et Félicité Galarneau.

1844

18 avril Naissance, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, d'Euclide Dugas, fils de Joseph Dugas et d'Adélaïde Lanoue.

1845

15 novembre Naissance, à Saint-Lin-des-Laurentides, de Céligne Brien dite Rose Délima Desrochers, fille d'Isidore Brien dit Desrochers et de Josephte Chartier dite Robert.

1864

Décès de la grand-mère maternelle de Marcel Dugas, Josephte Chartier dite Robert.

1865

Décès de son grand-père maternel, Isidore Brien dit Desrochers.

1869

5 avril Mariage d'Euclide Dugas et de Rose Délima Brien dite Desrochers, à Saint-Lin-des-Laurentides. Ils auront huit enfants: Corinne, née le 12 mars 1870, décédée le 13 juin 1908; Albert, né le 22 mars 1872, décédé le 15 juillet 1945;

Wilfrid, né le 31 octobre 1873, décédé le 17 avril 1938; Maria, née le 2 juin 1875, décédée le 22 février 1956; Alphonse, né le 6 août 1877, décédé le 7 février 1928; Henri, né le 16 juillet 1881, décédé le 5 octobre 1882; Marcel, né le 3 septembre 1883, décédé le 7 janvier 1947; Raoul, né le 19 mai 1885, décédé le 20 octobre 1925.

1883

3 septembre

Naissance, à Saint-Jacques-de-l'Achigan, de Marcel Dugas, fils d'Euclide Dugas et de Rose Délima Brien. Sur le registre des naissances, il porte les prénoms Joseph, Euclide, Marcel, Azarie, Alphonse, Wilfrid, Théophile. Son neveu, le père Guy Courteau, en a donné l'explication à Léonce Brouillette: «Joseph Euclide: nom du père; Marcel: celui de l'enfant; Azarie: en l'honneur d'un oncle prêtre, curé fondateur de Maisonneuve; Alphonse: autre oncle prêtre, curé de Mascouche; Wilfrid, frère de l'enfant qui lui servit de parrain; Théophile: nom du Curé qui le baptisa» (Léonce Brouillette, «Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», p. 3). Il est baptisé le 4 septembre. La marraine est sa sœur Corinne.

1895-1898

Études au Séminaire de Joliette: Éléments français (1895-1896), Syntaxe française (1896-1897) et Éléments latins (1897-1898)

1897

3 novembre

Décès de son grand-père paternel, Joseph Dugas.

1898-1906

Études classiques au Collège de l'Assomption: il fait partie du groupe 66^e cours. Après avoir repris

sa classe d'Éléments latins, il remporte plusieurs prix, dont le premier *accessit* en géographie et en cartographie, le second *accessit* en lettres et le troisième *accessit* en version latine, en juin 1898; le premier prix en lettres et le premier *accessit* en géographie et en cartographie, en 1899; le deuxième prix en lettres et le premier *accessit* en histoire romaine, en 1901.

1900

4 mai Décès de sa grand-mère paternelle, Adélaïde Lanoue.

1905

21 mai Début des articles de Marcel Dac dans *Le Nationaliste*, collaboration qui se poursuivra jusqu'au 1^{er} décembre 1907.

1906-1909

Suit des cours, à titre d'auditeur libre, à la Faculté de droit de l'Université Laval à Montréal.

1908

Automne Fondation du cercle littéraire Le Soc par Jean-B. Lagacé, professeur à la Faculté des arts de l'Université Laval.

Participation à l'Encéphale, société fondée par Guy Delahaye. Dugas y présentera une conférence intitulée «Étude sur les littératures classiques. La littérature moderne française. Ses manifestations au Canada».

1909

3 octobre Début des chroniques de théâtre dans *Le Nationaliste*, sous le pseudonyme de «Turc»; en publiera vingt et une, jusqu'au 15 mai 1910.

17 octobre Élu secrétaire-trésorier du Soc.

1910

- 6 février Début des chroniques d'«Estudiantina», sous le pseudonyme de «Persan»; en publiera treize, jusqu'au 15 mai 1910.
- 3 juin Départ pour Paris à bord du *Dominion*. La traversée dure onze jours: arrivée à Liverpool le 13 juin; à Londres, l'après-midi du même jour; halte à Dieppe et à Rouen; arrivée à Paris le 14 juin.
- Été Envoie au *Nationaliste* cinq chroniques parisiennes, qui paraîtront du 17 juillet au 21 août 1910. La première est signée «Persan», les autres, «Henri-Marcel Dugas».
- Suit des cours à la Sorbonne et se présente aux examens vers la mi-août.
- 31 août L'Alliance française lui décerne un diplôme attestant «qu'il est apte à enseigner la langue et la littérature françaises à l'étranger».

1911

- 3 février Contrat avec la librairie Falque pour la publication de «Au Jardin des Primevères. Une saison de Théâtre à Montréal». Tirage prévu: 500 exemplaires.
- 3 mars Publication de l'ouvrage *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, par Marcel Henry, chez Henri Falque, à Paris. On y annonce «en préparation» *Jardins d'avril*, *Les Cahiers de Saturnin* et *Alvéoles*. L'ouvrage est dédié «À Messieurs Paul Morin, Guy Delahaye et René Chopin».
- 24 septembre Annonce qu'il a «commencé [son] livre sur Louis Fréchette» (lettre à sa sœur Maria, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19).

1912

Fréquente le salon de Louise Read et assiste aux soirées de Valentine de Saint-Point, arrière-petite-fille de Lamartine. Se lie d'amitié avec le musicien Léo-Pol Morin.

6 janvier

Début des articles dans *L'Action*, journal de Jules Fournier. Sa collaboration se poursuivra jusqu'au 16 octobre 1915, sous les pseudonymes de « Marcel Henry », « Dugas-Monteil » et « Le Rat ».

Habite à l'Hôtel de l'Espérance, 45, rue de Vaugirard.

6 mars

Olivar Asselin propose à Dugas d'effectuer des démarches pour lui obtenir un poste aux Archives du Canada. Devant son peu d'intérêt, Asselin songe à recommander Paul Morin.

Juillet

Commence à travailler, à titre d'employé temporaire, au Bureau des Archives nationales du Canada à Paris (27, rue de la Chine).

1913

Fréquente le salon des Pomairols (lettre à son père, 7 mars 1913, BNQ, MSS-35/1/20) et se rend régulièrement aux soirées de la Closerie des Lilas.

Habite au 17-19 du boulevard des Capucines.

14 août

Quitte son poste aux Archives pour effectuer un séjour à Montréal, jusqu'en février. Passe quelque temps dans sa famille, à Saint-Jacques-de-l'Achigan.

1914

3-8 février

Traversée de l'Atlantique (lettre à Maria Courteau, 3-8 février 1914, BNQ, MSS-35/1/21).

15 février

Retour au travail à Paris: dit y faire « des recherches historiques » (lettre à Alice Courteau, 14 avril 1914, MSS 35/1/9).

- Mars* Emménage dans une double chambre au-dessus de celle de Léo-Pol Morin, au 4^e étage de l'Hôtel Jacob, 44, rue Jacob, à Paris (lettre à Maria Courteau, 14 mars 1914, BNQ, MSS-35/1/9).
- Avril* «En travaillant à 2 frs de l'heure, Dugas peut se faire en moyenne 500 \$ par an et en y ajoutant 100 \$, cela lui fait 600 \$ par an. Donc 50 \$ par mois. Ce n'est pas énorme et peut-être pourriez-vous lui donner 60 \$. Les personnes qui le protègent cherchent à lui procurer les moyens de vivre et de payer ses études» (lettre de Théodore Beauchesne à H.P. Biggar, 16 avril 1914, ANC, RG 37, F 9, vol. 495).
- Continue de fréquenter le salon des Pomairols (lettre à Maria Courteau, 11 mai 1914, BNQ, MSS-35/1/9).
- 21 août* «Chers amis morts! Je détestais la guerre avec ma raison avant l'horreur de 1914. Je la détestais parce que devant l'esprit, c'est une honte, une horreur, une aberration sanguinaire. Maintenant, c'est avec mon cœur que je lui voue une haine impérissable.» Décide de ne pas s'engager dans l'armée des volontaires parce qu'il serait «d'un bien faible secours à la France» (lettre à Alice Courteau, 21 août 1914, BNQ, MSS-35/1/9).
- 3 septembre* Retour au Canada «à bord d'un navire bariolé par les pinceaux du camouflage, et voguant de nuit, toutes lumières éteintes» (Corinne Rocheleau-Rouleau, «Marcel Dugas, l'homme et son œuvre», *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 54, n^o 6, juin 1948, p. 186).
- Automne* Dans sa famille à Saint-Jacques-de-l'Achigan.
- 14 décembre* Habite au 1204 de l'avenue Mont-Royal, à Montréal.

1915

- 15 février Nommé catalogueur à la Bibliothèque municipale de Montréal. Il y travaillera jusqu'à son départ pour Paris en 1920.
- Conférence intitulée «Verlaine et le symbolisme», au Ritz-Carlton, à l'invitation de l'Alliance française.
- Publication de *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, chez Marchand et Frères, à Montréal. On y annonce «En préparation: *Ceux qui chantent*».
- 6 mars-16 octobre Série de «Douches»: articles et poèmes en prose signés «Le Rat», dans *L'Action*.
- 8 juillet Habite au 316 de la rue Saint-Denis, chez M^{mes} Wilscam et Roussel.
- 6 novembre Conférence sur Paul Verlaine «au profit d'un artiste pauvre, [...] au salon artistique de Mesdames Wiscam et Roussel» (*L'Escholier*, 28 octobre 1915, p. 4).

1916

- 28 mars Conférence intitulée «Charles Péguy, homme de France», au Château Frontenac à Québec.
- Juin Publication de *Psyché au cinéma*, chez Paradis-Vincent, à Montréal. On y annonce «En préparation: *Ceux qui chantent*».
- 19 décembre Conférence sur Charles Péguy donnée aux studios Plamondon, au 628 de la rue Sainte-Catherine Ouest.

1917

- 8 mai Conférence sur Albert Lozeau et René Chopin au Monument national, à l'occasion de l'interprétation des «Noces de Jeannette».
- 31 mai Conférence sur Charles Péguy, au sixième gala des Casoars, à l'Arche (22, rue Notre-Dame Est).

14 juin Lecture de textes à l'occasion d'une soirée de gala chez les Casoars à l'Arche.

Octobre Publication de *Versions*. Louis Le Cardonnell. Charles Péguy, chez Francq, à Montréal. On y annonce «Sous presse: *Ceux qui chantent*. M. Albert Lozeau. M. Guy Delahaye. M. René Chopin. M. Paul Morin. M. Robert La Roque de Roquebrune».

1918

Janvier Fondation du *Nigog* par Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune et Léo-Pol Morin. Dugas y publiera des articles dans les numéros de mai, d'août et de septembre et des poèmes en prose dans ceux de juin, d'octobre et de décembre.

21 mars Sous les auspices du *Nigog*, conférence sur Paul Morin, Guy Delahaye et Robert de Roquebrune, au studio du sculpteur Alfred Laliberté.

12 avril Toujours sous les auspices du *Nigog*, conférence sur Albert Lozeau et René Chopin au studio Laliberté.

D'après le témoignage d'Isaïe Nantais, Dugas aurait donné deux autres conférences à cette époque: la première «dans l'Ouest de la ville, sur Jaurès, et l'autre, au Monument national» (L. Brouillette, «Marcel Dugas: sa vie, son œuvre», p. 36).

1919

Mai Publication d'*Apologies*. M. Albert Lozeau. M. Paul Morin. M. Guy Delahaye. M. Robert LaRoque de Roquebrune, M. René Chopin, chez Paradis-Vincent, à Montréal.

9 juin Habite au 326 de la rue Saint-Denis.

Automne En proie à des crises nerveuses, il trouve refuge chez ses amis Isaïe Nantais et Marguerite Leclère, jusqu'à son départ pour l'Europe au printemps de 1920.

1920

- 10 janvier* Décès de son père, Euclide Dugas, à Saint-Jacques de l'Achigan.
- Mai* Retour à Paris.
- 18 mai* Début de sa collaboration à la chronique «Au fil de l'heure» dans *La Presse*, où il enverra des billets et des poèmes en prose jusqu'au 13 mai 1921.
- Octobre* Retrouve Louise Read, qu'il voit toutes les semaines.

1921

- Janvier* Fréquente Fernand Préfontaine, Robert de Roquebrune, Léo-Pol Morin, Philippe Panneton, Lionel Robert, Ruth Price, Roy Royal, Pierre Dupuy, Rioux, François Vézina (lettre à Maria Courteau, 3 janvier 1921, BNQ, MSS-35/1/21).
- Février-mars* Souffre de calculs: hospitalisé à Paris (lettre à Maria Courteau, 15 mars 1921, BNQ, MSS-35/1/21).
- 2 juin* Réembauché, à titre de commis, au Bureau des Archives nationales du Canada à Paris, pour une période d'un an, il travaille à la Bibliothèque nationale, au 52 de la rue de Richelieu. Son contrat sera reconduit jusqu'à son retour au Canada en 1940.
- Juillet* Reçoit la visite d'Albert Laberge. Habite au 17-19 du boulevard des Capucines.
- Août* Séjour d'une semaine chez ses amis Loranger, à l'île d'Aix.
Publication de *Confins*, à compte d'auteur, à Paris, sous le pseudonyme de «Tristan Choiseul».
- Octobre* Annonce qu'il subira peut-être une opération en novembre (lettre à une destinataire inconnue, sans doute Maria Courteau, octobre 1921, BNQ, MSS 35/1/21).

9 novembre Remplace M^{lle} Caron, comme dactylographe. Devient le secrétaire et messenger de Théodore Beauchesne, qui dirige le Bureau de Paris. Son salaire, insuffisant pour payer sa chambre, sa nourriture et les frais de médecin et de médicaments, passe de 5 francs à 6 francs l'heure.

1922

*17 juillet-
17 août* Vacances de trois semaines à Vouvray, à la villa Roche-Dieu, chez des amis français, M. et M^{me} Michon (lettre à Maria Courteau, 19 juillet 1922, BNQ, MSS 35/1/21).

Septembre Séjour de Victor Barbeau à Paris.
Fréquente le salon de M^{me} Boucher.

1923

Mars Prononce une conférence sur la poésie canadienne au salon de M^{me} Boucher.

*19 juillet-
19 août* Vacances à Vouvray.

Août Publication de *Flacons à la mer*, aux Gêmeaux, à Paris.

Conférence intitulée « Les nôtres en France », au banquet de la *Revue de l'Amérique latine* en l'honneur de Robert de Roquebrune, à l'occasion de la publication de son roman *Les Habits rouges*.

Novembre Traité pour ses calculs à l'hôpital de Kremlin-Bicêtre (lettre d'Hélène Wilson, 23 novembre 1923, ACA).

1924

Juillet Habite à la villa Gabriel, 9, rue Falguière (lettre d'Éva Circé-Côté, 14 juillet 1924, ACA).

Août Théodore Beauchesne lui confie la direction des Archives pendant les vacances, malgré son statut

de commis temporaire: «[...] il connaît mieux le bureau et [...] j'obtiens de lui facilement tout ce que je lui demande» (lettre de T. Beauchesne à H.P. Biggar, 20 août 1924, ANC, RG 37, F 9, vol. 497).

21 octobre Obtient une augmentation de salaire, sous prétexte qu'il allait se marier: c'est la condition posée par W. Doughty, son patron à Ottawa. Cependant, il ne remplacera pas Lucien Brault, aide-archiviste démissionnaire, car le travail de secrétaire «lui convient mieux» (lettre de T. Beauchesne à H.P. Biggar, 5 septembre 1924, ANC, RG 37, F 9, vol. 497).

1925

9 janvier Insuffisance rénale aiguë.
17 juillet-11 septembre Vacances prolongées au Canada.
7 août Décès de sa mère, Rose Délima Brien dite Desrochers, à Saint-Jacques-de-l'Achigan.
Septembre Séjour à Saint-Jacques-de-l'Achigan pour assister aux funérailles de sa mère.
Octobre Habite à l'Hôtel Delavigne, 1, rue Casimir-Delavigne.

1926

28 avril-11 mai À l'hôpital Necker, pour y être opéré de l'appendicite.
31 mai Retour au travail.
1^{er} août-11 septembre Vacances prolongées, en raison de son état de santé, sur la Côte basque, à Saint-Jean-de-Luz.

1927

18 janvier Remplit les fonctions de secrétaire et messenger, mais remplace M^{me} Dybowska, une collègue

décédée, pour les travaux de collationnement le matin.

1928

- 12 avril Lit sa « Lettre à André Thérive » lors d'une soirée donnée en l'honneur du critique français, au salon de M^{me} Boucher.
- 13 août-1^{er} septembre Vacances.
- 20 septembre Mort de Louise Read.
- Octobre Habite une chambre chez Léo-Pol Morin, 8, rue Huysmans.
- Rédition de *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, sous le titre *Verlaine*, chez Radot, à Paris.

1929

- Mai Publication de *Littérature canadienne. Aperçus*, chez firmin-Didot, à Paris.
- Août Habite au Grand Hôtel de France, 10, rue de Vaugirard.
- 20 août Déménagement du Bureau des Archives nationales du Canada, de la Bibliothèque nationale à la légation du Canada, 1^{bis}, rue François I^{er}, Paris VIII^e.

1930

- Juillet Vacances à Cannes.
- 14 juillet Reçoit le prix Marcellin-Guérin de l'Académie française pour *Littérature canadienne. Aperçus*.
- 16 octobre Reçoit le prix David, d'une valeur de 850 \$, pour le même ouvrage.

1931

- 11 juillet Deuxième séjour au Canada. Démarches pour obtenir sa nomination comme employé permanent, au rang d'aide-archiviste.

- 5 août* Consulte un médecin à Montréal «pour des troubles généraux secondaires à une lithiose rénale, tels que asthénie musculaire nerveuse, dépression, fatigue générale, dyspepsie, céphalée» (certificat médical du docteur Émile Mathieu, à T. Beauchesne, 25 août 1931, ANC, RG 37, F 9, vol. 498). On lui prescrit un repos de cinq semaines.
- Mi-septembre* Retour à Paris.
- 18 septembre* Retour au travail.
- 1^{er} novembre* Devient employé permanent et est promu au rang de commis II, avec un salaire annuel de 1200 \$. Déçu de n'avoir pas été nommé aide-archiviste; en outre, son salaire a légèrement diminué.
- Décembre* Passe Noël à Bruxelles, chez des amis.
- 30 décembre* On lui refuse le grade de commis III.

1932

- Janvier* Lit sa fantaisie «Sur les petits chapeaux» au salon de M^{me} Boucher.
- Avril* Habite au 3, square du Châtillon.
- 4 mai* Réorganisation du travail au Bureau de Paris. W. Doughty suggère que Dugas devienne copiste, mais Théodore Beauchesne s'y oppose: «J'ai déjà essayé de lui faire faire de la copie, mais j'ai dû y renoncer, car son écriture est détestable. Il pourrait continuer à faire de la collation» (lettre de T. Beauchesne à H.P. Biggar du 4 mai 1932, ANC, RG 37, F 9, vol. 498).
- 18 juillet-8 août* Vacances à Saint-Jean-de-Luz.
- Septembre* Reçoit Alain Grandbois, de passage à Paris pour une semaine.
- Novembre* Habite au 17 de la rue du Pot-de-Fer.

1933

- Janvier* Habite au 15^{bis} de la rue du Pot-de-Fer. Il y demeurera jusqu'à son retour au Québec en 1940.
- 7-29 août* Vacances à Saint-Félix-de-Sorgues, chez Jeanne Nougier.
- Publication de *Cordes anciennes*, aux Éditions de l'Armoire de citronnier, à Paris.
- Septembre-décembre* Fréquente Alain Grandbois à Paris, avant le départ de ce dernier pour la Chine.

1934

- Janvier* Publication de *Un romantique canadien. Louis Fréchette, 1839-1908*, aux Éditions de la Revue mondiale, à Paris.
- Décembre* Voit souvent Alain Grandbois et son amie Gerta.
- 29 décembre* Mort de son beau-frère, le docteur Gaspard Courteau.

1935

- Publication, à La Havane, d'une traduction espagnole de son *Verlaine*.
- 1^{er} août-10 septembre* Vacances prolongées, en raison de son état de santé. Aux eaux à Vittel.
- 18 septembre* Insuffisance rénale aiguë.

1936

- 25 juin* Reçoit une augmentation de salaire.
- Juillet* Passe un mois à l'hôpital pour un calcul dans la vessie.
- Août* Convalescence à Saint-Félix-de-Sorgues, en Aveyron.
- 12 septembre* Retour au travail. «Il va mieux, mais il est loin d'être guéri. Il est toujours aux mains des

médecins et a une bien mauvaise mine» (lettre de T. Beauchesne à H.P. Biggar, 24 septembre 1936, ANC, RG 37, F 9, vol. 499).

1937

Littérature canadienne figure parmi une vingtaine d'ouvrages canadiens retenus pour l'Exposition universelle de Paris.

Octobre Parution de *Nocturnes*, sous le pseudonyme de «Sixte le Débonnaire», chez Jean Flory, à Paris.

1938

6 mars Réception (thé dansant) en l'honneur de Marcel Dugas à la Maison des étudiants canadiens de la Cité universitaire de Paris.

Juillet Son médecin lui recommande un mois de repos.

1939

1^{er} avril Promu commis classe III, avec un salaire annuel de 1620 \$.

Juin Voyage en Belgique à l'occasion du Congrès des écrivains de langue française.

Retour à Paris et insuffisance rénale aiguë.

1940

20 mai Quitte Paris pour se rendre à Saint-Affrique (Aveyron).

21 juin Prié de se rendre au consulat de Bordeaux par un télégramme de l'ambassade du Canada en France, il prend l'autobus pour Toulouse.

22-23 juin À Bordeaux, puis à Bayonne et à Saint-Jean-de-Luz.

23-27 juin Traversée en Angleterre à bord du navire australien l'*Eteric*.

Vers la mi-juillet Arrivée au Canada.

- 26 juillet Causerie sur son exode, à Radio-Canada.
- Automne Nommé assistant-archiviste aux Archives nationales du Canada à Ottawa.
- Habite au 80 de la rue MacLaren, à Ottawa.

1941

- Mars Publication de *Pots de fer*, aux Éditions du Chien d'Or, à Québec.
- 29 mai Décès de Léo-Pol Morin, dans un accident d'auto.
- Août Publication de *Salve Alma Parens*, aux Éditions du Chien d'Or, à Québec.
- 10-17 septembre Lecture de «Notre nouvelle épopée» à la radio de Radio-Canada, à l'occasion de la semaine de reconsécration marquant le deuxième anniversaire de l'entrée du Canada en guerre.
- Publication de *Notre nouvelle épopée* par le ministère des Services nationaux de guerre, à Ottawa.

1942

- 27-28-29 juillet Trois conférences dans le cadre des Cours d'été de l'Université Laval, à l'invitation de Luc Lacourcière. Il y parle de ses «souvenirs parisiens, de Louise Read et d'un poète de France ou du Canada» (lettre à Luc Lacourcière, 18 février 1942, citée dans L. Brouillette, «Marcel Dugas: sa vie, son œuvre», p. 63). Publication partielle sous le titre «Dialogue des deux Frances» dans *Le Recueil* en septembre 1942 et dans *Le Droit* du 26 septembre 1942.
- Septembre Se plaint de rhumatismes.
- Publication d'*Approches*, aux Éditions du Chien d'Or, à Québec.

1943

- Janvier* Conférence sur François Hertel, publiée sous le titre «Univers de François Hertel» (*Le Droit*, 30 janvier et 6 février).
- Septembre* Publication d'«Adélaïde Lanoue», dans *Gants du ciel*.
- 19 novembre* Publication d'une prose poétique en hommage à Saint-Denys Garneau, dans *Le Canada*.
- 27 novembre* Causerie au Cercle universitaire de Montréal sur «Les Prix David de poésie», à l'occasion de l'ouverture du Salon du livre.

1944

- 1^{er} février* Promu archiviste associé, avec un salaire annuel de 2340 \$.
- Habite au 302 de la rue Wilbrod, à Ottawa.
- 5 mars* Causerie, à La Familiale, sous la présidence de Victor Barbeau. Cette conférence sera publiée dans *Liaison*, sous le titre «Parmi ceux que j'ai connus», en mars et avril 1947.
- Août* Publication de *Paroles en liberté*, aux Éditions de l'Arbre, à Montréal.
- 3 décembre* Causerie à La Familiale, rue Saint-Hubert.

1945

- Février* Conférence sur Rina Lasnier, au Cercle universitaire.
- Mars* Préface du livre de Léo-Pol Morin, *Musique*, sous le titre «Léo-Pol Morin devant les princes de Parme».
- Habite au 123 de la rue Cooper, à Ottawa.

1946

- Janvier (?)* Conférence sur François Hertel et Rina Lasnier, au Cercle universitaire, à Ottawa.

- Habite au 173 de la rue Cooper à Ottawa.
- Février* Réédition de *Un romantique canadien. Louis Fréchette, 1839-1906* par la Librairie Beauchemin, à Montréal.
- 19 mars* Conférence sur Louise Read, à la Société d'étude et de conférences à Montréal.
- Juin* Muté à Montréal, comme archiviste au Château Ramezay.
- 16 novembre* Transporté d'urgence à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

1947

- 7 janvier* Décès de Marcel Dugas, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à la suite d'une crise d'urémie.
- 8-9 janvier* Dépouille de Marcel Dugas exposée à l'Institut des sourdes-muettes, rue Saint-Denis, à Montréal.
- 10 janvier* Funérailles de Marcel Dugas à l'église Saint-Louis-de-France, à Montréal.
- Inhumation au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Page laissée blanche

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ACA	Archives du Collège de l'Assomption
ANC	Archives nationales du Canada
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
Laval	Université Laval, Division des archives
< >	Commentaire critique dans les variantes
/	Fin de vers
//	Fin de strophe ou de paragraphe
///	Double blanc entre les strophes

VARIANTES

Les sources de variantes sont identifiées par un chiffre romain. Les variantes (en italique) sont précédées des numéros de lignes auxquelles elles se rattachent; elles sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. S'il y a lieu, on emploie les abréviations suivantes pour indiquer la nature de la variante:

- A ajout
- S surcharge
- D texte déchiffré sous la surcharge
- R rature

Page laissée blanche

PAROLES EN LIBERTÉ

Page laissée blanche

à R. M.¹

1. Nous n'avons pu identifier ces initiales avec certitude. Ni dans la correspondance de Marcel Dugas avec sa famille ni dans celle avec ses amis ne trouve-t-on un nom dont les initiales correspondraient à celles du dédicataire de *Paroles en liberté*. Dans une lettre de 1944 à Alain Grandbois, Dugas fait allusion à un M. Mathieu qui doit venir le voir. S'agit-il du musicien Rodolphe Mathieu, qu'il a fréquenté en France, entre 1919 et 1925, ou du docteur Mathieu, qu'il a connu également à Paris et avec qui il disait avoir «une grande communion d'idées et de vues» (lettre à Bérengère Courteau, 19 décembre 1925, BNQ, fonds Marcel Dugas, 35/1/17)? Par ailleurs, toujours dans la même lettre à Grandbois, Dugas annonce qu'il verra un ami, Robert Massé, à Montréal (lettre à Alain Grandbois, [cachet de la poste: 8 juillet], 1944, BNQ, fonds Alain Grandbois, MSS 204/9/5).

Page laissée blanche

AVANT-PROPOS

*J*E ME SUIS AGENOUILLE devant les idoles, je me prosterne plus que jamais en présence du Dieu unique, créateur des mondes, des êtres et des choses.

Et la douleur n'est pas pour moi une inconnue.

Sans plus tarder je livre au lecteur cette parodie de moi-même.

5

... en prose, et revus. C'est une faiblesse bien répandue que de vouloir remettre sous les yeux du public une œuvre de jeunesse. J'ai l'air de m'en excuser et je ne fais que camoufler la vanité de l'homme qui écrit, puisqu'il attache bien souvent, à tort, un certain prix aux premières manifestations de sa pensée ou de sa sensibilité.

10

J'ai aimé le rire, la fantaisie, la foi.

Je me suis agenouillé devant les idoles, je me prosterne plus que jamais en présence du Dieu unique, créateur des mondes, des êtres et des choses.

Et la douleur n'est pas pour moi une inconnue.

Sans plus tarder je livre au lecteur cette parodie de moi-même.

15

M. D.

Page laissée blanche

IVRESSE

ELLE me tient penché sur les gouffres. Mais je chasse ses invitations au suicide¹. En ma tristesse persiste encore le goût de la vie. Sous une couronne de pensées désespérantes, la volonté sait encore me lier à la conscience, me jeter à la contemplation de moi-même. Je vis ! 5

Ce n'est pas là une chimère dont je me réveillerai après la nuit qui va me prendre², croiser mes deux mains inertes, éteindre mon cœur, gisant sur des désirs qui, pareils à des diamants, déchirent sa nuit secrètement gémissante, — et mon front où se tiennent, 10 prisonnières, des illusions qui battront en vain de l'aile.

Je vis ! après tant de morts dont je fus le ressuscité.

Je m'abandonne au rêve qui m'arrache à ce lieu de plaisir ; je n'y suis que d'une présence corporelle. Mon esprit est ailleurs.

1. Cf. «L'homme dans le champ de carnage», où Dugas fait allusion à ses tentatives de suicide: «J'ai eu à nouveau la tentation de l'abîme. [...] Je me préparais à descendre dans la mort [...]» (*infra*, p. 179-180).

2. Cf. «La nuit me regarde»: «[...] cet avenir qui va me prendre dans un instant» (*infra*, p. 162).

VARIANTES: I: *Confins*, p. 7-20; II: *Flacons à la mer*, p. 7-17; III (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 11-22.

3 I,II ma sombre tristesse 4-7 I désespérantes, je me veux exister et vivre. // Ce 9 I,II cœur presque mort, gisant 10 I,II nuit profonde et secrètement 10 I,II tiennent prisonnières des pensées qui 12 I ressuscité devant l'aube émerveillée de mes mains, de mes yeux pâles d'avoir reflété des lampes éteintes, et de mes lèvres crispées sous un désir sans aveu. // Je 13 I,II plaisir, je

- 15 Amusé d'analogies et de contrastes, il dépasse ainsi sa peine, il l'adonne d'un bouquet, l'embellit de comparaisons, la flatte en lui découvrant des ressemblances.

Je souris à l'évocation de Faust³. Tout homme porte en soi un Faust, qui, avec l'âge, ne demande qu'à s'éveiller. Tentation
20 vaniteuse, en effet, pour qui se plaît au songe! Faust, c'est l'histoire du cœur humain, du désir qui demeure au delà de toute passion, du champ entamé de l'expérience amoureuse.

Faust, tu m'apparais dans ce soir qui me dépouille trop de mes manèges⁴, de ma puérile agitation.

- 25 Faust, tes cornues ne sont-elles pas là qui t'appellent, te pressent d'invitations? Tes cornues! C'est la déclamation, c'est le rire d'une vérité concrète, une formule géométrique, la note du pharmacien qui, vraiment, exagère⁵.

3. Le personnage de Faust a hanté Marcel Dugas, qui dit lui ressembler «comme un frère» (variante 18). Outre le goût de la liberté, une curiosité insatiable, l'inconstance d'un cœur qui se refuse à toute forme de joie et la hantise de vieillir, Dugas, comme Faust, nourrit une forte propension aux illusions et accepte difficilement l'écart qui existe entre l'imagination et la matière. Cf. la «Dédicace» de *Faust I*: «Venez, illusions!... au matin de ma vie, / Que j'aimais à fixer votre inconstant essor! / [...] Mon cœur, qui rajeunit, aspire avec ivresse / Le souffle de magie autour de vous errant [...] Et sur moi, si la joie est parfois descendue / Elle semblait errer sur un monde détruit» (Goethe, *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1951, p. 953-954).

4. Les versions antérieures (voir variante 24) faisaient allusion à Marguerite qui, d'abord séduite par Faust, refuse de le suivre et de se livrer au diable.

5. Les versions antérieures (voir variante 28) faisaient allusion à Méphisto-phélès, qui avait d'abord la forme d'un chien: «Faust: Chien, exécration monstre! Change-le, esprit infini! qu'il reprenne sa première forme de chien» (*op. cit.*, p. 1064). Sur cette allusion s'en greffait une autre, ironique, à l'*Éthique* de Spinoza.

15 I peine quotidienne; il II peine quotidienne, il 17 I,II ressemblances.
Je 18 I,II Faust, cher vieux, «qui me ressemble comme un frère», dont je bois les larmes
mêlées aux miennes. Quelle plus attachante aventure que celle-là se peut présenter à celui
qui commence à vieillir! Tout 19 I,II Faust qui 20 I,II pour un esprit
qui 21 I,II l'histoire dramatique du 21 I,II demeure au-delà
de 22 I,II passion assouvie, du 23 II qui ne me 23 I,II dépouille que
trop 24 I,II manèges et de ma puérile et si parfaitement humaine agitation.
Marguerite est toujours là, mais pas à toi. Elle prie encore, embrasse ses mains naïves, dévouée
aux candeurs, ceinte de bleus rubans. // Marguerite, c'est la forme de ton rêve et de ton
espérance. Marguerite, c'est la femme qui nous abuse et nous trahit. // Faust
26 I,II déclamation solennelle, c'est 27 I,II rire froid d'une 28 I,II
exagère, et ton chien qui, salement, fait la petite gueule. Il bave; c'est un chien éthique. Je
lui ai lu Spinoza. // Faust

Faust, retourne à ton chenil plein de pailles et de miettes de gâteau. Et pourtant, ce soir, tu te sens royal et voudrais arrêter la nuit que tu proclames ton esclave. En vérité, tu la pares: l'ivresse chante; la tête chavire; le front frémit et s'amuse, et tes bras soulèvent des sirènes et des dieux. 30

L'ivresse gagne et tu marches dans une rumeur de sons, de parfums et de mots d'amour étouffés. Qui dira la fantaisie, la somptuosité des fêtes construites et défaites en songe! Tu es le roi d'un palais qui s'écroule, le créateur d'une forme qui ne parvient pas à naître, d'une nymphe qui, se concentrant sur elle-même, se réduit, à la tombée des étoiles, à une ligne abstraite et méprisable. Tu crées des bijoux qui se résolvent comme les buées flottantes sur l'horizon, dérochant le réalisme de l'univers. 35 40

Des coupes circulent sous tes lèvres un instant radieuses et tu détournes la tête, déjà lassé. Un décor où volettent des désirs cependant qu'un orchestre intérieur de voix fines et plaintives t'obsède. Tu es ivre de toi-même, des êtres et des formes qui dansent, et cependant tu te maîtrises. 45

J'entends une voix⁶ — c'est la tienne! — qui laisse échapper des mots sans suite:

«Je suis descendu au fond des géhennes de la souffrance. Et j'assiste, ivre et lucide, à une sorte de mort de moi-même.» 50

Pleurant,

6. Dugas reprendra ce procédé dans «L'homme dans le champ de carnage»: «J'entends des voix» (*infra*, p. 175).

31 I nuit *splendide* que 35 I,II fantaisie et la 36 I,II roi *dérisoire*
d'un 37 I créateur *illusoire* d'une 41 I,II l'horizon de *laideurs* qui *composent*
le réalisme 42 I,II radieuses, et 43 I,II où *volètent* des désirs *choisis, élégants et*
condamnés, cependant 45 I t'obsède d'*harmonies*. Tu 46 I,II et tu te *possèdes*
et te maîtrises. *Quelle figure, pourtant, de rêveur ennuyé et amer, se renvoient les miroirs!*
Mais cette possession s'abolit bientôt et l'ivresse l'emporte. // J'entends 49 I,II Et là,
tapi, garroté de ténèbres, j'étais comme un Christ crucifié de douleurs. Le froid, le rive, les
larmes, le désir perçaient ma chair d'aiguilles glacées. J'assistais, ivre 50-52 I,II moi-
même. *En moi s'ébranlait, se dressait en se pressant la foule des martyrs. Elle vivait encore*
de mon supplice. // «Je pleurais, tel un enfant fouetté de vie et d'amour. Et je disais: Ô mes
larmes, combien vous êtes amères et salées! Vous glissez sur moi comme des choses blessées.
Mes larmes, qui me rejettent toujours à mes larmes, ma souffrance à ma souffrance, mon
miroir à la figure vieillie de Faust ou de quelque Narcisse.» // Et ceci

Et ceci :

«Ô mère! priez pour le Jésus de Jérusalem.

55 «Priez pour les crucifiés qui dorment, au fond du temps et de l'avenir, pour ceux qui n'ont pas cru aux soirs de pardon, à l'aube donneuse de lumière.

«Priez pour les hommes étouffés dans le meurtre et le sang, dans cette agonie des guerres où sombrent les troupeaux des assassinés.

60 «Priez pour les malheureux, proie de l'ombre, de la faim et de la misère.

«Priez pour ces hommes qui vont mourir sur les champs de bataille, et qui, ne voulant plus vivre, ont regardé la mort comme un soleil de délivrance.

65 «Priez pour ces femmes qui caressèrent l'agonie des pauvres, des faibles et des malheureux, et pour ces forts aussi qui ont abusé des faibles.

«Et, afin que personne ne soit oublié dans cette prière totale, priez pour les damnés de la honte et du désespoir.

70 «Ô mère, priez pour moi qui voudrais prier avec vous pour ces victimes du passé et de l'avenir, et pour tous ceux qui sont morts déjà d'avoir voulu mourir.»

Ta plainte montait plus attendrie :

75 «Jamais une aube plus pâle et plus douce n'avait blanchi des mains aussi désespérées, et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur. Quelle nuit! Celle où la réalité devient une statue composée de toutes les douleurs de l'être, du mirage des sens, de la certitude que crée l'angoisse de l'esprit, du silence où gémissent les oiseaux du matin et où se perdent les mourantes volées

80 des cloches.

55 I de *diamants*, à l'aube *hésitante* de II de *diamants*, à 58 I,II agonie collective des 58 I,II troupeaux de *pâles* assassinés 64 I,II un *divin* soleil 70 I,II vous!pour 77 I mirage *ébloui* des 78 I silence *pieux* où 79 I,II et se

«Et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur.

«En vain avais-tu tenté de protéger l'image qui fleurissait en toi-même. Elle croulait; elle s'évanouissait pendant que l'aube montait à l'horizon. La nature allait tressaillir de lumière; en toi la nuit s'installait, commandait aux gestes, aux paroles, aux désirs. 85

«Et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur.

«Bientôt, dans le bruit des labeurs, tu te mêlerais aux autres hommes, tu partagerais leurs travaux et leurs peines; tu essaierais de connaître leurs misères, leurs ambitions de tout comprendre et de tout résoudre; tu mangerais de ce même pain et t'abreuverais à ces boissons, fades par l'habitude. 90

«Et, en toi, ce sont des idoles que tu porterais ensevelies.

«Quelle nuit que celle où tu as senti que toutes les idoles périssaient dans ton cœur!»

Et poursuivant encore: 95

«J'adorais, Psyché⁷, la fiction de ta mort.» Je me disais: «Elle se réveillera d'entre les mortes, et ce ne sera pas seulement du parfum des asphodèles que son cœur battra encore à se rompre. Non, elle se remettra à respirer avec les vivantes. On la verra, à côté de ses sœurs, cueillir les fruits du jour et, le soir, à son balcon, rêver à d'autres séductions. Elle sera à nouveau le désir, la joie, la démence. Sa bouche altérée criera vers les sources de l'extase. Ses yeux s'agrandiront dans la vision de l'amour. Ils s'appuieront avec pitié sur des blessures; ils oublieront leur propre douleur pour tâcher de guérir et de consoler. Elle dira, en sanglotant: "J'avais 100 105

7. Symbole de l'âme à la recherche de son idéal, Psyché figure dans le titre du premier recueil de poèmes en prose de Dugas, *Psyché au cinéma*; voir aussi le dernier poème de ce recueil, «Adieu Psyché», *infra*, p. 289.

82 I,II protéger la frêle image qui fleurissait toute en 84 I montait dans l'horizon lumineux. La 85 I,II s'installait, prenait possession, commandait 86 I,II cœur. // Tout à l'heure, dans le bruit quotidien des 89 I,II leurs prétentieuses ambitions à tout comprendre et à tout 90 I,II ce pain devenu banal et 93 I,II idoles humaines périssaient 96 I,III mort. Je <Nous rétablissons les guillemets fermants.> 96 I,II disais: — Elle 98 I,II cœur inouï de douleur passée battra 101 I d'autres agonies sous le regard complice des étoiles. Elle II d'autres agonies. Elle 103 I,II vision amoureuse. Ils 103 I,II avec amour sur

eu faim, j'avais eu soif. Apportez-moi encore des breuvages. Je veux boire et vivre. Exaucez rapidement cette volonté d'aujourd'hui. Demain, je pourrais être morte.»

110 Comme des fardeaux légers, oubliant ceux du présent, les passés viendront choir dans ses bras. Elle leur sera un refuge, certains soirs où, ressuscitant de l'ombre, ils surgissent, semblables à des mendiants affamés, demandant un sourire, une larme, des pardons. Elle sera généreuse pour ces dépouillés sortis de la poussière du néant.

115 Pour elle, parce qu'elle avait su vivre, j'imaginais une résurrection où, sur une terre jonchée de feuilles, elle se serait promenée, cheveux épars, tordant les mains, suppliant les hommes et les dieux de lui donner des paroles comme des aumônes, comme des baumes.

120 Je la voyais romantique, béante de blessures et de cris ainsi qu'au sein des plus violentes passions de jadis.

125 Je me disais: «L'annonciateur apparaîtra qui, avec son signal, ses cloches et ses bouquets d'épines, te déchirera comme un cri, comme une lame de couteau. Tu seras alors pareille à ces femmes crucifiées sur les chemins de la douleur et du néant.»

La douleur est venue au seuil de ta porte; et tu es restée calme, froide, cruelle, immobile comme une source où se serait penchée la figure du désespoir.

Puis, moins désolée, tu dis à voix basse:

130 «Ma douceur m'est revenue, jaillie des mirages morts, et elle m'a apporté ses dons de calme. Je ris après avoir pleuré. Mes larmes, je n'aurai pas le fol orgueil de les renier: elles étaient en moi depuis toujours, et quand elles vinrent au bord de mes

106 I,II Apportez-moi, *maintenant*, des breuvages *doux*. Je 108 III morte. // Comme <Nous rétablissons les guillemets fermants.> 110 I,II bras *charmés*. Elle 111 I,II où ressuscitant de l'ombre ils 112 I,II mendiants *craintifs et affamés* 113 I,II dépouillés, sortis 116 I,II résurrection *ardente, folle*, où 116 I,II feuilles *et de larmes*, elle 120 I,II cris, ainsi 122 I signal, *avec ses* 125 I,II sur *des* chemins de douleur et de néant 126 I,II porte: et 127 I,II cruelle, *fixe* comme une source où *s'était* penchée, *naguère*, la 128 I du *Désespoir*. // Puis 129 I,II,III moins *désolé*, <corrigé d'après l'usage> tu 131 I,II calme *et de paix*. Je 132 I,II pas *ce* fol 133 I,II mes yeux, je

paupières, je les reconnus comme on reconnaît des exilées. Mes larmes, vous étiez vraies comme moi-même; vous étiez folles comme mon cœur; vous étiez douloureuses comme mon imagination. Je sais bien qu'il en existe d'autres, mais celles-ci sont miennes et personne ne me les enlèvera. 135

«Ma douceur de jadis, d'avant la tourmente, a frappé à ma porte. Je lui ai ouvert et la voilà qui, pareille à une maîtresse, met ses mains sur mon front, me berce ainsi que l'on fait pour les petits enfants qui ont trop pleuré, et m'endort, tranquillement, tranquillement.» 140

De plus en plus ivre, tu continuais, secouée de sanglots, lorsque les premières lueurs du matin blanchirent l'horizon. 145

«Aube, créatrice de mille lumières, j'aime ton éploiement de rayons et tes symboles de maternité amoureuse. C'est en toi plus qu'ailleurs, plus qu'en des livres, des femmes mortes, des polichinelles cassés, mes jouets revus, touchés, eux qui dorment en une armoire! c'est en toi que je me retrouve. Je pense, parfois, que j'ai ton éternelle naïveté et que le jour est parti sans me vieillir, sans éteindre la chanson que j'avais commencée. Je pense des jours à ça. Oui, je sais la lourdeur des soirs quand j'ai bu quelque vérité amère, et j'ai pleuré souvent parce que la nuit n'avait pas ton visage, aube que j'aime tant, aube en frissons, faunesse dansante au miroir de mon âme. 150 155

«Je t'ai désirée, à plus d'une reprise, pour être délivré de la nuit, de la nuit interminable où s'éploie l'insomnie, mais c'est là très ancienne histoire. Car je suis gai maintenant, très gai. Et si je livre mon âme, c'est que la joie me persuade et me soulève. Je retrace l'histoire que tu y as écrite, les étapes douloureuses franchies: c'est de l'histoire ancienne! 160

«Ô Toi qui berças mon enfance, l'aube te ressemble et te remplace; c'est elle qui baigne mon front, me prend dans ses bras

139 II tourmente, dfrappé 140 I,II maîtresse *calmante*, met 144 I,II,III continuais, *secoué* <corrigé d'après l'usage> de 145 I matin *parurent* à l'horizon: // «Aube 150 I,II pense, *des fois*, que 151 I est mort sans 152 I,II éteindre *ma* chanson commencée 153 I sais *le milieu des journées* et la lourdeur *du soir* quand 154 I,II amère. Et j'ai 158 I,II nuit *oppressante*, de 163 I,II,III qui *berça* <corrigé d'après l'usage> mon

165 et me berce. Elle a ta bonté, le silence clair et doux de ton visage
et tes mains maternelles. Par elle, je me laisse encore plaindre et
aimer. Par elle, je suis encore enfant.

«Aube fuyante de l'innocence, du cerveau lucide qui se refait
de la jeunesse; aube du cœur lavé des effrayants cauchemars de
170 la nuit; viril élanement des corps vers les merveilles de la volonté!

«Sur ma vitre, un tressaillement de chair merveilleuse, faite
de rose et d'or: c'est la vierge, c'est l'aube. Et j'ai crié comme
devant une annonce de bonheur.

«Ainsi qu'un frémissement de notes qui, sur le passage d'une
175 déesse, s'échapperaient d'une fontaine, des paroles fluides
m'enveloppent de douceur: "Mon enfant! mon enfant!"»

C'est un chant de tendresse qui ferme encore mes yeux et
m'abreuve au philtre des verbes.

J'abandonne autour de mon chevet, comme des feuilles
180 dédaignées — feuilles mortes, proses en lambeaux, forme d'un
rêve qui s'évanouit —, certain cauchemar, et mon sanglot, celui
qui est à moi et non aux autres, toute mon activité d'esprit et
d'âme, du regret dans le noir, un ciel qui sombre avec ses étoiles
pâlies.

185 Voici l'aube de salut qui va paraître, qui paraît: irruption de
clartés menues, pressées, vives et courtes ainsi qu'un millier de
têtes qui se renversent et boivent, en frénésie, les perles de la
lumière. Mon col nu va se dresser libre des chapelets de la nuit et
de la caresse des ombres.

190 «Vont-elles me sauver, ô berceuse de jadis, ces têtes du génie
des hommes, belles de pensées et reines par le vouloir? Je me

165 I,II de *la figure* et 166 I,II *maternelles sans mesure*. Par 168 I,II
l'innocence *retrouvée*, du 170 I *volonté!*» /// Sur 173 I *annonce*
bienheureuse. // Ainsi 174 I *notes liquides* qui, *sous* le II *notes* qui, *sous*
le 175 I *déesse*, s'échapperaient *dans le silence* d'une fontaine *mystérieuse*, des
II *déesse* s'échapperaient, *dans le silence*, d'une fontaine *mystérieuse*,
des 176 I,II,III *enfant!*” // C'est <Nous rétablissons les guillemets
fermants.> 177 I un *nouveau* chant 178 I *philtre enivrant* des 181
I,II *cauchemar abstrait, glacé*, et 187 I,II *perles humides* de lumière *triompha-*
trice! Mon 189 I *ombres revenues*. // Vont-elles II *ombres revenues*. // «Vont-
elles III *ombres*. // Vont-elles <Nous rétablissons les guillemets ouvrants.>
190 I,II *jadis?* ces

précipite vers elles dans le jour qui monte et où s'accroît la rumeur de la ville. Leur sagesse va s'échapper des livres qui vivent et qui chantent. Vont-elles me sauver comme toi, jadis, quand tu me protégeais, dans tes bras étroitement serrés, des fantômes de la nuit? 195

«Ma peur s'est augmentée du crime de tous les mondes ; ma peur s'est agrandie de tout moi-même. Dans mes doigts vieillis, ce n'est plus la chaînette d'or au bout de laquelle je baisais un Jésus sauveur : ce sont les effigies de l'enivrant et mortel amour. 200

«Et, pour mon banquet spirituel, des fruits de cendre, les fables grossières de la vérité des hommes.

«Aube, reprends-moi, arrache-moi à la vision de la réalité et de moi-même. Couronne mon front du ruban des sources fraîches, et dans ce cœur bruissant de musiques, crée une chanson fraternelle où s'uniront la connaissance et la douleur des hommes. 205

«Aube commisérante, jette-moi transi de désir, aveuglé de rayons, sur les chemins de la joie. Comme toi, je veux être gai, faisant sonner des chansons, des grelots, des rires pleins et vibrants.» 210

Soudain tu fis silence, et, les bras levés, tu tendais les mains vers la lumière qui, une fois de plus, foudroyait les puissances des ténèbres.

195 I,II fantômes *horribles* de 201 I mon bouquet spirituel 201 I,II
cendre, et les 205 I,II musiques *confuses*, crée 206 III fraternelle ou <corrigé
d'après I,II> s'uniront 206 I,II où s'unissent, en s'exauçant, la 211 I vibrants.
*Déjà, la grâce opère, harmonise, et je chante pour toi : // «Petit matin, petit matin, l'aube
sourit, l'appelle, ouvre ses bras, son bec, ses yeux, son cœur, ses bras. // «Petit matin, /
Léger mutin, / Fanfan lapin.» <les deux dernières phrases en italique> // Soudain
213 I,II lumière salvatrice qui, une fois de plus, foudroyait les archanges des*

Page laissée blanche

LITANIES

Page laissée blanche

MATINS

MATINS de la naissance du monde qui se levaient dans le rire du paradis terrestre où, sur un lit de roses, Ève, nue, endormie, bouche close, ignorait encore le baiser de l'homme...

Matins de la morsure première et de la connaissance, matin d'adieu à l'Éden parmi les éclairs du glaive de la destinée... 5

Matins de la terre réaliste, aride, sans poésie et sans fleurs...

Matins dressés comme des géants, armés de faulx¹, sur la mort des choses et des êtres²...

Matin où, préludant à la haine des hommes, Caïn se mit à haïr Abel... 10

1. Orthographe archaisante (voir Jean Chevalier, *Dictionnaire des symboles*, p. 346-347).

2. L'expression revient ailleurs chez Dugas: «la promenade des étoiles se continue sur la mort des êtres et des choses» («Le soir sur le lac», *infra*, p. 155); «de mourir avec les êtres et les choses» («La défaite du printemps», *infra*, p. 192).

VARIANTES: I: *Confins*, p. 26-28; II: *Flacons à la mer*, p. 21-23; III (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 25-27.

2 I,II du Monde qui 3 I,II rire vierge du 3 I,II Ève nue 4 III close ignorait <Nous rétablissons la virgule d'après I,II.> 6 I,II éclairs vengeurs du 8 I,II géants noirs, armés 9 I êtres... // Matins, où II êtres... // Matin, où

Matins de l'histoire d'Asie, de Rome, d'Athènes, de France et d'Allemagne, matins de gloire et d'horreurs sanglantes où l'homme s'imagina créer le droit et la civilisation...

15 Matins des petits peuples voués au carnage pour l'assouffissement des fauves...

Matins de ma jeunesse où se répondaient de si multiples ivresses, où le cœur était bon, l'âme chantante sous les révélations de la vie...

20 Matins où j'ai tenu des têtes mortes dans mes bras...

Matin où je t'ai cherché, Rêve défunt, sans plus jamais te revoir et te saisir...

25 Matins de Paris au Luxembourg, illuminé du sourire des statues³; matins des Champs-Élysées où semblent, dans la gloire, revivre tout un peuple de déesses et de dieux...

Matins de Milan⁴ dont on aurait voulu presser l'air avec les deux paumes, afin d'y capter le rire de la Joconde⁵...

Matins d'or romains percés de flèches et de campaniles, où s'endort le péché sous un cilice et des violettes...

30 Matins de Florence qui repose avec sa ceinture de légers mamelons et de fins cyprès envolés...

3. Voir «Paysage», qui s'avère une description du jardin du Luxembourg et de ses statues (*infra*, p. 356).

4. Réminiscences d'un voyage en Italie que Dugas effectua, en juin et en juillet 1911, en compagnie de son oncle, M^{gr} Dugas, et de son frère Raoul. D'après le témoignage de Robert de Roquebrune recueilli par Léonce Brouillette, «Dugas retourna une autre fois à Venise durant son séjour en France. [...] Parce qu'il fera plus tard des allusions à ce périple en Italie, on sait qu'en plus de Venise Dugas visita également Milan, Rome, Florence, Sorrente, Pompéi et Naples» («Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», p. 20). On ne peut cependant dater avec précision ce deuxième voyage en Italie ni même dire s'il est antérieur ou postérieur à la composition de «Matins». En revanche, on sait qu'en compagnie de son oncle Marcel Dugas visita au moins Venise, Naples et Rome (voir les extraits du Journal de M^{gr} Marcel Dugas cités dans F. Lanoue, *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas*, p. 10).

5. Voir «La Joconde», *infra*, p. 336.

15 I,II peuples dévoués au 18 I,II où j'avais le cœur bon, l'âme chantante,
une sensibilité ivre des révélations 23 I,II Luxembourg illuminé 24 I,II
statues; glorieux matins 26 I,II l'air, avec 28 I,II campaniles effilés, où

Matins de Venise sur le Grand Canal où l'on croyait respirer le parfum de George Sand et entendre les cris de douleur de Musset...

Matins de Sorrente où sur la mer romantique glissait le fantôme de Graziella⁶... 35

Matins de Pompéi brandissant son éloquente décadence dans la mort des ruines...

Matins de pourpre sur le golfe de Naples...

Tous les matins qui exaucèrent mes désirs de poésie et d'enivrement... 40

Matins de la petite enfance heureuse, du premier désir et des baisers neufs, chers matins de mai, de juillet et de décembre, tombez à nouveau dans mon souvenir...

Matins de l'illusion, de la foi et de l'espérance, de la paix dans le rêve des maisons familiales, revenez avec vos muguets, vos lys et vos roses, bruire à mon oreille, rapportez-moi l'ardeur de vos soleils. 45

6. Allusion au récit de Lamartine.

32 I,II le *grand canal* où 37 I,II *éloquente volupté* dans 39 I,II de
peluche pourpre 46 I,II *rêve doré* des 47 I *rapportez-moi la jeune* ardeur

SOIRS

S
OIRS où la chair n'est qu'une grande plainte désolée vers les étoiles...

5 Soirs où meurent toutes les âmes vaines, lasses de frémir et d'adorer...

Soirs pareils à des fantômes¹ glissant au bord du sommeil et faisant de la nuit une fresque d'ombres passionnées...

Soirs énervés où les hommes sont tendres comme des fleurs, et les femmes plus abandonnées que les choses...

10 Soirs d'ivresse dans la paix molle des campagnes...

Soirs où les fronts, comme l'azur pointé d'astres, s'illuminent de pensées...

Soirs déployés en oriflammes sur le triomphe des victoires ou l'amertume des défaites...

15 Soirs froids de janvier où les maisons silencieuses abritent et réchauffent la misère des hommes...

1. Cf. «Matins» (*supra*, p. 121) : «sur la mer romantique glissait le fantôme».

VARIANTES : I : *Confins*, p. 29-32 ; II : *Flacons à la mer*, p. 24-26 ; III (TEXTE DE BASE) : *Paroles en liberté*, p. 27-30.

2 I qu'une immense plainte 7 I,II fresque vivante d'ombres 10 I,II
molle et priante des 13 I,II victoires et la grave amertume 15 I,II froids et
purifiants de

Soirs de repliement sur soi, d'analyse destructrice dans l'attente du bonheur...

Soirs d'aspirations vers des réalités qui échappent à l'étreinte...

20

Soirs où sanglote, dans la tourmente, la nature effrayée de ses crimes et de son insolente jeunesse...

Soirs d'apothéose pour les hommes de vérité qui clamaient, en pâlisant, des raisons de salut au Monde...

Soirs de pardon et d'ivresse dans l'horreur de se ressaisir...

25

Soirs d'automne discret, nuancé, subtil, de septembre, auprès des fontaines verdies de feuilles mortes qui gardent, en leur tombeau, les illusions de l'été, les amours d'août...

Soirs saignants, si pareils à des suaires qui enveloppent les collines, transies des baisers de la mort...

30

Soirs où l'air embaumé est déchiré de mourantes musiques.

Soirs craintifs et peureux du bonheur, qui étouffent, se pâment et se dissolvent en embrassements.

Soirs se posant, à la façon des caresses, sur les chefs-d'œuvre de l'art et de la beauté...

35

Soirs hérissés d'angoisses sur des nuits d'agonies et d'effrois...

Soirs descendant dans la mer avec des traînées d'astres et l'égrènement des illusions en fleurs...

Soirs doux et caressants; Soirs sombres et tourmentés; Soirs calmes et frais; Soirs orageux pleins de cris et de tempêtes; Soirs chauds qui enivrent; Soirs engainés de gel et de cristaux qui

40

18 I,II l'attente *fatiguée* du 19 I,II qui s'échappent 23 I,II pour des hommes 25 I,II l'horreur *divine* de se ressaisir... // Soirs <sans alinéa en II> 26 I,II subtil, *brisé*, de 27 I,II mortes *et* qui gardent, en un tombeau *liquide*, les 29 I,II suaires *pourpres* qui 30 I,II collines transies 31 I,II embaumé *de parfums* est déchiré de *lointaines et* mourantes 32 I,II bonheur qui 33 I,II en des embrassements *convulsifs*... // Soirs 34 I,II Soirs qui se posent, à 36 I,II nuits *pâles* d'agonies 37 I,II Soirs qui descendent dans 37 I et l'égrènement *somptueux et fatal* des III et l'égrènement <corrigé d'après I,II> des 39 I caressants, Soirs

drapent la nuit d'un linceul et la dressent, sans espoir, sous le vent
des espaces, en mendiante de l'amour.

45 Je vous célèbre, ô Soirs, qui êtes un beau drame qui se
déchiffre et s'accorde au mystère des âmes; j'épouse en vous les
mille et un gémissements qui s'éteignent, et sur vos ombres
remuantes, je salue la promenade des chimères enlacées.

50 Je vous prie, ô Soirs, si lumineux, si fiers, si élancés et si tristes,
car vous me semblez être le tombeau capitonné où le cœur
humain se cherche un asile, un temple pour la mort et l'oubli...

42 I,II le *silence* et le vent *triste* des 43 I mendiante *éplorée* de l'amour... //
Je II mendiante *éplorée* de 44 I drame *divers* qui 47 I,II promenade
enivrée de quelques visions augustes... // Je 48 I si *beaux* et 50 I asile *ébloui*,
un 50 I,II temple *sacré* pour

L'IDÉALE MAISON

J'AVAIS CONSTRUIT ma maison sur un ciel de nuages et de zéphyr. Et pour que nul ne me dérobe mes tableaux, mes statues, mes rêves, j'étais allé, sur une montagne très haute, la suspendre dans l'azur. Elle était belle, ma fantastique demeure ! Elle était la chose du soleil, du jour, de la nuit, et la flamme qui monte et le parfum qui descend avec lenteur sur la plaine. En elle se refaisaient les visages du matin et du soir. 5

Parmi les murmures qui s'élevaient des bois, elle semblait flotter sur les nappes d'or du soleil épandu. Et si l'orage déchaînait ses fureurs, elle pleurait de toute la pluie des ciels. 10

Elle empruntait une voix aux éléments, et sa parure, c'étaient les pourpres de Phébus, le reflet des nuages, les vapeurs qui s'exhalaient des lacs, des roseaux et des cabanes de terre.

VARIANTES: I: Manuscrit signé «Alain Mérul», 3 f., Laval, fonds Albert Laberge, P-241; II: Anonyme, «Au fil de l'heure. L'idéale maison», *La Presse*, 18 mai 1920, p. 2; III: *Confins*, p. 46-48; IV: *Flacons à la mer*, p. 37-38; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 31-32.

2 I et [D d'azur S de zéphyr]. Et 5 I,II belle ma 6 I nuit. [D II S Elle] était la II,III nuit. Elle était la 7 I descend, avec [R amour A lenteur], sur la plaine. Elle avait les II,III descend, avec lenteur, sur la plaine. Elle avait les 8 I,II,III soir. Parmi 9 I bois mystérieux, elle semblait danser sur II,III,IV bois mystérieux, elle 11 I,II,III,IV ciels. // Elle 12 IV éléments et 13 I de [D Phœbus S Phébus], le 14 I lacs de roseaux

15 Maison ardente et qui dansait comme une arche bien-
heureuse! Maison illusoire où les fées souriaient, penchées aux
fenêtres.

Sous les caresses des étoiles, elle simulait une vivante
habitation, hantée de fantômes et de rêves patiemment appri-
voisés. L'empyrée, qui bruit de tant de musiques, lui fournissait
20 des chansons. Son hospitalité se faisait accueillante à la joie et au
malheur; des mendiants — c'est un rêve! — mangeaient de mon
pain, et des poètes, fraternels aux chimères, m'endormaient de
leurs chants. Dans son jardin, les jeunes filles venaient cueillir des
25 fleurs et des fruits.

Et j'ai cru, un jour, follement que, sur son seuil, je refaisais
l'homme, à l'image des dieux et des saints.

Mais, un soir de tempête, ma maison s'est écroulée avec mes
images, mes souvenirs, mon intelligence et ma flamme. Ne la
30 cherchez pas désormais; ma maison n'est plus, ma maison est
morte.

16 I où [R toutes] les fées [R riaient] souriaient, [R aux A penchées aux]
fenêtres 19 I,II,III,IV de doux fantômes et de rêves que j'avais patiemment
19 I apprivoisés. L'empyrée, qui 20 I,II,III,IV fournissait de libérales chansons
22 I,II malheur: des 22 I,II rêve! mangeaient de mon pain et III,IV rêve!
mangeaient 23 I de leur chants 24 I,II,III,IV chants sacrés. Dans
24 I jardin, des [D jeune S jeunes] filles y venaient 26 I follement, que
26 I,II,III,IV seuil où gisaient des chimères en train de mourir, je 27 I,II,III,IV
l'homme en marche vers des reconstructions possibles. // Mais 28 I,II Mais un
29 I,II,III,IV souvenirs, ma raison et 30 I cherchez [D plus: S pas
A désormais:] ma 30 II désormais: ma 31 I morte. // Alain Mérul

RÉBUS

I

LE DIEU plonge et disparaît dans la mer. Il dort au fond des eaux qui lui servent de berceau liquide. Son linceul, ce sont les vagues qui l'enveloppent, le roulent, le caressent. Il semble mort. 5

Sa mémoire lui compose un asile fleuri d'émotions et de larmes. Il est tout baigné d'effluves, de parfums. Le désir l'arrache à son néant, le ressuscite. Et l'on dirait que sa tête pleure au bord de la nuit; il sanglote comme l'enfant touché de la première blessure. 10

Sur un lit de roseaux, il a l'air d'un dieu paré pour quelque supplice. Mais il cache son front outragé à la lumière. Il se refuse aux cris qui le veulent atteindre, à la bouche qui se tend pour la morsure.

Le dieu a dormi longtemps sur un lit de varech, les algues ont tissé son corps d'un vêtement qui frissonne. Il s'ennuie de cette mort volontaire, et de ces eaux, et de ces conques, et de ce sable qui, bouchant son oreille, l'empêche d'entendre le cri de l'amour. 15

Le héros secoue son sommeil, et tout mouillé de la pluie cristalline des séjours divins, il se hausse à la vie et tend les bras vers les fruits de l'Arbre. 20

VARIANTES: I: *Confins*, p. 49-57; II: *Flacons à la mer*, p. 41-45; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 33-37.

7 I,II parfums. Ses désirs l'arrachent à 8 I,II le ressuscitent. Et 9 I nuit, il
11 I,II quelque divin supplice 13 I,II bouche exaspérée qui 15 I,II sur le lit
de varechs humides; les 16 I,II corps rebelle d'un 18 I,II le puissant
cri 22 I fruits qui pendent de 22 I,II de l'arbre du bien et du mal. // Mais

Mais il trébuche sur le sol qui s'offre à son pas. L'abîme était
 sa patrie : la connaissance éblouit ses yeux. Il vacille, balbutie et
 25 s'écroule sur ses genoux.

Il est pâle d'avoir été le prisonnier de la mer et de l'infini.

II

Les roseaux s'inclinent sous une brise parfumée; le corps
 étendu sur la rive laisse bruire sous sa peau la chanson de la terre.
 30 Sur la bouche de l'homme à demi éveillé, un rire court. Les
 cheveux soulevés permettent de contempler un front livide où
 s'épand soudain la lumière du plaisir. Une main errante pince le
 genou en repos qui, tout à l'heure, se dressait dans la bataille. Les
 roseaux gardent et protègent le bel animal que gâta le sommeil
 35 féerique. Un rideau d'ombres ondoie sur les membres engourdis
 de félicité: ramages, girandoles qui sont de pourpre, de violet et
 de vert. Toutes les caresses se sont posées, toutes les caresses sont
 venues, les unes après les autres, déposer leur baiser.

Ce corps, moite de délices, ne se tient plus de soupirs et de
 40 joie. Et il a l'air, tant il est mou et trempé, de descendre dans le
 lit charnel de la terre amoureuse.

Les roseaux s'inclinent toujours: ils bercent le réveil de ce
 vainqueur.

III

45 De quoi mon intelligence qui s'ennuie se pourrait-elle
 nourrir? Je refuse mon adhésion à la découverte des théorèmes
 classiques; j'abolis en moi le souvenir des logarithmes que je n'ai
 jamais sus; je veux ignorer la géométrie et l'algèbre, mes deux
 vieilles ennemies; la lumière connue du soleil m'offusque, et la

24 I,II yeux, *il vacille* 26 I,II est *effroyablement* pâle 29 I peau *orange* la
 29 I,II chanson *endormante* de 29 I terre. *Le rire court* sur la 30 I éveillé.
 Les 31 I,II front *pâle* où s'épand la 32 I plaisir *conquis*. Une 33 I qui, *tout-*
à-l'heure, se II qui, *tout-à* l'heure 35 I,II d'ombres *fragiles*
 ondoie 36 I félicité. *Ramages*, girandoles 36 II de *soleil*, de pourpre 40 I
 descendre *lentement* dans le *refuge inouï et fatal* de la terre. // Les 41 II charnel
d'une terre 42 I,II bercent *amoureusement* le 43 I,II vainqueur *enivré*. //

III

50 nuit, qu'elle garde pour le rêveur d'hier ses étoiles et sa lune ! Je ne suis pas né pour être une chose éternellement soupirante vers des lacs romantiques¹, des vierges au balcon qui se pâment dans la brise. Et j'ai dégringolé Roméo² de son échelle de soie ; et j'ai tué le faune dressé sur des proies toujours possibles.

55 Omphale, tu ne me verras pas, étendu à tes pieds, nouvel Hercule que fatigue sa force et qui se tue à vouloir être tendre. Pour tes beaux yeux pervers, chargés d'étincelles, Hélène, je n'introduirai pas, grâce à des ruses savantes, un autre cheval de bois dans une Troie incendiée, qui regarde avec désespoir crouler ses murailles, et sa reine devenir le butin d'un odieux vainqueur. 60

J'ai dit à mes sens de se taire, à mon esprit d'ignorer le connu. Je me veux amuser avec un rien qui sera un symbole, mais un diable de symbole.

De quoi vais-je tirer la substance idéale ? le noumène ? la structure évocatrice ? Quel limon va se changer en ailes, en 65 bruissements, en chansons ?

Dieu ! qu'est-ce que je frôle ? Mes doigts se glacent et sont comme mordus par une légère caresse.

Ne craignez que je défaille ! Car je ris. Et mon émotion ne sera que de pensée. Tous les dieux me protègent, veillent sur mon 70 âme. J'ai la grâce de l'esprit. En vérité, je domine la matière !

Mes sens, comme vous vous taisez ! Mon âme, tu ne pousses pas le plus léger des cris, et ma jambe, ardente aux combats, se tient ferme, hiératique, — telle un pilier de bronze !

... Je saisis un objet, je le palpe, — c'est idéal ! Je le tourne sous 75 la lumière ; j'examine avec soin — celui de l'esprit — les aspects,

1. « [...] depuis que je suis devenu classique, j'abomine les romantiques qui ont débordé [*sic*] sur le monde de la pensée des flots de faussetés, des choses ridicules et déprimantes » (lettre à Maria Courteau, 24 septembre 1911, BNQ, fonds Marcel Dugas, 35/1/19).

2. On attendrait « j'ai fait dégringoler Roméo ».

55 I,II pieds, *nouveau petit* Hercule 56 I qui *s'esquinte* à 57 I,II d'étincelles, *ô magnifique* Hélène 59 I,II incendiée qui 60 I,II murailles et 75 I,II saisis *cet* objet

les nuances, le vif éclat, l'harmonie qui composent sa perfection. Je le hausse au-dessus de ma tête, je le retourne, je l'approche de mon oreille, de mes yeux et de mon nez. Je souffle sur sa
80 poussière ; je le presse et l'embrasse.

Puis soudain, je m'arrête, je réfléchis, je rêve, car un miracle se dévoile à mes yeux ; je tiens la mer dans mes mains !

IMAGES

Page laissée blanche

MA TRISTESSE EST EN VOUS

MA TRISTESSE EST EN VOUS, essaim bruissant de mes souvenirs, ma tristesse qui s'appuie avec des paumes tièdes à votre visage, et qui vous regarde et vous écoute en frémissant. Elle s'insinue, vous pénètre et crée, par l'incantation de toute votre vie confuse, une multitude de figures réelles. 5

Et je porte intensément la tristesse de ces figures auxquelles j'ai donné une signification, un rythme, une flamme.

Je ne cherche point à vous arracher le poignard dont vous avez voulu menacer un corps trop lâche, trop pénétré d'esprit et d'âme¹. Je laisse dans vos mains le flambeau et la lyre, les clous et les épines, les apprêts de la volupté, du désir et de la douleur. 10

1. Cf. « Quelque part, une ville »: « des trésors d'esprit et d'âme » (*infra*, p. 254).

VARIANTES: I: Manuscrit, 5 f., Laval, fonds Albert Laberge, P-241; II: Anonyme, « Au fil de l'heure. Ma tristesse est en vous », *La Presse*, 27 mai 1920, p. 2; III: *Confins*, p. 65-67; IV: *Flacons à la mer*, p. 49-51; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 41-43.

2 I souvenirs [D ; S ,] ma 3 I,II,III,IV votre léger visage 4 I Elle
[R vous pénètre] s'insinue 5 I et [D crie S crée], par 6 I figures
[R vivantes] réelles. [A //] Et 7 I,II,III,IV de toutes ces 7 I figures
[D auxquels S auxquelles] j'ai 8 I flamme. [A //] Je II,III,IV flamme. //
Je 9 I vous [D arrachez S arracher] le 10 I pénétré [D par S d']esprit
11 II flambeau de la 12 I,II,III,IV épines, tout l'attirail savant de 12 I
douleur. [A //] Ma lâcheté s'ingénie

Ma faiblesse s'ingénie à vous prêter la puissance, les aspects
 du carnage ou de la catastrophe. Je me tiens devant vous comme
 hier. Nulle protestation; rien qui simulerait seulement que la vie,
 encore en moi, semble s'émouvoir et se couvrir. Je suis sans esprit
 et sans âme. C'est de neige et de glace que mon corps détesté
 s'enveloppe. Cependant mes yeux, comme des fauves mal
 domptés, scrutent et cherchent. Ils veulent encore voir; ils
 s'adonnent aux curiosités vaines. Ils courent à la couronne des
 arbres où j'ai suspendu dans les feuilles quelques rêves ardents,
 sur la mousse où j'ai laissé, en détresse, le corps tendu de certaines
 chimères. Ils vont à des livres afin d'y trouver les raisons de la
 sagesse et de la folie humaines. Rapides et fiévreux, ils se
 promènent sur le décor de la nature et des âmes. Je ne leur impose
 aucune loi. Je les laisse se guider selon leur fantaisie; ils me
 rapporteront, tout à l'heure, des gibiers que j'aime: la fleur des
 choses, la nuance des désirs, l'éclat des glaciers, la structure
 sinistre et dénudée des ormes.

Ma tristesse est partout, dans le ciel et sur la terre, au fond des
 devoirs quotidiens, au sein de la connaissance et de l'ivresse. Elle
 constitue ma nourriture et ma boisson. En mon rire, elle fait
 éclore sa fleur d'ombre et d'ennui. Et si je souffre, je la sens qui
 m'entoure de son manteau de mélancolie. J'ignore le nom de ce
 pays au seuil duquel je la déposerais comme une chose aimée en
 lui disant adieu, le temple où, dépouillant le vieil homme, je
 naîtrais à la candeur d'une foi trouvée.

14 I carnage [D et S ou] de 17 I de [D grâce S glace] que 19 I
 domptés, [R sc A scrutent et] cherchent 19 I encore [D soir S voir];
 ils 20 I Ils [R courent] courent 21 I où [D je S j'ai] suspendu, dans les
 feuilles, quelques 22 I la [AR fraîche] mousse 22 I corps [R tendre] tendu
 de [R quelques] certaines 23 I trouver [D des S les] raisons 24 I de
 [A la] folie 26 I aucune [R tyrannie A loi]. Je 26 I selon [D leurs
 S leur] fantaisie 27 I j'aime, la 28 I,II,III,IV glaciers cruels, la 29 I et
 [R depo] dénudé des [R chênes] ormes. // Ma 30 I sur terre au 31 I
 quotidiens au 34 I,II,III,IV manteau d'intense mélancolie 36-38 I où
 [A Elle, <Un trait relie «croulant» à «je» pour signaler l'anacoluthie.>] croulant de
 mes épaules, [R ell] je ressusciterais à la joie profonde. [A //] Elle II,III où croulant
 de mes épaules, je ressusciterais à la joie profonde. // Elle IV où dépouillant

Elle me tient. Sa présence m'emprisonne, me lie par mille entraves. Je suis le prisonnier de cette «amère et exigeante maîtresse²». Oh oui! elle est en vous, aussi, inconnue que je désire et qui dansez, avec des pieds mouillés de parfums, dans le champ de mon rêve. 40

2. «Il y a une tristesse incomparable dans tout homme qui a vieilli. Je ne puis empêcher qu'elle existe: elle est au fond de moi et il lui arrive de remonter à la surface. Je tâche de la dominer et de m'en rendre maître. Mais elle n'est qu'endormie. Il faut que ma volonté s'exerce pour s'opposer à ce qu'elle m'envahisse à nouveau» (lettre à Maria Courteau, 16 février 1925, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19).

38 I lie de mille [R liens A entraves]. [D El S Je suis] le II,III,IV lie de mille 39 I prisonnier [R de la tristesse] de 39 I,II cette amère et exigeante maîtresse. Oh 40 I,II vous aussi, sylphide nébuleuse qui III,IV vous aussi 41 III,IV qui dansez, avec 42 I rêve. // Marcel Dugas

BOIS, CAR...

«J'ai mis ma lèvre à la coupe d'argile,
Pour y chercher le secret de la vie;
Elle m'a dit: Tant que tu vis encore,
Bois, car les morts ne reviennent jamais¹.»

5

10

15

MAIS je me suis éloigné d'elle, refusant d'écouter ce conseil de sagesse. Un moment, l'idée me vint de briser cette coupe à cause de tous ces morts qui n'y boiront jamais, de ceux qui portaient en leur cœur une peine infinie et n'ont jamais désaltéré leurs lèvres, de ces pauvres hères n'ayant contemplé qu'un ciel chargé de pluies et de noir, et qui tinrent dans leurs mains les instruments de l'esclavage. J'ai fermé les yeux devant l'évocation des paradis artificiels que l'ambrosie ouvre en nos veines, et j'ai tenu, sous mes paupières, ces morts dérobés aux lumières qui vont me tenter par leur variété, par les rayons qui fleurissent le corps des humaines. J'ai dit:

«Non, arrête ton désir aux bords de cette coupe.

1. Nous n'avons pu trouver la source de cette épigraphe, qui pourrait être de Dugas lui-même.

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Bois, car...», *La Presse*, 20 octobre 1920, p. 2; II: *Confins*, p. 68-74; III: *Flacons à la mer*, p. 52-56; IV (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 44-49.

2 I d'argile / Pour 3 I vie! / Elle 4 I encore / Bois 7 I,II sagesse et de bonheur. Un 8 I,II,III de tous ceux 9 I,II,III et qui n'ont 10 I,II,III lèvres séchées de désespérance, de ces faméliques et pauvres hères qui n'ont contemplé 11 I et tenu dans leurs mains un bouquet fané de fleurs mortes. J'ai II et porté dans leurs mains les grossiers instruments III et porté dans 14 I,II,III paupières fermées, ces 15 I variété, leurs attirants rayons; qui II variété, leurs attirants rayons III variété, leurs rayons 16 I dit: «Non 17 I,II,III coupe où ne sont pas venus boire les dieux fragiles prêts à la traîtresse vie. // Pense

«Pense à tous ceux qui demandèrent en vain un bonheur qui n'est pas venu auprès d'eux avec des pas d'amour, secouant ses clochettes de lilas, ses bouquets de roses, ses mots murmurés comme des frissons dans la soie. 20

«Tu n'as pas droit au plaisir, à cette fête des sens, de l'esprit et du cœur, parce que ceux qui dorment éternellement n'ont même pas soupçonné le délire qui va te prendre, cet évanouissement de toi-même au bras du plaisir. 25

«Ton égoïsme si frémissant, à ses heures, d'orgueil pâmé, quel défi à cette solitude où gisent les vaincus du soir et de la bataille immémoriale!

«Arrête-toi, ne vois-tu pas sur cette coupe où tu cherches de la vie non ses secrets, mais une extase d'une heure, ne vois-tu pas ces mendiants qui sur ces bords se dressent, tendent leurs lèvres exsangues pour qu'un peu de sang les ranime, les arrache à la nuit? 30

«Ils y viennent dans une buée spectrale; ils y étalent leur face livide et accusatrice; ils esquissent une danse macabre autour de cette coupe. 35

«Ils sont là, pleins du regret des félicités ignorées qu'un destin inique leur refusa.

«Ils arrivent par milliers, ils emplissent ce lieu de plaisir où, roi dérisoire, couronné de fleurs, tu guettes la proie offerte à tes appétits. 40

«Ne les entends-tu pas protester contre toi, le ciel jaloux de leur vie, contre la mort qui les a capturés dans ses filets sanglants?

«Écoute-les.

20 I,II de *rose et de verveine*, ses III de *roses et de verveines*, ses 21 I *soie*.
 Tu 23 I *cœur* parce que 25 I *plaisir conquis*. Ton II *plaisir conquis*. //
 Ton 27 I,II,III *solitude effrayante* où 28 I *im-mémoriale!* Arrête-toi
 31 I,II,III *lèvres éteintes* pour 33 I *nuit complète?* Ils II,III *nuit complète?* //
 Ils 35 I de *ce vase de délices*. Ils II de *ce vase de délices*. // Ils III de *cette coupe*
 de *délices*. // Ils 37 I,II,III *félicités qu'ils ont ignorées, que le destin âpre et*
 inique 38 I *refusa*. Ils 40 I,II,III la *tendre* proie 41 I *appétits*.
 Ne 43 I *sanglants?* Écoute-les. Mesure

45 «Mesure tes pas, abstiens-toi de sourire, d'être heureux, car le bonheur, c'est le jouet des fous, des aveugles et des sourds.

«Le bonheur ne s'éploie ici-bas que sur des fronts de démençe; le bonheur n'a jamais hanté le front de l'homme véritable.

50 «Le bonheur n'est qu'un cri d'enfant.

«N'augmente pas l'inconscience de la terre par un aveuglement qui t'empêcherait d'apercevoir les mensonges de ce vain éden où des hommes tâchent d'êtreindre l'image de la félicité.

55 «Dis adieu à la fête que tu projettes, arrache cette couronne masquant un front qui se doit à la fierté des épines, au sillon des rides, à l'épouvante de la pensée.

«Derrière les fenêtres, les déshérités sont là, haletants; ils épient, regardent les apprêts de ton festin, les serviteurs empressés à ton service, la table ornée de mets fins et rares, les hôtes qui te sourient.

«Ils ne connaissent que les échos de la salle, le son des voix enfiévrées, les accords de l'orchestre.

60 «Ils vont recueillir les miettes du pain de la table; leur joie à eux ne sera qu'un reflet parcimonieux.

«Ils accusent, menacent; ils sont dévorés par la faim et la soif; voilà un secret de la vie qu'il te faut découvrir.»

Mais tu fus sourd à ma prière, pauvre homme qui me ressembles par la faiblesse et le désir, mortel séduit plutôt au

45 IV heureux car <virgule rétablie d'après I,II,III> 46 I sourds. Le 47 I,II ne s'est passé, ici-bas, que 48 I,II,III démençe, le 48 I hanté la cervelle de l'homme véritable 50 I d'enfant. N'augmente 51 I,II,III l'inconscience misérable de 53 I,II,III hommes impuissants tâchent 53-55 I l'image fuyante du bonheur. Dis II l'image fuyante du bonheur. // Dis III l'image fuyante de 55 I,II,III fête stupide que 55 I couronne de verveine qui masque un II,III couronne de verveine masquant 56 I,II,III doit la fierté des épines, le sillon douloureux des rides, l'épouvante 57 I pensée. Derrière III pensée. // Derrière <sans alinéa> 61 I sourient. Ils III sourient. // Ils <sans alinéa> 63 I l'orchestre. Ils 65 I parcimonieux. Ils 67 I découvrir. // Mais II découvrir. // // Mais 69 I,II,III désir, pauvre être mortel

conseil de la coupe. Et je garde encore dans mon oreille ton cri 70
de fauve rué au plaisir:

«C'est en vain que tu cherches à me dérober la joie de la vie.
La coupe a raison: je vais boire, car les morts ne reviennent jamais.

«Je bois pour être pareil à ces morts s'ils revenaient soudain 75
au jardin clair de la vie. Je bois pour eux, à leur mémoire, à leurs
os transis, à leur poussière.

«Je flatte à travers moi une sensation qui serait la leur et je les
ressuscite presque en goûtant à un enchantement qu'ils ont
inutilement souhaité.

«Je les venge de la vie en leur dédiant les minutes enivrantes 80
qu'elle m'accorde.

«C'est pour eux que mes doigts tremblants de fièvre vont saisir
l'urne de la joie.

«Mes lèvres rient sous la boisson qui les effleure, les mouille,
les touche avec son sillage de velours et de parfums. Ma poitrine 85
se gonfle, mes pieds trépignent, ma gorge dévoyée roule un chant
d'ivresse.

«Je suis le maître de l'heure, j'apprivoise le néant: un oiseau
éperdu, mais captif! Je règne sur la nuit et le monde.

«Les heures coulent autour de moi, m'enlacent et me 90
fascinent. Les lustres allumés sont moins étincelants que la félicité
qui m'éclaire.

«J'ai vaincu la clameur farouche du devoir, tous les secrets de
la vie m'appartiennent. J'ai dépassé la région troublante du désir
et, libre de scrupules, j'ai brisé les cercles de l'impuissance. 95

70 I,II,III conseil irrésistible de 70 I,II,III oreille ce cri 71 I plaisir:
«Silence à toi qui me veux dérober II plaisir: /// «C'est 73 I,II boire,
«car 73 I jamais.» Je II jamais.» // » Je III jamais.» // «Je 76 I
poussière stérile. Je II,III poussière stérile. // Je 79 I souhaité.
Je 81 I m'accorde. C'est 82 I doigts tremblant de 83 I de l'oubli. Mes
86 I gonfle; mes pieds trépignent; ma 87 I d'ivresse. Je 89 I,II,III éperdu et
captif 89 I monde. Les 90 I,II,III moi qui m'enlacent 92-94 I qui me
transporte. J'ai II,III qui me transporte. // J'ai 93 I,II,III devoir et
tous 95 I,II,III cercles odieux de 95 I l'impuissance. /// Ô

« Ô morts, je bois à vous sur cette terre où vous n'avez fait que paraître; je bois à la beauté flétrie de vos espoirs, à la tristesse du séjour où vous maudissez les ténèbres. Entendez-vous tressaillir, sur la terre qui vous tient prisonniers, des pieds chancelants de plaisir? »

« Ô morts, je bois à vous comme si vous reveniez mêler, vivants, votre ronde à la bacchanale² qui m'emporte, dans ses tourbillons de ravissements. »

2. Voir «Bacchanale», *infra*, p. 244.

98 I,II tressaillir sur 99 I,II,III tient *captifs*, des 99 I pieds *trépignants* de plaisir? /// Ô II pieds *trépignants* de 102 I,II,III m'emporte, *ivre et dansant*, dans 103 I ravissements *inouïs*. II,III ravissements *inouïs*. »

AU POÈTE¹

REPOSE. Que le rêve divin hante ton cerveau sous la nuit de l'éternité. Pourquoi, d'ailleurs, fatiguerais-tu à nouveau l'espace de ta plainte, de ce murmure qui souleva ta poitrine où mourait, en se tordant, ton inexprimable douleur?

5

Audacieux chercheur d'infini, penché sur des soirs inspirateurs et que l'indicible nuance torturait, tu as parlé, tu as tout dit.

Repose: tes mains mortes ne connaissent plus le frémissement de la prière² ou du désir³; ton cœur ardent s'est envolé, «parmi l'étreinte des brises⁴».

10

1. Ce poème reprend les thèmes et le ton de la conférence de Marcel Dugas sur Paul Verlaine à l'Alliance française, le 15 février 1915, publiée la même année sous le titre *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*: «Je l'ai tant aimé et à ce compte je risque bien de ne vous offrir qu'une apologie fervente, un hymne enthousiaste, méprisé par les hommes de goût et d'esprit» (p. 15).

2. Voir *ibid.*, p. 31-34: Verlaine, «poète religieux».

3. Voir *ibid.*, p. 26-30: Verlaine, «poète de l'amour».

4. Quatrième vers de «C'est l'extase langoureuse...», la première des «Ariettes oubliées» de *Romances sans paroles*: «C'est l'extase langoureuse, / C'est la fatigue amoureuse, / C'est tous les frissons des bois, / Parmi l'étreinte des brises» (Paul Verlaine, *Œuvres poétiques*, Paris, Classiques Garnier, 1995, p. 147).

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Au poète», *La Presse*, 4 août 1920, p. 2; II: *Confins*, p. 75-80; III: *Flacons à la mer*, p. 57-61; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 50-54.

2 I hante ta cervelle sous 2 I,II,III la sourde nuit 4 I,II,III murmure voluptueux qui 4 II mourait en 5 I douleur? // Beau chercheur 6 I soirs glorieux de démente enivrée et II,III soirs inspirateurs de démente enivrée et 7 I nuance raffinaît, tu 9 I,II,III ardent et parfumé s'est 10 I brises». Tu

Tu gis dans l'immobilité des espaces, ayant épuisé le soupir de ta peine.

Des fantômes, multiples et subtils, te composent un lit de mystères sur lequel, allongé pour des siècles dans le silence, tu endors ton âme saoule des tendresses de la terre.

Repose.

La poésie avait élu en toi ses retraites d'élection; le cri n'eut jamais une bouche plus apte à le moduler, et la mélancolie, mère prodigue des poètes, fit don à ton génie d'un cantique où vivent les échos des lointains et de l'infini.

Nul, dans le monde où s'ébattent les vaniteux poètes ivres de mots et de phrases, n'a su leur conférer un esprit plus vrai et plus souple⁵.

Les finesses y côtoient les parfums, et les roses s'effeuillèrent sous tes doigts avec des flétrissures infiniment douces.

«Endormeur de râles» si bien nommé par toi-même! Jardinier qui erre en des jardins idéaux où succombent de langueur la jeune fille et le damoisel⁶.

Que tes marquises en robes à paniers froissent délicieusement leur tissu! Et ton Scaramouche⁷ et ton Pierrot⁸, quels amours!

5. «Envisagé sous des lumières qui l'éclairent en entier, nul autre, avant lui, n'avait tenté un effort aussi heureux de renouveler le lyrisme et l'âme de la poésie française» (*Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, p. 35).

6. «Et toujours, maternelle endormeuse de râles, / Même quand elle ment, cette voix [des femmes]!» (Paul Verlaine, poème V de la section «Les faux beaux jours» de *Sagesse*; *op. cit.*, p. 192).

7. «Scaramouche et Pulcinella / Qu'un mauvais dessein rassembla / Gesticulent, noirs sur la lune» (Paul Verlaine, «Fantoches», *Fêtes galantes*, *ibid.*, p. 89).

8. Pierrot figure dans les poèmes «Pantomime» et «Colombine» de *Fêtes galantes* (*ibid.*, p. 83-84 et 94). Un poème de *Jadis et naguère* s'intitule «Pierrot» (*ibid.*, p. 255-256) et un poème de *Parallèlement*, «Pierrot gamin» (*ibid.*, p. 477).

11 I,II,III espaces éternels, ayant 12 I peine. Des 13 I,II,III fantômes multiples et subtils te composent un beau lit 14 I,II,III silence bienheureux, tu endors ta vieille âme, saoule de toute la tendresse de 16 I Repose. La 18-21 I,II mélancolie semblable à la boisson qui descendait dans tes veines avec ses vertus de gris et de mauve, ne produisit jamais un chant plus insinuant et plus [I caressant. Nul] caressant. // Nul 22 I plus délié, plus rare, plus souple. Les II,III plus délié, plus rare, plus 24 I finesses côtoient 28 I damoisel. Que 30 I,II,III Et ta Scaramouche

Mais ce n'est là que le décor de ta fantaisie, jamais pauvre en surprises; c'est là le tableau où grouillent tes marionnettes auxquelles tu as insufflé une âme et de l'esprit.

Un monde minuscule est sous ta main que tu diriges selon ton caprice⁹. Et il accomplit par des mimiques répétées l'acte vital; un monde, à coup sûr, vivant, d'où s'élancent des exemplaires choisis, façonnés de rêve et de réalité. 35

Tu les endors avec des mots pareils à des musiques.

Pour eux, la vie prend un sens qu'elle n'a point dans le cours habituel des choses. Ils ne vivent pas de la vie de tous les jours et, s'ils y sont soumis, ils savent s'en échapper par les portes de l'imagination et du rêve. 40

Et là, au seuil du réel abandonné, sachant que les réalités offrent quelque chose de résolu, tu les arraches à eux-mêmes, aux lois, aux entraves, pour les précipiter dans le factice, l'oubli des servitudes. 45

Tu promènes sur eux la baguette merveilleuse qui crée l'illusion aux mille visages de joie et de tristesse.

À travers les fictions en qui s'incarnent ta pensée et tes fièvres, c'est toi-même, apparaissant, qui parles par ces bouches, et c'est ta tristesse, déployée et chantante, qui s'exhale et vibre. 50

9. «Voilà du banvillisme plus amolli [...] des vers alertes, légers, à la mesure, croirait-on, de l'âme exquise de ce monde minuscule, [...], de Scaramouche et de Pulcinella agaçant l'impuissance de ce pauvre Pierrot» (*Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, p. 27).

31 I,II,III décor orné de 31 I jamais à court de broderies; c'est 31 II,III
pauvre de surprises 33 I âme, de l'esprit et de la sensation. Un II,III âme, de
l'esprit et de la sensation. // Un 35 I,II,III répétées, l'acte 36 I,II monde à
36 I,II,III d'où émergent des 38 I,II,III endors en des 38 I musiques. Pour
39 I,II le torrent habituel 40 I et ils II,III et s'ils 41 I les mille portes
42 I et de la rêverie. // Et 43 I,II,III abandonné, connaissant que 44
I,II,III de fini, tu 45 I,II,III entraves qui constituent le lot de chaque homme pour
les lancer dans le factice, dans l'oubli des trop plates [I: servitudes. Tu] servitudes.
48 I aux figures riantes, aux cent mille II,III aux figures riantes, aux mille
48 I tristesse. // Au delà de ces fictions 50 I,II,III toi-même apparaissant qui
51 I vibre. C'est II,III vibre. // C'est

C'est le rêve s'exprimant par ta poésie; c'est l'âme humaine qui s'exaspère en plaintes et en sanglots.

55 Là, tu règnes avec des défis à la sagesse et à la raison; tu ne te soucies pas d'appriivoiser ces déesses. Et tu sais qu'elles sont servies par des adorateurs ingénies à leur culte.

Pour être moins sévère et moins sûr, ton domaine est néanmoins sauvé du néant par des créations amusées d'elles-mêmes, par le cri d'un cœur traversé de la peine quotidienne.

60 Des photographes appliqués s'opposent à ton art en réduisant au concert l'humanité idéale et littéraire, et en fournissant une image finie, sans reflets comme sans suggestions.

65 Art fermé qui s'efforce d'empêcher l'idéalisation de la tristesse et qui ligote systématiquement l'être pensant dans les mailles de la réalité.

Toi, tu fleuris les choses, leur donnes une âme variée, harmonieuse.

70 Des poètes issus de ton génie, fécondés par lui, exploitent dans ce siècle qui ne vit pas seulement pour la matière, les filons que tu avais su découvrir.

Ils ont un autre génie, mais, sous les différences, transparait quelque chose de ta sensibilité.

Ils existent parce que tu as chanté et que, dans l'univers de la poésie, tu apportas de nouvelles manières de sentir¹⁰.

10. C'est le thème principal de *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*: «Il a fourni à ceux qui viendraient après lui, portant un cœur de feu, dévorant idées, systèmes, philosophies, horizons, joies et infortunes, des raisons de ne pas mourir» (p. 23).

52 I,II,III rêve *complet* s'exprimant 53 I sanglots. Là 55 I,II,III ces farouches déesses 55 I,II servies à *souhait* par 56 I,II,III adorateurs *ardents* et ingénies 56 I culte. Pour 59 I,II,III cri *sincère* d'un 59 I,II,III peine à *jamais* quotidienne 61 I,II littéraire, *en* en 62 I,II,III image *sourde*, finie 62 I suggestions. Art 65 I réalité. Toi 66 I variée, *musicale*. // Des II,III variée, harmonieuse. // Des 70 I découvrir. Ils II,III découvrir // Ils 71 I,II,III mais sous les différences transparait 72 I sensibilité. Ils 74-82 I sentir. Dévoués à *ton culte*, ils *continuent de servir l'idéal*. Malgré les évolutions

Dévoués à l'art, ils ajoutent à l'héritage des rêves accumulés le long des siècles; ils servent l'Olympe décrié. La Muse, à leurs yeux, ne garde pas sous ses lèvres des secrets qui furent bons seulement pour des siècles jeunes et croyants. Ils tentent de lui arracher d'autres hymnes, un cantique accordé à notre âge de tourments et de doute, où affleurent l'inquiétude et les aspirations d'un monde vieilli. 75 80

Grâce aux évolutions successives, l'âme humaine ne demeure-t-elle pas un vaste champ de trésors encore ignorés?

Repose donc enveloppé des ombres paradisiaques, riche de tes conquêtes, derrière l'horizon qui bruit de tant de chansons inédites et de toutes celles qui s'en vont mourir au sein de l'éternité. 85

75-82 II l'art, ils continuent de servir l'idéal. // Grâce 77 III lèvres muettes
des 80 III où vont affleurer l'inquiétude 81 III monde qui a
vieilli 84 I ombres élyséennes, riche 85 I,II,III conquêtes spirituelles,
derrière 85 I chansons inexprimées et 87 I,II,III l'éternité glorieuse.

LA VIEILLESSE DES HOMMES

5 **I**LS SONT VIEUX de milliers de siècles; ce n'est pas l'aurore d'hier
qui les a vus naître. Ils portent le fardeau des siècles, les crimes,
les fautes, les erreurs de tous ceux qui tracèrent sur le sol des
sillons remplis de boue, de sang et de larmes.

Et ils ont la figure de ces siècles, et de cette terre qui a regardé
les simulacres de leurs fantaisies et de leurs impuissances.

En eux le bien et le mal habitent; et ils sont divisés contre eux-
mêmes.

10 Ingénieux à se détruire, ils n'ont pas su construire la parfaite
image.

Ils sont la négation d'eux-mêmes; ils vivent sur des con-
tradictions, et la terre et le ciel leur renvoient le reflet de leurs
erreurs.

VARIANTES: I: Manuscrit, 8 f., Laval, fonds Albert Laberge, P-241; II: Anonyme, «Au fil de l'heure. La vieillesse des hommes», *La Presse*, 2 juin 1920, p. 2; III: *Confins*, p. 81-86; IV: *Flacons à la mer*, p. 62-66; V (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 55-59.

3 III,IV naître. // Ils <IV: sans alinéa> 4 I,II,III,IV tracèrent, sur un sol
[I: *bouleversé*] *bouleversé* des 5 I,II larmes. Et 6 I la [R *la*] figure 6 I
siècles et 6 I,II,III,IV terre où se sont imprimés les 7 I,II impuissances.
En 8-10 I eux-mêmes. [D Ingénie S Ingéniés] à II eux-mêmes. Ingé-
nieux 9 I,II,III,IV, V eux-mêmes. // Ingéniés à <corrigé d'après l'usage>
11 I,II image. Ils 12 I,II,III,IV négation *perpétuelle* d'eux-mêmes
12 I contradictions [R *quotidiennes* A *journalières*], et II,III,IV contradictions
journalières, et 13 I,II,III,IV leurs *intimes* erreurs

Ils ne sont pas nés d'hier, et pourtant ils ont d'hier toutes les illusions et tous les enfantillages: ils sont jeunes comme hier, tout en étant des vieillards. 15

Cet hier, en s'en allant, n'a pas voulu trop les vieillir.

Et sous les espèces de l'homme, c'est toujours l'enfant qui, en eux, revit et s'essaie aux œuvres de raison. 20

Illusions attardées dans une ébauche d'homme qui se pense mûri, afin que la pauvreté intérieure de ces êtres n'apparaisse pas trop grande, trop irrémédiable!

C'est qu'il est difficile de changer la substance de ce rêveur qui fut si ébloui du soleil, de la parure des choses, du spectacle de la nature et des passions se disputant son cœur. 25

La raison en eux est défaite par la vie qui est le caprice, le changement, la multiplicité des attitudes et ce qu'apporte, dans son flot quotidien, la marée des appétits.

La vie contredit la raison; la vie ouvre les sources de la soif et de la faim; la vie souffle sur le château des abstractions: et c'est un effondrement de cartes, de bijoux que dilapident des tares secrètes. 30

L'intelligence se remet à édifier avec peine sur un sable mouvant, et, pour cette œuvre, on aperçoit des ouvriers qui s'épuisent au milieu des ténèbres, éclairées par de faibles lueurs. 35

17 I,II vieillards qui *croulent sous les ans*. Cet 18 I,II vieillir. Et 21 I une [R ébauches] d'homme 22 II,III,IV d'homme *commencé et* qui 22 I,II,III,IV ces *mornes* êtres 24 I substance [R de ce] de ce rêveur [D initié S initial] qui fut si *ardemment ébloui* du II,III,IV rêveur *initial* qui fut si *ardemment* [II : *ébloui*] ébloui du 25 I,II,III,IV spectacle *myriardaire* de 26 I,II,III des *flots de sang* qui *battaient dans* son cœur. // La IV des passions *qui se disputaient déjà* son 28 I des [D contorse S contorsions] [R et là] et II,III des *contorsions* et 29 I la [D mer S marée] des appétits. La 29 II appétits. La 31 I le [R châteaux] des 32 I cartes [D ca S dorées], de bijoux que [A dilapident] des II,III,IV cartes *dorées*, de 33 I,II,III,IV secrètes. // L'intelligence 34 I à [R construire A édifier] *péniblement* [A avec peine] sur 35 I mouvant et, pour *cet œuvre de labeur et de sang*, [D on S on] aperçoit des ouvriers, *en sueurs et en larmes*, qui *tâcheronnent* [R dans des] [A au [D milieu S milieu] des] ténèbres [R tre] éclairées 35 II,III œuvre *de labeur et de sang*, on *aperçoit* des ouvriers, *en sueurs et en larmes*, qui *tâcheronnent* au milieu des ténèbres éclairées 35 IV ouvriers *en sueurs et en larmes*, qui *tâcheronnent* au milieu des ténèbres éclairés 36 I,II lueurs. La

La cathédrale jaillit de la brute matière; elle s'élève, portant la marque du souci des hommes.

40 Ici, c'est un temple; là, une Babel qui semble défier un ciel muet.

45 La terre se couvre de constructions où ceux qui les bâtirent dans l'effort quotidien tentèrent d'imprimer l'image de leurs conceptions: maisons de prières, maisons d'artifice, maisons de la foi ou du doute, maisons silencieuses où s'endort le rêve patient et créateur; maisons du devoir où se disciplinent des hommes farouches et rebelles; maisons de poésie où, dans un mirage, se dressent des statues frissonnantes; maisons qui laissent filtrer les parfums de l'amour; maisons où des verrières enchâssent les héros et les saints; maisons hantées de soupirs, de sanglots, où se débat la tragédie des cœurs.

Toutes les maisons qui attestent que la volonté des hommes fut moins forte que le hasard ou le destin; toutes les demeures marquées du signe de la joie ou de la démence. Voilà le grand œuvre!

55 Le ciel les recouvre qui, un jour, fut escaladé par les Titans, dans un effort de téméraire orgueil, repris par des élus moins

38 I,II hommes. Ici 39 I une [R tour] Babel 39 I défier les cieux muets. [A //] La II défier les cieux muets. La III,IV défier les cieux muets. // La 41 I se [R couvrent] des constructions humaines [D ou S où] ceux 41 II,III,IV constructions humaines où 41 I les ont élevé [A e]s dans l'effort [R journalier A quotidien] tentèrent [D ce S d']imprimer le symbole de II,III,IV les ont élevées dans l'effort quotidien tentèrent d'imprimer le symbole de 43 II,III,IV prières; maisons d'artifice; maisons I d'artifice; maisons 44 I,II,III,IV doute; maisons 45 I des vertus [R rebelles] farouches II,III,IV des vertus farouches 46 I où, [R courent] dans un [D bleu S blanc] [D miroir S mirage], se 46 II,III,IV un blanc mirage 47 V statues frissonnantes <Nous corrigeons.> maisons 47 I maisons [R où] qui laissent [R fille fli] [D filtré S filtrer] [R la chaleur par des verrières] les [D parfum S parfums] de 48 I verrières magnifiques enchâssent les [D hères S héros] et II,III verrières magnifiques enchâssent IV verrières magnifiques enchâssent les 49 I maisons [R où p] hantées 49 I,II,III,IV sanglots, qui voient s'accomplir la 52 I fut [D moins S moins] forte 52 I demeures [D marqués S marquées] du 53 I joie [D et S ou] de la [A démence]. Voilà 54 I œuvre! [A //] Le 56 I de [D tème S fol] et téméraire II,IV de fol et téméraire III de foi et téméraire

favorisés qu'eux et qui devaient, selon les jours, ravir le feu ou tomber sur le sol, frappés de mort.

Le ciel répond aux hommes ou refuse d'écouter leurs supplications.

60

Ses nuages se résolvent en pluie de larmes qui baignent les jardins de la terre et les fructifient; le soleil lance ses flèches d'or au cœur de la rosace; sous un dôme d'étoiles les clochers, qui portent le symbole de l'homme des douleurs, continuent leur prière; et la lune, avec ses traînes de satin lumineux, se promène sur les bosquets où Adam et Ève oublièrent la vie dans un baiser.

65

Le ciel récompense, de la sorte, l'effort humain.

Mais ce ciel, ces hommes, ces bonheurs, ces joies, cette boisson de larmes sont vieux de milliers de siècles.

Les hommes penchent, de plus en plus, vers ce sol qu'ils ont travaillé en tout sens, ensemencé de tous les blés, qui a vu grandir leurs monuments, et vers lequel, poussés par un besoin de vérité, ils reviennent sans cesse, tentant avec orgueil d'y remodeler la première création de l'homme.

70

Les âges se suivent avec des hommes qui refont les œuvres du début du monde.

75

57 I qui [D dem S devaient], *selon les vicissitudes des jours* 57 II,III les *vicissitudes* des 57 I ou [D tombés S tomber] sur 58 I,II mort. Le 59 I ou [R leur] *refusent* d'écouter 60 I supplications. // [D Ces S Ses] nuages [R croulent A se résolvent] en 61 I qui [R ,] *arrosent* les jardins [D le S de] la II,III,IV qui *arrosent* les 63 I,II,III,IV rosace *créée*; sous 63 I d'étoiles, les 64 I douleurs, [D continu S continuent] leur 64 I,II,III,IV leur *éloquente* prière 66 I,II,III,IV Ève *oublie* la 66 I baiser. [A //] Le II baiser. Le 67 I récompense, [A de la sorte,] l'effort humain 67 I,II humain. Mais 68 I joies, [R ces] cette boisson *des* larmes sont *vieilles* de 69 I,II,III siècles. // Les IV siècles, // Les 71 I sens, [R qu'ils ont] ensemencé de tous [D ces S les] blés 71 I vu [R monter A s'épanouir] le *témoignage* *ouvré* de leurs [A monuments R créations R constructions], et II,III,IV vu *s'épanouir* le *témoignage* *ouvré* de leurs 72 I lequel, [R poussés A mûs] par un [R instinct] besoin II,III,IV lequel, *mus* par 73 I,II,III,IV avec *superbe* d'y 74 I l'homme *primitif*. [A //] Les [D sie S âges] se II l'homme *primitif*. Les III,IV l'homme *primitif*. // Les 75 I œuvres [R des p] du

Et ils sont lourds de sacrifices, de labeurs, d'énergies
gaspillées, d'avoir osé dérober le feu des firmaments.

Ils penchent leur front vieilli vers un sol avare.

80 Oh! qui rajeunira ces très vieux enfants qui poursuivent
encore, après tant de siècles, la dure espérance?

77 I lourds [D du S de] sacrifices, de *labeur*, d'énergies 78 I osé
[R leur] arracher le II,III,IV osé arracher le 78 I firmaments. [A Ils penchent
leur front vieilli vers un sol avare.] // Oh! II firmaments. Ils

L'AUORE SUR LE LAC¹

C'EST L'AUORE. Silence! Un grand silence à peine violé par un murmure d'herbe, de feuillages, ou l'aboïement d'un chien.

1. Dans *Confins* et *Flacons à la mer*, le poème porte une dédicace «À Mme B.» (voir variante 1): il s'agit vraisemblablement de Mme Boucher, une Canadienne dont Dugas fréquentait assidument le salon à Paris (voir Introduction, *supra*, p. 28). Dans *La Revue moderne*, le texte est illustré d'une encre d'Isaïe Nantais, que Dugas connut dès 1909, mais avec qui il ne se lia d'amitié qu'à partir de 1914, alors que tous deux fréquentaient l'Arche. D'abord étudiant en médecine, Nantais devint journaliste: il fut, jusqu'en 1914, directeur de *L'Étudiant*, où Dugas publia l'un de ses premiers poèmes en prose, «Paroles à une ombre» (voir *infra*, p. 280), puis il fut rédacteur et directeur du *Pays*, collabora au *Nationaliste* et fonda *Le Matin* avec Victor Barbeau. Après dix ans de journalisme, il entra au Service de météorologie du gouvernement fédéral; de 1940 à 1960, il fut secrétaire de la Commission de géographie. Voir L. Brouillette, «Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», p. 40-41.

VARIANTES: I: Manuscrit, 10 f., Laval, fonds Albert Laberge, P-241; II: «Diptyque. L'aurore sur le lac», *La Revue moderne*, vol. 1, n° 11, 15 septembre 1920, p. 19; III: «I L'aurore sur le lac», *Confins*, p. 87-89; «II Le soir sur le lac», *Confins*, p. 90-92; IV: «L'aurore sur le lac», *Flacons à la mer*, p. 67-69; «II Le soir sur le lac», *Flacons à la mer*, p. 70-71; V (TEXTE DE BASE): «L'aurore sur le lac», *Paroles en liberté*, p. 60-62; «Le soir sur le lac», *Paroles en liberté*, p. 62-64.

1 I <titre> [R Prose] [A Diptyque] // L'aurore sur le lac // ... // C'est II <titre> Diptyque <gras et souligné> // L'AUORE III <dédicace> À Mme B. // I // L'AUORE IV <dédicace> À Madame B. // L'AUORE 2 I silence [A ,] à peine [R v[A i] olé] violé II,III silence, à 3 I,II murmure d'herbes ou de feuilles, ou III murmure d'herbes ou de IV murmure d'herbe, ou de

Les monts simulent des géants qui étreignent de leurs bras la
 5 surface des flots où le soleil, qui annonce le réveil de la terre,
 darde ses couteaux d'or.

Au fond du lac, les maisons de la rive achèvent leur sommeil
 de la nuit; tout à l'heure, elles se redresseront en adoptant leur
 attitude quotidienne.

10 Mais chaque soir, quand le soleil s'éteint, elles font une
 descente dans le lac et s'y installent pour la durée de la nuit.

Elles se prolongent ainsi en maisons de rêves, d'illusions et de
 chimères: elles sont plus captivantes ainsi, par cette tromperie de
 l'eau et de la lumière; elles seraient belles à prendre dans des
 15 mains qui les sentiraient fuir.

La nature se plaît à nous livrer des images qui ressemblent à
 nos jeux intérieurs, aux formes de clarté et de poésie que crée en
 nous la bienfaisance de l'imagination ou du rêve.

La nature est la sœur sympathique et fallacieuse de nos
 20 hallucinations.

Des bouleaux encadrent, dans leur vent de soie froissée, la
 cabane où repose un amoureux des bois et de l'eau.

Ils sont aériens, légers, graciles, et sauvent le paysage de
 l'uniformité; une inquiétude éternelle se traduit par le
 25 mouvement de leurs feuilles; ils sont en perpétuelle errance.

Appellent-ils? Ou sont-ce des aveux qu'ils décèlent? des
 plaintes qu'ils livrent aux coins du ciel? ou bien témoignent-ils de

4 I,II,III,IV géants *endormis* qui 4 I,II,III,IV bras *verts* la 6 I,II,III,IV
 darde *des* couteaux 7 I sommeil [R *quotidien*] de la nuit: tout 8 I
 redresseront [R *et*] en 9 I *quotidienne*. Mais, *tous les soirs*, quand
 II *quotidienne*, *mais tous les soirs* quand 10 III,IV Mais *tous les soirs*,
 quand 11 I nuit. Elles II nuit. Elle se 13 I plus *magnifiques* de [A *par*]
 cette II,III plus *magnifiques* de par IV plus captivantes par 16 I se *plait* à
 17 I,II,III,IV formes *enivrées* de 17 I,II que *créent* en 18 I de [D l'*imaginat*
 S l'*imagination*] et du rêve. La 18 II *imagination* et du rêve. La III,IV
 imagination et du 19 I,II,III et *splendide* de nos *misères* et de IV et fallacieuse
 de nos *misères* et de 20 I hallucinations. // [D Les S Des] bouleaux 21 I,II
 bouleaux *qui s'espacent* encadrent dans III,IV bouleaux *qui s'espacent* encadrent
 22 I,II l'eau. Ils 23 I,II et *protègent* le 24 I l'uniformité: une 25 I,II
 errance. Appellent-ils 26 I,II *décèlent*, des 27 I,II aux *quatre* coins du ciel?
 Ou bien III,IV aux *quatre* coins

la fragilité des choses par une faiblesse qui s'est inscrite, visible, en leur aspect végétal?

Ils te ressemblent, pauvre âme craintive, peureuse, pressée de frissons, et qui s'affine et se détruit. 30

Aime-les; ils te renvoient ton image. Et cette image, c'est un fût vernissé qui jette dans l'air son feuillage de perpétuel émoi. Pouvais-tu revivre sous un plus élégant et léger symbole après des funérailles vaniteusement chantées? 35

Tu te cherchais tout à l'heure, et ne savais te reconnaître, morte, croyais-tu, d'avoir bu le poison de l'expérience.

Ô folle, qui voulais savoir si l'émotion s'éveillait encore en toi-même, comme jadis, alors que tu croisais les mains devant ta pâleur! 40

Ô folle, mille fois folle de ton ivresse intérieure!

Ô folle dont les carrefours envahis de pensées faisaient de toi une ville prise et livrée au pillage!

28 I faiblesse [R *craintive, peureuse, pressée de frissons, et qui s'affine et se détruit.*] qui 29 I végétal. Ils II végétal? Ils III, IV végétal? // Ils 30 I, II, III âme, craintive 31 IV frissons et 31 I détruit. // <à la mine de plomb: «(la suite à l'autre page)»> // Aime-les: ils 32 I image, [D s's c']est 35 I funérailles [A *vaniteusement*] chantées 37 I, II, III morte d'avoir 38 I l'émotion [D s'éveillant S s'éveillait] encore 41 I folle de toute ta tête qui te fait si mal! / / Ô folle de toute ton âme, supérieure à la réalité, et qui, de l'espérance gardait, enchassées dans le sang, les [D mouvantes S mourantes] visions. // Ô folle de tout ton corps qui fut le paradoxe exploré de ton désir et l'ironie amère de tes passions. <La moitié inférieure de la page est blanche: la suite commence au feuillet suivant.> <titre> Le II folle de toute ta tête qui te fait si mal. // Ô folle de toute ton âme. // Ô folle de tout ton corps qui fut le paradoxe exploré de ton désir et l'ironie amère de tes passions. /// <titre> Le III folle de toute la tête qui te fait si mal! // Ô folle de toute ton âme! // <titre> II // Le 41 IV intérieure. // Ô 43 IV pillage! // <titre> II // Le

LE SOIR SUR LE LAC

VOICI LE SOIR, chère âme, qui demande pâture à tout ce qui peut créer en toi le frisson ou l'extase.

Voici le soir.

5 Le lac presque immobile, avec sa ceinture de maisons silencieuses, absorbe les nuances de l'heure.

Tous les nuages maintenant se sont plongés et évanouis dans son sein : précaires et somptueux, ils s'y sont abîmés sans plaintes, satisfaits, semble-t-il, de connaître un destin rapide, royal, fait de
10 poésie dans son recommencement vespéral.

Ils dorment là, de cette mort où se résout toute chose créée, attendant, dans leur tombe liquide, à peine frissonnante, que d'autres nuages refassent cette dissolution.

Un homme, assis dans un bac, pareil à une statue mariée à ce
15 décor, décèle la force jeune de ses bras nus.

VARIANTES ET TEXTE DE BASE : voir « L'aurore sur le lac », *supra*, p. 151.

1 I LAC..... // Voici 2 I,III chère *folle* qui II,IV chère *folle*, qui 5 I lac, [D *sure* S *presqu'*] immobile, avec [D *ça* S *sa*] [R *cen*] ceinture de maisons [R *endormis* A *silencieuses*], absorbe II,III lac *presqu'* immobile 6 I nuances *fugitives* de l'heure. Tous II nuances *fugitives* de l'heure... Tous III,IV nuances *fugitives* de 7 I nuages maintenant, se sont *endormis* [A *plongés*] et II nuages, maintenant, se sont plongés *endormis* et 8 I précaires, et 10 I,II,III,IV poésie *éternelle* dans 10 II recommencement *vespéral*. Ils 10 I vespéral. Il dorment 11 I chose *créé*, attendant 12 II peine *frissonnants*, que 13 I,II,III,IV nuages *recomposent* cette *incessante* dissolution 14 I,II,III,IV statue, *marié* à

Tout à l'heure, en s'enfuyant, une nymphe, sur la rive, a laissé tomber son écharpe. Le vent, qui la gonfle maintenant, donne à ce vêtement les formes de la naïade.

Et des regards se fixent, rêvent de cette étoffe où reparaît dans l'espace, par la vertu du désir, une poitrine offerte au baiser et au rire. 20

Grâce à l'ombre, créatrice de mirages, la nymphe s'est glissée sous ce voile et ce voile s'anime, semble s'adapter à un corps.

Et des regards s'attachent, enveloppent cette belle illusion.

Endormie, lascive, ramassant tous ses cris et ses chants, la ville se prépare au sommeil. 25

En déesse que divinisent les lueurs et les murmures, elle semble s'endormir sur un tombeau criblé d'étoiles.

Dans le lac, des astres conjugués se joignent, cependant que, là-haut dans leur demeure d'éternité, la promenade des étoiles se continue sur la mort des êtres et des choses. 30

16 I en s'effuyant, une 17 I Le [D ver S vent], qui [D le S la] gonfle 17 I,II gonfle, maintenant 18 I vêtement [AR étoffe tissu R des A les] formes 18 I,II,III,IV naïade connue. // Et 19-22 I où se refait, dans l'espace, [R sa grâce D a S d'] [A par la vertu] un désir [D imaginé S imaginaire], une poitrine enivrée, créée pour le baiser et le rire. Grâce II,III,IV où se refait, dans l'espace, par la vertu d'un désir imaginaire, une poitrine enivrée, [II: créée pour le] offerte au baiser et le rire. Grâce 22 I de doux [R mensonges A mirages] [D le S la] nymphe II,III de doux mirages 23 I,II voile; et 25 II Endormie, lascive, ramassant V Endormie, lascive <Nous corrigeons.>, ramassant 25-27 I chants épars, [AR de la ville R dans la nuit qui se réalise la cité semble s] la Ville dort dans la nuit qui se réalise. [D Et en S En] [A déesse] multiple que II,III chants épars, la Ville dort dans la nuit qui se réalise. En [III: // En] déesse multiple que IV chants épars, la ville se prépare au sommeil. // En déesse multiple que 25 V ville sie <corrigé d'après IV> prépare 27 I,II,III,IV elle paraît s'endormir 29 I astres conjugués se 30 I,II,III,IV là-haut, dans 30 IV d'éternité la 31 I,II,III mort apparente des IV mort fictive des 31 I choses. // Marcel Dugas.

LA DOULEUR DE LA VILLE QUI MONTE AU FIRMAMENT¹

Cinéma

5 **L**E JOUR, selon son habitude séculaire, ramène ses tuniques éclatantes qu'il a laissé flotter sur la ville et se retire pour les offices de la nuit.

10 Le jour se dépouille de ses couleurs, du cri trop vif de ses oiseaux, de la pompe qui dérobe les aspects de sa misère. Avant de s'en aller, il obéit aux lois de la dégradation; avec des plaintes, il choit sur les ailes molles de l'espérance qui fléchit.

1. Dans *Confins et Flacons à la mer*, le poème porte une dédicace: «Pour H. W.» (voir variante 1). Sur Hélène Wilson, voir Introduction, *supra*, p. 43-44).

VARIANTES: I: Manuscrit, 8 f., Laval, fonds Albert Laberge, P-241; II: *Confins*, p. 93-97; III: «16. La douleur de la ville», *Le Monde nouveau*, Paris, août 1923 (numéro spécial: «Le Canada»), p. 74-75; IV: «La douleur de la ville qui monte au firmament...», *La Revue moderne*, vol. 4, n° 11, septembre 1923, p. 13; V: *Flacons à la mer*, p. 72-75; VI (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 65-68.

1 I <titre> [R *La ville qui se hisse* A *La douleur de la ville.*] // Le II, V <dédicace> *Pour H. W.* // LA 1 II, V <titre> FIRMAMENT // Le III <titre> ville. // Le IV <titre> firmament... // *Par Marcel Dugas* // Le 4 V jour selon 4 I, II, III, IV, V séculaire, ramasse ses 5 I la terre et se [R *prépare aux* A *retire pour les*] offices IV la terre et 6 I, IV nuit. Il se II, III, V nuit. // Il se 7 I, II, IV de son énorme caresse, de ses couleurs criardes, du V de son énorme caresse, des couleurs criardes, du 7 III couleurs criardes, du 7 V vif des oiseaux 8 I, II, III, IV, V pompe tumultueuse, bigarrée [I: qui], qui drapé les aspects éternels de 9 I avec des [D plaintes S plaintes] il IV avec des plaintes il V avec plaintes 10-16 I fléchit. [A //] C'est II, III, IV, V fléchit. // C'est

Tout se replie de la mascarade journalière: choses, bêtes et gens. Pierrot, exténué, rentre sous sa tente, avec son fard, ses chevaux de bois, ses jeux de cartes et ses filles. À peine quelques haillons qui traînent avec les jouets coutumiers de la peine des hommes. Le cirque va dormir, dort.

15

C'est le moment de la grâce sanctifiante, et, sous le glissement des dernières minutes d'or, la face du regret montre les arêtes aiguës d'un front qu'éclairent des yeux morts d'adieux.

La grâce du soir, de son vêtement frêle et doux, enveloppe l'âme des hommes, la grâce qui fait lever les têtes vers des lumières moins humaines.

20

Mais voilà bien une autre tragédie qui s'annonce. La souffrance de la terre se déplace; elle change de théâtre.

Regardez-la monter lentement sur les colonnes de l'éther qui supportent le dais royal où s'éternise, souriant, le destin des planètes. Elle s'agrippe aux fûts soyeux, aux fûts de ouate dont elle pénètre, peu à peu, l'architecture fragile. Ainsi qu'une essence débordée, sournoise et rapide, elle envahit la voûte. Sa marche est irrésistible; elle ne connaît ni rives, ni obstacles. Les obstacles, elle les charrie dans son flot, les noie, les subjugué. Sa victoire est complète: les chemins sont remplis de vaincus qui s'étreignent et s'exaspèrent à s'arracher des ténèbres.

25

30

11 V journalière, choses 11 I et [R hom] gens 12 II,III Pierrot exténué 12 I,II,III,IV,V tente avec 12 V ses *cheveux* de 13 II,III,IV,V cartes, et 14 I,IV qui *trainent*. Le 14 II,V les *symboles usagés* de 15-22 I dort. [A //] Mais *voilà* bien II,III,IV,V dort. // Mais 16 I,II,III,V sous *l'effeuillage* des minutes IV sous *l'effeuillage* des minutes 17 I arêtes *aigües* d'un 18 I,II,III,IV,V front *décharné* qu'éclairent 18 I yeux *vides* et morts d'[A adieux]. *Mais la grâce* [A ,] de IV yeux *vides* et morts d'adieux. *Mais la grâce*, de II,III,V yeux *vides* et morts d'adieux. // *Mais la grâce* 19 I doux [A ,] enveloppe 20 I,IV l'âme *fatiguée* des II,III,V l'âme *dolente* des 21 I humaines. [A //] Tout <...> dort. // Mais <I. 11-22> II,III,IV,V humaines // Tout <...> dort. // Mais <I. 11-22> 22 I,IV autre *comédie* qui 23 I se [D <illisible> S *déplace*]; elle 23 I,IV théâtre. Regardez-la 25 II,III,V des *étoiles*. Elle 26 I aux *fûts soyeux*, aux *fûts* de 26 III fûts d'*ouate* 28 I sour-noise [A ,] elle IV sournoise, elle 29 I est *sûre, immarcescible*; elle ne *connait* ni II,III,IV,V est *sûre*, irrésistible 29 III ni *obstacle*. Ou *plutôt* les obstacles I,II,V ni obstacles. Ou *plutôt* les obstacles IV ni obstacles. Ou *plutôt*, les obstacles 30 I les [D subjugue S subjugué]. Sa IV les subjugué. La victoire est complète. Les chemins 31 V les, chemins 32 I,II,III,IV,V s'étreignent *dans les ombres* et s'exaspèrent à *se sauver* des 32 I ténèbres. [A //] Elle IV ténèbres. Elle

Elle s'attaque aux comètes, à cette vie inconnue fourmillant dans ces mondes mystérieux que, seul, le soupir de l'astrologue a visités. Elle va, jusque dans cette demeure d'éternité où les dieux respirent, fleurir d'une blessure le col d'Apollon ou écraser le sein de Vénus. L'Olympe est secoué sur ses bases; les dieux trébuchent, tombent et mêlent dans une clameur leur cri unanime. Et dans ses miroirs, la douleur renvoie les figures fiancées des olympiens, tordues d'une grimace pareille.

La souffrance vient de tuer les dieux.

Cette Penthésilée bataille avec les éléments. Elle brandit son épée dont elle crève les poitrines, abat les troncs, perce les yeux.

La souffrance vient de tuer les dieux.

Derrière le mont immobile, on perçoit la chute de corps magnanimes qui sombrent, touchés à jamais du baiser de la mort.

L'espace est outragé de balafres qui ondoient, pleurent du sang et des larmes. Il se meut ainsi qu'un soldat sublime identifié à l'horizon et qui, remuant, sursautant de douleur, secoue tout le firmament dans un tressaillement de tortures.

Car la torture est là, qui le poursuit, le talonne, crispe sa chair et fait grimacer la balafre multiple de la nuit. Le vent balance avec plus d'âpreté ces balafres qui se promènent de-ci de-là, se serrent

33 I,IV inconnue *qui fourmille* dans 34 I a [A visités]. Elle 35 I où [R *gîlent*] les 35 I,II,III,V dieux *gîlent*, fleurir IV dieux *reposent*, fleurir 36 I col [R *divin*] d'Apollon ou *écraser* le sein [R *pur*] de 37 II est *secouée* sur 39 I des *Olympiens*, tordues d'une grimace pareille. [A //] La 41 I dieux. [A //] Cette VI dieux. Cette <Nous rétablissons l'alinéa, d'après I,II,III,IV,V.> 43 I épée *formidable* dont elle *crève* les IV épée *formidable* dont 43-45 I yeux. [A //] La IV yeux. // Il se fait derrière le 44 I,II,III,V dieux. // Il se fait derrière le 45 I immobile, *ce témoin indifférent*, une chute de *grands spectres* magnanimes II,III immobile *une chute de grands spectres* magnanimes IV immobile, *ce témoin indifférent*, une chute de *grands spectres* magnanimes qui *tombent touchés* V immobile *une chute de grands spectres augustes* qui 46 I *baiser mortel* [A //] L'espace II,III,IV,V *baiser mortel*. // L'espace 47 I,II,III,IV,V *ondotent*, *saignent*, pleurent 48 III *soldat*, *sublime* identifié 49 I *sursautant sous la douleur*, *fait bouger* [A *secoue*] tout IV *sursautant sous la douleur*, *fait bouger* tout 49 I,II,III,V le *corps nocturne* dans 50 I *tortures*. [A //] Car 51 I,IV là qui 51 I *talonne*, [R *crispe sa chair* A *fait se crisper sa chair*.] *crispe* 52 I,IV *grimacer l'immense balafre* de 53 I plus d'*âpreté* ces 53 I,IV *promènent d'ici de là*, se

les unes près des autres, échappent quelques gouttes de sang, puis se disjoignent sur l'horizon.

55

Ainsi, chaque fois que le soleil s'abîme, la ville est fécondée par ce sang et ces larmes. La douleur lui refait une autre jeunesse. Son cœur bat plus fort d'avoir bu la pluie d'amour, la pluie d'étoiles ruisselant des balafres qui semblent monter la garde autour d'un destin qui s'ignore.

60

Et la ville endormie, avec ses fenêtres de silence, ses habitants qui dorment les poings clos, en rond de chiens fatigués, se hisse sur l'écran céleste qui grouille, murmure, clame et plonge dans le matin ressuscité.

55 I l'horizon, *rouge infiniment*. [A //] Ainsi II,III,IV,V l'horizon, *rouge infiniment*. // Ainsi 56 I soleil [R *s'écroule de*] *s'abîme*, la [R *nature* A *ville*] est II,IV soleil *s'abîme*, la 59 I d'étoiles ruisselant [R *e*] des 59 I,II,III,IV,V balafres *prédestinées* qui 59 I la garde [R *r*] autour de son destin qui s'ignore. [A //] Et 60 II,III,IV,V autour de son destin 61 I,IV endormie, *heureuse* avec 61 I,IV silence et de *paix*, ses 62 I,IV poings *fermés*, en 62 I,IV chiens *contents*, se 63 I,II,III,IV,V et *s'évanouit* de douleur dans 64 I ressuscité. // Marcel Dugas. II,V ressuscité. // Montréal, 1920 <en italique> IV ressuscité. // Marcel DUGAS.

LA NUIT ME REGARDE¹

LA NUIT ME REGARDE. Elle sait que je suis attentif à cette douleur qui est aussi celle qui a traversé, à certaines heures, les hommes grouillant dans la fourmilière terrestre.

5 La nuit me comble d'un silence qui, m'enveloppant de ses voiles, semble de la pitié répandue autour de moi. Elle connaît mes désirs et les accueille avec des fraternités muettes.

Elle n'ose déranger les rêves qui se pressent les uns sur les autres, tourbillonnent autour de mon front dans un vol désordonné d'abeilles. Leur dard entre dans la chair, à la façon
10 d'un supplice raffiné, inlassable.

1. Dans *Confins et Flacons à la mer*, le poème porte une dédicace à sa nièce, Alice Courteau, fille de sa sœur Maria et du Dr Gaspard Courteau (voir variante 1).

VARIANTES: I: Manuscrit, 10 f., Laval, fonds Albert Laberge, P.-241; II: Anonyme, «Au fil de l'heure. La nuit me regarde», *La Presse*, 21 mai 1920, p. 2; III: *Confins*, p. 98-102; IV: *Le Monde nouveau*, août 1923 (numéro spécial: «Le Canada»), p. 75-77; V: *Flacons à la mer*, p. 76-79; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 69-72.

1 III,V <dédicace> À A. C... // LA I <titre> La nuit me regarde // La 2 I Elle me sait [D attentive S attentif] à ma douleur II,III,IV Elle me sait attentif à ma douleur V Elle me sait attentif 3 I est [D aussi S aussi] celle 3 I,II,III,IV,V à des heures diverses, les 3 I,II hommes qui grouillent dans la [I: fourmilière] fourmilière terrestre. La 5 I,II,III,IV comble de son silence 6 I Elle [D connu S connaît] mes 7 I,II muettes. Elle 8 I,II,III,IV déranger mes rêves 9 I,II autres, papillonnent sur mon III,IV,V autres, papillonnent autour 11 I,II raffiné et savant. Je 11 III,IV,V inlassable. // Je

Je sens que, sous cette oppression, mon cerveau souffre et crie. Il a peine à arrêter le balancement des mots et leur murmure, la galopade effrénée d'images qui se poursuit.

Mon esprit, lancé à toute bride, paraît une machine éclatée. Il se distend, se gonfle et, las de tant de tortures, se replie sur lui-même.

Mais, pris à ce jeu cruel, il retourne aux mêmes sillons que creusent le doute et l'angoisse. Affolé, il se frappe aux parois, se relève, repart, chante et expire.

Il s'éténue de recherches et d'hypothèses; il se blesse sur des lames de couteau. Cherche-t-il la précision, le mot qui créerait la lumière, il sent que ces biens-là lui sont refusés. Il soupire après eux en un bâillement d'extrême fatigue.

Il voudrait saisir des vérités qui fuient, les fondements solides d'une croyance, l'appel ferme d'une voix qui, par des inflexions vigoureuses, ferait descendre la paix souhaitée.

Vaine poursuite qui, dans une sorte de cercle dantesque, garrotte davantage ce prisonnier!

Je m'efforce de ne plus penser, d'ignorer que j'existe, de ne plus savoir qu'aujourd'hui et demain sont des réalités qui me guettent et demanderont un tribut d'efforts, de luttes et de sacrifices.

12 I cerveau *crie et souffre*. Il a peine à arrêter II cerveau *crie et souffre*.
 Il 13 I balancement *infini* des 13-15 I et de leurs murmures, la [R g] galopade effrénée qui se poursuit, *lancinante et comme fatale*. Mon [D c S esprit], lancé à *brides folles*, paraît II,III,IV,V et de leur murmure, la galopade effrénée qui se poursuit, *lancinante et comme fatale*. // Mon esprit, lancé à bride folle, paraît 16 I se gonfle et las [R de lui] de 16 I,II lui-même. Mais 18 I il [R reprend retombe] il retourne 19 I creusent davantage le 19 I se relève, repart 20 I,II expire. Il 21 I et d'[D em S hy]pothèses; il 22 I,II,III,IV,V de couteaux. Cherche 23 I ces biens-là lui sont refusés? Il 24 I eux [R dan] en 24 I,II un *baillement* d'extrême fatigue. Il III,IV,V un *baillement* d'extrême 26 I d'une [R croyances], l'appel *profond* d'une 26 II,III,IV,V l'appel *profond* d'une 26 I par ses inflexions vigoureuses, [R Le amenerait A ferait descendre] la paix souhaitée. Vaine 28 I une [R sortie] *espèce* de cercle dantesque, *garrote* davantage II une *espèce* de cercle dantesque, *garotte* davantage 28 IV dantesque, *garotte* davantage 29 I,II,III,IV,V prisonnier! // Je 31 I qu'[R hier A aujourd'hui] et 32 I et me demanderont encore un II,III,IV,V et me demanderont 32 I luttes, et 33 I,II sacrifices. Je

Je veux vivre dans le présent et, par une tension désespérée,
 35 je tâche de m'agripper à quelque espoir, de sourire à des contin-
 gences autour desquelles je voudrais revoir un rayon qui, lui aussi,
 est aboli.

Le passé, s'il revenait avec ses pas tremblants et ses
 modulations fallacieuses, je lui dirais de s'en aller, craignant qu'il
 40 ne recèle en lui d'autres puissances de détresse.

Qu'une triple agonie s'éloigne de moi, car je ne veux point
 d'un calice où mes lèvres s'abreuveraient de toute l'amertume de
 la terre!

Rubans fanés, roses qui sèchent dans un herbier pourrissant,
 45 gants que la Chimère, avec ses pas feutrés, a laissés tomber sur ma
 table, tous ces riens qui étoient une vie d'homme, je ne vous
 permets pas de franchir le seuil de ma mémoire. Je ne vous
 connais pas. Vivez ailleurs que dans mon souvenir; étouffez, loin
 de mon cœur, votre chanson ultime.

50 Où vais-je me tourner pour découvrir, dans une planète, à mes
 yeux perturbée, un point sûr?

Des routes s'étendent à l'infini où sommeille cet avenir qui va
 me prendre dans un instant. Mais l'avenir, de ses lourdes portes
 d'airain, barre l'horizon. Et je vais, désarmé de ma jeunesse, et si
 55 désireux que je sois de refaire mes statues, m'avancer avec des
 mains de vertige où tremblent mes ciseaux.

34 I et [D dans S par] une II,III,IV,V et par 34 II,III,IV,V désespérée
 je 35 IV espoir de *sourir* à 36 I revoir [D le S un] rayon qui [A , lui aussi,]
 est 39 V fallacieuses je 39 I,II de *se tair*, craignant 40 I d'autres
 [D vertes S vertus] de II d'autres *vertus* de détresse. Qu'une 41 I,II,III,IV,V
 moi et je 42 I s'abreuveraient à toute 44 I herbier [R *éphémère puéril*
 A *pourrissant*], gants 45 I,II,III,IV,V a *laissé* tomber 46 I,II,III,IV,V table
déserte, tous 46 I d'homme, [D a S je] ne 48 I,II,III,IV pas. *Dormez* ailleurs
 48 I,II souvenir, étouffez loin III,IV souvenir, étouffez 49 II cœur votre
douce chanson ultime! // Où 49 I votre [DR *chant* SR *chanson* R *ultime* et]
douce chanson ultime! // Où 50 I me [R *rel*] tourner pour [R *garder*
 A *découvrir*], dans 51 I,II yeux, perturbée IV yeux *perturbés*, un 52 I qui
 [D m S va] me 53 I l'avenir, avec ses [R *por*] lourdes II,III,IV,V l'avenir,
 avec ses 54 I d'airain barre l'horizon. [R *Et je vais* [R *m'ame* A *m'* avancer
 vers lui, [D *dém* S *désarmé*] de ma jeunesse, et si désireux que je sois de refaire mes statues,
 avec des mains de vertige où tremblent mes ciseaux.] // Et [R *désarmé* de ma
 jeunesse, A je vais, désarmé de], [R et] ma

Le cœur de la nuit répond aux plaintes que j'exhale. Je suis silencieux comme elle, assistant à ce drame du cerveau. Et comme elle, cependant, travaillé par de sourds murmures, des velléités de délivrance, je ne sais quelle aurore, avec ses fraîcheurs de lys remués. 60

Elle porte aussi son drame immémorial où s'affrontent et se détruisent d'obscurs ou de célèbres lutteurs. L'unanimité parfaite d'attitudes s'établit entre elle et moi. Muet, terrifié, je suis attaché à son char où s'exaltent les dieux du désir et du regret. Elle me roule dans ses parfums, me jette à tous ses horizons d'étoiles. 65

L'hallucination agrandit son mystère, et l'effroi pascalien traverse mes fibres. Je suis ce pressuré qui goûte, dans une âme en détresse, le souffle de l'infini.

59-62 I,II murmures, *des vols de baisers sans cris*. Elle aussi porte en elle son drame immémorial [R qui] où 60 III fraîcheurs *liliales*, de lys *apitoyés*. // Elle IV fraîcheurs *liliales* de lys *apitoyés*. // Elle V fraîcheurs *liliales* et de lys *apitoyés*. // Elle 63 I d'obscurs où de *célebres* lutteurs. // L'unanimité 64 I,II moi. Je suis 65 I char, *muet, terrifié*, où s'exalt [D é S ent] les II char, *muet, terrifié*, où 65 I,II,III,IV désir. Elle 66-69 I horizons de *mystères* et d'étoiles. [R Je s] // Je suis le pressuré de ses [R mains A caresses] *moites de délices et d'extase* [R s]. II horizons de *mystères* et d'étoiles. // Je suis le pressuré de ses *caresses moites de délices et d'extase* [R s]. 67 III,IV,V L'hallucination *douloureuse* agrandit son mystère et 69 IV l'infini. // MARCEL DUGAS

PAILLASSE SUR L'HORIZON¹

5 LA NATURE, fatiguée du froid, cède à la moiteur du dégel; du sein de la terre en rumeur bruit l'espoir des enfantements prochains. Un rideau de fils pluvieux oscille, imperceptiblement, sur le fronton des églises et des maisons et laisse, par intervalles irréguliers, tomber une larme qui se perd dans les gouffres.

10 La nature est toute drapée de rose. C'est une nuit élyséenne, humide sous les couleurs, la majesté souffrante de ces bras nus des arbres qui semblent prier pour la douleur terrestre, les tragédies solaires de l'homme en marche vers les résurrections.

1. Dans *Le Nigog*, le poème porte la dédicace « Pour C. D. [Corinne Dugas] » (voir variante 1), l'aînée de la famille, morte le 13 juin 1908, à l'âge de trente-deux ans; elle était l'épouse du Dr Gaspard Courteau, qui épousa en secondes noces sa cadette, Maria. Dans *Confins* et *Flacons à la mer*, le poème porte la dédicace « Pour M. C. D. [Marie-Claire Daveluy] » (voir variante 1): « J'avais apprécié favorablement ce morceau littéraire de mon ami Marcel Dugas. Il me le dédiait » (note manuscrite de M.-C. Daveluy, dans son exemplaire de *Confins*, déposé à la Bibliothèque nationale du Canada). Marie-Claire Daveluy (1880-1968) fonda l'École de bibliothécaires de l'Université de Montréal, en 1937. Elle publia plusieurs études littéraires et historiques ainsi que des romans pour la jeunesse.

VARIANTES: I: *Le Nigog*, juin 1918, p. 177-180. Le texte est illustré d'un dessin signé « C. D. »; II: *Confins*, p. 103-109; III: *Flacons à la mer*, p. 80-85; IV (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 73-78.

1 II,III <dédicace> Pour M. C. D. // PAILLASSE 1 I L'HORIZON ///
 <dédicace> Pour C. D. /// La 3 I,II,III la vaste terre 6 I,II,III larme fugitive
 qui 7 I,II,III toute diaprée de 8 I,II,III ces grands bras 10 I,II,III
 l'homme, en

Des bouillonnements confus; une purification des débris de l'univers glacé; quelques vols infléchis d'oiseaux, gagnés par leur course aventureuse et qui se jouent dans la fausse douceur d'un printemps revenu; des rires; une figure tourmentée; des hommes affairés d'argent ou de plaisir; la cohue s'élançant aux fêtes de la nuit et qui disparaît, refaite sans cesse par un autre flot qui s'en vient, pareil à l'autre, emportant dans ses replis marionnettes et dieux. 15

Il y a dans l'air une indécision, de l'angoisse, un parfum de germination printanière, l'élan encore ébauché des vies pleines. L'espace a l'air de souffrir comme s'il allait présider, impuissant, à des trépas fameux, à la chute dans le néant d'une jeunesse, d'une génération, d'un sol, d'une race. Les ailes du Désir battent sur cette angoisse multipliée et vaine, et le Désespoir garde les portes de la ville. 20 25

Le firmament, éternel avec tous ses dieux, ses mirages et ses souveraines clartés, élargit ses coupoles d'infini où erre, insaisi, le visage du Mystère.

Du bord de l'horizon tout à coup surgit la tête de Paillasse. Les ondes stellaires promènent en tout sens cette figure dont la pâleur s'avive de deux yeux écarlates, ruisselants de pleurs. Paillasse vibre, s'élançe, étreint la terre, les astres. Il commande aux heures de la nuit; il s'identifie aux choses et aux êtres. Il n'a pas laissé le moindre coin du ciel à la sérénité nocturne, à la beauté des éléments qui se refont, dans l'espace, une constante jeunesse. 30 35

La nuit est opprimée de sa tyrannie douloureuse et larvoyante. Il la soumet à son empire; il lui impose une manière d'être; et elle souffre, la nuit, car elle a épousé son âme. Elle se

12 I,II,III d'oiseaux *hâtifs*, gagnés par la course aventureuse des airs
 et 15 I plaisir : la 16 I cesse, par 16 I,II,III s'en va, pareil 19 I,II,III
 un *sourd* parfum de *fermentation* printanière 22 I la *chûte* dans 24 I,II,III le
sombre Désespoir 26 I,II,III éternel de tous 27 I d'infini ou erre
 28 I,II,III visage *fermé* du 29 I,II,III l'horizon *bercé de voiles roses*, tout
 30 I,II ondes *spatiales* promènent 30 I,II,III figure *ravagée* dont 34 I,II,III
 la *vierge* beauté 35 I,II,III l'espace *ému*, une 38 I lui *octroie* une manière
 d'être : et

40 plaint dans le murmure du vent, par le cri de l'oiseau, les mille
petites voix assourdies, balbutiantes d'aveux.

Ici, une moiteur s'élève et s'affaisse, si semblable à un
évanouissement d'âmes; là, aussi loin qu'on peut l'imaginer, un
concert de clameurs mourantes qui blasphèment le bonheur
45 rêvé.

Paillasse emplit l'horizon; sa figure gagne, déborde, s'immen-
sifie, occupe l'espace total. Son front est un océan de rides; une
blessure pourpre, qui semble illimitée, lui sert de bouche ardente,
amère. Ses cheveux, qui croissent, encadrent ce visage d'humani-
50 tés réduite, révoltée, et secouent l'odeur des pâmoisons
exaucées.

Au bas, dans la plaine, sous le sarcasme de cette nuit d'opéra
rose, la tragédie des gens et des choses se mêle et va se confondre.
Des hommes s'agitent et s'énervent. Ils sont inattentifs au miracle
55 des images et à cette apparition douloureuse qui magnifie
l'atmosphère.

Le paysage varie et se précise; il s'anime sourdement et il
apparaît opprimé sous la chape de mystères habillant l'horizon
de formes capricieuses, précaires, qui, néanmoins, l'oppressent.
60 Un arc de pétales rosés ogive le fluide éther, et la terre, gisante,
à moitié endormie, à peine gelée, se laisse travailler par le silence
et le manège subtil des fécondations.

On pourrait ordonner ce paysage, le façonner pour quelque
fête terminée par la mort des éléments et des êtres. Soudain la
65 féerie éclate: c'est un enchantement!

Ô nuit rose épandue sur la ville!

41 I,II,III d'aveux *inexprimés*. // Ici 44 I,II,III concert *perdu* de 50 I,II,III
l'odeur *fauve* des pâmoisons exaucées. // Au 54 I,II,III hommes *puérils et*
dérisoires s'agitent 57 I il *semble comme châtié* sous II,III il apparaît *comme châtié*
sous 58 I mystères qui *vêt* l'horizon 59 I précaires qui 59 I l'oppres-
sent: un arc immense de II,III l'oppressent; un arc immense de 60 I,II,III et,
sous ce dais de lumières ou d'ombres fragiles, la 61 IV endormie, a <corrigé d'après
I,II,III> peine 62 I fécondations. On 64 I,II,III fête *gigantesque, inouïe*,
terminée 64 I êtres. La féerie

Si tu les connaissais, Paillasse, ces nuits sans pareille du printemps, des nuits d'opéra, des nuits où toutes les choses se masquent, ont l'air de s'en aller, souriantes, enivrées, vers je ne sais quelle fête éternelle.

70

Mais, je me trompe.

Tu es présent à ce mirage d'une nature enorgueillie de sa beauté, et qui, spasmodique, se dresse dans un fourmillement musical: roi taciturne qui, dans ses mains, porte un roseau d'épines! Ta robe, ce sont les soupirs assemblés qui drapent ton corps exsangue d'un tissu dérisoire.

75

Tu es là!

J'aperçois ton image suspendue entre les branches dépouillées qui dessinent leur appel dans le rose de la nuit, dans l'artifice de la nuit printanière. J'aperçois ta figure aux lèvres sanglantes qui, encore, s'inquiète du destin des hommes et de sa propre souffrance. Et dans cette nuit sans pareille, je sens que ta bouche se détend, se desserre et pousse un cri de détresse dans cette nuit rose, trompeuse comme les autres.

80

Phoebé te regarde en souriant; elle a l'air d'une sœur qui s'apitoie et si tu voulais te reconnaître en montant jusqu'à elle, vos deux pâleurs sororales se pourraient consoler de leur parenté fraternelle.

85

Mais non! Tu dédaignes la pitié, tu te concentres dans une amertume qui est toute la douleur, et dans cette nuit rose d'opéra, si trompeuse, j'entends ton rire qui descend sur ces branches dénudées, mais toujours avides, mais toujours tendues.

90

Paillasse! Paillasse! Paillasse! l'illusion est la reine du monde et des ténèbres; qu'est-ce que ton rire, fût-il plus vrai que tout,

67 I connaissais, ces nuits 67 I,II,III sans pareilles du 68 I,II,III nuits d'artifice où 70 III,IV sais qu'elle <corrigé d'après I,II> fête 71 I trompe. Tu II,III trompe // Tu 74 I musical. Roi taciturne 74 I,II,III dans des mains blessées, porte 75 I d'épines. Ta 76 I tissu élémentaire. Tu II,III tissu élémentaire. // Tu 80 I,II,III l'artifice naïf de 87 I pâleurs sororales se 91 I rire amer qui II,III rire acide qui 91 I,II,III branches désespérées, mais 94 I,II ténèbres, qu'est-ce 94 I rire, fût-il

95 auprès de cette royauté qui rend la nuit propice à la joie, à la
tendresse, à l'amour?

Mais je te révère, ô Paillasse, image excessive et torturée,
suspendue au zénith, confondue avec ce temps qui, certains jours,
semble s'éteindre ; je te salue, ô Paillasse, qui ris à cause des passés
100 morts, de ce qui ne sera que la tromperie des sens et les symboles
d'un bonheur qui se dérobe. Je célèbre ton ironie qui a élu, pour
ta vengeance, cette arme si pauvre, la grimace !

Ris donc toujours, Paillasse², dans la nuit d'opéra rose où les
êtres se masquent, ont l'air de s'en aller, enivrés et souriants, vers
105 je ne sais quelle fête périssable.

2. Personnage de la comédie populaire italienne, Paillasse est le personnage éponyme de l'opéra de Ruggero Leoncavallo (*I Pagliacci*, 1892).

95 II,III royauté humaine qui 97 I je t'aime, o Paillasse, sur le
temps 99 I je t'aime, o Paillasse qui 100 I,II,III tromperie hallucinée des sens
et des symboles 100 I symboles fuyants de l'impossible bonheur. Je II,III
symboles fuyants d'un 102 I,II,III arme dérisoire et pauvre 102 I grimace!
// Paillasse, ris donc toujours, dans 104 I,II aller enivrés 105 I,II fête odieuse
et périssable. /// Le dernier spasme nocturne s'est abîmé dans la lumière qui jaillit de
l'occident. // C'est le matin d'or! // Et moi, je suis resté, à mon balcon, muet, tremblant,
les mains jointes, adorant les symboles divins de la nature féconde, après avoir présidé à cette
messe sanglante où Paillasse, crucifié à la terre, pleurerait sur le crime des mondes roulés, vers
les gouffres. // [I: Marcel Dugas. // Avril 1916] Montréal, 1916. III fête odieuse et
périssable.

TENTATION

JE VAIS PARTIR d'un pas libre et rapide; rien ne me lie à aucune rive, à aucun bonheur, à aucune joie; je suis libre dans le dépouillement complet de moi-même.

Mes pieds nus cherchent un sable doux pour s'y enfoncer; ils ne veulent y laisser de traces que celles qui se perdront dans le vent. Après s'être déchirés sur la route aux cailloux et aux ronces, ils mendient la fugace chaleur du sable avant de s'engloutir dans l'intégral oublié. 5

Mes pieds nus cherchent un sable doux pour s'y enfoncer. 10

Mes mains inhabiles au bonheur se refusent, désormais, à la tendresse éblouie et savante. Elles ne construiront pas des cathédrales, des architectures précieuses, des monuments de la croyance, et des temples aux saints. Non, mais je les forcerai à pétrir dans la glaise des dieux tristes et mutilés, des femmes souffrantes, des avortons et des nains. Et parmi toutes ces formes éphémères, nées de ma fièvre et de mes doigts las, je construirai 15

VARIANTES: I: *Le Nigog*, octobre 1918, p. 323-324; II: *Confins*, p. 110-114; III: *Flacons à la mer*, p. 86-88; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 79-82.

2 I,II,III pas libéré et 5 I pieds cherchent 7 I la grande route comme aux II,III la grande route commune aux 10 I pieds cherchent 14 I,II croyance et

une déesse harmonieuse que je laisserai sur le rivage, après avoir imprimé mes lèvres sur son argile.

20 Mes mains inhabiles au bonheur se refusent désormais à la tendresse éblouie et savante.

Mon visage tourmenté n'est à personne: j'espère en refléter l'image dans la mer pour qu'elle s'y perde avec les aspects de la nature nombreuse, et qu'elle s'y abîme avec son ciel, sa ceinture
25 d'arbres frissonnants, ses algues et ses roseaux condamnés.

Mon visage tourmenté n'est à personne.

Mon imagination — cette adorable maîtresse! — qui me créa un isolement farouche parmi les formes qui emplissaient ses rêves, je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé. Écolier, elle posait
30 sur mes tempes des diadèmes de fièvre. Plus tard, à Paris, à Naples, à Florence, à Venise, elle savait diviniser les marbres, les déesses et les dieux. Sous sa flamme, ils revêtaient des apparences humaines qui me prodiguaient le délire. Et sur les rives vantées de l'Adriatique¹, dans une femme en haillons, elle me fit saluer
35 la statue vivante de la misère. Maîtresse profonde d'erreurs qui, pour mon festin, couronnait de beautés la matière la plus sourde, et dans la source ressuscitait la mort émerveillée de Narcisse, et, sous les ramures, des théories de bacchantes captives.

«Ô Reine, puisque je pars vers des rives léthéennes², puisque
40 je m'en vais sans retour, je te bénis de m'avoir sauvé et détruit. Tes bras, écartés sur l'horizon, paraissaient des appels de blancheur heureuse, exaucée. Déesse infatuée, déployée aux confins

1. Allusion au voyage que Dugas effectua en Italie pendant son premier séjour en Europe (voir *supra*, p. 120, n. 4).

2. Selon la mythologie grecque, les âmes destinées à une nouvelle existence terrestre buvaient les eaux du Léthé pour oublier les circonstances de leur vie et perdre tout souvenir de la mort.

19 I lèvres *douloureuses* sur 19 I,II,III argile *périssable*. // Mes 23 I,II,III aspects *fuyants* de la nature nombreuse et 27 I,II,III qui *m'a créé* un isolement *superbe et enivré* parmi IV qui me *crée* un 29 I,II,III posait à mes 30 I,II,III Naples, Florence, Venise, elle savait *me* diviniser 36 I,II,III beautés *lumineuses* la 37 I,II,III et sous 38 I,II captives. // Ô 42 I,II,III exaucée. *Royale déesse*, déployée

de la mort, tu dispensais l'extase ou l'agonie. Quand ta plainte joyeuse, ou sombre, fatiguait l'espace, je croyais entendre le gémissement de la terre vers l'inconnu. Et j'étais l'enfant envolé, tendu vers tes apparitions, ta robe écarlate, tes genoux de nuit et de songe.» 45

Mon imagination — cette adorable maîtresse ! — je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé.

Mon cœur — ce vieil agonisant ! — je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte. 50

Avec l'encens et la myrrhe, j'embaumerai ses plaies, et m'approchant, à pas religieux, de certaines douleurs, je les embrasserai comme si elles étaient des femmes divines et sacrées. Puis je rirai de ses sensations, de ses désirs et de ses larmes. 55

Mon cœur — ce vieil agonisant ! — je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte.

43 I,II,III la *volupté et de la mort* 43 I,II,III tu *pétrissais* l'extase ou l'agonie. Et quand ta plainte, joyeuse 45 I,II vers le *divin* inconnu III vers le *divin* inconnu, Et 47 I,II songe. // Mon 57 I plainte. // Marcel Dugas. // 16 juillet 1918.

À la mémoire d'Adolphe Olivier¹

L'HOMME DANS LE CHAMP DE CARNAGE

C LE CHAMP, c'est nous-mêmes!

- 5 Théâtre en chair et en os; réalité soumise à la joie, à
l'enthousiasme et à la dépression; substance qu'habitent à la fois
le plaisir, la douleur, la vérité et le mensonge; œuvre vivante qui
n'est jamais terminée et se poursuit sous l'inspiration de génies
10 contraires. Tout cela, véracités de l'esprit, possibilités du cœur, et
ce que peuvent engendrer — au sens de l'éternel — des vitalités
méconnues ou méprisées; tout cela se lève, produit un reflux
d'émois et de concepts qui s'affaissent, aussitôt dressés dans la
lumière.

1. Nous n'avons pu trouver de renseignements sur le dédicataire de ce poème.

VARIANTES: I: *Le Nigog*, décembre 1918, p. 381-386; II: *Le Pays*, 8 mars 1919, p. 8; III: *Confins*, p. 115-127; IV: *Flacons à la mer*, p. 89-98; V (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 83-93.

1 I L'HOMME DANS LE CHAMP DE CARNAGE // <dédicace> à la mémoire d'Adolphe Olivier <en italique> // Ce II L'HOMME DANS LE CHAMP DE CARNAGE // <dédicace> À la mémoire d'Adolphe W. Olivier. // Ce 4 I,II nous-mêmes! Théâtre 5 I,II,III os, réalité 6 I,II dépression: *cho se* qu'habitent, à la fois, le III,IV dépression; *chase* qu'habitent, à la fois, le 7 I,II mensonge: œuvre 8 I,II,III l'inspiration *contradictoire du bien et du mal*. Tout IV l'inspiration *du bien et du mal*. Tout I,II,III,IV,V que *peut* engendrer <corrigé d'après l'usage> 13 I,II lumière. *Voyez!* de ce moi trouble, *varié* dominé de III,IV lumière. // *Voyez!* de ce moi trouble, *varié* dominé de

De ce moi troublé, contradictoire, dominé par de saines, hautes et mauvaises raisons, comme la puissance du mal s'en échappe, faisant pâlir celle du bien ! 15

Cruels, ennemis du vrai, spectateurs déçus de réalités qui s'entrechoquent, nous sommes un champ de carnage, de luttes et de défaites. Et cependant, malgré les forces obscures, secrètes qui multiplient catastrophes et ruines, l'illusion demeure chère aux hommes puisqu'ils s'acharnent, depuis des siècles, à la création idéale d'eux-mêmes. Hélas ! l'humanité vit de mensonges ; ils semblent nécessaires à son existence qui ne recueille cependant que les ombres des ombres. Et le poème de vivre s'ébauche douloureusement. 20 25

... La mort plane, se repaît des heures qui s'écoulent.

Tous, nous mourons des vérités de notre être, de les avoir agitées, en vain, au-dessus de nos têtes avant de les ramener ensuite dans le cachot de l'âme, moribondes.

Quelle promenade que celle des âmes, cependant, et quel délire ! Attitudes, provocations, révoltes, discours dans la nuit, supplications qui tombent dans le vide. 30

Et puis le silence qui est, à lui seul, un drame où elles s'écoutent penser sans se livrer par des mots, des confessions, des adieux. 35

15 I,II,III,IV mal s'extériorise davantage que celle 16-18 I,II bien. Nous sommes cruels, inhumains, ennemis du vrai. Nous sommes 18 I,II,III,IV sommes hostiles à nous-mêmes, les nihilistes inconscients d'une réalité que nous eussions [I,II : voulue] voulu dévouer à ce qui ne meurt pas. Nous, c'est donc, en définitive, et après la tragédie des mensonges, un champ de carnages, de 19 I,II défaites finales. Nous avons beau crier, accuser les forces obscures et secrètes qui reposent mal définies, émergentes et particulières à chaque individu, l'illusion III,IV défaites finales. [III : Nous] Cependant nous avons beau crier, condamner les forces obscures et secrètes qui multiplient les catastrophes et les ruines 20 I,II,III,IV demeure encore chère à l'humanité puisqu'elle s'acharne, depuis 22 I,II,III idéale de l'homme. // Mais l'humanité IV idéale de l'homme. // Hélas 23 I,II,III,IV ils sont nécessaires à son existence : elle étreint les 24 I,II,III,IV le beau poème de vivre s'ébauche douloureusement à la face des cieux impitoyables. // ... La 27 I,II,III,IV Tous nous 28 I,II vain, au dessus de 28 I,II,III,IV têtes et de notre cœur, pour les 29 I,II,III,IV l'âme, vierges moribondes. // Quelle 31 I,II,III nuit, immenses supplications 35 I,II adieux définitifs. Au fond de III,IV adieux définitifs. // Au fond de

Au sein de leurs mystères, elles se devinent pourtant, penchées sur la mer de ténèbres qui bat la terre de ses houles. Elles se cherchent, s'appellent, se croisent, se respirent.

40 Glace rompue, elles chuchotent des confidences, embusquées derrière des phrases; elles se livrent même quand elles se mentent.

La minute enivrante est déjà passée lorsqu'elles la désirent.

À force de se joindre, de se parler, elles s'épanchent en distractions, en prose balbutiée et le moment, souhaité entre tous, 45 qui les verrait se donner la communion choisie, vole, monte, nargue, s'éteint.

Les âmes ont leur destin, des abris temporaires, fictifs, où elles vont se réfugier, là, un instant, avant de remonter dans l'azur, portées sur des ailes de chimères ou demeurées pantelantes sur 50 l'écueil de l'illusion.

Avant d'accepter l'inévitable, et ramenées souvent à la raison, les âmes s'exaltent, puis se reposent de leur course, s'interrogent, se sentent gémir et pleurer: tout revient sur le fil électrique que sont les nerfs: mots, pensées, désirs, sensations, vérités évidentes, 55 et au bout, l'acceptation, le penchement de la tête sur une volonté résignée.

Le sang ruisselle; et autour du cœur et de la tête, se produit une musique inexprimable, faite du soupir des nuits où l'on veut mourir, de gémissements qui, au milieu de l'ivresse des sens, 60 s'exhalent, perdus, — beau chant fragmenté et que n'achèvent pas les paroles, l'espérance ou le désir.

L'effroyable, c'est l'impression que les mêmes heures ne reviennent jamais, que certaine pâleur du front ne s'est pas mirée

37 I,II,III,IV houles *puissantes*. Elles 40 I,II,III,IV phrases *indifférentes*;
 elles 42 I,II désirent. À 44 I,II,III,IV prose *verbale*: et le moment souhaité
 entre tous qui 47 I,II fictifs où 49 I chimères, où *échouées* sur II chimères,
 ou *échouées* sur III,IV chimères ou *échouées* sur 52 I,II,III,IV âmes *humaines*
 s'exaltent 52 I,II,III puis *font halte*, s'interrogent 53 I,II,III pleurer;
 tout 54 I,II,III nerfs: les mots, les pensées, les désirs, les sensations, les
 vérités 56 I,II résignée. Le 57 I,II,III,IV tête, *il se* 58 I,II,III,IV inexprimable,
brisée, faite de *soupirs* des 59 I,II qui au 59 I,II,III,IV sens *crucifiés*,
 s'exhalent 61 I,II désir. — L'effroyable

dans un regard douloureux; que demain va paraître sans qu'hier
lui lègue sa fièvre et que nous aurons passé cherchant en vain la 65
vie.

Le champ de carnage, c'est nous-mêmes.

J'entends des voix...

L'une dit:

«Ne regrette pas d'avoir parlé, à l'heure de minuit, sur la 70
route, et sans que personne entendît tes plaintes; elles jaillissaient
si intenses que leur vérité t'agrandissait en t'accablant.

«Ne cherche même pas à les retrouver; laisse-les à l'espace, à
la nuit étoilée; le destin est immuable; tout un cœur déchiré avec
sa plainte ne saurait le fléchir.» 75

L'autre:

«Un univers de musiques habite en moi; des harmonies qui
semblaient de la matière unie à de l'esprit, ou le gémissement de
l'homme en proie à la fièvre de créer.

«Chercheur ébahi de ses verbes, de ses sanglots et de ses 80
visions, j'ai aperçu se hausser des dieux dans la nuit des mondes,
et, dans un embrasement, s'éprendre des volontés armées de
délire: toute une moisson d'épis balancés sous la brise crier vers
le soleil, la lumière, l'amour.

«Parmi la caresse des vents, j'ai senti la terre, ronde en sa 85
plénitude, rouler son tourment vers l'incorrupible beauté des
astres.

«Je vous ai accueillies, dans mes bras, Nuits divines, offrant, en
prodiges ferventes parmi les parfums, le blasphème et la
douleur, la pulpe ardente de vos lèvres. 90

65 I,II,III,IV fièvre *enivrée*; que 65 I,II,III,IV la *vraie* vie 68 I,II voix.
L'une III voix... /// L'une 71 I,II plaintes: elles 72 I,II,III si *vraies*
que 72 I,II,III,IV vérité *profonde* t'agrandissait 72 I,II t'accablant. Ne
75 I,II,III,IV sa *clameur* ne saurait le fléchir.» [III: ///] L'autre: // «Un
77 II de *musique* habite 78 II l'esprit, où le 79 I,II,III créer, ou *chercheur*
ébahi IV créer. // Chercheur <sans alinéa> 82 I,II,III,IV et dans un
embrasement *furieux* s'éprendre 83 I,II,III,IV délire; toute 84 I,II l'amour.
J'ai senti, *parmi la caresse des vents*, la III l'amour. // «J'ai senti, *parmi la caresse*
des vents, la 86 I,II,III,IV son *inlassable* tourment 88 I,II,III ai *accueilli*,
dans 88 I,II,III,IV bras *énamourés*, Nuits 89 III ferventes, parmi

«J'ai annoncé aux autres mon festin en leur prédisant que les roses qui orneraient leurs tempes cacheraient les plus meurtrières des épines, et que le vin, débordant des calices, ne serait qu'un poison.

95 «J'ai dit la flamme, le rêve, la souffrance, la volupté, la mort.

«Et ils ont ri de ce banquet.

«Ils sont allés à d'autres fêtes, mais je sais que leurs festins, à eux, avaient aussi des poisons qui donnent de la mort.

100 «Courbé sur un chevet d'insomnies, le regard las de fausses lumières, j'ai salué le spadassin du jour dirigeant ses flèches de pourpre vers la nudité de l'aurore.»

Cette autre :

105 «Mon âme, vous me l'avez à peine révélée, vous vers qui je m'étais avancé les mains ouvertes, le cœur prêt à recevoir en se donnant.

«L'intelligence paraissait à ma studieuse jeunesse un royaume digne d'être conquis.

«Je cherchais les raisons et les nombres, et la beauté avait fait de moi un de ses craintifs et fiévreux esclaves.

110 «Je m'étonnais de la folie des hommes et de leurs cruautés.

«J'ai interrogé le sphinx; j'ai crié vers lui, tâché de déchiffrer les secrets enfouis dans son front, receleur de mystères.

115 «De colère, un jour, je l'ai frappé pour qu'il me livre des fables que j'eusse apportées aux autres hommes, mes frères, avec ma science, mes sanglots et mes larmes.

94 I,II poison *déguisé*. J'ai III,IV poison *déguisé*. // «J'ai 95 I,II mort. Et 96 I,II banquet. Ils 98 I,II,III,IV poisons *et de* 100 I,II,III,IV spadassin *magnifique* du 101 I,II nudité *frissonnante* de III,IV nudité *frissonnante* de V nudité l'aurore.» // Cette <texte rétabli d'après I,II,III,IV> 105 I,II donnant. L'intelligence 107 I,II conquis. Je 108 I,II nombres et 109 I,II esclaves. Je 110 I,II,III,IV leurs *subtiles* cruautés 111 I,II,III,IV lui, *vers ses secrets* 112 I,II front de mystères. De *rage*, un III,IV front de mystères. // De *rage*, un 114 I,II,III j'eusse *apporté* aux 115 I,II larmes. II

«Il fut sourd à mes cris, aux supplications que, la poitrine gonflée de douleur et de désir, je poussais vers son immensité et son silence mortuaire.

«La vie, ce ne serait alors que des mirages qui se lèvent et créent, pour nos regards intérieurs, l'illusion divine. 120

«Tout n'était donc que rythmes barbares dans une nature ivre de meurtres et de carnages?

«La roue du destin broyait les êtres sans pitié; elle les choisissait à l'heure où l'aube de la jeunesse organise dans l'âme, ouverte à la connaissance, un orchestre savant d'harmonies. 125

«Oui, la mort, voleuse impitoyable, est venue m'arracher ma jeunesse pour en faire un paquet de boue et de poussière.

«J'eus, sur la nécessité, cette illusoire revanche de partir, pour les ombres inflexibles, escorté de la clameur divine des poètes.

«Mon agonie s'est confondue avec les sanglots des maîtres de la pensée et du verbe. Et je suis entré dans la nuit avec des paroles de lumière et d'amour.» 130

Celle-ci:

«Est-ce que les figures s'éteignent peu à peu?

«Est-ce que les images deviennent indécises jusqu'à se dissoudre dans le vent? 135

«Est-ce que le désir, à force de n'être pas assouvi, ne meurt pas lentement dans le cœur humain?

«Est-ce que les yeux qui ne se voient pas s'habitueraient à ne plus se désirer? 140

«Est-ce que l'amour se changerait en chose usuelle, nécessaire comme de manger, de boire ou de dormir?

«Est-ce que ce pourrait ne plus être l'émerveillement sans fin?»

116 I,II,III,IV supplications *ardentes* que 117 I,II,III,IV immensité *indéchiffrable* et 120 I,II divine. Tout 122 I,II carnages? La 125 II la *reconnaissance*, un 125 I,II d'harmonies. Oui 127 I,II de *sourde* poussière. J'eus III,IV de *sourde* poussière 128 I,II,III,IV partir pour les *grandes* ombres 129 I,II poètes. Mon

Celle-là :

145 «Je souffre: toutes mes dents souffrent, toute ma tête souffre, mes mains souffrent, et mes pieds, et mes bras, et mon corps entier; et mon désir jamais fini et mon âme dont le rêve ne s'éteindra pas.

150 «Je suis conscient de souffrir, de me regarder pantelant, déchiré, parce que je m'assure cruellement de l'amour, de sa persistance, du tintement de son grelot dans ma tête et mon âme.

«Je pleure dans le vent, le matin, le soir, la nuit.

«Je pleure; j'espère; je doute et je souris parce que j'ai douté. Et je goûte la tristesse de ce sourire; c'est une boisson amère.»

155 Celle-là encore :

«Je m'en suis allé avec des aveugles et ce départ me faisait mal comme s'il eût enfermé quelque symbole effrayant.

160 «Je suis parti dans la nuit avec des aveugles et des sourds et j'ai cru que je deviendrais aveugle et sourd; et il me semblait que, sur cette barque fouettée par les vents d'orage, je n'aurais pas souffert d'être aveugle ou sourd ou que, plutôt, ne sachant rien, j'eusse été, probablement, infiniment malheureux de ne plus voir ni entendre, de ne plus connaître la réalité, même douloureuse, de ne plus écouter des mots qui disent la vérité, même indicible.

165 Abîmes et contradictions!

«J'ai rompu du pain avec des aveugles et des sourds; j'ai bu de leur vin.

«Et puis, je m'en suis allé dans la nuit, le vent, tout seul, si seul! et j'ai bu mon âme, mes pensées devenues salées comme la mer.

170 «Le matin me surprit rompu d'angoisse. J'ai regardé en moi-même, en mes sensations; j'ai touché mes yeux, mon être. Et il m'a semblé que j'étais devenu, pour jamais, un sourd et un aveugle.»

146 I,II,III,IV souffrent et mes pieds; et 149 I,II,III,IV suis heureux de
150 I déchiré, *parceque* je 151 I,II,III,IV son *ineffable* grelot 153 I,II souris
parceque j'ai 154 II sourire, c'est 156 I,II,III,IV départ *minable* me 157 III
s'il *eut* enfermé 160 IV je *n'aurai* pas 170 I,II,III surprit, *un jour, roulé par*
l'angoisse

Et cette voix désespérée :

« J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme. Jamais je n'aperçois un lac, un fleuve ou une rivière sans frissonner et me sentir pousser à y élire un repos immuable. Jadis, la mer avec sa vastitude et son infini me constituait son prisonnier lyrique² et passionné sur des navires qui m'ont vu attaché, durant des heures, à leur proue. Nulle harmonie ne m'a semblé comparable à la plainte de l'océan. Je me suis saoulé des gémissements qu'il jetait à l'espace, et, si la lune laissait parfois sa traîne de diamants fulgurer sur les vagues, c'est dans ses plis que mon imagination trouvait une mort idéale. Ô mer inoubliable ! » 175 180

« J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme. C'était aux bords d'un lac où éclatait une végétation folle et sauvage. Le mépris des hommes et de leurs impostures, le goût du silence et de la solitude m'y avaient conduit. » 185

« Mon imagination peuplait l'horizon de souvenirs qui me composaient une société choisie. Ces êtres idéaux dansaient dans un souple et capricieux éther. Et ce n'était que vibrations d'ailes, caresses des choses. » 190

« Penché sur des lys d'eau³, je respirais ces fleurs qui, dans leur tentative désespérée de jouir de la lumière, avaient vaincu les puissances de l'abîme ; je saluais leur pacifique victoire ; je goûtais leur faiblesse redoutable, la vie qui, en elles, s'était réalisée en un poème de liliale beauté et, sur un domaine plein de mystères, érigée, glorieuse ! » 195

« Je savais que des morts gisaient là, pacifiés de tout leur tragique destin et qu'ils ne connaissaient plus l'iniquité de la » 200

2. Cf. « Rébus » : « Il est pâle d'avoir été le prisonnier de la mer et de l'infini » (*supra*, p. 128).

3. Cf. « Ivresse » : « Elle me tient penché sur les gouffres » (*supra*, p. 107).

175 I,II l'abîme, *jamais* je 178 I,II me *constituaient* son 180 II harmonie m'a 182 I,II,III,IV et si 182 I,II laissait, parfois III laissait, parfois, sa 188 I,II conduit. Mon 189 I,II,III,IV souvenirs *vivants* qui 191 I,II,III,IV ce *n'étaient* que 193 I,II des *lys* d'eau 193 I,II,III,IV fleurs *merveilleuses* qui dans 194 I,II,III,IV lumière avaient 197 IV et sur 198 I,II,III,IV glorieuse. // Je

lumière. Je désirerais les y rejoindre, leur demander de partager avec moi les secrets de leur agonie et leur désormais intangible repos.

205 «Je me préparais à descendre dans la mort; déjà, au bord des lèvres, l'eau me présentait ses breuvages d'oubli quand, soudain, un chant de la rive me fit sentir la beauté de la terre: c'était une voix pure qui s'élevait dans un frémissement de cristal.

210 «Je m'arrachai à l'étreinte de la froide déesse. Mes mains étaient couvertes de glaise, et dans ma bouche demeurait la saveur âcre des algues, de la mort, du néant.

«Sur le miroir du lac, les lis d'eau, qui avaient assisté au drame de la tentation, continuaient de boire les rayons, et de frémir.

«Auprès d'eux, j'étais un vainqueur sombre, devant les flots, le mystère, les jeux du destin et de l'avenir.»

215 Le champ de carnage, c'est nous-mêmes.

201 I,II,III Je *désirai* les 203 I,II repos. Je 204 I,II,III,IV déjà au bord des lèvres l'eau 206 I,II,III,IV beauté *du cruel univers*: c'était 207 I,II cristal. Je 211 IV lac les *lys* d'eau 211 I,II d'eau qui 212 I,II rayons et de frémir *sous le baiser des vagues*. Auprès III,IV rayons et de frémir *sous le baiser des vagues*. // Auprès 213 II j'*étais* un 214 III l'avenir.» /// Le 215 I nous-mêmes. // MARCEL DUGAS. II nous-mêmes. // Marcel Dugas. // (*Le Nigog*)

C'ÉTAIT UN P'TIT GARÇON...

*Je blâme également et ceux qui prennent
parti de louer l'homme, et ceux qui le
prennent de le blâmer, et ceux qui le
prennent de se divertir; et je ne puis
approuver que ceux qui cherchent en
gémissant.*

PASCAL¹

5

10

15

IL S'APPELAIT Mathurin et, tout jeune, il s'était « engagé » dans les épluchettes de blé d'Inde comme violoneux. Il jouait, jouait, jouait. Et derrière lui, traîné par une corde, son petit cochon le suivait. Il ne pouvait guère s'en passer: c'était son *alter ego*, son indispensable condition d'existence. Et avec ça, il était triste. En lui se débattaient tous les petits diables souffreteux qui avaient passé sur terre, toutes les petites filles qui n'avaient fait que

1. Blaise Pascal, « Pensée 405-421 », *Pensées*, section II, papiers non classés, série I, dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963, p. 549.

VARIANTES: I: Le Rat, « Douches rapides . C'était un p'tit garçon... », *L'Action*, 13 mars 1915, p. 1; II: « Douches rapides. C'était un p'tit garçon », *Psyché au cinéma*, p. 31-37; III (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 94-97.

1 I <titre> *Douches rapides* <note infrapaginale: Pour un cinéma d'aujourd'hui, hostile aux choses mélancoliques.> // C'ÉTAIT II <titre> *Douches rapides* <note infrapaginale: Pour un cinéma mystérieux et terrifiant qui s'ouvrirait sur la mer, le ciel et les inconnus impénétrables.> // C'ÉTAIT 1 I,II GARÇON... // À un « chasseur d'images ». <en italique> // Je 8 I,II PASCAL. // <épigraphe> *C'était un p'tit garçon / Qui p... du vinaigre / Qui jouait du violon / Sur la queue d'un cochon.* <en italique> // (CHANSON POPULAIRE) // II 9 I,II s'était engagé dans 12 I son alter ego <en romain>, son 13 I,II triste, mais triste! il ne finissait pas vraiment d'être triste. En

pleurer et qui, devenues grandes, continuaient à être des petites filles à pleurer, pleurantes. — Et puis, un bon petit cœur, le cœur un peu bête des cœurs bons, celui dont on dit en riant: «Vous savez, c'est un enfant, nous le briserons à l'heure venue, et après
 20 qu'il se sera vidé de toutes ses colères et de toutes ses larmes, on le roulera vers la mort, dans les langes d'enfant semés de petites croix, ce qui est une façon définitive de rouler les enfants, quand ils sont redevenus, parfois, des enfants enfants.»

Il avait une âme de Petit Chose, de Jack et de Poil de Carotte²,
 25 et toutes ces âmes mises à l'épreuve en même temps, différentes quoique sœurs, quand elles se mettaient à battre, chacune de leur côté, il lui paraissait que sa poitrine allait s'ouvrir et tomber, là, dans la rue, et qu'on lui volerait même ça, sa poitrine malade. Pauvre petit jeune homme!

Le jour, vêtu d'inconscience et de désirs morbides, à la saison d'été, il se mariait à la nature et lui faisait place en son âme. Il s'amusait à suivre le vol des papillons qui le grisait de couleurs et, volontiers, il s'imaginait un pareil destin: mourir d'une mort vaine, étouffé dans un calice de roses, ou à la première heure
 35 automnale, lorsque le froid transperce d'agonie les choses d'azur, les insectes trompés par les fausses promesses d'un été sans limites!

Et l'hiver, si son chagrin s'ingéniait en tortures, il se couchait au fond du jardin glacé et, laissant pleuvoir les étoiles liliales, se sentait mort, statue de neige. Pauvre petit jeune homme!
 40

Il dormait mal, la nuit, toujours réveillé par des cauchemars et le battement de ses artères. Il rêvait à des choses indicibles et la volupté le conduisait jusque sur les tours de Notre-Dame. Là, il rayonnait, taquinait la lune et les astres, parlait à ses anges
 45 gardiens, à des compagnons morts et à une petite fille qui s'était

2. Personnages éponymes des romans d'Alphonse Daudet, *Le Petit Chose* (1868), *Jack* (1876), et de la nouvelle de Jules Renard, *Poil de Carotte* (1894).

20 I,II ses *rages* et 21 I,II dans *des langes* 25 I âmes, mises 31 I,II d'été il 31 I,II place *entière* en 33 I,II et volontiers il 35 I froid *assassin* traverse d'agonie II froid *assassin* transperce 36 I été *qui serait éternel!* Et II été sans limites! Et 38 I chagrin *se mettait à l'accabler*, il 39 I liliales, s'imaginait mort

éteinte, un jour, d'avoir pleuré sur son gilet. Pauvre petit jeune homme!

Longtemps, il erra sur les routes; il connut des joies traversées d'orages et ce que l'on est convenu d'appeler l'humaine misère. Ayant appris à lire, il passait ses jours dans Rabier³, Forain⁴, Caran d'Ache⁵, et les autres. C'est vers eux qu'il allait instinctivement — les caricaturistes et les dessinateurs gais. Et son tempérament fantasque s'y alimentait d'une tristesse immense. C'est pourquoi, de préférence à tout, il les lisait. Son visage s'éclairait à la lecture d'*Achille fourre son nez partout*⁶. Un moment, il exultait — la durée d'un éclair — et la nuit se remettait à descendre.

Un jour, il s'assit au bord des chemins qui étaient croches, il s'assit et demeura longtemps à regarder le ciel, la verdure, les arbres et, là-bas, la mer roulant en bruit profond et sourd. Il leva ses mains dans la lumière, les fit danser et rit à gorge déployée de voir que les rayons les perçaient ainsi que de menues flèches. Il respira à longs traits et, portant une main à son cœur, il sentit qu'il s'en était allé, qu'il était partout et nulle part, dans le passé ou l'avenir.

3. Dessinateur et caricaturiste français, Benjamin Rabier (1864-1939) publia d'abord des dessins humoristiques et des histoires en images dans des périodiques français. Puis, dès 1906, il se mit à composer des livres pour enfants. Il est l'auteur d'une quarantaine d'albums, dont les héros sont des animaux qui vivent diverses aventures cocasses: *L'Album drolatique* (1895), *Caramel* (1904), *Les Tribulations d'un chat* (1908), *Les Animaux en liberté* (1910) (Marcus Osterwalder, *Dictionnaire des illustrateurs 1800-1914*, Paris, Hubschmid et Bouret, 1983, p. 856).

4. Peintre, auteur de lithographies et graveur français, Jean-Louis Forain (1852-1931) devint célèbre comme caricaturiste dans divers journaux, dont *L'Écho de Paris*, *Le Figaro*, *Le Monde parisien*, *La Revue illustrée*, *La Vie parisienne*. Il fonda le journal *Le Fifre* et, avec Caran d'Ache, le *Psst!*. Outre des lithographies, des affiches et des eaux-fortes, il a laissé plusieurs albums, dont les plus connus sont *L'Album forain*, *Nous, vous, eux*, *Les Temps difficiles* et *La Vie* (*ibid.*, p. 376-377).

5. Dessinateur humoristique et illustrateur français, Emmanuel Poiré (1859-1909) est né en Russie. À Paris, il collabora à diverses revues et adopta le pseudonyme Caran d'Ache, d'après le mot russe *karandach*, qui signifie «crayon». Il fonda avec Jean-Louis Forain le journal satirique *Psst!*. Il fabriqua des jouets en bois et composa de nombreux albums, dont *Nos soldats du siècle* (1889), *Les Lundis de Caran d'Ache* (1896), *Les Lundis du Figaro* (1898), *Pages d'histoire* (1904) (*ibid.*, p. 216-217).

6. Nous n'avons pu retracer cet album.

50 I,II dans M. Rabier, M. Forain 54 III lecture D'Achille <corrigé d'après I,II> 61 I,II de petites flèches 63 I,II s'était en allé

65 Alors, il éclata de rire, et si fort, si fort qu'il mourut dans son
rire, avec le murmure des feuilles, agitées par le vent qui pleurait
sur la terre.

70 C'était un p'tit garçon
 Qui p... du vinaigre,
 Qui jouait du violon
 Sur la queue d'un cochon.

66 I,II rire avec 66-71 I,II feuilles agitées et d'un roseau pleurant. // *C'était un p'tit garçon / Qui p... du vinaigre, / Qui jouait du violon / Sur la queue d'un cochon.* <en italique> [I: *Le RAT.*]

PHÈDRE

*Mes yeux sont éblouis du jour que je revois.
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.*

RACINE¹

Ainsi chaque jour, elle se fait conduire par ses esclaves sur la terrasse et là, devant le matin de pourpre, elle offre à la nature l'hommage de son désir. Magnifique proie! Divinité de nos ardeurs jamais éteintes! Symbole de la passion qui est la jeunesse sacrée des choses et des êtres ou bien renaissance des cœurs qui se reprennent à la chimère d'aimer! Jamais le destin ne s'était préparé une victime plus parfaite, plus expiatrice des péchés terrestres. Jamais pâte humaine n'allait devenir, par la douleur, un joyau plus finement ciselé.

1. Jean Racine, *Phèdre*, acte I, scène III, v. 155-156. Dugas a voué un véritable culte à cette pièce de Racine: «Quand ma gueuserie me permet d'aller entendre "Phèdre" à la Comédie française, j'en sors toujours ébloui, terrassé par ce chef-d'œuvre. Oui, beaucoup d'humanité coule à travers cette pièce; oui, les larmes et les gémissements atteignent les profondeurs de l'être» (Marcel Henry, «Réponse de Marcel Henry à quelques adversaires. M. Lozeau. M. Barbacole. Les Tripatailleurs de l'«Action sociale»», *L'Action*, 2 novembre 1912, p. 1).

VARIANTES: I: Le Rat, «Douches brûlantes. Phèdre», *L'Action*, 20 mars 1915, p. 1; II: «Douches brûlantes. Phèdre», *Psyché au cinéma*, p. 38-43; III: *Flacons à la mer*, p. 138-141; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 98-191.

1 I,II <titre> DOUCHES BRÛLANTES <note infrapaginale: Pour un cinéma d'amour.> // PHÈDRE // Ainsi 3 II,III moi. / (Racine.) <en italique> // Ainsi 6 I et, là 6 I,II,III le beau matin pourpré, elle 6 I,II,III nature entière l'hommage de son incoercible désir 7 I,II,III Divinité effrayante de 8 I,II,III Symbole adorable de 9 I,II,III renaissance douloureuse des 10 I,II d'aimer! // Jamais 11 I,II plus expiatrice des

C'est en esprit et en âme qu'il la faut vénérer. Il ne suffirait
 15 pas qu'un Racine l'ait chantée, nous en ait, dans un drame im-
 mortel, raconté l'histoire. Cette Reine peut satisfaire à la fois
 l'esprit et le cœur: car, imaginée de toutes pièces, œuvre de raison
 pure, elle solliciterait l'adhésion de l'intelligence, à l'égal de la
 20 Joconde². Si elle manque de sérénité railleuse, de cette félinité
 que l'on admire chez la Dame de Florence, c'est qu'elle est jetée
 dans le courant humain et devient l'âme d'un drame. Sans voix,
 sans manifestation verbale de son émotivité, elle rentrerait dans
 la catégorie des types purs, dépouillés de matière.

Heureusement elle parle et s'exprime entièrement: son secret
 25 nous est livré par ses paroles, et contrairement à l'élue du peintre,
 la bouche et le regard ne se fleurissent pas seuls de confessions.
 Phèdre éclate en aveux et c'est à l'âme et aux sens qu'ils vont
 frapper.

Elle brûle, en rêvant, de toute l'âpreté et de tout l'exclusivisme
 30 de la sensation. Maîtresse absolue de l'homme qu'elle désire, elle
 ne le posséderait pas davantage: elle le tient prisonnier dans les
 mailles de son être; elle le couve de sa passion. Vienne l'heure de
 l'union complète, les verbes adoreurs se marieraient aux
 effervescences de la convoitise avec une égale intensité!

Si elle rêve, c'est qu'alors elle subtilise l'image du héros. Elle
 en vit et en meurt. Les éléments, la nuit, le jour servent ses appétits
 d'aimer. L'air respiré lui semble un breuvage composé du sang
 de cet homme, et le soleil un globe de chaleur lumineuse qui, lui
 rappelant son origine, fait courir en ses veines un feu inex-
 40 tinguible. Troublée, visionnaire, elle écarte les êtres qui l'en-
 tourent comme pour accueillir le dieu qui ne vient pas, et, à son
 défaut, l'apparition souhaitée, plus encore, et jusqu'à la forme de
 cette épée dont elle aurait voulu mourir parce qu'elle appartenait
 au maître adoré.

2. Voir *infra*, p. 336.

16 I,II,III raconté la prodigieuse histoire 18 I,II l'intelligence à 19
 I,II Joconde du Vinci. Si 19 I,II,III félinité indécible, apanage de la 21 I,II,III
 l'âme essentielle d'un 25 I et, contrairement 30 I,II,III sensation. Maîtresse
 absolue 31 I,II,III le posséderait pas 32-35 I passion. // Si 44 I adoré.
 // Tout le jour, elle craint et appelle la nuit où, dévorée de fièvres au sein de l'obscurité, elle
 se composera de beaux délires. // Tendue

Tendue, ramassée en un spasme, elle devient violette de 45
 volupté, d'une volupté qui parvient à se taire, gronde et s'écoule
 en nappes intérieures. Sous des voiles, son corps fléchit et
 s'abîme. Elle frissonne d'un baiser que son imagination délirante
 a créé un instant, mais que la réalité lui arrache ainsi qu'une 50
 ombre folle, dissipée par une raison qui se repossède. Quel
 mariage que ces sens tumultueux avec l'intelligence ironique, et
 quelle puissance de s'accabler! Aux heures où les préjugés
 s'effacent et tombent, quelle ivresse de s'abandonner aux
 emprises du sentiment!

Et dans la clameur qui lui arrive des lointains horizons chargés 55
 de lumière, des arômes de tous les mondes, de cris d'oiseaux, de
 vagues pieusement murmurantes, elle boit le visage d'Hippolyte
 qui fuit et se dérobe à ses embrassements.

Sainte Phèdre!!!

47 I et *s'abîme*. Elle 51 I sens *effervescents* avec 52-55 I s'accabler! //
 Et 53 II,III aux *divines* emprises 56 I,II,III des *arômes* de 58 I embras-
 sements. // *Sublime* Phèdre!!! // LE RAT.

LA DÉFAITE DU PRINTEMPS

5 SUR DES TERRES d'où s'est enfuie la joie d'aimer et de vivre, le soleil promène ses rayons : il marche tout le jour, environné de sa gloire et de prismes aveuglants; il est un dieu cruel qui se plaît aux sarcasmes terrestres. Cependant que la mort s'avive, se repaît de mille têtes, il se fascine, éternel Narcisse, dans je ne sais quelle fantasmagorie de rires et de miracles verdoyants. Il est la vie qui coopère à la dévastation, aux forces brutales, au destin. De sa bouche rayée de feu, quel hymne guttural s'élance ! Ne dirait-on pas une mappemonde en délire, un symbole de l'anarchique cosmos, je ne sais quel dieu barbare, roi diurnal d'un temps meurtrier, qui s'accorde à la sauvagerie des hommes et leur

VARIANTES: I: Le Rat, «Douches crispées. La défaite du printemps», *L'Action*, 29 mai 1915, p. 4; II: «Douches crispées. La défaite du printemps», *Psyché au cinéma*, p. 69-81; III: «La défaite du printemps», *L'Escholier*, 22 septembre 1916, p. 2-3; IV: *Flacons à la mer*, p. 142-148; V: «Le printemps», *L'Estudiant*, Joliette, mars 1938, p. 6 [Extrait de «La défaite du printemps» reproduit à l'occasion d'un «Hommage à Marcel Dugas»]; TEXTE DE BASÉ: *Paroles en liberté*, p. 102-108.

1 I *Douches crispées* <note infrapaginale: Pour un cinéma de 1915 où, à travers des lanternes sanglantes, on apercevrait une mer de jeunes têtes coupées.> // LA 1 I,II,III PRINTEMPS // À M. de Paillasse, Moi — et les autres clowns. // Sur V <titre> LE PRINTEMPS // Malgré le <cf. lignes 28 et suiv.> 3 I,II,III,IV promène d'insolents rayons 4 I,II,III,IV se plaît aux 6 II,III sais quel fantasmagorie 8 I la mort, aux 9 I,II,III,IV bouche indécise, rayée 9-12 I s'élance! Il s'accorde en quelque sorte à 10 II,III,IV symbole précis de 12 I hommes; il leur

répond à sa manière? Et les étoiles, qui ne savent pas mentir, elles, et la lune vêtue de mystères et de halos sont toutes tristes; elles frissonnent de l'exil du soleil dans une conception de fureur qui s'intitule la force. Le crime de la terre rejaillit jusqu'aux comètes; les correspondances s'établissent de toutes choses. Pour que l'iniquité ne soit pas à jamais consacrée, voilà que la faiblesse se fait amour afin de sauver la force qui s'égare. 15

Les étoiles frémissent, protestent; la lune a mis son voile de mélancolie et, sur sa robe transparente, il semble qu'elle traîne tous les soupirs des âmes écrasées. 20

Le printemps cache une multiple défaite! En vain les feuilles éclatent dans la joie de vivre! En vain le chœur aérien des harmonies du printemps chante en la sérénité du soir! Mai nous arrive sur des vagues de sang: la brise du matin si douce, douce comme caresse de mère, est grosse de sanglots. 25

Pourtant, malgré le deuil de la terre, quelle fête de surface s'est préparée, qui assure le triomphe de la vie sur la mort! Le ciel s'ouvre au-dessus des toits, des flèches d'églises, de la foule courant à ses plaisirs, et laisse tomber sur les choses une poussière dorée, un rayonnement qui pique de la flamme aux brins d'herbe. Des battements d'ailes qui bruissent, se soulèvent, retombent, se frappent, font taches sur l'horizon. Les arbres ne tendent plus au firmament des branches dépouillées; une dentelle verte a dérobé le cynisme de leurs bras nus. De légers nuages bordés de lumière passent lentement sur l'azur. On dirait des gondoles frôlant les cryptes astrales. 30 35

13 I manière. Et les étoiles qui 13 II,III,IV les *humaines* étoiles
 14 I,II,III halos, sont 15 I,II,III,IV fureur *sanguinaire* qui 19 I,II,III
 s'égare. Les IV s'égare. // Les <sans alinéa> 20 I,II,III,IV voile d'*indicible*
 mélancolie 21 I robe *diaphane*, il 23 I une défaite 25 I,II,III,IV
 harmonies *printanières* chante 27 I,II,III,IV comme une caresse 29 I mort!
La grande voûte céleste s'ouvre II,III mort! *La voûte céleste* s'ouvre 30 I,II,III,IV,V
 d'églises et de 34 I,II,III taches *sombres* à l'horizon *vermeil*. On ne voit plus les
 arbres *tendre* au IV,V taches *sombres* à l'horizon *vermeil*. Les 35 I,II,III,IV,V
 branches *laidés* et dépouillées 37 I,II,III,IV lumière, qui passent 37-
 39 I,II,III,IV,V l'azur, *forment des îles diaphanes*, nous donnent à songer [I: , un peu,
 à des gondoles *immaculées*. Vers les lointains *infinis*, le

Vers les lointains, le vent les pousse. Premier baiser de la vie
 40 terrestre, emporté dans les plis des ondes célestes avec le parfum
 et le tressaillement des choses, pendant que le dieu Printemps,
 secouant dans l'espace sa tunique, jette ça et là, en une pluie
 abondante, des germes créateurs de vie. Le sol est travaillé de
 45 résurrections; sur des frêles tiges, tulipes et jacinthes se veulent
 épanouir. Fouettée de parfums, la terre, abreuvée de la caresse
 humide des aurores, vibre de jubilations sourdes, inarrêtees. C'est
 le printemps dressé dans la fête des choses, un printemps qui
 appelle l'amour, où les bouquets de cerisiers simulent des
 50 couronnes de liliales épouses. — Une levée d'arbres et de roses,
 de buissons hospitaliers aux oiseaux en amour, qui nous offre ses
 verdure, ses rayons et son cri. Dominateur, géant qui écrase la
 vanité des hommes et des choses, le Mont-Royal se précipite dans
 la lumière.

On dirait que la terre pourrait être heureuse, qu'elle se pare
 55 en cet espoir-là: et que le temps, par un miracle magique, ne
 connaîtra plus la mort. En puissance, rêves, illusions, beauté
 fleurissent l'âme humaine. Est-ce que de neuves espérances ne
 vont pas s'ouvrir et la douleur s'arrêter? Ah! si elle allait s'éteindre

40 I,II,III,IV,V terrestre, c'est toi qu'il emporte dans les plis de ses ondes
 avec 41 I,II,III,IV,V choses, tandis que 42-46 I,II,III l'espace éclairé sa
 tunique pourpre, jette, ça et là, en pluie mystérieuse, les germes qui, demain, feront
 éclater sur le sol des milliards d'existences. De toutes parts, la résurrection commence à sourdre
 du sol: tulipes et jacinthes s'épanouissent avec leur haute allure sur de frêles tiges. [II,III:
 //] L'herbe a des senteurs exquis, et de la terre qui s'abreuve de la fraîche rosée des
 aurores, montent des arômes mêlés de jubilations IV,V l'espace éclairé sa tunique
 pourpre, jette ça [V: ça] et là, en pluie mystérieuse, les germes créateurs d'existences.
 Le 44 IV,V résurrections florales: sur de frêles 46 I,II,III inarrêtees. Dans
 l'atmosphère, on [I: l'on] croirait voir flotter des lueurs échappées de l'éternel Eden, et, au
 cœur de tous les objets de la création, gît comme une parcelle de la splendeur éthérée.
 Dominateur, immuable géant 47 V choses, où les bouquets des cerisiers sont
 comme des 49 IV,V liliales épousées — Une levée folle d'arbres 50 IV,V nous
 jette ses 51 IV,V Dominateur, immuable géant 52 I,II,III des choses et des
 hommes, le 53 I,II,III lumière, riche de ses promesses toujours [I: réalisées]
 accomplies. // Enveloppés par ce décor trépidant de renouveau, par cette levée folle,
 universelle, de verdure, d'arbres et de roses, des vols d'oiseaux se traînent sur les fils invisibles
 de l'empire céleste, cependant que, dans l'irradiation solaire [I: .] des essaims d'abeilles
 pétulantes se poursuivent, se laquinent à n'en vouloir plus finir. Les buissons creux s'ornent
 de feuilles nouvelles, commencent à se faire hospitaliers aux oiseaux en amour. Du blanc!
 Est-ce un mirage des yeux? Que non pas! // Ô frais bouquets de pruniers et de cerisiers,
 vous êtes comme les couronnes des blanches épouses. Ainsi qu'elles, vous ne vivez qu'un
 matin. // On 55 I,II,III,IV,V et le 57 I que, de

une fois qui serait la dernière! Si elle consentait à n'être plus
l'hôte de la terre et à permettre que la vie fût, désormais, un long
chant d'adoration, d'enivrantes réalités! 60

Leurre, leurre certain! Ce printemps éclaire des cœurs
bouleversés, des âmes aux espoirs défaits; et, sur des plaines
labourées de sang, piétinées par les chevaux, une moisson de
jeunes hommes, mes frères, n'ayant pas choisi la mort, vont 65
s'anéantir.

Alcibiade se meurt, Alcibiade va mourir!

C'est la mort du printemps. Quelle moisson dans nos filets de
pauvres têtes coupées! Jamais, de leurs yeux éblouis, elles ne
verront désormais la beauté des matins ou la magnificence des 70
soirs! Elles ne les ouvriront plus sur les renaissances, les prés de
velours, la mousse qui lèche le tronc des arbres, les frondaisons
d'or, ou devant le rire de l'aube. Jamais plus elles n'entendront,
dans la poésie des heures qui agonisent, les oiseaux chanter à
travers les cloches de l'église, et, au milieu du silence des nuits, 75
jamais plus elles ne pleureront, en voyant la lune glisser sur le
talus des tombes. Éternellement pâles du baiser mortel, elles ne
frémiront plus, ardentes d'orgueil trahi, sous la caresse de
l'amour. Elles ne frémiront plus!

60 I,II,III,IV,V l'hôte *importun, accablant* de la terre et permettre
61 V réalités! // Marcel Dugas. <fin> 62 I,II,III,IV leurre *immense!* Ce
62 I,II,III,IV cœurs *vides*, bouleversés 63 I,II,III,IV espoirs *arrachés*; et
65 I,II,III,IV frères, *avides de clartés*, et n'ayant 65 I vont *s'engloutir*. //
Alcibiade 67 I Alcibiade *veut mourir* 68 I,II,III,IV filets *sanglants* de
70 I verront, désormais, la II,III,IV verront désormais, la 71 I les *printemps*
terrestres, les *prairies* de velours *vert*, la mousse *fleurie* qui II,III,IV les *résurrections*
terrestres, les *prés* [II,IV: *près*] de velours *vert*, la mousse *fleurie* qui 72 I arbres
feuillus, et les *frondaisons* d'or, et les *champs émaillés de fleurs*. Jamais II,III,IV arbres
feuillus, les 73 II,III,IV l'aube *qui, la journée révolue, s'achève en une quotidienne*
apothéose de lumières fulgurantes, de labeurs finis et de félicités complètes.
Jamais 75 I du *grandiose et solennel* silence des nuits *sereines*, jamais II,III,IV du
solennel silence des nuits *sereines*, jamais 77 I, II,III,IV tombes *aimées*. Éternel-
lement 77 I mortel, elle ne 79 I,II,III,IV l'amour et des *lèvres pâmes*.
Elles 79-87 I,II,III plus! // ... Non. Mais d'autres êtres *poursuivront leur rêve*
intérieur, iront jusqu'au bout de la chimère; ils la connaîtront sous toutes ses faces en tâchant
de se connaître à travers elle; ils chanteront, dans le jour et la nuit, le rêve entrevu, et
s'efforceront de faire oublier les chefs-d'œuvre [I: *morts avec eux, les cris divins que l'on*
n'entendra pas.] *étouffés par le crime européen, le chant inconnu qui aurait immortalisé*
une âme et un nom. // C'est

80 Que va-t-il donc rester d'eux qui soit vif comme une présence,
 témoigne encore de la danse sacrée sur le rivage terrestre? un
 chant perdu, une parole qui s'égale à l'adieu des cygnes mourants
 sous le silence des nuits: la voix des éléments, le mugissement de
 la mer, la fraîcheur du jour qui naît, ou, sur tous ces enfants de
 85 la mort, emplis d'éternité, seule, la prière d'une mère? quelque
 cantique tombant sur la steppe dévastée de l'âme humaine...

C'est la défaite du printemps! Néron dit adieu à l'amour, aux
 violettes, il s'en va vers la férocité.

Déjà, il a commandé que l'on tue des esclaves; déjà, il trempe
 90 dans le meurtre ses mains qu'il aurait pu consacrer à l'amour.
 Ironique, crispé, Pétrone avec mélancolie déchire le cantique
 qu'il dédiait au plaisir¹.

Tous les Nérons, tous les Alcibiades, d'ailleurs, s'élancent au
 carnage, au sac des villes et des hameaux, à la destruction des
 95 cathédrales. Les vierges s'arrachent de leurs bras, ploient comme
 des tiges à jamais brisées.

Le printemps voit cette ironie de la terre, de la jeunesse, se
 levant tout armée pour l'œuvre de mort, devant un soleil qui, hier,
 commandait la vie et l'amour. Le printemps est défait! Ils ont
 100 crié tellement fort; ils ont tellement lancé vers le ciel la clameur
 de destruction que le printemps aussi semble fatigué, qu'il
 s'affaisse comme s'il allait s'évanouir. Ce printemps donne
 l'impression d'une chose brûlante qui ne sera pas apaisée, ou,
 selon les heures, de mourir avec les êtres et les choses.

105 Et qui ne porte en soi un printemps dont, chaque jour, il est
 dépris par une fin crucifiante?

1. Allusion au *Satiricon*, œuvre licencieuse de Pétrone, ami de Néron.

84 IV la *neuve* fraîcheur 86 IV cantique *éploré* tombant 88 I,II,III
 violettes; il 88 I,II,III,IV *férocité*. // Déjà 91 I,II,III,IV *déchire son*
 cantique 95 I *vierges se meurent de les voir partir*, s'arrachent de leurs bras *avec*
angoisse, ploient II,III,IV *vierges se meurent de leur départ*, s'arrachent de leurs bras
avec angoisse, ploient 97 I *cette ironie immense de* II,III,IV *cette extrême ironie*
 98 II,III,IV de la mort 102 I s'évanouir. Le printemps 105 I,II,III,IV
 printemps *indicible* dont

Printemps sacré dont la renaissance me fut une mort si difficile!...

Printemps dionysiaque où, pour aimer, dans une nuit qui s'est éteinte, des lèvres s'étaient mises à rougir! Printemps fini, quel que fût ton visage, d'amour ou d'angoisse, je te garde serré à moi-même, comme une image éloquente des heures qui se dérobent, une cicatrice où j'irai boire le sang de la vie. 110

Printemps qui s'émerveille de lui-même, printemps vierge et musqué, ironique et trompeur, oh! cher printemps libertin, dont tous les bouquets secouent les effluves du désir, de la tendresse et de l'espoir, tu m'as vieilli! Mais je suis si jeune! Je m'élancerai, vaincu, sur la route de l'espérance, acceptant toutes les musiques, et, aussi, toutes les fatalités. Je souffrirai; je désirerai mourir; et puis, je me relèverai des prostrations pour défier le jour et ses injures. 115 120

Je serai le poète déchiré par le soupir de la nuit, les clameurs du réveil, jusqu'à ce que, mille fois abattu, je redresse le front pour m'abreuver encore aux étoiles.

107 I Printemps *divin* dont 109 I Printemps *désespéré* où 111 I garde, serré 112 I,II,III,IV image *plus* éloquente 112 I qui *passent*, une 114-116 I Printemps *fleuri*, dont tous 116 I de *l'amour* et 120 I,II,III des *terrassements éphémères* pour IV des prostrations *éphémères* pour 123 I fois *vaincu*, je 123 I,II,III,IV redresse *mon* front pour m'abreuver, *une dernière fois*, des étoiles *finales*. [I: // LE RAT; III: // Marcel Dugas.]

FANTAISIE

LE BROUILLARD emmaillote la ville de ses langes. Elle s'éveille mal, ou on dirait qu'elle a dormi enroulée dans un manteau transparent et humide. Elle ne semble pas vouloir accomplir sa
5 besoin quotidienne de bon cœur. Elle souffre sur ses jointures; elle est courbatue; elle a mal à la tête comme si elle avait bu de l'alcool. Elle se retourne sur elle-même, avec ses autobus, ses trottoirs, ses piétons, ses monuments, églises, statues, jardins, ses habitants aux ambitions réalisées ou déçues, sa tour Eiffel, son
10 Trocadéro, son Opéra, ses hôtels, le Louvre, le Panthéon et sa montagne Sainte-Genève. Dans sa culotte de bronze, Monsieur Diderot du boulevard Saint-Germain regarde avec des yeux sans émotion les cafés qui, protégés de toiles tendues, abritent leurs

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Fantaisie», *La Presse*, 6 décembre 1920, p. 2; II: *Flacons à la mer*, p. 124-128; III (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 109-113; IV: «Ce cher vieux Paris», *La Revue populaire*, vol. 37, n° 12, décembre 1944, p. 12 [avec une photo de Marcel Dugas].

1 IV <titre> *Ce cher vieux Paris* // Par Marcel Dugas <note infrapaginale: *Ce beau texte de Marcel Dugas est extrait de son dernier livre: Paroles en liberté, paru récemment aux Éditions de l'Arbre, à Montréal.*> // Le I <titre> FANTAISIE. // La ville est toute saisie par les langes du brouillard. Elle 3 I,II dormi péniblement enroulée 3 I dans son manteau 6 I est courbaturée; elle 6 I,II bu un alcool mauvais. Elle 7 I,II elle-même avec 9-12 I tour Eiffel, son Trocadéro, son Opéra, son hôtel de Bretagne, plein de moines et Mathieu qui, au piano, corrige un quatuor qui sera célèbre. // Monsieur Diderot du Boulevard Saint-Germain, dans sa robe de bronze, regarde

habitués, jouant à la manille et buvant des grogs américains¹. La
rue monte et descend, paraît glisser sur des nuages ouateux. Un 15
homme ivre trébuche, s'abat et pousse un juron. Des autos
ronflent; les voitures aux essieux gelés grincent et se plaignent.

Saint-Germain dresse sa tour dans un ciel laiteux où passent
et repassent des lueurs de veilleuse que fait un soleil rougi,
semblable à un astre d'album. La nature a l'air d'un cinéma de 20
cinq heures du soir. Sur sa toile qui s'étire au loin, Notre-Dame
s'estompe avec ses tours gothiques, ses chimères qui grimacent
davantage dans la brume et ses saintes qui esquissent des gestes
de bénédiction. Fantomatique, la Sainte-Chapelle perce la nue de
sa flèche effilée. 25

La Seine promène un flot bourbeux, grouillant d'ombres qui
se déploient en éventail et se referment avec des bruits étouffés
par la clameur plus forte de la ville. Des chalands sur la rive rêvent
de départs prochains. On dirait, vêtus de brume, de gros oiseaux
captifs sous des bâches. Le vent s'est arrêté sur les guirlandes de 30
lierre qui tapissent les quais où descendent des rires figés de
gouttes d'eau. Aujourd'hui pas de ces pêcheurs-philosophes qui,
durant des heures et des jours, accroupis sur la berge, tentent de
prendre des poissons qui se font rares. Ils philosopheront à leur
manière ou pas du tout, peut-être maudiront-ils ce froid si 35
 Brusque, si déconcertant au milieu d'un automne qui, hier, nous
avait gâtés de son chaud soleil.

1. « L'amateur d'art que fut Diderot n'aurait pas dénoncé ce voisinage. Et il
est là effectivement, de l'autre côté du boulevard [Saint-Germain], assis, aux
aguets, dans son fauteuil Louis XV de bronze. Cette statue de Gautherin, assez
expressive, avait été en 1886 placée exactement à l'emplacement de la maison du
philosophe, en face de l'actuel restaurant Lipp. Les nécessités de la circulation
l'ont fait déplacer de quelques dizaines de mètres » (*Le Nouveau Guide des statues
de Paris*, Paris, Bibliothèque des arts, 1988, p. 97).

14 I habitués qui jouent à la manille et absorbent des II habitués
jouant 16 I trébuche, s'étend et 18 I,II tour vétuste dans 20 II nature à
l'air 21 I,II loin, c'est Notre-Dame s'estompant, avec 23-26 I gestes bénisseurs.
C'est la Sainte Chapelle, fantomatique, dont la tour effilée perce la nue. // La II
gestes de bénédiction. Fantomatique, la 26 I flot vaseux, grouillant 28 I,II
rive, rêvent 29 I prochains. Ils sont vêtus de brume et semblent transis de froid. Le
II prochains. Ils semblent vêtus 31 I quais sur lesquels descendent des gouttes
32 I,II d'eau. On ne verra pas aujourd'hui ces 32 I ces pêcheurs philosophes qui
33 II de capter des 34 I,II à notre manière 36 I,II automne attardé de
douceurs, complaisant à nos mélancolies, à nos joies [II: .] et qui nous avait gâté de

Plus loin, les Champs-Élysées engourdis, blessés dans leurs
feuilles, platanes, arbustes et qui geignent sous les morsures du
premier froid.

Et le Boulevard multiple, avec son peuple nombreux et
trépissant, hâve et chétif, qui virevolte, remue, se trémousse. Le
Boulevard, malgré tant d'humanités qui se heurtent, se
contredisent, ou s'applaudissent, vit sa vie de tous les jours, mais
avec un air maussade et renfrogné. Il n'aime pas à rouler sur lui-
même dans le brouillard. Les piétons emmitouflés, bourrus, se
croisent, s'agitent, viennent, disent un mot glacé, et se quittent.
Des cafés se remplissent de gens qui s'y réfugient pour échapper
un moment aux atteintes du froid. Ces cafés sont encore sans feu.
Et ces gens continuent d'avoir froid devant des tasses de café
fumant.

Mais diable ! il faut bien vivre, ou avoir l'air d'agir comme si
on vivait. Et voilà que ce monde sort des restaurants, s'engage
dans des rues diverses, courant après le plaisir, l'or, l'abondance,
la misère, la peine. Comme tous les jours, si nerveux soient-ils, ils
répètent des gestes qu'une longue habitude leur fait accomplir.
Ils bâclent des affaires, édifient des projets, écrasent des empires,
en élèvent d'autres.

Les pensées, toutefois, sont paresseuses de par la faute de ce
brouillard qui engourdit. Les pensées qui s'agitent, telles des
grenouilles aux cuisses ankylosées par le froid. Un rhume point ;
la toux déchire des poitrines ; ce bonhomme qui hèle un fiacre
est accablé par sa goutte. Les trottings, frileux, — nuée d'oiseaux
abattus sur le boulevard — s'envolent, n'ont pas l'air de marcher
et s'engouffrent dans les remous de l'atmosphère vaporeuse.

La bise nous donne la peur d'avoir encore plus froid.

38 I les *champs Élysées* engourdis 39 I qui *gémissent* sous 41 I et
puissant, hâve et chétif qui virevolte se remue 47 I croisent, vont,
viennent 47 I,II glacé, reviennent et 48 I cafés sont remplis, les
gens 49 I froid. Mais on ne chauffe pas encore. Et 50 I,II café fumantes. //
Mais 56 I,II qu'un long usage leur 60 I,II brouillard engourdisseur. Les
pensées qui s'agiteront, telles 61 I point; une toux déchire la poitrine;
ce 63 I,II d'oiseaux vivants abattus 64 I s'envolent n'ont 65 II l'atmos-
phère languide et vaporeux. // La froidure nous II l'atmosphère humide et vaporeux.
// La 66-88 I froid. // Avec <...> elle-même. // Paris

Paris baudelairien, Paris mûr pour la glace et le givre, Paris guetté par le knout du froid, comme tu vas gémir et hurler, toi, le mou qui s'affale sur les oreillers du doute et de l'amour! Ton nez, humeur de délices, qui se complaît aux senteurs de chair, à la richesse des corruptions, il gèle, te dis-je! Ton nez pleure de rhume. À cet hiver dont tu te plains et qui te choque, je voudrais substituer le mien — l'hiver canadien! celui qui t'accablerait sérieusement, n'aurait aucune pitié pour tes molleses. Je te vois dressé sur tes reins, glacé jusqu'aux entrailles, fouetté de soleil et de neige, ne gardant rien de ta pose journalière, et tout nourri de santé et de vigueur. Je te sentirais devenir sauvage et forêt vierge.

Les images les plus froides et les plus cocasses, les plus éloignées de ta civilisation, m'assiègent. Je m'ingénie à te composer un hiver avec elles. Je vois ta surprise si ce paquet d'hallucinations polaires, j'allais le lancer dans ton ciel pour qu'elles se changent en réalités. Mais j'ai pitié de toi, cher adorable Paris! Ton hiver douillet ne sera pas transformé en glaces canadiennes ou quelque chose d'approchant. De l'hiver véritable, tu ne connaîtras qu'une vague sensation, le rêve du froid.

Avec ses autobus, ses trottoirs, ses piétons, ses monuments, sa tour Eiffel, Notre-Dame, et l'Opéra, la ville, saisie par les langes du brouillard, continue de se retourner sur elle-même.

67 II Paris *baudelairien*, Paris 76 II pose *habituelle*, et 88 I,II monuments, *églises, jardins*, sa tour Eiffel, [I: *Eifel*] Notre-Dame, son Opéra

Page laissée blanche

APARTÉ

Page laissée blanche

PAUL MORIN¹

T ON GRENIER², ce n'est plus qu'une arche flottante dans la nuit du néant.

Jadis, il pointait vers le ciel qui, pour l'enchanter de féeries, lui versait la pluie d'or de ses planètes.

5

1. Paul Morin (1889-1963) a publié *Le Paon d'email* (Paris, Lemerre, 1911) et *Poèmes de cendre et d'or* (Montréal, Éditions du Dauphin, 1922). Marcel Dugas et Paul Morin se sont très tôt liés d'amitié. En 1910, ils se retrouvent à Paris et fréquentent les mêmes milieux, notamment le salon de la comtesse de Noailles. Dugas se rend souvent chez Paul Morin et son épouse; dans une lettre à sa sœur Maria, il dit avoir fêté le jour de l'an 1911 chez eux (lettre à Maria Courteau, 1910, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/19). Le 17 juillet 1912, avec René Chopin, il assiste à la soutenance de thèse de doctorat (*Les Sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*, Paris, Émile Larose, 1913) de Paul Morin. Marcel Dugas a contribué largement à faire connaître l'œuvre de Morin au Canada: le 6 janvier 1912, il publie un compte rendu élogieux du *Paon d'email* dans *L'Action* et, le 15 mars 1913, il y présente la thèse de son ami; il lui consacre l'une de ses conférences du *Nigog* (le 21 mars 1918) et un chapitre d'*Apologies* (repris et augmenté dans *Littérature canadienne. Aperçus*). Selon Marcel Dugas, Paul Morin représente «la rupture la plus complète [...] avec ce qui, dans le passé, avait fourni matière à la fantaisie ou création du poète» (*Littérature canadienne*, p. 58). Il a créé un art indépendant «de la morale, de la religion ou du patriotisme» (*ibid.*, p. 67) et donné «à notre poésie une forme à peu près parfaite» (*ibid.*, p. 72). De son côté, Paul Morin a dédié à Marcel Dugas la section «Le reflet du temps» du *Paon d'email* et l'a associé à Guy Delahaye et à René Chopin dans «Le triple hommage» (*Œuvres poétiques*, Montréal, Fides, 1961, p. 217-218).

2. «Dans un grenier de luxe où fusaient mots et ris / Sous le rayonnement de ta grâce suprême / Tu m'apparus le front promis au diadème» (René Chopin, «Au même» [poème dédié à Paul Morin], *Dominantes*, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 78).

Vénus, les Gémeaux, Orion, souriaient au paon bleu³ qui, sur le toit, ocellait⁴ dans la nuit.

Minutes exaltantes de ce grenier en fleurs!

Et tout brûlant de flammes que la jeunesse et le ciel
10 conjuguent par miracle pour la joie des humains.

Il n'avait — il faut l'avouer — de grenier que ce que les mots en peuvent supporter.

Quelle crainte, soudain, me saisit d'offenser ces réalités qui furent élyséennes!

15 Grenier... par un abus de mots, une licence cajolée par le voisin, celui qui prend des libertés avec la lune, patauge dans le marais avec le crapaud, et met sans sourciller son doigt dans le nez de Vénus.

Grenier... Immense grief, imprécision méritant le supplice de
20 la question, les fouets de la torture.

Bien plutôt une cité aérienne. Sur le parquet doré, nous construisions châteaux en Espagne⁵ ou de cartes qu'un souffle venu de la fenêtre ouverte renversait dans nos rêves.

Et ton rire, Poète, semblable à une flèche d'argent décochée,
25 faisait tressaillir sur leurs bases Apollon, Diane et Astarté.

Tu avais hospitalisé ce qui reste de l'aventure des dieux: des images, des marbres et des statues...

Un rideau de livres; des lumières tamisées; un saint Georges dans la vitre terrassant le dragon; des fleurs vivantes jaillissant des
30 vases de Gallé, et des parfums, du santal, des fouets laissés par mégarde sur une chaise pour je ne sais quel supplice inédit, et il

3. Allusion au titre du premier recueil de Paul Morin, *Le Paon d'émail*.

4. «Oceller» (Semer d'ocelles, de taches en forme d'yeux) est un verbe transitif, désigné comme un néologisme dans le Littré.

5. «Un rêve de palais aux marbres éclatants / Qui s'écroulent sans trêve... / Beaux châteaux en Espagne, innombrables, divers, / Que chaque heure renverse et ronge, / Vous n'êtes que nuages, songe» (Paul Morin, «Espagne», dans *Œuvres poétiques*, p. 58).

me semble bien qu'il y avait aussi une grande assiette où s'offraient des fruits, des éventails d'ivoire afin de donner un peu d'air à la damoiselle élue, et des cigarettes d'Orient qui voulaient bien être fumées. Puis, dissimulée sous l'alcôve, une toute petite armoire receleuse de nectars. Que la mémoire s'incline devant l'évocation des ivresses perdues!

Ces souvenirs! Baisers de feu entrés dans la chair qui en garde une empreinte indélébile.

.....

Dans un sonnet connu des deux mondes⁶, l'Amérique et la France, tu as imaginé un rêve que je n'ai jamais fait.

Czar de mille haras⁷! Bigre! Peut-être savais-tu que j'avais beaucoup aimé le cheval de mon père, qui était si beau, arqué sur son pelage. Mais c'est tout. Qu'aurais-je fait de tous ces chevaux?

Ce rêve, c'est le tien: tu me l'as prêté généreusement. Ah! si j'avais un haras, tous mes étalons, mes juments et poulains seraient à toi. Je ne pourrais rien refuser à celui qui, un jour, chevaucha superbement ce cheval monté dans la légende avec ses ailes d'or. Mais je n'ai à t'offrir que ce mélancolique songe d'une arche flottante dans la nuit du néant.

Songe pleuré, emporté dans l'exil humain. Sorte de talisman collé à nos peaux et qui ne périra qu'avec elles.

De la mémoire se lèvent des déesses rieuses, penchées sur des sources fraîches où des lèvres qui furent jeunes burent la liqueur de la foi et de l'amour.

Images vite dénouées, et qui ne remplacent pas la présence réelle, la réalité de jadis. Images jouant à la surface des abîmes du

6. Allusion au poème «Le triple hommage» que Paul Morin a dédié à ses amis «Marcel, Guy et René». La partie consacrée à Dugas a la forme d'un sonnet, auquel Morin a ajouté un vers comme envoi.

7. «[...] nous qui rêvions d'ingurgiter, tout cuit / Un plat quotidien de lauriers et de roses, / Le destin nous a réservé bien d'autres choses: / [...] Tu es cavalcadour, quand tu mérites d'être / Czar de mille haras» (Paul Morin, «Le triple hommage», partie I [dédiée à Marcel Dugas], *op. cit.*, p. 218).

temps. Mais quand même, ce songe unique qui fut le nôtre, je
60 veux dans cette nuit de mars, le ramener devant ton souvenir.

RENÉ CHOPIN¹

TU PORTES ton cœur en exil² comme l'autre René³ présentait le sien en écharpe.

1. René Chopin (1885-1953) fit ses études classiques au Collège Sainte-Marie et son droit à l'Université Laval à Montréal. C'est là qu'il se lia d'amitié avec Marcel Dugas. Ils se retrouvèrent à Paris en 1910-1911. De retour au Canada, Chopin exerça le notariat à Montréal, tout en collaborant à *L'Action*, au *Nigog* et à *La Revue moderne*. Il est l'auteur de deux recueils de poèmes, *Le Cœur en exil* (Paris, Georges Crès, 1913) et *Dominantes* (Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933). En 1944, il devint critique littéraire au *Devoir*. En 1913, Marcel Dugas publia un long article, dans *L'Action*, sur le recueil de Chopin: «De voir un poète à l'affût du drame de son moi, avide d'analyse psychologique, pourrait consoler des protestations qui s'élèvent, inspirées qu'elles sont par un chauvinisme condamnable. [...] Ce qui fait sa valeur, c'est cette puissance de s'arracher de son temps et de voir au-dessus des limites d'une nation, le tableau universel» («Le poète René Chopin», *L'Action*, 30 août 1913, p. 1). Dugas reproduira un fragment de cet article dans *Le Nigog* en mai 1918, avant de le remanier pour en faire un chapitre d'*Apologies* (1919) et de *Littérature canadienne* (1929). Le 4 octobre 1913, en réponse à un article d'Edmond Léo, Marcel Dugas, comme il l'avait fait pour Guy Delahaye dans la querelle qui l'opposa à Albert Lozeau, s'était porté à la défense de Chopin en réprochant l'étroitesse de son milieu: «Au fond, ces gens-là ne veulent pas de littérature; l'art est leur ennemi: ils ont décidé que la religion — c'est-à-dire la religion telle qu'ils l'entendent — doit tenir lieu de tout» (Marcel Henry, «M. Edmond Léo, critique littéraire», *L'Action*, 4 octobre, 1913, p. 4). De son côté, René Chopin a dédié «À Marcel Dugas, prosateur lyrique» la section de *Dominantes* intitulée «Échos et résonances».

2. Allusion au titre du premier recueil de René Chopin.

3. Chopin aurait été prénommé René à cause de l'admiration de sa mère pour Chateaubriand (voir Lucille Chopin, «Bio-bibliographie de M. René Chopin», Montréal, École de bibliothécaires, Université de Montréal, 1944, p. 18).

VARIANTES: I: *Nocturnes*, p. 47-49; II (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 121-123.

Une liqueur pourprée s'en épanche qui fait songer aux après-
 5 midi de fin d'automne, au feuillage blessé, à ce soleil dont tu es
 le chanfre appuyé, éloquent⁴... Possédé du même rêve
 qu'Apollon en marche vers les royautes de l'azur.

Mais ton ascension hasardeuse est sans cesse abandonnée
 aussitôt que reprise. Distract, tu lâches Orion, cachottier du
 10 mystère, Astérope, Taygète — ces anneaux que tu qualifias de
 fragiles⁵, — pour revenir sur la terre charmeuse. Elle n'a donc
 pas perdu tout à fait son printemps... Dis! Cette lune — celle que
 tu as imaginée presque humaine à force de l'avoir rendue
 souffrante⁶, lasse donc parfois ta vision? Il se peut vraiment que
 15 tu écoutes le chant de la grenouille⁷, et ces mille et un bruits par
 quoi l'univers est frappé? Passionnant miracle!

Le fils de la lune et des étoiles s'ébroue autour d'un hêtre.
 C'est l'hamadryade, la curiosité qu'il en a qui nous restitue cet
 humain parti à la conquête du feu. Qu'il redécouvre la mytho-
 20 logie des arbres, faisant nique aux sylvaains et aux nymphes.

Au cours de sa nonchalante promenade, rencontre-t-il encore
 cette Vénus des carrefours qui lui offrait, jadis, sa jeune sœur
 nubile? D'autres tendres canailles, des morceaux pour la gueule
 d'un roi... Qui nous le dira?

4. Plusieurs poèmes du *Cœur en exil* sont consacrés au soleil, notamment «Laus solis», «Dementia solis» et «Vos solis», qui figurent dans la première partie du recueil, intitulée «Poèmes du soleil».

5. Voir le sixième quatrain du poème «À une étoile»: «Telles Coronis au clair charme, / Et vous, si pâles, Céléno, / Astérope, Taygète, larme / Figée, Atlas, fragile anneau» (René Chopin, *Le Cœur en exil*, p. 116).

6. Allusion au poème «La tristesse de la lune»: «La vierge à son balcon [...] Contemple dans son plein la Lune safranée, / [...] Langoureuse sultane, à l'Orient, qui naît. / [...] Sa face de Pierrot, exsangue, décollée, / Dévoile à l'univers un amoureux chagrin / Et glisse dans l'espace à jamais désolée» (*ibid.*, p. 23-24).

7. René Chopin a écrit un long poème intitulé «Le plaisir d'entendre les grenouilles dans la campagne» (*Dominantes*, p. 113-118).

Un autre jour, tombant de l'aile des chérubins, il erre sur le 25
gravier humide des bords d'une source où Naïs⁸ enfonce ses pieds
blancs. Elle rit, renverse sa gorge ivre; il s'agenouille, couche dans
ses bras cette jeune personne idéale et terrestre. Et la source gémit
sur les roseaux.

Mais quels sont donc ces badauds assemblés et qui lèvent les 30
yeux au ciel, contemplant un cerf-volant qui joue avec la nue?
Dieu! il avait oublié sa cravate sur l'horizon.

Frère, pardonne à ma fantaisie ou à mes nasardes. La nuit est
profonde et triste, un besoin de rire m'est venu.

Frère, toi qui n'es pas nécessairement vêtu de noir, te souviens- 35
tu encore de ces longues après-midi de décembre où tu versais
dans une oreille attentive ces syllabes élues qui sont le langage des
dieux? Rappelle-toi cette humaine qui accueillait dans son âme
enamourée le sanglot des poètes, les féeries du rêve, le cri de la
douleur des autres répondant à ses intimes détresses. 40

De toutes les ombres qui se pressent à la porte de ton cœur,
c'est elle qui crée ton exil parmi les autres hommes⁹.

René, René, sous le regard des étoiles, Amélie, aux yeux deux 45
fois clos, descend toujours à travers les nénuphars le fleuve noir
de l'éternité.

8. René Chopin a dédié «Poème antique» (*Dominantes*, p. 97-98) «À celle qui
signait Naïs».

9. «Cris simples aussi, vrais, jaillis de ce cœur en exil, de tous les exils, de ceux
qui nous sont faits dans une nation, une époque, une vie d'homme, — de tous ces
exils que les autres hommes nous composent avec leur égoïsme, leur méchanceté
profonde et leur bassesse innée, acquise, entretenue» (Marcel Dugas, «M. René
Chopin», *Apologies*, p. 98).

26 II source ou <corrigé d'après I> Naïs 29 I roseaux. // Mais
36 I longues après-midis de 37 I oreille flattée et attentive 43 I Amélie
aux

GUY DELAHAYE¹

COMME UNE EAU PURE destinée à des fruits choisis et rares, je t'ai gardé pour la fin².

1. Guillaume Lahaise (1888-1969) fit des études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe et au Collège Sainte-Marie, où il se lia d'amitié avec Paul Morin et René Chopin. En 1907, étudiant en médecine à l'Université Laval à Montréal, il y rencontra Marcel Dugas. Il publia ses deux recueils de poèmes sous le pseudonyme de Guy Delahaye: *Les Phases*, Montréal, C. Déom, 1910; *Mignonne, allons voir si la rose... est sans épines*, Montréal, C. Déom, 1912. En 1912-1913, il se spécialisa en psychiatrie à Paris. Il pratiqua ensuite la médecine à Montréal et poursuivit sa formation à La Havane, à Paris et aux États-Unis. Il fut médecin aliéniste à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, de 1924 à 1959. À l'occasion de la publication des *Phases*, Marcel Dugas prit la défense de Guy Delahaye contre Albert Lozeau (voir *supra*, p. 19-21). Il traita de son œuvre dans ses conférences et lui consacra un chapitre de ses *Aperçus* (1924), qu'il remania pour ses *Apologies* (1943). Dugas écrivit plus de deux cents lettres à Guillaume Lahaise et fut pour lui «l'ami de toute une vie» (R. Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, p. 29).

2. Voir les poèmes précédents, «Paul Morin» et «René Chopin».

VARIANTES: *Nocturnes*, p. 50-52; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 124-126.

3-15 fin. // Tu soignes des fous, à Saint-Jean-de-Dieu, où des gens voulurent, un jour, me mener parce que j'étais plus malade que d'habitude. Sans doute, m'aurais-tu accueilli avec une dilection particulière, et cette pitié qui mouillait aux temps jadis les yeux de saint. Mais cet accueil eût été troublé par la venue de ces corbeaux laïcs qui, un à un, suivis de leurs femelles aux goûts de catastrophe, se seraient penchés sur moi pour voir si je me sentais sur un lit de roses ou sur celui de Procuste. // Par un miracle de ton Dieu, Guy, ton Dieu que nous priâmes ensemble à Saint-Jacques, ils ratèrent leur coup. (Mais c'est une histoire que je ne veux pas raconter. J'ai mieux que cela à dire.) Du moins, je le pense // Ce

C'est l'heure du souvenir, car nous avons vécu. Le sable gris du temps est descendu sur nos tempes³, et dans nos âmes les cicatrices soudent des plaies qui furent béantes. Destin des hommes et des choses, tel est désormais le thème de nos rêveries. Nous écoutons frémir le vent du soir. Déjà, la terre a perdu son ineffable chanson. 5

Elles sont terminées les fines analyses de l'amour, car «on n'aime» plus guère «pour en souffrir» et on ne «sourit» plus «devant l'indifférence⁴». Mais tu soignes de grands malades avec cette pitié, sans doute, qui au temps jadis mouillait tes yeux de saint. 10

Ce grand captif opprimé par ses chaînes, cet archange déchu qui se souvient encore de son ciel noyé, Nelligan⁵, le bien nommé, tu le promènes au jardin. Couvé par ta sollicitude⁶, tu tâches de ressusciter cet univers enchanté où jadis il fut roi. Roi des mots et des phrases, prince amusé des légendes et du secret des cœurs. 15

3. En 1937, lors de la publication de *Nocturnes*, Marcel Dugas a cinquante-quatre ans et Guy Delahaye en a quarante-neuf.

4. Voir le poème «Félicité», dédié à Henri Marcel Dugas: «Aimer pour en souffrir, n'en rien dire; / Et souffrir pour aimer, le cacher; / Croire à l'indifférence et sourire» (Guy Delahaye, *Les Phases*, p. 43).

5. Émile Nelligan (1879-1941), interné à Saint-Benoît en 1899, fut transféré à Saint-Jean-de-Dieu en 1925. Guillaume Lahaise l'y soigna jusqu'à la fin de sa vie: «Pendant ses moments de lucidité, il [Nelligan] était un compagnon agréable, un causeur amusant. Il accompagnait le docteur Lahaise au jardin, admirait les fleurs, souriait aux enfants» (Jeanne Dansereau, «Ses amis s'appelaient Nelligan, Paul Morin et Ozias Leduc», *La Presse*, 5 octobre 1968, p. 29). Lorsque Nelligan s'éteignit le 18 novembre 1941, Guillaume Lahaise était à son chevet: «Il y a une consolation: c'est un poète devenu psychiatre à cet hôpital, Guy Delahaye — le docteur Lahaise — qui l'assiste en ses dernières heures» (Réal Bertrand, *Émile Nelligan*, cité dans R. Lahaise, *op. cit.*, p. 44).

6. Dans la biographie de son père, Robert Lahaise cite de nombreux témoignages du dévouement et de la sollicitude du docteur Lahaise à l'endroit de Nelligan, notamment celui de Jacques Ferron, lui-même médecin: «J'ai beaucoup médité des médecins, mais j'en ai admiré plusieurs. Le docteur Morin (Lorenzo, psychiatre) a été de ceux-là, comme le docteur Lahaise qui fut si bon pour Nelligan et n'a trouvé qu'à pleurer devant l'incompréhension d'un cinéaste butor» (Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, cité dans R. Lahaise, *op. cit.*, p. 425).

19 cœurs. Ah! non, tu n'avais pas besoin d'un autre malade. // Mais, j'en

20 Et, j'en suis sûr, tu pries le destin qu'il écarte de mes frères
épaules le poids de ses ombres mauvaises⁷, ses Pélions et ses Ossas
de détresse. Merci, grand frère!

J'ai pourtant à te chercher noise. Et, sans sourciller, je viderai
ici cette querelle. Tes «Phases», tu les as mises sous le boisseau⁸
25 avec des airs de dépouillé — ceux de François d'Assise. Tes
créations sont là, dormantes, dans un tiroir⁹. Qui les en fera
sortir? Elles te supplient néanmoins que tu les laisses s'élancer
vers le soleil d'or, jouer dans le grand espace blanc, sourire au
bord des âmes qui sont sœurs de la tienne. Et, geôlier de ces
30 divines captives, tu vas et viens, sourd à leurs reproches. Délivre-
les: elles ont faim et soif. Aie pitié pour toi-même, toi qui as déjà
tellement donné aux autres. Penses-tu, vraiment, que Dieu te sait
gré de ton silence¹⁰? Illusion d'un cœur que tu humilies à plaisir,
d'un cœur saturé de sacrifices. Non, il veut savoir comment le cri
35 peut trembler sur ta lèvre, et ton cœur, confesser sa misère ou ses
épiphanies.

Que tu dédaignes la prière des humains, soit, mais celle qui te
vient d'un ciel où tu seras un jour...

7. Allusion à la période où Dugas souffrait de crises nerveuses pour lesquelles on songea même à l'interner (voir la variante 3 et *supra*, p. 42-43): «[...] certains amis de Dugas savaient que s'il était conduit à Saint-Jean-de-Dieu, il n'en ressortirait jamais» (L. Brouillette, «Marcel Dugas, sa vie et son œuvre», p. 40).

8. Delahaye «a laissé sous le boisseau [...] une originalité telle qu'on n'en voit pas souvent de semblable» (André Thérive, cité dans R. Lahaise, *op. cit.*, p. 422).

9. Selon Dugas, Delahaye «racheta ses livres et les brûla en secret» (*Littérature canadienne*, p. 19). Selon son fils, «plutôt que de les brûler, il les avait sagement entreposés dans son grenier!» (R. Lahaise, *op. cit.*, p. 217). «Il avait sans doute publié ses *Phases* à compte d'auteur, les a récupérées de son éditeur, et placées à l'oubli des vanités de ce monde pour, à l'occasion, en donner quelques exemplaires à de plus en plus rares visiteurs» (*ibid.*, p. 130-131).

10. Après *Les Phases*, Delahaye n'a publié que quelques poèmes épars dans les journaux et, en 1934, un ouvrage à caractère mystique, *L'Unique Voie à l'unique but*:

... Saint Guy, priez pour nous¹¹, les mauvais¹²: René, Paul, Marcel.

40

11. Guillaume Lahaise était profondément religieux. Plusieurs des lettres que lui adressait Marcel Dugas se terminaient par un «Saint Guy, prie pour moi!» (R. Lahaise, *op. cit.*, p. 158).

12. Allusion à l'article d'Albert Lozeau «*Les Phases* ou le danger des mauvaises fréquentations»: «[...] parmi les mauvais, l'auteur des *Phases* a pris pour modèles les plus mauvais» (*Le Devoir*, 19 avril 1910, p. 1). Ce sont René Chopin, Paul Morin, Marcel Dugas, ce dernier désigné par son pseudonyme, «Sixte [le Débonnaire]», dans la version de *Nocturnes* (voir variante 39).

39 Paul, *Sixte*.

MADemoiselle ITALIE

ELLE SE TIENT DROITE et figée, près de l'orgue de Barbarie, et elle a l'air de reposer, tant ses beaux yeux bruns sont calmes, fixes et, on dirait, endormis, quoique ouverts. Sur ce chemin décline
5 de la rue Saint-Laurent, elle paraît semblable à une madone effleurée de rêves malsains, triste et lasse des chemins sillonnés par ses pas.

Lasse et, cependant, reposée de la nuit, le matin la saisit sur ses duperies orange, l'enveloppe des sortilèges naturels: buée
10 matinale, capricieuses arabesques du soleil et train-train des gens affairés, courant à la fortune ou aux plaisirs.

Elle contemple les maisons grisâtres, les boutiques sordides et, plus loin, en apothéose, le ciel lavé qui se dresse, tel un grand espoir qui n'a pas faibli. Elle est encadrée de tout cela; elle en

VARIANTES: I: Le Rat, «Douches italiennes. Mademoiselle Italie», *L'Action*, 10 avril 1915, p. 4; II: «Douches italiennes. Mademoiselle Italie», *Psyché au cinéma*, p. 44-52; III (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 127-131.

1 I <titre> DOUCHES ITALIENNES <note infrapaginale: Pour un cinéma napolitain où Poulbot trans-latin consentirait à faire danser sur des cordes invisibles de petites Italiennes en papier mâché> // MADemoiselle 2 I,II figée près 2 I,II Barbarie et 3 I,II reposer tant 5 I Saint-Laurent, si facile à descendre de toutes façons, elle 5 I,II elle apparaît semblable 6-8 I,II triste de tant d'infinis et revenue des chemins qu'elle a sillonnés de ses pas livrés au hasard. // Lasse et reposée 9 I,II,III duperies oranges <corrigé d'après l'usage>, l'enveloppe 10 I,II train-train grotesque des

jaillit comme une fleur étrange dont on aimerait respirer le
parfum. Est-elle sortie du sol par enchantement et pour composer
ainsi, avec des allures de fée muette, crispée, je ne sais quelle
noblesse, un charme fait de misère et de gibier humain qui
exprime la fierté des détreesses matées? D'où vient-elle? Quel est
son nom, son passé, le rêve qu'elle a chéri et qui, devenu subtil
mirage, se confond chez elle avec le souvenir de ces brouillards
pourpres voltigeant au-dessus des lacs d'azur? Connaissant les
déchéances, l'abjection, et non pas l'amour unique, vers quelle
impasse se dirige-t-elle où elle fermera ses bras sur des ombres qui
l'auront délaissée?

Elle a souffert, elle souffre. Car son front est traversé de rides,
et sa bouche se tord en des commissures amères.

Il y a dans son maintien une attitude de méfiance et de
suspense inquiétude. C'est vers de tels exemplaires d'humani-
té que nos élans les plus sûrs s'acheminent, et parce qu'ils
existent, oublions les êtres capables d'être heureux.

Cependant, si on allait arracher cette femme à la rue et la
placer dans un cadre où sa misère crierait moins, elle serait
tellement inapte à goûter la joie qu'elle irait regarder cette rue
elle-même, afin d'en souffrir encore. Puis elle reprendrait son
chemin avec, dans les oreilles et l'âme, le gémissement des choses,
la plainte chantante des souffrances de sa race morale. Touchante
fille, d'une mélancolie qui a ses titres de naissance, ses maîtres,
ses prêtres, ses fidèles et son culte! Vestale profane, blessée au
front découvert, qui s'apparente aux femmes de Dieu par le voile
criard, en éventail, qui, soulevé par la brise, aère la fièvre de ses
tempes pâlies! Musicienne rudimentaire qui suscite d'autres
musiques en profondeur!

16 I,II pour lui composer 19 I,II fierté ombrageuse des 21 I,II
brouillards pourpres voltigeant 22 I,II d'azur? Vers quelle 24 I,II où,
connaissent les déchéances de l'abjection et non pas l'amour unique, elle fermera pour
mourir ses 26 I,II rides et 30 I,II sûrs doivent s'acheminer, et 31 I,II
existent oublions 32 I,II cette vierge à 33 I,II serait si incapable de goûter
35 I,II elle-même afin 36 I,II chemin doré avec 41 I,II,III en éventail
<corrigé d'après l'usage>, qui 41 I,II soulevé sous la

45 Tiens, elle m'a souri; je l'ai regardée avec un air si drôle, et elle vient de sourire. C'est navrant. Ne souris pas! Demeure fermée et, pour moi seul, lisible; ne remue ni bras ni jambes: sois la déesse vivante du sol et garde, maîtrisés, les rires qui voudraient s'échapper. Pleure en dedans tous tes désirs et tiens, solidement appliqué à ta peau, le masque qui dérobe la vérité si simple de
50 ton être. À ce jeu, la foule va te croire satisfaite et obligée, par de justes décrets, à tourner perpétuellement une manivelle. Quelle âpre satisfaction, au sein de l'égoïsme, de tromper les hommes sur soi-même, de les défier de faux rires, de leur jouer la comédie de l'orgueil, et, lorsque le cœur est en lambeaux, d'être un
55 masque impénétrable!

Non, ne m'écoute pas, je suis tellement capricieux que je te dresserais à un rôle de bête fauve dans la cage de la vie, ou bien, sur des tréteaux sanglants, j'ordonnerais que tu danses jusqu'à ce que la mort désarticule tes pieds déchirés. Voici des sous; prends-
60 les, va t'abreuver, au plus proche Grec, de quelque *ginger ale* ou *beer* qui sera à tes lèvres comme une ambroisie rafraîchissante et insipide à la fois. Va, va boire, car tes lèvres brûlent.

Si, je te connais! Je revois, à travers ton image, toutes celles aux yeux de mer glauque, qui, sur les rives de Sorrente, me remplirent de mélancolie.
65

J'écoute encore, en imagination, les syllabes chantantes qui vivaient sur leurs lèvres, revêtaient un sens passionnel et musical.

44 I,II drôle et 46 I,II et pour moi seul lisible 49 I dérobe à tous la
50 I obligée par de justes décrets de tourner II obligée par de justes décrets à
51 I,II manivelle gémissante. C'est quelquefois une âpre 52 I,II l'égoïsme général,
de 54 I l'orgueil lorsque son cœur II l'orgueil lorsque 55 I,II impéné-
trable. // Non 57 I de fauve, dans II de fauve 63 I,II celles, aux
65 I,II remplirent d'ardente mélancolie 65-70 I mélancolie. Ah! finir comme un
citron juteux dans un arbre de Castellamare et contempler de là-haut, ainsi perché, une
Napolitaine aux pieds nus, vendeuse de crevettes! Comme ce serait paisible, simple et, pour
tout dire, édifiant! Le difficile, c'est d'être un homme, de respirer, de lire, de chanter, de
danser, de manger et d'écrire. Oh! qui me donnera d'avoir le destin d'un citron de
Castellamare? Je voudrais résorber en moi toutes les forces du végétarisme. Je me sentirais
légume avec ivresse et je suis... rat! Mais, trêve de subjectivisme psychologique,
d'introspection trop spéciale. D'ailleurs, Mademoiselle Italie m'attend, me réclame et le Moi
est haïssable, fruit défendu. // Il est

Je m'abreuve de leurs rires et je mêle ma fièvre à l'ardeur qui les soulevait dans un beau rythme chaleureux.

Chère joueuse de musique barbare, il est certain que tu es pour moi une connaissance déjà ancienne; nul mystère abscons n'est offert par toi. 70

Je sais ton âme limpide, rieuse, folâtre, et, les rayons de tes yeux, je n'ignore pas qu'ils font naître le désir. Et tes mains, quand elles caressent, sont chaudes comme des équateurs, et tes rires, pareils à des ironies amères, glaciales. 75

La nature se plut à mettre en toi de tels contrastes, et ainsi, par toi, nous pouvons réfléchir sur la vanité des jouissances terrestres et nous façonner des âmes de Loyolas¹.

Louons cette nature qui varie ses effets et ses dons et se complait à dérouter dans chaque individu les calculs mesquins de la routine et des bonheurs classiques. 80

Et bénie sois-tu, petite étrangère des pays merveilleux, bénie sois-tu d'amener, sur le décor de la vie canadienne, des visions grisantes de soleil, et de déclencher en moi tout un chœur de musiques endormies! Sœur de Graziella, tu me ressuscites ces terrasses du Pausilippe, de Sorrente² où il était si calmant de vivre. 85

1. Fondateur de la Compagnie de Jésus, en 1540, saint Ignace de Loyola (1491-1556) prononça des vœux de pauvreté, de chasteté et d'apostolat. Il est l'auteur d'*Exercices spirituels* (1548).

2. Cf. «Matins»: «Matins de Sorrente où sur la mer romantique glissait le fantôme de Graziella» (*supra*, p. 121).

69 II chaleureux. // Ah! finir à la manière de ce pâtre italien, qui, reposé, auprès de ses chèvres mortes de la fatigue des routes, s'endort en rêvant à la petite femme qu'il confond avec les statues, idéalement frissonnantes, entrevues sur la pelouse des jardins princiers! Comme ce serait paisible, simple et, pour tout dire, édifiant. Le difficile, c'est d'être un homme, de respirer, de lire, de chanter, de manger et d'écrire. // Chère 71 I ancienne, chère joueuse de musique barbare; nul 72 I toi. Je 74 I,II font des blessures en forme de croix. Et 75 I tes pieds, pareils à des icebergs. La 77 I contrastes. Et ainsi nous 84 I,II le plat décor 85 I soleil et II soleil et de déclencher en 86 I endormies. Sœur 86 I ces jardins enchantés du 87-91 I vivre. // Oh! qui me donnera de finir, pareil à un beau fruit, dans un citronnier de Castellamare, en aspirant les Napolitaines — ces autres légumes! qui vendent des crevettes <note infrapaginale: Les crevettes se mangent d'ordinaire avec des citrons. — Note d'érudition à l'Allemande.> ou baignent leurs pieds nus, dans

Beau fruit exotique! Vision soudainement ramenée! Vision
qui s'éloigne, saute, crie, parle, revient, repart sur les fils de mon
cinéma, je te recompose, néanmoins, tout entière, avec la poésie
de tes pieds nus, baignant dans une mer d'émeraude.

88 II Vision *chèrement* ramenée 90 II néanmoins, *toute* entière
91 I d'émeraude?... // LE RAT.

JEANNE NOUGUIER¹

I

LA MONTAGNE semble dormir roulée dans le soleil.

Vos yeux errent sur ce paysage familial. Il est aussi essentiel à votre âme que la rose au jardin se balançant sur sa tige. Ce paysage est à vous; nul autre ne le peut remplacer. Il a son histoire, ses bouquets d'ombre et de silence², sa griserie et sa plainte éternelle.

Vos yeux reconstituent chaque jour cette histoire. Tel coin, c'est là que jeune, pensive, fervente, vous avez rêvé au bonheur qui, de ses pas tremblants, avec lenteur, s'est approché de vous. Au vent qui passe, vous avez confié vos chagrins, et pleuré sans que personne ne le sût.

Les routes montent jusqu'au ciel; vous les avez parcourues jadis, dans la jeunesse de vos années heureuses. C'est du ciel, maintenant, que vous descendez pour revoir ces chemins, tous connus, et qui encore parlent et chantent.

1. Marcel Dugas était très proche d'Émile Cottinet et de sa compagne Jeanne Nouguier. Il alla souvent passer ses vacances chez eux, à Saint-Jean-de-Luz. Tous les samedis, durant les années vingt, il se rendait chez Émile Cottinet, quai d'Anjou à Paris, où se réunissaient des amis. C'est là qu'il rencontra Lucie Delarue-Mardrus, les poètes Jacques Trêve et Jean D'Ars, le critique d'art Pierre Tournier, M^{mes} Mélon, Barrès et Demange, avec qui il maintint des liens toute sa vie.

2. Cf. «Nuit sacrée»: «revêtu d'ombre et de silence» (*infra*, p. 250).

VARIANTES: «Jeanne», *Nocturnes*, p. 11-14; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 132-136.

1 *Jeanne* /// I 3 soleil. /// Vos 10 avec *lenteurs caressantes*, s'est

Vous avez saisi le clair matin qui offrait son visage. Midi brûlant vous tendait ses mains et, le soir, lorsque la montagne se tait, paraît se recueillir; vous avez compté les étoiles filantes zébrant le vallon sacré.

Mais que regardez-vous aujourd'hui si fixement? Est-ce le chevalier qui fréquenta les grandes cimes neigeuses que vous apercevez, vous apportant l'edelweiss, — ou son ombre flottant devant votre regard attendri? — Quelque chose de lui, recréé par le rêve et vers lequel vous allez, toujours offerte, aussi vive et émue en présence de ce fantôme que lorsqu'il vibrait de sa réalité humaine.

... La châtelaine s'est changée en vestale; elle attise sur l'autel nu le feu du souvenir; elle ne veut pas que ce qui a vécu meure tout à fait. De toute son âme, elle croit à de suprêmes visites, à l'entretien d'un ciel avec la terre qui souffre.

L'âme du poète circule, effleure son front, lance le mot qui éclaire, la syllabe qui se prolonge en musique.

Serrée sur la porte du mystère, elle dresse l'oreille afin de surprendre le grand secret, la rare harmonie des âmes dans l'éther souverain. Ce n'est point l'extase totale, le détachement de ce qui tient à la rive des humains.

Il est à ses genoux, le lent lévrier, ce spleen qui fait monter dans ses prunelles cette mer où dorment les paroles et les actes, cette mer bruissante où roulent les naufragés de la vie avec les vœux, les élans, les joies et les défaites.

... Le paysage s'accorde à cette châtelaine qui, elle aussi, a frémi et brûlé. Maintenant, elle se sent davantage parente de l'air et de l'horizon, à cette heure surtout où le jour finissant vêt le ciel de mélancolie.

20 sacré. /// Mais 22 grandes cimes neigeuses 27 I humaine. // ...
La

Elle lève des yeux pleins de regrets sur ce ciel qui va mourir.
Elle sait qu'il vit pâlir des yeux aimés, cesser de battre un cœur où
le sien cherchait sa pâture de tendresse et d'espoir³.

Et ses mains jointes — ainsi qu'il fut dit dans une page
inoubliable⁴ — faites pour guérir, reprennent, chaque soir, la 50
prière du souvenir.

II

Le jet d'eau bruit dans l'après-midi solitaire.

Un voile de pourpre glisse sur les jardins en fleurs. Oppressées,
les âmes sont si lasses qu'elles voudraient éclater en sanglots, afin 55
que la peine soit moins grande.

La porte du salon s'est ouverte. Le vieux piano, qui garde le
secret d'harmonies éteintes, va-t-il, par miracle, redonner à nos
âmes veuves ces chants qu'une main d'artiste savait lui arracher?
Approchons-nous de ce noir cercueil où gisent tant de mélodies 60
retombées sur elles-mêmes, ces nocturnes, ces valse qui, hier,
faisaient trembler les cœurs.

Il est muet, gardant ses trésors enfouis, sans l'éveil d'une
sonate où deux humanités créatrices jetteraient dans nos oreilles
la merveille des sons et des rythmes. 65

3. Allusion à Émile Cottinet (décédé le 31 décembre 1929), dont Dugas brosse un portrait dans une conférence à l'Université Laval, en juillet 1942: «Émile Cottinet était un élégant seigneur des lettres, isolé, disait-il, dans son île [Saint-Louis]» («Émile Cottinet», manuscrit non daté, f. 11, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/6). Cottinet publia quelques recueils de poèmes: *Le Livre lyrique et sentimental* (1910) où «il laisse déborder son romantisme, et aussi un modernisme laforguien» (*ibid.*, f. 5); *Les Cimes voilées* (1924), «un appel à l'exaltation, un élan vers ce qui s'est longtemps appelé l'idéal, une évasion du réel» (*ibid.*, f. 8); *Ballades contre et sonnets pour* (1926), suite de médaillons en hommage aux poètes, musiciens, peintres et sculpteurs qu'il admirait.

4. «Et vous y promenez — châtelaine exilée — / De vos mains faites pour guérir et pour prier / Le long Spleen qui vous suit comme un lent lévrier» (Émile Cottinet, *Ballades contre et sonnets pour*, cité par Marcel Dugas, *ibid.*, f. 21).

48 d'espoir. /// Et 53 solitaire. /// Un 58 va-t-il par miracle
redonner 59 I chants *plaintifs*, qu'une

Non, les résonances sont endormies à jamais; les notes baignent dans le passé mort.

70 Sur ce clavier d'ivoire jauni, quel sacrilège de laisser traîner ses doigts! Il en sort un bruit de notes là où s'élevaient la mesure parfaite, le chant ébloui.

Vains efforts; désespérante approximation; la source tarie ne rejaillira plus, et il n'y a que cette misère des mains brisées d'émoi qui brouillent les accents, la mémoire, le sanglot.

75 Jeanne, entendez-vous ce sanglot qui se mêle à l'écho des «voix chères qui se sont tues⁵»?

5. «Son rêve est pareil au regard des matins, / Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a / L'inflexion des voix chères qui se sont tues» (Paul Verlaine, «Mon rêve familier», *Poèmes saturniens*, dans *Œuvres poétiques*, p. 29).

AVEC TOI...

AVEC TOI, je ferais volontiers le tour de la terre.

J'oublierais les fins dernières, le ciel et tant de choses.

Je dirais adieu à ce monde que j'ai trop aimé.

Je partirais pour ne jamais revenir, et ceux que j'ai autrefois connus et chéris, je ne les reverrais plus. 5

Je cacherais dans des pays pour moi inconnus ma figure qui n'est plus jeune¹ et ses rides, filles de l'expérience.

Personne ne saurait désormais que je souffre, me plains et que je lève vers le ciel des yeux d'angoisse. 10

Non, je serais heureux avec ce quelque chose de fou qu'ont les héros de la foi et de l'amour.

Je viderais de mon cœur extasié toute la tendresse qui y dort. Et mes larmes — celles qui ne sont jamais allées aux autres, celles qui n'ont jamais servi dans mes détresses d'hier — je les répandrais sur tout ainsi qu'une rosée lustrale. 15

Je te prendrais dans mes bras comme si je tenais un trésor, un livre sacré, une bible dont j'épellerais, lentement, chaque mot et chaque phrase.

1. En 1932, Dugas avait quarante-neuf ans.

VARIANTES: *Cordes anciennes*, p. 37-39; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 137-139.

4 monde qui ne m'aime plus parce que je l'ai trop 6 plus. // Je 8 l'expérience. // Personne 16 sur toi ainsi 18 dont j'épellerais, lentement

20 Je dirais mes marches douloureuses dans le sable brûlant du désert et mes nuits dévorées par la souffrance et l'insomnie. Plus de secrets: le passé et ses offenses, ses visages de cendre, ses instruments de torture, tu en effacerais jusqu'au souvenir dans ma pensée.

25 Le silence ne serait plus cet hôte détesté qui nous suit comme un spectre, le silence, nous le remplirions de la marée de nos cœurs: il serait la respiration palpitante de notre félicité. Et nous le peuplerions de ces images divines qui furent sauvées de l'oubli des hommes, et pour qu'il tressaille jusqu'aux étoiles, nous lui
30 jetterions le sanglot des poètes, les musiques les plus aiguës et les plus déchirantes.

Et nous irions, emportés par l'espace, secouer la poussière de nos vêtements sur le seuil des mondes enchantés. Exaucés par le rêve, perdus de désirs, nous dormirions dans ces nuits douces de
35 certaines villes qui bercent le cœur éclaté des hommes.

Recréé par toi, neuf par ma volonté et la magie de ton âme, je me remettrais à courir dans l'imagination et l'espoir.

Toute la terre nous verrait passer, enchaînés par une loi commune, n'ayant désormais qu'une même âme.

40 Et puis, un jour, je te laisserais, peut-être, dans un port où les voiliers, les navires frémissent d'impatience pour un nouveau départ. Je te laisserais, repris par mes remords, mes regrets, toutes mes misères, et je te crierais de t'en aller pour que tu meures dans mon âme sous mes cris de désespoir et d'ivresse.

45 Ah! comme j'essayerais de faire le tour de la terre avec toi.

— Chère Beauté, fuis, fuis, car la terre n'est point faite pour le bonheur.

Luz, août 1932².

2. En juillet et août 1932, Dugas séjourna à Saint-Jean-de-Luz, son lieu de villégiature préféré. C'est en 1918 qu'il avait découvert ce port thonier situé sur la Côte basque; il y retourna à maintes reprises.

CHANSONS CANADIENNES
VARIATIONS

Page laissée blanche

VIVE LA CANADIENNE¹...

I

ELLE tend son front d'ambre ou de lys vers le ciel.

Elle prie:

Et c'est son cœur qui de sa bouche s'envole².

5

II

Perfide. Plus que l'onde et comme elle partant pour l'oubli,
la nouveauté, le bracelet neuf, la dentelle rare. Sous ses pas, elle
broie des cœurs et se rit des carnages. Elle a pris plaisir à une
bouche fraîche, puis fantasque et cruelle, se refuse, court vers une
autre bouche. Mille regards sont braqués sur elle en qui meurt
une espérance. Des bras veulent la retenir et cette sylphide est
déjà loin. Elle sait le charme de la trahison et la désolation chez
les autres. Dans son plaisir, elle mêle le goût du nectar à celui du
poison: elle triomphe et elle tue³.

10

15

1. Chanson source: «Vive la Canadienne» [paroles de F.-X. Burque], dans Charles-Émile Gadbois, *La Bonne Chanson*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, 1939, vol. 2, nos 51-100, p. 76.

2. Cf. le refrain: «Vole, mon cœur, vole» (*ibid.*).

3. Ce portrait d'une charmeuse traîtresse contraste avec celui de la mère au foyer, modèle de vertu, de fidélité et de dévouement, qu'avait brossé l'abbé Burque dans la chanson.

VARIANTES: I: *Cordes anciennes*, p. 67-68; II (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 143-145.

10 I cruelle, s'envole, court 11 I Mille yeux sont 12 I cette sylphe est

III

Sa fraîcheur vient-elle de la rose ou du lys?

De quel mélange est composée la carnation de sa chair?

Elle ravit, apprivoise, dompte.

20 Ses beaux yeux, c'est un lac où le ciel dort.

Elle aime, souffre et pleure.

Mais sa beauté résiste à l'orage. Et devenue vieille, elle a je ne sais quel air de jeunesse.

IV

25 Elle avait des bras doux⁴ comme de la laine et berçait ses enfants avec une tendresse infinie⁵.

C'était quelque chose de feutré, d'un enveloppement mystérieux. Quand ils pleuraient, les paroles descendaient de sa bouche plus calmantes que le miel, plus chaudes que le soleil
30 d'été, et les corps fondaient dans cette chaleur, cessaient de souffrir.

Ses lèvres exhalaient une prière, puis, se penchant sur leurs fronts, semblaient des caresses de fleur.

Et les petits se remettaient à courir sur la terre.

4. La chanson évoque plutôt «ses jolis yeux doux» (*ibid.*).

5. Dans les couplets 6 à 11, la chanson énumère les soins que la mère prodigue à ses enfants.

31 I souffrir. Ses 32 II leurs *front*, <corrigé d'après I> semblaient

AU CLAIR DE LA LUNE¹

*Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour t'écrire un mot².*

5

J'AI PEUR et j'ai froid³. Et ma faim égale ma soif. Pierrot, seras-tu sourd à mes cris⁴? Vois, la lune a pitié de moi⁵. Elle fait ce qu'elle peut, car elle me jette l'image de sa beauté qui éclaire ma mansarde de reflets dansants. Elle joue dans le miroir pour égayer ma misère. Elle se promène chez moi comme si elle était chez elle. J'ai cette compagne fantomatique! Mais elle est si pâle qu'elle me fait penser à l'Espérance quand elle meurt dans l'âme des hommes. Pierrot, j'ai si froid! Mes mains craquent comme le givre. Et ce qui est pire que tout, le cœur éclate dans ma poitrine. Ah! Pierrot, si tu savais comme j'ai froid. Je t'en supplie, prête-moi ta plume. Ce cœur éclaté désire se répandre sur une feuille blanche, sortir de sa prison, se mettre à nu. Il y a si longtemps

10
15

1. Chanson source: «Au clair de la lune», dans Charles-Émile Gadbois, *La Bonne Chanson*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, [s. d.], vol. 8, p. 396.

2. Début du premier couplet de la chanson (*ibid.*).

3. Dans la chanson, le locuteur se plaint qu'il n'a «plus de feu» (*ibid.*).

4. Dans la chanson, le locuteur supplie Pierrot de lui ouvrir sa porte «Pour l'amour de Dieu» (*ibid.*).

5. Cf. le troisième couplet de la chanson: «Dans son lit de plume, / Pierrot se rendort. / Il rêve à la lune» (*ibid.*).

VARIANTES: *Cordes anciennes*, p. 75-76; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 145-146.

8 qui dore ma 15 Pierrot si

qu'il se tait que pour ne pas mourir il veut se plaindre, te reprocher tes trahisons, ton impuissance d'aimer.

20 Pierrot, cher amour, tends l'oreille au cri de ma misère.

SUR LE PONT D'AVIGNON¹

Sur le pont d'Avignon tout le monde y passe²:

Choses, bêtes et gens.

Beaux et Belles, bras dessus, bras dessous.

AH! je vous reconnais, Suzanne folle et fantastique, et vous 5
Élise aux cheveux blonds, Henriette, déjà menée par le grand
amour, Rose avec ton masque si pâle, Alice, rieuse et taquine, etc.
Elles sont vêtues de soie et de velours. Sur leur tête un parasol
minuscule nargue le soleil. Elles susurrent plus qu'elles ne
parlent: c'est un gazouillis de mots qui sonnent comme l'eau sur 10
des roches. Elles rient follement. Bébé Rose se promène, culotte
percée aux fesses. Elles rient, car elles viennent d'apercevoir la
chemise qui en sort. Et les jeunes gens les pressent contre leur
corps. On entend un bruit de jupons, de robes et de pantalons
qui craquent. On crie! On chante! Le dieu Amour les conduit à 15
la danse.

1. Chanson source: «Sur le pont d'Avignon», dans *La Bonne Chanson: mon école chante*, La Prairie, Les Entreprises culturelles, 1981, vol. 2, p. 5. Une variante de cette chanson ainsi que les cinq premiers couplets de la suivante ont paru dans un numéro spécial de la revue *Le Monde nouveau* consacré au Canada, en août 1923, où figuraient «La nuit me regarde» et «La douleur de la ville» de Marcel Dugas.

2. Variante du refrain: «Sur le pont d'Avignon, / On y danse, / On y danse» (*ibid.*).

VARIANTES: *Cordes anciennes*, p. 71-72; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 146-148.

5 Suzanne, folle

Ah ! ce qu'on s'est amusé sur le pont d'Avignon !

Et puis, il y a mon cœur, éclatant dans sa prison de chair, qui un jour y passa.

20 Dans l'eau dorée, le pont se mire. Poissons d'or et poissons gris sont comme chez eux sur ce pont renversé dans les vagues. L'eau murmure, jette son écume sur le sable de la rive.

Terre, ciel et flots : éternel poème !

Sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe.

25 Mais hélas ! il y a tous ceux qui y passèrent et qui ne reviendront plus.

Mon cœur, quand tu repasseras sur ce pont d'Avignon, tu ne seras plus fol comme hier. Tu seras triste, mon cœur, à cause de ceux-là qui, sur les ponts de la terre, ne passeront jamais plus.

ISABEAU S'Y PROMÈNE¹...

ISABEAU! Ce n'est point de cette reine de Bavière² qu'il sera parlé: Isabeau, belle et traîtresse, et «traînée dans la fange³»...

Notre Isabeau est aussi belle, mais elle n'a pas trahi le Saint-Laurent, comme l'autre, la France⁴. Non, Isabeau, c'est une fille 5
de chez nous, qui fait les yeux doux à ceux qui s'approchent de son jardin, sur le bord de l'île, le long du ruisseau⁵. Elle se promène dans son jardin qui est sur le bord de l'eau, le long du ruisseau. Tout le monde voit Isabeau. Si elle trahit, c'est au grand 10
jour, car elle aime à jouer avec le cœur des hommes, le long du ruisseau.

1. Chanson source: «Isabeau s'y promène», dans Charles-Émile Gadbois, *La Bonne Chanson*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, 1938, vol. 1, n^{os} 1-50, p. 23.

2. Isabeau de Bavière, reine de France de 1385 à 1422, était la fille du duc de Bavière, Étienne II. Elle épousa Charles VI et assura la régence après la démente du roi (1392).

3. Cf. Jean Racine, *Athalie*, acte II, scène V: «Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange/ D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange.»

4. Isabeau de Bavière donna son appui au traité de Troyes, qui déshéritait le dauphin, Charles VII, en reconnaissant Henri V d'Angleterre comme héritier du royaume de France.

5. Cf. le refrain de la chanson: «Le long de son jardin, / Sur le bord de l'île; / Le long de son jardin, / Sur le bord de l'eau, / Sur le bord du ruisseau.»

VARIANTES: *Cordes anciennes*, p. 73-74; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 148-149.

7 jardin, *situé* sur

Sur le bord de l'île, trente matelots⁶ l'aguichent, lui font de l'œil, cherchent à l'attirer. Isabeau, quel sort as-tu jeté à ces étourneaux? Ils veulent tous être pris dans tes filets, ces filets
15 d'amour que tu lances sur l'eau, au bord du ruisseau.

Entre tous, c'est le plus jeune qui montre une tête et un cœur fort tournés. Il chante, il se met à chanter⁷. Isabeau roucoule, ne sait plus mesurer son émoi. Dans ses doigts, elle agite un mouchoir, puis tourne sur elle-même en faisant étinceler la soie
20 de sa robe. Elle veut apprendre cette chanson que le plus jeune des trente arrache de son gosier, afin de chanter à son tour dans l'île, sur le bord du ruisseau. Mais le faraud pose ses conditions: il l'enseignera à cette belle si elle consent à venir dans sa barque faire le tour du ruisseau.

25 Isabeau hésite; ses lèvres rient; elle incline enfin d'un oui son front qui déjà rêve. Dans ses yeux court un feu qui embrase.

Sur le bord de l'île, la Reine de chez nous, dans une barque qui chancelle sous ce léger fardeau, tend ses bras au plus jeune des matelots qui l'emporte le long du ruisseau.

6. Cf. le deuxième couplet de la chanson: «Elle fit un' rencontre / De trente matelots; / De trente matelots, / Sur le bord de l'île» (*ibid.*).

7. Cf. le troisième couplet de la chanson: «Le plus jeune des trente, / Il se mit à chanter; / Il se mit à chanter, / Sur le bord de l'île» (*ibid.*). Dugas a sensiblement modifié la suite de l'histoire: dans la chanson, le jeune matelot se noie en essayant de ramener à la surface un anneau d'or qu'Isabeau avait perdu dans le lac.

EN ROULANT MA BOULE¹...

LES BEAUX CANARDS — rouli, roulant — ouvrent leurs bouches ensanglantées².

Ce n'est pas d'avoir avalé la boule qui roulait, rouli, roulant.

Le temps de le dire — le fils du roi qui, par aventure, chassait
a tué ces bêtes innocentes et vraiment trop à la portée de son fusil³.

1. Le titre «En roulant ma boule» ne figure pas dans les cahiers de *La Bonne Chanson*. Les couplets dont s'est inspiré Dugas se trouvent dans «V'là l'bon vent» (*La Bonne Chanson*, vol. 2, 1939, p. 83) et dans «Un p'tit moulin sur la rivière» (vol. 7, [s. d.], p. 324). Quant au refrain «En roulant ma boule», il se trouve dans «Vive le Canadien», chanson sur l'air d'«En roulant ma boule», d'un auteur inconnu, écrite pour «faire pendant à la chanson nationale en faveur de la "Canadienne"» (vol. 2, 1939, p. 77). En août 1923, *Le Monde nouveau* publie la chanson du «fils du roi s'en va chassant» sous le titre «En roulant ma boule», dans la même section que les poèmes en prose de Dugas. D'autre part, «on retrouve la trace de cette chanson en France au XV^e siècle. [Elle] est si populaire au Canada français qu'on en compte plus de cent versions différentes» (K. Bray, N. Telfer et G. Wuensch, *Reflets du Canada: arrangements de folklores canadiens*, Oakville, The Frederick Harris Music Co., 1991, p. 34).

2. Cf. le septième couplet de la chanson: «D'avoir tué mon canard blanc, / Par dessous l'aile il perd son sang» («Un p'tit moulin sur la rivière», *La Bonne Chanson*, vol. 7, p. 324).

3. Cf. les troisième et quatrième couplets: «Le fils du roi s'en va chassant (bis) / Avec son grand fusil d'argent / [...] Visa le noir, tua le blanc» (*ibid.*).

L'étang qui est par derrière chez nous est rouge de sang⁴.

10 Des filles se sont emparées de ces canards, et avec leurs plumes
ont fait un lit de camp⁵.

«Couchez-vous, passants d'amour, couchez-vous, passants
d'amour, couchez-vous, c'est pour vous seuls que ces galantes ont
travaillé⁶.»

Mais ma boule s'est arrêtée; elle ne fait plus rouli roulant.

15 Sur l'étang, le soleil se meurt dans les flots qui roulent encore
des volatiles assassinés.

Et dans le soir, l'âme des canards plane et monte sur quelques
plumes égarées que le vent ramène, rouli, roulant⁷.

4. Cf le premier couplet: «Derrière chez nous y a-t-un étang» (*ibid.*).

5. Cf. les onzième et douzième couplets: «Toutes ses plum's s'en vont au vent,
(bis) / Trois dam's s'en vont les ramassant / C'est pour en faire un lit de camp»
(*ibid.*).

6. Cf. le treizième couplet: «C'est pour en faire un lit de camp (bis) / Pour y
coucher tous les passants» (*ibid.*).

7. Finale du refrain reproduite après les deux premiers couplets et à la fin de
la chanson dans la version d'«En roulant ma boule» publiée dans *Le Monde
nouveau* (Paris, numéro spécial sur le Canada, août 1923, p. 67).

À LA CLAIRE FONTAINE¹...

SUR LA PLUS HAUTE BRANCHE le rossignol chantait²...

L'eau claire prit mon corps blessé d'amour³, le roula, l'oignit de ses caresses.

Sur la plus haute branche, le rossignol chantait.

5

Ce fut là l'incident de ma promenade.

Un incident que j'ai fait naître. L'eau était si belle ! Ne pouvant étreindre ma maîtresse, c'est son image que mes bras désireux pressaient dans la vague. Cher rossignol, tu chantaient devant ce triste bonheur⁴.

10

Mais l'image, pendant que sous les feuilles du chêne je me faisais « sécher⁵ », avait fui comme une onde à travers mes doigts.

1. Chanson source : « À la claire fontaine », dans *Les 100 plus belles chansons*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, 1956, p. 14. Quatre couplets de cette chanson ont été reproduits dans *Le Monde nouveau*, en août 1923.

2. Cf. le troisième couplet de la chanson : « [...] un rossignol chantait. »

3. Cf. la fin du premier couplet : « J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baigné », et le refrain : « Il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai. »

4. Cf. les cinquième et sixième couplets : « Chante, rossignol, chante, toi qui as le cœur gai : (bis) / Tu as le cœur à rire, moi, je l'ai-t-à pleurer. / Tu as le cœur à rire, moi je l'ai-t-à pleurer : (bis) / J'ai perdu ma maîtresse sans l'avoir mérité. »

VARIANTES : *Cordes anciennes*, p. 70 ; TEXTE DE BASE : *Paroles en liberté*, p. 150-151.

12 onde perfide à

Sur la plus haute branche toujours le rossignol chantait.

- 15 «Es-tu triste, es-tu gai, Rossignol? Dans ta voix est-ce un appel
d'amour ou le sanglot du regret? Chante encore pour que je tâche
de deviner. Surtout si tu as le cœur gai, chante, Rossignol, chante⁶,
chante jusqu'à demain.»

6. La version publiée dans *Le Monde nouveau* se termine également sur ces vers.

À SAINT-MALO¹...

À SAINT-MALO, beau port de mer... Une mer qui conduit vers un autre monde, une mer qui ignora longtemps le rêve des conquistadors, leur vol d'or vers un Eldorado, riche de pierreries, de minerais, d'érables au suc enivrant.

5

Un jour, Cartier s'y embarqua², sûr de découvrir un univers inconnu, Cartier et tous ceux qui vinrent créer, là-bas, une France nouvelle.

Jacques Cartier, Claude de Pontbriand³, vos noms chantent éternellement dans ce beau port de mer!

10

1. Chanson source: «À Saint-Malo, beau port de mer», dans *Les 100 plus belles chansons*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, 1956, p. 134.

2. Jacques Cartier, né à Saint-Malo en 1491, en partit le 20 avril 1534 pour son premier voyage au Canada (1534), le 16 mai 1535 pour son deuxième voyage (1535-1536) et le 23 mai 1541 pour son troisième voyage (1541-1542).

3. Originaire de la paroisse de Pleurtuit, près de Saint-Malo, Claude de Pontbriand — toutes les mentions dans la *Relation* de Cartier donnent la particule «du» — était le fils de Pierre de Pontbriand, seigneur de Montréal dans le Gers. Échanson du dauphin François, fils de François I^{er}, il avait été désigné par ce dernier pour faire partie du deuxième voyage de Cartier. Au retour, après un hiver au cours duquel l'équipage avait été frappé du scorbut, Cartier comptait sur l'intervention de Claude de Pontbriand pour obtenir du roi l'autorisation d'effectuer un autre voyage, mais celui-ci mourut avant d'avoir pu réaliser ce dessein. Voir Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, p. 348, n. 38.

Non loin de là, dans un autre estuaire qui s'ouvre sur l'Amérique⁴, la vague bat, de sa plainte qui n'a de cesse, ce cimetière où dort ton premier grand poète⁵, patrie oublieuse. Il dort, bercé par la grande plainte océane qui n'a pu apaiser, vivant, l'amertume de ses regrets et les protestations de son cœur.

Le Havre et Saint-Malo conjuguent nos gloires dans l'azur français. Dans ce beau port de mer, l'âme de Crémazie chante encore et se plaint. Il est bien tard, Amérique, pour répondre à cette plainte, calmer cette douleur. Et ce n'est qu'à une ombre que tu offres maintenant de stériles présents.

Le Havre et Saint-Malo conjuguent nos gloires dans l'azur.

Mais quand même, passants, hommes d'un jour, nous irons jouer dans l'île⁶ après une promenade sur l'eau.

Nous oublierons l'histoire et ses fameuses aventures, le nom des grands hommes — la poésie et l'action — et nous rirons dans l'île parce que, demain, dans ce beau port notre nom ne résonnera pas éternellement. Éphémères, nous courrons dans l'île où le vent du soir viendra effacer la trace de nos pas.

4. Le Havre, premier port transatlantique en importance, dessert principalement l'Amérique du Nord et l'Angleterre.

5. Né à Québec en 1827, Octave Crémazie est mort au Havre, le 16 janvier 1879, et il y a été enterré. Fondateur d'une librairie à Québec en 1844, il délaissa peu à peu les affaires pour se consacrer à la poésie. Forcé de s'exiler pour échapper à ses créanciers, en 1862, il vécut en France, sous le nom de Jules Fontaine, tantôt à Paris, tantôt dans des villes de province, dont Bordeaux et Le Havre. Dans sa préface à *Littérature canadienne*, Dugas présente Octave Crémazie comme «le premier poète canadien que l'on salua du titre de poète national» (*Littérature canadienne*, p. 3).

6. Cf. le refrain: «Nous irons sur l'eau, / Nous y promener, / Nous irons jouer dans l'île».

11 autre port ouvert sur 12 bat de 12 n'a pas de cesse ce 16 Saint-Malo, vous conjuguez nos 17 de Crémazie chante 20 présents. // Le 22 même, parce que nous sommes des hommes d'oubli, nous

V' LÀ L' BON VENT¹

V' LÀ L' BON VENT, et caressant aussi.

Ma mie m'appelle², mais irai-je? Non, je resterai là, sur le bord de la route; je rêverai que je suis près d'elle et que je vais ouvrir les bras pour qu'elle s'y réfugie.

5

... Je n'irai pas. Tant de fois j'y suis allé, et mon cœur autant que mes sens furent déçus. Ah je mourrai d'envie de courir vers elle, mais peut-être ne toucherais-je qu'un front glacé, des lèvres sans accent. Quel accueil me ferait-elle? Il serait moins frais qu'aux premiers jours, moins enivrant. Ses yeux, déjà contemplés avec ferveur, me renverraient une image fatiguée par la connaissance de la caresse, de m'avoir souri et qui sait? aimé vraiment.

10

Je suis dans l'ombre et j'attends; je guette l'heure.

... Vos pas tremblent dans l'obscurité: vous me cherchez en me fuyant! Et moi, je suis là, exalté par mon mal, frayant un passage

15

1. Chanson source: «V'là l'bon vent», dans *La Bonne Chanson*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, 1939, vol. 2, p. 83.

2. Cf. le refrain: «V'là l'bon vent v'là l'joli vent / v'là l'bon vent ma mie m'appelle, / [...] v'là l'bon vent ma mie m'attend.»

VARIANTES: *Nocturnes*, p. 31-33; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 153-154.

4 je n'ai qu'à ouvrir 11 par l'accoutumance de 13 l'heure. // Vos

à travers les arbres avec des mains ivres, et cette folie des sens qui court, ainsi qu'un poison, le long de mes veines.

Le soir cache, aux yeux de tous, mon trouble, cette grande
 20 espérance qui brûle ma tête et me fait presque défaillir sous ces
 arbres où je presse votre image diminuée, idéale.

V'là le bon vent. Le joli vent évente un front rongé de fièvre;
 sa caresse, c'est une présence aérienne dont en partie mon rêve
 est fait. Le joli vent entre dans ma narine frémissante.

Je poursuis une course affolante et vaine, mais soudain, dans
 25 l'ombre complice, c'est un corps sur lequel se promènent mes
 doigts.

17 poison subtil à travers mes veines. // Le 18 cache aux yeux de tous
 mon 19 défaillir à travers ces 20 idéale. // V'là 23 frémissante. //
 Je 24 poursuis ma course 26 doigts. // Vous avez tout connu de ma douleur
 honteuse et vaine: ces mains tordues d'effroi, ces lèvres claquantes. // Ces mots hachés par
 la surprise et la colère, / Ces descentes et montées sur un escalier de délire, Ces muettes prières
 devant un infini décoloré, / Ce corps lourd enchaîné à son supplice avec sa cargaison de
 soupirs, de défis et d'outrages. // Vous avez saisi mon sourire à des visions fuyantes, et ce
 rire mordant mes joues séchées. // Ce long martyre de l'attente dans le soir tombé, roulé sur
 lui-même avec ses serpents de doute, et ces cris brefs et pointus traversant la peau comme des
 lames. // Et quelquefois ce corps porté par des ailes, rayonnant, fastueux, lardé des mille
 soleils du désir, illuminant la nuit exaucée. // «Ce ne sont plus vos yeux, disiez-vous, il y
 brûle je ne sais quel feu sombre. Vous faites peur ainsi. Vous ne voyez plus les choses et les
 êtres; vous les mangez dans vos prunelles dilatées et ferventes.» /// — Si vous aviez pu
 écouter la rumeur de bataille montant de moi-même. // — Si vous aviez appuyé votre front
 sur le mien pour y sentir le pouls du délire. // — Si vous aviez deviné l'effort dépensé pour
 cacher ces cris, ces dents rongieuses, ce fleuve de sang qui charrie des fleurs de fièvre. /// —
 Un matin, rampant sur les genoux le long de la terrasse incendiée, blême d'agonie, vous
 m'avez surpris tendant vers le soleil mon front de damné. // — Et vous n'avez fait que
 pleurer de rage devant cette crucifixion, ces larmes, ce sang descendu des mains. /// — Que
 devais-je faire? // — Me prendre dans vos bras sans rien dire et bercer cet enfant devenu fou.

UN CANADIEN ERRANT¹

P OURQUOI pleures-tu²? Jamais larmes ne furent plus vaines, plus absorbées par le temps et l'espace. Tu les verserais sur la pierre, et elles seraient séchées par le vent: aussi inutiles, aussi dérisoires, n'éveillant aucune sympathie dans cette étendue, ce pays étranger, ces passants qui sont sourds et aveugles. Errant sur la planète avec ce cœur gros d'où s'échappe un cri ou un chant. Mais tout cela est dévoré par le silence hostile et sans âme. Et tu ne saurais émouvoir l'inconnaissable où se perd ton esprit et qui t'apparaît lointain comme un jardin perdu.

Pourquoi pleurer? Si ce chagrin, comme le vent qui te fouette au visage, ne creuse pas dans le feuillage de ton âme cette ride, cette bulle d'air aussitôt évanouie, mais qui rafraîchit lorsqu'elle apporte les perles de la pluie.

1. Chanson source: «Un Canadien errant», composée par Antoine Gérin-Lajoie peu après l'échec des Patriotes de 1837-1838. Plusieurs des rebelles avaient fui aux États-Unis ou ailleurs, d'autres avaient été déportés (voir K. Bray, N. Telfler et G. Wuensch, *Reflets du Canada: arrangements de folklores canadiens*, p. 46-47).

2. Cf. le premier couplet: «Un Canadien errant, banni de ses foyers, / Parcourait en pleurant des pays étrangers» (*ibid.*).

VARIANTES: I: *Nocturnes*, p. 23-24; II (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 155-156.

3 I le silence et 9 I l'inconnaissable qui ne hante plus ton 13 I qui rafraîchit lorsqu'elle

- 15 Ton pays malheureux³! Histoire à dormir debout, les peuples
jeunes n'ont pas d'histoire⁴ et par conséquent ignorent le
malheur. Il est heureux, ton pays, et il est content. C'est toi qui
serais plutôt malheureux, car tu regrettes et, lui, ne s'occupe pas
20 de sa mémoire, s'il en a une. Il est porté par l'avenir avec des yeux
aveugles; il marche à grands pas vers la maturité, sans se retourner
en arrière. Il a raison.

Fais comme lui, oublie-le. Le courant fugitif⁵ n'apportera,
d'ailleurs, pas tes mots. Ta plainte est vaine; elle ne saura même
pas émouvoir cet océan.

- 25 Que sert-il de souffrir et de penser? La souffrance, les ombres
de la nuit prochaine engloutiront ton regard, et tu ne seras
bientôt plus qu'une chose morte.

3. Cf. le 3^e couplet: «Si tu vois mon pays, mon pays malheureux, / Va, dis à mes amis que je me souviens d'eux» (*ibid.*).

4. Allusion à l'adage «Les peuples heureux n'ont pas d'histoire».

5. Cf. le 2^e couplet: «Un jour, triste et pensif, assis au bord des flots, / Au courant fugitif, il adressa ces mots» (*ibid.*).

18 I et lui *n'a point le temps de s'occuper de* 20 I maturité sans 26
II prochaine *engloutirent* <corrigé d'après I> ton

ARABESQUES

LA NAÏVE ESPÉRANCE bat des ailes, joue dans l'azur, flotte comme un bouchon parfumé sur l'espace stellaire, revient sur elle-même, puis redescend, dépouillée de ses voiles, pose un pied sur terre et s'évanouit.

5

*

Vous savez bien qu'un jour il faudra dire adieu au soleil, à la joie, à cette terre ployante de désirs et de fruits.

Vous savez bien que le cri de votre chair n'ira plus frapper la nuit résonnante comme un métal.

10

Vous savez bien que nos mains se déprendront à jamais.

Vous savez bien que nos lèvres n'exhaleront plus le chant¹ de l'amour.

Et que nos corps, bernés, inertes, gonflés de néant, iront dormir dans la poussière².

15

1. Cf. «Nuit sacrée»: «sous le chant exhalé de vos lèvres» (*infra*, p. 252).

2. Cf. «Ivresse»: «sortis de la poussière du néant» (*supra*, p. 112).

VARIANTES: *Cordes anciennes*, p. 49; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 157-158.

4 voiles, nue, pose 5 s'évanouit. // Entends-tu le chant des matelots ivres qui se perd à travers la nuit? /// Vous 14 I nos pauvres corps, transis, bernés
15 poussière inexorable.

BACCHANALE

ILS DANSENT sur un cratère; ils sont pâles et fiévreux, dévorés d'un grand mal.

5 L'air balaie leur visage comme un appel de départ, un baiser de feu. Un moment, la fatigue interrompt leurs cris et leurs ébats.

Glissant sur l'horizon qui, regardé tant de fois, a perdu sa poésie, leurs yeux mendient encore de l'amour ou de l'espoir.

Et ils étouffent au sein de la poussière de lave et de suie.

VARIANTES: *Cordes anciennes*, p. 50; TEXTE DE BASE: *Paroles en liberté*, p. 158.

2 sont fiévreux *et pâles*, dévorés 5 et ébats 6 qui a perdu sa poésie *à force d'être regardé*, leurs

PRIÈRE

MON DIEU, du sein de ma détresse, je me surprends, comme jadis alors que la foi abondait dans mon âme, à crier vers vous. Cette âme désolée, et que l'espoir humain déserte, vous nomme. Elle vous cherchait dans la désolation où l'a plongée le renversement des idoles. Elle s'effare d'elle-même et, parce qu'elle est seule, elle vient de vous trouver. 5

Que les mots sont difficiles pour celle qui a désappris votre louange et comment on la tresse pour votre gloire et votre beauté!

Pardon de cette misère, de ces idées de suicide¹ qui me hantent et m'affolent, de cette amertume qui me baigne et me détruit. 10

Je vous prie comme je peux, avec le tremblement indigne de moi-même, avec le regret de la ferveur avec laquelle je savais joindre les mains quand j'étais petit et qu'alors, ainsi que vous le dîtes un jour aux hommes, je vous ressemblais par l'amour, la 15

1. Voir « Ivresse », *supra*, p. 107, n. 1.

VARIANTES: I: *Cordes anciennes*, p. 17-18; II (TEXTE DE BASE): *Paroles en liberté*, p. 158-159.

5 I,II où l'ont plongée <corrigé d'après l'usage> 6 I des fausses idoles terrestres. Elle 6 I et parce 9 I beauté. // Je veux vous demander pardon de ma misère 16 I dites, un jour, aux

pureté, la confiance, la joie du sacrifice, et cette candeur que vous chantiez dans ces oiseaux auxquels vous donniez un nid pour leur repos.

- 20 Mais, aujourd'hui, je suis triste comme vous lorsque vous lamentiez votre âme sur Jérusalem.

21 I sur *la Jérusalem infidèle qui vous méconnaissait.*

PARADIS

Page laissée blanche

TON NOM¹

TON NOM, je le murmure en moi-même, comme si c'était une prière.

Il n'a pas traversé les mers; il ne s'est gravé sur aucun tableau.

Il est simple, doux, riche de syllabes liquides et mielleuses. 5

Il fait songer à un lac paisible qui dort sous le jeu des étoiles.

Jamais pêche plus tendre ne fondit dans une bouche.

Il n'est point de rose qui, sous des lèvres, connut un aussi passionné frémissment.

Il a jailli dans un rire sur mes dents claquantes d'ivresse. 10

Il a pleuré dans mon cœur qui implorait.

Un jour, il est entré dans la grande familiarité de moi-même.

Moi seul le connais bien puisque je l'ai prononcé dans la joie et la douleur.

Un rien — le pâle objet qui remplace la présence illuminée le fait remonter parfois de mes profondeurs. Il revient, lustré des caresses du cœur où il dormait, caché dans un pli. 15

1. Tout laisse croire que le nom évoqué ici est celui d'Hélène Wilson.

NUIT SACRÉE¹

NUIT SACRÉE, de chair triomphante!

Je te bois, je te respire comme une terre desséchée s'abreu-
verait d'une source jaillie par miracle. Et, à travers toi, c'est mon
5 extase que je berce, calme, endors.

Un jour, tu diras en songeant à cette joie des sens: «Folie de
jeunesse».

10 Mais moi, revêtu d'ombre et de silence², je ressusciterai
d'entre les morts. Et mon âme, encore désireuse, élancée à la cime
des ifs, écoutera le chant triste de l'oubli, ce blâme ingrat du
souvenir.

1. Le texte de *Paroles en liberté* se compose de fragments qui constituaient des poèmes distincts dans *Nocturnes*: le début correspond à celui de «Nuit sacrée»; les parties «I» et «II» reprennent respectivement les poèmes «III» et «II» de la section «Granions de cuivre»; enfin, «L'ombre de François Villon...» est extrait de «Quelque part, une ville», qui précède «Nuit sacrée» dans *Nocturnes*.

2. Cf. «Jeanne Nouguier»: «ses bouquets d'ombre et de silence» (*supra*, p. 217).

VARIANTES: I: *Nocturnes*, p. 29; «III», *Nocturnes*, p. 19; «II», *Nocturnes*, p. 18; «Quelque part, une ville...», *Nocturnes*, p. 27-28; II (TEXTE DE BASE): «Nuit sacrée», *Paroles en liberté*, p. 165-167.

10 I ifs écoutera 11 I souvenir. // <astérisques> // Nous <...> pardonne.
III // La (voir *infra*, p. 255-256)

I

La nuit fait jouer ses éventails de silence et d'ombres. Derrière l'horizon s'éteignent le rire et la douleur des humains.

Tu reposes, moi, je veille!

15

À genoux, bras serrés sur ma poitrine toute brûlante de baisers retenus,

Je bois le souffle de ton haleine.

La nuit fait jouer ses éventails de silence et d'ombres.

II

20

Le vent soulève les boucles de ta chevelure,

Ton masque si fin se tend comme une offrande,

Ton corps s'enfonce dans une lagune d'étoiles et de lis d'eau.

Dors, chair élue de ma chair!

Mais il semble que, sous des paupières closes,

25

Tu désires la résurrection de notre premier matin.

*

L'ombre de François Villon s'allonge sur le mur des Ursulines.

Comme un oiseau de proie, ma tristesse s'attache à son flanc imaginaire, cependant que le soir descend avec des douceurs mourantes de roses effeuillées.

30

Je vous attends dans ma solitude, fleur rare. Venez, je vous parlerai de lui jusqu'à ce qu'il revienne.

Je vous placerai dans mon vase à fleurs. Je ne sais nul autre endroit qui soit plus digne de vous. Vous les ferez pâlir, dans ma mémoire, les plus belles, celles qui ont vécu l'espace d'un matin.

35

Moins menacée par l'heure qui s'écoule, et non seulement belle, mais parlante, vous direz: «Je ne suis pas fâchée contre

13 I d'ombres. // Derrière 14 II le *re* <corrigé d'après I> et
19 I éventails d'ombres *et de silence*. // II 23 I de *lys* d'eau 25 II closes,
// *tu* <majuscule rétablie d'après I> désires 30 I imaginaire cependant

vous!» Et ces choses exquises dont vous avez, seule, le secret, dont
40 tout le sens ne vous est pas connu.

Votre âme aux délicatesses infinies, pure à force d'être vraie,
coulera comme l'ambroisie d'une amphore.

La solitude sera brûlée par la flamme de vos yeux: il y aura
toute l'âme humaine à son éveil dans mon courtil déserté.

45 Nous regarderons ensemble le fantôme de Villon sur le mur.
Il sera rayonnant et, dans une apothéose, montera dans le ciel
sous le chant exhalé de vos lèvres³.

Venez, la nuit va m'engloutir et je vais avoir peur de moi-
même, si seul, si grandement seul.

50 Venez surtout pour que nous assistions à l'assomption du
grand maudit dont le fantôme obsède le mur des femmes saintes.

Venez, puisque vos paroles sont des prières humaines où
fleurit un cœur.

3. Cf. «Arabesques»: «nos lèvres n'exhaleront plus le chant de l'amour»
(*supra*, p. 243).

QUELQUE PART, UNE VILLE¹...

LE SOLEIL dans un azur qui semble déborder comme d'un vase trop plein.

Des causses qui pleurent de toutes leurs déchirures: pelage de lions déchiquetés dont la carcasse escalade l'infini.

5

Lent éventail, le silence aère le visage des hommes, celui de ces passants d'un jour à la recherche des mers mortes.

Des peupliers: ils sont une présence à l'heure déserte de midi dans ce paysage qu'exténue l'accablante chaleur. Ils plongent dans la terre où je sais que quelqu'un dort à jamais.

10

La ville gît dans un cirque de montagnes foudroyées. J'y venais autrefois, sûr de me retrouver moi-même. Maintenant je ne suis qu'une ombre fatiguée, errante, dépossédée de ses trésors. J'erre seul, sans ce battement du cœur qui précède la vision d'une présence.

15

1. Dans *Paroles en liberté*, Dugas a incorporé à «Nuit sacrée» un fragment du poème intitulé «Quelque part, une ville» dans *Nocturnes* et il a ajouté à ce dernier deux fragments du poème «Le chant de la folle» ainsi que le fragment final de «Nuit sacrée».

VARIANTES: I: «Quelque part, une ville...», *Nocturnes*, p. 26-27; «Le chant de la folle. Un navire de haut bord...», *Nocturnes*, p. 41; «Le chant de la folle. Le coupable est plongé...», *Nocturnes*, p. 40; «Nuit sacrée. Nous le trahisons...», *Nocturnes*, p. 30; II (TEXTE DE BASE): «Quelque part, une ville...», *Paroles en liberté*, p. 168-178.

14 I d'une chère présence

Ah! ce cœur est presque calme parce qu'il sait qu'il ne trouvera plus ce qu'il cherchait jadis.

Des témoins, certes, ceux qui veillent autour d'un souvenir, d'une dépouille d'âme. Frissons d'hier, je vous cherche sans
20 espérance.

Le temps a pansé la grande blessure, mais la cicatrice, si on y touche, remue cette plaie guérie.

En vain l'habitude, les jours, les années auront beau s'écouler, si le cœur a trouvé un maigre salut, l'esprit, lui, flotte sur l'abîme.
25 Il en mesure la profondeur et l'éternité.

Les lions sur les causses ensanglantés continuent leur ascension. C'est le soir. Pleurez, mes yeux, devant ce gouffre où ne remue que la poussière.

*

Un navire de haut bord qui contiendrait de menus objets, quelques fleurs séchées, des trésors d'esprit et d'âme², la dure expérience terrestre, une âme inassouvie, chercheuse d'autres horizons, d'hommes inconnus, mais cependant encore assez
30 jeune pour refleurir. Et puis le large, ce départ vers ailleurs, une Floride baignant dans un rêve.
35

Esclave aux yeux lourds qui soulèves tes chaînes dans la ville de fer et de ciment, tu attends ce navire.

Viendra-t-il avant la mort?

— Mets tes mains sur ce mur pour qu'elles y trouvent de la
40 fraîcheur.

L'horizon est encore vide; cette blancheur hallucinant ton regard, ce n'est qu'une fumée entre mille qui, dans un instant, sera dissoute. Il te faudra remettre tes pieds saignants sur une route tant de fois parcourue.

2. Cf. « toute mon activité d'esprit et d'âme » (*supra*, p. 114); « un corps trop lâche, trop pénétré d'esprit et d'âme » (*supra*, p. 133); « C'est en esprit et en âme qu'il la faut vénérer » (*supra*, p. 186).

27 I yeux, sur le gouffre 28 I poussière. // <astérisques> // L'ombre <...> cœur (voir *supra*, p. 251-252, l. 27-53).

— Redresse ton front courbé vers la terre: c'est là-haut que
circule l'image de l'évasion. 45

— La voile de pourpre où dort le soleil de la délivrance est
encore loin.

*

Le coupable est plongé dans le sable jusqu'au cou. 50

Il n'y a plus qu'un visage qui soit encore libre. Ce visage
regarde le ciel.

C'est une souffrance verticale qui mesure les profondeurs de
la terre et du ciel. Le soleil pose des plaques de feu sur les joues,
le front, la bouche qui bientôt ne pourra plus crier son horreur. 55

Dieu va-t-il prendre pitié de sa créature?

Mais voici la nuit, voici la délivrance.

Et il tend vers elle ses mains agonisantes d'où le sable s'écoule
comme une pluie de feu.

*

60

Nous le trahirons au printemps.

Oui, ce sera la saison choisie entre toutes. Et nous le trahirons.

Quand il reviendra de son trop long voyage, nous rougirons
de honte, baissant le front et les yeux comme une jeune fille ou
de très petits garçons. 65

Nous le trahirons: il l'est déjà dans le désir et la pensée.

Et nous crierons pour notre hypocrite défense: «Tu as mis trop
de temps à revenir. Nous étions las d'être un saint et une sainte.»

Je dirai: «Une nuit seulement, j'ai tenu Aurore sur mon cœur.»

Elle dira: «Cela s'est passé comme dans un rêve: ma volonté
était morte et j'avais faim du souvenir de toi qui est en lui. Nous
n'étions plus vraiment seuls, moi, sans amour; lui, sans amitié.» 70

48 I loin. <fin du texte> 57 I délivrance. /// Et 58 II sable s'écroule
<corrigé d'après I> comme 59 I feu. // <astérisques> // Un navire <...> loin.
72 I,II sans amitié. <Nous rétablissons les guillemets.> // Et

Et puis, moi, quand il sera revenu, je prendrai Aurore pour la déposer dans ses bras.

75 Ensuite, j'irai expier ma trahison sous la corde et la cendre.

Ah ! il faudra bien qu'il me pardonne.

PSYCHÉ AU CINÉMA

Je la jetais, avide et pantelante, au-devant des matins et des soirs, et sa plainte m'accusait de connaître la vie.

M. D.

*À des mirages encore flottants, aux figures de ma
jeunesse ramenées devant moi, et que j'ai rebues,
paupières closes, dans la nuit de la réalité apparue.*

MARCEL DUGAS

UN HOMME D'ORDRE

À deux humoristes

ENTRÉ, jeudi, vers dix heures, dans une bibliothèque de Montréal, Jacques-Marie-François-Alphonse-Charles-Nicolas Le Tristan², une mèche de cheveux penchante, secoue la poussière de ses vêtements et s'appuie, tel un pélican blessé, au rayon des Dictionnaires innombrables. Il est triste d'une tristesse infinie d'être devenu un homme d'ordre. Aussi comment se dépouillerait-il si vite de l'homme des derniers mois? On aime tout, même de souffrir, même la misère quand elle est épousée avec des révoltes et des envolées vers le désir et l'insaisissable. Il sent cela, baigné par les souvenirs d'hier et les visions que lui proposent les

1. Premier d'une série de poèmes en prose et de textes d'actualité sur la guerre, la littérature et la politique municipale parus dans *L'Action*, du 6 mars 1915 au 16 octobre 1915, sous la rubrique «Douches». Ces textes sont signés «Le Rat» (voir *supra*, p. 31-32). Note de l'auteur: *Pour un cinéma voluptueux et ironique, fleuri de légers sarcasmes, voltigeant à l'entour de vierges mobiles, caressantes, fluides comme l'eau d'un lac ou des miroirs.*

2. Dugas publiera *Confins* (1921) sous le pseudonyme de Tristan Choiseul et le protagoniste de son récit autobiographique «L'assomption de Ruth», dans *Nocturnes*, se prénommera Tristan.

VARIANTES: I: LE RAT, «Douches tièdes. Un homme d'ordre», *L'Action*, 6 mars 1915, p. 4; II (TEXTE DE BASE): *Psyché au cinéma*, p. 7-22.

I I <titre> tièdes <note infrapaginale: *Pour un cinéma de demain.*> // UN 3 I humoristes // *Intronisé*, jeudi 4 I de la Cité, Jacques 5 I Nicolas Marisse, une

jours évanouis. Cette atmosphère neuve le fait frissonner:
 15 l'illusion de la liberté, quelle grande chose, et dans une âme
 amère, presque détachée! Les livres! C'est encore de la littérature,
 de la poussière, une vie artificielle ou sublime. Et le
 printemps qui n'a pas abouti et fut, tout de suite, si vieux! Faust³,
 étouffe ton cri; oui, la réalité que tu croyais fuir te réenveloppe,
 20 elle te choisit encore victime. Que sert de t'étonner et peut-être
 de paraître surpris? Crois-tu donc que ton destin soit différent des
 autres et la vie n'est-elle pas une longue soumission forcée à
 laquelle personne n'échappe? Regarde tes frères qui souffrent.
 Devine leurs chagrins, leurs soucis, des tracas dont tu n'as pas
 25 d'idée. Sois heureux plutôt de vider en un moment le fond de
 tous les graals. L'important, c'est de n'être pas dupe, quelques
 délices qu'on éprouve à croire au parfum des roses, à la sincérité
 d'un toucher de mains. Épuise la leçon qui va te venir de cette
 nouvelle geôle avant qu'elle n'ait tout découvert; imagine-la,
 30 construis avec ton esprit, ta sensibilité et ton amertume une
 existence que tu connais à peine, et, si elle est trop gaie ou trop
 drôle, tu la coucheras sur du papier avec au cœur, toute trans-
 percée, des mots pareils à des poignards. Crois bien que la pire
 des réalités qui te pourraient accabler, serait celle d'être heureux.
 35 Et s'il existait une personne entre toutes que tu voudrais tenir
 dans tes bras en l'adorant, éternise le mensonge crucial de les
 refermer sur son ombre. Sculpte en te détruisant; va te chercher
 au sein des nuances qui furent tes inlassables persécutrices.
 Macère tes désirs avec des regrets et des larmes, mêle-les si bien
 40 ensemble qu'ils te paraîtront de petits dieux perpétuant ton âme
 — ceux que l'on porte en soi, fixés à la trame de notre être, et
 qui, à de certaines heures, se mettent tous à gémir. Peut-être,
 alors, que les destins si chèrement cruels consentiront à éteindre
 le feu qui te brûle. Ne le souhaite pas cependant, car alors tu
 45 renierais le jour et toi-même, de te sentir terrassé et pareil aux

3. Voir *supra*, p. 108, n. 3.

24 I pas *idée*. Sois 29 I nouvelle *prison* avant 29 I découvert; *imagine*
là, construis II *imagine-là* <corrigé d'après l'usage>, construis 37 I ombre.
 <note infrapaginale: *Sadisme*.> Sculpte

autres. Déchire sans pitié les tableaux qui ne porteraient pas le reflet de ta nature intime. De ta détresse, compose un chant isolé qui te grandira dans la chimère.

Ris à songer que tu rencontreras, rue Fullum⁴, une petite dame frisée, jolie comme une médaille, et ordonne sa toilette. 50
 Oui, qu'elle soit tout en cheveux, qu'ils l'enveloppent et la fassent très jeune en sa robe de velours ornée de glaïeuls. Et tu l'embras- 55
 seras sur la nuque avec des lèvres à peine appuyées. Plaisir de carême! Il faut toujours que nos passions s'accordent avec l'abstinence. Laisse aux étudiants vicieux et aux jeunes médecins 55
 démontés le soin des caresses tumultueuses. Retiens tes sens ainsi que les anges qui ont failli tomber à l'heure de la grande tentation. Garde-les plongés dans le désir.

Puis tu conduiras cette fée dérisoire au jardin, celui que possède tout rêveur depuis Épicure et Montaigne. Approche-la 60
 de toutes les bêtes; mets ses doigts sur le dos marbré de ce chat qui vous regarde, les yeux pointés d'or et de malice, et sur ses genoux dépose en criant un lapin — image de ton âme et de 65
 l'univers. Couvre-la de tulipes, de dahlias, de lys et de renoncules, et dans l'allée déserte, en présence du ciel et de la terre, impose- 65
 lui les félicités de la flagellation. Et tu regarderas si le bout de son nez tremble, si ses mains implorent un autre genre de plaisir. Après quoi, tu lui découvriras l'intelligence des bêtes, malheureusement inconnue du vulgaire.

Cette oie! Comme elle voudrait bien dire quelque chose! Tu 70
 ne dois pas désespérer de lui faire crier un jour: «La France est immorale», ou quelque chose d'approchant. Vois-tu, c'est par aberration ou paresse d'esprit que nous croyons les animaux incapables d'énoncer des mots: il viendra un jour où ils parleront 75
 et il faut espérer que ce sera, d'abord, les plus bornés. Alors on s'amusera! Travaille donc à ce progrès dans l'humanité.

4. Rue du sud-est de Montréal, dans le quartier Sainte-Marie, communément appelé à l'époque le «faubourg à m'lasse».

Si la petite dame allait se lasser de tes manèges, jette sur les fleurs dont tu l'as couverte les abeilles de ta pensée et qu'au-delà du cœur de la tulipe tentante elles aillent piquer sa poitrine.

80 Ouvre la boîte à surprises de tes caprices: chante, crie, danse sur tes pieds et ton intelligence. Sois incohérent avec patience et ténuité; c'est ta nature, et peut-être, ta façon de régner. Triomphe donc avec pétulance et candeur! Fuis la perfection trop grande, car qui sait si le désordre lyrique ne cache pas quelques pépites
85 d'or, inaperçues des maîtres gourmés, secs et rigides? Et cela, sans doute, intéresse et captive les oiseaux — l'oiseau aux plumes ondulées qui, devant toi, se tient arrêté, muet, te regarde et s'étonne. Dis-lui le rythme de l'aurore, et arpège, à petits bruits, presque en silence, sur le clavier somptueux du Soir. Dis-lui
90 qu'avant elle et toi, des yeux ont souri et ont retenu, sous la souffrance, des larmes qui, prêtes à jaillir, les rendaient plus beaux par l'angoisse, la convoitise ou le regret. Parle-lui du poème humain, universel, fait de tant d'âmes écrasées, de désirs éteints, du beau crime des êtres qui se donnent ou se refusent, de la
95 versatilité des âmes, ou encore des illusions passagères. Et t'approchant de son âme plus que de son oreille, enferme en elle le cri plaintif de ton cœur ravagé, et que ce cri ne soit pas le tien seul, mais le cri ordinaire, familier, total, de ceux qui vivent et meurent de l'indicible baiser. Puis, saisissant ses mains pâles, tu la
100 regarderas dans les yeux, sans une parole, en laissant battre le flot des choses qui roulent en toi-même, les artères de ton front, et, triste, tu accepteras, en présence de cette chair aussi périssable et décevante que les autres, les musiques blasées qui te viendront du souvenir.

105 Tu referas, sans doute, à son profit l'histoire de ton voyage à travers le monde: musées de Naples⁵ où tu laissais couler les

5. Voir *supra*, p. 120, n. 4. C'est à Naples que Dugas est allé rejoindre son oncle et son frère Raoul, le 5 juin 1911: «M^{gr} Dugas est obligé de garder la chambre jusqu'au 20 juin à cause d'une grave luxation causée par une chute sur le pont du navire, quelques heures avant l'arrivée à Naples. Les neveux visiteront la ville et les environs "à satiété", note le journal de M^{gr}» (F. Lanoue, *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas*, p. 10).

79 II la tulippe <corrigé d'après l'usage> tentante 79-105 I poitrine.
Tu 105 I referas à

heures; mer céruléenne où toutes tes pensées allaient courir en s'égrenant, chapelets affolés jaillis d'un cerveau qui se brûlait de soleil, d'azur; Pompéi, la ville damnée qui était si délicieuse à refaire, complète, royale à travers son squelette debout, grésillant encore d'une volupté dernière. De Rome, tu évoquerais les colonnades du Bernin⁶, qui semblent s'ouvrir sur le ciel, le pape qui t'a béni⁷ et que tu aimais beaucoup parce qu'il paraissait si bon avec sa couronne de cheveux blancs. Et de Venise, tu diras tout: cette promenade en gondole, couché sur un lit de fleurs⁸, cependant que des touristes américains, tassés sur le pont des Soupîrs, poussaient des rires secs, idiots complètement. Quelle insulte à un jeune amant des lagunes que le sarcasme des mufles de Chicago et des chimpanzés new-yorkais! Quels coups portés à sa sincérité! *Very shocking*.

6. Allusion aux colonnades de la place Saint-Pierre à Rome, érigées par le sculpteur italien Gian Lorenzo Bernini (1598-1680), considéré comme le créateur de la sculpture baroque.

7. Dans son journal, M^{gr} Marcel Dugas raconte comment il a été reçu en audience et béni par le pape Pie X, le 6 juillet 1911, au cours du voyage où l'accompagnait son neveu: «Le Pape ne me permet pas de me mettre à genoux à cause de mon infirmité (chute). Il me fait asseoir tout près de lui; lorsque je lui fais bénir mes objets de piété, il examine si les médailles-scapulaires sont canoniques. Au moment du départ, je réussis à me mettre à genoux, mais, comme j'éprouvais de la difficulté à me relever, le Saint-Père lui-même me relève en me prenant dans ses deux bras, en disant: "Povero monsignore!"... Je me serais cassé les deux jambes que je n'aurais pas payé trop cher cette caresse du vicaire de N.S.J.C.» (F. Lanoue, *op. cit.*, p. 10). L'allusion confirme que Dugas a pris son oncle pour modèle de son «homme d'ordre».

8. Léonce Brouillette rapporte une anecdote que Dugas avait racontée à Luc Lacourcière: «Les deux voyageurs étaient à Venise, et M^{gr} Dugas avait défendu à son neveu de sortir le soir. Désirant admirer la ville et ses canaux la nuit, Marcel réussit à s'esquiver de l'hôtel où les voyageurs étaient descendus. Il loua une gondole et partit pour une promenade nocturne sur les canaux. Au cours de la promenade, il acheta des fleurs, "beaucoup de fleurs, il en avait les mains remplies..." Le jeune romantisme de Dugas se grisait ainsi de Venise la nuit, du parfum des fleurs, de cette liberté. Tout était merveilleux, jusqu'au moment du retour où sur les quais attendait... son oncle. Le rêve prit fin et le jeune Marcel dans la surprise en oublia même ses fleurs» («Marcel Dugas: sa vie et son œuvre», p. 20-21).

110 I refaire complète 113 I tu *aimas* beaucoup 118 I sarcasme, de

Et puis Florence, le rêve ébloui. Faire son petit Dante avec une Béatrice⁹ éphémère. Florence, le rêve de Don Juan, de Lorenzaccio qui se promène dans les rues, avec le fantôme de lui-même. Tu essaieras sans y réussir à faire entrer dans les oreilles
 125 de la femme à velours noir le cri terrible que tu poussas en apercevant les Uffizi¹⁰, David¹¹, Persée¹², et toutes les déesses immobiles, prêtes à quelque sabbat sans fin. Et la descente sur une échelle de soie, Roméo étrange, balancé sur l'Arno¹³.

À Milan, la galopade effrénée par une nuit de lune, sur un
 130 cheval fougueux qui vingt fois faillit te piétiner et t'aurait traîné, pendu aux étriers, dans la boue et le sang, si de jeunes fous, cavaliers impeccables malgré le muscat cent fois rebu, ne t'avaient délivré de la mort. Aux petites heures, devant l'aube émerveillée, l'hommage à Léonard, le créateur de la Joconde et du Bacchus.
 135 Un discours péladanesque¹⁴ et des lauriers arrachés aux jardins publics quand les petites bonnes italiennes, les pieds engourdis de sommeil, allaient se réveiller à la fontaine.

Plus tard, sur le lac du Bourget¹⁵, sentant peser sur toi une surveillance austère, tu savais si bien t'échapper du lacet emprisonneur par des sautes d'imagination d'autant plus énervantes
 140 que tu étais guetté de la tête aux pieds. Ah! révolté toujours en crises, tu les transfigurais, tes cachots! Ils devenaient des

9. Née à Florence vers 1265, Béatrice Portinari fut l'inspiratrice et le grand amour de Dante. Elle mourut en 1290.

10. La Galleria degli Uffizi, située sur la via della Ninna, à Florence, possède les grandes œuvres de la Renaissance toscane.

11. Statue monumentale en marbre, sculptée par Michel-Ange en 1501-1504 pour l'Opera del Duomo de Florence. Installée place de la Seigneurie jusqu'en 1873, elle fut alors remplacée par une copie et est depuis conservée à la Galleria dell' Accademia.

12. Le Persée de Benvenuto Cellini est à la Loggia dei Lanzi, à Florence.

13. Fleuve qui traverse Florence et se jette dans la Méditerranée.

14. Allusion à Joséphin Péladan, dit le « Sâr » (1859-1918), écrivain et occultiste, célèbre à l'époque symboliste.

15. Lac des Alpes françaises (Savoie) qui a inspiré à Lamartine son poème « Le lac ».

Thabors¹⁶ de fièvre et tu t'élançais, vaincu à demi, les ailes dressées vers l'espoir de la délivrance.

Et ce Paris, adoré plus que tout encore! Une année sur laquelle tu feras silence. Tu diras: «N'en parlons pas, chère dame en velours, n'en parlons pas, car elle te ressemble lorsque tu es désespérée.» 145

Tairas-tu les souvenirs de Montmartre, capitale du péché, nombril étonnant de la joie? Tiens — il faut la faire rire, ta poupée de son, de sang et d'eau, il faut la faire rire, — tu raconteras comment les petites femmes de Clichy, montées sur des chevaux de Guignol, si prodigieusement affreuses avec des lèvres rouges, t'inclinaient, pour l'antithèse, à de si violents désirs de chasteté, — pour l'antithèse. Et dans tel café où les bourgeois déguisés vont en tapinois vers minuit avec les grands ducs de Russie et les princes d'Allemagne, dresse-lui le cadre de la salle où paraissaient des dames habillées en ciseaux et des messieurs qui s'achevaient en salade russe. 150 155

Applique-toi à scandaliser cette petite déesse du hasard et de la fantaisie en chantant du Mayol¹⁷, du Fragon¹⁸ jusqu'à ce que 160

16. Sommet des Alpes françaises qui, jusqu'en 1847, marqua la frontière franco-italienne. Le mont Thabor est situé non loin de Modane, où Dugas fit une halte au retour de son voyage d'Italie. C'est aussi une montagne de Galilée, non loin de Nazareth, où, selon la tradition, eut lieu la transfiguration du Christ.

17. Chanteur français de café-concert, Félix Mayol (1872-1941) créa près de cinq cents chansons, dont les plus populaires furent «Viens poupoule», «La Matichiche», «Les mains de femmes», «Cousine», «À la Cabane Bambou» (voir A.-P. Noyer, *Dictionnaire des chanteurs francophones de 1900 à nos jours*, Paris, Conseil international de la langue française, 1989, p. 128).

18. Victor Léon Phillippe Pot, dit Harry (1869-1913), est né à Soho en Angleterre. Auteur-interprète, il commença sa carrière au Cabaret de la Butte sous le nom de Frogson, mais, informé de la signification de ce mot, il transforma son pseudonyme en Fragon. C'est sous ce nom qu'il fit carrière au café-concert et au music-hall, tant en France qu'en Angleterre. Il a composé des chansons comiques («L'amour boiteux», «À la Martinique»), sentimentales («Reviens!», «Je connais une blonde») et patriotiques («Un gamin de Paris», «En avant les p'tits gars») (voir F. Vernillat et J. Charpentreau, *Dictionnaire de la chanson française*, p. 108).

153 II si prodigieusement <corrigé d'après I> affreuses 153 I rouges, te donnaient, pour l'antithèse, de 159 I russe. // Scandalise cette «poule», nom de D...! Chante-lui du 161 I Fragon, jusqu'à

sa chevelure devienne en feu. Et puis après, demande-lui de réciter les prières de saint Ignace¹⁹ — toujours pour l'antithèse.

165 Sois incohérent, sois incohérent! Et pour taquiner la nature, offre-toi, en imagination, la comédie de la perversité intégrale.

170 ... Rompant son monologue intérieur, Jacques-Marie-François-Alphonse-Charles Le Tristan a regardé avec envie le beau soleil épandu sur Montréal et toute la liberté sauvage des choses qui dansaient dans la lumière; des vers de son poète favori sont venus à ses lèvres. Il a fermé les yeux sur lui-même, le passé. Puis, les ouvrant à nouveau, il a contemplé le royaume des livres. Et il a souri ainsi qu'on le fait à des ombres, à des désirs irréalisables, à l'étreinte d'un front, à des jouets sublimes qui trompent, mais dans le rêve des idées et des mots. Souffrant
175 toujours de quelque blessure qui monte le long de ses nerfs, il adore se sentir délicieusement malade au sein de l'ordre trouvé qu'il va connaître et, peut-être..., troubler.

19. Voir *supra*, p. 215, n. 1.

163-166 I Ignace, — toujours pour l'antithèse. // ... Rompant 167 I Charles Marisse a 177 I troubler. // LE RAT

LES TEDDY BEARS² EN KHAKI

5

LA FABLE, féconde en surprises, ne m'avait pas ménagé, à l'aube de la vie écolière, un étonnement pareil à celui que je veux ici narrer. Pourtant, que d'éblouissements sans cesse accrus, à mesure que se déroulait l'histoire psychologique et morale des animaux! Aujourd'hui, mille souvenirs, parfois, s'éveillent de mon émotivité première et se mettent à chanter. Il me vient une arrière-fraîcheur des alouettes bâtissant leur nid sous les blés³, et,

1. Note de l'auteur: *Pour un cinéma de 1915 où les hommes de toute race, ramenés à des proportions réelles après avoir été dépouillés des oripeaux de la vanité et du pouvoir, apercevant soudain la démente de leur fatuité, mangeraient, en signe d'humilité hélas! tardive, une médaille de chocolat — bonne enfant, sincère, inoffensive au foie et à l'estomac, à la tête et au cœur.*

2. Le mot *teddy bear*, qui désigne un ourson de peluche, est formé de l'anglo-américain «Teddy», diminutif du prénom du président des États-Unis, Théodore Roosevelt. Pendant la guerre de 1914-1918, Roosevelt était partisan de l'intervention militaire américaine aux côtés des Alliés, et les militaires américains étaient surnommés *teddy boys*.

3. Cf. le début de la fable de La Fontaine «L'alouette et ses petits avec le maître d'un champ»: «Les alouettes font leur nid / Dans les blés, quand ils sont en herbe» (*Fables*, Montréal, Éditions Variété, 1944, livre IV, fable 22).

VARIANTES: I: LE RAT, «Douches anti-militaristes. Les Teddy Bears en khaki», *L'Action*, 16 octobre 1915, p. 1; II (TEXTE DE BASE): *Psyché au cinéma*, p. 53-68.

- 10 dans le Chien⁴, je revois mon Poppé⁵, avec sa tête frisée, ses grands yeux adorables de bonté, et qui m'aima autant que je l'aimai. Il me souvient même d'un rat qui, enfermé dans son fromage⁶, m'inspirait la plus vive mélancolie, et d'une génisse, accablée par des animaux méchants⁷, pour laquelle je crois avoir versé
 15 quelques pleurs. J'étais jeune et sensible! Mon affection s'étendait jusqu'aux bêtes. Les plus malheureuses étaient mes amies et j'abhorrais le lion et le loup que j'ai retrouvés, depuis, chez des animaux prétendus supérieurs, lesquels se sont fait reconnaître facilement, par une avidité aussi brutale et aussi sommaire que ce
 20 qui leur tient lieu de raison.

J'avais des prédilections folles pour les êtres qui se déchaînaient en colères intermittentes, puis, devant le mal universel, semblaient finalement sourire avec ironie. Ah! mes alouettes! Ah! ma biche! Ah! mon mouton!

- 25 La poésie couvrait tout cela; et l'agneau, expiatoire du crime de tous, suscitait déjà en nous la religion de la souffrance terrestre. Entre des milliers, cependant, le baudet vaniteux⁸, chargé de

4. Si aucune fable de La Fontaine ne s'intitule «Le chien», on trouve ce nom dans plusieurs titres: «Le loup et le chien» (*ibid.*, livre I, fable 5); «L'âne et le petit chien» (livre IV, fable 5); «Le chien qui lâche sa proie pour l'ombre» (livre VI, fable 17); «Le chien qui porte à son cou le dîné de son maître» (livre VII, fable 7); «L'âne et le chien» (livre VIII, fable 17); «Le loup et le chien maigre» (livre IX, fable 10); «Le chien à qui on a coupé les oreilles» (livre X, fable 8); «Le fermier, le chien et le renard» (livre XI, fable 3). La Fontaine tient un discours plutôt négatif à l'endroit du chien: «Parmi les animaux, le chien se pique d'être / Soigneux, et fidèle à son maître; / Mais il est sot, il est gourmand» («Les deux chiens et l'âne mort», livre VIII, fable 25).

5. Francisation de *puppy* («chiot»).

6. Cf. «Le rat qui s'est retiré du monde»: «Les levantins en leur légende / Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas / Dans un fromage de Hollande / Se retira loin des tracés» (La Fontaine, *op. cit.*, livre VII, fable 3).

7. Note de l'auteur: *Bien semblable aux pauvres petites gens qui là-bas, en Europe, sont immolées à la férocité des monstres militaristes.* Dans «Les animaux malades de la peste» (*ibid.*, livre VII, fable 1), un animal est effectivement «accablé par des animaux méchants», mais c'est un âne. Dans «La génisse, la chèvre et la brebis en société avec le lion» (livre I, fable 6), pour justifier le droit du plus fort, le lion s'approprie la part de nourriture des trois autres.

8. Allusion à la fable «L'âne portant des reliques»: «Un baudet chargé de reliques / S'imagina qu'on l'adorait: / Dans ce penser il se carrait, / Recevant comme siens l'encens et les cantiques. / Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit: / «Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit / Une vanité si folle» (*ibid.*, livre V, fable 14).

médailles, excitait ma verve: je le pointais du doigt à mes camarades surpris de mon insistance peu sympathique, et de mes rires: quelque obscur pressentiment me disait que je le rencontrerais un jour, sur les routes de la vie, et à de nombreux exemplaires. Ça n'a pas manqué. 30

Quelle initiation à l'existence que l'incomparable jardin animalesque de La Fontaine! Quelle sélection complète de tous les gestes humains, depuis les plus odieux jusqu'aux meilleurs! 35
Quelle source d'enseignements pour les chefs d'État et les évêques!

Mais la Fable n'avait pas imaginé, à l'effet de corriger les hommes, de soumettre nos frères les ours à la torture inconcevable que je veux dénoncer. Non, j'en fais un bon serment! Elle 40
ne recelait pas une invention plus réjouissante. Écoutez! Mesdames, Messieurs, on a habillé de khaki les teddy bears. C'est incroyable et c'est si vrai! Vous le pouvez voir, un peu partout, à l'étalage des marchands pieux et aussi de papeterie. Je n'invente rien: c'est réalité visuelle et vécue! Les ours, par la grâce de ce 45
temps, ont été mobilisés, les ours ont revêtu l'uniforme militaire.

J'en ai éprouvé un moment de pleine gaieté. Je cherchais une image, une forme, une espèce animale, fortement animale, qui voulût bien incarner, ne fût-ce qu'un instant, la suprême bêtise de notre époque, et voilà que l'ours en khaki s'est dévoilé à mes regards. Je ne croyais pas, vraiment, que l'ingéniosité commerciale d'un fabricant d'ours me donnerait l'occasion de regarder 50
l'humanité avec des yeux aussi amusés et, à la fois, aussi honteux.

Si, de par MM. nos gouvernants et quelques stratèges en chambre, protégés des balles de toute manière, il nous est donné de mourir cette année pour le droit et la civilisation, et patate 55
et patate, nous aurons pu, du moins, encore maîtres d'une liberté relative, mesurer la véritable physionomie de nos politiciens, sans en excepter un seul, en la ramenant à quelque forme grotesque et familière des êtres organisés. Je les ai vus ces politiciens, de mes 60
yeux vus, en des ours. Et mes regards furent pleins de confusion et de joie.

33 I que *l'innombrable* jardin 49 II suprême *bêtise* <corrigé d'après I>
de 59 I seul, *fût-il de l'Action Catholique*, <titre en italique> en

Parbleu! les marchands quand ils se mettent en train d'être forts ne le sont pas à moitié: le commerce, si volontiers exportatif, comme l'armée, deviendrait-il un objet d'ironie corrosive?

Je flaire une machination infâme: il doit y avoir là-dessous un truc allemand. Moi, je doute; moi, j'ai peur. Qui sait si ces ours attichés⁹, mystérieux, en somme, ne renferment pas, à quantité infinitésimale, des gaz asphyxiants pour la destruction de nos bébés? Qui le dira? Quel patriote tentera de nous le faire croire? Un journaliste du *Star*¹⁰ ou de *La Presse*¹¹, ou encore un monsieur de *L'Action catholique*¹² ou de *La Patrie*¹³! J'entends un sceptique qui se refuse à croire à cette dernière atrocité allemande. Eh bien, alors, nous sommes en présence de la machine la plus

9. On attendrait «attifés».

10. Le *Montreal Star*, fondé en 1869 par George T. Lanigan et Hugh Graham, était fortement attaché à l'Empire britannique, «d'où son antipathie envers les États-Unis et son mépris envers les Canadiens français»; il réclamait la participation du Canada aux guerres impériales (A. Beaulieu et J. Hamelin, *La Presse québécoise des origines à nos jours*, t. IV, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 127-129).

11. *La Presse* (fondée en 1884), d'abord journal conservateur, était devenue «le bréviaire des Canadiens français». Mais, en 1906, pour récupérer son journal, qu'il avait vendu au conservateur David Russel, Trefflé Berthiaume dut en lier la direction au Parti libéral de Wilfrid Laurier, en particulier à sa politique impérialiste (*ibid.*, t. III, p. 114-115).

12. Organe de l'Action sociale catholique, *L'Action catholique* (fondée en 1907) était vouée «à créer et à maintenir un climat catholique» ultra-conservateur (*ibid.*, t. IV, p. 260-265): «[...] au début de la guerre, dans un dessein de flagornerie intéressée aux puissances de l'État, [*L'Action catholique*] tentait, d'une façon si dégoûtante, de catholiciser l'impérialisme» (Le Rat, «Douches anti-impérialistes. Taquineries à la Censure, à MM. Laurier, d'Amours et Holt», *L'Action*, 11 septembre 1915, p. 4).

13. Fondée par Honoré Beaugrand en 1879, *La Patrie* avait été achetée, en 1897, par Israël Tarte à la demande de Wilfrid Laurier, opposé aux tendances radicales de Beaugrand. Le journal fit alors «œuvre de pacification religieuse et nationale». Modernisée par les fils de Tarte, *La Patrie* fut achetée, en 1925, par le groupe Webster, L'Espérance et Fortin, qui en fit un journal «franchement et nettement conservateur». En 1933, devenue propriété de *La Presse*, *La Patrie* devint bihebdomadaire puis, en 1957, hebdomadaire (*ibid.*, t. II, p. 287-290).

64 I volontiers *exportatifs*, comme 69 I,II des *gazz* <corrigé d'après l'usage> asphyxiants 73 I,II allemande. Et <corrigé d'après l'usage> bien

anti-militariste qui soit. Si j'étais la censure¹⁴, j'ordonnerais aux 75
marchands de librairie de cesser un tel commerce, capable de
nuire à celui des munitions et des engins de meurtre, en offrant
aux hommes l'occasion de se comparer si adéquatement aux
bêtes.

Ah! il arrive parfois, n'est-ce pas? au sein des époques de 80
ténèbres comme celles qui pèsent sur les années 1914-1915, que
la vérité et le bon sens, cachés sous des formes inattendues,
arrachent à la nuit, au mensonge, des revanches inespérées.

Et l'erreur, la sottise des hommes n'en apparaissent que plus 85
certaines, plus décisives. En voilà une revanche! et je salue
profondément ces ours qui nous appellent à l'examen de consi-
cience, à une souriante modestie.

Saint Ignace de Loyola¹⁵ nous avait déjà fourni des méthodes 90
infaillibles de sainteté, voire laïque, purement laïque. Mainte-
nant, le pessimisme intégral qui reçoit, grâce aux ours, une forme

14. Dans la version de *L'Action* (voir variante 75), Dugas faisait allusion à l'abbé Joseph-Arthur d'Amours, né à Trois-Pistoles en 1865, ordonné prêtre en 1898, docteur en théologie et en droit canon, et éditorialiste à *L'Action catholique*. Dans les trois «douches anti-impérialistes» qui précédaient celle-ci, mais qu'il n'a pas retenues dans *Psyché au cinéma*, Dugas attaquait violemment ce journaliste qui appuyait la participation du Canada à la guerre. Dans la première, il voyait dans la censure «le mal du présent et celui qui débordera sur l'avenir» et reprochait à l'abbé d'Amours, ce défenseur du «trône et de l'autel», «pâteux, huilé, hébété [...] soudainement atteint d'une démente meurtrière», d'avoir «catholicisé l'impérialisme» en faisant appel aux «préjugés nationaux et religieux» («Taquineries à la Censure, à MM. Laurier, d'Amours et Holt», *L'Action*, 11 septembre 1915, p. 4). Quelques semaines plus tard, Dugas critiquait le silence de *L'Action catholique* devant l'improbité intellectuelle de Barrès (voir n. 17) : le «Québécois d'Amours fut un des rares à se réjouir [...] des éloges à rebours de l'auteur de *l'Ennemi des lois*. Il osa même, en grotesque nigaud qu'il est et restera toujours, demander pardon aux Français de France, à Barrès et aux camelots du Roy, des légitimes protestations nationalistes!» («Douches anti-impérialistes. Le plaisant Barrès, le plaisant d'Amours, et nous», *L'Action*, 9 octobre 1915, p. 1). La troisième «douche anti-impérialiste» était entièrement consacrée à «M. d'Amours, homme de guerre» qui, en écrivant que «la guerre est divine», abusait de sa fonction sacerdotale «pour régler au sens des intérêts humains de l'Église les destinées politiques du Canada» («Douches anti-impérialistes. Sur M. d'Amours, homme de guerre», *L'Action*, 20 octobre 1915, p. 4).

15. Voir *supra*, p. 215, n. 1.

75 I censure, chère aux d'Amours de tous les temps et aux valets de tous les régimes,
j'ordonnerais 88 I méthodes infaillibles de

nouvelle d'actualisation, ira rejoindre dans l'absolu la religion éternelle. Les ours-khaki s'annoncent des maîtres incomparables en ironie chrétienne; ils contribueraient, je veux le croire, plus sûrement que les articles de Maurras¹⁶ et de Barrès¹⁷, à une
 95 renaissance du christianisme occidental, si nous daignons, dans un beau mouvement collectif et national, les expédier à nos frères les européens qui atteignent, à n'en pas douter, le comble de la démence païenne. Ils pourraient — car ils ont de l'imagination et de l'esprit, ces hommes d'Europe — se refléter dans ces petits
 100 ours militarisés, comme en des miroirs à peu de chose près, identiques à eux-mêmes. Et alors, si assoiffés de sang qu'on les peut supposer, ils mourraient, nous le croyons, sans vanité, convertis à quelque honte soudaine mais réparatrice. Mieux que de nombreuses levées de soldats, cette expédition oursonne
 105 avancerait la paix. Nous le croyons!

Ils sont tout de même étonnants ces teddy bears galonnés, tant ils composent, devant l'histoire actuelle de nos mœurs et les réalités sanguinaires du monde européen, un joujou symbolique!

16. Écrivain et homme politique français, Charles Maurras (1868-1952) fut le principal animateur de l'Action française, de 1908 à 1944. Il y défendit le nationalisme et acquit une influence considérable sur la partie la plus conservatrice de la bourgeoisie française. Élu à l'Académie française en 1938, il en fut radié en 1945 et condamné à la réclusion pour avoir soutenu Mussolini et Pétain.

17. Maurice Barrès (1862-1923), écrivain et homme politique français, exposa les principes de son nationalisme dans deux trilogies, *Le Culte du moi* (1888-1889) et *Le Roman de l'énergie nationale* (1897-1902), où il exalte le patriotisme, l'action et la liberté. Dans un article de *L'Action*, le 17 août 1912, Dugas suggérait de s'inspirer de Barrès pour donner un sens au patriotisme canadien, en lui faisant perdre son «idéalisme banal» et acquérir des «idées claires sur la vie des peuples et leur salut». Il voyait en Barrès, «chantre des minorités», celui qui donnerait «une voix à la minorité des Français canadiens, toujours résistants et fidèles» («Barrès et le Canada français», *L'Action*, 17 août 1912, p. 1). En 1915, sous le pseudonyme «Le Rat», dans la série des «douches anti-impérialistes», il consacrait un second article à Barrès, intitulé «Le plaisant Barrès, le plaisant d'Amours et nous», mais pour dénoncer cette fois «l'improbité intellectuelle de ce Français» et lui reprocher d'avoir inventé «une origine de "peaux-rouges" et de "trappeurs" aux Canadiens qui versent encore leur sang pour le salut de la France» (*L'Action*, 9 octobre 1915, p. 1). Se disant «concitoyen de tout homme qui pense», Dugas s'insurgeait contre l'arrogance et le chauvinisme de Barrès, qui prônait la prééminence d'un peuple sur un autre.

101 I de choses près 102 II supposer <virgule rétablie d'après I> ils

Ne leur ayant pas demandé de nous faire connaître la véritable nature humaine, voilà que, sans penser à mal, ils nous découvrent la misère de l'homme. Ils ne la dérobent pas comme tant d'individus sous des vernis factices, et l'habit militaire n'ajoute pas sensiblement à leur barbarie: ils sont ours comme avant, sur les coutures, dans le dos, le nez, les yeux et les oreilles. Et c'est un peu à cause de cela qu'auprès des esprits superficiels, insoucieux des raisons profondes qui dorment au fond des choses, ils passent pour plus animaux qu'ils ne le sont. En réalité, beaucoup plus raisonnables et plus civilisés que nous tous, ils subissent les oripeaux de la barbarie, grâce à l'industrie scandaleuse de commerçants, lesquels, jusqu'à nouvel ordre, seront considérés comme faisant partie de l'espèce dite des hommes. Nous osons croire que c'est un bon point en leur faveur et, en signe d'attendrissement respectueux, je voudrais proposer qu'on les appelât: «les Barbares malgré eux».

Il n'en est pas ainsi de ces autres animaux dits raisonnables qui sont les maîtres de la terre, et pour illustrer davantage ma pensée, j'affirmerai devant les dieux que nos impérialistes¹⁸ qui

18. Voir la variante 127, où Dugas nomme «Laurier, Borden, d'Amours et autres seigneurs». Wilfrid Laurier (1841-1919) avait été le compagnon de classe de la mère de Marcel Dugas. Député de Drummond-Arthabaska à l'Assemblée législative de Québec, de 1871 à 1874, et à la Chambre des communes, de 1874 à 1877, il fut député fédéral de Québec-Est de 1877 à sa mort. Nommé chef du Parti libéral en 1887, il fut premier ministre du Canada de 1896 à 1911. En 1915, il était chef de l'Opposition, mais, par loyauté envers l'Angleterre, il appuyait les mesures du gouvernement Borden pour aider la cause des Alliés. C'est pourquoi Dugas lui reprochait d'avoir «édifié le militarisme canadien» et d'en être «sur cette terre d'Amérique, l'un des représentants» («Douches anti-impérialistes. Taquineries à la Censure, à MM. Laurier, d'Amours et Holt», *L'Action*, 11 septembre 1915, p. 4). Laurier s'opposera cependant à la conscription, car elle constituait, à son avis, «une dénégation des principes démocratiques qui nous sont chers et que nous tenons pour sacrés» (cité par Raymond Tanghe, *Laurier, artisan de l'unité canadienne, 1841-1919*, Paris, Mame, 1960, p. 165). Aussi refusa-t-il de faire partie du gouvernement de coalition que Borden réussit à former pour soutenir son projet de conscription. Sir Robert Laird Borden (1854-1920) fut élu à la Chambre des communes en 1896; il devint chef de l'opposition en 1901 et fut Premier ministre du Canada de 1911 à 1920. En 1915, il fit adopter une série de mesures visant à assurer la participation du Canada à la guerre et, en 1917, «un projet de loi destiné à organiser le service obligatoire par classes pour lever les renforts jugés nécessaires afin de maintenir les effectifs de l'armée canadienne au front» (*ibid.*, p. 153).

127 I que MM. Laurier, Borden, d'Amours et autres seigneurs, qui

disposent, pour leur commerce de chair à canon, de tout et de rien, de l'Évangile et des livres saints, constituent, en regard
 130 d'eux, une espèce animale excessivement inférieure. À bafouer en eux et chez les autres l'image divine de l'être pensant, ils ont abdiqué les prérogatives de l'intelligence, de la sensibilité et de la pitié terrestres.

Les ours, eux, même en habit militaire, seront toujours
 135 empêchés d'atteindre à une telle malfaisance: et c'est pourquoi nous leur devons de l'estime. Et pour une autre raison également, c'est que, en apparence aussi sauvages que la plupart d'entre nous, ils demeurent des êtres assez doux, presque inoffensifs. Chers ours, chers teddy bears en khaki, il faudrait vous
 140 élever un monument!

Comme symbole, ils réalisent, soyons-en sûrs, une vision
 extraordinaire et vengeresse de l'humanité présente; en fait, les vrais humains, ce sont eux, pas d'autres, à moins que ce ne soient les colombes, les rossignols, les grives qui ont parfait le miracle de
 145 la civilisation amoureuse, étrangère à la haine.

Qui ne veut pas avoir son petit teddy bear? Ne faites pas la lippe, je vous prie, ma chère Gertrude!

Qui n'a pas son petit teddy bear? Et quel politicien surtout, et quel avocat ne voudrait dans un élan d'amour pour la vérité, avec
 150 un diable de petit statut impérialo-moral suspendu à son manteau, traîner au bout d'une corde d'or, au Palais de la Justice, un teddy bear, symbole de l'actuelle humanité?

Oraison

Ô petit teddy bear, j'aurais voulu parler de toi avec la plus
 155 douce des simplicités, et, pour te célébrer entièrement, être un

139 I en kaki, il 145 I haine. // Quelle jouissance ce serait d'apercevoir M. d'Amours, évêque de Cocolopolis, décoré de l'Ordre du Bain, gravir contrit et repentant les marches du grand séminaire de Québec, ayant reçu, en punition de ses nombreux péchés et de ses flagorneries impérialistes, un petit teddy bear, couleur améthyste, et galonné jusqu'aux arêtes! // Nous promettons d'en envoyer deux ou trois à MM. Laurier, Borden, Graham, Ballantyne et leurs amis. Exception sera faite pour Sir Sam Hughes, car il vient de se déclarer contre la conscription et de donner à M. Thomas, de Londres, une bonne leçon. // Qui 151 I de Justice

pur latin. Un latin comme Fournier¹⁹ et mes autres camarades qui me reprochent certain désordre de l'esprit. Hélas! je suis un barbare et, malheureusement, fort content de l'être, puisque cela m'amène à goûter dans l'univers l'esprit d'un Chinois ou d'un Allemand et à rire des sottises toujours possibles d'un Français, d'un Anglais, d'un Canadien. 160

En la circonstance, vraiment, mon éclectisme ne m'aura point servi: classique, c'est pour toujours que j'eusse chanté la grâce de ton symbolisme qui, dorénavant, ours immortel, va durer quand même et malgré tout. Cela eût valu la peine des mots, l'ordonnance des phrases et du fond. J'en conçois un chagrin véritable qui ne s'éteindra pas. Car je te dois une heure de réjouissance indicible et une leçon qui, je l'espère, me rendra meilleur. Par toi, je viens de réfléchir à nouveau sur la méchanceté, la sottise et la vanité humaines. 165 170

Bête précieuse, débordante d'enseignements! Tu es pour nous une présence salubre et protectrice du mal de tuer avec orgueil: tu nous enseignes l'humilité! Non, je ne veux plus que l'on t'envoie en Europe au profit des Occidentaux qui, en ce moment, ne sauraient pas te comprendre. 175

Nous sommes, peut-être, plus malades qu'eux et, sans aucun doute, plus sots et capables de moins d'humanité. Nous avons, par bêtise criminelle, épousé gaiement les fautes que tant de braves et pauvres petites gens cherchent là-bas à détruire. Reste au milieu de nous, ours divin, symbole apparent — mais combien meilleur! — de l'actuelle humanité et de quelques-uns de nos 180

19. Journaliste de combat, Jules Fournier (1881-1918), reporter à *La Presse*, en 1903, devint courriériste parlementaire à Ottawa pour *Le Canada*, l'année suivante. De 1906 à 1910, il collabora au *Nationaliste* et en devint le directeur en 1908. L'année suivante, Dugas y publiait ses chroniques de théâtre sous le pseudonyme de «Turc». Après avoir fait partie de la première équipe de rédaction du *Devoir*, en 1910, il fonda en 1911 *L'Action*, qu'il dirigea jusqu'en 1916. Dugas y collabora dès les débuts en y envoyant, de 1912 à 1913, des «Lettres de Paris» signées «Marcel Henry» et sa série de «Douches», sous le pseudonyme «Le Rat», en 1915. Poursuivi pour libelle diffamatoire par sir Lomer Gouin pour un article intitulé «Prostitution de la justice» en 1909, Fournier dut purger une peine de dix-sept jours de prison (voir *Souvenirs de prison*, 1910).

contemporains qui n'ont rien à envier à la plus infâme et à la plus stupide des barbaries.

NOCTURNE

DES FOIS, on voulait, on aurait voulu parler et on ne pouvait pas de peur que le rêve s'envolât : il y avait de la littérature étalée, du silence, des gestes las, retombants, des regards avides, un ou deux cœurs contractés dans l'amour, l'angoisse, la contrainte, ou je ne sais quel mystère ; jamais vérité toute nue !

D'autres fois, — ce soir, par exemple, — on aurait parlé afin que toute la réalité se dessinât, prît les proportions d'une statue, de ce qui a été et de ce qui est : et pour en finir. Et ensuite, on se serait tu, peut-être, à jamais.

On aurait clamé afin de se soustraire à l'obsession, à l'idée fixe, à la folie et, qui sait ? au suicide.

1. Note de l'auteur : *Pour un cinéma où devant un auditoire choisi qui comprendrait plusieurs Poil de carotte, sur une scène à demi dépouillée, seulement ornée d'une frise vivante d'Ernestine et de Félix, se diraient, en se saluant, à tour de rôle, presque sans voix, mais distincts : « Coco ! Pauvre Coco ! » Ernestine et Félix sont la sœur et le frère aînés de Poil de Carotte, personnage éponyme de la nouvelle de Jules Renard, parue en 1894.*

TEXTE DE BASE : *Psyché au cinéma*, p. 82-86.

1 <note infrapaginale> à *demie* <corrigé d'après l'usage> dépouillée
11 serait *tû* <corrigé d'après l'usage>, peut-être

Le suicide ! Évité plusieurs fois, un jour on ne le ratera pas,
 15 quand on aura trop souffert². On ne le ratera point ! C'est presque
 sûr ; à moins que l'on puisse parler, et après, reprendre son bâton
 et s'avancer péniblement sur la route (ou cyniquement), avec au
 cœur des étoiles éteintes, des mots bus, des paroles qu'il fallait
 20 prononcer, et dont le bruissement restera collé à ce cœur plein
 de vérités mortes, d'astres éteints, de mots bus.

Et si on écartait le suicide, la folie, elle, pourrait nous prendre,
 la nuit, quand les yeux sont fixes, si fixes qu'ils font mal, ou bien,
 le jour, devant une touffe de muguet ironiques, ou bien, le jour...

Oh ! qui voudra être assez bon pour permettre de parler, de
 25 parler ?

On a tant souffert, petit, jadis, avant-hier, hier, les années pas-
 sées et depuis décembre, et depuis toujours. On a tant souffert !
 On a tant pleuré !

Qui nous donnera de le dire et, après l'avoir dit, d'être ce que
 30 l'on voudra qu'on soit, tout simplement ?

Avec magnificence, avec détachement, avec noblesse ou
 faiblesse, avec brisure et roses sur cette brisure, — tout simple-
 ment.

Mais, parce que l'on a beaucoup souffert et avec une puissance
 35 spéciale, inconnue de Monsieur-Tout-le-Monde, qui voudra être
 assez bon pour nous permettre de parler une toute dernière fois ?
 Si on voulait !

Et cela pour n'être pas fou, pour ne pas mourir dans le fleuve
 ou sous un pistolet ; et cela afin que maman ne pleure pas, la
 40 pauvre maman qui donna au monde le plus enfant des enfants.

Parler ! Où est le mal ? Voyons ! On a tant souffert ! On a tant
 pleuré ! et plus que quiconque de la faim, du rire, de la joie, de
 la peur, des mots, et de tant de choses.

2. Voir « Ivresse » (*supra*, p. 107) et « L'homme dans le champ de carnage » (*supra*, p. 179-180).

14 le *râtera* <corrigé d'après l'usage> pas 15 le *râtera* <corrigé d'après l'usage> point 25 parler. <Nous rétablissons le point d'interrogation.> // On

Parler! Où est le mal? Voyons! On a tant souffert! On a tant pleuré! et plus que quiconque de la soif, de toutes les soifs, et de tant de choses, et du vide de toutes les choses! 45

Parler! Accorder cette petite chose et après avoir tout dit, se regarder dans les yeux et puis s'en aller, — qui vers l'inconnu, qui vers la paix qui n'est pas la paix.

Oh! parler pour ne pas s'éteindre, et parce qu'on se sent enveloppé de la mort de son âme, du cri de sa chair, de son front qui croule et se creuse dans l'angoisse de l'amour. 50

Oh! parler. Et après, rester devant la nuit mystérieuse, les mains jointes, haletant, détruit, opposer à sa grandeur criblée de blessures d'or, un cœur, volontaire comme l'instinct, et où vibrent les flèches meurtrières du désir empoisonné. 55

Oh! parler.

PAROLES À LA MORTE

Nous avions fermé les portes sur les fantômes des années qui viennent de s'éteindre. Et, afin que toutes les choses dont est composée la vie d'hier adoptent l'attitude glacée de ce qui n'est plus, nous élevions des monuments de granit sombre sur les routes parcourues et dans le cimetière de nos pensées. Semblables à des saules pleureurs, les palpitations de notre âme allaient se mêler et se fondre en un bouquet éploré dont les larmes se répandaient autour des fosses muettes.

Puis, voulant abolir tout le passé, nous avons promené le feu et la mort en un défi lancé aux renaissances possibles. Et le jeune homme — celui qui meurt chaque jour en nous, — nous l'avions dévoué, avant l'heure, au sommeil des défunts. Il dormait enroulé dans un manteau d'ignominie, tissé de nos mains tremblantes. Percée de mille flèches, pauvre colombe éloquente, la sensibilité traînait ses ailes dénudées. On eût dit qu'elle se voulait repaître des souffles glacés flottant sur une bouche meurtrie de silence et de néant. À demi morte, elle se soulevait encore; une plainte sourde tourmentait l'espace. Elle ne consentait pas à mourir; elle se forgeait une revanche sur la raison, l'indifférence, les nerfs domptés.

VARIANTES: I: Marcel Henry, «Paroles à une ombre», *L'Étudiant*, vol. 4, n° 2, 11 décembre 1914, p. 1-2; II (TEXTE DE BASE): *Psyché au cinéma*, p. 87-104.

3 I Et afin 6 I routes *suivies* et 9 I muettes. Puis 11 I mort, en un défi lancé *contre les renaissances* 13 I l'heure au 13 I enroulé, dans un manteau d'ignominie tissé *par nos* 16 I dénudées. *Il semblait* qu'elle 18 I,II À *demie* <corrigé d'après l'usage> morte 20 I revanche *contre la raison, le pessimisme*, les nerfs domptés. // <astérisques> // Et voilà que le

Et voilà que, soudain, le jeune mourant tressaille, s'éveille et reparait à la lumière. Vainqueur de la mort, que vient-il accuser l'existence? Si, du moins, pareil au héros de Shakespeare¹, il allait parler des choses à la façon d'un dieu. Mais la révélation des grands mystères ne jaillit pas de ses paroles. 25

Il triomphe à peine de son tombeau. La chevauchée des Ombres l'effleure encore au front: ce vivant reste enchaîné aux rives élyséennes!

Son cœur est plein des cloches du passé. Il s'enivre à les écouter; jamais leurs accents ne l'ont repris avec autant d'oppression, et dans la nuit qui coule ses mystères autour des demeures, et que, seules, troublent des plaintes d'airain, il devient un instrument qui éclate sous les coups du souvenir. 30

Le soir se déplie avec lenteur, et, comme s'ils voulaient s'imprimer sur ses veines, les astres muets et cruels dardent leur jet glacial et meurtrier. Malgré leur ironie lointaine, mais réelle, ils offrent un aliment à son mysticisme; car il voit en eux une des formes les plus hautes de l'infini. Que de fois il les retrouve au bord de ses veilles — témoins narquois, silencieux, qui contemplent les fièvres de l'esprit et l'œuvre de destructions charnelles! Que de fois, les sachant toujours jeunes en présence des fièvres de l'analyse et du spectacle de la douleur, il les accuse d'être des énigmes orgueilleuses de leur impassibilité! 35 40

*

45

J'accueille les leçons de la nuit avec le désir de me pénétrer de leur sagesse ou de la mélancolie majestueuse dont

1. Allusion à Hamlet, qui dut simuler la folie pour échapper à la mort.

23 I reparait au jour. Vainqueur 26 I paroles. Il 27 I peine du tombeau 28 I Ombres vient encore l'effleurer au front: ce vivant est enchaîné aux rives élyséennes. // Son 30 I Il s'attarde à 31 I jamais elles ne 34 I souvenir. Ce soir tarde à s'éteindre; et 36 I cruels lancent leur 37 I meurtrier. Ils sont là un 39 I l'infini. Il les retrouve sans cesse au 40 I silencieux qui 41-45 I l'œuvre des destructions charnelles. // <astérisques> // J'accueille 41 II charnelles. <Nous rétablissons le point d'exclamation.> Que 44 II impassibilité. <point d'exclamation rétabli d'après I> // <trait> // J'accueille

s'enveloppent les arbres, le firmament et la terre. Un groupe d'apparitions errent autour de ma table. Elles me prennent les
 50 mains, me rendent les étreintes finales que je leur donnais jadis, quand, logées dans un corps humain, elles abandonnaient la vie sans le savoir. Au milieu de toutes, j'aperçois l'image sacrée d'une femme, recouverte d'un voile léger que percent deux regards remplis d'angoisse; pudique et discrète dans la mort comme ici-
 55 bas, elle cherche à dérober ses blessures. Cette exilée garde ses traits terrestres. Dans son séjour édénien, elle n'a pas revêtu, pour l'hallucination qui me pénètre de grâce communiant, les formes idéales. Je la sens en chair et en os. Et je l'aime ainsi, car elle m'est plus ressemblante, plus humaine: je peux la croire encore vivante.

60 Ses pâleurs et ses désespoirs, créant le désarroi tragique d'une souffrance, variable selon les heures, lui composaient jadis un fantôme de beauté. Moderne Cléopâtre qui dédiait au temps le fruit amer de sa mélancolie! Que j'eusse voulu transformer tes larmes en diamants, et, pour défier les injures de demain, couler
 65 en une forme matérielle l'apparence de ton âme, l'ombre de tes cils, chauds de voluptueuse détresse. Je ne peux pas t'oublier, créature immobile, toujours collée à mon désir, ô chère déesse que la mort me vola. Hélas! nous nous retrouvons désormais dans l'éternité souffrante de nos deux âmes.

70 Non! Non! Non! J'ordonne aux ténèbres d'être un cauchemar dissipé. Les jours propices à notre roman me redeviennent réalité triomphante. Je te parle; je mêle la respiration de mes lèvres aux tiennes. En moi habite et s'exalte le poète des amoureuses veillées! Je te parle! Écoute le gémissement de la nuit qui
 75 nous rappelle à l'amour! Écoute tous nos baisers qui rechantent! Suis-moi. Je te consacre mon insomnie: prends-la; brûle mon cœur du souffle de ton haleine et promène tes doigts pâles sur le désordre de mon cerveau.

56-59 I terrestres. *L'envol vers un autre séjour ne l'a pas enveloppée de formes supranaturelles. Je l'aime de la sorte, car elle est plus humaine, plus rapprochée de moi:* je
 60 I désespoirs, *accompagnés du désarroi tragique de la souffrance, lui*
 63 I j'eusse désiré transformer 64 I *et quand tu étouffais, ployer ton rein nerveux sur un bras fort dont le contact t'aurait permis de vivre!* Je 70 I Non! Non!
 J'ordonne 71-74 I dissipé. Écoute

Mais tu t'avances, tu vas me toucher. Je te supplie de rester là où tu es, dans le décor des rêves que mon caprice funèbre se plut à composer. Balance-toi devant mes yeux couverts de pleurs, sois insaisissable comme ton existence et ces petites chimères d'or qui s'appuyaient un instant, le soir, sur tes poignets veinés de bleu, et s'en allaient se perdre à travers les gouffres de la nuit. Ainsi, tu es toujours la sphinge immobile, à la poitrine défoncée, ne livrant qu'à demi son secret. Je compte tes rides et, pour t'aimer sans mesure d'être morte de ta souffrance, je t'analyse et recompose le poème de tes jours.

Tu murmures, tu veux parler? Non, sois silencieuse. Que sert à tes lèvres fondues d'exprimer un reproche contre le destin? Si le temps a battu en ton âme, semblable à une machine nerveuse qui ne s'arrête pas, il a atteint son expression suprême, car il a été dévorant. N'aperçois-tu pas, autour de toi, des formes qui n'ont pas su vivre et qui sont la honte du royaume des morts? Que tu es belle ainsi, consumée par toi-même, fixée dans la mort, et souveraine sous tes sensibilités innombrables!

Je ne te prête pas une âme de fantaisie, créée par la fièvre et les regrets. À revivre dans mon esprit et la chaleur passionnée de mon âme, tu n'emprunes pas une vertu de mélancolie, des airs de femme sublime et résignée; tel qu'il est, ton masque s'approche. Je vois ces yeux tristes ainsi que des eaux pâles; je vois cette bouche qui disait le dégoût et l'amour; je ressens l'angoissante vérité de ton être, et ce geste de malédiction, venu de tes mains, je l'accueille et l'orne de baisers.

Je suis sourd à tes désirs germés dans un autre monde. Aie la grandeur du silence au milieu de la floraison de tes martyres! Pardonne à mon égoïsme, qui te veut déchirée toute par la roue de la destinée et dédaignant de te plaindre.

Mais tu ne veux rien entendre, et tu évolues au milieu de tes grâces, reconquérant en une minute tous les caractères

80 I décor de rêves qu'amoureusement mon 81 I Balance-toi ainsi devant
 85 II toujours le sphinge <corrigé d'après I> 86-89 I et retourne les lambeaux
 saignants que les noirs vautours ont détachés de ton sein. // Tu 92 I s'arrête plus,
 il 97 II fantaisie, créée <corrigé d'après I> par 99 I vertu indicible de
 102 I qui exprimait le 104 II je l'accueille <corrigé d'après l'usage> et 104 I
 baisers...Je 108-121 I plaindre. // <astérisques> // Je maudissais

d'autrefois; et ces charmes, sortilèges, et comme l'ombre de ce tissu corporel, trésor inoublié qui se compliquait de nos ardeurs confondues. Ah! Ah! tu tourbillonnes en moi; tu te maries à ma chair, insatisfaite des voluptés que tu goûtais jadis, et vers
115 lesquelles, humaine au-delà des humaines, tu redescends. Ah! Ah! je ris, mais de ce que tu me fais gémir sous ta caresse désordonnée. Je suis ivre de bonheur et de regret! Quelle victoire est-ce donc que la tienne, de me soumettre ainsi à ton empire et à ta déraison, ô Vénus défunte, et qui m'est plus vivante que toutes
120 celles qui pervertissent la nuit ou aspirent le jour véritable!

Je maudissais les hommes et moi-même: ta vision fut la douceur qui sauve. Mon cœur stérile vient de renaître et de vibrer en s'élançant vers toi. Je te salue, libératrice de la sécheresse! De vaines pensées et des soucis vulgaires se déprennent de moi,
125 tombent comme des liens brisés. La tunique du sarcasme et de l'orgueil taciturne glisse de mes épaules. Je me dresse dans la nudité de mon âme première et je lance des hymnes à la gloire de la nuit, des forces et des douleurs humaines.

Ma vérité est revenue danser devant moi, et m'a rendu
130 l'illusion, seul ressort vital qui nous ressuscite à la vraie vie et à l'espoir. Hier, je croyais sentir dans les fibres les plus intimes de l'être que la vérité était morte, qu'elle gisait sous une terre sans figure, identique à la cendre de l'oubli, que l'on ne la reverrait de jamais, si ce n'est en rêve et gâtée par l'horreur et le crime de
135 la nature. Et je disais, m'abandonnant au désespoir: «C'est vrai, ma vérité, que tes yeux ne me regarderont plus en me courbant d'amour ou de chagrin; c'est vrai que je ne te sentirai plus que dans le vent qui passe; c'est vrai que tes mains sont glacées, et ton front, déjà détruit, un peu de cette poussière commune où
140 s'abolissent les mémoires et les pensées; c'est vrai! Tout cela n'est pas un vain mensonge qui va s'effacer!»

Et je clamaï: «Lumière cruelle!» Mais, ma vérité est revenue exécuter une pavane devant mon imagination et mon âme, refuges de vie intense. Et qu'est-ce qui existe, d'ailleurs, sur les
145 chemins de l'expérience, si ce n'est l'illusion?

L'homme crucifié dans son esprit et sa chair, ce corps à demi automate où la pensée se traînait, exsangue, privée de cette sève qui monte des racines, vivifie le sourire, les mots, l'ensemble des actes humains, fut donc un rêve mauvais qui se dissipe. Aimons
 150 que de la mort sorte l'éblouissement des résurrections! Désormais, je ne blasphémerai plus devant la réalité, je verrai en elle non une ennemie, mais une faiseuse de beau, celle qui suscite le divin! On l'accable de mépris souvent, on voudrait lui faire porter tout le poids de nos petites misères, on la maudit tout court d'être
 155 ce qu'elle est. Nous devrions la bénir; elle nous révèle à nous-mêmes, elle nous apprend ce que nous sommes et ce que nous ne serons jamais. Que je serais injuste de ne pas la chanter, de ne pas reconnaître en elle la génératrice des plus solides pensées et des mouvements les plus certains de notre être affectif. Abaissons
 160 à ses pieds le caprice de nos fantaisies; brisons là, en signe d'hommage, cette fête du cynisme et du doute, traversée de gaîté folle, exagérée, et qui nous vouait à la banalité. Encore une fois, louons-la pour cette vertu qui peut surgir de ce qu'elle a de méprisable...

Il a suffi à la sylphide de retomber dans l'imagination, et le cher vieil homme que j'ai tant aimé ressuscita. Dire que j'avais
 165 croisé les deux mains sur ces restes imaginaires! Non, il n'était pas couché à jamais, frappé de néant. Je l'ai senti se glisser en moi, il habitait à nouveau mon cœur, ma tête, mes sens. J'ai réentendu sa voix qui passait sur ma langue et j'ai parlé, gémì, crié avec lui. Il n'est pas jusqu'aux larmes versées qui n'étaient parentes de
 170 celles de jadis, quand il me conduisait au bout du sentier et que là, dépouillé, nu, sanglant, il m'arrachait des plaintes sous ses lanières. Il a revécu en moi, et j'ai vécu en lui. Cher être de mon être, si prodigieusement capable de donner la souffrance et de la donner à ce point qu'elle se change en une sorte de bonheur! Je
 175 ne cherche pas en ce moment si tu es vilain, condamnable; je te subis avec amour. Est-ce toi qu'il faut célébrer, ou le rêve qui t'a fait sortir de la tombe?

147 I de *ce sang* qui 152 I beau. On 163 I méprisable... <astérisques>
 // II 177 II tombe.? // ... <corrigé d'après I> Petite 179 I tu *me* rénoves
 l'Univers 178 II tombe.? // ... <corrigé d'après I> Petite

Petite reine des Ombres, élue entre toutes à la garde de mon
 180 moi, je te bénis de me ressaisir en me dominant. Aujourd'hui, tu
 rénoves, à mes yeux, l'Univers; il prend un autre sens de se
 charger d'une poésie que j'ignorais. Je ne suis plus un mutilé
 banal, errant, sans gloire, dans le cimetière de mes souvenirs:
 185 chacune de mes blessures adopte une signification et me crée un
 ordre, plus que cela, des harmonies gémissantes quand je me
 courbe sur elles. Et, revenu de ces visitations intimes, narguant le
 sort, je suis quelqu'un qui chante sous la rafale dévastatrice du
 temps! Le cantique de la beauté universelle s'avive sur mes lèvres,
 et cette musique s'accorde avec les thèmes douloureux de mon
 190 âme, lacérée par les rythmes. Félicité double et qui commande à
 la vibration des sentiments amoureux!

Je voudrais qu'un cri d'amour fût digne de ta splendeur,
 glorieuse malgré les pleurs qui veulent souiller le miroir de tes
 yeux. Mais les mots, hélas! peuvent-ils renfermer l'adoration du
 195 cœur? Pour te garder encore, je me précipite sur tes pas, j'étends
 les mains vers ton corps fuyant et dépouillé, et veux m'enivrer à
 boire le sang imaginaire qui y est resté. Attarde-toi! Ne meurs pas
 à nouveau, ou bien prends mon front dans tes mains, et
 regardons-nous comme si nous allions mourir ensemble!

200 Sur les coulées de l'heure, sois, du moins, une gloire de la mort
 en persistant dans cette humanité que je t'ai refaite! Et que ton
 sourire relève mes volontés défaillantes, un cœur esclave de
 l'espérance et du regret.

180 I tu me rénoves l'Univers 181 I sens, de se charger d'une poésie grave
 que je connaissais mal. Je 189 I avec mes chants intérieurs. Félicité 190 I qui
 règle le rythme des sensations présentes! Je 193 I pleurs inhumains qui 193 I Mais
 je me roule sur 196 I et douloureux et m'enivre à 197-202 I resté. // Gloire de
 la mort, viens souvent avec ton sourire, refaire des bras lassés, un cœur que tout déçoit.
 // Marcel Henry.

*Douches gémissantes*¹

PETITES PLAINTES SUR LE PASSÉ REVENU

*À Psyché*², irraisonnable.

IL Y A DES MOTS qu'on voudrait avoir dits et qui ne seront jamais prononcés. 5

Il y a des larmes de bonheur dont on ne boira pas l'enivrante ambroisie.

Il y a des inconnus qui ne seront pas pénétrés, et des flammes entières qui ne consumeront pas notre être.

Dans le possible dorment des cris d'amour qui ne seront pas entendus de toi, pauvre Psyché ! 10

Il y eut des soirs où tu criais ta passion et tes angoisses devant un ciel implacable.

Il y a des plaintes que tu as jetées sur le chemin, plaintes comme jamais personne n'en pourra entendre et qui auraient réjoui des cœurs féroces. 15

1. Note de l'auteur: *Pour un cinéma où chaque chose semblerait fanée, pleine de cendres, sous des vols de feuilles mortes.*

2. Allusion au titre du recueil. Voir *supra*, p. 111.

Et tu les as laissées, ces plaintes, au murmure de la nuit, tu ne les as pas reprises: gerbes éparpillées qui ne connaîtront pas le lien qui enserre, le mot qui scelle, le mot semblable à un fermoir, le mot qui enchâsse et survit. Elles sont toutes perdues, dans la nuit; toutes, celles-là!

Il y a des mains connues de toi, Psyché, qui se sont étreintes, solitaires, dans un délire si beau que tu croyais les sentir devenir mortes d'avoir tant frêmi pour l'espoir.

Il y a un être, Psyché, — (je traduis tes plaintes et tu m'agaces assez, éternelle plaigneuse, qui me force à l'impudeur), — qui, replié sur lui-même, se purifiait au feu de ses artères.

Il y a l'impossible, qui serait devenu une réalité matérielle et divine, si la marche du destin voulait s'interrompre pour le délire des fronts, des lèvres et des corps.

Il y a toi, enfin, ô Psyché malade, qui ne chantera plus ou si mal et qui, à ses heures, veut tellement mourir.

ADIEU PSYCHÉ¹

A_{DIEU}, Psyché!

Je romps avec toi: tu me deviens presque une étrangère, et, à coup sûr, une morte vivante; tu seras comme si tu n'existais plus. Je te ferai désormais la vie dure et rares les heures où j'écouterai tes reproches, les désirs du moment et tes retours vers le passé. 5

Je nais à une autre forme de vivre. Déjà, je t'avais infligé une humiliation profonde en te condamnant au cinéma. J'aurais pu te laisser dans la solitude où tu savais trop bien te parer et jouir de tes ruses et de tes désespoirs. Mais, j'ai choisi de te conduire à ces lieux infâmes où se précipite la cohue des profanes. Je t'ai détruite en te révélant! 10

Adieu, Psyché!

J'ai ramassé en faisceau, avec quelques instruments de ton supplice, des roses fanées, des sensations refroidies, toute une moisson de désirs crucifiés, de vœux inassouvis. Emporte-les. 15

Dans un moment, ô Psyché, le propriétaire du cinéma viendra annoncer que tu es morte. Bois ce breuvage amer que ma cruauté a su distiller: c'est ta ciguë! Et sache mourir en écoutant geindre une dernière fois tes blessures. 20

1. Allusion au titre du recueil. Voir *supra*, p. 111.

Meurs, ô Psyché, parce que tu fus juste et que tu as chéri ta vérité. Je garderai le souvenir de tes yeux glauques où semblait s'être arrêtée une mer.

25 Je ricanerai éternellement de la fièvre qui montait de tes veines, et de ces biens qui, en toi, se changeaient en angoisses.

Mais avant qu'il ne subsiste de ta vertu qu'un souvenir indécis, je te presse en ma poitrine dilatée, chère pauvre éblouie, si morte d'avoir vécu, et pourtant encore frémissante d'être rivée à la loi commune du sacrifice et de la mort.

30 Adieu, ma tragique Psyché!

21 Psyché, *parceque* <corrigé d'après l'usage> tu 25 se *changaient* <corrigé d'après l'usage> en 28 d'avoir *vécus* <corrigé d'après l'usage>, et

CONFINS

Page laissée blanche

*Au souvenir d'Alain Saint-Genest*¹

1. Alain Saint-Genest est le pseudonyme d'Isaïe Nantais (voir *supra*, p. 151, n. 1).

Page laissée blanche

À NARCISSE

IL YA LONGTEMPS que ton image dort à jamais dans la source qui garde à peine le souvenir du tressaillement de ton corps, le témoignage de ton orgueil, le rire frais de ton ingénuité voluptueuse, et le cri d'agonie devant la chute irrémédiable d'une voûte d'azur peuplée de dieux éblouissants. 5

Narcisse, je joins, ce soir, les mains à l'évocation de cette image: je la prie, pour tout ce qu'elle a emporté avec elle, dans l'oubli; je l'implore, comme un pèlerin pieux, agenouillé auprès des symboles sacrés. 10

Ce qui lui survit, hélas! n'est que le rêve d'un rêve, la coupe où se sont pâmées des lèvres tremblantes d'ivresse, les flambeaux éteints du plaisir, une nuit lente et calme, qui descend sur les plateaux torturés de la Terre.

... Narcisse, je me surprends à t'aimer au moment où je me délie de ton âme. J'étreins dans l'ombre ta figure effacée. Car n'étais-tu pas l'être de désir et de flamme? Participant au mystère qui enveloppe les êtres et les choses, le frère sanglotant de ces milliers de têtes juvéniles qui, sur le vaste horizon en lambeaux, renversées par l'agonie, immortellement pâles, strient l'azur vide et le condamnent à je ne sais quel écrasant remords? 20

Voilà que maintenant, derrière les jardins de la Terre, la pensée découvre la vieillesse du Monde, et la souffrance, semblable à l'espace illimité, devient infinie.

LITANIES

PETITES FILLES dont la bouche s'ouvre comme une fleur...

Petites filles dont les pieds se croisent et font penser aux
bacchantes...

Petites filles menues comme des images, et pâles et grises 5
comme elles...

Petites filles arrêtées au miroir devant leurs charmes qui
naissent...

Petites filles qui écoutent sourdre le flot du désir et tremblent 10
d'émoi...

Petites filles écroulées sur des coussins roses et que taquine la
tentation...

Petites filles à la voix molle, suppliante, et qui ploient à la façon
des tiges de roseaux...

Petites filles qui s'aiment dans leurs bras, leur chevelure et leur 15
corps...

Petites filles inquiètes de l'attente fatale, de tout ce qui va
révéler en elles la femme...

Petites filles mûres pour l'œuvre de chair...

20 Petites filles jouant dans le lac et que vêtent les frissons des lys
d'eau et la fraîcheur montante des abîmes...

Petites vierges, dans l'arène sanglante, qui pantèlent sous la
dent des lions et qu'embrasse le regard haletant des vieillards...

25 Petites filles hallucinées, créatrices de fièvre et qui pleurent
dans leurs bras sur le beau rêve mortel...

Petites épouses de la mer, de la vague, des parfums, de
l'imagination espérante...

Petites filles toutes éparses dans la planète, la nuit de la Terre
et qui sont les sœurs charnelles des lointaines étoiles...

30 Petites filles mortes de sentir et qui tendent encore leurs
bouches de grenades...

Petites filles muettes, crispées, douloureuses, perdues de
caresses, de sanglots et de larmes...

35 Petites madones pâlies, auréolées du mystère joyeux de la
nature, si fixes dans l'amour qu'elles en paraissent mourir...

Petites Vénus, amoureuses défaillantes, qui se consomment
d'ardeur sombre et bâillent, en gémissant, leur vie pauvre, si
fragile...

40 Rose et frais gibier, tenu en laisse, aimables et douloureuses
victimes, vous vous levez sur des mondes détruits, des nuits
esseulées et mornes, et vous recomposez, dans le rêve et l'action,
la merveilleuse mascarade des êtres. Ô caravane illuminée d'où
part l'essaim vibrant des abeilles, du désir et des âmes!

45 Petites filles qui vont faire le triste et odieux tour du monde,
donnez-nous des baisers...

Petites filles, inconscientes et brutales, telles la vie, arrachez-
nous des baisers...

Ainsi Faust¹, canaille, divaguait dans la nuit.

1. Voir *supra*, p. 108, n. 3.

DES MONDES DORMENT EN NOUS

DES MONDES DORMENT EN NOUS qui ne s'éveilleront pas: c'est du rire, des larmes, de la mélancolie, du regret, de l'espoir et toute la joie inconnue.

Des mondes dorment en nous: ce pourrait être, dans la réalité, des statues, des temples, des cathédrales, une rivière de pensées sur des lits de diamants, un lac contemplé qui garde dans ses reflets la nuance des choses, la vertu fuyante des paysages et la beauté des ciels.

Des mondes dorment en nous: quelque rêve magnifique d'eldorado planant sur des pays de justice et de vérité. La vie y serait identique aux plus chimériques désirs, et l'action ne ferait point mentir les plus beaux mots qui leurrent, depuis toujours, l'existence des hommes. Dans l'enchantement, les servitudes de

VARIANTES: I: «Des mondes dorment en nous», [titre souligné], dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 2 f., fonds privé; II: «Des mondes dorment en nous» [titre souligné], dactylographie [accents ajoutés à la main], non datée, 2 f., fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/4; III: «Des mondes dorment en nous», *La Presse*, 14 juin 1920, p. 2; IV (TEXTE DE BASE): *Confins*, p. 61-64.

2 IV s'éveilleront: c'est <texte rétabli d'après I,II,III> 3 I l'espoir, et 6 I,II cathédrales, un 8 I,II choses, *l'éclat fugace* des 10 I,II nous: *je ne sais quel* rêve d'eldorado, planant 11 I,II vérité. *L'existence des hommes* y 13 I les mots qui leurrent *et lassent depuis si longtemps la vieille espérance*. Dans II les beaux mots qui leurrent *trop longtemps, et lassent la vieille espérance*. Dans 14 III de toute sorte cesseraient

15 tout ordre cesseraient. Enfin le pur royaume des âmes fraternelles
 lui-rait au-dessus des fronts troublés des humains. Rien ne serait
 concédé à la folie, au mensonge. Plus de pleurs, de cris de mort!
 Du vrai, de la noblesse, du beau!

20 Nous y connaîtrions la joie exultante et la fureur grandissante
 de vivre. Un immortel soleil répandrait sur la nature ses chapes
 de soie d'or, à peine criblées, de temps à autre, par de fines rosées
 de pluie. L'éden, rêvé par tous les poètes, déroulerait ses chemins
 25 de velours que joncheraient des fleurs sans nombre. La nature,
 appuyée sur nos pas, fraternelle et souriante, s'accorderait à
 chaque mouvement de nous-mêmes et ne serait plus la sœur triste
 de nos désespoirs, mais une compagne studieuse et patiente, avec
 des mains riches de dons et de parfums. Le ciel et la terre
 uniraient, dans un cri de joie immense, la clameur de ses dieux,
 et les cœurs à jamais bercés d'un rythme unanime.

30 La misère, chassée d'ici-bas, s'enfuirait vers d'autres planètes,
 elle s'enfuirait avec ses instruments de tortures physiques et
 morales. Des visages joyeux de découvrir et de comprendre
 béniraient la lumière.

35 Ce serait une promenade émue autour des choses, dans les
 sites variés où la joie, fille des dieux et des hommes, aurait jeté ses
 perles et ses trésors. On y verrait des êtres arrachés au labeur âpre
 et stérile se pencher avec enivrement sur des problèmes résolus,
 des questions ailées de réponses, et des âmes, libérées du mal, se
 40 marieraient au bien dans la splendeur des noces spirituelles et
 cordiales.

15 I ordre *s'évanouiraient*. Enfin, le 16 I au-dessus du front des II au-
 dessus le front des 16 I humains. [R Mille A Nulle] concession au 17-
 20 I,II mensonge. Ce serait la joie exultante de 23 I velours, son carnaval de fées
 [A et] d'elles. Appuyée sur 24 I pas, la nature attentive et II pas, attentive
 et 25 I nous-mêmes. Nous ne verrions plus en elle la 25 I,II sœur de nos
 désespoirs, mais plutôt une 27 I,II parfums. Ciel et terre 28 I uniraient
 dans 28 I,II cri, le chant de 29 I,II et celui des cœurs, à 29 I unanime.
 // Chassée d'ici bas, la misère s'enfuirait 30 I,II planètes; elle 31 I ses lits de
 justice et d'esclavage. Des 31 II tortures. Des 32 I,II visages, charmés de
 32 I,II comprendre, béniraient 33 I lumière. // Éblouissante promenade
 34 I,II promenade autour 36 I perles, ses trésors. Et des êtres, arrachés
 II êtres, arrachés [A au] labeur 37 I stérile, se pencheraient sur II stérile, se
 pencher sur 38 I,II réponses. Et les âmes 39 I bien sous les feux-croisés [A des
 noces] spirituelles II bien, dans 40 I cordiales. // Objet disputé

Le bonheur, objet disputé et vers lequel crient tant de bouches avides, se laisserait séduire au son des voix. Des choses, il jaillirait, telle une fontaine rafraîchissante; dans les cœurs, il dormirait pour s'éveiller au moindre appel. Et sur les routes claires, abreuvées de rayons, autour d'une grande roue lumineuse, des grappes d'hommes, ivres et pressés, capteraient la merveille généreuse. 45

La mort — celle-ci ignorée depuis la naissance des mondes — cueillerait dans ses bras parfumés des humains ayant éprouvé le sens heureux de la vie et sans regrets parce que sans souffrances. De ses mains douces et maternelles, elle couronnerait ces héros comblés d'une fête indicible et qui s'en iraient dans un sourire vers une existence fleurie d'asphodèles. 50

Des mondes dorment en nous: ils n'auront qu'une réalité idéale, inutile. Et nous les emporterons tout entiers avec nous dans la mort de chaque jour. 55

41 I bouches *altérées*, le bonheur se 43 III,IV cœurs il <virgule rétablie d'après I et II> 44 I Et dans un emportement inoui de ferveur, des 44 II routes abreuvés de 46-48 I d'hommes capteraient le don présenté à leurs désirs et à leurs appétits. // La 48 I mort fermerait ses 48 II celle-ci, ignorée 49-51 I bras pacifiants sur des humains ayant savouré le fruit des jours. De II bras ces humains, ayant épuisé le fruit juteux des jours, et 51 III,IV maternelles elle <virgule rétablie d'après I et II> 51 I,II couronnerait des héros comblés qui 52 I qui, dans 52 I sourire, s'en iraient vers la plaine fleurie II sourire, vers la plaine fleurie 55 I les [A em]porterons tout II les [D com S em]porterons tout 56 I dans l'oubli. II dans la mort. III dans la mort immémoriale de

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOMNE

JE BOIS ton vent âpre, Automne, acheminé vers des routes incertaines et obscures. Je suis ce voyageur, jamais las du départ,

1. Après des études classiques au Collège Sainte-Marie et des études médicales à l'Université de Montréal, Adrien Plouffe (1887-1971) entreprit une spécialité en ophtalmologie à l'Université de Paris, en 1912. C'est alors qu'il se lia d'amitié avec Marcel Dugas: «[...] une longue amitié qui, par ma faute, a subi bien des accrocs et qui est parvenue à se maintenir» (Marcel Dugas, «Parmi ceux que j'ai connus», *Liaison*, n° 3, mars 1947, p. 146). Ensemble, ils firent «connaissance avec la pensée française contemporaine» et goûtèrent aux «plus belles heures spirituelles et intellectuelles qui aient anobli [leur] jeunesse» (Adrien Plouffe, «Marcel Dugas, écrivain français», *Le Canada*, 18 novembre 1933, p. 3). Engagé comme volontaire en France pendant la guerre de 1914-1918, Adrien Plouffe y demeura jusqu'en 1929. À son retour au Canada, il devint secrétaire du Service municipal de santé de Montréal. Il a édifié «une œuvre imposante — et peut-être unique — de propagande d'hygiène» (Noël E. Lanoix, dir., *Les Biographies françaises d'Amérique*, Sherbrooke, Les Journalistes associés éditeurs, 1950, p. 772). Membre de la Société royale du Canada, il fut secrétaire général de la Société des écrivains canadiens et vice-président du Conseil des arts du Canada.

VARIANTES: I: «Automne, qui est déjà l'hiver», dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 3 f. [le 2^e feuillet répète celui de la dactylographie de «Des mondes dorment en nous»], paginés, sauf le premier, 20 x 25 cm, spicilège Marcel Dugas, fonds privé; II: «Automne, qui est déjà l'hiver», coupure de journal de source inconnue, spicilège Marcel Dugas, fonds privé; III: Dactylographie, 3 f., sur papier Rolland «Extra Strong» (20,5 x 25 cm), BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35, 35/1/12. Cette version dactylographiée ne porte pas d'accents et contient de nombreuses coquilles; IV: Manuscrit, 6 f., BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35, 35/1/12; V: «Au fil de l'heure. Sur les chemins de l'automne», *La Presse*, 2 septembre 1920, p. 2; VI (TEXTE DE BASE): *Confins*, p. 128-132.

1 I,II,III,IV,V <aucune dédicace> 1 I <titre> *Automne, qui est déjà l'hiver*
// Je II <titre> *Automne, qui est déjà l'hiver // par Marcel Dugas* // Je 3 III ton
ventre âpre, Automne 3 V âpre automne, acheminé VI âpre. <virgule
rétablie d'après I,II,III,IV> Automne 3 I,II,III Automne, égaré que je suis sur
des 4 III voyageur jamais

et qui, parti, rêve encore de s'en aller toujours. Mon goût de l'aventure est vif et ne sait point se calmer. Je pars sans cesse. Je laisse derrière moi les routes qu'encombrent mes bagages, mes meubles, mes livres, certains bibelots, des clartés et des ombres. Je pars à nouveau et je hume, dans le soir vide, ton vent âpre qui bat mon front devenu fou. 5 10

Le lourd présent accable mes épaules fatiguées, et je suis, dans le désert où se hasardent mes pas, pareil à un mendiant vieilli qui cherche, au sein des ténèbres, les rares étoiles illuminant l'espace sombre. Qui va m'apporter la lumière? Quelle apparition fera de toute cette nuit je ne sais quelle aurore? 15

Je me retourne et sollicite les ombres que j'ai laissées là-bas.

Mon âme d'enfant va-t-elle renaître dans ce soir encore vide? J'écoute; j'écarte les branches du chemin, et dans l'angoisse, j'attends cette âme juvénile qui s'était accoutumée de se plaindre et de gémir. Viens donc, novice pâle, livide, viens recevoir ma caresse. Tu m'as parlé de mort, que c'en était fini des manèges anciens, que tu dormais, blanche et à jamais immobile dans la poussière heureuse du passé. Je voudrais un silence religieux 20

5 II,III qui parti 6 I,II,III point *tarir*. Je 7-9 I,II laisse *des routes humaines, ces chemins des hommes où s'exaucent le rêve intérieur et certains appétits qui tiennent à l'esprit ou au corps*. Je 10 III laisse *des routes encombrés de bagages, de meubles, de livres* 8 IV meubles, [D *ma* S *mes*] [R *bibliothèque, A livres*] [R *des A certains*] bibelots 9 I,II,III pars *de nouveau* IV pars [R *encore A à nouveau*] et 9-11 I,II vide, *ce vent âpre qui fouette mon front.* // Le présent 10 III front [R *devenue*] fou 11 I,II,III épaules, et 11 V fatiguées et 12 III désert *ou ce* hasardent 13 II ténèbres. *L'étoile* illuminant l'espace. Qui II ténèbres, *l'étoile* illuminant l'espace. Qui III ténèbres, *l'étoile* illuminant l'[D <illisible> S *espace* R *s*]. Qui 14 VI sombre, <ponctuation rétablie d'après I,II,III,IV,V> Qui 14 I,II fera, de toute cette *vie confuse*, je III fera, de toute cette nuit, je 15 aurore! // Je 16 IV là-bas. // [D *Ma S Mon R petite*] âme VI là-bas, <ponctuation rétablie d'après I,II,III,IV,V> // Mon 18 IV J'écoute; [A j'écarte] les 18-20 I,II,III et, dans l'angoisse, j'appelle cette âme juvénile, *abusée de confiance et d'abandons*. Viens 19 IV âme [R *malade A juvénile*] qui [D *s'est S s'était*] accoutumée 20-22 I,II donc *te réincarner en moi, car il n'est pas vrai que tu dors à jamais* III donc recevoir IV donc, [R *maîtresse A novice*] pâle 21 III caresse. *On a parlé de mort, et que tu* 21 IV m'as [R *dit que tu étais morte A parlé de mort*], que 23-25 I,II poussière du passé. Je *veux* que tu m'apparaisses, *comme* une vierge III poussière du passé. Je *veux* que sur *des* tapis tu IV poussière du passé. Je voudrais [R *que tu te taises AR ton silence A un silence religieux florissant les lèvres*] et que, sur les [R *chemins*] tapis

- florissant tes lèvres et que, sur les tapis de feuilles mortes, tu
 25 m'apparaisses, telle une vierge qui vient de découvrir le baiser et
 la flamme. Tends-toi vers ma confiance: «J'ai prôné le rire, la
 joie de la terre; j'ai dormi un moment dans le lit pourpre du
 bonheur; à force de croire, je donnais de l'existence aux
 30 apparences humaines. Sous le mirage, je mettais des objets réels:
 je trompais de la sorte le mensonge éternel, car, de toute mon
 imagination, je créais l'amour et la haine, le désir et le baiser.
 Ainsi, je tenais, dans des mains avides, les biens les plus
 chimériques: j'ai été l'homme couronné de pourpre, criant sa
 joie, ou ployé sous un sceptre de roseaux assassins.»
- 35 Mais il me fait peur, cet être-là. Sa félicité, son mensonge et sa
 vérité à la fois n'ont pas épuisé ma soif de connaître et de sentir.
 Je hais sa triste possession de lui-même. Je me rêve dans l'avenir
 et dans mon passé. L'avenir, c'est ce qui n'est pas encore. Aujour-
 d'hui, ce n'est que le chemin sombre où je mendie la lumière, où
 40 je cherche, espère, attends. J'ai besoin de toi, de ta nouveauté de

25-48 I découvrir le sens et la beauté de la vie. <Le 2^e feuillet manque.> // Adieu II découvrir le sens et la beauté de la vie. // Je requiers de tout moi-même cette fiction désespérée et me veux amuser de ce flottement halluciné sur les abîmes de la joie, de cette danse de pieds jeunes sur les eaux du rêve. // Vais-je te dire que j'ai prôné 26 III flamme. // Rends-toi vers ma confiance: «j'ai prôné le IV flamme. Écoute ce que je vais te confier: [A Tends-toi toute vers ma confiance]: «[D j S j]ai [R défendu A prôné R la vie], le 26 VI J'ai prôné <corrigé d'après l'usage> le 26 II la griserie de la terre? Un jour, j'ai dormi dans 27 IV terre; [R à force de les nier, je leur donnais l'existence] j'ai 28 IV de [D nier S croire], je 28 II je prêtais de 29 réels, trompant de 30 II mensonge véritable, car de III mensonge, car 30 IV car de 31 II créais l'émerveillement et la déraison, le désir 31 II et la foi. Ainsi V et la caresse. Ainsi 32 II mains fiévreuses les IV mains [R heureuses A avides], les 33 II été cet homme couronné, criant d'ivresse, ou III été cet homme couronné, criant de joie 33 IV criant [AD ma AS sa A joie,] ou 34 II roseaux. // Mais III roseaux. // Mes il IV roseaux [R épineux A meurtriers. Mais]. Il me V,VI roseaux assassins. // Mais <Nous rétablissons les guillemets fermants.> 35 VI peur cet <ponctuation rétablie d'après IV> 35 IV être-là! [A :] Sa félicité ou [A son mensonge et sa vérité à la fois,] sa peine n'ont 36 VI fois, n'ont <virgule supprimée d'après II,III,IV,V> 37 II,III hais cette triste 37 II de soi-même. // Je 37 I dans l'avenir. L'avenir grande de mystères. Aujourd'hui III dans l'avenir. L'avenir IV dans [R mon] l'avenir. L'avenir 38 V passé. // L'avenir 39 II,III chemin où 39 V mendie, où 40 I espère, attend. J'ai

jadis. Reviens donc dans la douceur sacrée de l'automne, reviens avec tes pieds de neige et d'amour.

Que ce ne soit pas un mirage de moi-même ! Est-ce que je vais te recréer ?

Brise donc les statues de pierre qui gardent ton tombeau pour que Lazare, délivré de ses bandelettes, surgisse dans l'éblouissement total. 45

Adieu donc à cette vieille âme écrasée de fatigue et d'ennuis !

Rêvons de rebâtir sur un limon moins oscillant, et pour cela, repartir encore, « chercher en gémissant ». Sortir de soi-même et s'en aller vers des formes inédites. Que Narcisse errant parmi des concepts et des moules essayés coure aux sommets qui dorment sous la splendeur des soleils triomphants. Car, à n'en pas douter, il sollicite le rayon, le rêve nouveau ; il veut que le cri qui s'étouffe en lui monte et s'exalte. Il doute de ses chansons d'hier : dans ses doigts les fleurs sont mortes sans livrer leur ultime secret, et les parfums qui s'éteignent dans le soir lui ont donné une averse 55

41 IV Reviens dans 41 II,III la tristesse dépouillée de 42 IV d'amour. // [R Est-ce A Que ce ne soit pas] un V d'amour. Que 43 II pas une illusion de 43 IV moi-même [D ? S ?] Est-ce 44 II recréer ? Reviens et brise les IV recréer ? [A //] Brise 45 II gardent le tombeau, afin que III gardent le tombeau, pour V gardent le tombeau 45-48 II tombeau. [A pour que Lazare, [R débarrassé] délivré de ses bandelettes surgisse dans la lumière totale.] [R Tu reviens !!] // [R Et j'accueille dans ma vieille âme exaucée ta présence réelle ou fictive, et j'embrasse de joie, [R sur le chemin] dans la tourmente de l'automne, les mains neuves et riches de parfums. // Marcel Dugas.] <autre feuillet>. [R C'en est fini de] // Adieu [A donc] à 46 III dans l'ablouissement <sic> du matin. // Adieu 46 II l'éblouissement du matin. <fin de II, probablement incomplet> 48 V Adieu, donc 48 I, V de fatigués et III de fatigues et d'ennuis ! // Et rêvons de IV de [R fatigues] et d'ennuis ! [R II] [R Souhaitons A Rêvons] de 49 I de rétablir sur 49 IV moins [R méprisable A oscillant], et pour cela repartir 50 I encore, Chercher en 51 IV inédites. [R vers des jours] Que 51 III Narcisse, errant 52 III des [D mous S moules] connus, coure 52 I moules éprouvés court aux 52 IV essayés court [R vers les] aux V essayés court aux 52 I dorment dans la lumière. Car 53 III splendeur du soleil. Car 54 IV il [R appelle la lumière, A sollicite le rayon,] le 54 I,III rayon ; il 54 V nouveau. Il veut 54 I cri s'étouffe en lui, monte 55 III lui, monte 55 IV s'exalte. [D et S II] doute 55 I d'hier ; [R sont A sous] ses 56 I,III leur secret V leur ultime arôme, et 57 I qui meurent avec le 57-59 I donné qu'une averse automne. Taisons ces nuits d'angoisse, drapées de noirs manteaux ! Que de fois, l'aurore le III donné une averse automne. Nuits d'angoisse, sous de noirs manteaux ! L'aurore le voyait, épiait le venu du bonheur, et, quand V donné un averse bienfait. La

caresse. La nuit avait vêtu ses angoisses de noirs manteaux.
L'aurore le vit épiant la venue du bonheur, et quand midi sonnait
60 aux horloges, son front était las d'avoir senti s'y poser le soleil.

Le vent chaud balance maintenant sous son regard des
corbeilles vides: le ciel est dépeuplé des fallacieuses images de son
rêve.

Brise donc, ô créatrice de forces, les statues qui gardent le
65 tombeau où Lazare implore la résurrection.

58 IV de [R ses] noirs 59 I quand la nuit sonnait 60 VI horloges
son <virgule rétablie d'après III,IV,V> 60 I front n'avait pas tressailli sous la
pression de la joie espérée. // Le vent balance aujourd'hui devant son 60 IV soleil
[A //] Le vent chaud [D balançait S balance A maintenant] sous V solcil. /
// Le 62 IV ciel [D était S est] dépeuplé 62 I,III des images 62-64 IV
son [R rêves]. // Brise donc, ô Maître des hommes, qui que tu sois, les 64 I donc,
Ocréatrice 65 IV où [D Lazare S Lazare] [R crie vers AR soupire vers AR
appelle A implore] la [R résurrection] résurrection. <changement de page: au verso
du 5^e feuillet> Sur les chemins de l'automne, moi qui s'en va vers des aurores nouvelles, /
// <Le texte continue au milieu du feuillet.> [D o S O] Jeunesse évoquée et de ce
qui chez toi fut le meilleur. Je veux tenter de refaire l'homme.

[Narcisse rit maintenant...]

NARCISSE RIT MAINTENANT des hommes, des choses et de lui-même: il n'êtreindra plus dans la source son image!

Ses croyances gisent à ses pieds et il promène dans le doute
une nudité qu'ocellent les blessures de l'expérience. Il sait, 5
pourtant, que l'immortelle nature continue ses beaux chants
inaltérables et que le rythme de la Terre est une réponse aux jeux
des étoiles. Mais, pour lui, les visages de la mort peuplent les
bosquets où se tient, pensif, inassouvi, carnassier, le dieu amour.
Sa vision se teinte du reflet de funèbres images. Il leur sourit 10
amèrement. Vers le cortège des ombres qui ont commencé de
pénétrer dans l'invincible oubli, il tend des mains désolées d'être
vides. Plus rien!

Échappé à l'étreinte tentatrice de la source, il n'est plus
maintenant que le fantôme de ce qu'il fut jadis, quelque chose de 15
ressemblant à un rêve chu dans le passé. La source a gardé
l'expression de son visage douloureux: mais il s'est sauvé de la
source!

TEXTE DE BASE: *Confins*, p. 133.

4 nudité qu'oscellent <Nous corrigeons: voir *supra*, p. 202, n. 4.> les blessures

Page laissée blanche

FLACONS À LA MER

Ces proses ont paru dans des revues et journaux canadiens et dans un volume¹, tiré à un petit nombre d'exemplaires, et hors commerce.

1. *Confins*, Paris, s. é., 1921.

*Au souvenir d'Alain Saint-Genest*¹

1. Voir *supra*, p. 151, n. 1.

Page laissée blanche

PAINS À CACHER

AH! que ton galbe, dessiné sur l'azur, quand tu t'arrêtes, muette et crispée, semble le défi éternel de la chair, tendu à mon désir et à toutes les ivresses.

*

5

Ta tête, à demi renversée dans le couchant pourpre où flamboie l'or de tes cheveux, gardant la caresse des mains et le parfum des lèvres, raconte l'histoire de nos ardeurs réjouies — ce poème de l'absolue ivresse, composé avec des minutes fugaces, le sang de nos âmes, le mystère fou de l'esprit et des corps. Masque adoré qui pare à jamais l'obscur néant! Lèvres balbutiantes, diseuses de caresses qui savent endormir la peine de l'homme.

10

Tête illuminée que célébrèrent des adorations, persiste à demeurer, ardente, sur le seuil de l'Amour.

*

15

Tu m'as fait le don de ta pitié, de tes bras et de tout ton être.

Et, prenant ta tête dans mes mains, j'ai dit avec passion que, pour toi, un soir, la mort m'eût semblé douce. Lèvres enivrées, je n'étais qu'un balbutiement d'amour.

VARIANTES: I: *Confins*, p. 35-39; II (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 29-31.

17 II Et prenant <ponctuation rétablie d'après I>

20 Enfin, j'ai pu te pétrir de mes caresses, comme avec de la
 poussière, de l'argile, un artiste fait tenir son rêve. De mon
 imagination affolée du désir qui, tant de fois, t'avait en vain
 appelée, de toutes mes fièvres non rassasiées et que fatiguaient
 les jours et les nuits, fier et orgueilleux Caprice, tu es descendu
 25 vers moi qui n'avais cessé de t'aimer dans un silence jaloux.

Et je t'ai tenue dans l'âpreté avide de mes mains. J'ai dérangé
 tes cheveux sous le souffle de ma poitrine qui haletait. J'ai mis sur
 tes yeux mes lèvres infiniment chaudes d'ivresse, et comme tu te
 dressais, encore ardente, j'ai semé ta chair captive des morsures
 30 de mon baiser.

J'ai ramené tes pas, dociles et lents, sur le velours des feuilles
 mortes qui composent à notre jardin un somptueux tapis.

Nos corps physiques dansaient sur la lumière tiède, presque
 nébuleuse. Dans le lac reposé, semblable à un beau lit, bordé de
 35 lichens et de mousse, ils mariaient leurs reflets d'ombres errantes.

Et il nous paraissait que cette union fictive qui souriait à notre
 imagination était quelque chose de plus réel et de moins
 éphémère que nos baisers et étreintes morts.

Dévolus à l'angoisse de se retrouver pareils comme au premier
 40 jour, quand la flamme montait de l'un vers l'autre, déchirés par
 le doute et l'analyse, nous diffamions la vie et ses merveilles
 d'enchantement. La fin du jour couronnait cette chute de la
 nature. Le gémissement définitif des feuilles écrasées sous nos
 pas, et cette pensée commune, dissoute dans la mort, nous
 45 amenait à saluer le néant comme la patrie d'un absolu véritable,
 sans phrases, sourd, muet, inimaginable — mais toute la suprême
 réalité !

*

Ô matérielle souffrance, sois à jamais bénie ! Pour une heure
 50 que ta joie ou ton orgueil fut si amoureuxment vaincu,

38 I fictive, *souriant* à notre imagination, était 47 I réalité ! //
 <astérisques> // *J'ai <...> réalité!* <l. 31-47> // <astérisques> // Ô

j'abandonnerais ce corps à la griffe du vautour. Je puis mourir, puisque, à nouveau, j'ai vécu!

Sous l'arbre justicier, là où jadis on pendait les gueux amoureux d'une étoile, ce corps, aujourd'hui habité de musiques, exhalerait, dans le vent du soir mortel, un murmure indicible d'amour et, sous la dent des corbeaux, danserait une sarabande frénétique. 55

PAINS À CACHETER

ON EST VENU auprès de mon désir miné, et sur lui-même effondré comme une ruine; on est venu dans ma nuit qui s'était crue à jamais désertée par le délire.

5 On est venu! On est venu!

Et j'ai crié comme le faune qui regarde le ciel, les eaux, le fleuve ironique, reflétant son image.

Et j'ai crié comme la mer qui pousse la clameur de son inquiétude mugissante à travers l'espace indompté.

10

*

15

Laisse tomber tes bras suppliants; ferme cette bouche que le blasphème fleurit et désharmonise, et reviens, dans ma solitude choisie, contempler les formes et les couleurs qui se désagrègent avant de retourner à l'oubli. Quelques oiseaux s'attardent dans l'air automnal qui flotte, pareil à une douceur mourante. Goûte, avant que le froid définitif nous gagne, cette exquisité des heures brèves et menacées.

Tout n'est pas dans la blancheur troublante des êtres qui se livrent, dans le désordre des corps, et ces rythmes exaspérés qui

VARIANTES: I: *Confins*, p. 40-45; II (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 32-36.

4 I délire. On 16 II heures *brèves* <corrigé d'après I> et 19 I livrent, le *magnifique et beau désordre*

sont comme la respiration du destin. Il faut que l'esprit règne et dompte les appétits de la chair. Soyons sauvés par l'esprit qui renferme le regret, le remords et les vertus purifiantes de l'absolution! 20

Abandonne l'appel de tes sens et permets que, répandu autour de nous, inexaucé et pantelant de sa mort, il crée dans la nuit le tourment passionné de l'angoisse. 25

C'est l'heure nocturne; sous la dent d'un oiseau de proie, une grive, émerveillée du mirage de la nuit, meurt sous les rayons des impérissables étoiles.

Viens rêver à la descente des amants aux Enfers! 30

Viens rêver à ces faibles et douces victimes qui jonchent les chemins de l'histoire et de la vie.

Viens rêver à la mort qui règne dans les ciels les plus beaux et les nuits les plus sombres. Donne-moi ta main au seuil de cette fête de l'angoisse où je te convie. 35

*

Ah! que je souffre d'être encore, malgré moi, la dupe de tes caresses, de tes sourires et de tes larmes.

Finissons-en, veux-tu? Que nos lèvres sachent, en accord suprême, se fleurir de morsures et de sang! 40

Ah! trop docile faunesse qui, aux heures où je te menace, fais de moi un esclave si désarmé! Voilà que je me reprends au fidèle mensonge des yeux, à ce rire menteur qui de ta bouche crée une blessure ardemment épanouie. Je suis ta chose criante, qui te veut, te nomme, te cajole et te renie, et te garde quand même. 45

L'inconnu me presse, néanmoins, d'invitations; il est rempli du chatolement de formes non révélées, de sa ceinture d'astres et du cri de ses sphères.

24 I répandu, autour 27 I dent *cruelle* d'un 28 II grive émerveillée
 <virgule rétablie d'après I> 28 I des *immortelles* étoiles 35 II l'angoisse ou
 <corrigé d'après I> je 41 II qui aux <virgule rétablie d'après I> 43 I des
 yeux, à 44 I te *veux*, te

Et ma misère se sait la parente fraternelle de celle de tant
 50 d'autres âmes qui, dédaigneuses du réel, ont inventé un absolu
 dérisoire qui leur aidait à oublier, pourtant, la mesquine présence
 du vrai.

*

Au bord d'un cimetière qui nous est familier, nous avons scellé
 55 nos bouches, et là, avant l'adieu de l'automne, nous avons regoûté
 l'enivrement de s'approcher, de s'unir et de se connaître.

Cyprès grêles que torture un vent inlassable, vous avez uni vos
 murmures discrets à nos plaintes enlacées !

Mur où se profilaient nos silhouettes mêlées, gardez le
 60 souvenir de la chaleur de nos baisers.

Sur l'air tendu — éclatant et mirifique linceul — on eût dit un
 poignard qui infligeait aux heures une blessure mortelle. De la
 colline où s'adosse ce séjour de repos, descendait un vent
 d'ombres glacées qui semblaient les vêtements mêmes de la mort.

65 Et le visage éblouissant et douloureux des êtres et des choses,
 à travers nos imaginations, appareillait vers le fleuve de l'oubli.

*

J'avais quitté les demeures de l'ennui pour aller vers toi, Image
 capricieuse et riante. Et je t'ai amenée dans ma solitude ; mais
 70 c'était nu, glacé, froid, presque monastique. Tu as regardé les
 murs, mes livres, mon papier de deux sous, des images préten-
 tieuses. Tu souriais, ardente, étonnée, incompréhensible.

Soudain, tu m'es apparue, si pareille à tout ce que j'ai bu,
 goûté, et, à travers toi, je saisisais avec une telle certitude le
 75 mensonge de l'espoir, que je voulus mourir à cette honte d'avoir
 existé et surtout d'avoir cru.

49 I se sent quelque chose de se savoir la 54 II est familier <corrigé d'après I>, nous 55 I l'adieu final de 55 I regoûté l'horreur divine de 61 II mirifique linceuil <corrigé d'après I> — on 64 II vêtements même <corrigé d'après I> de 66 I imaginations, s'en allait au fleuve 72 I incompréhensible. // Et soudain, tu 74 I telle douleur le 76 I cru. // Mais j'ai

Et j'ai regardé le sable amer soulevé par les vents tristes qui éparpillent, aux quatre coins du monde, les feuilles mortes. Et j'ai salué cette nouvelle liberté qui me délivrait, cette fois, de liens sur lesquels j'avais pleuré et souri.

80

Dans leur séjour aérien, les brises se taisaient. Recueillie, la nature s'enveloppait des voiles du mystère. Et, sous cette parure, le visage de la terre me parut encore plus triste et plus inconsolable que moi-même.

Au bord de l'horizon, une frise de dieux sombres veillaient; j'ornai leur cou d'un chapelet de pensées funèbres.

85

ÉPÎTRE I

RETROUVERAI-JE jamais la trace de vos pas? Je vous cherche et vous attends. Vous êtes partout, et nulle part, dans mon rêve et sur un coin de terre où vous vous enveloppez de silence et d'oubli.

5 Le destin vous a séparée de moi, chère amie, et vous mêlez vos pensées à d'autres êtres qui me sont parfaitement inconnus. Je n'ai pas réentendu le son de votre voix depuis des années et j'aurais le goût de cueillir sur vos lèvres des mots parfumés d'amour et de tendresse. Je ne sais plus rien de ce que vous rêvez et vos

10 souffrances ne viennent plus éveiller l'écho de ma sympathie. Vous ne vivez plus sous mes regards; vous êtes l'enchantement d'autres yeux. Le caprice qui faisait de vous, à certaines heures, un oiseau si palpitant, c'est à d'autres personnes que vous le dédiez présentement. Peut-être n'avez-vous pas changé votre

15 manière de charmer, ingénieuse à nous sauver de l'ennui. Peut-être aussi une autre personne, douée de qualités nouvelles, toujours prenantes, s'est-elle substituée à la déesse fantaisiste de jadis. Je vous imagine, cependant, telle que vous fûtes, aussi éloignée du convenu, du banal que possible, et poétisant, à votre

20 manière, les clartés trop rapides du jour. Les poétisant, dis-je, par

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 8 janvier 1921, p. 10; II (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 101-104.

3 I partout et 5 I a *séparé* de 8 I lèvres, des 15 I de *séduire l'homme, de lui procurer quelques moments d'oubli*. Peut-être 16 I, II aussi *qu'une* <corrigé d'après l'usage> 19 I et *honorant*, à 20 I clartés *par* trop 20 I Les *honorant*, dis-je

mille aspects de votre personne, gravant sur un décor varié et lumineux vos gestes de grâce et de langueur... et si bien adaptés à ce jour que vous paraissiez vivre de lui et lui donner un sens chaleureux et sibyllin. Vous offrez, sans doute, à ceux qui vous approchent maintenant la lumière ardente de vos prunelles et sur vos lèvres palpitent des mots enchanteurs. 25

Vous promenez votre caresse sur des fronts fatigués et vous vous ingéniez à dorer les sombres réalités humaines. Tout en vous est naïveté, joie folle, invention du sourire, désespoir romantique. Vous vous tuez encore près du fleuve où de nouveaux venus, attirés par votre charme, vous ramassent pantelante et gardant encore assez de vie pour recommencer à vivre. Je ne me défends pas de vous croire aussi ardemment pathétique qu'hier, prise de frissons, prompte à vous soulever dans la joie, et vaincue un moment sur la route au point de vouloir arrêter la marche des heures par un suicide dramatique. Vous viviez dangereusement et vos jours n'étaient qu'un défi lancé audacieusement à la mort. Vous aviez pris le parti de jouer avec elle, de vous avancer vers les froides eaux du Styx, puis, étonnée de votre folie, vous remettant à vivre à nos côtés. À cause de vous, le romantisme n'était plus un mot d'école, une recette littéraire. On vous apparentait à ces héroïnes échevelées et mourantes que blesse la vie et qui désirent s'en échapper. L'âme d'Ophélie¹ se remuait dans votre poitrine déchirée par le sanglot et le cri. Votre inimaginable pâleur rehaussait un masque fin, jeune, extrêmement mobile. On s'extasiait sur tant de fragilités que vous menaciez du poignard et de toutes les blessures. Une mystérieuse fantaisie vous jetait à tous les coins du ciel et vous poussait vers les abîmes. Vous confondiez la vie avec le théâtre et votre scène, c'était le vaste univers peuplé de fantômes, de désirs insensés, d'espoirs vagues, d'un auditoire rayonnant ou sceptique, applaudissant ou armé de sifflets. Quand 50

1. Le personnage d'Ophélie, dans *Hamlet* de Shakespeare, projette une image de perfection: symbole de la jeunesse et de la pureté, elle sombre dans la folie.

22 I bien adaptées à 24 I et poétique. Vous conférez, sans 25 I la chaleur ardente 26 I lèvres roulent des 27 I caresse de mensonge sur 33 I de frisson, ardente à 35 I marche sacrée des 36 II viviez dangereusement <corrigé d'après I> et 43 I dans une poitrine 47 I blessures. Un don de mystère vous

vous consentiez à bien vivre, vous agitez devant nous le bouquet de fleurs rapporté des funèbres séjours. L'heure, les hommes, habiles à vous meurtrir, ne vous permettaient que de leur laisser
 55 voir une figure sauvée des épouvantements de la mort. Vous nous teniez parfois un étrange langage plein de négations, incroyablement triste, secoué de sanglots et de rires qui étaient des larmes remisées. Qu'êtes-vous devenue, pâle et déchirante princesse?

Je rêve de vous, de votre visage assombri par les cils de vos yeux
 60 qui répandaient comme une impalpable chaleur sur la carnation des joues, je rêve de votre manteau de velours noir drapant votre corps élégant de nymphe révoltée et qui s'ouvrant laissait, semble-t-il, échapper une foule de mutins agiles, ailés, chantants, frères de bonheur et d'ivresse.

Je retrouve la trace des pas que vous avez semés dans mon
 65 imagination; vous n'êtes pas entièrement ailleurs, car je possède votre réalité idéale.

52 I devant vous le
 de 60 I sur le rose des
 ailés

55 I mort. Pour nous
 61 I noir enveloppant votre

59 I cils magnifiques
 63 I mutins fragiles,

ÉPÎTRE II

QUE VOUS MANDERAIS-JE, cher ami, que vous ne sachiez déjà? Vous connaissez la grande ville, ses beautés nombreuses, ses aspects uniques, les variétés qui frappent l'imagination, les tentations qui sollicitent les corps et ces voluptés qui ressortissent à l'esprit, sans parler de ces trésors d'âme dont le secret vous sera entièrement révélé un jour, et dont vous avez pu avoir le soupçon. Vous connaissez tout cela, tout cela, du moins, vous l'avez deviné en vous-même, vu sur des images ou des dessins, lu dans des livres. On est gêné de causer avec un homme si averti de choses qu'il connaît, peut-être mieux que soi. Car un certain éloignement n'empêche point la connaissance des individus et des choses, tandis qu'à vivre toujours avec des êtres, à respirer sous un même ciel, habitue davantage à méconnaître les réalités qui composent l'âme et l'esprit de ceux qui nous entourent. Je vous tiens pour un connaisseur parfait de ce que je suis censé posséder à fond. Et c'est vous qui devriez m'écrire des lettres sur la ville que j'habite et moi, tout bonnement, vous lire. C'est ainsi! Car, en effet, quel homme plus que vous est au courant du dernier potin, du trait d'esprit qui vole à travers le boulevard, de la toilette de madame

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 11 septembre 1920, p. 12; II (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 105-109.

4 I qui sollicitent l'imagination 5 I qui touchent les corps et ses voluptés
6 I le mystère vous 8 I cela du moins vous 9 I lu, entreaperçu dans
11 I peut-être, mieux 15 I de ce qui nous entoure. Je

la comtesse, du petit chien de l'actrice célèbre, des couchers de soleil sur les avenues triomphales, de la grâce à nulle autre pareille de ces jardins où un peuple de statues semble vivre¹? Qui — dites-le moi! — feuillette avec plus de délices la meilleure revue de modes où s'étale le chic rare des jaquettes impeccables? Vous, monsieur et cher ami, vous et pas moi. Car je suis trop ours pour m'adonner à ces splendeurs de la mode qui sont des «splendeurs de chair» pour des hommes tels que vous qui êtes, à n'en pas douter un seul instant, un prince de l'élégance perdu dans un siècle débordant de démocratie injurieuse aux raffinements «vestimentaires».

Aussi bien, je ne me sens pas le cœur de vous parler de ce que vous savez mieux que moi, et ce n'est pas la hausse du poisson qui vous pourrait intéresser, cher ami, car vous êtes au-dessus de ces misérables contingences. Que dis-je? vous les «avionnez». Le prix du poisson ne vous préoccupe pas. Vous le mangez, et cela sans remords et sans chicaner avec votre bourse remplie d'or. Quel homme heureux vous êtes et qui ignorez les degrés profonds de votre bonheur!

Laissons, si vous voulez bien, ces questions d'ordre inférieur et suivez-moi à la campagne. Là, c'est le repos; là, tout bruit de ville trop pénétrée de clameurs, de cris, de besoins et d'intérêts vient s'éteindre. On respire à larges poumons; on redevient l'homme des champs. Les conventions s'effacent: les civilités s'atténuent; l'on est presque semblable à ces bêtes inoffensives et bénévoles qui circulent à travers les prés. On se fait une petite âme d'oiseau qui chante; on se marie à cette nature paresseuse et endormante qui se délasse dans l'air pur et chauffe ses flancs féconds sous un soleil généreux. Il semble que nous soyons tout autre, un homme qui ne s'était jamais connu et qui se découvre à lui-même. Les chants du ciel et de la terre font entendre leurs résonances en nous: ce n'est rien d'appris, de connu: ça n'a pas

1. Voir «Paysage», *infra*, p. 356.

24 II délices *le* <corrigé d'après I> meilleure 29 II douter, un <virgule supprimée d'après I> 29 II instant un 35 I les *avionnez*. Le 37 I chicaner, avec 42 I d'intérêts *s'en*vient 45 I l'on *devient* presque 52 II connu: *ça* <corrigé d'après I> n'a

des notes d'opéra-comique ou de café-concert; c'est spontané,
naïf, jeune, plein de verdure. Enchantement et repos! L'âme se
dissout dans cette mollesse bonne et le corps s'abandonne à la 55
douceur des ombres, au pied des arbres.

Songez que je vous arrache, malgré vous, aux vanités de la ville,
à ses tumultes. Je vous fais le spectateur de mes joies nouvelles.
Eh bien, sachez que je suis étendu dans l'herbe, que je m'y vautre
sans remords et que, insoucieux de ce que sera demain, je 60
m'endors, ayant tout oublié de ce qui était hier. Je dors, ne
l'oubliez pas, je dors le plus volontairement possible. Le sommeil
coule en moi comme une boisson douce dont je vais rester enivré
pendant des heures. Je n'ai point outre mesure la crainte de me
réveiller, quoique je sois sûr que cela se produise. Je dors, oubliant 65
qu'une prune, tombée de l'arbre, me peut frapper sur le nez et
me restituer à ma nervosité habituelle. Que cette prune aille au
diable! Elle est, sans doute, inévitable. Elle me menace dans le
possible: elle se fera plus ou moins désagréable à ce pauvre nez
qui exhale béatement tous les souffles du sommeil. Je ne cherche 70
point, croyez-moi, à l'empêcher de produire ce heurt qui me
replongera dans les douceurs paisibles de ce village qui, transi de
chaleur, est comme moi assez livré aux somnolences. L'ombre se
promène sur moi, m'enveloppe de ses manteaux fragiles. Je suis 75
silencieux comme le coquelicot et la marguerite, et pour vivre
heureux, j'ai volontiers consenti à épouser leur destin. Mais la
prune, la voilà! Je vous dis qu'elle devait venir. Elle n'est point
très «massacrante». Un léger choc, sans plus. Me voilà éveillé.
J'ouvre les yeux, m'étire, me redresse; et la campagne est là avec
ses blés opulents qui se balancent et me saluent. La vieille église 80
— vous l'aimeriez comme moi — laisse descendre sa poésie sur
les champs du travail et des morts. La vieille église prie pour moi,
les hommes en sueurs et les morts qui reposent sans plaintes
autour d'elle.

55 II cette *mollesse* <corrigé d'après I> bonne 57 I arrache
malgré 70 II qui *exale* <corrigé d'après I> béatement 80 I La *veille*
église

85 Ô délices de se vautrer dans l'herbe, de contempler la terre
qui se hausse avec ses moissons blondes, ses productions que
demain va cueillir la main des hommes!

ÉPÎTRE III

IL YA LONGTEMPS que je ne vous ai écrit. Vous pouvez me croire rayé du nombre des vivants; vous vous trompez. Je crois que j'existe, que je mange, parle, ris, accomplis, selon des rites antiques, tous les gestes dévolus aux hommes. C'est vous dire que je m'aperçois du lever du soleil, de la chaleur des midis, de certaines fièvres qu'il est bien difficile de ne pas éprouver, mais que, les yeux fixés sur votre image hautaine et châtiée, je combats avec un courage assez magnifique. Je ne suis pas loin de penser que je me suis également aperçu de la ronde nocturne dans un ciel capricieux de cette reine que l'on est accoutumé de nommer la lune, de la sensation de repos sur un lit modeste, durant un laps de huit heures, et d'un réveil accueilli avec une humeur farouche ou la joie d'avoir fermé les yeux dans un oubli complet de toutes choses. Voilà, cher ami, une existence assez rapprochée de la nature et qui, si elle n'offre point des avatars sentimentaux et charnels, participe du moins à sa nonchalance et à son innocence. Car vous savez que la nature, variée comme un fleuve et un ciel, est aussi éminemment indifférente et presque pure à force d'être stupide. Je lui ressemble, malgré moi. Ce disant, j'ai peur de choquer en vous cette réserve qui est l'apanage des âmes

VARIANTES: Anonyme, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 5 novembre 1920, p. 2; TEXTE DE BASE: *Flacons à la mer*, p. 110-114.

10 ciel doux de 11 est accoutumée de 12 modeste durant 13 heures
et 16 qui si 16 et corporels participe 21 cette sérénité harmonieuse qui

distinguées comme la vôtre, si justement distante de toute opinion exagérée, de tout sentiment qui irait insulter aux ordonnances sublimes des ordres établis. Je frémis à songer qu'un
 25 poil de votre moustache pourrait se sentir offensé et une mèche de vos cheveux se dresser en signe de protestation. Je remise donc, dans mes retraites, mes béliers sceptiques que j'allais lancer sur les tours granitiques des conventions et contre les bases d'une société qui est l'expression de la sagesse. Je m'imposerai de ne
 30 point rire de ce qui fait naître chez vous le plus haut respect; je tairai des arguments qui troubleraient votre beau calme. Car, croyez-le, je dédie à vos croyances une estime que je voudrais absolue, et sans récrimination. Je vous sais juste, droit, véridique, sans reproches. L'idée ne me vient pas de quelque insincérité de
 35 votre part. En même temps que chacune de vos paroles vous est dictée par la raison, je sais qu'il n'est pas un seul de vos actes qui n'ait une correspondance exacte avec la pensée qui vous dirige. Nulle anarchie, nulle hésitation devant le ciel et la terre; pas le moindre doute venant effleurer vos esprits. Vous riez au bon moment et vous êtes grave lorsqu'il faut l'être. Vous êtes assuré
 40 de la pointe acérée de vos mots, du chemin ébloui qu'ils se font dans les âmes, de la blessure qu'ils portent, du parfum qui s'en dégage. Votre indignation n'a rien de « chiqué »; elle jaillit devant le spectacle de la laideur qui toujours scandalise vos élégances. Et
 45 votre enthousiasme, c'est devant un jardin fleuri, un galbe ivoirin, une musique divine, un paysage baigné de clartés et d'ombres, devant la beauté en un mot qu'il éclate. Je salue en vous l'harmonie, la distinction, la grâce.

Il m'arrive de vous croire né à l'abri des faiblesses communes, prêté par le ciel pour l'édification d'une terre vraiment
 50 ennuyeuse et qui manque plus souvent que de raison de grandeur et de vérité. C'est un trésor que l'on acclame en vous, un don rarissime, une vertu en train de se perdre. Lorsque je tâche, sans y réussir, de vous évoquer pleinement, je vous associe à ces
 55 gentilshommes d'autrefois, précieusement loués par la légende.

25 sentir *offusqué* et 25 cheveux, se 30 qui *provoque* chez 30 respect
 je 41 se *feront* dans 44 toujours *offusque* vos *précoces* élégances 47 beauté
 qu'il 51 de *distinction* et

Vous souffrez sans peine une telle comparaison. Elle vous va à
 merveille. On ne la ferait pas si vous n'aviez point consenti
 d'exister. Sachez-le, en «vous donnant la peine de naître», vous
 nous avez fait un cadeau sans pareil. Et vous n'êtes pas de ceux
 qui peuvent être oubliés. Tant de correction se fixe dans le 60
 souvenir; rien ne peut l'effacer. On sait garder vos mots pour se
 remémorer leur justesse, le geste élégant qui «stylise» vos
 rapports mondains et sociaux, cette application constante que
 vous apportez à nous édifier sur la noblesse de vos attitudes qui
 ne sont que des reflets affaiblis d'une âme en qui s'incarne une 65
 noblesse plus grande. Qui, parmi ceux qui ont l'honneur de vous
 connaître, pourrait demeurer silencieux en présence de mérites
 quotidiens comme les jours qui s'écoulent? Qui ne voudrait
 rendre hommage à cette distinction qui se retrouve identique à
 elle-même à l'heure où, votre travail fini, vous sacrifiez au siècle 70
 et devenez l'ornement des salons, le sujet de causeries
 renouvelées? Car on susurre votre louange dans des apartés
 savants, le pli de votre jaquette fait se pâmer les femmes et on se
 passe vos mots comme des bonbons faisandés. Vous êtes le délice
 du grand monde. On loue votre coiffure et tout ce qui compose 75
 en vous une allure de prince inné. Vous êtes la proie choisie des
 âmes tendres et fines. Rien n'échappe à l'investigation heureuse
 de votre entourage: on se mire en vos talents. Vous possédez un
 secret d'émouvoir que les autres hommes vous envient. Ils ne se
 sentent pas de force à rivaliser avec vous. Ils déclarent toute 80
 bataille inutile puisqu'ils se savent battus d'avance. Risquent-ils
 un pas audacieux que déjà vous êtes au sommet du sublime où
 vous les contemplez en riant. De cette altitude, vous réglez et nul
 ne vous peut suivre dans une ascension aussi périlleuse. Votre
 grandeur crée un exemple, une leçon, un symbole. 85

Vous me faites un peu honte d'être si parfait.

62 qui sacre vos 67 connaître, saurait demeurer 73 le motif de 75 On
 épilogue sur votre coiffure et de tout 82 pas magnifique que 82 sublime ou
 vous 83 cette attitude vous réglez et la dynamite qui ferait crouler ce céleste séjour
 n'est point encore inventée. Votre

ÉPÎTRE IV

V
OUS ÊTES HABITUÉ à me savoir souffrant des blessures que me font les choses, celles que je revois après des années écoulées et celles qui vivent dans la «jeune nouveauté» de leur découverte. Je
5 me veux encore plaindre aujourd'hui. N'est-ce pas que vous ne me reconnaîtriez pas tout à fait si je ne vous offrais que des sourires ou des éloges? Vous croiriez qu'on vous a changé votre «plaignard», qu'il ne sait plus que rire et s'amuser, s'adonner au sarcasme et s'offrir en spectacle dans une débauche de négations,
10 et tout raidi de sécheresse. Vous vous diriez: «On m'a transformé ce polisson-là; il n'est plus le même: il est né à quelque chose de grave, d'ironique et de sérieux. Se peut-il, vraiment, que son cœur soit entièrement mort? qu'il ait désappris à se meurtrir à la vue des choses, au frôlement des gens? qu'il étouffe soigneusement
15 ses cris, dérobe ses larmes, enfin qu'il soit devenu sage comme une statue?»

Et vous ne seriez pas loin, cher ami, de penser que je m'ingénie à vous cacher certaines choses, à me mutiler dans mes lettres, à ne vous permettre d'y voir un homme heureux, rien qu'heureux.
20 Je vous entends vous assurer à vous-même que j'use de tromperie,

VARIANTES: Anonyme, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 3 janvier 1921, p. 2; TEXTE DE BASE: *Flacons à la mer*, p. 115-119.

2 savoir souffrir des 5 veux plaindre aujourd'hui, vous faire entendre le sanglot qui s'échappe de moi-même. N'est-ce 9 et se déchirer, pour le plaisir de la chose, sur des buissons d'épines. Vous vous diriez: On

d'artifices littéraires, que je vous mande ce qui ne peut flatter que mon désir du moment, que je couvre à dessein mes faiblesses, mes alarmes, tous les péchés de mes nerfs, ma sombre tristesse, et cet ennui qu'a célébré Bossuet, cet ennui qui fait le fond de la vie humaine. Croyez bien, cependant, que je n'attache pas outre mesure d'importance à ce qui m'arrive de fâcheux ou de désagréable. J'éprouve que cela est douloureux pour moi. La douleur est relative à l'individu et de peu d'intérêt pour le reste des humains. Seuls ceux qui souffrent se rendent compte de la répercussion qu'elle produit en eux. Et c'est fort bien que l'égoïsme existe depuis toujours car, sans lui, personne ne saurait s'il souffre. Vous souriez autant que moi de la vanité de la sympathie. C'est une mode, une convention froide, un billet frigide déposé aux maisons où le malheur a passé. C'est rarement autre chose, et si ce l'est souvent, je ne m'en suis guère aperçu. Avez-vous remarqué que des gens, hier à peu près inconnus, ou connus juste assez pour qu'on les déteste, nous offrent, au lendemain d'une catastrophe, des sympathies dont on ne sait que faire. On demeure étonné d'avoir éveillé de la pitié, un certain élan venu du cœur de ces indifférents, ou de ces ennemis. On ne sait trop que penser; on ne croit nullement à cette sympathie-là. Elle s'ajoute à mille autres, et quelquefois revêt un caractère de grossièreté puisque, cinq minutes après, vous éprouvez de la part de ces mêmes gens les «effets» de leur inimitié de toujours. Le moment d'après où elles se croyaient très bien élevées, et avaient l'air de vous le souligner, elles s'employaient par des propos blessants, des inquisitions, à vous faire douter, malgré vous, de ce dont elles se targuent le plus volontiers dans l'intime de leur être et en société. Avez-vous remarqué cela, cher ami? Sans doute, et je ne veux point insister sur ce chapitre des condoléances que vous reconnaissez si parfaitement vaines. Je reviens à mes plaintes que je cajole d'égoïsme. En marge de ce que je viens de dire, je ferais, toutefois, une exception pour vous, car vous réalisez, en outre de l'élégance, de l'harmonie, de la correction, une vertu

24 le *fonds* de 31 toujours, car sans lui personne 40 cœur de ces
 ennemis 43 puisque cinq minutes après vous 44 les effets de 45 élevées
 et 47 inquisitions *de marchands de légumes* à

55 délicieusement humaine. Je ne frappe pas à un cœur sec, à une
 âme dépourvue de bonté. Je vous sais attentif aux misères et aux
 faiblesses de l'homme et, ce qui est plus rare que vous ne le croyez,
 au lieu de feindre de les comprendre et de les excuser, vous les
 comprenez, excusez. Je bénirai le ciel chaque jour d'avoir pu
 60 rencontrer un ami aussi cher à l'amitié, aussi précieux dans la vie
 sociale, aussi complet pour les joies et les infortunes du cœur. Si
 j'osais, si je ne craignais d'effleurer, ne fût-ce que d'un coup
 d'ongle, votre modestie qui est grande, je vous louerais de savoir
 la misère de l'homme et de ne pas lui en tenir une rigueur
 65 excessive. Vous êtes bien un paradoxe vivant: car vous ne vous
 contentez pas d'être faible à vos heures vous-même, mais vous
 consentez à ce que les autres le soient. À part vous, en vérité, je
 n'ai pas encore rencontré d'homme aussi accordé à la logique et
 qui, pourtant, ne faisant pas profession de l'enseigner du haut
 70 des chaires, sache y conformer en quelque sorte si loyalement le
 tout de soi-même. Laissez-moi célébrer, cher ami, ce que je serais
 tenté d'appeler plus qu'une vertu depuis le temps que ce mot fut
 si étrangement galvaudé.

Cela dit, je vous réitère confiance de mon cœur lourd de sa
 75 peine, de sa tristesse, du bien qu'il n'a pu faire, de ma faiblesse à
 tenir dans la lumière le pauvre flambeau confié à mes mains, de
 tout ce qui fut follement entrepris sans que personne ne m'ait
 sincèrement détourné de l'erreur, de ce que j'ai senti fuir de mes
 doigts glacés de douleur.

80 Je voudrais, ce soir, respirer le parfum de toutes les roses
 mortes, saluer à nouveau ces visages de clarté qui ont orné
 l'horizon de mon extrême jeunesse, réentendre le cri
 harmonieux qui, s'échappant de la terre, allait se mêler à ces «airs
 de harpe» qui jouaient dans l'azur. Et c'est à cause de cela que je
 85 me plains et n'ai pu dompter le plaignard que vous avez connu.
 Souffrez qu'à travers l'espace je vous adresse, en signe
 d'inaltérable affection, l'hommage de ma mélancolie.

70 chaires, y conformez en 71 de vous-même. Laissez 75 tristesse du
 82 le beau cri 85 le polisson que

IMPRESSIONS D'HÔPITAL¹

C'EST LE CAUCHEMAR enveloppant qui bouche toutes les issues par où le regard peut se poser sur l'univers des hommes et des choses. La pensée s'engourdit, paraît mourir sur elle-même. De la vie animale, il ne demeure que confusion sans appel de l'esprit, débat angoissé du corps seul: on se roule sur soi-même parce que la souffrance et la nuit sont là, hôtesse exigeante, et qui vous prennent toutes les minutes. Ne hasardez pas une poussée vers quelque chose de clair, de direct: peine perdue! Vous avez le sentiment que tout s'efface, s'éloigne, va s'éteindre, qu'il ne reste rien des habitudes d'hier et vous restez cloué sur un lit, levant des yeux d'épouvante sur de grands murs blancs qui, à la fièvre, viennent ajouter une sorte d'effroi. Vous fermez les yeux pour les rouvrir à nouveau. Des voix autour de vous; des personnes se sont approchées. Tout contribue à doubler le délire: ces vases remplis de palmes vertes, vous croyez que c'est un groupe d'hommes qui

1. Souffrant de calculs, Dugas fut hospitalisé à Paris en février 1921. Le 15 mars, il écrit à sa sœur Maria: «Je me sens beaucoup mieux depuis l'opération, mais il me faut prolonger ma convalescence afin de redevenir très bien. Au sortir de l'hôpital, une semaine après, j'ai été atteint de grippe dont je suis heureusement débarrassé. Maintenant, la température qu'il fait ici va me ranimer tout à fait» (lettre à Maria Courteau, 15 mars 1921, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/21).

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Impressions», *La Presse*, 20 avril 1921, p. 2; II (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 120-123.

3 I où on a vue sur 7 I exigeantes et 14 I nouveau, des voix 14 I des yeux se sont approchés. Tout

causent, vous observent et délibèrent sur votre cas. Les infirmiers passent, repassent, et ce groupe d'hommes est encore là qui vous regardent et décident, semble-t-il, de votre vie ou de votre mort.

20 Ce qui frappe, c'est leur immobilité durant des heures. Cependant que les autres bougent, eux s'éternisent dans cette attitude de juges un peu éloignés, mais assez proches pour contribuer, certes, à créer une obsession qui vous fait tendre les yeux, les oreilles, la tête dans leur direction, afin de tâcher de

25 connaître quelque chose de ce qu'ils décrètent ou sont censés décréter. Vous êtes en danger de mort, vous êtes condamné, vous n'avez plus que quelques heures à vivre; c'est certain, puisque l'interne, par ordre du médecin-chef, vous a dit: «Gardez cette position, c'est très sérieux.» La mort rôde autour de vous; elle est

30 venue au début du soir se glisser sous vos draps; vous avez comme le souffle de son baiser. Comme l'envie est grande de se retourner! Il y a lutte entre la parole du médecin, la douleur éprouvée et le désir qui vous incite à changer d'attitude. Puis soudain le sommeil vous enlace dans ses bras, vous vous y

35 évanouissez; vous perdez contact avec toute réalité environnante; vous êtes sauvé de toute crainte, de tout débat, de toute souffrance. Cela s'apaise; cela semble s'abolir.

Quand, plus tard, aux lueurs de la nuit commençante vous ouvrez les yeux, quelqu'un se penche sur vous et dit: «Cela va

40 mieux.» Vous refermez les yeux; mille pensées vous assaillent. Vous songez que vous avez été jeune, enfant, bercé, qu'il y eut un matin où pour la première fois une joie folle est descendue en vous en apercevant la lumière, que cet univers mystérieux et beau vous grisait avec son inconnu, ses chansons, la fine lumière des

45 jours; vous songez à tout ce qui, dans votre imagination de malade, semble s'enfuir à jamais, à la joie, à la douleur, au plaisir, à ces couronnes de vie suspendues dans les jardins terrestres, à la promenade féerique du matin dans l'enivrement et la jeunesse de l'âme, aux premières blessures, à la comédie des hommes

19 I semble-t-il de 22 I éloignés de vous, mais 23 I certes à 23 I qui revient à chaque instant, vous 24 I direction pour tâcher 25 II qu'ils décrètent <corrigé d'après I> ou 28 I du médecin chef, vous 29 I,II sérieux» <Nous rétablissons le point.> La 38 I commençante, vous ouvrez les yeux quelqu'un 40 I mieux» Vous 45 I jours, vous 48 I dans l'enivrement et

toujours pareils sous tous les cieux. Vous regrettez cette vie tant 50
 décriée au moment qu'elle va vous abandonner, vous ne pouvez
 croire que tout va vous devenir étranger et que vous roulez à
 l'abîme sans fin. Non, l'espoir allume une soudaine lueur et,
 confusément, se refait la certitude que vous échapperez au 55
 désastre. Encore des heures d'incertitude où vous n'avez qu'une
 vague conscience de ce qui se passe autour de vous, du va-et-vient
 de ces gens préposés à vos soins, du vacillement de la lampe de
 nuit, des gémissements des autres malades, du tintement des
 heures qui s'égrènent, lentes, dans un silence lourd, à peine 60
 troublé. Vous n'êtes pas seul dans ce combat mené pour la vie,
 d'autres malades, à vos côtés, sont aux prises avec le danger, se
 crispent aux cordes de salut qui leur restent; des pensées
 analogues aux vôtres les animent, les aiguillent vers l'espérance.
 Ils souffrent, se plaignent, balbutient des mots douloureux,
 esquissent des gestes, des appels. Quelques-uns se sont mis en frais 65
 d'espérer contre toute espérance: au matin ils nous auront dit
 adieu, presque sans le savoir, avec des plaintes vite étouffées.

Oh! comme la nuit est interminable.

Vous les entendez sonner, les unes après les autres, les heures 70
 et les demi-heures. Il vous arrive de croire qu'elle ne se terminera
 pas. On dirait que vous avez pénétré dans la nuit éternelle.
 Imaginations chevauchent sur d'autres imaginations; c'est une
 procession ininterrompue d'images, de cauchemars, quelque
 chose qui vous enlève et vous traîne vers des gouffres.

Enfin le matin paraît! Vous ne l'attendiez plus, il vous 75
 surprend comme si c'était quelqu'un que vous n'aviez jamais vu.
 Vous êtes soulevé par de robustes bras d'infirmiers qui
 rafraîchissent vos oreillers et vous appuient sur cette fraîcheur-là.

La sensation que vous venez de très loin de la vie fait irruption 80
 en votre être: vous vous apparaissez comme un vainqueur de la
 mort²!

2. Cf. la fin de «L'homme dans le champ de carnage»: «Auprès d'eux, j'étais
 un vainqueur sombre, devant les flots, le mystère, les jeux du destin et de l'avenir»
 (*supra*, p. 180).

53 I lueur et confusément se 59 I qui s'égrènent lentes dans II qui
 s'égrènent <corrigé d'après l'usage>, lentes

LA JOCONDE

EST-CE QUE L'ON PEUT ENCORE se permettre de parler d'elle?

De l'arracher de notre mémoire où elle est entrée dans une adoration d'esprit à laquelle rien ne se peut comparer? Et cependant le Vinci, avec ses dons de spiritualiser des êtres humains, de leur conférer un caractère mystérieux de beauté, n'a pas laissé, à la contemplation des idéalistes et des amateurs d'âmes, une création plus fascinante que la Joconde.

Un monde, à peine connu, s'offre à la divination dans cette œuvre dont la perfection étonne le regard, déroute l'imagination. Que d'exégèses contradictoires! Que de sensations bizarres!

Jadis, la déesse Athénée¹ courbait sous son sceptre les esthètes du siècle de Périclès²; elle garde encore au sein de nos modernités furieuses des amants de son culte, de rares amants.

1. Athéna est considérée, dans le monde grec, comme la déesse de la raison; elle préside aux arts et à la littérature. Elle donna son nom à Athènes en disputant à Poséidon la souveraineté sur l'Attique, après avoir introduit l'olivier dans ce pays. L'une des douze divinités de l'Olympe, elle est le symbole de la civilisation grecque.

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. La Joconde», *La Presse*, 6 novembre 1920, p. 12; II (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 129-132.

1-5 I JOCONDE // Léonard de Vinci qui avait le don de spiritualiser les êtres 6 I leur donner un 6 I beauté n'a rien laissé, cependant, à 7 I des chercheurs d'âme, de comparable à la Joconde. Un 9 II monde, a <corrigé d'après I> peine

Mais depuis que l'ironie est devenue la forme envahissante de
notre âge, enseignant aux hommes le rire et la grimace devant le
divin, une autre déesse troublante, énigmatique, s'est levée dans
un ciel dépeuplé des vrais dieux : c'est Mona Lisa! 15

Son empire lui vient de ce qu'elle ouvre de nouvelles capacités
de suggérer et de concevoir. Les hommes de maintenant, ceux 20
qui lui dressent un autel, ne la sentent pas, malgré son incontes-
table spiritualité, tout à fait étrangère à leur manière de tenir le
sceptre de la vie et ils ne se font pas faute de la rabaisser à la mesure
de leur égoïsme ou de leurs vues charnelles.

Cette main souveraine, faite pour manier les poignards ciselés 25
d'un Benvenuto Cellini, les encens rares, les poisons dorés, ils
l'aiment beaucoup pour ce qu'elle évoque, à leurs yeux, de pure-
ment humain. Ils la dépouillent, sans aucune gêne, de toute cette
perfection technique qui est le triomphe de son créateur. Ils 30
l'humanisent dans leur imagination. Ils la confondent, cette
main, avec le souvenir de tant d'autres mains coupables, pressées
un soir d'ivresse. Ils rêvent de mains semblables aux filles de leur
désir. Ils oublient que la merveilleuse dame est, avant tout, dans
la pensée du grand Florentin, un dessin idéal, presque un concep- 35
t pur, revêtu d'une forme parfaite appelant des adorations
platoniques. Elle qui ne fut créée que pour esquisser idéalement
le geste de l'amour, pour écarter la fièvre des fronts, ils la
réduisent au rôle de l'amante ordinaire. N'existe-t-il pas une
antinomie irréductible entre la conception d'un Vinci et cette 40
interprétation prêtée au génie? La Joconde semble un défi jeté
aux critiques qui en furent faites. Son humanité prend source
dans l'esprit. C'est une figure de rêve qui doit éloigner les
précisions. Elle échappe aux délimitations, au vain jeu des esprits.
Elle eût dû être sauvée de ces tentatives de psychologie qui

2. Périclès (495-429 av. J.-C.) prit la tête du parti démocratique à Athènes, en 461, et y domina la scène politique pendant près de trente ans. Il fit d'Athènes la métropole de la civilisation et de l'art classiques au point où l'on donna le nom de «siècle de Périclès» à l'époque la plus brillante de la civilisation grecque.

18 I c'est la *Joconde*! // Son 22 I,II spiritualité, *tout-à-fait* <corrigé d'après l'usage> étrangère 25 II les *poignards* <corrigé d'après I> ciselés 32 II d'ivresse. *Il* <corrigé d'après I> rêvent

45 heurtent son idéale essence sans l'éclairer, en saisir les possibles réalités.

Je crois deviner qu'elle a des extases de compréhension, que tout chez elle devient matière à réflexions. Elle a du philosophe et du serpent. Quel regard a reflété plus profondément le faux
 50 éclat trouble des choses? Ce regard, en se posant sur l'univers, s'est imprégné de la vanité universelle. Les ors des automnes, les couchers de soleil, les matins d'opale, se sont empreints là, dans les membranes de son œil. Et l'énigme a revêtu ses traits. C'est la femme mystère et la Destinée est sa sœur. Une sorte de blasement
 55 définitif erre sur sa joue. Elle semble avoir vécu plus par les yeux, le désir et l'intelligence. Le charnel l'a frôlée à peine. Son désenchantement amer et morose origine dans la claire et parfaite vision des réalités et de l'inutilité finale. Elle a tout vu, tout compté, tout pesé, le mensonge des formes, ce qui les menace et les abîme. Son souci d'élégance l'a protégée des
 60 déchéances honteuses et elle promène sur chaque chose son sourire aiguisé comme un poignard et qui vous pénètre d'un froid mortel. Elle a tellement compris qu'elle demeure incompréhensible aux êtres d'une pâte moins parfaite que la sienne.

65 Quel cadre évocateur imaginer, cadre terrestre dans une nature où les hommes peuvent aimer et souffrir pour qu'une telle création, prenant figure humaine, soit digne de vivre sa vie?

Je l'imagine assez bien se promenant dans une allée de feuilles mortes, parée d'une simple tunique, perdue, ailleurs, égarée au
 70 sein de sa vision spirituelle, se reposant sur les lignes assoupies et fondantes d'un ciel d'automne.

53 II l'énigme à <corrigé d'après I> revêtu 56 I,II l'a *frôlé* <corrigé d'après l'usage> à peine 64-68 I sienne. // Je II sienne <point rétabli d'après I> // Quel 69 I d'une *robe de brocart fanée*, perdue, ailleurs, égarée dans sa

SUR LES PETITS CHAPEAUX¹

AH! LES PETITS CHAPEAUX que voici, ah! les petits chapeaux que voilà! On dirait vraiment qu'ils se sont donné le mot de rencontre rue Sainte-Catherine. Non pas qu'ils manquent aux regards rue Saint-Laurent ou rue Notre-Dame. Mais Sainte-Catherine les exhibe avec une telle impudeur qu'ils frappent les yeux les plus distraits, les plus étrangers à cette vision-là, les plus lourds de larmes suspendues à des images lointaines. Ils nous crèvent avec leurs aigrettes effilées, nous blessent de leurs plumes-couteaux, et nous assomment de leurs crosses arrondies. En vérité, en vérité, ils nous veulent du mal et nous allons les haïr, car je les soupçonne de vouloir nous empêcher d'être heureux; ils ont l'air de secrets assassins. Oh! les monstres. Ils sont une armée visible et menaçante qui tâche de prendre les femmes au filet de la vanité.

1. Dix-sept ans après sa publication dans *L'Action*, Dugas lut ce texte, en janvier 1932, lors d'une réception chez M^{me} Boucher, à Paris: «Jacques Trèves a récité ses beaux nocturnes et je dus m'exécuter en lisant ma fantaisie sur les petits chapeaux» (lettre à Bérengère Courteau, janvier 1932, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17).

VARIANTES: I: Le Rat, «Douches frivoles. Sur les petits chapeaux», *L'Action*, 27 mars 1915, p. 4; II: «Douches frivoles. Sur les petits chapeaux», *Psyché au cinéma*, p. 23-30; III (TEXTE DE BASE): *Flacons à la mer*, p. 133-137.

1 I,II <titre> *Douches frivoles* <note infrapaginale: *Pour un cinéma de pacotille où l'on nous représenterait les hommes battant la majorité des femmes afin de les rendre délicieuses.*> // Sur 3 I dirait, vraiment, qu'ils 11 I vérité ils

Quand elles arboraient des chapeaux follement larges et qui, par la profusion des fleurs jetées là, évoquaient l'idée de jardins suspendus, elles nous étonnaient, nos femmes, elles nous faisaient presque peur.

- 20 Nous voyions dans cet édifice une perversion suprême dont elles aimaient à nous accabler en s'accablant elles-mêmes. S'il faut que, maintenant, elles s'ingénient à façonner des bonnets lilliputiens, on va les prendre pour nos égales.

- 25 Et nous irons au théâtre tout seuls; nous oserons esquisser un pas dans la rue sans nous entendre dire: «Eh! attends un peu, je m'habille et je sors avec toi.» Nous n'aurons plus de ressemblance avec les esclaves qui traînent un boulet à leurs jambes: ça va être toute une révolution, l'émancipation des hommes tant désirée depuis des siècles!

- 30 Tout de même sont-ils assez petits, les chapeaux femelles? C'est à n'en pas revenir de surprise. Celui-ci parle: «Ramassez-moi donc, je naquis pour ressembler à un monsieur chapeau qu'on cueille»; celui-là bafouille et nous bave un chou crème; cet autre, noir, très noir, si noir, orné de cactus artificiels, eût fait les
35 délices de M. des Esseintes²: il est morbide! Non pareil, capricieux, ployé, j'en vois un qui simule l'oiseau mort et tient des narcisses dans son bec: c'est le chef-d'œuvre du genre et il finira, espérons-le, ainsi que le bicorné de Flambeau, au musée³. Regardez ce rouge, semé de violettes, il crâne. Son destin sera de

2. Protagoniste du roman de Joris-Karl Huysmans, *À rebours* (1884), Jean des Esseintes incarne le «décadentisme» des années 1880: retiré du monde, il se complait dans le luxe et l'artifice.

3. Personnage de *L'Aiglon* (1900), drame d'Edmond Rostand, Jean-Pierre-Séraphin Flambeau est un ancien grenadier de l'Empereur qui entre au service du duc de Reichstadt, fils de Napoléon, aux prises avec les conspirations du prince Metternich. Déguisé en grenadier, il monte la garde du duc à côté du bicorné de Napoléon. Il assiste alors au monologue de Metternich qui, s'adressant au bicorné, exprime sa haine de l'Empereur. À la question «Et si je te jetais, ce soir, par la croisée, / Où donc finirais-tu, vieux bicorné?» Flambeau répond: «dans l'ombre, à part: Au Musée» (*L'Aiglon*, acte III, scène VIII).

16 I qui paraissaient, par 17 I là, des jardins 19 I,II peur. Nous
20 I cet artifice une 34 I,II noir orné 35 I morbide! Nonpareil, capricieux
37 I,II,III et «<Nous supprimons ces guillemets qui ne se referment pas.> il

se poser sur un crâne de musette. Crâne donc, crâneux qui crânera! 40

Allô, violet mystérieux avec des marguerites noires, chapeau sombre comme mon âme. Tu dis? Chut! tu vas me trahir. Ne me parlez pas de ces chapeaux qui semblent des îles escarpées et sans bords: la vertu n'a pas d'histoire et ceux-ci sont des saints. J'ai peur des saints et voudrais vous communiquer mon frisson, le frisson qu'ils me donnent. Caché au milieu de tous, est-il agaçant, celui-là, le jaune-bleu, pourri de coquelicots, fleurs de péché? Il ne se rend pas et c'est bien la pire peine que ce chapeau, «sans amour et sans haine», ce chapeau! me fasse tant de peine, ce chapeau! Il coûte si cher et ne se rend pas. Damné chapeau que j'aime! 45 50

Plusieurs se fondent en niaiseries de fleurs et de rubans; vous en distinguez qui sont des défis de plumes d'autruche. Tel s'élance en oiseau de paradis; tel s'achève en ruche gaillarde, pleine d'épanouissements. Je fais signe à l'un qui m'évoque les *bibescos*⁴ du boulevard Saint-Germain, si exquisement mangeables. Quelle démente d'en arriver à produire des coiffures qui singent les tartes! On veut donc me faire mourir! 55

Il en est qui affectent des conques bizarres, ornées de lichens et de mousses. Mon Dieu, que je voudrais broyer celui-ci dans ma main, car il est beige; il est terriblement mode à toutes et pour toutes. Qui n'a pas son beige de chapeau? On en a mis partout; c'est une fureur, un délire; on voit beige. On veut donc niveler les têtes de nos femelles? Oh! non, par exemple. Écrasons cet infâme! 60 65

Puis, il y a la série des petits chapeaux qui donnent dans la grivoiserie, les bonnets Sodome et Gomorrhe. Qui nous délivrera

4. Nom donné à des pâtisseries, sans doute en l'honneur de la princesse Marthe Lahovary Bibesco (1888-1973), femme de lettres française, d'origine roumaine, qui habitait à la pointe de l'île Saint-Louis, non loin de chez Émile Cottinet, et dont Dugas parle comme d'«un remarquable écrivain» («Émile Cottinet», ms. non daté, f. 1, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/6).

de l'immoralité des petits chapeaux? C'est un grand scandale,
 70 vous savez! Que fait M. Bérenger, l'illustre pornomane? Peut-être
 qu'à son défaut nous pourrions créer une nouvelle ligue de
 puritains à la recherche d'immoralités inédites. Les voilà bien, ces
 immoralités actuelles! Ne cherchez pas ailleurs. Elles se sont
 75 réfugiées dans des petits chapeaux. Les vertus ancestrales ont de
 quoi frémir et je dénonce à notre époque de renaissance
 religieuse et morale ce scandale dont nous pâtiissons. Comme si
 nous n'avions pas déjà trop de nos faiblesses héritées qui se
 refrèment assez mal sans que cet appât, fertile en ruses et en
 suggestions, ne nous entraîne victorieusement sur la pente du
 80 vice. On nous poursuit jusque dans nos apparences d'honnêteté;
 notre sommeil même en est troublé. Nous crions grâce.

Oh! les petits chapeaux! les petits chapeaux, comme il y en a
 rue Sainte-Catherine, rue Sainte-Catherine!

Tout le printemps les soulève, les mange de rayons. Ils vont
 85 sortir des magasins, escalader le front des jeunes filles.

Mon corps, tu défailles!

71 I,II pourrions nous adresser à cet avocat de chez nous qui, avec des jeunes gens bien intentionnés, vient de châtrer le Faust de Berlioz, afin de le rendre, sans doute, un peu moins allemand, et «potable» à un public d'enfants de cœur. Procédé d'ailleurs admirable, réclame décisive à un héros qui, goûté dans toutes les langues, connaît, à notre époque de renaissance religieuse et de vertus morales, le supplice du moyen-âge! Je rêve une épuration des petits chapeaux par de tels castrateurs [II: châtreaux]. // Oh 72 III immoralités indites. Les <corrigé d'après l'usage> 86 I,II Mon âme, tu

CORDES ANCIENNES

Page laissée blanche

À moi

*Ces cordes vibrent
peut-être encore...*

Page laissée blanche

PRINTEMPS 20

TOUT FRÉMIT, tout vibre, tout halète, aspire vers plus de clarté et d'amour, car le printemps a lancé vers la nue son chapeau de lumière et d'ivresse.

L'univers fiévreux, pantelant, se pâme sur les roses à peine entr'ouvertes; muguets, jasmins, violettes composent pour mon délire qui renaît une inépuisable griserie. 5

Des âmes s'exaltent dans l'azur revenu; des corps roulent dans l'enivrement terrestre.

Ô Vierge pâissante, donne-moi ta main. Accorde tes pas hésitants avec les miens dans le beau jardin où la volupté fait entendre ses appels. C'est, d'ailleurs, toute la terre qui parle d'amour, qui supplie ta tendresse de s'envoler comme un essaim d'abeilles d'or vers le soleil triomphant. Retiens encore un moment le cri qui va déchirer ta lèvre et jette-toi dans mes bras pour que je réapprenne à adorer. 10 15

20 mai 1920¹.

1. Dugas est de retour à Paris après un séjour à Montréal pendant la guerre.

TEXTE DE BASE: *Cordes anciennes*, p. 9-12.

2 aspire vers <Nous corrigeons.> vers

Aube en frissons, je suis ton chantre quotidien, celui que tu retrouves chaque matin de ce printemps incomparable, aux
20 aguets des premières vibrations, des premiers signes de la vie.

Aube tentatrice qui remplace mes cauchemars enfuis, je promène des mains d'ardeur, des mains de fièvre, sur ton corps neuf et recréé. Aube, cher symbole!

Mon baiser sollicite tes lèvres; je vais serrer si fort ton cou de
25 roses et de perles humides, que ma bouche enivrée ira te boire, là, entre mes doigts, là, les perles humides que la nuit laisse à ta renaissante jeunesse.

Aube toujours nouvelle, capricieuse et fantasque, sois-moi docile. Nourris-moi de douceurs, moi qui «me meurs de vouloir
30 être tendre²».

Apporte-moi le parfum des feuilles du chêne, du tilleul, du bouleau, de mon érable, celle³ de ma petite enfance, et ces images de songe que j'ai construites dans la demeure du vent et des nuages.

Je veux être une sensation aspirant par ses pores la sauvagerie plénière de la nature en fête; le chant des oiseaux, le rire des
35 cœurs frais, les bruits des ruisseaux, la musique des orgues de la rue. Je veux des roses, des muguets, des lys, toutes les fleurs et le beau soleil sur les pas duquel je voudrais m'élancer pour courir
40 saluer dans sa demeure l'Amour, impérissable dieu.

Je veux chanter de joie; je veux que le rêve à nouveau ouvre encore ses ailes en mon cœur et qu'il m'arrache hors de moi-même dans un élan furieux vers le bonheur.

Je me sens jeune et désire mordre aux fleurs apportées par toi
45 sur mon balcon. Écoute-moi; ne fais pas la sourde, l'aveugle, la muette; cesse de paraître cette sylphide éthérée qui sautille sur le bord de ma fenêtre, mais qui repart, ironique, enveloppée de ton voile.

2. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

3. Dans le parler populaire de jadis, «érable» était féminin.

25 bouche *énivrée* ira <corrigé d'après l'usage>

Je serai pour toi Gringoire⁴, Cyrano⁵, le rêveur possédé par
tes charmes; j'aurai leur âme ardente et folle. Je te lancerai des
bouquets, des guirlandes pour capter ta fine taille élancée
d'amazone et qui se fait trop volontiers rebelle et perfide. 50

Penché sur cette mer de parfums, de couleurs, de sons et de
cris, j'épouse le secret des âmes cristallines, le bruissement des
caresses. Tous mes instincts délivrés de leur chaîne halètent
d'amour. J'entonne le credo de la vie, ployé sur les fleurs
capiteuses. Rien n'existe, à mes yeux, que cette mer de cœurs
pantelants qui partent, enflammés et ravis, à la conquête de la
tendresse. Je mêle aux lumières allumées sur les cimes de la terre
cette autre flamme qui brûle une poitrine aimante. 60

Une joie sans bornes me soulève, me traverse de lames fines.
Ma tristesse est morte! Et je me bats avec des vies chétives et
odorantes: ces fleurs apportées par toi.

Le délire, vraiment, s'est emparé de moi et voilà que je saccage
ces moissons florales, nées de ton caprice encore plus que de ma
rêverie. Je suis halluciné d'ivresse. De mes pieds nus, je foule,
exultant, lys et roses, mariés d'agonie. Je deviens l'assassin de ces
fragiles images de délices. Je saisis entre mes doigts un narcisse,
image d'un monde fou qui se contemple, pour me moquer de sa
sempiternelle parade et je l'écrase en le détruisant. Roses, roses
dont mon balcon est plein, de quel balbutiement des lèvres j'orne
vos corolles, homme perdu que je suis dans la nature et ses
symboles, et qui se roule sur un lit de pétales, déchiré d'épines,
saoul de parfums! 65 70

1920 75

4. Personnage éponyme de la comédie historique de Théodore de Banville, parue en 1866. Poète pauvre, affamé et laid, condamné à être pendu pour avoir écrit une satire contre le roi, Gringoire se sauve en séduisant la riche et belle Loyse.

5. Personnage éponyme de la pièce d'Edmond Rostand, parue en 1877, Cyrano de Bergerac utilise, à l'instar de Gringoire, le pouvoir des mots pour gagner le cœur de Roxane.

AUTRE VERSION DE «PAILLASSE¹»

T'ÉRIGES-TU, ô Paillasse, sur un ciel de pensées et de vie ou bien, en toi-même, est-ce que ne s'avive pas l'enchantement d'un univers personnel, avec sa puissance de sentir, de comprendre et
5 d'aimer? Crées-tu, dans l'espace narquois et amusé, un contraste de muette douleur avec la joie des sphères pendant que tu t'affines à mesure que tu descends dans le silence?

Que tu n'essaies de faire entendre d'inutiles paroles, voilà la sagesse momentanée. Le réel est étroit de ce silence; le réel,
10 prison où tu abdiques. Il n'est pas d'éloquence qui vaille celle de tes lèvres serrées, et la parole insulterait à la plénitude de ton supplice. Le cri seul, rapide comme une flèche, est digne de monter par-delà toi-même, mariant ta souffrance à celle des dieux qui flottent dans l'éther paré d'étoiles, grouillant de taciturnes
15 orgueils.

Semblable à une esclave saoule de baisers, la nuit se tord autour d'une telle détresse.

Entendez la plainte qui rappelle à lui les astres abîmés dans la mer! Et derrière ce rideau de fils pluvieux où Paillasse, dressé,
20 s'endélire, ce sont ses divinités qui, projetées des confins

1. Voir «Paillasse sur l'horizon», *supra*, p. 164.

de l'horizon, s'avancent devant son regard haletant, et qui s'écroulent dans la ténèbre. Un désir de les suivre au néant lui donne le frisson.

Qu'ils s'approchent les Don Juan de toute espèce et regardent ce Paillasse qui les contemple avant de s'en aller dans la nuit 25
séculaire d'où personne n'est revenu !

Mais une voix lui crie :

« Non, ne meurs pas ! La mort trop tôt viendra te prendre ; elle saisira tes yeux, ta bouche, tout ton être ; elle fera de ton cœur 30
une poussière sans nom. Et tu ne connaîtras plus la douleur qui est la suprême puissance d'adorer, et ton âme n'irradiera plus les feux d'une oblation infinie. Fantasque, né soudain à l'absolu, si enfermé que tu sois dans ton rêve, si pressuré par lui comme une grappe de raisins, échappe-toi de ton enveloppe menacée afin de courber une tête amoureuse sous la fixité des lois du destin. Car, 35
c'est encore l'amour par-delà l'amour, le sanglotant amour de nos chairs ivres.

« Ne meurs pas ! Il faut que tu revoies, à l'aurore, les arcades de ce ciel où montait ton irrépressible désir : il faut que tu sentes le pâle matin descendre sur tes mains moites d'agonie, et le 40
glissement cruel de ce froid baiser du soleil sur ton front fondu par l'angoisse. Évoque encore une fois, avant la soumission finale, le cycle enchanté de ta passion. Comme il était beau ce matin de la connaissance, ce soleil illuminant les choses... et toi-même.

« Te rappelles-tu l'invasion de ces pâleurs dont tu tressaillais 45
devant le rideau nuancé des arbres et l'image couvée dans ton âme ? Te souviens-tu de la prière de tes mains et du balbutiement de tes lèvres ? Comme tu savais souffrir et aimer !

« Ne meurs pas ! Vois la nuit, ton amoureuse complice, qui lèche tes pieds d'amour, déjà gagnés par la mort. Promène le 50
sadisme de tes prunelles mourantes sur cette hétaïre pâmée — la nuit éternelle ! et abreuve-toi du cri dionysiaque des mondes succombant dans l'ivresse.

« Tu dis ? Chut ! J'entends que tu m'assures qu'il n'y a de vrai 55
que la mort. Sans doute, mais le rêve renferme quelque chose de

divin : c'est par lui que tu as connu "la splendeur et la cruauté des choses²".»

Mais... Adieu, image excessive et torturée, je te laisse suspendue au zénith³, dans le crucifiement du matin d'or qui va renaître avec ses chansons de tendresse et d'oubli.

2. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

3. Cf. « Paillasse sur l'horizon » : « Mais je te révère, ô Paillasse, image excessive et torturée, suspendue au zénith [...] » (*supra*, p. 168).

57 choses". <Nous fermons ici les guillemets, omis dans le texte de base, pour mettre fin à l'intervention de la voix amorcée à la ligne 28.> // Mais

QU'AS-TU FAIT...

QU'AS-TU FAIT de tes trésors, gaspilleur effréné qui livrais au passant tes riches butins?

Qu'as-tu fait de ton rêve que tu lâchais comme un oiseau avide d'air, d'espace et de clartés, vers les royautes de l'azur?

5

Qu'as-tu fait de ton imagination, habile à transformer en lingots d'or le vil minéral, à parsemer de splendeur le visage ravagé de la terre?

Qu'as-tu fait de ta maison d'images dont tu étais le royal ingénu, saoulé de l'ivresse des mots, du parfum des fleurs, du rire de la vierge, du sanglot des nuits, et ces pleurs du matin qui couronnaient de perles un univers encore enchanté?

10

Qu'as-tu fait de tout toi-même, donné jadis à la flamme, à la joie et à la douleur?

Te voilà maintenant dépouillé sur la route où tu recherches vainement la figure de tes belles ardeurs, ton âme enfuie et qui était si savante en tortures. Tes lèvres sont glacées, là où jadis passait le cri triomphal de la ferveur.

15

J'AI CE SOUVENIR...

J'AI CE SOUVENIR de ton passage dans ma prison. Des palpitations semblent encore en nourrir l'écho et la trace de tes pas, l'ombre lasse de tes bras, tes sourires effacés, et les miroirs renvoient ta figure, et ton rire, et tes yeux, et tes lèvres. Dans ce cadre journalier où ma vie s'écoule, tu ressuscites, avec ta poésie enivrante, les mots que tu disais, et les éclairs de tes yeux. Il semble que tu parles, marches, ris et chantes encore pour adoucir mon tourment.

Ignorest-tu que les geôles sont partout, qu'elles sont innombrables comme les sensations qui se lèvent dans l'âme humaine et infinies comme la mer et ses horizons?

Tu pourrais revenir si la route parcourue gardait toutes fraîches ses roses et ses tentations, et si le songe ébloui penchait toujours ta tête ardente; si les lèvres savaient sans cesse divinement mentir et les yeux créer l'extase sans fin.

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. J'ai ce souvenir», *La Presse*, 30 octobre 1920, p. 12; II (TEXTE DE BASE): *Cordes anciennes*, p. 19-20.

4 I effacés; et les murs me livrent ta figure, ton rire, tes yeux, tes 6 I ressuscites avec 6 II poésie énivrante <corrigé d'après I> les 7 I tu me disais et ces éclairs fulgurants dans tes 8 I chantes. // Ignorest-tu 11 I qui s'érigent dans 12 I horizons? // Ignorest-tu que les heures qui s'écoulaient nous chargent de chaînes et de supplices et que nous sommes les éternels prisonniers d'un désir ou d'un regret? // Tu 14 I ses langueurs; si le rêve ébloui savait toujours pencher sa tête 16 I fin. // Tu pourrais revenir, et ta figure, ton rire, tes yeux, tes lèvres, au lieu d'être un fuyant mirage, me seraient une apparition qui vit, pense, commande, souffre et triomphe. // Et si tu le voulais

Et si tu voulais, nous irions dans la brise à la recherche de nos rêves d'autrefois, les pleurer, du moins, sur l'humus où ils gisent.

Tu marcherais en silence à mes côtés et je chanterais ton âme et ta pensée où meurent mon image et mes désirs. 20

Si tu le voulais, sur tes lèvres indifférentes, je tâcherais de ranimer la fièvre de nos premiers baisers. Tu serais lasse, pleine de ruses et de fausses larmes. Tu serais vraie comme le mensonge, les nuits d'orage, de désastres sans nom.

Et tu saurais mentir infiniment puisque tu as appris tout ce que c'était que l'amour. 25

Si tu revenais?

Ignore-tu que l'âme appelle le feu et la lumière et que les astres dont l'impassibilité n'est que feinte dans la nuit profonde pleurent, silencieux, sur le rayon qui descendait, hier, des étoiles? 30

J'ai ce souvenir de ton passage dans ma prison.

17 II voulais <virgule rétablie d'après I> nous 17-19 I brise pleurer le rêve qui s'éteint. // Tu 21 I voulais, nous courrions comme des fous vers les papillons d'or, et cruels, nous les fixerions d'une épingle assassine. // Si tu le voulais, sur 23 I de feintes, de ruses 29 I astres qui roulent dans 30 I pleurent silencieux sur

PAYSAGE

UN APRÈS-MIDI d'automne très doux: des groupes de cygnes
irréels glissent dans le ciel qui s'abîme en nuances. Troupeau
floconneux! Magie de saison mourante qui s'embellit de ce qui
5 la ruine; déesse fourvoyée — on le dirait! — dans ses appas de
velours et ses bijoux sur les confins de l'été.

Une brume, comme une nasse de gaze, capte les choses, les
vêt de teintes extrêmement fines.

10 Tout se fond harmonieusement: jardin, ciel, arbres. Avec ses
fleurs pourpres, ses ifs, ses arbustes plongés dans une immobilité
que rien ne paraît émouvoir, le jardin¹ s'offre à la façon d'un
sacrifice qui serait éternel. Le soleil ne promène plus sa caresse
de flamme sur les gloires vieilles de l'automne. Elles conservent,
15 pourtant, un reste de vie dans un décor qui porte l'empreinte des
choses qui vont s'effeuiller et mourir. Incomparable jardin qui
m'est familier et me jette, en passant, son rêve de statues, de
fontaines, d'eaux murmurantes! Jouet fragile et condamné par

1. Le jardin du Luxembourg, comme le confirme la description qui suit.

VARIANTES: I: Anonyme, «Au fil de l'heure. Paysage», *La Presse*, 2 novembre 1920, p. 2; II (TEXTE DE BASE): *Cordes anciennes*, p. 21-25.

1-8 I Paysage // Une fin d'après-midi d'automne très doux. Le ciel est rose pâle,
de lég-ers nuages floconneux sur un bleu appâli. Une brume, comme un filet de gare,
semble capter les choses, les envelopper, les vêtir de 8 I fines. Tout 9 I ciel et
arbres 10 I fleurs, ses arbustes imprégnés de pourpre et plongés 11 I ne semble
émouvoir 17 I et menacé par

un hiver qui se crée déjà dans le possible. Mais que les fleurs, par
 touffes, sont belles encore malgré ce qui les menace, la venue
 sournoise d'un froid qui leur sera mortel. Mille nuances les
 parent. Les fuchsias alternent avec les marguerites. Ces fleurs
 rivalisent de couleurs; elles ennoblissent ce coin de terre où, dans
 la pierre, un Verlaine² poursuit son chant de vagabond divin. 20

Des bruits meurent au loin.

Ici, des cris d'enfants; un cerceau qui s'égare; des couples
 amollis de caresses; un jet d'eau qui lance au ciel sa gerbe
 étincelante de fusées. Une douceur indicible, un spectacle d'ar-
 bustes nains, de palmiers élégants, de marronniers qui saignent
 de toute l'ardeur de l'été. 25

Les statues ont l'air de vivre et se détachent sur une nature
 livrée aux charmes du crépuscule. Cet archer lancera-t-il sa
 flèche? Cette mère tient étroitement dans ses bras la tête de son
 fils; ce dieu s'anime, semble descendre de son socle pour se mêler
 à la foule qui circule, lente et lasse, suprêmement accordée aux
 tons mourants de l'automne. Sous une chape de lierre le dieu qui
 repose va-t-il s'éveiller et sortir, montrer sa figure de repos,
 esquisser des gestes semblables aux nôtres, se jeter dans le flot hu-
 main, abandonnant cette âme de pierre où l'a fixé l'artiste? 30 35

Va-t-il descendre, s'amuser de la grave comédie du jardin?
 Nous ririons de le voir nu parmi des gens habillés. Il va troubler
 ce jardin! Non, il restera dans son idéalité de bronze, épargnant
 notre pudeur hypocrite. 40

Sur un tapis encore verdoyant et qui tout l'été a défié les
 brûlures du soleil, gît le troupeau épars des feuilles mortes. Aucun
 vent ne les soulève. Elles gisent en des poses abandonnées; elles 45

2. Monument à la mémoire de Verlaine, au jardin du Luxembourg, par le
 sculpteur Auguste de Niederhausen Rodo, inauguré le 28 mai 1911.

19 I touffes, *par milliers*, sont 21 I marguerites. *De toute provenance, elles*
 rivalisent de couleurs, *elle* ennoblissent ce coin de terre *glorieux* où 23 I son
éternel chant 25 I couples *enlacés*; un 30 I nature *qui s'adonne des*
 charmes 34 I circule lente et lasse suprêmement 35 I mourants *du parc*.
 Sous sa *couchette* de 38-43 I l'artiste? Sur 43 I qui, tout l'été, a

se recroquevillent sur elles-mêmes. Elles bruissent comme des papiers qu'on froisse. Meurtries et silencieuses, elles achèvent de mourir.

Vénus³, surgissant d'un massif, étale la beauté de ses lignes parfaites. Auprès d'elle rêvent des amoureux perdus de tendresse. Balbutiants, fiévreux, ils laissent couler sur leurs mains unies l'heure rapide qui les effleure de ses caprices, de ses bonheurs. Ils rient, aiment et souffrent. Ils vivent l'éternelle histoire que scelle un baiser plein de ferveur.

Le jardin, symbole de nos passions, offre les images de la ferveur. Mariés à lui, les vivants superposent leur rythme vital à l'âme terrestre. Le sol se fleurit de fleurs; la joie couronne le front des humains. Le jardin ploie de richesses automnales. «La nature n'est que gaspillage⁴.» Oui, peut-être, mais qui songerait à s'en plaindre? Gaspillage pour l'émerveillement des yeux, la joie des sens, les romans ébauchés qui se poursuivent et protestent, par leur durée, même courte, contre cette mort des choses. Ici furent chuchotées les confidences de l'âme, les élans des cœurs soulevés de désirs. Aux frissons des herbes ont répondu les frissons de la chair, et les caresses de l'homme et de la femme se sont jointes aux effusions du sol, à la chaude vie éparse circulant dans le tronc des arbres, à la racine des bosquets épanouis. Des imaginations de poètes ont promené leur robe de soie sur le gravier accueillant des allées. Des douleurs, cherchant la retraite et l'ombre, ont

3. Il y a deux statues de Vénus au jardin du Luxembourg: «Vénus au dauphin» (d'après l'antique) et «Vénus sortant du bain» (d'après l'antique, XVI^e siècle). C'est cette dernière que décrit Dugas: située dans le pourtour du bassin, au centre de la demi-lune, à l'ouest du jardin, la statue, où l'on voit Vénus sortant du bain, debout sur une colonne de marbre, a été mise en place lors des travaux de réaménagement rendus nécessaires par l'agrandissement du palais sur sa façade sud, dans les années 1840 (renseignements communiqués par M. Denis Retournard, assistant technique au jardin du Luxembourg).

4. Nous n'avons pu trouver la source de cette citation.

46 I bruissent aussi peu que possible. Meurtries 49 I ses formes parfaites 52 I ses sanglots, de ses regrets et de 53 I souffrent. Ils recommencent; ils vivent 55 I de vitalité, nous propose les images de la fécondité. Mariés 60 I la grisaille des 62 I durée, contre 69 I allées; elles se sont évanouies dans l'air, laissant quelque chose d'elles-mêmes accroché aux buissons. Des

tendu leurs fronts blessés à la fraîcheur du silence, à l'effleurement consolateur des brises. 70

Vous y avez soupiré, homme vieilli et gémissant, regardant de vos yeux mornes l'arabesque des platanes, les «majestés» aux couleurs sombres, les frondaisons pressées d'exubérance et de jeunesse, et vous avez comparé le vide de vous-même à la richesse de ce jardin. Que vous nourrissiez votre romantisme de précieux aliments; et quelle griserie de vous noyer dans ces océans de couleurs et de parfums! Tout n'était pas mort, puisque vous saviez poser des regards sur le velours de l'herbe et les relever, ravis, pour les promener sur la volupté de ces branches d'arbres qui semblaient vouloir étreindre la terre. Ce poème du ciel, de verdure, de silence, de fraîcheur, se levait pour vous, allait à votre rencontre et vous jetait à l'oreille sa confidence de tendresse appuyée, d'oubli enveloppeur. 75 80

Maintenant, vous jouissez encore de cet automne⁵, si cher à vos adorations. Si ce n'est plus l'impeccable verdure, c'est encore elle, cependant, avec les atteintes des mois qui ont fui. Vous êtes amené à contempler les lois inexorables de l'aurore et du déclin. Goûtez ces dures lois. 85

5. Allusion à la prédilection de Verlaine pour cette saison.

70 I fronts *ridés* à 71 I brises *tièdes*. Vous 73 I aux *merveilleuses*
couleurs 77 I aliments! et quelle *douceur* de 79 I regards *enchantés* sur
79 II relever ravis <virgule rétablie d'après I> 80 I volupté *sombre*
de 81 I poème *de ciel* 82 I silence, et de fraîcheur se

LE PASSÉ

LE PASSÉ! Je revois en imagination deux ormes¹ dont la tête se perd dans la nue. Ils ont, depuis ma tendre enfance, pesé sur moi. J'ai rêvé et dormi sous leur feuillage, et je n'ai guère changé après
5 tant de fortunes diverses. Ils m'ont vu triste et gai, dévoré de honte ou lancé dans le sublime. Je sais qu'ils existent encore, mais je ne vais plus me réfugier sous leur ombre. D'autres arbres, des arbres étrangers, abritent mes espoirs déçus, une détresse profonde que je leur demande d'apaiser...

10 Le passé! Vais-je me précipiter vers lui? Mais il fond déjà sur moi comme une locomotive déchaînée dont je suis mis en lambeaux.

Quelquefois, le rêve me porte sur une petite rivière², bordée de roches grises. Tous les parfums, toutes les incantations d'hier
15 me refont une âme d'enfant. Hélas! cette rivière même n'est plus à moi. L'étranger a tout pris.

1. Cf. *Salve Alma Parens*: «J'ai le désir de vous, grands ormes berceurs où mon enfance a ri à la lumière et, dans ma vieillesse solitaire, je tends vers votre ombre mes mains suppliantes» (*infra*, p. 411).

2. Aux abords de Saint-Jacques-de-l'Achigan coule la rivière Ouareau.

INDISCRÉTION

UNE JEUNE FILLE M'ÉCRIT :

«Je nie ton absence. Je te cherche et te trouve. Non, ma solitude n'est pas ce tombeau où je sens un ciel vide et un corps déserté d'espoir. Je bois l'air où j'ai inventé ta présence. Mes lèvres savent, là, mordre au fruit de ta bouche. Et ce cœur si avide monte vers toi, pendant que mes bras te pressent d'une étreinte dont tu peux vainement sourire. Cher rebelle qui se pense loin de mon atteinte et que je touche, néanmoins, de mon désir! Tu ne me savais pas si féconde en ruses, et jusqu'à la possibilité de peupler le silence et l'oubli.

«Je supplée à l'absence comme à la fontaine où l'eau s'est tarie. De tout cet univers, je sais faire un éden où je plie le réel sous ma loi et que j'illumine de rêves. N'ai-je pas assez souffert, pour m'offrir, sur des destins qui m'offensent, une revanche à la fois amère et douce?

«On ne m'arrachera pas à ce paradis où, tel un oiseau captif, je t'emprisonne de mes mains amoureuses. En vain tenterais-tu de protester contre une chimère si vivante, un cri qui frappe les parois du vide, un sanglot qui roule ton nom et qui, à eux seuls, me sauvent de la mort.

«Tu existes! et à cette existence que tu croyais unique j'en ai ajouté une autre pour mon délice et ma torture. Quel frisson

apporte, en mon être, cette création qui te paraît fictive et où,
25 pourtant, par la force de mon amour, je te fais tenir tout entier ! »

POUSSIÈRES

QUELLE PENSÉE va soudain se lever, chassant ces démons du doute qui s'acharnent à leur proie? Quel désir, plus fort que le vent de la mer, fera tomber de moi-même ce manteau misérable qui me protège de l'audace et des folies amoureuses? Où est cette fontaine de jouvence qui ressuscitera, avec le cri joyeux des lèvres et l'ardeur du corps, la jeunesse qui se traîne, inassouvie, dans mon rêve? 5

Mon manège court vers toi pour une conquête à laquelle tu te dérobes. Tu ne lui donnes qu'une adhésion hésitante. Mon manège cherche à t'induire à la grande tentation de l'amour. Pourquoi bafouer ces instants qui conspirent pour le bonheur? Chaque minute couve un germe qui voudrait éclore. Que n'entends-tu ce battement où mon cœur t'appelle à la vie, à une réalité qui se refuse encore? Ignores-tu le langage muet de l'espérance? À mon trouble, comprends qu'il faut donner un sens. Ce n'est point un mouvement mécanique de bête, l'agitation inconsciente de l'homme qui vit de la seule matière, lui imprime je ne sais quel déplacement si, par ailleurs, il lui confère aussi le repos. Devine que le désir fait naître tous mes gestes et que mes paroles, embarrassées et timides, viennent de lui et y retournent. Si je semble me taire, c'est une feinte; je parle! Toute prière se balbutie en moi. En parlant, je ne livre qu'un pâle écho de mon cantique. Hélas! je suis protégé par ce silence et ce langage 20

- 25 incomplets. Chaque minute se ligue contre moi; chaque minute dont est composé ce temps qui mûrit l'homme et les choses, et qui les menace de cette durée où s'engendrent les oublis.

De mon sourire, je fais un collier qui t'emprisonne, mais tu cries, charmante! et le collier se défait.

CETTE NUIT, CHER AMOUR...

CETTE NUIT, CHER AMOUR, je voudrais que mon désir la rendît éternelle. Mais comme la fièvre qui envahit nos deux corps et va s'évanouir devant l'aube, elle aussi s'éteindra ainsi que tant d'autres dont nous avons voulu retenir l'ardeur enchantée. Entre toutes celles de la terre, elle est divinement belle, offerte, semblant rouler dans son vaste sein les images de l'amour. Grisés d'ivresse, nous flottons sur un éther inconnu. Tout est silence dans le ciel et sur la terre. La nuit chante en nous!

Avant que l'archer du matin la transperce de ses flèches assassines, consens à boire aux philtres qu'elle nous propose. Tenons-nous étroitement embrassés dans son sortilège féérique. La nuit chante en nous! D'autres furent si atrocement dévorées par la solitude ou l'angoisse. Cette nuit triomphe et nous sommes semblables à elle. L'air a l'odeur de la résine; des musiques assourdies, perdues dans le lointain, ont l'air de vouloir s'enlacer autour des mâts en repos, et les voilures ressemblent à des oiseaux blessés dont les plumes frémissent encore. Comme la nature peut, à certaines heures, être plus douce que les plus humains des hommes! On en est presque humilié. Alors on voudrait inventer une douceur surhumaine: celle des vrais pardons, l'abandon librement consenti de sa volonté propre, l'absolue pitié, un baiser donné pieusement sur un front coupable, un porte-monnaie jeté

comme une fleur sur une poitrine qui n'a jamais aimé, n'a jamais
25 souffert, prendre dans ses bras une créature misérable et lui
parler d'un ciel auquel on ne croit plus, la sauver peut-être.

Mots! Mots! Ceux qu'il est impossible de prononcer, qui
montent de la conscience comme d'un abîme, mais pour s'arrêter
au bord des lèvres.

30 Et quelle douleur secrète d'être impuissant devant certaines
détresses, certains malheurs qui dépassent en réalité les imagina-
tions les plus laborieuses, la vie la plus romancée! Contemplant
à nouveau la nuit, ouvrant l'oreille à ses pressantes invitations, on
voudrait qu'un grand vent nous emporte sur les barques immo-
35 biles du port et nous arrache à une terre qui n'a vraiment pas pitié
d'elle-même.

Cher amour, pardonne à ce rappel d'ombres endormies, à
cette danse de souvenirs douloureux. Aimons-nous à travers l'ex-
périence humaine. Gardons de cette nuit le souvenir de ses
40 parfums et de ses plaintes.

L'aube va naître. Elle baignera nos âmes de sa rosée lustrale.

Cher amour, nous allons croire un moment à la résurrection
des corps.

Nouvel appétit du cœur s'ouvrant pour accueillir l'illusion
45 bienfaisante. C'est un temple que le cœur! Priez, belle illusion;
mettez vos genoux aimés sur sa dalle froide. Redites les mots qui
chantent, la prière qui refait des yeux neufs et ressuscite à la joie.
Abusez ce cœur, le mien, de manèges et de confiance, afin que la
route se fleurisse de ces mirages qui sont l'aliment misérable, mais
50 nécessaire, à un homme qui s'est senti mourir à l'espoir.

Je ris et m'amuse de ce rire. Je ris comme je respire, parce que,
pour moi, le rire est une boisson nécessaire, comme l'eau et le
vin. Je vais chercher, en outre, dans ce rire, tantôt forcé, tantôt
amer, rarement gai, une ivresse d'un instant.

55 Je parais me brûler en papillon aveuglé et fou à toutes les
flammes extérieures, mais je suis ramené à cette brûlure de la
sombre flamme qui se consume en moi-même.

La griserie des jours anciens me monte à la tête. Bouteille précieuse qui, lorsqu'on la remue, laisse miroiter des pépites d'or, des ombres, des reflets de moire d'argent, ce qui surnage d'essentiel de tout le passé. Emportés dans cet écoulement des heures vers un éden de poussiéreux oubli, loin des lieux qui tressailliront du cri de notre joie et marqués si souvent des signes de détresse, on voudrait créer une halte, hélas! impossible, afin d'embrasser du regard le chemin jalonné des statues de la jeunesse, des tendres images de la foi, des cilices et des coupes. Mais personne ne se peut flatter de fixer, ne serait-ce qu'une minute, ce temps qui nous charrie, tels des brins de paille. Il nous dévore; il arrache cette couronne de jeunesse qui fleurissait nos tempes; il met de la satiété dans nos rires d'hommes qui savent, et présente à nos lèvres désabusées une éponge de vinaigre et de fiel.

L'âge est venu où de toutes parts la menace nous guette. Pour nous sauver d'une clairvoyance trop cruelle, nous inventons des joies, des espoirs, mille riens qui distraient de penser.

Notre désir, seul, est devenu un monde lamentable où nous logeons la joie humaine.

Ton règne va poindre, ô Musique, qui de l'univers opérera la transfiguration. Parais comme une déesse qui s'avance avec les présents de sa chair et de sa jeunesse, ou pour engendrer la torture, en cheveux dénoués qui marient un étonnant mélange d'ombres, de clartés, de parfums et de reflets.

Éventail! Chair divine, experte en grâces et en refus. Offrande à la soif.

Or, parfums, sons, cris, rythmes, sanglots.

Mais sur tout cet indéterminé, un sceau mortel va s'enfoncer: l'idée.

Et je vais courir me jeter à ce refuge de draps blancs qui est le sépulcre anticipé où, lentement, pourrit le corps de tous les hommes.

Crois-tu donc que tu vas le ressusciter ce cœur à force de t'en approcher et d'épier un battement que l'espoir ferait naître? Prie donc plutôt en sa présence: il est mort! On l'a tué.

Laisse, sans frémir, les flots courroucés battre ta maison
95 adossée aux rochers de la rive, toi qui ne sais plus pleurer, debout,
à la fenêtre ouverte! Le ruissellement de la vague aspergera ta
figure où l'angoisse et le doute se sont livré tous les combats et
qui est amère comme la grève balayée par l'orage.

Puis, ainsi que chaque soir, tu iras te jeter sur ta couche, endor-
100 mi cruellement par la musique de ce cri sauvage du vent qui
s'écrase sur le roc, où, seuls, les échos de la mer rebondissent
avant de mourir tout à fait.

La chance, aux yeux aveugles, va faire de ce mendiant qui
105 passe sous ma fenêtre un roi de demain, et dans la drôlesse qui le
suit une femme comblée de joies.

Le passé! Un certain passé dort de plus en plus sous un
humiliant oubli. J'en suis heureux.

Mais que d'heures qui furent porteuses de rosée, de chansons
et de flammes. J'en ai en moi le regret comme une source
110 plaintive qui s'écoule doucement.

Je ne les condamne pas ces jours-là où mon cœur a tremblé.

Non, les hommes ne m'ont pas accablé de tout le mal qu'ils
auraient voulu ou espéré me faire, puisque tu m'as dit: «Je ne
devrais pas te quitter; je suis lâche en te laissant¹.»

115 Je suis moins pauvre parce que ce mot fut prononcé. C'est un
talisman et je l'ai jeté dans ma besace: celle des souvenirs et des
regrets.

1. Voir Introduction, *supra*, p. 43-44.

VOUS M'EUSSIEZ FAIT UN CRIME...

VOUS M'EUSSIEZ FAIT UN CRIME un jour d'avoir embrassé vos mains belles et pures. Et je n'ai pas osé ce baiser sur ces mains qui allument le feu sacré, mettent dans la lampe l'huile sainte, ou se crispent sur les genoux de l'homme des douleurs. Ce baiser, dans votre âme, se fût levé comme un remords ou un regret. Ce baiser, vous l'eussiez tenu pour un acte de la terre cherchant à vous dérober votre ciel. ... Adieu. Nos deux pâleurs se sont déjà trop comprises, trop livrées. Adieu, je vous sauve. 5

Votre tunique gardera l'arôme des lis et ne connaîtra pas le parfum de la chair. Et ce soir, au lieu de sentir mourir Dieu dans votre âme pour y introniser à sa place la périssable idole que je puis être, vous vous collerez à lui, sur son cœur transpercé par la lance, en communiant à l'amertume de nos deux sacrifices. 10

Adieu. Je vous souhaite la pure caresse des feuillages du chêne, symbole de votre âme orgueilleuse, mais pourtant si priante à travers les barreaux de la cage terrestre. 15

Adieu... Je vous souhaite l'effleurement de la blanche écume sur vos pieds oints de l'onction du Seigneur. Sur votre front, qu'il passe, le grand souffle de la mer, fort et puissant comme l'infini. 20

Ne regrettez pas cette déchirante chimère qu'un baiser donné par des lèvres humaines. Ne regrettez pas ce baiser que vous eussent donné mes lèvres impures.

Saint-Malo.

- 25 Je suis celui qui marche seul dans le désert, croisant ses bras sur un désir. Oasis, où es-tu? qui serait autre chose dans la réalité que ce rêve où fallacieusement je me berce. Mais je sens, dans l'ombre de ce désert, la présence des Euménides¹ qui se repaissent de ma faim et de ma soif.

1. Opposées aux Érinyes, qui représentent l'esprit vindicatif et le tourment, les Euménides sont des figures légendaires symbolisant l'esprit de compréhension et de pardon.

CE QUE DISAIT LE DIABLE...

QUE VEUX-TU? J'ai des richesses en abondance et, pour ton bonheur, je les peux répandre à tes pieds. Je suis la tentation multiple, nombreuse, infinie. Il m'est possible de satisfaire ton orgueil, de lui donner je ne sais quelle fête joyeuse et sanglante. 5
Tu seras roi d'un de mes royaumes où fleurit la matière, et tes volontés, à un signe de ma main, se courberont dans la plus esclave des servitudes. J'ornerai de certitude ton front que tourmente le mystère. Le doute ne lui composera plus un diadème de pâleurs et les roses pencheront leur calice 10
rafraîchissant sur les fièvres qui le hantent. Tu seras fort comme un maître du visible et de l'invisible.

Je te découvrirai le secret des étoiles, leur rythme d'éternité harmonieuse, et celui des autres astres qui se pressent, se heurtent au sein du silence nocturne et qui, néanmoins, à nos yeux éblouis, 15
décèlent l'unité des sphères. Les pourquoi, je te les amènerai comme des oiseaux captifs dans tes mains émerveillées de connaître et de sentir. Si tu veux, pour que tu la presses sur ta poitrine condamnée à périr, je te livrerai la nuit sans pareille, son essence, son idéalité, et aussi son corps de chair et d'amour. Elle 20
te sera maternelle, déesse, femme ou fille, et à travers elle ton cri d'ivresse intégrale ira, sur le mouvant et fluide éther, frapper d'extase les mondes grouillants aux portes du ciel.

Ma volonté est reine créatrice. Je peux tout ce que je veux:
25 commande et je vais exaucer.

Il me serait doux de t'arracher à la solitude avare de ton moi
pour que tu jettes à la foule ta voix, ton labeur et tes vœux. Tu
serais la parcelle rouge des grands mouvements libérateurs: un
peuple entier se pourrait reconnaître dans la vertu de ton chant,
30 accordé aux suprêmes convulsions de la misère.

Je t'imagine un de ces martyrs fiévreux, exsangues, harcelés,
poursuivis, écrasés par une plèbe que tu voulais sauver et qui,
démence, aveugle et sourde, dresse sur la sombre plaine de
l'histoire le corps éteint de nouveaux christs.

35 Ne connaîtras-tu pas, un jour, dans ce jardin des Hespérides¹,
le désir de toucher à tous les fruits, aux fleurs que secouent les
arbres symboliques devant le mortel avide? Ne voudras-tu pas
t'avancer vers leurs branches satinées et tentatrices et, les
écartant, t'approcher du visage pourpre du plaisir?

40 Vois la ville orgueilleuse ceindre sa couronne de rayons et
trépider dans le rayonnant azur. Quitte ta retraite, descends vers
la flamme pour y brûler les ailes de ton rêve, et faire se dissoudre
dans ce feu les muettes hantises qui oppriment ton front.

45 Songe à la minute certaine qui dérobera, un jour, à ta vue, les
échappées de ce ciel où tu vis, dans un galop frénétique, s'élancer
le cheval ailé de l'immortel désir. Et viens vivre!

Suis, en chantant des hymnes, ces déesses charnelles qui
dénouent leur ceinture et agitent le parfum de leur corps sur une
terre pénétrée de l'âpre désir des humains.

50 Arrache-toi de ton mal, de tes adorations silencieuses, du
souvenir et du regret, de ces maisons d'argile qui gardent encore
pour toi l'attrait de cette danse où, sur des charbons ardents, tu
brûlais tes pieds nus.

La fête terrestre t'appelle. Viens!

1. Filles d'Atlas et d'Hespéris, les Hespérides, au nombre de trois, avaient pour fonction de garder, avec le concours du dragon Ladon, le jardin des dieux où poussaient les célèbres pommes d'or, présent de Gaia à Héra, lors de son mariage avec Zeus.

J'arrêterai le grelot du passé qui bat ton front d'une incessante 55
musique et je t'envelopperai de mon vêtement royal. Je fixerai
cette mer d'infinis qui roule les extrêmes nuances de l'amour,
mêlées aux plus subtils parfums. Et tu seras je ne sais quel dieu
triomphal, créant la flamme ou la tuant, ainsi que l'appétit, la 60
volupté, la possession, la grandeur et la richesse. Tu seras le maître
du monde et des choses.

— Non, laisse-moi. Je ne veux rien; je ne sais plus entendre ni
voir.

Pour ma plus profonde misère, j'adore!

Ce cœur sec! Ce cœur prétendu sec, comme il s'émeut au 65
souvenir des beaux soleils d'autrefois dorant un village glacé de
neige.

Rien n'est supérieur, sans doute, à la connaissance que l'on
prend des hommes à mesure que l'on vit, et au mépris que l'on 70
peut concevoir d'eux.

Il se peut bien que certains blasphèmes ou dits tels enferment
un amour détruit, et que certaines visions nettes et dures d'une
vérité sur un pays, les hommes qui l'habitent, n'empêchent pas
de l'aimer encore.

Que de prisons! Et la liberté, qu'est-elle donc? Un mot pour 75
fleurir sur des lèvres et y mourir aussitôt, un mot profané de salle
de danse et souillé par toutes les salives humaines. Cela pendant
que sous un ciel de feu, cuits de bêtise, d'alcool, d'amour et de
haine, les hommes s'enfoncent dans la boue de leurs iniquités.
Où est donc le dieu qui ouvrira les portes de tant de prisons? 80

N'AVEZ-VOUS PAS QUELQUEFOIS PLEURÉ...

N'AVEZ-VOUS PAS QUELQUEFOIS PLEURÉ de n'être plus ce que vous étiez hier? d'apercevoir, avec des yeux différents, l'objet de votre amour ou de votre haine, de sentir glisser dans vos doigts
5 une coupe enchantée, de saisir des reflets nouveaux sur un visage tendu dans l'amour ou l'angoisse, et d'avoir ri à votre cœur, et à la raison qui vous imposait ses ordres et des soumissions feintes?

N'avez-vous pas quelquefois pleuré de la mobilité de votre cœur, de tous les cris qui y dorment à jamais, et sur vous-même,
10 sur les jours aux parfums évanouis, et devant l'avenir inconnu?

Vous n'avez pas dit un mot; nul soupir n'a gonflé votre sein.

Nos yeux se sont rencontrés, désirés, dépris.

Et ce fut tout. J'attache parfois un prix réel à ce qui n'a pas été, à ce bercement du désir dans un rêve. Cela n'a-t-il pas le visage
15 de l'infini ou du néant?

MON AMOUR OÙ ES-TU?

SUR QUEL RIVAGE ton corps oublieux danse-t-il encore? Je suis jaloux du ciel, pour moi étranger, qui boit maintenant la chaleur de ta prunelle, et des aubes qui se lèvent sur ce corps que n'ont pas fatigué mes caresses. Et de l'air que tu respires, des joies et des peines que je ne partage plus. 5

Ne crois pas, cependant, que le silence est devenu une sorte de désert où je te cherche en vain: non, je le remplis de ta présence. Et j'ouvre douloureusement mes bras sur ta forme abolie. 10

Ce cœur qui se donne à vil prix, comme je l'aime!

C'est que dans la place maintenant déserte, jadis occupée par un grand amour, il y jette pêle-mêle masques, effigies, soies déchirées, idoles fausses, ces bouquets de baisers qui sentent la piquette et l'outrage, des parures criardes pour peupler le désert bruisant encore, néanmoins, du passage du fauve. 15

Je t'aime, cœur outragé, que soulève toujours l'amer désir.

PIERRES GRAVÉES

P UISQUE tu n'es plus qu'une poussière sans figure, je regarde l'Espérance avec des yeux défaits.

5 J'ai parfois rêvé de puissance et de gloire, mais apercevant dans mon souvenir ton masque mort, j'ai senti que j'offenserais la poussière si je me dressais à nouveau dans l'orgueil de vivre.

Avoir tenu dans mes mains extasiées la pluie d'or de tes cheveux!

10 Sous vos belles mains passionnées, le piano gémit comme une âme en détresse.

Raison, tu surveilles ce cœur qui se voudrait encore abuser.

Parfois le réel disparaît et je sens que je vis dans un autre monde.

Mon cœur se nourrit d'une pâture qu'il arrache au passé.

15 C'est la fleur des choses, ce qu'il y a de plus impossible qui dans mon rêve tremble comme les lys dans un étang.

J'ai désiré à la fois ton corps et ton âme: et ce désir, à mes yeux, paraissait une loi du destin.

Sur la pierre du chemin, j'ai jeté mon cœur, et les oiseaux du ciel vinrent tous y plonger une dent vorace. 20

Ce cœur vidé, il appelle encore!

La pierre se refuse au mensonge: ce qu'elle veut, ce sont les mots du cœur, les sanglots de la poitrine, le cri de la douleur et le rire divin des bouches.

Cœur pillé, il passe encore à travers toi le souffle de la tendresse humaine. 25

Momie enveloppée de bandelettes, je hausse dans le jour ton visage où la lumière s'est éteinte.

Ah! dans ma nuit ce fantôme éternel qui galope vers les horizons du néant. 30

Ne me remercie pas, car demain tu me trahiras comme les autres.

Ton rire: divine extase où je bois le miel de l'amour.

Tes yeux abîmés: je sais que la douleur s'en est retirée comme les eaux d'un fleuve desséché. 35

Danse de la calomnie et du mensonge jusqu'aux étoiles, jusqu'aux abîmes; mais la vérité voile son visage offensé.

Je te donne ce cœur pour que tu le bafoues.

Andronique¹! Âme charmante, emplie d'ailes.

1. Nous n'avons pu identifier cette figure mythique.

40 Vous vivez toujours dans mon cœur; nulle poussière ne sera assez dense pour effacer la trace que vous y avez laissée.

Parsifal², tu parais et le jour semble plus beau et plus pur.

Vous n'avez éveillé en moi aucun désir, vous qui croyez le faire naître chez tous les hommes.

45 Vous m'avez accusé d'un geste que je n'ai jamais fait: et voilà bien la vraie raison de votre infamie.

Vous êtes brûlée par le mensonge comme les feuilles à l'automne par le soleil.

Il me plaît que tel sceptique soit roulé comme un enfant.

50 Misère de l'homme: son inconscience égale parfois sa crédulité.

Je ne vous ai pas perdue entièrement puisque je peux vous imaginer devant votre fenêtre regardant frémir les peupliers, ou berçant dans votre cœur une angoisse indicible.

55 Le son de votre voix, je l'ai gardé dans ma mémoire. Je m'éveille parfois la nuit, le croyant réentendre.

Ne pleurez plus, vos larmes n'effaceront jamais la hardiesse de vos actes, l'inconscience de vos propos.

60 Dormez comme un lys renversé sur une terre mouillée de parfums.

La mort n'a pas touché votre front. Il est toujours hautain, pur, recelant des secrets comme un trésor à jamais enfoui.

Ah! que votre beauté est triste! Je songe à des marbres immortels.

2. Personnage éponyme du drame musical de Richard Wagner, que Dugas affectionnait particulièrement.

Le ridicule, c'est souvent le respect humain des autres. 65

Mon désespoir fut sans nom à la pensée que vous n'étiez plus.
Aurais-je éprouvé une peine plus intense à vous savoir parmi le
pâle troupeau des ombres?

Pauvre être, on ne vous pleurera jamais assez. Votre âme, à
jamais chère, plongeait dans un univers de féeries. 70

Vous n'avez plus que cette vie: le souvenir.

Cette âme de cristal où se jouaient rayons et reflets, ce n'est
plus qu'un souffle désolé qui erre autour des cyprès et des ifs.

Tu gis parmi la multitude innombrable des morts, mais si je
sais ton nom, je ne puis de cette poussière faire jaillir la structure 75
unique, la carnation adorable de ta chair.

Cher corps, ta poussière m'est sacrée.

Quel sanglot serait digne de saluer ton image! Quelles larmes
assez abondantes pour couvrir la nudité de tes os!

Tu es venu, Amour, comme un voleur, à pas de velours, pour 80
prendre mon âme désespérée.

Corso! Corso! L'alouette chante dans le jour qui paraît.

Je n'ai de foi qu'en mon supplice: le reste de l'univers a
disparu.

Pleurez sur mon épaule et partez pour ne plus revenir. 85

Je sais trop que les sombres destins m'empêchent d'être
heureux.

Je viens à toi, timide et enivré comme un enfant.

Je dois m'estimer heureux, car jamais vos prunelles n'ont
brillé d'un feu plus doux et plus triste. 90

Je vous revois, lieux enchantés de mes ivresses amères, et mes yeux cependant restent secs.

Le temps a guéri mes horribles blessures. Et je pleure sur leur cicatrice.

95 Ces idoles d'un jour, j'ai prolongé leur existence dans mon cœur odorant.

De l'abîme insondable monte le pâle visage de mes espoirs.

Vous avez beaucoup trop souffert, mais du néant aucune protestation ne s'élève. Et les vivants oublient la douleur de ceux
100 qui sont morts.

Rien n'a pu être sauvé de ta beauté, de ta grâce, ni l'éloquente tristesse qui flottait sur toute ta personne comme un vêtement strié de rayons et d'ombres.

105 Peu à peu, vous êtes sortie de mon cœur après une invasion si complète, qu'à mes yeux, je semblais être Ilion³ saccagée, proie des flammes.

Vous étiez toute douceur, tout pardon. Dans mon âme, j'embrasse votre figure ravagée de souffrances.

110 Notre univers est absurde, sans ombre d'explication, puisqu'on n'a pas encore aboli les iniquités de la souffrance.

Que tu es belle, dans mon souvenir, Diane cabrée de révoltes devant la loi du destin, et surtout d'avoir tellement haï la mort⁴ !

Cher visage, si tendrement aimé.

3. Ancien nom de la ville de Troie, fondée par Ilos, fils de Tros.

4. Identifiée à Artémis, sœur jumelle d'Apollon, farouche et vindicative, Diane préférait la chasse à l'amour. L'allusion de Dugas à sa hantise de la mort renvoie au fait qu'elle était éternellement jeune.

Vous avez prétentieusement déchiffré tous les mystères. Non,
il en restera toujours un. 115

Ce n'est pas lui: c'est moi! L'erreur est charmante. Venez, si
c'est pour mon plaisir.

Vieux port mouillé, tu sais néanmoins trouver le chemin de
mon cœur. Il semble qu'à travers le rideau de pluie, je vois danser
les magies du souvenir. 120

Adieu, Corso! Le matin effleure de ses pas de pourpre la dune
déserte. La mer chante; l'aurore l'a transpercé de son glaive
d'amour et de foi.

J'ai revu ce sable léché par la vague. Et de nos corps, étendus
sur la rive, plus rien, si ce n'est ces volutes de fumée qui 125
encerclaient la place maintenant froide où nos cœurs avaient
battu tendrement.

Dans l'eau calme du vieux port, j'ai cru revoir, comme dans
un rêve, votre figure qui, jadis, s'y reflétait, orgueilleuse et ravie.

Tendre plénitude d'un beau soir alangui sur cette ville d'or. 130

À tous les horizons, j'ai jeté les plaintes de mon âme.

J'ai vu monter des entrailles de la terre la divine Espérance.

Est-ce que des vivants m'intéressent encore?

Mes pensées d'élection vont à ceux qui dorment à jamais.

Vanité de tout. 135

La nature ne nous console pas à cause de son indifférence,
mais elle distrait par sa féerie, son miracle de verdure.

Tous ces bruits de pas sur un aussi monstrueux néant où tout
doit aboutir.

140 Votre haine n'est rien. Mais si vous y tenez, ce n'est qu'une
manifestation de la bêtise ou de la crainte.

 Ce jardin de résédas où tu marchais rêveuse, attendrie, déjà
marquée par le destin.

145 Je sais une ville où j'ai dû m'arrêter à chaque pas pour
comprendre les battements de mon cœur.

 J'ai secoué la poussière de mes vêtements et de ton seuil, Ville
d'or, j'ai couru vers le plaisir.

 Sur les marches roses de ce palais, vos pieds minuscules
semblaient ceux d'un ange.

NOCTURNES

Page laissée blanche

LOUISE READ¹

*Louise Read est morte².
(Comœdia, 22 septembre 1929)*

ELLE était comme une cime foudroyée que peuplaient des
morts immortels. Par un miracle de la nature, elle savait les
entourer des hommages d'une bonté officiante et de toutes les
plénitudes de l'amour. Mais là, si haute dans cet exil douloureux
voulu par le destin, elle n'avait pas abdiqué sa tendre humanité
en écoutant le gémissement de ses morts. Sa pâleur se retrouvait
identique à elle-même lorsque dans ses bras secourables elle ber-
çait d'autres douleurs.

Rien de farouche autour de ces deuils sacrés: la gardienne
des ombres illustres prenait encore pitié des humains les plus
humbles.

De ses lèvres bruissantes, ainsi que des feuilles de soie, s'ex-
halaient des paroles aux inflexions si pures que l'on croyait
entendre une sorte de chant dont elle seule possédait le secret.
Langage perdu, sauvé par cette humaine d'entre les humaines.

1. Voir Introduction, *supra*, p. 24-27.

2. C'est plutôt le 22 septembre 1928 que le journal *Comœdia* annonça la mort de Louise Read, survenue deux jours plus tôt. «Hier matin, en ouvrant *Comœdia*, quelle ne fut pas ma surprise de lire que Louise Read était morte. Je ne l'avais pas vue depuis juillet. J'étais plein de tristesse et de regret. J'ai couru à son appartement et j'ai appris par sa servante Maria qu'elle était morte mardi dernier, et comme elle avait demandé d'avertir personne, je n'ai pu assister à ses funérailles. Quelle tristesse!» (Marcel Dugas, lettre à une destinataire inconnue, Paris, octobre 1928, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/16).

Et sous son regard mouillé, cette voix musicale tremblait comme
20 le souvenir. On eût dit l'écho de sa vie intérieure, le sanglot de la
ville d'Ys³ qu'elle portait en elle-même.

Sa bienfaisance ruisselait sans cesse. On songeait à une source
qui ne veut pas tarir, jaillie, un jour, pour abreuver les cœurs
malades.

25 La vérité profonde s'épanchait de cette âme qui, peu à peu,
se dépouillait de la vanité des choses, se vouait à l'inaltérable, se
stylisait par la pitié dont elle enveloppait les êtres.

Et ainsi elle a mérité de se survivre chez ceux qui l'ont connue
et aimée, de s'y assurer, contre les vicissitudes du temps, une
30 mémoire que ne vaincra pas la mort.

3. Ys, cité bretonne qui, d'après la légende, aurait été engloutie par l'océan.
Elle a inspiré un opéra à Émile Lalo (*Le Roi d'Ys*, 1888).

ANNA DE NOAILLES¹

À Madame Henriette Lagneau²

L'ENCHANTERESSE !

Depuis deux jours³, elle s'enfonce dans le sommeil de l'éternité. Sûr recul, abri que ne détruira pas la rage des vivants. Le temps connaîtra qu'il lui faut ici abdiquer.

1. Anna-Élisabeth de Brancovan (1876-1933) avait épousé le comte Mathieu de Noailles en 1897. Son premier recueil de vers, *Le Cœur innombrable*, parut en 1901 et fut suivi de nombreux autres, dont *L'Ombre des jours* (1902), *Les Éblouissements* (1907), *Les Vivants et les morts* (1913), *Les Forces éternelles* (1921), *Le Poème de l'amour* (1925) et *L'Honneur de souffrir* (1927). Ses mémoires parurent sous le titre *Exactitudes* (1930) et *Le Livre de ma vie* (1932). Très admirée des littérateurs et des politiciens, elle devint une sorte de « Muse de la République » (Louis Perche, *Anna de Noailles*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », p. 21) ; elle tint un salon que fréquentèrent de nombreux écrivains, dont Marcel Proust, Maurice Barrès, Anatole France, André Gide et Jean Cocteau. Au cours de son premier séjour à Paris, Marcel Dugas s'y rendit vraisemblablement en compagnie de Paul Morin, dont la comtesse de Noailles avait préfacé *Le Paon d'email*. « C'était, à coup sûr, une joie rare que d'aller rencontrer le grand poète des *Éblouissements*, et je me forgeais à l'avance une félicité qui, je dois le dire, ne fut pas, malgré tout, déçue » (« Anne de Noailles », dactylographie non datée, f. 1, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/2). Vers la fin des années vingt, rappelle Marcel Dugas, elle habitait, « boulevard Lannes, un magnifique appartement qu'elle laissa, un peu plus tard, pour aller vivre rue Scheffer où j'allai la voir, toutes les semaines, durant la maladie qui devait l'emporter » (*ibid.*).

2. C'est par le poète Émile Cottinet et sa compagne Jeanne Nougier que Marcel Dugas connut Henriette Lagneau, grande amie de la comtesse de Noailles. « Henriette Lagneau voyait régulièrement son amie. À chaque parution de ses livres, elle lui faisait porter une gerbe de fleurs » (*ibid.*). Voir *infra*, p. 421, n. 1.

3. Anna de Noailles est morte le 30 avril 1933 ; le poème de Dugas est daté du 2 juin 1933.

VARIANTES : I : « Anna de Noailles », dactylographie, 2 juin 1933, fonds privé ; II (TEXTE DE BASE) : *Nocturnes*, p. 9-10.

Sur la frise du temple sacré déjà la figure se grave : cette morte ignorera la mort sourde et sans phrases.

10 Les fleurs nourrissent d'arômes ce corps où le chant a cessé.
Désormais insensible à ce miracle des couleurs, à ce don floral
apitoyé sur elle-même, la bacchante gît aux plis du destin. Les
ayant chantées avec des accents où tant d'humanité s'exprimait,
elles ne pouvaient manquer à ce suprême rendez-vous. Ne fut-elle
15 pas leur sœur dans l'ordre de la beauté, et fragile, et menacée
comme elles?

Pressées, corolles ouvertes, elles montent à l'assaut de celle qui leur avait conféré une nouvelle naissance. C'est dans leur robe diaprée que cette âme atteindra aux rivages élyséens.

20 ... J'appuie mes lèvres sur ses belles mains, tordeuses de
pampres et de rythmes, maintenant immobiles, outragées.

Tout est silence là où hier s'élevaient les plus beaux cris.
Quelques sanglots; des yeux qui se mouillent de pleurs.

Mais les lèvres fines d'Anna de Noailles, mangées de néant, semblent sourire au soleil des morts.

25

2 juin 1933.

7 I grave: [A et] cette 9 I,II nourrissent *d'aromes* <corrigé d'après l'usage> ce 19 II tordeuses *et* <texte rétabli d'après I> pampres

CETTE FERVEUR appuyée du premier soir,
Ce corps mince qui se jette plutôt qu'il se donne,
Cette main crispée sous la caresse
Et surtout ce beau masque,
Si fixe lorsque la fleur s'épanouit.

5

1. Dans *Nocturnes*, ce poème était suivi des parties II et III, que Dugas a incorporées à «Nuit sacrée» dans *Paroles en liberté* (voir *supra*, p. 250).

AFTER THE BALL IS OVER

C E VIEUX PORT qui, soudain, exhale les chants de l'enfance.

Tout un monde!

On voudrait partir vers le large sur un esquif; un départ où on
5 se laisserait soi-même, où l'on s'abandonnerait à la loi du destin.
Non plus ce départ de jadis, sur un chariot d'or, chargé
d'aspirations confuses, vers un ardent horizon où montent les
visages hallucinés de l'univers: ceux de la prière, et ceux aussi qui
germent dans une âme tremblante, désireuse de presser toutes
10 les proies.

Un départ plutôt vers l'oubli total.

[VOUS AVEZ TOUT CONNU¹ ...]

VOUS AVEZ TOUT CONNU de ma douleur honteuse et vaine: ces mains tordues d'effroi, ces lèvres claquantes.

Ces mots hachés par la surprise et la colère,

Ces descentes et montées sur un escalier de délire,

5

Ces muettes prières devant un infini décoloré,

Ce corps lourd enchaîné à son supplice avec sa cargaison de soupirs, de défis et d'outrages.

Vous avez saisi mon sourire à des visions fuyantes, et ce rire mordant mes joues séchées.

10

Ce long martyr dans le soir tombé, roulé sur lui-même avec ses serpents de doute, et ces cris brefs et pointus traversant la peau comme des lames.

Et quelquefois ce corps porté par des ailes, rayonnant, fastueux, lardé des mille soleils du désir, illuminant la nuit exaucée.

15

«Ce ne sont plus vos yeux, disiez-vous, il y brûle je ne sais quel feu sombre. Vous faites peur ainsi. Vous ne voyez plus les choses

1. Dans *Nocturnes*, ce poème constitue la deuxième partie de «V'là l'bon vent», dont Dugas a repris la première partie dans *Paroles en liberté* (voir *supra*, p. 239).

et les êtres; vous les mangez dans vos prunelles dilatées et
20 ferventes.»

— Si vous aviez pu écouter la rumeur de bataille montant de
moi-même.

— Si vous aviez appuyé votre front sur le mien pour y sentir le
pouls du délire.

25 — Si vous aviez deviné l'effort dépensé pour cacher ces cris,
ces dents rongeuses, ce fleuve de sang qui charrie des fleurs de
fièvre.

30 — Un matin, rampant sur les genoux le long de la terrasse
incendiée, blême d'agonie, vous m'avez surpris tendant vers le
soleil mon front de damné.

— Et vous n'avez fait que pleurer de rage devant cette
crucifixion, ces larmes, ce sang descendu des mains.

— Que devrais-je faire?

35 — Me prendre dans vos bras sans rien dire et bercer cet enfant
devenu fou.

RESTE ENCORE...

RESTE ENCORE un moment... prolonge l'illusion de m'avoir arraché à la nuit.

Tu vas devenir pour moi une de ces ombres chaudes vers lesquelles on tend les mains lorsqu'elles sont glacées de détresse... 5
Un visage secret à qui l'on murmure des confidences appuyées, des paroles où se hausse le regret, une hôtesse muette qui accueille, avec une gravité sans défaillance, les mendiants de la lumière et de l'amour.

Reste encore : l'univers réel va te prendre et je ne saurai plus rien désormais de ta pensée. Si tu souffres, aimes et souris, ce sont les autres qui se pencheront sur toi, pour boire à tes lèvres rieuses ou attendries, pour calmer les sanglots secouant ta poitrine. 10

Reste encore afin que je grave lentement en moi-même ce masque qui va refléter la joie du monde. 15

Et maintenant, pars, puisque je ne dois plus rien savoir, devenir cet incident falot, déjà minable, objet usé que l'on jette au loin.

Mais, ô passante, tu seras quand même cette reine dominant mon empire effondré. 20

Car ne suis-je pas un chimérique qui offre au soleil éteint, aux étoiles qui fuient, des mains sans cesse suppliantes?

LE CHANT DE LA FOLLE

à Sonia¹

BEL AMI², viens me prendre à l'opéra. (Mais peut-être que tu as laissé tes bras, quelque part, sur la mer océane?)

J'ai vu hier, dans un magazine, ta figure qui semblait sauter dans une gloire de mots, la joie des reporters, heureux d'une capture si rare. «Bel ami a fait le tour du monde», disaient-ils...

(Mais peut-être que ton âme, tu l'as laissée à Chypre ou à Constantinople?)

Dis-moi, les femmes de la terre savent-elles aimer comme la petite fille qui criait si fort, l'année dernière, quand tu la couvrais de tes bras?

(Mais peut-être que tu ne sais plus désormais ce que c'est que l'amour et que tu confonds toutes les musiques et tous les cris?)

Reviendrais-tu à Robinson ou à Meudon³? L'herbe était si verte et si fraîche. On pleurait rien qu'à entendre les oiseaux ou

1. Nous n'avons pu identifier cette personne.

2. *Bel-Ami* (1886) est le titre d'un roman de Guy de Maupassant dont le personnage principal, Georges Duroy, se voit affubler de ce surnom en raison de son charme.

3. Chefs-lieux de canton des Hauts-de-Seine: Robinson était traditionnellement un lieu de distractions et de promenade des Parisiens; Meudon, au sud-ouest de Paris, entre le bois de Meudon et celui de Verrières, fut le lieu de résidence de plusieurs écrivains et artistes.

à respirer les muguets et les coquelicots. On buvait limonade et bière, et c'était du nectar! 15

(Mais sur les sofas et les divans, peut-être as-tu perdu le goût des arbres et des pelouses et oublié les sources fraîches dans les coquetels?)

Ton baiser roule dans ma chair, globule tyrannique dont vainement je cherche à arrêter la marche. 20

(Mais peut-être que ces lèvres qui furent miennes, tu as laissé leur essence dans une mousmée vaincue et dont l'ombre court sur tes pas?)

Bel Ami a fait le tour de l'humain en brûlant les espaces: il a tenu des mondes imaginaires dans le creux de son esprit et réchauffé ses mains avides sur le sein vaste et nu de l'Orient. Bel Ami n'a pas su se priver d'un caprice: il a laissé la caresse de ses pieds sur le front de l'univers. Bel Ami a perdu son âme, puisque désormais il en a mille. Mais peut-être regrette-t-il celle d'hier qui s'épanchait en pleurant dans ses bras pâchés? Est-ce que je veux vraiment le savoir? 25 30

Non, non, ne viens pas. Il est trop tard, car je vis sombre et haletante, tombée dans d'autres bras. Mais permets que je regarde ta tête prostituée par l'affreux magazine. 35

Chéri, jamais plus tu ne goûteras à l'eau des sources, ni au jus de citron, et ne voudras revoir Robinson et nos autres pauvres petites îles de Cythère⁴. Tes bras, ton âme et le reste, tu as laissé tout cela à Constantinople ou à Chypre.

Bel Ami, au moins, dis, tu n'es pas malade? 40

*

Ma volonté, Reine solitaire, qui règues sur un empire écroulé, permets encore que je vive.

L'angoisse, la douleur m'environnent: elles se cherchent une issue pour pénétrer à nouveau en moi. Mais je m'acharne à leur 45

4. Selon la légende, Aphrodite serait apparue sortant des eaux à Cythère, île grecque située entre le Péloponnèse et la Crète, qui est devenue dans la littérature une île enchanteresse, patrie allégorique de l'amour.

disputer le terrain. Je leur défends les portes par où elles voudraient entrer dans la place. Je recule ainsi la mort — faite, néanmoins, de tant de morts multipliées et quotidiennes.

50 J'impose silence au cri comme au sanglot. Et au bouffon tenace qu'est le regret, j'arrache son musical et enivrant grelot.

*

Belle de ténèbres
Libre comme le chant
Vos pas semblent ceux d'un oiseau.

55 Mais la branche tendue dans l'univers charmé
va-t-elle se ployer jusqu'au désir de l'humain?

Qui donc es-tu?

Je suis un oiseau qui ne se nomme pas.

JOURNAL DÉCHIRÉ

Extraits

.....

IL EUT LA SENSATION que des mots, même jetés au hasard — pour briser le silence — violeraient la solitude qu'il traversait, et il se tut, plein du désespoir dont il était envahi. Il mordait ses lèvres de crainte qu'une chanson ne s'en échappât. Le désir de sympathie qui remuait en lui et le poussait vers des choses muettes et végétatives, il le refrénait, l'étouffait. Et il était effrayé de se sentir si seul, si abandonné. Sa volonté allumait au-dessus de lui-même une faible lumière dont il s'éclairait, et il tordait ses mains de détresse: n'être plus qu'un esprit veillant sur une chair vaincue, attaquée de meurtrissures, une chair qui, semblable à une source lointaine et présente à la fois, pleurait en lui. 5 10

Et voilà que devant son souvenir le visage de Françoise lui apparut, montant du tréfonds de lui-même, comme d'un sachet de roses mortes se lève, parfois, la figure du désir ou du regret. 15

Françoise! Elle l'avait tant aimé, cette pauvre si belle qu'il avait recueillie, un soir, et portée dans ses bras sur sa chaise-longue. 20

Il ne lui avait offert que le don de son amertume et de sa bonté. Mais ils avaient tous deux bientôt compris que des abîmes les séparaient. Et il avait eu une si profonde pitié d'elle, de sa détresse, de son malheur et de ses sanglots. Mais rien n'était resté de ces courtes entrevues, de cette rencontre, si ce n'est le parfait 25

silence, et puis cette tristesse secrète où dorment les souvenirs et le néant des affections humaines.

*

Peut-être ai-je trop vécu pour aimer encore entièrement?

30 Peut-être que je souille de mon angoisse et de mes détresses secrètes le moindre de vos mots;

Que vos gestes, je sens qu'ils s'adressent à un souvenir, à je ne sais quels dieux tombés derrière un horizon imbrisable;

Que vos larmes, vous les répandez sur un front absent.

35 Que cette prière qui tremble au bord de vos lèvres, c'est à des souhaits qui ne furent pas exaucés, et non à moi, penché sur vous, fouillant de mon regard halluciné ce front où je tâche vainement de déchiffrer les secrets?

40 Suis-je né pour souffrir, lever dans la nuit des bras lourds de l'inquiétude humaine?

Mon Dieu, aurez-vous pitié de votre créature?

*

45 ... Il vit sur la route un gamin ébouriffé qui courait. Il était vêtu de guenilles, et son visage respirait la plus éclatante jeunesse. De grands yeux noirs illuminaient une figure joyeuse où flottait un rire. Tant de misère et de joie lui semblait un paradoxe insupportable.

Il arrêta l'enfant dans sa course et lui adressa quelques mots:

— Que cherches-tu?

50 — Je veux des roseaux, répondit-il.

— Tu n'en trouveras pas ici.

— Je cherche quand même.

55 Il eût voulu le retenir pour rompre le silence et la monotonie de la route, sentir un être humain fait de la même chair et du même sang, et non plus cette immensité d'une route vide qu'il peuplait de fantômes.

Mais l'enfant s'enfuit en courant, apeuré, lui jetant son regard et son cri.

*

... L'émotif n'a pas d'habileté ou peu s'en faut. Il est devant vous gonflé de son cœur, de sa sensibilité qui remplit tout son être, et au point qu'il est toujours près d'éclater. 60

Il roule en lui-même l'image, le mot qu'il empreint de sa passion ou de son désir. Les paroles qui sortent de ses lèvres sont des vocables privés du sens qu'il voudrait y mettre, d'une signification qu'il ne comprend pas lui-même. Maintes fois, il a senti monter à sa bouche le cri qui le délivrerait, et ce cri s'est étouffé en lui. Maintes fois, il a arrêté sur le bord de ses paupières une larme révélatrice et il brise dans un cœur angoissé le sanglot qui serait un aveu. 65 70

Il dresse alors ses embûches, organise des manèges, mais dans le désert d'une solitude peuplée de sa vision ou de son amour.

*

Vil instrument de la nature.

Dis-moi au moins merci! 75

*

Quel scandale!

Suzanne qui ne voulait pas faire plaisir aux vieillards. Ils l'auraient si bien payée¹.

*

80

On a dit beaucoup de mal de la vieillesse. C'est une erreur. Elle ne se permet plus aucune illusion sur elle-même et la nature en général. Et elle paie les plaisirs qu'elle se donne.

*

1. Voir la Bible, Livre de Daniel, 13.

85 Parfois je zèbre sa tromperie de quelques paroles acérées et
lucides qui la troublent, la gênent et lui font prendre un air faus-
sement navré.

Elle commence à m'estimer beaucoup. Alors je ris aux éclats,
jusqu'aux larmes, jusqu'au sang. Puis je gâte tout par des ap-
90 proches, par cette entrée dans le chemin où l'homme abdique
son orgueil et sa... souffrance.

*

Est-ce que vraiment j'aime encore? Je crains que ma lucidité
m'empêche de prendre un plaisir inédit, un frisson nouveau à la
95 comédie de l'amour.

*

Quelle est donc cette ombre qui se glisse le long du couloir?
Des mains tremblantes menacent de laisser tomber l'assiette aux
fraises. Un baiser donné à un autre... Le coup de poignard au
100 dos... Cette ombre pourra-t-elle se rendre jusqu'à la cuisine?

L'ESPOIR EXAUCÉ

JE T'ATTENDS. Toutes les routes t'amènent vers moi:
Routes de sable où tes pieds se fleurissent d'escarboucles,
Celles qui descendent de mon imagination, du désir et du
rêve, 5
Celles que mon regard trace au-dessus des toits,
Et aussi les routes humaines bien connues, asphaltes et pavés.
Des routes qui sont grises et s'étendent à l'infini se rapetissent
en un clin d'œil et te pressent, te soulèvent vers mon désir de faim.
Viendras-tu par celle-là, qui semble déserte de tout être vivant? 10
Est-ce que ce sera l'autre où le soleil paraît jouer avec les
bornes, s'attache ailleurs ainsi qu'un cerceau aux vitres défail-
lantes, fondues de glaces et cristaux?
Par fantaisie, choisiras-tu cette rue grise, étouffée sur elle-
même, mais qui n'appelle qu'une flèche d'or pour que sa tristesse 15
s'évanouisse?
Parais et tu feras résonner ses ténèbres et son silence d'un cri
d'amour.
Je t'apercevrai là-bas, très loin, et dans mon cœur et dans mes
yeux, toi que j'attends. 20

J'ignore si tu t'avanceras dans cette allée fameuse, gardée par les ailes de la gloire, mal éteinte du fracas des apothéoses et où est mort, lentement, l'écho de tant de renommées vaines, de poussières vaniteuses. Ce ne serait pas si mal que de t'y apercevoir, trouant de ta splendeur neuve cette allée de fastes et d'agonies.

Je ne veux pas penser que tu prendras le plus court des chemins et le plus direct. Non, j'aurai cette ivresse de compter les battements de mon cœur à mesure que tu approcheras, de reconnaître, à distance, le bruit de tes pas qui s'acheminent vers moi.

Un jour, ces routes que je dis et beaucoup d'autres se mêlèrent jusqu'à se brouiller, ne faisant qu'un vide noir et sans fond, un tableau où tout fut effacé par une éponge de vinaigre et de fiel.

Elles plongeaient dans mon angoisse. Et j'étais là, prostré dans l'attente, déchirant mes genoux vers l'espoir qui reculait. Un ciel d'azur, d'une dureté implacable, rejetait mes cris qui retombaient sur moi, blessants comme des poignards.

Dieux cruels, conspiriez-vous encore contre moi?

Mais sur ce désespoir que battaient les ailes de la fièvre, les routes se sont refaites dans l'espace. Chacune reprit sa place coutumière.

Dans la croyance qui renaît, les routes chantent, mûrissent pour une réalité qui n'est encore qu'un maigre rêve.

La poussière est maintenant remuée par des pas qui s'avancent. Est-ce toi, Amour?

Arrachée des enfers oubliés, bercée de vagues d'or, plus belle que l'azur, cette silhouette, nourrie du murmure universel, du tremblant silence où s'éveille l'extase, est-ce la réalité avec son offrande unique?

Je vais au-devant de toi. Mes genoux, cette fois, pleins de ferveur, mangent l'espace, prêts à la prière, à l'abdication. Et mon orgueil, comme une bille profanée, roule sous mes pas.

Amour, tu es venu!

Et mes mains, ainsi que des oiseaux tués dont la peau est
encore chaude, gisent dans les tiennes. 55

Je t'attendais sur les fines pointes de mon espoir, pantelant de
cette ardeur déchirée des albatros qui se sont mesurés avec
l'abîme. Je me sens allégé de la misère, délivré du poids des ans.

Je vais dormir encore sur ton cœur. 60

Soleil, tu peux maintenant pâlir, soleil, tu peux t'éteindre, car
rien ne vaut cette chaleur cordiale qui envahit ma demeure.

MORT D'HENRIETTE LAGNEAU¹

QUOI! La Parque n'était donc pas assouvie...

Sur le sofa d'ébène, votre corps amenuisé repose. Finie, cette
splendeur d'être reine par l'esprit, l'élégance, la sensibilité et le
goût.

C'est le grand dépouillement.

Glissée sous une blanche tunique, vous semblez reposer, ivre
du parfum des roses, des chrysanthèmes et des lilas,

Dame Récamier² de la Mort.

Vous êtes là et ailleurs, loin déjà de ce royaume des vivants.

1. La santé d'Henriette Lagneau s'était considérablement détériorée, à partir de 1935: «Madame Lagneau est plongée dans la plus noire des neurasthénies» (lettre à Bérengère Courteau, 27 mars 1935, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17). Le 5 novembre 1936, Dugas écrit à sa nièce: «M^{me} Lagneau, chez qui tu es allée, meurt aussi lentement, un peu à la façon de M^{me} de Noailles qui fut son amie» (lettre à Bérengère Courteau, BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/17). Voir *supra*, p. 387, n. 2.

2. Julie Adélaïde Bernard, née à Lyon en 1777, avait épousé Jacques Récamier en 1798. Femme d'une grande beauté, elle tint à l'ancien hôtel Necker un salon où elle recevait les opposants de Bonaparte, notamment Benjamin Constant et Chateaubriand. En 1819, elle se retira dans un couvent de la rue de Sèvres, où elle tint un salon qui devint le plus important foyer intellectuel de l'époque.

VARIANTE: «Mort d'Henriette Lagneau», dactylographie, 20 décembre 1936, fonds privé; TEXTE DE BASE: *Nocturnes*, p. 174-175.

8 lilas [A ,] // Dame

L'empire stellaire vous ayant sans doute ouvert ses portes, une ombre est allée à votre rencontre, désireuse du premier accueil... Anne de Noailles³ attendait.

Vous aviez pris rendez-vous, là-bas, dans ces autres Champs-Élysées... Vous ne serez désormais jamais plus séparées. 15

Mais les terriens, penchés sur le sofa, gravent dans leurs yeux remplis de larmes l'image de votre enveloppe humaine.

20 novembre 1936⁴.

3. Voir «Anna de Noailles», *supra*, p. 387.

4. Date de la mort d'Henriette Lagneau.

MORT DE JEANNE¹

SE POURRAIT-IL qu'un jour, en ce cœur trop terrestre, pâlis-
votre image.

5 Comme un portique profané, il est ouvert, aujourd'hui, sur
l'infini et la douleur.

Il se défend contre tout oubli, s'enivre de chants funèbres et
d'encens.

Sa plainte monte, descend, s'enroule sur elle-même.

10 Sa plainte choit autour de lui, pareille à un bruit de chaînes
brisées.

Sa plainte s'élance vers ce ciel mystérieux où vous venez
d'entrer.

15 Je regarde, seul, l'horizon tant de fois contemplé avec vous:
j'y loge une longue princesse mélancolique, mince comme des
fuseaux de laine assemblés, et qui, la tête renversée sur ses épaules
meurtries, s'endort à jamais sur un lit d'étoiles.

1. Jeanne Nouguier est décédée deux semaines après son amie Henriette Lagneau (voir *supra*, p. 404, n. 1).

VARIANTES: «Mort de Jeanne» [«Nouguier» ajouté à la main], dactylographie, 10 décembre 1936, fonds privé; TEXTE DE BASE: *Nocturnes*, p. 176.

2 jour [A ,] en 14 une [R *longue*] princesse

C'est vous, Jeanne, c'est vous que je vois ainsi, éventée
doucement par les palmes de la nuit éternelle.

10 décembre 1936².

2. Date de la mort de Jeanne Nouguier.

Page laissée blanche

SALVE ALMA PARENS

J'USERAI pour parler de toi d'un ton familier et j'appellerai chat un chat. Non pas que je sois devenu l'ennemi de la subtilité. Mes poètes, comme Dieu, parlent sur un Sinaï entouré de nuages et d'éclairs. Ils ont créé un paradis d'images, un ciel où les mots ont leur mystère comme les étoiles. Je ne les renie point. Mais il me plaît aujourd'hui de te parler comme un enfant à sa mère, de te caresser avec les syllabes les plus simples et les plus claires. Et tu me pardonneras, si tu veux, mon audace et peut-être ce que tu appelleras mon cynisme. Il n'importe, si tu y découvres mon amour et ma foi en ton destin. Comment pourrais-tu refuser le cri de tant de sincérité? Et si je te blesse, Mère, ne sais-tu pas pardonner?

Si lointaine que tu sois, je n'ai pas perdu le souvenir de ce que tu es et je devine ce que tu seras plus tard, dans un siècle, lorsque des flancs du possible, belle et grande, tu apparaîtras marquée au front du sceau de la maturité. On te proclamera glorieuse entre toutes les terres du monde et les siècles viendront te prendre par la main. Car, toi aussi, tu auras fabriqué de la gloire et tu fatigueras les oreilles humaines de la clameur de ton orgueil.

VARIANTES: I: *Cordes anciennes*, p. 77-95; II: « La Patrie (Salve Alma Parens) » [extrait], dans *Ici des poètes canadiens vous parlent du Canada*, Rio de Janeiro, Americ-Édit, Imprensa nacional, [1943], p. 9-14; III (TEXTE DE BASE): *Salve Alma Parens*, 23 p.

1-14 II <titre> *La Patrie (Salve Alma Parens)* // Si

Pour l'instant, tu es jeune encore et danses avec ivresse sur les rives des fleuves et des lacs. Ils sont à toi: tu peux en être fière. On les dit prétentieux, mais ils ne sont que grands.

25 Ils ont vu l'ambition, la gloire, l'apostolat et le martyr refléter dans leurs flots des figures inédites. Avant que le civilisé ne vînt, les tribus sauvages allumèrent des feux de joie, troublant le silence des solitudes du cri fauve qui s'échappait de leurs lèvres.

30 Ils ont miré le visage du carnassier, contemplé les manèges de l'instinct et, un jour, l'homme qui, avec ses mains et son génie, construit des maisons et des temples. Car des vaisseaux, soulevés par l'espoir du vieux monde, sillonnèrent leurs vagues et, un matin ou un soir, ont apporté la parole de foi, la prière, le vrai Dieu.

35 Sur leurs rives, un peuple est né. Il a grandi et il saura bien ce qu'il veut de lui-même quand il aura cessé d'être pauvre et sera en possession de ses forces créatrices.

Il a quatre siècles d'existence à peine; il vient de se retourner sur sa couche. De ses yeux fureteurs, il fouille l'horizon. Il demande du pain et des jeux; il va exiger bientôt ces grands
40 hochets qui passionnent des peuples vieilliss et ces idées qui fleurissent d'illusions leur tête et leur servent à tromper la mort.

Il s'est levé, certes, et dans l'inexpérience de sa jeunesse, sa confiance inébranlable, il choisit de ses doigts malhabiles les matériaux du futur, les amasse, les empile. Vienne l'homme,
45 l'architecte, le créateur, et ces amas de richesses serviront à la cathédrale, à l'œuvre mûre.

Petite patrie si chère dont le nom prononcé frappe l'âme, ouvre des sources jaillissantes. Petite patrie, arche sacrée où l'homme dans son souvenir passe et repasse. Petite patrie, passe-
50 relle jetée entre deux mondes.

24 II,III le *martyr* <corrigé d'après I> refléter 27 I s'échappait des lèvres 28 I carnassier, *de la bête*, contemplé 30 I vaisseaux, *portant* l'espoir 38 I fureteurs il *regarde* l'horizon 40 I vieilliss: et 41 I et qui leur 49 I repasse. *Le voyez-vous, dépouillé de lui-même, et son cœur où pendent des lambeaux?* Petite

Tes érables étaient si beaux; leur doux feuillage palpitait de nids et les feuilles tremblaient d'extase quand le rossignol de minuit égrenait sa chanson divine. À l'ombre de tes tilleuls, ma jeunesse épia les proies du bonheur! J'ai couru dans tes chemins, hanté ton église où mon âme, priante, se mêlait à l'encens et aux grondements des orgues. J'ai tout aimé de toi: terre, ciel, bois, moissons et les sapins neigeux qui tendaient leurs branches dans l'hiver inexorable. Et ces veillées pleines de rires, d'histoires et de tabac. Comme ils fument ton tabac avec délices, les gars, les grands gars de chez nous! Richesse âcre ou mielleuse, suc de cannelle ou relents d'enfer emportant bouches et gosiers.

Petite patrie dorée par la lumière ou battue des grands vents, de la neige et de la pluie, ton image tremble en moi comme une gestation, un amour indicible. J'ai le désir de vous, grands ormes berceurs¹ où mon enfance a ri à la lumière et, dans ma vieillesse solitaire, je tends vers votre ombre mes mains suppliantes.

Et il y a la grande patrie, celle qui s'avance vers les siècles de l'avenir avec sa figure avide de gloire. La terre, travaillée en tous sens, où les morts tiennent conseil, s'entraîne vers les possibles. Quels fruits en jaillissent, et faune et flore! C'est prodige des yeux et nourriture des corps.

Couché, en rêve, sur le sable de ton fleuve, j'évoque le passé dans ce vent qui agite les arbres; je trempe mes doigts de fièvre dans le flot qui vient mourir sur la grève. Je tends l'oreille — comme le chasseur qui guette le gibier rare. Moi, je ne suis qu'un chasseur d'images et fouetté par les vents imaginaires, je vis dans ce rêve qui est la réalité de ton histoire. Je recrée le passé pour qu'il réchauffe ma vieille âme. Ce fleuve chante le poème initial. Ce dur poème où, sur la glèbe encore inviolée, marchèrent jadis les héros et les saints.

1. Cf. «Le passé»: «Je revois en imagination deux ormes dont la tête se perd dans la nue» (*supra*, p. 360).

55 I âme, alors priante 55 III se mêlait <corrigé d'après I> à
57 I moissons, et 59 I les gas, les grands gas de 65 I vieillesse errante, je
66 I mains misérables. // Et 67 I grande, celle 72 I fleuve, je sollicite
le 76 I d'images, fouetté

Ruban de pourpre déroulé sous mes yeux; ruban maculé de mots et de sang, de fastes, de ruées grandioses et sauvages; ruban où s'imprimèrent le visage des hommes et des femmes, où s'estompent la cité primitive, les clochers habillés de prières, la
 85 rive ensorceleuse enchantant un peuple qui ne voulut pas mourir.

Mais pourquoi dormir sur ce passé ou tant scruter l'avenir, chercher à le faire tenir dans des mots, car il les dépassera tous. Le présent existe: courons nous enivrer au charme de sa réalité.

Ce pays a un corps et une âme; ce pays respire dans chacun
 90 de ses habitants, mâles et femelles.

Les filles sont belles et simples, quoique parées — quelques-unes, certes, perdues de «manières», de curiosités quotidiennes, rêvant de chapeaux et de «machines». Elles aiment les colliers, boucles d'oreilles, bracelets et tout le reste; elles s'habillent
 95 comme la reine de Saba² ou simplement, sans bijoux et sans fard.

Filles-fleurs qui ploient sous l'averse ardente des journées d'août.

Filles enrobées dans un manteau d'hermine et qui, des entrailles du sol, surgissent comme des statues de sel, car c'est
 100 l'hiver.

Dans leurs yeux, comme dans un miroir, le désir se baigne. Le désir! Tous les désirs. Mais celui-là entre autres, le meilleur: au bout de l'allée, le jeune «cavalier» s'avance, sourire aux lèvres, portant sa force, tel un talisman. Elles l'ornent de qualités: il est
 105 beau, ses regards brillent. Elles courent au-devant de lui, l'entourent, font chaîne. Et c'est un prisonnier. Il ne sait laquelle choisir, il les choisit toutes d'abord, pour ensuite prendre le bras de l'élue. La chaîne se rompt. Ils sont libres, ils peuvent courir le

2. Vers 950 av. J.-C., la reine de Saba aurait rendu visite à Salomon afin d'établir des relations commerciales. La Bible la représente vêtue avec apparat.

86 I passé, ou tant solliciter l'avenir 88 II réalité. <fin de l'extrait>
 90 I habitants qui sont mâles 91 I filles, belles 91 I quelques-unes
 certes 93 I machines» — elles aiment III machines» <Nous rétablissons le
 point.> Elles 95 I simplement sans 98 I qui des 104 I un ostensor.
 Elles 105 I brillent de chaleur. Elles 107 I d'abord pour

monde; la joie emplit leur cœur et leurs bras. Ils peuvent courir :
le monde leur appartient.

110

Ô jeunesse, fleur du ciel, ambrosie de la terre! Pourquoi ne
pas rêver, amasser dans ce moment béni la félicité humaine?
Oublier ceux qui ont souffert, qui ne furent jamais heureux, qui
ignorent de telles joies, et traînent dans leur poitrine un cœur qui
ne s'est jamais ouvert.

115

Que les lèvres se joignent pour qu'il y ait sous le ciel un peu
plus de bonheur!

Le miracle va descendre de sa maison idéale.

Cessez vos sacrifices, essuyez vos larmes; jetez loin de vous
suaires et cilices et venez, troupes fraîches et riantes, à la fête qui
vous appelle.

120

Venez prendre le bonheur à pleines mains. Ouvrez large votre
cœur afin que le vent de l'ivresse s'y engouffre tout entier.

Et tes gars! — Ils sont grands de taille, petits, moyens: ce sont
des tournesols, des lys, des soleils. Ils ont un teint rouge vif de
pomme, éclat du fruit natal sur l'arbre, au temps de la cueillette.

125

Ils adorent la force et le plaisir. On les trouve sur toutes les
pistes du sport. Comme Antée³, ils captent de leurs pieds fermes
la vertu du sol.

3. Fils de Poséidon et de Gaïa, le géant Antée recouvrait ses forces chaque fois qu'il touchait le sol, c'est-à-dire sa mère, jusqu'au jour où Héraclès, ayant découvert son secret, le souleva de terre et l'étouffa. Voir Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1951, p. 37.

116 I lèvres s'abreuvent pour 117 I bonheur! *Que les corps s'approchent et se prennent!* // Le 121 I appelle. // *Laissez sans regret les sombres pourvoyeurs des bûchers, les maîtres de la schlague, des épées, des idoles guerrières.* Venez 123 I entier. // Et tes gas! oh! tes gas. — Ils 125-133 I ont une peau de pomme rouge vif, pareil à celui qui éclate sur les feuilles des arbres quand le fruit natal est prêt pour la cueillette. // Et ils ont quelque chose dans leur «culotte». <note infrapaginale: Allusion à une blague d'écolier qui consistait à dire, en s'abordant: «Jean, as-tu quelque chose dans ta culotte? Pierre, as-tu quelque chose dans ta culotte?» Mais ici transposée sur le plan de la procréation, ce qui, sans doute, ennoblit tout.> (Ne vous voilez pas la face, hommes hypocrites, mes frères!) Vous savez bien qu'ils ont quelque chose dans leur «culotte». Et ils font des enfants: un, deux, six, dix, douze, jusqu'à vingt. La preuve, la voilà! (Cessez de vous cacher les yeux, pris que vous êtes d'une pudeur folle). // Ces

130 Narines ouvertes, ils aspirent le vent salubre des savanes et des forêts, pareils à ces pionniers et défricheurs de jadis qui posèrent les bases de notre empire.

Ces filles et ces gars assurent la persistance de la race dans un coin perdu de l'Amérique. Ils parlent français. C'est bien pour cela que ce coin perdu de l'Amérique revêt une signification spéciale, miraculeuse, paradoxale. Autrement, il n'en faudrait pas parler.

140 L'arche flotte sur les eaux; elle porte sa cargaison sacrée qui s'avance vers les rives du futur. Depuis trois siècles, elle est sauvée du déluge — celui des événements qui changent la face du siècle, le visage des peuples — celui de l'histoire qui pétrit les hommes dans son creuset.

Les vieillards lèvent les yeux sur cet avenir en fleur, sur ces générations vives, alertes, qui courent à la conquête sur les grandes routes.

Les vieillards qui descendent sur le versant de la montagne regardent avec envie ce lever d'aube, ces nouveaux-venus en marche vers les îles de la promesse, heureux de porter les mains sur les trésors de la vie pour les faire fructifier. Ils augmenteront les legs; ils créeront des jardins nouveaux où toutes les fleurs vont fleurir.

Dans le soir, l'érable balance ses bras vénérables. Doré par le soleil, dispensateur d'un suc unique, il évente sa vieille âme symbolique. Depuis un temps immémorial, il a nourri ses fils des eaux les plus vives: ces eaux qui traînent un goût d'ambrosie, un filet de nectar.

Quand vient l'automne, son feuillage berce la mort de l'été. Apothéose des feuilles où le rouge le plus sanglant alterne avec le vert le plus tendre. Charme de la beauté finissante, mêlé à ce qui ne veut pas mourir encore. Orchestration des déclin, et ce

133 I ces *gas* assurent 142 I creuset. // Les 150 I ils *feront*
des 152 I vénérables. *Dorée* par le soleil, *dispensatrice* d'un suc unique, *elle*
évente 154 I immémorial, *elle* a

fin travail des soleils morts ayant laissé dans leurs ramilles des baisers de feu. Fête de la couleur!

De ces feuilles — tellement elles sont belles! — on voudrait se construire un lit de repos ou d'amour.

Dans le soir, l'érable balance ses bras séculaires. Il évente sa
vieille âme symbolique. 165

Ma terre, quel est donc ton secret? Tu peux bien me le dire, car je ne le crierai pas sur les toits. Tout au plus me contenterais-je de confier ce secret aux pages d'un poème. Dis-moi, les soirs de juillet, lorsque le soleil descend, ne te retournes-tu pas sur toi-même pour regarder frémir, monter, tel un grand désir sur l'horizon, ta glèbe ensorcelée, tes animaux, tes forêts, tes rivières, tes jardins, dans ce ciel qui crépite ainsi qu'un brasier d'amour? 170

Je crois que tu te regardes dans le miroir des sources et que tu te trouves belle. Les dieux de l'éther s'élancent vers toi; ils couronnent ton front jeune: ce sont, hésitantes, au bord de la nuit, les étoiles qui déjà te sourient avant qu'ils ne te parent de leur éclat. 175

J'en ai la certitude, tu mêles tes soupirs d'ardeur avec ceux des hôtes nocturnes qui peuplent les espaces — royaume où se débat un autre univers parmi les rayons et les ombres, la bataille des éléments, la promenade oscillante des planètes. 180

Pour faire plaisir à l'Évangile, tes montagnes bondissent dans l'azur, escaladent l'infini. Elles bouleversent tellement l'ordre établi que, si on les regarde bien, on les aperçoit enveloppées d'un vêtement de sang, sous le voile épandu des feuilles mortes. Et tu ris de ta puissance et de cette splendeur qui est tienne. 185

Dans le jour qui va s'éteindre les correspondances s'établissent.

163 I De ses feuilles 165 I séculaires. Elle évente 167 I terre as-tu du vice?
Tu 169 I aux feuilles d'un livre. Dis-moi 171 I frémir ta glèbe ensorcelée —
tes 173 I jardins — flore et faune — monter tel un grand désir sur l'horizon: dans
173 I, II d'amour. <point d'interrogation rétabli d'après le sens> // Je 177 I
ne la parent 180-183 I peuplent l'air et le rendent pareil à un empire soulevé par
la grâce des enfantements, l'irrésistible élan des créations. // Pour 184 I escaladent
les zéniths. Elles 186 I sang, balayées par un vent qui donne la fièvre. Et 187 I ta
force et 187 I tienne. // Dans 189 I s'établissent: // Tous

190 Tous les nids sont secoués d'un même frisson, et les nacelles
aériennes partent pour le voyage sidéral.

Nacelle où le plus petit des oiseaux qui vainement chercha sa
pâtüre s'élance vers les enivremens de l'empyrée, la corolle
céleste, humide de larmes sérâphiques, où il ira étancher sa soif.

195 Voici l'oiseau-mouche remontant de la terre éblouie de sa
beauté vers je ne sais quel golfe astral qui, dans la sphère divine,
attend son retour. Et voici l'aigle, l'hirondelle, les autres, les
innommés, commençant l'ascension sublime. Sûrs d'eux-mêmes,
enivrés d'espace, buvant la joie éparse des choses, ils saluent d'un
200 geste de leurs ailes le soleil qui va mourir.

Et ce sont les soupirs des nids visités par les derniers rayons:
le cri de la mère-oiseau qui remercie d'être traversée par cette
chaleur.

Immobiles, cuits, vernissés, les arbres agitent faiblement la
205 chevelure de leurs branches. De chacune, un peuple minuscule
monte et descend: mouches, abeilles, fourmis. Ils sont obsédés de
stridulemens, et le bec fin du pivert troue leur écorce mousseuse.
L'écureuil lèche ses pattes en dévorant l'espace du soupçon de
ses yeux. Assailli de mille craintes, il semble un petit roi Lear de
210 ce royaume de branches et de feuilles. Et l'ombre de Pan erre sur
l'herbe soyeuse.

Des jardins paraissent s'envoler, saisis par l'étreinte des génies
de l'air qui roulent sous des jonchées de roses, de dahlias et de
marguerites.

215 Sur le bord des sources, Narcisse effeuille dans leur miroir son
cœur qui fuit, rapide comme la flèche, insaisissable comme la
pensée.

Là-haut, plus dense, mûr ainsi que le fruit qui va se détacher,
l'azur, épanoui. Dans sa passion de lumière, il ramasse ses éner-
220 gies et son audace. Il lutte désespérément contre la fin, la chute
vers l'obscurité.

191 I sidéral. // *Nacelles d'azur* où
de sa force et de sa magnificence, ainsi

217 I pensée. // Là-haut 218 I mûr

Les idées pures térébrent de leur vol obstiné ce zénith aux confins de la splendeur. Elles tourbillonnent autour de l'âme des poètes et des apôtres. fines, effilées, créations de l'esprit las des vanités de la terre, elles jouent sur le seuil de l'éternité, porteuses du rêve et de la douleur des hommes. 225

C'est votre âme, poète, qui par vos deux yeux fouilleurs, voyage dans l'éther, cherchant à retrouver le squelette de l'amour défunt, l'archétype, le fin simulacre de vos tendresses, un fantôme échappé de l'oubli. 230

C'est votre âme qui, par vos regards blessés et priants, confie à l'azur une peine qui ne sait pas guérir, une angoisse que les hommes ne peuvent apaiser, un secret qui va se perdre dans l'univers stellaire, gardé par le silence.

Une vieille, aux bandeaux blancs, courbée sur elle-même, égrène, de ses doigts noueux, un rosaire. Quelque part, sur le versant d'une colline, les morts dorment sous des croix. 235

L'hymne à la terre s'échappe de tous les gosiers, de toutes les bouches.

La terre tressaille, ivre morte, de ces adulations qui s'élèvent des hôtes qui l'habitent. 240

La terre prie, vénère, adore les puissances célestes.

Le soleil descend toujours; son agonie glorieuse va cesser.

Soudain, dressée sur ses pieds d'ivoire, la nuit s'assied sur l'horizon; elle presse dans ses bras le jour qui s'écroule. 245

Ô nuit plus enivrante que le jour le plus parfait!

Voici sonnée cette heure du ciel! Le rival de la terre, en beauté, accuse en ce moment sa plénitude rayonnante. Il accapare toute la lumière et la verse, en coulées d'opale, sur notre planète endormie. Il n'est point avare d'échanges, de communications, de messages. Il est la voix qui parle intarissablement et le chemin par où s'engage le rêve des hommes fatigués du tumulte terrestre. 250

226 I hommes. // C'est 227 I qui, *passée* par 229 I tendresses, *je ne*
sais quel fantôme 237 I croix. // L'hymne de la 245 I elle *étreint* dans ses
bras *parfumés* le

Ils disent adieu à leur corps charnel pour un départ où l'esprit
255 et l'âme sont les navigateurs aventureux, assoiffés de paix ou
tendus vers l'étoile qui n'a pas encore été découverte.

La sphère éthérée s'émeut de ce grouillement d'âmes devant
la porte de ses mystères qu'elle garde si jalousement. Elle semble
offensée des regards douloureux, braqués sur les parois fragiles
260 qui dérobent à la connaissance ces merveilles sur lesquelles la
main des terriens ne s'est pas encore posée. Mais du cœur
pleurant des étoiles s'échappe une pluie de douceurs. Homme,
cesse de souffrir et de chercher. Accueille ce repos, ces larmes
nocturnes qui veulent être pour ton âme une rosée de grâce qui
265 sanctifie: c'est l'heure de la prière de minuit.

Seigneur, vous avez créé les fleurs, la nuit et le jour, et
l'homme avec ses cinq sens. Vous avez placé cet homme parmi les
fleurs et vous lui avez donné des yeux pour regarder la terre qui
est belle. Vous l'avez induit en tentation. Et il s'est approché de
270 ces fleurs avec ses cinq sens. Il a voulu les respirer, les presser sur
sa bouche, les étreindre. Et parce qu'il avait une volonté, il en a
usé pour son plaisir durant les rapides minutes que vous lui avez
accordées pour vivre cette vie. À cause de cette volonté qui lui
vient de vous, et parce qu'il était fait selon votre ressemblance, il
275 a voulu être maître de tout. Mais un maître sans sagesse, faillible,
entouré de lisières et d'empêchements. Et parce qu'il était faible
et malheureux, il a tenté de parfaire son désir. Dans toutes les
choses créées, il a cherché à bercer sa misère, son cœur plein
d'orgueil et sa chair mendiante d'amour. Il lui est arrivé de
280 regarder l'univers et lui-même avec des yeux pleins de larmes.
Souvent, avec ses regrets et sa mémoire enchantée, il a su rajeunir
sa vieille âme. Tout un paradis tremblant s'y reflétait avec ses
archipels de délires et d'ivresses.

Cet homme s'est ingénié à faire éclater ses limites. Pardonnez
285 à cet homme qui n'est pas autre chose qu'un homme et qui,
certes, n'a rien d'un dieu.

Il vous a tant aimé, jadis, quand votre nom passait sur ses lèvres d'enfant. N'a-t-il pas usé de ses genoux les marches de vos temples et mangé à ces Tables où vous distribuez le pain des élus?

Il vous a tant aimé avant de s'approcher de ce monde avec les 290
cinq sens que vous lui avez donnés.

Pour tout dire, il vous aimait malgré la tyrannie qu'exerçaient sur lui ces téléphones vivants, pleins d'appels et de sollicitations. Sans doute, bien mal, avec cette contradiction de l'esprit et de la 295
matière où il semble que devant eux la raison s'abolisse. De la sorte, il était semblable à tous ceux que vous lui avez prêtés comme compagnons, amis et ennemis, associés d'un jour et que parfois la vie sépare.

Puis il a couru le monde de l'imagination et celui qui 300
appartient à la géographie.

Avec ses cinq sens, il s'est approché des créatures du jardin terrestre. Il les a regardées, touchées, aimées avec le même délire que le jour où, petit, il savait vous adorer et meurtrir sur vos pieds crucifiés sa bouche ivre de cris.

Vous étiez muet, Seigneur, devant ce débordement d'amour, 305
et votre tête pâle continuait à s'incliner sur votre poitrine sans qu'un mot en jaillisse.

Mais que le silence des humains est plus épouvantable encore, et leur cruauté infiniment plus ravageante que ce halo mystérieux 310
où votre voix dort éternellement derrière vos lèvres décharnées.

On vous a tué, et vous ne pouvez plus parler! Des êtres existent qui se sont tus et se taisent toujours. Seigneur, votre créature peut tellement souffrir que, parfois, elle vous ressemble, attachée à une croix, les bras cloués et le cœur transpercé par le fer.

Seigneur, vous êtes meilleur que la créature sortie de vos 315
mains, puisque vous comprenez tout. Les hommes qui ne sont qu'à votre image sont privés de comprendre autant que vous.

296 I était *pareil* à 302 I aimées *parfois* avec 303 I,II que, <ponc-
tuation supprimée d'après l'usage> le

Puisque vous avez créé le désir, vous savez mieux que tous qu'il se peut exercer en dépit de ce que l'on a inventé pour l'empêcher de s'assouvir.

Seigneur, vous êtes parfait.

NOTRE NOUVELLE ÉPOPÉE¹

IL Y A UN INSTINCT DE LIBERTÉ, né dès le matin des mondes. Il y a un élan de volonté et de création. Cela est aussi certain que le soleil qui éclaire, la nuit lorsqu'elle engendre la douceur et le cri.

Ils sont allés au delà des océans, ils sont partis pour que cet instinct-là ne connaisse pas la mort. 5

Ils sont partis pour que le vouloir personnel remporte sa victoire sur le mysticisme grégaire, la parade des troupeaux.

Ils sont partis pour que l'homme de pensée invente son univers à lui, son bataillon d'idées et de mots, bâtisse sa ville, sa maison, ouverte aux dieux. 10

Ils sont partis pour soutenir la santé défaillante de deux ou trois grands mots qui renferment la joie de vivre, la peine des hommes, leurs espoirs de rachat et d'amour.

Ils sont partis pour que dure la vieille religion du Christ, bousculée sur les chemins du monde par la ruée infernale des 15

1. Texte lu par Marcel Dugas sur les ondes de Radio-Canada, du 10 au 17 septembre 1941.

VARIANTES: I: *Notre nouvelle épopée*, 12 p.; II: *La Revue populaire*, vol. 35, n° 3, mars 1942, p. 6, 46 ; III (TEXTE DE BASE): *Approches*, p. 104-113.

Wotan², des führers, de tous les démons de la mégalomanie, du vol et du stupre.

20 Il y eut, alors, une injonction du passé et ils l'ont entendue. Ils sont mus, désormais, par une puissance qui les amène à toucher l'Europe.

25 Cette guerre qu'ils portent là-bas, elle leur est imposée par la volonté de ceux qui ne sont plus, et la vision horrifique de ce que serait un monde où l'on pourrait séparer impunément la mère de l'enfant, l'époux de sa femme, où toutes les valeurs d'idée et de fait dont ils ont vécu ne présenteraient plus d'elles-mêmes que des faces renversées, des plans absurdes et révoltants.

30 Cela joue dans leur inconscient, s'ils n'en ont pas une représentation très précise. Cet ensemble de notions remuées qui affleurent au sommet de leur âme, c'est le grand mobile de leurs actes. Et ils s'en sont allés protéger ce que des époques de travail et d'exaltation firent fleurir dans l'existence.

35 Ils sont allés au secours d'une très grande idée de civilisation, de ses modes d'être, ses déploiements dans la vie des individus et des races.

40 Ils avaient été précédés dans l'action par cette génération de 1914-1918 qui connut le baptême du feu. Cette génération sauva l'honneur d'un temps qui, pour plusieurs, était obnubilé par les chimères pacifistes, voué aux surdités de l'abstention, aux démentes de la haine.

Quel enfant perdu dans les lettres, mais épris de vérité, ne saluerait cette colonne de feu mordant sur la grande page de notre histoire! Nul ne peut ignorer, en effet, les prouesses guerrières de ce 22^e bataillon du Québec³ qui fit reculer les

2. Principal dieu germanique, de la famille des Ases. Il est le dieu de la guerre et son séjour est le Walhalla, où les guerriers qu'il a fait périr se préparent à d'autres combats.

3. Créé à Saint-Jean, le 20 octobre 1914, le 22^e bataillon canadien-français participa aux plus importantes batailles de la Première Guerre mondiale, tant en France qu'en Belgique.

27 II des *plus* absurdes 44 I,III ce 22^{ème} <corrigé d'après l'usage> bataillon

bornes de l'héroïsme et, courant sur le front de bandière d'une 45
légion qui ne nous est plus étrangère, ce fils de chez nous⁴,
héritier de Salamine⁵, porteur de messages et de flambeaux.

Quand nos soldats de 1939-1942 reviendront de la grande 50
aventure, revêtus de la toison d'or de la fatalité, tu les recon-
naîtras entre mille, Patrie.

Sur ton seuil, ils déposeront le fardeau de l'expérience guer-
rière. Si jeunes encore, et déjà mûris par la connaissance,
l'épreuve du feu, la privation de la joie, de tout l'horizon familial,
mais dans leurs yeux l'univers baignant, reflété avec sa tragédie 55
multiple, ses grands dérangements, ses navires en détresse, la
plaine rase ou fumante, la terre saisie dans toute son horreur et
sa beauté.

Ils n'auront pas douté qu'un jour devait se lever qui garderait 60
aux mots de justice et de liberté la moelle savoureuse dont ces
vocables sont pleins.

Ils n'auront pas douté de l'effort séculaire qui, à travers des
mois et des années, s'est ingénié à rendre la terre plus habitable,
moins dominée par les forces obscures, le génie sourd et aveugle
de la matière. Une terre sur laquelle souffle l'esprit, tressaillante
encore dans ses appels à l'équité, l'ardeur des fois libératrices, et 65
qui se penchera, émue, sur ses héros défaisant les anneaux de
leurs chaînes.

Ils n'auront pas faibli dans l'existence facile où s'épuisent en 70
niaiseries et fausses douceurs ces énergies du cœur, de l'esprit et
de la chair qu'une inspiration souveraine emporte maintenant
vers un idéal créateur, un ordre digne de son nom, un ordre réel,
non plus fait de mots dénaturés, de verbalisme trempé de

4. Allusion à Jean Brillant, un héros du 22^e bataillon, qui avait reçu la Croix de Victoria pour son courage et sa bravoure durant la bataille d'Amiens, le 9 août 1918 (voir Joseph Chabolle, *Histoire du 22^e bataillon canadien-français*, Montréal, Éditions Chanteclerc, 1952, p. 357-361).

5. Au cours de la bataille de Salamine, qui se déroula le 27 ou le 28 septembre 480 av. J.-C., l'armée perse essuya une défaite décisive contre la flotte grecque; Eschyle en fit le récit dans sa tragédie *Les Perses*.

meurtres et de sang, mais éclairé, guidé, soutenu par la raison et l'amour.

75 Car ce que les hommes d'aujourd'hui sont appelés à préserver, c'est l'effort des siècles défunts vers plus de justice et de pitié. D'autres hommes qui furent jeunes, autrefois, avaient su édifier des œuvres pour le bien-être de leurs semblables. L'irruption des barbares, des bandits scientifiques, menace dans leurs réalisations
80 les plus audacieuses ces travaux laborieusement élevés au cours des siècles et ceux de l'âge moderne, arrachés à l'égoïsme, à l'incurie : ces chefs-d'œuvre de restauration sociale où la pauvreté et la faiblesse semblaient, comme dans leur lit, bercées.

Cités ouvrières qui étaient les jouets de l'air, les orgueils de la misère, jardins hospitalisant tant de souffrances jusque-là sans remède, tant d'hommes pâlis par le malheur et l'infortune. On sait ce que la volonté de puissance a anéanti sur cette terre scandinave où le bonheur humain avait construit ses églises.

Partout le monstre cherche à établir sa domination en détruisant les réalisations de la foi et de la solidarité. Ce n'est donc pas seulement les témoignages fameux des génies du passé, ces cathédrales, ces hôtels de ville, ces bibliothèques que les vandales ont démolis, mais des créations plus récentes, des monuments de la pitié et du progrès social. Voilà ce qu'était l'ordre presque déjà
90 réalisé. Il n'est certes pas dans ces pièges de fer, inventés pour une autre possession du monde, un ordre dit nouveau, rétablissant l'esclavage antique avec ses cliquetis d'acier, ses chemises de soufre, ses parachutistes suspendus à des arbres de neige laissant tomber leurs fruits homicides.

100 N'est-ce pas émerveillement pour l'esprit et grande leçon de courage que cette adhésion des nôtres à une cause dont ils ne connaissent que les toutes premières raisons? Cette cause entr'aperçue, ils l'ont épousée. Elle fut, cependant, assez claire pour leur inspirer des actes décisifs : l'abandon temporaire de leur situation, le sacrifice de leurs aises, l'entrée dans une discipline qui leur était inconnue, un adieu à un ciel aimé, à des
105

80 I,II cours de siècles 81 I,II moderne arrachés 82 I,II incurie, ces 85 I jusque là 92 II ville, des bibliothèques 103 II cependant, assez claire 104 I,II décisifs, l'abandon

êtres chers, à cette terre dont ils sont les enfants et qui les avait nourris de sa sève, de son amour. Mais c'est tout cela qu'ils emportent avec eux, c'est à tout cela qu'ils vont permettre de se maintenir aujourd'hui, demain, dans l'avenir.

110

Les fils de ceux qui créèrent le Canada vont combattre pour qu'il existe encore. Ils vont lui donner, par le fer et la flamme, droit de cité en Europe, mère des peuples, des villes, des empires. Ils vont soutenir cette Europe mise en péril par les barbares et sans laquelle les autres peuples de la terre ne pourraient plus être ce qu'ils sont.

115

L'idéologie naziste s'attaque aux principes mêmes des sociétés, instituant sous les fusées de l'arbitraire un régime chimérique dont les bases plongent dans le néant. Raisons d'État, raisons juridiques, droits des peuples au libre examen, à penser, prier, écrire, comprendre, ne sont plus, grâce à elle, qu'une poussière sans figure. Et n'a-t-on pas tenté de faire mourir l'espérance elle-même? Heureusement, des hommes se sont levés qui n'ont pas voulu de cet assassinat, des hommes ont surgi et se sont entraînés pour sauvegarder non seulement la vie physique des peuples, mais la prière et la pensée.

120

125

Ces hommes, ce sont eux, ce sont les nôtres, ceux qui sont partis ou vont partir.

Patrie, quand ils reviendront de la croisade, tu les reconnaîtras entre mille.

130

Ils n'auront pas démérité de ta tendresse et ils seront la parure de ton front, les bijoux de ta couronne. Tu aimeras à les montrer aux autres nations comme des élus qui, s'étant courbés sous la nécessité et ses lois, ont arraché l'Europe et eux-mêmes à l'esclavage. Et ces élus, sans prétention, se pourront comparer à la lumière. Car ce seront là les types véritables d'un ordre nouveau, les vainqueurs du mensonge et de la honte, les sauveurs de l'empire de la justice et de la liberté.

135

Patrie, dans le frémissement de ton orgueil, tu montreras ces fils à toute la terre.

140

Leur grandeur brillera comme des étoiles naissantes dans un ciel lavé de toutes les souillures. Ils seront joyeux, tristes ou mutilés, mais leur mal se sera affronté avec les grands maux en train de perdre une humanité désespérée qu'ils auront enfin
 145 affranchie. Ils auront grandi pour ta gloire, ces cheveu-légers de l'héroïsme, ces lanciers devant l'hérésie et l'autocratie, enrichis de leurs blessures, ayant été un moment de la conscience humaine, assurant sa durée parmi l'écroulement de tant de choses périssables.

150 Ils auront nettoyé l'atmosphère de tous les égoïsmes et de toutes les laideurs. Ils offriront à la contemplation des leurs des fronts d'airain, s'étant mesurés avec la mort.

Patrie, tu les reconnaîtras entre mille, ces modernes Jasons qui auront aboli le règne du crime et refait pour l'intelligence et la
 155 démocratie une histoire toute neuve, toute chaude, dépassant en prodiges celle qui fut déjà écrite.

L'homme du futur feuillettera, étonné, ces récits de couleur et de haute lice, faisant pâlir les manuscrits connus, les annales polluées.

160 Gesta Dei⁶ de la seconde France, je vous sens battre dans les feuillets d'un livre immortel. Car toi qui fondas un royaume convoité où le soleil n'a pas encore dormi, toi sur qui repose l'espoir de tant d'opprimés, Angleterre suspendue aux créneaux des tours, criblée de meurtrissures, tenace, impérieuse aiglonne,
 165 nos soldats te tiennent serrée dans leurs bras pour empêcher que tu ne sombres dans la mer. Et c'est pour toi également — j'ai gardé ce secret jusqu'ici — France intemporelle, France de nos berceaux et de nos rêves, c'est pour toi que nos soldats auront tout laissé et pris l'arme vengeresse. À l'heure dite, ils
 170 t'arracheront à l'étreinte du loup-cervier, aux stratégies des félons. Ils te restitueront à la vie véritable, à l'extase de la liberté.

6. Allusion aux *Gesta Dei per Francos* (les œuvres de Dieu par les Francs), recueil de chroniques et de documents relatifs aux croisades, attribué à Guibert de Nogent (entre 1104 et 1108).

145 III ces *chevaux-légers* <corrigé d'après l'usage> de 152 I,II d'airain s'étant 157 II couleur de 161 I,II Car, toi 163 II Angleterre, suspendue

... France première, France de Gaulle et toute la France, sur l'espallier du mur de Vincennes, couvert de grappes de sang⁷, le vent à pas de velours, comme pour un vol sacré, le vent qui passe sur tes plaines et descend des montagnes, cueille dans les plis de son manteau la semence des martyrs. 175

Tu renaîs déjà, France première, les martyrs vont t'assiéger dans quelque temps pour ta libération et ton salut.

Canada, volontaire de la démocratie et du droit, ton rôle se précise alors, s'élargit de l'Atlantique au Pacifique. Ta frontière s'est déplacée, s'étend jusqu'à l'Europe et va se fixer quelque part à Douvres⁸ et plus loin encore. Unissant toutes tes énergies et tes ressources, l'honneur de combattre et de vaincre n'est-il pas devenu ta passion quotidienne, l'ennemi t'ayant marqué dans ses calculs pour une gigantesque dépradation? 180 185

Et tu vengeras la face de Dieu outragé, restaureras les vérités civilisatrices. Tu feras rentrer dans l'ombre ces suppôts des ténèbres et de la tyrannie, afin de ressaisir cet empire du monde promis aux hommes du soleil, de la justice et de la foi.

7. Le donjon du château de Vincennes est entouré d'une enceinte fortifiée qui a son propre fossé. La base des murs présente un talus maçonné où plusieurs soldats furent fusillés au cours de la guerre de 1914-1918.

8. Située au sud-est de l'Angleterre, sur le Pas de Calais, la ville portuaire de Douvres, servant de relais entre la France, la Belgique et les Pays-Bas, joua un grand rôle pendant la Première Guerre mondiale.

Page laissée blanche

APPENDICES

I

Autres proses et poèmes de Marcel Dugas

POUR LE CLOÎTRE¹

La fumée grise s'échappe à flots du train en partance... Le jour, achevant sa carrière, se revêt des splendeurs royales du couchant; des jubilations infinies, mêlées de suaves parfums, s'épanchent de cette terre, tant de fois foulée par celui qui va partir. Sur toute chose, Dieu a semé, pour ainsi dire, des parcelles de sa beauté divine et le ciel, moire azurée étendue à l'infini, a des profondeurs de pureté et de calme, qui font rêver à des rivages où la douleur humaine est absente. Ironie des choses! La nature offre partout le spectacle d'une vie intense: c'est l'épanouissement des fleurs; le chant éternel des oiseaux sous un ciel prodigue de rayons. Tout respandit, tout chante, aime et rit. Pourtant la douleur est dans les âmes, pourtant l'herbe a des frissons, le vent des soupirs. Là-bas, estompant l'horizon de leur masse imposante, majestueux et sombres, les noirs sapins portent comme un reflet de tristesse qui oppresse les cœurs. Mystérieuse harmonie de la nature avec l'âme accablée de douleur et pressée de toutes parts par la mélancolie des adieux.

1. Celui qui n'oubliera pas (pseud.), «Pour le cloître», *L'Étoile du Nord*, [Joliette], 9 août 1906, p. 1.

Immobile, toute pâlie, sous ses vêtements de deuil, une femme, une mère, presse sur sa poitrine son fils adoré. Elle ne peut se détacher de ses bras, elle veut retenir jusqu'à la minute suprême le fils de son âme, là, sur son cœur. Hélas! il faut se séparer; l'heure du départ vient de sonner. Parents et amis saluent une dernière fois celui qui s'en va.

Je sais une âme de jeune fille, qui, dans la foule, s'est déchirée. La pauvre enfant a rencontré les yeux d'Adolphe et son regard lui entre dans l'âme comme un regret, comme une lame acérée et fine. Adieu, le passé se brise, adieu, jeunesse. Adieu, amitié douce et sainte qui avait embaumé deux vies et créé entre deux âmes sœurs un lien sacré que la destinée cruelle vient de briser!

Et toi, pauvre femme, qui cherches à étouffer tes sanglots dans ton mouchoir, laisse-les éclater; donne libre cours à ta douleur, pauvre mère. Pleure, je comprends tes larmes! Tu n'avais qu'un fils et Dieu te le demande; maintenant tu seras seule. Pleure, ce ne sont pas des larmes de faiblesse, c'est le sang de ton âme qui coule par tes yeux. Pleure: jadis, à Béthanie, Jésus a pleuré. Pleure, mais regarde bien, pauvre mère, ce train qui emporte ton fils, regarde jusqu'à la dernière minute, suis bien la silhouette fuyante de ton Adolphe, qui s'efface là-bas... pour jamais... peut-être...

Cette main qui s'agite et qui n'est plus, hélas, qu'un point imperceptible, c'est encore lui, c'est encore quelque chose de l'être aimé; embrasse-la par la pensée, cette main que tu couvrais de baisers qui ne savaient plus finir, quand, jadis, tu le berçais sur tes genoux maternels; cette main encore chaude de tes caresses et de ton amour, qui va châtier son corps, devenir l'instrument de sa grandeur morale et faire de ton fils plus qu'un héros, — il l'est déjà — mais un martyr. Élève aussi ton regard... jusqu'au ciel et que le ciel parle à ton âme des devoirs éternels.

Mon bien cher Adolphe, je me sens envahi par une émotion indicible, la plume tremble dans mes doigts, au moment de prononcer les paroles de l'adieu. Et comment en serait-il autrement? Nous nous connaissions si bien, nous avions grandi côte à côte, de bonne heure, nous avions appris à nous aimer;

ensemble nous avons respiré les brises parfumées de la terre natale. Sur les bancs de l'école, nous épelions les mêmes lettres; au collège, nous nous retrouvâmes et toujours notre amitié fut constante et sereine.

Il reste, dans ce village paisible: terre d'amour, de tendresse et de foi, sol du souvenir maintenant; pour toi, il reste, épars ça et là, des lambeaux de ton âme généreuse et grande.

Cher ami, je garderai éternellement dans mon esprit et dans mon cœur le souvenir des derniers jours passés avec toi, de cette soirée inoubliable où nos cœurs se sont ouverts entièrement, dans l'abandon d'une affection sainte et pure. La nature était idéalement belle, t'en souviens-tu? C'était bien l'heure des épanchements, l'heure des larmes, des promesses et de la prière!

Majestueux silences, bruits mélodieux, feuilles tremblantes, frissons d'ailes, voix divines, visions indécises sous les molles clartés de la lune, ciel étoilé.

..... Aviez-vous donc une âme

Qui s'attachait à notre âme et la forçait d'aimer?

Adieu, pauvre ami, frère de mon âme. Au milieu des joies douces d'une longue abnégation, pionnier de l'Évangile, penseur ou savant, en évoquant ton passé heureux, souviens-toi, souviens-toi toujours du pauvre lutteur de la plaine qui a écrit ces lignes.

PETIT DRAME HÉROÏ-COMIQUE¹

«J'ai lu chez un conteur de fables...»

J'ai lu, dis-je, dans un bouquin aux feuillets de rouille, que «la vie si pleine de corvées doit être consolée, vivifiée par quelque pensée d'en haut, par le rayon qui tombe dans la cellule des solitaires, par le rire et les comédies de Palais».

Cela m'a fait rêver, et l'ambitieuse pensée d'amener un sourire sur les lèvres de ceux qui sont sur le point de mourir sans avoir ri s'est logée dans mon pauvre crâne, n'en voulant plus sortir. J'écris donc aujourd'hui pour ces hommes graves... graves, dont parle Coquelin, et je prie le reste de l'humanité de faire prou de ma prose.

* * *

De temps immémorial, les sténographes sont en guerre, et le conflit a pris une tournure encore plus intéressante depuis que l'élément féminin veut avoir ses franches coudées dans ce petit monde. C'est qu'il est terrible, le Jupon, lorsqu'il se met en tête de faire du bruit et d'en faire faire aux autres!

* * *

Dix heures et quart, la Cour vient d'ouvrir sa séance. Il vous fait un soleil qui baigne les stalles de rayons; dans la lumière

1. Roger Lassalle (pseud.), «Petit drame héroï-comique», *Le Nationaliste*, 21 avril 1907, p. 3.

dorée, une folie d'atomes dansent, folichonnent, se tordent, s'entrechoquent sans vouloir jamais, ce semble, arrêter leur vol éternel. Cependant, on éprouve je ne sais quel malaise qui fait présager de la tempête. Il y a de la poudre dans le firmament judiciaire. On cherche et on ne trouve pas, ou on trouve mal. M. le juge, lui, est tout à fait serein et ne partage pas du tout l'impatience fiévreuse de ceux qui l'entourent: c'est un des privilèges de la magistrature, de savoir porter le fardeau du jour avec de la haute sérénité et un stoïcisme plein de grandeur.

Ce juge à la chevelure blanche, aux bons gros yeux qui brillent, et aux lèvres d'où la pensée doit sortir majestueusement, pleine de sens et d'équité, fait songer à ce magistrat aimable et indulgent dont je lisais l'histoire au temps où je croquais goulûment les prunes vertes dérobées à la vieille Sophie...

Mademoiselle Caroline, sténographe des plus haut encornés, achève d'appointer son crayon, quand Essofled, autre sténographe, aux longues jambes flageolantes, à la figure rébarbative et aux yeux qui, enfoncés sous d'épais sourcils, ne se posent jamais, surgit sur le seuil de la porte. Corsé dans sa redingote gris verdâtre, très grand, il donne l'illusion assez fidèle d'un géant dégénéré.

L'avocat X avait retenu les services d'Essofled, mais Mademoiselle Caroline, arrivée dès l'aube dans les couloirs, avait fait oublier Essofled, et l'avocat avait accepté les services du sténographe féminin.

Essofled, lésé dans ses droits, use d'abord de procédés sentimentaux et prie aimablement Mademoiselle Caroline de lui donner la place. Mais elle ne veut rien entendre et, se tournant, elle le terrasse par une recrudescence de regards indignés.

En voilà une qui mouille rarement ses bottines dans la mousse; la «Marseillaise» de l'amour n'a jamais dû soulever sa lèvre rose. Ce doit être une production tardive de l'ancien régime. Une âme moyenâgeuse, quoi!

Cependant, notre héros ne se tient pas pour battu, et, tout soupirant, il souffle dans l'oreille de la jeune fille: «Vous êtes un ange.» Alors, se cramponnant à son fauteuil, la figure contractée,

Mademoiselle Caroline s'écrie, avec des airs de puritaine de la fière Albion : « Monsieur, laissez-moi, je hais les hommes et leurs mystères. » C'est fini. Essofled brûle ses galères d'amour et, de toute sa hauteur, se dresse terrifiant, tandis qu'un nuage de colère lui monte au front. Il menace, elle se moque. Un feu de peloton d'injures éclate de part et d'autre. Tout le vocabulaire boulevardier y passe. L'ange a perdu ses ailes et le soupirant est devenu démon. Essofled donne un dernier coup de bélier à cette muraille de résistance féminine, mais point de brèche possible. « Cédez-moi la place », grommelle-t-il, au comble de la rage. « Non, non, mille fois non », glapit Mademoiselle Caro, qui se tient solidement boulonnée à son siège. Le juge, qui vient de s'apercevoir du conflit, lève la main pour imposer silence, notre homme aux abois, voulant à tout prix emporter la place, s'effondre prosaïquement sur les genoux de Mademoiselle Caro, qui verse des torrents de larmes et pousse des cris perçants. Le soleil s'obscurcit. Thémis offusquée se couvre la face de ses deux mains et le tricorne du juge irrité et pâle se soulève de deux pouces. Les trois poils blancs de la calvitie du vieux crieur se dressent tout droits, frémissants d'indignation. M. Bégin, présent à l'audience, se signe et se prosterne. Un avocat monté sur les échasses de l'éloquence athénienne s'écrie fulgurant : « Foudres du ciel, écrasez ce malotru ! » Un autre perd sa manchette. Maître Saponi essaye de moudre sur ses lèvres des paroles qui ne viennent pas et bave affreusement sur son faux col, cependant qu'un troisième pile sur les pieds de Maître François, qui laisse échapper un juron de race.

Et comme s'il n'était pas assez des vivants pour châtier le coupable, le ciel descend sur la terre.

L'ombre chevelue de Molière, en quête d'émotions posthumes, glisse sur la muraille avec des grimaces de dégoût. Boileau, rageur, secoue sa perruque poudrée sur l'épaule d'un spectateur, et proteste au nom de la galanterie classique. Toujours enfant terrible, Victor Hugo, trouvant l'escapade fort romantique, ricane et se frotte les mains d'aise. Lamartine, environné de gazes nimbées de soleil couchant, s'en afflige et dit à Byron mélancolique que les Elvires doivent avoir déserté à tout jamais la terre, puisque l'on ose, en plein vingtième siècle, sous le soleil

de la liberté triomphante, infliger à une femme un si colossal affront.

Depuis longtemps déjà, l'avocat du diable, en voyant tous ces saints, a pris la fuite, renversant les chaises sur son passage. Les mânes de tous les féminaux des siècles passés emplissent la salle, et fixent d'un œil courroucé ce criminel de lèse-galanterie. Toute la race des chevaliers bardés de fer, les ménestrels et les troubadours avec leur guitare brisée, s'avancent pour marquer d'un stigmate ineffaçable le front de ce saligot.

Voilà les grands jurisconsultes qui apparaissent: Michel L'Hôpital bariolé d'ordonnances, et Cochin, et Chopin, portant sous bras des parchemins fanés, traînent lourdement leurs pas vieillis; le vieux Malesherbes, Tronchet, Desèze, bras dessus, bras dessous, répètent en chœur: «Essofled, nous te citons au tribunal de l'histoire.» Ils y sont tous, et D'Aguesseau, qui a toujours aimé les hauteurs, se campe sur la tête de l'huissier, et de là, foudroie de son œil d'aigle ce criminel de lèse-magistrature.

Puis, peu à peu, les ombres retournent au royaume de l'Élysée.

C'est l'heure des jugements de la terre. Son Honneur chasse de la Cour le désormais célèbre sténographe et le condamne à la retraite pendant quinze jours.

Ainsi finit ce petit drame de Cour, authentique en tout point, l'un, sans doute, des plus typiques qui se soient déroulés au Palais dans nos temps modernes.

JUIN¹

..... La nuit sur la pelouse
Balance le zéphyr dans son voile odorant;
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée,
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux;
Ce soir, tout va fleurir; l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure.

Ces beaux vers me venaient sans cesse sur les lèvres, durant une promenade solitaire dans un quartier isolé où j'abandonnais mes pas. Délicieusement ému, j'écoutais en rêvant le chœur aérien des harmonies printanières qui chantaient dans la sérénité du soir. La brise qui ce matin me baisa au front était douce, douce comme une caresse de mère. Enfin le printemps, trop tardif cette année, nous revenait de son long exil. Mai n'avait pas été le printemps. Aussi quel soupir de soulagement dilate les poitrines à cette nouvelle: Morte la saison froide! La grande voûte du ciel, extrêmement pure, qui s'ouvre au-dessus des toits des grands édifices, des flèches d'églises et de la foule humaine courant à ses plaisirs, laisse tomber sur les choses une poussière dorée, un rayonnement qui met un peu de rêve sur chaque brin d'herbe et aux fleurettes du chemin. Des battements d'ailes qui bruissent se

1. Roger Lasalle (pseud.), «Juin», *Le Nationaliste*, 9 juin 1907, p. 2.

soulèvent, retombent, se frappent, font des taches sombres sur l'horizon vermeil. On ne voit plus les arbres tendre aux astres des branches laides et dépouillées; une dentelle verte a caché le cynisme de leurs bras nus. De légers nuages bordés de lumière, qui passent lentement sur l'azur d'un bleu profond, formant des îles diaphanes, donnent à songer un peu à des gondoles immaculées. Vers les lointains infinis, le vent les pousse. Premier baiser de la vie terrestre, c'est toi qu'il emporte dans les mille plis de ses ondes avec le parfum et le tressaillement des choses, tandis que le dieu Printemps, secouant dans l'espace éclairé un pan de sa tunique pourpre, jette ici et là, en pluie mystérieuse, les grains et les germes qui demain feront éclater sur le sol des milliers de vies. Par-ci, par-là, de jeunes pousses dressent la tête et jasant sous le ciel du Bon Dieu. De toutes parts la vie commence à sourdre de la terre. Les jacinthes et les tulipes s'épanouissent, avec leur haute allure, sur leurs frêles tiges. L'herbe a des senteurs exquises, et de la terre qui s'abreuve de la fraîche rosée, des aurores, montent de douces exhalaisons mêlées de jubilations infinies. Dans l'atmosphère, l'on croirait voir flotter des lueurs échappées de l'Éden, et au cœur de tous les objets de la création gît comme une parcelle de la beauté divine. Enveloppés par ce décor trépidant de renouveau, par cette levée folle, universelle, de verdure, d'arbres et de fleurs, majestueusement des vols d'oiseaux se traînent sur les immenses étendues du ciel; pendant que dans l'irradiation solaire une myriade d'abeilles pétulantes se poursuivent, se taquinent à n'en vouloir plus finir. Les buissons creux, se chargeant de feuilles nouvelles, commencent à se faire hospitaliers aux oiseaux en amour. Ô frais bouquets de pruniers et de cerisiers, vous êtes comme les couronnes des blanches épousées!

Avec les passereaux qui voltigent dans la nue, «un cahier de romances sous leurs ailes», les musiques ambulantes ont fait leur apparition. Rien n'est plus touchant que de voir ces jeunes filles de la brune Italie, presque toujours tristes quand elles ne paraissent pas souffrir, portant relevée sur la nuque la capeline orientale aux tons criards, tendre leur escarcelle de droite à gauche, implorant la charité de celui qui passe. L'autre jour j'en ai vu une qui était fort belle; vraiment elle avait l'air d'une

princesse déchue; ses traits fiers avaient un je ne sais quoi de distingué, ses lèvres étaient serrées dans un plissement d'angoisse, et des larmes mouillaient ses grandes prunelles couleur de mer sombre. Longtemps, longtemps, je suis resté rêveur. Pauvre fille d'Italie, ah! je t'ai remerciée en moi-même pour cet air apporté de la Patrie, que tu faisais vibrer dans le jour calme et radieux. Cet écho de la grande musique italienne me rappelait avec une douce persistance ce que sont tes compatriotes, peuple artiste par excellence, musicien jusqu'aux moelles, qui, depuis des siècles, consacre ses énergies et la flamme de son âme à la vie de la pensée et de l'art. Et je saluais en toi, pauvre exilée, l'image, le génie de la race.

«Pitié des crapauds, des couleuvres et des génisses», clamait Hugo, dans un accès de maladive et grotesque compassion. Non, mais pitié pour la pauvrete qui, dans l'immobilité grandiose et saisissante des après-midis d'été, envoie à vos oreilles, ô passants! une caresse musicale.

* * *

Vraiment c'est un charme que cette magnificence de jours pleins de soleil. Il n'est pas jusqu'aux bouquets de verdure qui fleurissent aux balcons, où les jeunes filles, plongées dans une douce rêverie, laissent couler les heures; les rêves, les espoirs, germent en touffes dans les âmes humaines. Il semble que dans cette atmosphère de pureté, dans cet air nouveau où flotte pour ainsi dire l'âme du Canada, il semble que l'on respire plus à l'aise. On se prend à de nouvelles illusions et l'on dirait que la douleur va se taire dans les âmes. Sur la figure du riche comme sur le front pâle du pauvre, la contemplation ravie du déploiement des beautés printanières amène un rayon de bonheur; la douceur et la poésie des êtres se reflètent sur leur physionomie heureuse. La souffrance est morte; elle n'est plus l'hôte de la terre, et la vie ne sera désormais qu'un long chant d'espérance, d'amour, de réalités enivrantes, car tout parle d'aimer, de croire, de vivre!

Ah, oui! ces lilas qui embaument ta chambrette, pauvre jeune homme, sont comme ta jeunesse, éternels! Les divins oiseaux qui modulent leurs cantates à ton oreille auront toujours pour toi ces

chants adorés; ces trilles d'harmonieuse tendresse, et le songe que, fiévreux, tourmenté de crainte, las d'insomnie, tu poursuivais cet hiver, le front collé aux vitres froides de la croisée en givre, va se réaliser demain. As-tu rêvé à la gloire? eh bien, elle va se poser sur ton front. As-tu rêvé de devenir poète? dors en paix, tu te réveilleras roi de la poésie. As-tu rêvé aux honneurs, au nid capitonné de soie rose et de tendresse impérissable? le printemps t'apporte tout cela. As-tu conçu le rêve de faire germer sous tes pas une moisson d'enthousiasmes, de sourires flatteurs, d'être la gloire de ton pays, l'honneur de ta race? «*Tu Marcellus eris!*»

* * *

La voix du présent se brise, et la musique attristée des souvenirs s'élève dans mon âme. J'envoie au-delà de la terre une pensée à celui qui a tant aimé la nature et qui, avant de mourir, avait demandé que, durant son agonie, un rayon de soleil le caresse de sa douce chaleur. Hélas! il ne reverra plus les printemps de la terre, les prairies de velours vert, la mousse fleurie qui lèche le tronc des vieux ormes entourant la maison paternelle. Il ne respirera plus le parfum des muguets et les lilas en fleurs, cultivés dans le petit parterre par une main pieuse. Il ne contempera plus les frondaisons d'or et les champs émaillés de marguerites. Jamais plus, près des buis ombreux, le regard levé vers le ciel, il ne récitera le sonnet de Rancé sur l'Éternité, et les pétales de roses ne serviront plus de signets à ses bréviaires en deuil. Jamais il n'entendra, dans la poésie des heures qui agonisent, les hirondelles chanter à travers les clochers de «son» église, et au milieu du grandiose et solennel silence des nuits sereines, il ne sanglotera plus en voyant la lune glisser en pleurant sur les talus austères des tombes aimées. Non, mais d'autres — ceux qui gardent douloureusement sa mémoire — poursuivront le rêve intérieur de regret et de mélancolie qui emplissait son âme, jusqu'au jour où, dans la Maison du Père, ils s'aimeront dans l'Instant Éternel.

LE RETOUR D'UNE OMBRE¹

*Pour Albinella Pezzoli,
sfinge dolorosa.*

Nous croyons avoir fermé pour toujours les portes sur les fantômes des années qui viennent de s'éteindre. Et afin que toutes les choses dont est composée la vie d'hier adoptent l'attitude glacée de ce qui n'est plus, nous élevons des monuments de granit sombre sur les routes parcourues et dans le cimetière de nos pensées. Semblables à des saules pleureurs, les palpitations de l'âme se mêlent et se fondent: bouquet éploré que baignent les fleurs se répandant autour des fosses muettes.

Nous avons promené le feu et la mort. Et le jeune homme qui meurt chaque jour, trop vite pourtant, nous l'avons forcé avant l'heure au sommeil des défunts, et le voilà qui dort, enroulé dans ce manteau d'ignominie tissé par nos mains tremblantes. Percée de mille traits, pauvre colombe éloquente, la sensibilité traîne ses ailes meurtries et dénudées. Il semble qu'elle se repaît des souffles qui flottent autour de la bouche de l'éphèbe, fleurie des blessures du silence. À demi morte, elle se soulève encore; une plainte sourde s'exhale. Elle ne consent pas à mourir; elle aura sa revanche contre la raison et les nerfs domptés...

1. Marcel Henry (pseud.), «Le retour d'une ombre», *L'Action*, 27 juillet 1912, p. 1.

* * *

Le jeune homme tressaille, s'éveille et reparaît au jour. Vainqueur de la mort, que vient-il accuser l'existence? Si du moins, pareil au héros de Shakespeare, il allait parler des choses à la façon d'un dieu. Mais la révélation des grands mystères ne jaillit pas de ses paroles. Il triomphe à peine du tombeau. La chevauchée des Ombres vient l'effleurer au front.

Son cœur est plein des cloches du passé. Il s'attarde à les écouter; jamais il n'a autant été repris par elles, et dans la nuit qui coule ses mystères autour des maisons et que seules troublent des plaintes d'airain, il devient un instrument qui éclate sous les coups du souvenir. Ce soir de juin tarde à mourir, et comme s'ils voulaient s'imprimer sur ses veines, les astres muets et cruels lancent leur jet glacial et meurtrier. Ils sont une des formes les plus hautes de l'infini: on les retrouve au bord des insomnies — témoins narquois, silencieux, qui contemplent nos fièvres et le travail de nos destructions...

* * *

J'accueille les leçons de la nuit avec le désir de me pénétrer de leur sagesse ou de la mélancolie majestueuse dont s'enveloppent les arbres, le firmament et la terre. Un groupe d'apparitions errent autour de ma table. Elles me prennent les mains, me rendent les étreintes finales que je leur donnais jadis, quand, logées dans un corps humain, elles abandonnaient la vie sans le savoir. Au milieu de toutes, j'aperçois l'image sacrée d'une petite femme, recouverte d'un voile léger que percent deux regards remplis d'angoisse; pudique et discrète dans la mort comme ici-bas, elle cherche à dérober ses blessures. Cette exilée garde ses traits terrestres. Le passage vers un autre séjour n'a pas fait descendre sur elle la vertu régénératrice de l'oubli. Je l'aime de la sorte, car elle est plus humaine, plus rapprochée de moi: je peux la croire encore vivante.

Ses pâleurs et ses désespoirs, accompagnés du désarroi tragique de la souffrance, lui composaient jadis un fantôme de beauté. Moderne Cléopâtre qui tendait au temps le fruit amer de

sa mélancolie. Que j'eusse désiré transformer tes larmes en diamants, et quand tu étouffais, ployer ton rein nerveux sur un bras fort et dont le contact t'aurait permis de vivre ! Je ne peux pas t'oublier, vierge attentive de ma couche, petite lectrice de romans que tu me faisais sucer avec la vie. Je te consacre mon insomnie ; prends-la ; brûle mon cœur du souffle de ton haleine et promène tes doigts pâles sur le désordre de mon cerveau.

Mais tu t'avances, tu vas me toucher. Je te supplie de rester là où tu es, dans le décor de rêves qu'amoureusement mon caprice mortuaire se plut à composer. Balance-toi ainsi devant mes yeux couverts de larmes, sois insaisissable comme ton existence et ces petites chimères d'or qui s'appuyaient un instant, le soir, sur tes poignets veinés de bleu, et qui s'en allaient se perdre à travers les gouffres de la nuit. Ainsi, tu es toujours la sphinge immobile, à la poitrine défoncée, ne livrant qu'à demi son secret. Je compte tes rides et retourne les lambeaux saignants que les noirs vautours ont détachés de ton sein.

Tu murmures, tu veux parler ? Non, sois silencieuse. Que sert à tes lèvres fondues d'exprimer un reproche contre le destin ? Si le temps a battu en ton âme, semblable à une machine nerveuse qui ne s'arrête plus, il a atteint son expression suprême, car il a été dévorant. N'aperçois-tu pas, autour de toi, des formes qui n'ont pas su vivre et qui sont la honte du royaume des morts ? Que tu es belle ainsi, consumée par toi-même, fixée dans la mort et souveraine sous tes sensibilités innombrables.

Je ne te prête pas une âme de fantaisie, créée par la fièvre et les regrets. À revivre dans mon esprit et la chaleur passionnée de mon âme, tu n'emprunes pas une vertu indicible de mélancolie, des airs de vierge sublime et résignée : tel qu'il est, ton masque s'approche. Je vois ces yeux tristes comme des eaux pâles ; je vois cette bouche qui exprimait le dégoût et l'amour ; je ressens l'angoissante vérité de ton être, et ce geste de malédiction, venu de tes mains, je l'accueille et l'orne de mes baisers... Je suis sourd à tes désirs germés dans un autre monde. Aie la grandeur du silence au milieu de la floraison de tes martyres ! Pardonne à mon égoïsme, qui te veut déchirée toute par la roue de la destinée et dédaignante de te plaindre.

* * *

Je maudissais les hommes et moi-même, ta vision fut la douceur qui sauve. Mon cœur stérile vient de renaître et de vibrer en s'élançant vers toi. Je te salue, libératrice de la sécheresse ! De vaines pensées et des soucis vulgaires se déprennent de moi, tombent comme des liens brisés. La défroque sinistre du sarcasme et de l'orgueil taciturne glisse de mes épaules. Je me dresse dans la nudité de mon âme première et je tresse des hymnes à la gloire de la nuit, des forces et des douleurs humaines.

L'homme crucifié dans sa pensée et sa chair, ce corps à demi automate où la pensée se traînait, exsangue, privée de ce sang qui monte des racines, vivifie le sourire, les mots, l'ensemble des actes humains, fut donc un rêve mauvais qui se dissipe. Aimons que de la mort sorte l'éblouissement des résurrections. Désormais, je ne blasphèmerai plus devant la réalité, je verrai en elle non une ennemie, mais une faiseuse de beau. On l'accable de mépris souvent, on voudrait lui faire porter tout le poids de nos petites misères, on la maudit tout court d'être ce qu'elle est. Nous devrions la bénir ; elle nous révèle à nous-mêmes, elle nous apprend ce que nous sommes et ce que nous ne serons jamais. Que je serais injuste de ne pas la chanter, de ne pas reconnaître en elle la génératrice des plus solides pensées et des mouvements les plus certains de notre être affectif ! Abaissons à ses pieds le caprice de nos fantaisies ; brisons là, en signe d'hommage, cette fête du cynisme et du doute, traversée de gaîté folle, exagérée, et qui nous vouait à la banalité. Encore une fois, louons-la pour cette vertu qui peut jaillir de ce qu'elle a de méprisable...

* * *

Il a suffi à la sylphide de retomber dans l'imagination, et le cher vieil homme que j'ai tant aimé ressuscita. Dire que j'avais croisé les deux mains sur ses restes imaginaires ! Non, il n'était pas couché à jamais, frappé de néant. Je l'ai senti se glisser en moi, il habitait à nouveau mon cœur, ma tête, mes sens. J'ai réentendu sa voix qui passait sur ma langue et j'ai parlé, gémi, crié avec lui. Il n'est pas jusqu'aux larmes versées qui n'étaient parentes de celles de jadis, quand il me conduisait au bout du sentier et que

là, dépouillé, nu, sanglant, il m'arrachait des plaintes sous ses lanières. Il a revécu en moi et j'ai vécu en lui. Cher être de mon être, si prodigieusement capable de donner la souffrance et de la donner à ce point qu'elle se change en une sorte de félicité ! Je ne cherche pas en ce moment si tu es vilain, condamnable ; je te subis avec amour. Est-ce toi qu'il faut célébrer, ou le rêve qui t'a fait sortir de la tombe ?

* * *

Petite reine des Ombres, élue entre toutes à la garde de mon moi, je te bénis de me ressaisir en me dominant. En ce moment, tu me rénoves l'Univers ; il prend un autre sens, de se charger d'une poésie que je connaissais mal. Le cantique de la vie universelle s'avive sur mes lèvres, et cette musique s'accorde avec les chants intérieurs. Félicité double et qui règle le rythme de mes artères. Je voudrais qu'un cri d'amour soit digne de ta beauté, glorieuse malgré les pleurs inhumains qui veulent souiller le miroir de tes yeux. J'embrasse les cicatrices de ton flanc et m'enivre du sang qui y est resté.

* * *

Gloire de la mort, viens souvent, avec ton sourire, refaire mes bras lassés et mon cœur que tout déçoit !

P.-S. — Paul Fort vient d'être élu Prince des Poètes. Je transcris de *Nemours* cette charmante ballade :

SCEAU D'ARGENT, LYS ROYAL

Pur Nemours, sceau d'argent sur la page de France la plus noble, ou grand lys dans l'Île, ton destin n'est-il pas — blanche ville, âme d'un ciel perlin — d'apprendre à l'univers superbe l'élégance ?

Tes rues et tes maisons me ravissent le cœur ; enfin je vois des rues s'ouvrir juste assez larges pour qu'un chariot y croise une chaise à porteur et des maisons ne point cacher tous les nuages.

Élevées sagement pour la hauteur humaine, que j'aime tes maisons, ville vraiment hautaine ! Leur ombre au clair de l'aube, au soir au clair de lune, meurt dans un bleu silence à la moitié des rues.

Sceau de l'Île-de-France! ou bien grand lys royal qu'un doux peuple aux doigts blancs a déployé parfait, ici et point là, «pour l'honneur des Français qui sont l'honneur très pur du monde occidental».

Goûtez, mais goûtez donc!

PRÉAMBULE¹

Sur la fuite du temps, exhaussons cette pathétique figure, capable de sustenter les admirations ou de faire jaillir nos miséricordes.

Que les feux du verbe l'illuminent sur nos rives vierges encore de figurations rares, et qu'elles commencent enfin de connaître les perversions incomparables du génie.

Poète sacré par tous les délires, qu'il se fixe dans nos mémoires, lui qui fut l'âme d'une époque, le créateur de formes qui n'ont pas épuisé leur fécondante richesse.

Nous voulons allumer autour de son front sculpté par la douleur, la volupté et la gloire, les feux de Bengale.

1. «Préambule», dans *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, Montréal, Marchand Frères, 1915, p. 5.

*Douches apaisantes*¹

LE DESTIN DU MONDE²

M. A. — Qu'est-ce que la vie?

M. B. — Qu'est-ce que la mort?

M. C. — Qu'est-ce que le désir?

M. D. — Qu'est-ce que l'amour?

M. E. — Qu'est-ce que la haine?

M. F. — Qu'est-ce que la tendresse?

M. G. — Qu'est-ce que la gloire?

M. H. — Qu'est-ce que la honte?

M. I. — Qu'est-ce que la vérité?

M. J. — Qu'est-ce que le mensonge?

M. K. — Qu'est-ce que la force?

M. L. — Qu'est-ce que la faiblesse?

1. Note de l'auteur: *Pour un cinéma où tout le monde parlerait à tue-tête, les spectateurs et les bonshommes et bonnes femmes du film, et où on finirait par n'entendre rien du tout, personne... désirer mourir.*

2. Le Rat (pseud.), «Douches apaisantes. Le destin du monde», *L'Action*, 8 mai 1915, p. 4.

Réponses

M. M. — Une chevauchée sur des sentiments innommables et des préjugés aussi vrais et aussi faux les uns que les autres.

M. N. — Un inconnu où l'on s'imagine qu'il sera, peut-être, possible d'aller croire, en se libérant d'exister sur une terre où toute croyance s'est abolie... mais qui n'est rien de cela, hélas!

M. O. — L'appel ébloui des sens et du cœur qui retombe sur lui-même comme mort.

M. P. — Quel sanglant rasoir!

M. Q. — Une saucisse à l'usage des épiciers, des marchands de cornichons, des grands généraux de la terre, et des possesseurs d'usines à la Krupp, à la Creusot et autres machines de meurtres collectifs et sociaux.

M. R. — Deux bras blessés qui se chargent de roses et se tendent dans la nuit et le jour.

M. S. — Madame de Staël disait superbement: «La gloire, c'est le deuil éclatant du bonheur.» Mais que de frais!... Écoutez celle-ci: «Une boule pour de très grands imbéciles et des crétins à graine d'immortalité.»

M. T. — Un préjugé bénin à l'usage des petits garçons et des petites filles qui n'ont pas encore eu quinze ans... et aussi des familles.

M. U. — Une réalité qui blesse et tue.

M. V. — Une réalité savante qui blesse et peut tuer (pour un musée de physiologie).

M. X. — Souvent une faiblesse barbare qui s'ignore, une lâcheté sous des panaches.

M. Y. — Parfois, un grand amour total qui se nourrit de solitude, s'est tu longtemps et doit mourir de s'être exprimé.

Messieurs Z. et W., professeurs d'énergie et produits de mauvaise culture allemande, ordonnent le silence et s'écrient l'un après l'autre:

M. Z. — Gueulent-ils, mais comme ils gueulent!

M. W. — Voulez-vous bien ne pas siffler tous ensemble !
Et, saisissant des grenades, ils mirent le feu au cinéma.
Et ainsi fut réglé le destin du monde.

LA PAIX¹

— La Paix! Elle est revenue. Et ce fut si inimaginable que les hommes qui s'étaient habitués à la guerre pendant quatre mortelles années lui ont fait un accueil guerrier. Elle les a surpris identiques à eux-mêmes, prêts aux folies et tentés fortement, d'ailleurs, par toute leur nature d'animaux faillibles. C'est que, dirait M. de La Palice, «la sagesse est difficile, et l'erreur, ou du moins ce qui est dit tel, est si aimable». Rendons hommage à ce brave homme. Il ne s'embarrasse pas de littérature: c'est un réaliste admirable qui ajuste ses mots et ses actes sur la réalité de ce qu'il voit, et de ce qui se passe.

La Paix est revenue!

Il eût été raisonnable de recevoir avec un air grave et contrit cette exilée qui rentrait, enfin, au bercail. N'avions-nous pas tout fait pour la chasser de nous-mêmes et des autres?

Qu'avons-nous vu? Une foule délirante qui semblait partir en guerre ou plutôt qui ressemblait, à ne pas s'y méprendre, à la foule de ceux qui s'en allaient mourir, en 1914, pour la paix (*sic*).

Pauvre Paix, si douloureuse, éclairée dans le lointain par l'incendie des villes et le malheur aux cent figures! Pauvre Paix qui traîne derrière elle les cadavres de dix millions de morts.

1. Montmertre (pseud.), «La Paix», *Le Nigog*, décembre 1918, p. 406-408.

Croyez-vous vraiment que nous lui avons fait une réception digne de son effroyable aventure?

Et si la paix, à force d'être trouble, chaotique, n'était pas la paix, mais tout simplement l'illusion que les hommes, tâchant à tromper leur destin, se sont fait d'elle à travers les âges et l'histoire?

Louée soit la femme qui, cet après-midi-là, agenouillée devant son Dieu, prononçait dans ses sanglots le nom de son enfant mort! Loué soit celui qui, dans son cabinet de travail, s'est refusé à cette démente et repassa en esprit l'histoire édifiante de l'homme!

Mais je ne fus pas ce sage qui se disait: «Rien de nouveau sous le soleil, ne te la fais pas»; je fus encore moins cette mère qui priait pour son fils mort.

La rue me prit dans son tourbillon et je me laissai faire par la rue. Avouerais-je, sans trop de honte, qu'à certains moments, grâce au tumulte, elle adopta les souriants aspects d'un charmant visage, facile aux tentations? Je me sentais — oh! maladie des images — un oiseau battu par l'orage et ne voulant pas résister. On est lâche; on est vite séduit; les embûches sont inévitables comme la guerre et la paix. Et la philosophie baisse vite ses armes devant un sourire tentateur: il ne s'est rencontré, hélas! que saint Thomas d'Aquin pour résister aux charbons ardents. Et le pacifisme revêt, quand nos maîtres décrètent la cessation des hostilités, les caractères des plus ordinaires faiblesses. Décidément les théories ne sont vraiment belles que lorsqu'on les rêve. Si vous marchez dans la rue, la sérénité ou l'idéal passent par de rudes épreuves. Faut-il gémir? Faut-il chanter? ainsi que le disait un sublime poète. À quoi bon tant de frais.

La Paix est revenue. Il est, malgré tout, bien consolant de songer que le nombre des fous, qui s'était accru dans des proportions désolantes, vont être empêchés de devenir plus fous qu'ils ne le sont maintenant et que, peut-être, certains escogriffes, jadis civilisés, cesseront d'être des brutes. Mais ne nous berçons pas de trop chimériques espoirs.

Novembre 1918

MOTS EN LIBERTÉ¹

Anniversaire

- L'indolente ardeur de l'été précoce se consume
Dans ce soir de mai à jamais ivre.
5 Il fait si beau que l'on oublie la mort
Et la guetteuse sournoise, cachée dans les plis de la route,
S'apprête à bondir.
Il y a tout ce que l'on peut imaginer d'étourdissement dans
l'espace dévoré par la vitesse. Ce quelque chose d'indéfinissable,
10 cette alliance du précaire et de la plénitude.
L'univers chavire dans les yeux et le sable doré crépite
d'étincelles.
La poussière elle-même est dressée comme un vol de lumière. Elle
dérobe les précipices, la plongée dans l'inconnu. Et la marche du
15 destin étouffe les mille petits bruits des âmes dilatées.

1. Persan (pseud.), «Mots en liberté. Anniversaire» [poème à la mémoire de Léo-Pol Morin, décédé le 30 mai 1941, dans un accident de la route], *Le Jour*, 30 mai 1942, p. 6.

VARIANTES: «Mots en liberté <titre rayé>. Pour la fin <ajouté à la main>. Léo-Pol Morin», dactylographie, non datée, 2 f. paginés, 20 cm x 25 cm, fonds privé.

1 <titre> [A Pour la fin R Mots en liberté] Léo-Pol Morin ///
L'indolente 3 l'été se 4-8 ivre. /// IL <...> BONDIR. <en capitales> /// Il
6 sournoise / cachée 6 route / s'apprête 8 d'étourdissement / dans 9
vitesse: / Ce 9 d'indéfinissable, / cette 10-14 plénitude. /// L'UNIVERS
<...> D'ÉTINCELLES. <en capitales> /// La 11 yeux / et 13 lumière. / Elle
14-17 l'inconnu. /// ET <...> GUIDER. <en capitales> /// Mais comme

Ce soleil qui va mourir, c'est le flambeau qui consent encore à guider, mais comme le cri de l'oiseau, le sentiment de la prudence, le soupçon du danger, il ne sert de rien.

Le jeu vers l'abîme est trop bien joué: il n'y aura pas d'erreurs qui sauvent, mais tête baissée dans la nuit de la mort, cet achoppement sans entrailles, et ces êtres écrasés. 20

Été, mortel été, descendant rafraîchi sur le front des humains,
Que traînes-tu dans tes filets sanglants?

Son col de lys broyé,

Plus tué que celui des colombes. 25

II

Glaïeuls et giroflées gisent sur ce tertre lointain

Où des genoux en rêves s'appuient.

La prière du souvenir s'exhale des lèvres.

Et ton ombre, légère et chantante, descend lentement dans mon cœur. 30

16 mourir, / c'est 18 danger, / il 18-22 rien. /// LE <...> ÉCRASÉS. <en capitales> /// Été 19 joué: / il 20 sauvent, / mais 20 mort! / cet 21 entrailles, / et 23 sanglants? /// SON <...> COLOMBES. <en capitales; fin de cette version> 24 broyé / plus

SAINT-DENYS GARNEAU¹

Prose

5

*Cet oiseau à la gorge d'or dont le chant
nouveau étonnait dans l'azur,*

*Qui donc nous l'a pris,
fermé ses yeux,
éteint son cœur?*

10

*Il a couru sur la grève comme le pélican;
il a approché son visage
d'halluciné près de l'eau froide.*

15

*« Ce soir, comme d'un cerf la fuite vers la source
Ne cesse qu'il ne tombe au milieu des roseaux,
Ma soif me vient abattre au bord même des eaux.*

*« Quelle perte en soi-même offre un si calme bleu,
L'âme jusqu'à périr, s'y penche pour un Dieu.
Quelle demande à l'onde, onde déserte et digne
Sur son lustre, du lisse effacement d'un cygne...*

1. Marcel Dugas, « Saint-Denys Garneau. Prose », *Le Canada*, 19 novembre 1943, p. 4.

VARIANTES : « Saint-Denys Garneau. Prose », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 2 f. non paginés, 20 cm x 25 cm ; signature autographe ; fonds privé.

« Ô présence pensive, son calme qui recueille
 Tout un sombre trésor de fables et de feuilles,
 Tu consommes en toi, leur perte solennelle
 Mais, sur la pureté de ta face éternelle,
 L'amour passe et périt². » 20

Il a approché son visage avide de cette eau grouillante de symboles, cette eau immortelle, receleuse de phantasmes.

Ne le dérangez plus: il est si profondément occupé³. Vous le 25
 voudriez, ce dérangement n'est même plus possible. Ce serait
 alors la résurrection; les dieux meurent maintenant et ne
 ressuscitent plus. Soyez pleins de soins, soulevez-vous avec
 lenteur, application, car vous ne devez pas conspirer pour qu'il 30
 vous livre, en ce suprême instant, le secret qu'il a toujours voulu
 taire. Que de ma bouche mortellement pâle ne s'échappe l'aveu
 qui serait une trahison de ses autres regards et jeux dans l'espace.
 Portez-le avec précaution, et seulement un instant, dans la
 demeure des hommes, car il faudra le restituer à la nature qui 35
 berce dans son sein les oiseaux morts.

Comme c'est curieux, il n'a pas demandé à boire. Heureusement, car les servantes sont mortes; elles n'apportent plus dans leur tablier le pollen des fleurs, ni dans des coupes la rosée

2. Note de l'auteur: *Paul Valéry*. Dugas cite les vers 2-4 et 55-58 de la partie I et 17-23 (en omettant les vers 19-20) de la partie II de «Fragments du Narcisse» (*Charmes*, dans Paul Valéry, *Œuvres*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1957, t. I, p. 122, 123, 126): «roseaux, [...] lieu! / L'âme, jusqu'à périr, s'y penche pour un Dieu / Qu'elle demande, onde déserte, et digne [...] recueilles [...] Tu consommes en toi leur perte solennelle; / Mais». Les divisions strophiques sont de Dugas.

3. Cf. «Ne me dérangez pas je suis profondément occupé» (Saint-Denys Garneau, «Le jeu», *Regards et jeux dans l'espace* [1937], dans *Œuvres*, édition critique par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 10).

28 soulevez-le avec 30 livre en 33 seulement [R un instant A quelques minutes], dans

du matin, pour apaiser les soifs d'outre-tombe⁴. Seuls, les saules
40 déversaient leurs «eaux vives» sur ce fantôme de lui-même⁵.

Il est mort seul, nu, sans phrases. Il les avait dites une fois pour
toutes, ces phrases sur lesquelles pâliront les exégètes de demain.
Quand on le trouva abîmé de dissolution, il ne restait plus que
son essence qui gagnait l'horizon, les grands espaces où règnent
45 les étoiles et les astres. Et les cœurs des humains qui se tenaient
auprès de lui pleuraient sur la mort de cet oiseau qui avait
abandonné la cage terrestre⁶.

Invisibles, durant cette évasion, ses créations l'entouraient et
son peuple de songes: cette problématique étoile⁷, ces mappes-
mondes refroidies, cette personne inconnue qui mettait, jadis, ses
50 pas dans les siens⁸. On peut croire que ce fut la cour secrète qui
l'accompagna jusqu'aux portes de l'infini.

Cet oiseau à la gorge d'or dont le chant nouveau ira frapper
les rives du futur,

55 *qui donc nous l'a pris,
fermé ses yeux,
éteint son cœur?*

4. Cf. «Un mort demande à boire»: [...] Or voilà toutes ses servantes en branle / Chacune avec un vase à chacune sa source / Pour apaiser la soif du maître [...] Celle-ci cueille au fond du jardin nocturne / Le pollen suave qui sourd des fleurs / [...] Alors la troisième et première des trois sœurs / S'empresse elle aussi dans les champs / [...] Elle ramasse au filet de son tablier d'or / Les gouttes lumineuses de la rosée matinale » (*ibid.*, p. 20-21).

5. Cf. «Saules»: «Les grands saules chantent / Mêlés au ciel / Et leurs feuillages sont des eaux vives / Dans le ciel » (*ibid.*, p. 17).

6. Cf. «Cage d'oiseau»: «Je suis une cage d'oiseau / Une cage d'os / Avec un oiseau / [...] Il ne pourra s'en aller / Qu'après avoir tout mangé / Mon cœur » (*ibid.*, p. 33-34).

7. Cf. «Faction»: «On a décidé de faire la nuit / Pour une petite étoile problématique » (*ibid.*, p. 27).

8. Cf. «Accompagnent»: «Je marche à côté de moi en joie / J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi » (*ibid.*, p. 34).

II

Au fil de l'heure

Textes attribués à Marcel Dugas¹

TOURBILLON DE VIE²

C'est juin et il neige.

Dans le ciel bleu flottent d'innombrables flocons blancs comme ceux que nous voyons l'hiver. Seulement, ils ne sont pas glacés, ils ne fondent pas lorsqu'ils tombent sur le sol brûlant, sur l'herbe verte et moelleuse ou sur la rivière étincelante.

Ce sont les liards qui jettent leurs graines, les grands liards qui bordent la berge et qui ombragent la route poussiéreuse et grise. L'air, l'espace infini, l'étendue illimitée sont remplis de germes qui tourbillonnent, de semences qui ne demandent qu'à se déposer en terre pour éclore. Éternellement féconde, la nature prodigue veut enfanter de la vie et elle sème à pleines mains.

Le ciel est bleu, sans nuages. Un souffle de vent détache la graine de l'arbre, une graine minuscule, plus petite qu'une tête d'épingle, enveloppée d'une légère substance cotonneuse comme un duvet, et l'emporte dans l'immensité du monde. On dirait des grains de neige.

1. Voir *supra*, Introduction, p. 45.

2. Anonyme, «Au fil de l'heure. Tourbillon de vie», *La Presse*, 15 juin 1920, p. 2.

Ces flocons blancs prennent leur vol dans l'air. Ils s'élèvent, glissent, s'ébattent, se croisent, se heurtent, se précipitent, voltigent, virevoltent comme la neige l'hiver dans la tempête. Certains planent un moment avant de s'élancer, puis filent à une vitesse vertigineuse et atteignent à des hauteurs infinies. D'autres montent immédiatement, semblent jaillir vers l'éther.

Dans le jour éclatant, le ciel bleu est plein de pâles étoiles, de petites étoiles blanches, à peine perceptibles, qui s'effacent, disparaissent dans les profondeurs de la voûte céleste.

D'autres flocons encore flottent comme indécis, puis plongent et vont s'abîmer, se noyer dans la rivière miroitante.

Les cieux sont vibrants de vie. C'est un jour de création.

L'on respire une atmosphère de désirs éperdus, exaspérés, de fièvre, de démence.

Des milliards et des milliards de graines nagent dans l'air limpide, cherchant le coin de terre où se déposer. C'est un frémissement d'embryons.

Et, toujours, la brise qui passe détache de nouveaux germes qui s'élancent et prennent leur vol.

C'est la vie aveugle qui veut devenir, ce sont des êtres qui veulent se réaliser...

Mais combien mourront avant d'avoir vécu? Combien resteront dans le néant?

La surface de la rivière est couverte de flocons blancs qui flottent tels des cadavres. Des multitudes d'autres sont tombés sur la route où ils seront écrasés, d'autres encore qui cherchaient un sol friable et frais n'ont rencontré que la pierre ou le roc, et d'autres ont échoué sur les clôtures, sont restés accrochés aux fils de fer barbelés, où le vent inlassablement les secoue.

Sur les champs, sur la route, sur les toits, sur la rivière, tombe lentement, doucement, telle la neige, la graine floconneuse des grands liards.

MARCHE FUNÈBRE¹

Tragique et noir, le soir tombe.

Et brusquement, dans le calme lourd, passe comme un gémissement étouffé dans les cimes des grands ormes.

À l'horizon, d'énormes nuages tumultueux et sombres s'entrechoquent, semblent vouloir escalader le ciel.

De nouveau, la plainte se fait entendre, lente, profonde, douloureuse. Une plainte déchirante qui va jusqu'au fond des entrailles.

Quelque part, là-bas, une femme aimée va mourir.

Les branches des grands ormes s'agitent désespérément comme des bras, des bras qui s'élèvent et s'abaissent avec fièvre et qui, impuissants, retombent tout le long du corps.

Là-haut, dans la cime touffue des ormes centenaires, passe la plainte angoissante. Leurs rameaux s'agitent comme des poings furieux qui se crispent et se tordent.

Et le désespoir gémit et hurle inlassablement.

Plus forte se fait entendre la plainte. C'est un cœur qui se brise.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Marche funèbre», *La Presse*, 7 juillet 1920, p. 2.

Un instant, le gémissement cesse. Les branches s'agitent longuement, lentement, comme pour éventer une figure à l'agonie.

Pendant quelques secondes, le silence se fait, un silence tragique, solennel.

Un souffle doux comme un dernier soupir passe dans l'air.

Une plainte immense, une plainte comme il n'en fut peut-être jamais poussée, emplit tout le soir.

Quelque part, là-bas, une femme aimée est morte.

Des yeux d'amour se sont fermés pour toujours.

Le gémissement reprend plus fort, plus profond, plus lamentable, plus véhément que jamais. Le désespoir éclate dans toute sa frénésie.

C'est comme un vomissement de blasphèmes et de malédictions, un rugissement de furieuses imprécations.

Des gouttes d'eau, lourdes comme des larmes, glissent sur les feuilles, tombent sur le sol. Elles ruissellent, et c'est comme si tous les pleurs de la terre coulaient en ce moment.

Un assourdissant fracas de tonnerre éclate. De fauves lueurs strient le firmament apocalyptique et un déluge s'abat sur la cime touffue des grands ormes qui gémissent dans le soir devenu plus noir.

Les arbres s'agitent tout entiers comme des poitrines secouées par des sanglots.

Ô morte lointaine, comme tu étais aimée !

Et la plainte gémit toujours dans la nuit qui succède au soir.

Maintenant, le calme s'est presque fait. La nuit infinie enveloppe le monde.

Les branches des grands ormes s'agitent faiblement comme des encensoirs, des encensoirs qui encenseraient la douce figure d'une morte aimée. De longs rameaux, comme de souples et mouvantes tentures de deuil, frémissent dans le mystère des ténèbres.

Et dans l'eau, le pâle reflet de la lune semble être la blanche figure de la morte qui, avant de descendre dans l'éternel tombeau, dresse vers l'amant lointain ses yeux encore extasiés d'amour.

*SUNT LACRYMÆ RERUM*¹

Le petit acacia est mort.

Planté à côté du perron, il balançait doucement, l'été, à la brise, des grappes rose pâle au-dessus du toit de la vieille maison blanche.

Le jour de notre arrivée, il était tout fleuri, tout pimpant. Gentiment, joyeusement, il agitait ses aigrettes délicatement teintées, comme pour nous accueillir, nous souhaiter la bienvenue. Il semblait tendre vers nous des bras de tendresse. En l'apercevant, une joie profonde était entrée en moi.

À cette heure, le petit acacia fleuri était comme l'enseigne du bonheur. Ses rameaux fins, droits, gonflés de sève, dressaient vers l'azur, vers le soleil, leurs grappes rose pâle.

Pendant des jours et des jours, il nous tint sous la magie de son charme et de sa grâce.

Et maintenant, le petit acacia est mort.

Je n'avais pas remarqué tout d'abord que le tronc était tout piqué de trous de vers et de larves. Il en était pourtant ainsi. De patients et persévérants destructeurs avaient, de leurs vrilles acérées et silencieuses, percé et perforé l'arbuste, l'avaient rongé jusqu'au cœur, lui avaient infligé des douzaines de blessures à

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Sunt lacrymæ rerum», *La Presse*, 9 juillet 1920, p. 2.

peine perceptibles, mais mortelles. Depuis longtemps, le petit acacia se mourait. Même, il y a deux ans, on l'avait amputé de son principal rameau, et la mince tige qui, le jour de notre arrivée, balançait un bouquet rose pâle au-dessus du toit de la vieille maison blanche, n'était qu'une repousse.

L'arbre a fleuri cet été, mais il était frappé à mort, condamné.

Au printemps, sous la poussée des forces de la terre, la sève avait jailli des racines et était montée jusqu'aux fines branches là-haut. Comme par une suprême coquetterie, l'acacia s'était couronné de feuilles et de fleurs, mais ce dernier effort avait épuisé sa vitalité et il a succombé au mal implacable. Peu après sa floraison, il avait commencé à se dessécher. Chaque jour, il dépérissait davantage. Dans ces temps derniers, je le sentais à l'agonie.

Cet après-midi, lorsque je suis arrivé, l'oncle Moïse, sa hache à la main, était en train d'abattre le petit acacia qui, le jour de notre arrivée, nous avait accueillis de ses aigrettes rose pâle.

Le cœur m'a manqué et je me suis enfui, mais en m'éloignant, j'ai entendu un sourd bruit de chute et de branches sèches qui se brisent.

Le petit acacia qui, au seuil de la vieille maison blanche, était comme le visible symbole du bonheur est mort. Il me semble que c'est comme le lumineux sourire d'une figure chère qui s'est éteint à jamais.

Et je sens en moi un deuil profond qui pleure.

L'OUBLI¹

*Le pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours;
Nous n'avons pas même assez d'âme
Pour aimer et souffrir toujours*
.....
.....

Souvenir qui me fus si longtemps douloureux, viens! Sans émoi, je t'appelle aujourd'hui, et, de mes mains apaisées, je veux te dépouiller de ton vêtement d'amertume.

Je ne sais plus depuis combien de jours ta présence rendait mon âme mauvaise, mais voilà que je la sens aujourd'hui singulièrement sereine et, pris d'inquiétude, je me demande si les temps ne sont pas venus que m'avaient prédits de sages prophètes, les temps d'oubli et de pardon auxquels je refusais de croire.

Par quel mystérieux procédé l'image trop aimée et trop haïe, que le sort avait élue pour être la torture de mes jours, s'est-elle décolorée au point que je ne reconnais plus ses traits?

Regretterais-je ma souffrance? Peut-être! c'est une condition si humiliante que de n'être pas maître de l'inconscience humaine et de sentir en soi le démenti des mots que l'on a dits, en les croyant marqués d'éternité.

Oui, je souffre obscurément de sentir que vient l'oubli que j'avais orgueilleusement défié.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. L'oubli», *La Presse*, 23 juillet 1920, p. 2.

Quoi ! si peu de jours sont passés depuis celui-là où j'ai cru à l'éternité de ma blessure ! La main qui l'a faite n'a rien perdu de sa fraîcheur et le sang qui s'en est échappé fume encore, vermeil et chaud ; pourtant, je puis regarder sans défaillir cet instant de ma vie où la maison de mon rêve s'est écroulée, où s'est éteinte ma foi au bonheur.

Les yeux qui m'ont versé l'enchantement et le désespoir sont encore aussi lumineux et aussi perfides et je les sens impuissants à m'émouvoir ; la voix qui me ravissait à l'égal d'une musique de rêve, je l'entendrais aujourd'hui sans qu'une seule corde de mon cœur se prenne à vibrer. Et mon cœur n'est pas mort et la voix est toujours belle, et les yeux sont toujours enchanteurs.

Du secret jardin de ma vie, j'avais voulu t'éliminer à jamais, fleur d'oubli, et voilà que toutes les racines n'étaient point coupées.

J'ai souhaité fermer pour toujours le livre douloureux de mes heures et voilà que de lui-même il se rouvre et qu'avec des yeux d'indifférence je puis relire la page où s'est inscrit mon navrant destin.

Souvenir, souvenir que j'ai chéri en te maudissant, pourquoi faut-il que ma voix t'appelle sans émoi, et que mes mains ne tremblent pas en déchirant le vêtement que je t'avais tissé avec les fibres les plus douloureuses de mon cœur ?

Que va-t-il me rester pendant les longs jours de l'avenir, puisque je t'évoquerai en vain ? Tu étais ma douleur mais tu étais ma vie et, dans la maison vide de mon âme que tu fis mauvaise, aux heures où j'y descendrai encore, ce me sera un autre tourment que de ne retrouver plus que le souvenir d'un souvenir.

Mon âme, je vous cherche. Vous vous êtes en allée, mon âme, un jour de détresse ; vous êtes partie je ne sais vers quels lointains, là où dorment les lis, les roses, les fleurs qui sont mortes. Et je me suis élancé à votre recherche.

Je vous ai cherchée dans le regard des hommes et des femmes, dans l'eau mystérieuse et glauque de certains regards, ou la profondeur étrange de certaines prunelles, et vous n'êtes pas là. J'ai supplié les flammes que roulaient ces prunelles de me rendre quelque chose de l'âme ancienne, mais ces flammes-là, indifférentes à mon angoisse, ne m'ont pas réchauffé : elles me semblaient un feu qui glace et qui détruit.

Et je me suis remis sur les routes de la terre, enveloppé d'une tristesse qui ne m'abandonnait point. J'ai porté mes pas partout, sous les cieux divers, là où je croyais que vous étiez perdue, où l'espérance, me prenant par la main, m'induisait aux plus enivrantes erreurs.

Mais les villes m'ont fait sentir que j'étais un étranger, que leur esprit et le mien n'étaient point frères. Et j'ai gémì dans le secret de moi-même, aux portes des villes, devant des hommes muets, fermés et qui me regardaient comme on regarde un enfant qui se désespère et se livre à des douleurs naïves. Ils n'ont pas compris que mon mal était profond, et que si je pleurais aux

1. Anonyme, « Au fil de l'heure. 1880 », *La Presse*, 17 août 1920, p. 2.

portes des villes, c'est que j'avais perdu mon âme. Ils ont ri. Ils ont continué leurs travaux. Ils ont ourdi leurs complots comme d'habitude; ils ont marché, ils ont tué comme toujours et ils étaient contents de leurs crimes, de leurs massacres, de la justice malfaisante qu'ils distribuaient, des lois injustes qu'ils avaient codifiées au nom de l'ordre, de l'autorité, de la force; ils étaient orgueilleux des autels dressés où un dieu cruel se repaissait du spectacle des misères et des larmes.

Une douleur était là, près d'eux, un homme avait perdu son âme. Et ils ne s'occupaient pas de la chercher avec lui et de la lui rendre si, par hasard, ils savaient où elle s'était égarée. Et je suis passé au milieu d'eux, pareil à un corps dépouillé de ses mouvements, mécanique, et que ne vivifiaient plus les flots ardents de la vie intérieure.

Ils n'ont pas regardé à ma douleur et qu'elle était grande comme la mer et aussi insondable, et aussi grise.

Je ne voulais plus savoir si la nature était encore belle, si les oiseaux créaient par leurs chants un concert d'harmonie qu'aucun artiste ne peut atteindre en précision, en spontanéité qui ne se recrée pas. J'ai fermé les yeux et, ramenant mes bras sur ma poitrine déserte, j'ai peiné avec tant d'ardeur, et mon angoisse imaginatrice était telle qu'elle me sembla revenir, mon âme, vers la supplication fiévreuse de mes prunelles. Bienheureuse illusion ! Effort naïf et créateur.

J'ai desserré mes mains jointes et devant le soir subtil, magnifique, opulent de ses richesses de lumières et d'ombres, j'ai clamé : « Mon âme, tu me reviens ! »

Alors, j'ai tendu les bras au-devant de la nuit complice de mon erreur, doucement amoureuse, et mon ivresse angoissée devint presque joyeuse de ce fictif retour, croyant que mes lèvres baisaient mon âme et que je la tenais enfin dans mes doigts transis de fièvre et de bonheur.

RÉALITÉ¹

Les heures sont pleines de mélancolie. L'esprit s'absorbe: le cœur s'enlise dans les bonheurs perdus. Un crépuscule met en nous ses tristesses. Pour trouver le dictame qui chasse la douleur, le philtre qui l'endort et qui verse l'oubli, mon rêve a pris sa course.

Mon rêve s'en est allé vers la terre de France, quelque part dans cet Artois témoin de tant de luttes, vieux berceau de jeunes épopées.

J'ai vu les moissons superbes, les blés dressant fièrement leurs lourds épis, sur ce sol hier encore ravagé par la guerre et fécondé par le sang des héros. Des jardinets surgissent des ruines: les roses y sont plus rouges, le carmin des œillets a des reflets sanglants. Dans un cratère, que l'obus a creusé dans la terre argileuse, de robustes enfants s'amuse et babillent. Sur le tronc d'un vieil arbre que la mitraille a couché, des amoureux devisent: ils parlent d'avenir!

J'étais venu chercher le calme: je trouve partout la vie intense, la nature toute-puissante, qui brave tous les destins dans son éternel renouveau. Rien dans tous ces tableaux ne me rappelait le pillage de mes joies, la fanure de mon bonheur. Rien non plus ne me donnait le calme et le repos; l'oubli que je cherchais...

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Réalité», *La Presse*, 25 août 1920, p. 2.

Je pris de cette glaise de France autant que je pus emporter. Mon rêve reprit sa course: je revins dans ma demeure et je pétris cet argile reflétant l'horreur de la guerre, l'orgueil de la victoire et l'intensité de la vie.

De la glaise pétrie, un buste radieux émergea. Mon esprit mettait dans les yeux d'argile la beauté, la puissance fatales de son regard, un sourire effleurait les lèvres quémandeuses et désirables... C'était l'extase, la vision ensorceleuse, la radieuse féerie, le bonheur!

... Une ombre brutale a surgi entre l'image et mon extase.

Il a ravi mon œuvre, il l'a volée, il l'a brisée.

Mais mon rêve est tenace. Il est farouche, il lutte! Il veut vaincre.

Il s'est traîné, pauvre meurtri, étreignant sadiquement ma douleur. Il est chez vous. Il s'empare de ton, de votre portrait. Ne craignez rien, madame: ce n'est point pour le déchirer. — Déchirer un portrait, c'est parfois comme un assassinat, qui laisse aux doigts meurtriers comme un stigmate de vilénie. Si quelque peu de cœur vous reste, le remords s'y glisse.

Non pas, ce portrait, écoutez, voici ce que mon rêve en ferait.

Dans un coffret

Aux fauves ciselures.

— Morne secret.

— Sous le glas des serrures.

— Je cacherai.

— Triste, ma mie,

— Votre portrait.

— Douce folie

La nuit tombe, madame!

Les taudis, les palais

Ont leurs serments de femmes.

Aguichants feux follets!

— Dans la nuit solitaire

— Les taudis, les palais,

— Ont, égale misère,

— Les pleurs des délaissés

- Dans le coffret
- Aux fauves ciselures
- Seul et navré
- Dans la nuit des blessures
- J'idolerais
- Veule folie
- Votre portrait
- Triste, ma mie.

Tout cela c'est le rêvé, c'est le songe. — Mais du rêve l'on s'éveille, mais le songe se dissipe. Il reste la réalité, avec toutes ses laideurs, tous ses mensonges, toutes ses douleurs, ses trahisons.

Rêveur, ne lutte pas contre le destin: ton lot fut le chagrin, ne cherche plus le bonheur. Malgré le déchirement de voir ton idéal t'échapper, ne renie pas ton passé, ne renie pas ton rêve. Mais songe que l'espoir ment, que l'amour meurt et qu'il n'est qu'une seule amie vraiment fidèle, qu'une seule amie qui ne te trompera pas, qui viendra, sans faute, peut-être demain, peut-être tout à l'heure, au rendez-vous que tu ne lui as pas même demandé... son baiser t'apportera le dictame qui calme la douleur, le philtre qui verse l'oubli, cette unique fidèle, cette fervente, c'est... la mort!

JE VOUDRAIS ÊTRE CE MONSIEUR QUI PASSE¹

Nous avons tous voulu être «ce monsieur qui passe», et peut-être que nous le voulons encore, qu'il nous arrive de souhaiter l'être. Sans doute, en rêve, nous avons réussi cette difficile substitution. Son chapeau, ses gants, ses habits, sa cravate, le pli parfait de son pantalon, le mouchoir qui flotte autour de la poche de son veston, nous nous en sommes parés. Cette conquête extérieure, elle fut à nous. Mais l'âme, l'âme différente, impénétrable, cachée derrière ces apparences de faste, ne s'est pas laissée saisir: nous avons en vain tenté de déchiffrer ses vertus ou ses crimes.

«Je voudrais être ce monsieur qui passe.» Si, nous l'avons été un peu, qui sait? mais combien imparfaitement et sans que cela nous ait apporté la joie de la délivrance. Encore qu'il nous fût impossible de l'être comme nous aurions voulu que cela soit, parce que nos passions, des ressources limitées, des questions de tous ordres nous empêchèrent d'habiter ces âmes de hasard qui nous paraissaient des temples heureux.

Ce toujours jeune vieux désir s'offre à nous comme une tentation qui nous accompagne à chaque tournant de rue, le soir, à la fenêtre où nous rêvons, dans le sommeil qui accueille les songes les plus inusités et les plus disparates, le matin, quand, las

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Je voudrais être ce monsieur qui passe», *La Presse*, 26 août 1920, p. 2.

de la tâche quotidienne, sans cesse pareille, des visions de pays chimériques ont souri à nos yeux.

Peut-être que, désireux de force et de puissance, nous avons espéré nous glisser dans la peau de quelque maître des hommes faisant plier tout sous sa loi, ou encore, fatigués de misères, d'ennuis et de doutes, avons-nous envié la sérénité d'un vicaire campagnard : ou la stupidité de l'animal résigné à un sort dont il ne s'efforce pas d'élucider l'énigme. Quoi encore ?

Silencieux comme des pierres, comme elles clos à tout sentiment, à toute compréhension et que le passage lent des siècles parvient seul à user.

Ce monsieur qui passe, c'est l'attirant inconnu.

C'est peut-être la griserie, le bonheur.

C'est la curiosité satisfaite.

C'est un vivant comblé des jouissances de la fortune et de la vie.

C'est un dieu qui sème la lumière et fait lever des moissons de fleurs et de fruits.

Mais qu'est-il besoin de tant chercher à le définir, à serrer de près sa réalité puisqu'elle n'est, en somme, faite que d'un rêve.

Pourquoi donc voudrais-je être « ce monsieur qui passe » ?

Tout simplement parce que je sens bien que je serais un autre homme.

LE PETIT VILLAGE¹

Je l'aperçus, du haut de la côte, par-dessus la tête du cheval. Il était, de l'autre côté de la rivière, la joie retardée par deux heures de voiture.

Je le reconnais identique à mon souvenir, le beau petit village de mes étés.

Une seule rue le traverse par où entre ma vie, et les petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées. Tout au bout, à la place d'honneur, l'église qui préside à la confrérie des petites maisons.

Et ce trajet en voiture, pour y arriver, sur la route vicinale toujours trop longue, par trop d'anxiété, où les poteaux du télégraphe se succèdent en une addition énorme dont la solution lointaine ajoute à notre fatigue. Ô ces poteaux alignés par les champs comme de grands râdeaux debout sur leur manche !

Et le bord de la rivière où la route s'évase comme exténuée d'arriver de si loin ; et le soleil qui éclate de rire dans l'eau, par toutes les petites constellations sautillantes, et sous les panneaux du bac du passeur, le petit bruit tranquille de papier froissé que fait l'eau qui se frise.

Ô tout cela que je sais, pour arriver au village, tout cela si calme à mon être épuisé par la ville, tout cela dans ma joie, au haut de la côte !

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Le petit village», *La Presse*, 28 août 1920, p. 12.

Le petit village, il m'apparaît comme une table mise sur l'autre berge, avec ses petites maisons blanches de toutes les formes qui font penser, vues de loin, à des vaisselles, avec ses paquets d'arbres touffus comme des choux-fleurs et avec la cheminée d'une usine qui se dresse comme un col de carafe.

ÉVOCATION¹

De la beauté, de la joie, du bonheur. Voilà ce qu'évoquent les mots que nous prononçons avec un sourire, toujours: la maison de campagne. Ils sonnent gentiment à nos oreilles ces quatre mots évocateurs, ces quatre mots d'enchantement. La maison de campagne!... Des souvenirs nous envahissent...

Elle est toute blanche. La véranda est longue et hospitalière. Les «berceuses» roulent. Les hamacs balancent. Il y fait doux. Les fenêtres sont sans volets. Le soleil se mire dans les vitres. Le matin, il y plaque de l'or. Le soir, il y verse du vin. Tout le jour, il entoure la maison de splendeur, de douceur, de beauté. Elle est toute blanche sous la lumière qui la frôle.

Le vent vient du large. Des îles, montent vers elle les parfums emmêlés de la flore sauvage.

La vague se meurt en crissant sur les galets. Le canot se balance sur l'eau qui clapote. Les oiseaux gazouillent sur le rebord du toit. La cigale chante. Les feuilles des grands arbres, en se froissant les unes sur les autres, murmurent. Des enfants crient. Une pierre roule sous le sabot d'un cheval qui passe et va s'abreuver à la rivière. L'eau jaillit quand il y entre.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Évocation», *La Presse*, 7 septembre 1920, p. 2.

Et tous ces sons forment une harmonie étrange qui verse de la langueur sur les êtres.

Le vent et le soleil pénètrent à pleines fenêtres dans les chambres. La lumière tourbillonne. Des rayons se jouent sur les murs blancs que des lithographies et des pennons aux noms multiples et divers décorent. Des lanternes multicolores, suspendues au plafond, grincent.

La maison est joyeuse. Des drapeaux et des oriflammes claquent dans le vent. Des robes blanches vont et viennent sur la véranda et sur la grève. Le gramophone jette de la musique dans l'air. On chante. On rit. On danse. La joie fuse... Le soir tombe. Le soleil étend sur l'eau des feuilles de roses rouges... Il naît de la paix. La brise se repose. La vague dort... La maison est paisible...

JE ME SOUVIENS¹!

Le temps, loin d'effacer le souvenir des actions héroïques, loin de voiler les grands événements, semble au contraire les dégager de tout ce qui peut nuire à leur compréhension parfaite, les embellir, les rendre plus justes, plus perceptibles.

Tout en est là dans notre existence. Si, des événements qui ont pour cadre des nations entières, nous passons aux grandes joies qui ont ensoleillé notre foyer, aux grands deuils qui l'ont assombri, la même perception du passé se dégage du cercle des années avec une clarté parfaite.

Qui n'a revu, par exemple, sans émotion une simple petite couronne composée d'un vulgaire fil de laiton et de quelques feuilles de papier vert, couronne conquise au collège, au temps de la jeunesse. On était fier alors de cette victoire sur les camarades, victoire pacifique à laquelle on avait convié des parents qui dorment aujourd'hui leur éternel sommeil. D'étape en étape, avec cette simple couronne fanée, désuète, on parcourt le beau chemin des primeurs de la vie. Les primeurs de la vie, elles demeurent en moi aussi vivaces que si c'était hier que j'enlevais mon baccalauréat, que j'avais ma première amourette, etc.

N'est-il pas vrai que le souvenir absolument clair et précis des actes un peu importants de la jeunesse est toujours latent dans

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Je me souviens», *La Presse*, 10 septembre 1920, p. 2.

notre esprit et n'a subi l'épreuve des ans que pour mieux demeurer en nous, que pour s'imprégner plus fortement dans notre cœur, s'incruster plus fidèlement dans notre vie intérieure? Les primeurs de la vie, chacun a les siennes, chacun doit les garder en lui-même avec un culte tout personnel et ne point livrer à l'indifférence du public des joies ou des douleurs que ne peuvent comprendre ceux qui ne les ont pas ressenties et vécues.

Laissons dormir les souvenirs personnels et extériorisons des événements qui sont le glorieux héritage des peuples, quelques fragments d'une jeune épopée déjà plus affinée, plus rationnellement compréhensible maintenant que les canons sont muets, maintenant que la fumée de la poudre s'est dissipée, maintenant que la nature a lavé les traces sanglantes des héroïques combats, maintenant que les plaintes des blessés ont cessé, maintenant que les morts dorment dans leur gloire immortelle.

La guerre géante qui est, maintenant, déjà chose du passé, du moins en ce qui concerne les grandes nations belligérantes du début, excepté la Russie, a jalonné l'histoire d'actions héroïques.

Chaque année, chaque mois ont leurs dates et leurs luttes sublimes.

Septembre est bien partagé. Il a la Marne et Courcellette pour ne rappeler que les deux grands événements du mois.

En septembre 1914, la France refoulait sur la Marne le flot de l'invasion ennemie et les poilus donnaient au monde une leçon bien inattendue de la part de soldats français, une leçon de patience.

Joffre avait pris sur ses troupes cette emprise véritablement magique. Il ordonnait retraite sur retraite et comme si quelque chose de très puissant maîtrisait la fougue légendaire des soldats français, ils reculaient! Oui ils reculaient, mais c'était pour mieux bondir, pour mieux briser l'obstacle et pour remporter, le douze septembre mil neuf cent quatorze, cette victoire qui s'appellera dans l'histoire «Le miracle de la Marne», cette victoire qui fut le point de départ de la victoire finale.

Mil neuf cent quatorze. Il semble, tant les événements se sont accumulés, se sont précipités, tragiques, douloureux, glorieux, que cette date est déjà vieille, bien vieille. Cependant, la bataille suprême qui se livra du six au douze septembre et qui sauva Paris et la France nous apparaît aujourd'hui plus grande, plus fertile en conséquences, plus superbe que dans la griserie de l'enthousiasme provoquée par la nouvelle du désastre de l'armée de Von Kluck. Nous avons pu depuis apprécier les conséquences de la bataille de la Marne et en juger plus exactement toute la valeur.

Le 14 septembre 1915, cette fois ce sont les Canadiens français qui sont à l'honneur. La fameuse bataille de Courcellette fut comme le grand essor des glorieux exploits qui devaient immortaliser le 22^e.

Le 22^e Canadien-français. Le cher régiment. Le temps, loin d'amoindrir sa renommée, donne un nouvel éclat aux dévouements qui ont créé cette phalange de preux à la vaillance toute française, dont ils ont fait preuve en toutes circonstances. Combien de ceux qui formaient le premier 22^e sont revenus après la victoire à laquelle ils ont si valeureusement contribué?

Quelques-uns seulement et presque tous blessés. Combien du 22^e initial ont fait le suprême sacrifice? Ils sont légion.

Ce régiment fut comme un cadre symbolisant l'héroïsme des Canadiens français: après ceux-ci, ceux-là toujours se reformait l'héroïque phalange puisant dans le sang de ses morts un courage nouveau.

La province de Québec n'oublie pas et le 22^e Régiment est pour elle un titre de noblesse et de juste fierté.

Me voilà bien loin de la petite couronne du collégien. Pas tant cependant pour que le rapprochement ne puisse se faire entre l'enfant qui a appris sur les genoux de sa mère, par les leçons de ses maîtres, le culte de la vieille mère patrie et l'amour du nom français et celui dont une simple couronne, simple comme une couronne d'écolier, orne la tombe là-bas sur les champs de bataille de la France ancestrale, où il repose simplement, glorieusement.

APOTHÉOSE¹

Demain, ce sera la saison de deuil, la saison mauve et grise où plus rien ne chante, ou plus rien ne luit!...

Mais aujourd'hui, l'Été, pour mourir, s'est paré de splendeur et de gloire.

Parmi les nuages qui planent au ciel d'équinoxe, la mourante saison s'est taillé des écharpes roses qu'elle déploie dans l'air qui se glace. Elle s'en est drapée comme d'un manteau royal sur lequel, en arabesques de vermeil et d'or, le soleil incruste sa lumière.

Les crépuscules, en cette fin d'été, sont languides et tendres comme les nuits du printemps et, par les tardifs matins, l'on aperçoit, au long des haies, pendre des résilles de diamant que la rosée a brodées sur les toiles abandonnées par les araignées frileuses.

Les érables encerclent l'horizon d'une couronne rubescente et les dernières fleurs, au jardin qui sera dépouillé tantôt, s'imprègnent de la beauté singulière et profonde des choses dont le destin s'achève.

Les beaux dahlias pourpres et cramoisis érigent, ainsi que des lances, leurs pétales rangés en bataille, comme s'ils voulaient lutter contre le sort cruel — inutile révolte! Plus insoucieuses, les

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Apothéose», *La Presse*, 15 septembre 1920, p. 2.

royales marguerites balancent au gré du vent leurs capitules aux frisures capricieuses, tandis que les grands glaïeuls roux, dressés sur leurs pâles tiges, semblent jeter aux cieux une orgueilleuse prière: «Nous sommes trop beaux pour mourir, ô Nature impitoyable, laisse-nous quelques jours encore jouir de notre propre splendeur.»

.....

Demain, ce sera dans mon cœur l'automne mauve et gris. Et plus rien n'y chantera, et plus rien n'y fleurira!

Mais, ce soir, je veux, en une apothéose, m'envelopper de tout le rayonnement de l'été.

Je veux m'approprier la gloire des crépuscules d'or et la langueur des midis ensoleillés, et la grâce des matins où tremble la rosée en aigrettes de diamant, près des haies encore vertes.

Je veux ceindre mon front si lourd du diadème pourpre que fait l'érable au bord de l'horizon et me draper dans la soie légère des nues.

Je veux cueillir en gerbes les dernières fleurs de l'été, les dahlias de velours pourpre et les reines-marguerites capricieuses, et les pensées et les œillets, et les orgueilleux glaïeuls.

Sur l'autel qu'en mon cœur de printemps, j'avais un jour dressé, je disposerai la suprême moisson et, de mes mains purifiées de nard et de myrrhe, j'en ferai l'oblation aux dieux lointains, aux dieux superbes qui peuplent, pour un jour encore, le paradis de mes rêves...

Demain, ce sera, dans mon faible cœur, l'automne mauve et gris. Et plus rien n'y chantera, et plus rien n'y fleurira.

INGRATITUDE¹

Drapé dans une cape de grisaille, le dernier cri de l'élégance de demain, l'été achève de mourir.

Lui, qui prodigua la chaleur et la lumière, frissonne, grelotte même. Chaque jour, un peu plus d'ombre a envahi son domaine jusqu'à ce que viennent les ténèbres finales. C'est l'Été qui para les arbres de leur verte tunique, l'été qui fit éclore les roses, ces sourires de la terre, qui les parfuma d'aromes délicats et subtils, qui les orna de toutes les gammes du rouge et du rose : autant de variétés, autant de couleurs. La palette de l'Été est tout un poème !

Pour recevoir l'hirondelle qui vient suspendre son nid à la demeure des hommes, l'hirondelle qui semble descendre des cieux dans un rayon de soleil, l'Été a rempli de chaleur l'atmosphère. Il a tépidé les eaux qu'elle effleure de son aile légère.

L'Été a fait mûrir les moissons blondes, nourricières du monde ; il a comblé l'univers de ses bienfaits. Mais l'Été se meurt, l'été va mourir. Il voudrait emporter avec lui la croyance dans la reconnaissance des êtres qu'il a comblés de bienfaits.

Son ultime désir serait de se couronner de verdure, une dernière fois, d'aspirer encore la senteur de ses roses et de suivre

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Ingratitudes», *La Presse*, 22 septembre 1920, p. 2.

dans les airs les courbes éblouissantes et les capricieuses arabesques du vol de l'hirondelle.

Mais les feuilles ingrates, lassées des douceurs de l'Été, se sont offertes déjà aux baisers brutaux de la bise avant-coureuse des gelées automnales, tueuses de frondaisons. Déjà les feuilles, oublieuses des bontés de l'Été, se dérobent à son dernier appel. Elles rougissent de ce mourant qui les a parées, qui les a tant aimées, tant caressées de ses rayons vermeils. Elles se détachent une à une de la couronne estivale comme des âmes dolentes. Elles tombent, de chute en chute, sur le sol boueux, sur le trottoir, rendez-vous de toutes les vénalités, elles se souillent et roulent dans le ruisseau qui conduit à l'égout les jolies feuilles d'antan !

Quel symbole, Madame !

Les roses, elles aussi, se fanent, se penchent vers le sol, perdent leur parfum, dévêtent leurs couleurs, les roses sont lamentables et refusent à l'Été un dernier bonheur, un dernier sourire.

Au moins, les hirondelles, les «oiseaux bénis de Dieu», invoquées par Mignon, les hirondelles qui semblent descendre du pays des anges dans un rayon de soleil, celles que l'Été a si royalement, si généreusement accueillies, vont se tenir près de lui jusqu'à sa dernière heure.

Illusion ! Les hirondelles se sont rassemblées, dès la première bise, dès la première douleur, dès la première infortune de l'Été. Elles ont décidé d'abandonner le pauvre gueux. Les ingrates sont parties vers d'autres cieux ensoleillés, sans se soucier de celui qui leur a tout donné, le nid pour leurs petits, la table mise, la lumière et la chaleur.

Ainsi l'Été s'en va délaissé de tous ceux qu'il a aimés, de tous ceux auxquels il a fait la vie douce, lumineuse et riante.

Quelle ingratitude, Madame !

L'an prochain, un nouvel Été reviendra. Le verrons-nous, Madame ? Cet Été, ce bon prodigue comme tous ses devanciers, revêtira les arbres de feuilles verdoyantes, fera fleurir les roses, leur prodiguera parfums et couleurs, préparera les douces températures pour recevoir les hirondelles. Puis, son œuvre

accomplie, il s'en ira, sans la moindre illusion sur l'ingratitude des êtres, comme les autres Étés. Ainsi en sera-t-il dans la suite des ans.

La bonté et l'ingratitude sont des sœurs, vieilles comme le Paradis terrestre.

L'une est un don de Dieu, l'autre une tare diabolique. Elles s'éteindront toutes deux avec le dernier homme, et, soyons justes, Madame, avec la dernière femme.

CAUCHEMAR ROMANTIQUE¹

Mes mains ne sont plus immaculées: j'y vois des taches de sang mêlées à de la myrrhe, de l'encens et du parfum d'héliotrope. Je marche dans un cauchemar d'angoisses et de fièvres; le feu sort de ma bouche et mes narines, pareilles à des ailes battues, m'apportent seules le sentiment que je vis. Existence blessée, déchirée, réduite au tourment, à la sensation. De la dominer, la force ne me vient. J'épuise vainement mes efforts à dresser au-dessus de ces misérables instants le flambeau de l'analyse, de la raison. Alors, tout prendrait l'aspect du réel, une vague apparence de discipline qui, classant mes actes, ceux d'hier et d'aujourd'hui, mettant en parallèle l'ignominie présente et la candeur de jadis, créerait au sein de ce désordre une lumière apaisante. Ce serait s'arracher à soi-même et déjà abolir l'erreur: ce classement appellerait un choix, une hiérarchie des pensées et des sentiments. Ô homme, tu t'apprêteras à sortir du royaume humide et rudimentaire où tu croupis et tes pieds libres d'entraves se sentiraient pousser des ailes. Mais ton intelligence est comme morte, couverte par le cri de tes nerfs, et des nuées qui montent des abîmes intérieurs.

C'est donc le règne du moi, réduit aux vagissements, aux sensations, aux battements incertains du cerveau couronné de l'amère dérision des plats désirs. Ce moi se refuse à la vie, au jour

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Cauchemar romantique», *La Presse*, 1^{er} octobre 1920, p. 2.

qui se lève, à la griserie des oiseaux chanteurs, à la ruine ennoblée de lierre, au rire des hommes et des choses. Scepticisme absolu !

Je marche pour tromper la fièvre ; je mange, cause, vais et reviens sans que la conscience des minutes n'éclaire mon âme vide, desséchée.

Les heures coulent à travers mes doigts et je reste en face de moi-même, de ma mémoire où je n'aperçois même pas les signes bizarres que l'expérience y a dessinés. J'ai le goût de l'amer, du corrosif. Je fuis tout le monde ; ma solitude n'est troublée que du bruit secret de l'idée obsédante qui flagelle mes tempes. Je me penche sur un miroir pour voir si ma figure ne fournirait pas un argument contre ma misère. Hélas ! je la vois telle que mon âme et je rejette au loin ce miroir. Je me lève et tente de réciter des vers : le volume ne veut pas s'ouvrir ou, battant des pages, me blesse sans m'éclairer. Je reprends alors avec mon moi une conversation déjà commencée, mais un gémissement sort de mes lèvres d'avoir désappris le langage qui convient à ces voix intimes. Assemblais-je mes souvenirs, débris des jours heureux ? Je leur découvre une physionomie étrangère, perdue. Ma tête retombe dans mes mains et je demeure là, livré au démon intérieur. Je suis le prisonnier de moi-même et qui de sa liberté s'est fait une prison.

Ce prisonnier est maintenant sans paroles et sans larmes, secouant ses chaînes avec ennui. Il a, de commun avec les autres hommes, la faiblesse, les puérilités, les tortures. Sa pensée nie désormais le cœur parce que, sous le réseau des douleurs, la fuite de sa raison a failli s'accomplir.

DÉMÉNAGEMENT ANCIEN¹

Monsieur Jacques déménage. Il dit adieu à la rive droite et veut revivre ses beaux jours de rêve, de blague, d'illusions sur la montagne Sainte-Geneviève. Il ne sera plus la proie des métèques, de tous ces Américains qui inondent les boulevards et y transportent leurs habitudes de peuple grossier et leur humeur de barbares. Il se désire une âme européenne, une âme raffinée, travaillée par la culture, les civilisations faites. Sa haine est sans mesure pour l'outrecuidance des jeunes races qui possèdent avant tout l'assurance de leurs naïvetés et, dans l'absence complète du discernement des nuances, se décernent la supériorité morale et physique. Là-bas, dans ce quartier d'élite, au heurt des opinions et des idées, sous le balancement des chimères et des paradoxes, peut-être sentira-t-il refleurir son âme? Il est las, dégoûté d'un travail fastidieux auquel il fut obligé de se livrer pour vivre. Partir! S'enfuir d'un coin de Paris où il a tant souffert! Il y a rêvé durant deux semaines. Le moment est arrivé de la délivrance. Froid et banal adieu à ce qui était son existence d'hier. L'automobile gronde à la porte. Elle succombe presque sous les livres, journaux et revues. Il y a à peine une petite place libre. Il s'y blottit. Et la voiture s'élance. Jacques respire, s'épanouit, rit en songeant aux plaisirs qui l'attendent. Les boulevards extérieurs sont bientôt dépassés. Paris resplendit à ses yeux, il lui découvre

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Déménagement ancien», *La Presse*, 2 octobre 1920, p. 12.

mille charmes inconnus, tant la joie de se sentir libre donne la puissance de tout transfigurer, de changer le monde et les âmes. Il goûte jusqu'au sautilllement de l'auto. Pourquoi, vraiment, serait-il malheureux? Ses livres sont tous sous sa main et sa liberté lui est rendue. Un ciel pur inonde de soleil et dore les choses. Tout est mouvement, aisance, chansons, éclat des jardins et des pelouses. Il voudrait se rouler dans la lumière, aspirer les parfums de la terre, épouser, en un mot, la griserie universelle, se mêler à chaque objet pour en savourer la douceur.

Il embrasse d'un regard ému les quartiers de Paris qu'il préfère. Demain, il reprendra ses flâneries sur la rue Bonaparte, s'attardant aux vitrines, admirant les dessins de Michel-Ange et de Raphaël, les reproductions de Carrière, de Vinet, les cartes illustrées par Poulbot, le portrait de Duret, les statuettes de Tanagra, ou feuilletant les éditions anciennes des livres d'images et les albums de toutes sortes. Il prolongera sa promenade le long des quais jusqu'à Notre-Dame. Il contempera le reflet du Louvre se mirant dans la Seine, confondu avec les rivages fleuris.

Puis le Luxembourg et ses retraites d'ombres où rêvent les amoureux, son peuple de statues, ses plates-bandes couvertes de mille fleurs, sa fontaine de Médicis, où Polyphème surprend Acis et Galatée.

En son cerveau fatigué d'analyses, il ne laisse pénétrer que de riants paysages et des visions aimables. Il se berce de félicités sans nuages.

Mais à la Madeleine, il se produit un embarras de voitures. Des disputes s'élèvent. Au milieu d'un brouhaha extraordinaire, la porte de l'auto, mal fermée, s'ouvre, et les livres, revues, journaux se déversent dans la rue. Jacques, arraché soudain à sa quiétude, pâlit, pousse des cris: «Au secours! À moi!» Et il tombe évanoui.

On ne sait plus bien ce qui s'est passé. Toujours est-il qu'un quart d'heure plus tard, ayant repris connaissance, il descendait à l'hôtel X. En apercevant tous ces livres, le maître de l'hôtel s'écria: «Est-ce que vous seriez un libraire? Pourquoi ces vieux bouquins qui ne sont que des nids à poussière? Tâchez de nous débarrasser de cela au plus vite.»

Indigné, Jacques eût voulu jeter à la tête le mot de brute. Mais affaibli, mal revenu à lui-même, il se contenta et monta péniblement les étages qui le conduisirent à la chambre qu'il devait habiter. Là, il se laissa tomber sur une chaise cependant que les garçons y déposaient ses livres.

Épuisé, il aurait voulu se reposer un peu. Une sensation de douleur physique l'empêcha de fermer les yeux. Il porta la main à la jambe et, retroussant son pantalon, il aperçut une blessure qu'il s'était faite en tombant. Il eut un sourire, se mit debout, arpenta la chambre. Puis, d'un mouvement héroïque, il dressa son genou dans la glace, à la façon d'un trophée sanglant.

ÉPÎTRE¹

Ô maître, c'est à vous que je pense ce soir, et vers qui je tourne mes pensées meurtries par l'aventure humaine. Je vous revois, dans un cadre qui fut familier à vos projets et sur une pauvre table de bois, penché, pâle, ardent et fier, alignant des phrases, brûlant le papier de la chaleur de vos convictions. Comme vous saviez vivre et toucher les autres hommes aux fibres les plus secrètes ! Le feu qui vous animait communiquait une vertu aux mots qui essayaient de traduire une pensée inquiète, jamais contente d'elle-même.

Vous rêviez de fonder un empire sur les ruines d'un monde qui vous semblait dépourvu de vérité et de grandeur. Vous apportiez à l'œuvre entreprise le meilleur de vos instants, une fièvre qui rendait encore plus intense votre habituelle pâleur. Vous n'étiez plus très jeune, encore assez cependant pour caresser l'illusion et croire en la vertu possible des hommes, à l'attrait que ne saurait manquer d'exercer sur eux une lumière dont vous vouliez généreusement leur faire don. Vous étiez à cet âge difficile où d'avoir approché les hommes, d'avoir sondé les calculs de l'intérêt, les combinaisons des couloirs, le secret des ministères, enlève brutalement la croyance aux grandeurs de la terre. Mais, dans la jeune nouveauté d'une âme énergique, ouverte à l'idéal, vous n'aviez pas consenti à laisser s'éteindre les feux dont vous brûliez et le désir très grand d'en éclairer vos semblables. Vous aviez la nostalgie de quelque chose qui n'existait pas encore et

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 6 octobre 1920, p. 2.

que, sous le souffle de votre esprit, vous désiriez voir naître. Malgré les coups de la tourmente, votre foi demeurait intacte. Si elle n'ajoutait guère de crédit aux hommes que vous aviez d'abord servis, elle possédait, en revanche, une sorte de confiance en des inconnus, en certaines forces secrètes qui gisent au fond des cœurs neufs et dont vous alliez être l'éveilleur. À votre action, celle pour laquelle vous vouliez vous dépenser sans mesure, se mêlaient de la clairvoyance et de l'optimisme. Vous confériez de l'estime aux mots et aux idées qu'ils renferment, à l'influence qu'ils pensent exercer sur des intelligences qui s'ouvrent aux souffles du matin, à la beauté, pour eux, encore non entamée de l'univers. Sur les froids et ternes décors vous feriez paraître des statues, des images, les jeux divins de l'esprit et de l'âme. Vous susciteriez à leur gré le caprice ensorcelant des muses, des vérités nécessaires, des paradoxes brillants, la chute des phrases élégantes, le contour fini des périodes, le rire narquois. L'ennui qui nous guettait, vous sembliez vouloir nous en éviter les desséchantes approches et, à nos oreilles avides d'entendre, vous désigniez des harmonies inconnues. Vous étiez né pour comprendre et saisir les plus subtils problèmes, donner aux choses le relief éloquent des tableaux où grouillent les pensées, un monde attrayant de fictions et de réalités. Vous nous enseigniez la vérité et les lois de l'existence. Vous mettiez de la lumière dans les choses confuses; nos rêves étaient vivifiés par votre souffle, qui était celui de l'esprit. Au sein des préoccupations, de la lutte des mots et des idées, la mélancolie qui s'élevait dans nos âmes avait chance de vous rencontrer dans la région du mystère, des songes muets, inexprimés.

Qui mieux que vous nous apprit de quels sacrifices se construisent les empires temporels et que c'est dans l'effort que montent à l'horizon les citadelles de la foi et de l'art. Il nous reste le regret de n'avoir pas su conformer nos actes à vos leçons. Néanmoins, de quelles bénédictions ne devons-nous pas saluer votre image qui persiste à fournir un sens au meilleur de ce que nous avons tenté d'accomplir, avec des instruments imparfaits, une volonté fléchissante, le doute, la douleur, mais dans la fièvre intime de nous-mêmes. Notre jeunesse fut baignée de votre influence. L'honneur d'avoir pu penser, c'est à vous qu'on le doit, et ces triomphes trop rares, il est vrai, sur le sentiment, l'instinct

d'une jeune bête mal domptée et qui sentait la soif et la faim. Au cours de nos humanités, votre nom et vos phrases constituaient la pâture de notre esprit. Vous étiez un univers nouveau, vivant, que nous avions espéré dans des rêves vagues et qui s'offrait à nous comme une chose révélée, apparue sur la toile grise et banale de l'existence. Nous apprenions vos mots par cœur et en cachette. Vous étiez le fruit défendu et de quelle ardeur un jeune homme friand de toutes les curiosités intellectuelles mordait dans vos phrases qui paraissaient des bonbons fins et rares.

J'ai souvenir de ces temps enfuis, des espérances fauchées dans leur fleur, des épis frappés par l'orage, de tout ce que le hasard et les circonstances ont laissé sur le champ, des moissons dont nous n'avons que salué l'espoir.

LASSITUDE¹

Il s'était réveillé plus las que d'habitude. Son sommeil, entrecoupé de sursauts fiévreux et de rêves troublés, l'avait douloureusement blessé. Dans sa chambre, tout gardait l'aspect de la veille; le saint Jean-Baptiste de Guido Reni le regardait avec ses beaux yeux calmes dont l'eau pure lui laissait d'ordinaire un semblant de caresse. Mais, ce matin, les plus riantes images n'auraient pu projeter leur apaisement dans son âme tourmentée. Il promena un regard chargé d'ennui autour de sa chambre; un volume jeté sur la table battait des feuillets; une lettre à demi terminée disait sa fatigue de toute confiance, de toute expression amicale. Il écrivait pour écrire, tromper sa fièvre et s'arracher à de trop mesquines préoccupations. Depuis quinze jours que sa vie de cénobite était interrompue par des courses obligatoires et des visites fatigantes et ennuyeuses, il n'avait pas eu un moment pour se retrouver seul avec lui-même, en conversation avec sa pensée et son âme. Passionné d'une solitude peuplée de livres et de souvenirs, il avait tâché de créer le vide complet autour de lui. Son humeur s'exaspérait quand il craignait la visite des importuns ou des curieux. Il ressentait vis-à-vis d'eux une sorte d'hostilité qu'il maîtrisait à peine. Libre, il eût voulu fuir, se retirer dans un bois et là vivre la seule vie qui exerçait sur ses goûts quelque attrait.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Lassitude», *La Presse*, 12 octobre 1920, p. 2.

Il eût été pleinement heureux d'une petite maison perdue dans un bois, avec un jardin, des retraites pleines d'ombres et de silence. Il faisait réflexion qu'il serait bien le plus malheureux des hommes si, alors, il ne trouvait pas le moyen de se construire une bibliothèque primitive, de ses propres mains, et sur les rayons de laquelle reposeraient ses auteurs favoris. Avec quels soins pieux il entourerait cette solitude rêvée d'un silence ému seulement par le cri des oiseaux, le murmure des sources, le vent qui souffle ses chansons à travers les sapins, le passage furtif des hôtes craintifs de la forêt, le bruit que font en tombant les branches sèches. Il se griserait de musiques sauvages, du parfum des mousses et des feuilles mortes; il suspendrait ses rêveries aux rideaux de lierres et accorderait son cœur blessé aux harmonies éparses de la nature. Il avait faim et soif de cette existence-là. Il y puiserait le véritable repos, celui qui refait un esprit neuf, régénère des volontés défaillantes, fait courir dans les veines une sève nouvelle. Il se forgeait, en esprit, des félicités multiples, des joies naïves dans l'oubli des civilisations trop raffinées. La nature l'envelopperait de calme et de verdure. Plus près d'elle, ses fatigues se dissiperaient. Il s'efforcerait de réinstaller en lui la force absente, la joie de vivre, l'enthousiasme qu'il avait pris jadis aux spéculations de l'esprit, au commerce de la société. Plus d'humeur morose, plus de colère sourde contre les gens et lui-même. La paix de la campagne ferait descendre en lui ses dictames d'oubli. Au contact de l'homme des champs, il ne voudrait plus songer aux mensonges de la ville, à ses conventions, à ses hypocrites contraintes. Il vivrait de liberté complète sans être offusqué par la malveillance et les sottes critiques. Ses goûts seraient simples comme ses joies. Nulle tristesse n'assombrirait son front. Lui, si peu fait pour lutter, haïssant d'instinct les querelles qui mettent les hommes aux prises, révélant la sauvagerie dont ils sont encore pénétrés après des siècles de fausse civilisation, s'abandonnerait à la quiétude des pensées. Il dirait adieu à ces jours sombres et dépouillés de joie qui furent si souvent le lot de son existence. C'est vers le soleil qu'il marcherait, heureux d'absorber ses rayons, de jeter loin derrière lui sa fatigue pour qu'elle ne revienne jamais l'accabler de ses manteaux de plomb. Sûr de n'être trompé par personne, il donnerait libre cours à son cœur si longtemps comprimé. Plus de défiance. Rien ne viendrait

surprendre son abusive crédulité ! Il ferait confiance à la solitude, et elle lui serait la grande amie silencieuse, attentive aux blessures et leur offrant des baumes. Son illusion entrevoyait là des sources de jouvence, des vertus de jeunesse abolie, des candeurs retrouvées, un renouveau spirituel. Il se bâtissait un éden de fraîcheur dans un départ problématique. Il paraissait ignorer que, pour l'homme qui a vécu, sa misère le suit partout, dans le bruit ou le silence, le jour et la nuit. Il rêvait, sans doute, car il était retenu à la ville. Le rêve ouvre aux blasés une porte merveilleuse par où l'esprit, s'échappant des odieuses réalités, s'envole vers des pays de légendes. Cette fuite vers la campagne et les bois ne s'accomplirait que dans son imagination.

Dehors, ce jour-là, la ville s'étirait dans la gloire du matin soleilux. Une chaude buée enveloppait les maisons, les arbres, la rue où grouillaient les passants et les voitures. Des cris montaient; l'activité des hommes qui s'étaient endormis, hier, rompus de fatigue, reprenait. La vieille chanson de l'espoir se remettait à bercer ces hommes qui, la nuit précédente, s'étaient, dans l'intime d'eux-mêmes, avoués vaincus. La vie les absorbait de ses problèmes; il y avait du feu dans leurs prunelles; ils s'avançaient vers de nouveaux combats que couronnerait une victoire éphémère ou une issue heureuse. Ils étaient tels ainsi que tous les jours, éblouis ou sceptiques. Les uns possédaient la certitude de vaincre, d'autres de se dévouer à un effort sans résultat. Ces lutteurs quotidiens, avec des chances diverses, allant vers des conquêtes ou des défaites nouvelles, se jetaient dans l'action. Ils portaient sur leurs visages la trace de leurs soucis et de leurs calculs.

Il s'approcha de la fenêtre et vit ces hommes reliés à lui par le sang et l'esprit. Il participait à cette humanité qui, chaque jour, descendait dans la lice. Comme elle, il avait des espoirs, des désirs, des peines et des joies.

Et, peu à peu, sa lassitude semblait fondre à cette flamme de vie, et la force de ses semblables montait vers lui et lui communiquait l'espoir, le goût de vivre, de travailler et de sourire.

LA PLUIE¹

La pluie tombe, tombe, incessante, fine, avec ses voiles fluides enveloppant les maisons, les dômes, les clochers et la ville entière. Depuis deux jours, elle ne cesse de tremper les trottoirs où la foule cahotée, titubante, se précipite au travail. On ne voit que parapluies, qu'autos hermétiquement fermées, autobus dont les vitres suintent de buée. Un ciel bas, uniformément gris, éploré et d'où les torrents coulent, descendent, se renouvellent, s'infinissent. Une tristesse indéfinissable, étroitement unie à la tristesse essentielle de la pluie, à ce gris empreint sur les choses et qui donne une note banale à tout ce qui existe. Les maisons sont grises, les voitures sont grises, le ciel est gris, les cœurs sont gris, et les idées et les âmes. Tout proclame le gris, assure son règne, ses invitations à la mélancolie, au repliement, au dégoût de ce qui a existé et de ce qui est. Il semble que les soleils sont morts et que la joie ne trouve pas à se faire une place sous l'empire de ce ciel abîmé dans une morosité sans issue. On regrette le soleil, l'émerveillement du jardin saisi par le sourire de l'aurore ou la beauté du déclin. Le jour, d'habitude si changeant, si apte à s'adapter aux différents états d'âme, n'offre que des surfaces où rôde l'insinuant ennui. Terre et ciel en sont comme tissus, et de quelque côté que l'on se tourne on aperçoit sa figure sombre et muette fermée à la façon d'une statue aux yeux à jamais clos. La nature déroule les feuillets d'un livre où se perdent, en tons flous,

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. La pluie», *La Presse*, 10 novembre 1920, p. 2.

la secrète vertu de l'âme, la pensée animatrice des cerveaux. Nature et âme s'accordent sur un thème identique, s'y heurtent et s'y dissolvent. Pas une note claire, pas un cri de joie, un sillage de lumière, quelque chose qui soulèverait un peu ce lourd manteau qui pèse sur les épaules et la vie en général. On sent le froid gagner nos membres, on se voudrait de chaudes retraites pour oublier l'absence du soleil, le vide d'une chambre glacée et le vide encore plus grand du cœur.

Les pensées ressemblent à une grisaille. On évoque des murs de prisons habitées par l'horreur des solitudes complètes et que l'espoir a pour toujours désertées, le préau des écoles où grelottent des enfants hâves et chétifs, une récréation de collège qui tourne dans son cercle quotidien de plaisirs pareils, de pensées grossières à force d'être communes, de s'être usées en passant d'une génération à l'autre. Des plaines monotones et désertes, balayées par un vent âpre, flagellées de pluie, se présentent à nos yeux. On ne croit pas à l'existence des pays de soleil où le bonheur agite ses grelots, où les chansons montent vers le ciel en un hymne de joie exubérante.

L'âme est identique aux pensées. Ce qui s'y traîne, c'est nous-mêmes, rivés à l'éternel lot de misères, d'illusions détruites, de joies fausses, de bonheurs inexistantes. C'est le passé qui fut si pauvre de joies véritables, ce sont les minables ambitions qui, l'une après l'autre, ont dévoré la moelle qui s'y trouvait. Et la pâleur effacée des visages que l'on aime, de tous ces endroits de la terre où nous avons couru après le plaisir et qui portent l'empreinte de notre sang répandu, des débris de projets, de desseins abandonnés, de tout ce qui nous a soulevés, un moment, dans l'espérance et la duperie du bonheur.

La pluie tombe, fine, incessante, on dirait éternelle à cause de sa constance, de sa durée de deux jours et qui, grâce à sa tristesse, nous paraît un infini qui accable. Elle précède l'hiver, l'hiver qui menace de son froid les hommes, les êtres. La pluie est comme le prélude de désastres encore inconnus, elle flagelle les arbres, enfonce dans la boue les feuilles mortes, arrache au rosier ses derniers pétales, défigure les jardins de l'automne qui n'auront plus demain le beau visage pourpré qu'ils dédiaient à notre satiété et à nos mélancolies.

L'IRRÉALISABLE RÊVE¹

C'était un artiste: un être épris d'idéal et de chimère. Il avait eu une enfance triste et pénible, mais la souffrance, le mal et l'injustice ne l'avaient pas aigri. Malgré tout, il était resté bon et doux. Pèlerin de l'art, il avait erré de pays en pays, porté ses pas fatigués sur toutes les routes. Ses œuvres étaient l'expression de son âme. Il peignait des figures du Christ empreintes d'une telle douceur et d'une telle bonté que ceux qui les voyaient avaient l'impression que l'image allait parler, allait dire les paroles du Sermon sur la Montagne. Il en faisait d'autres, chargées d'une telle tristesse, d'un tel accablement, que l'Homme de Douleurs semblait ployé, écrasé, sous le poids des fautes de toute l'humanité. Souvent aussi, ses toiles se fleurissaient de délicieuses et séduisantes figures d'enfants. C'étaient de merveilleuses créations de rêves, gracieuses et charmantes infiniment, des œuvres ne ressemblant à celles d'aucun autre artiste.

Et ceux qui le connaissaient l'avaient surnommé le Peintre-Poète. Or, un jour, ce pèlerin de l'art, ce chercheur de chimères, échoua à Londres, parmi sept millions d'hommes.

Inconnu, ignoré, sans ressources, l'étranger trouva cependant dans cette multitude énorme aux puissants appétits matériels quelques précieuses sympathies; il rencontra quelques êtres avec lesquels il put fraterniser. Sa personnalité s'imposa à

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. L'irréalisable rêve», *La Presse*, 16 novembre 1920, p. 2.

un petit groupe; ses œuvres, fleurs de rêve, poèmes de grâce, firent entrevoir à ses nouveaux amis un monde idéal.

Le Peintre-Poète réunit autour de lui quelques camarades épris eux aussi de beauté et de bonté. Et un jour, il leur exposa une idée qui lui était venue. Puisque tous, ils étaient des cœurs sincères passionnément dévoués à leur art, et désireux d'exprimer le meilleur qui était dans la nature, pourquoi ne formeraient-ils pas, au milieu de l'énorme multitude des profanes, une société d'hommes qui, animés du même idéal, exerceraient leur art comme un sacerdoce, en vivant fraternellement, comme les membres d'une seule famille.

La proposition rencontra l'entière approbation de ces jeunes gens vibrants de foi et d'enthousiasme.

À la suggestion du fondateur et pour se rapprocher le plus possible des grands modèles dont ils s'inspiraient, il fut décidé que les ressources des douze amis seraient mises en commun, tout simplement. Aucun d'eux n'aurait de bourse privée, personnelle. Et pour commencer, le Peintre-Poète prit deux pièces d'argent qui étaient dans sa poche et les déposa sur la cheminée. Quelques autres l'imitèrent, mettant là leur maigre avoir. D'autres, et pour cause, ne mirent rien du tout.

Ainsi fut fondée, il y a quelque quinze ans, à Londres, la Société des Douze Apôtres de l'Art.

Les jours s'écoulèrent.

Dès que l'un des Douze Apôtres de l'Art avait vendu un tableau, une petite toile, il arrivait et déposait sur la cheminée le prix qu'il en avait reçu. Pareillement, lorsqu'il en avait besoin pour manger, se loger, se procurer un vêtement, chacun des frères puisait, sur la cheminée, à la cassette commune.

Un immense enthousiasme régnait parmi la petite communauté. Tous étaient animés des sentiments les plus nobles, les plus généreux. Au cœur de l'énorme ville de sept millions d'hommes, les Douze Apôtres de l'Art vivaient un rêve de beauté et de bonté comme le monde n'en avait pas vu depuis longtemps.

Les Douze Apôtres de l'Art!

Sur les douze, cependant, il n'y en avait que deux dont les œuvres se vendaient, trouvaient des acquéreurs : celles du Peintre-Poète et celles de son ami le plus cher. C'était toujours eux qui mettaient sur la cheminée l'or que les autres se partageaient pour subvenir à leurs besoins.

La société cependant continuait d'exister. Elle continua jusqu'au jour où l'un des dix qui n'avaient jamais rien contribué au fonds commun, mais qui y avaient régulièrement puisé avec les autres, prit la dernière guinée pour s'acheter des chaussures, laissant le fondateur de la Société des Douze Apôtres se passer de souper.

La Société des Douze Apôtres de l'Art, qui avait soulevé à son origine un si vif enthousiasme, avait vécu. Comme tous les beaux rêves, elle n'avait pu résister à l'épreuve de la vie, de la dure réalité. Les Douze Apôtres se dispersèrent. Quelques-uns sont demeurés fidèles à l'art. D'autres, crevant de faim, se sont faits commerçants, et d'autres encore sont morts. Le Peintre-Poète, celui qui avait été l'âme du petit groupe, a conservé ses illusions, son cœur généreux. Et, à travers le monde, il va, pèlerin de l'Art, prêtre de l'idéal, victime de la Chimère.

LES PÈLERINS¹

J'ai reçu hier un pastel d'un ami. Il a comme titre «Les Pèlerins». Le sujet en est d'une tristesse poignante. C'est un poème de douleur.

Dans le soir gris et blême qui tombe sur la campagne, deux êtres, l'homme et la femme, sont arrêtés sur la route. Ils sont vieux, laids et miséreux. Ils ont marché tout le jour et sont las, exténués. Appuyé sur son bâton, le corps légèrement penché en avant, l'homme, enveloppé de lamentables loques et la tête nue, regarde devant lui. Son masque, effroyablement douloureux, révèle toute une existence de rebuté et de paria. Il interroge anxieusement l'espace. Où trouvera-t-il le souper et le gîte ce soir ? Troublant et difficile problème qui est le problème quotidien. La morne et douloureuse expression que l'on voit sur sa figure nous montre clairement qu'il n'espère rien. On le sent, par habitude, résigné à son sort, à sa misère. À côté de lui, sa compagne, la chair douloureuse, les jambes rompues de fatigue, et les pieds meurtris, semble vouloir s'affaisser. Elle est si épuisée qu'elle ne peut plus avancer. Elle va choir.

Le soir couleur de cendre, sans un seul rayon, enveloppe les deux malheureux.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Les pèlerins», *La Presse*, 23 décembre 1920, p. 2.

Vers quelque point du monde qu'ils se tournent, ils ne trouveront rien que rebuffades, humiliations et refus. Ils n'ont ni parents ni amis; ils n'ont ni foyer, ni famille, ni asile. Leurs cœurs sont comme des outres gonflées d'amertume et de détresse. Ils ignorent la bonté et la pitié.

Ils vont depuis des jours et des jours, depuis des ans. Ils sont les Errants, les Déshérités, ceux qui ont reçu en patrimoine les routes de la terre, les routes sur lesquelles ils traînent et usent leurs pieds sans trêve, les routes hérissées des crocs de chiens hargneux, les routes bordées de maisons aux seuils inhospitaliers et hostiles, les routes qui traversent des champs que gardent jalousement Ceux qui Possèdent.

Ils sont les Sans-Joie et les Sans-Espoir. Et ce soir, comme hier, affamées et fourbues, ces deux épaves humaines reposeront leurs vieux os sur l'herbe humide, au fond d'un fossé.

Aucune étoile mystérieuse ne s'allumera jamais pour eux au fond du ciel infini pour les guider vers un toit ami, vers une table chargée de plats réconfortants, vers un lit chaud, reposant.

Ils sont les éternels pèlerins dont le refuge est la mort.

Et voilà le pastel que m'a fait remettre hier le peintre-poète Charles de Belle.

LA CLOSERIE DES LILAS¹

C'est, comme vous le savez, un café devenu célèbre dans le monde des lettres. Jadis, on y élut Paul Fort prince des poètes, qui, aujourd'hui encore, le mardi de chaque semaine, y tient ses réunions, entouré de ses disciples ou des amants de sa gloire. Le café n'a guère changé depuis le temps où nous y promenions nos jeunes enthousiasmes, notre curiosité amusée, notre joie de découvrir et d'admirer. Il a seulement perdu, à mes yeux, sa qualité de chose non encore vue, son charme et sa saveur premiers; il ne lui reste plus rien qui ne nous soit en quelque sorte familier. Il loge dans la catégorie de nos souvenirs. Il y dort avec certains disparus qui nous étaient chers. Nous avons été mêlés à ses histoires d'avant-hier: nous y avons laissé quelques-unes de nos illusions sur la littérature et les hommes qui la servent. Ses types, son atmosphère de fumée et de renom, ses disputes, ses ferveurs, voilà déjà quelque chose qui date. Je vous cherche inutilement, Olivier Hourcade, si frémissant de nouveautés et qui nous chantait la louange de Jammes, et vous, Elvire américaine, si gentille, amoureuse de beaux vers, noircissant du papier sur la table de marbre. Vous n'êtes plus là; je n'entends plus votre rire, le son de vos voix, je ne communie plus à vos transports. Le temps a coulé; vous vivez sur d'autres bords, endormis à jamais ou muets d'une vie que j'ignore. Des séries de jours, de mois et d'années

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. La Closerie des lilas», *La Presse*, 28 décembre 1920, p. 2.

ont créé entre vous et moi des abîmes. Vous êtes ailleurs et je suis revenu vers ces lieux marqués du bruit de vos pas et que vous faisiez vivre de votre chaleur et de votre jeunesse. Je me sens seul de ce que vous n'êtes pas là; je vous évoque, je vous cherche; je tâche à me rappeler les paroles que vous prononciez alors, les éclats de votre verve, le témoignage de votre passage rapide, maintenant effacé, perdu dans les brumes du lointain, la joie et la tristesse dont vous étiez ornés. Plus rien de vous que le souvenir flottant des masques et, autour des tables, la mollesse de poses abandonnées dans la subtilité des marivaudages, la phrase élégante, le rire mutin, la folle ivresse de se sentir jeunes et pleins de foi. Heures bénies, ornées des roses fleurissantes de la liberté! La Closerie n'a pas, cependant, dépouillé son vieil air d'indépendance, de haute récréation de l'esprit. Beaucoup d'artistes s'y rencontrent, accompagnés de leurs femmes; beaucoup de jeunes gens avides de célébrité se glissent à côté d'hommes arrivés ou en train de le devenir. Sur ces nouveaux venus et ces anciens, riches de souvenirs, flotte une certaine mélancolie qui nous envahit peu à peu, quelque chose de l'âme d'autrefois qui rechante ses modulations. Son tort, à coup sûr, c'est d'avoir été, de s'être imposée à l'opinion comme une mode, un étalage. Elle pèche d'avoir duré. Elle porte l'empreinte des voix tues, des rêves inexprimés qui, un moment, battirent de l'aile, le souvenir de ceux qui y passèrent et ne reviendront plus. Elle a vieilli comme la plupart de ses hôtes qui semblent retourner boire à une source tarie, à des joies qui se réveillent mal, à des chicanes qui ne ressuscitent plus d'écho. Le passé est là, qui établit un vide entre hier et aujourd'hui. Des noms pâlisent, des renommées s'affolent, des misères s'y traînent encore. Et c'est cela, sans doute, qui la fait ressembler le plus à hier, donne à sa physionomie une unité qui n'a pas été rompue.

On revoit des esthètes languissants et moroses qui parlent du dernier roman, du livre de poésies qui s'étale à la devanture des librairies, des projets dramatiques de tel écrivain connu, de la pièce à la mode. On loue les poètes qui n'ont pas encore atteint la faveur du public, des sculptures de Bardé, de ce qui va paraître et créer, paraît-il, des sensations extraordinaires. Les uns jouent aux cartes, d'autres boivent de la bière. Voici Mercereau, rajeuni, avec sa tête de grand enfant naïf, prêchant l'évangile de la bonne

vie. Il serre la main à des peintres, des écrivains, des poètes. Il parle d'André Spire, de Carol Bérard, etc. Le café s'emplit d'une épaisse fumée; les curieux s'ajoutent aux habitués. Des mots, de l'esprit, de l'âme.

À dix heures, le maître, Sa Majesté Paul Fort, l'une des plus hautes de ce temps, fait son entrée. Les yeux se braquent sur lui; un murmure flatteur l'accueille. Quelques fils d'argent argentent sa moustache quoiqu'il soit jeune comme les dieux dont il est ici un des représentants. Il porte beau et nous apparaît comme un grand seigneur du verbe qu'il a plié à ses quatre volontés. Les gracieuses fantaisies, issues de son imagination, paraissent l'entourer. Il s'avance dans la beauté de ses rythmes, le parfum de ses mots, le frémissement des Muses attachées à ses pas. Il communique une vitalité à ce café vieilli, il tient dans ses mains tout le passé et l'avenir, l'hommage, comme une gerbe de blés mûrs, à la poésie éternelle.

LA BONNE NEIGE¹

Viens, tombe sur la vilaine tristesse de novembre. Tu es l'oubli qui ensevelit nos douleurs. Tombe longtemps, bientôt tu nous porteras, nous aurons des chausses de nerf que les enfants des bois mettent toute la saison; nous marcherons sur ton velours blanc; nos pas seront silencieux comme ceux des félins. Nous irons, légers, comme ceux qui n'ont pas de soucis; nous nous appuierons sur de longs bois que nous aurons taillés dans la forêt. De loin, nos silhouettes rappelleront de vieux contes de légendes où passaient les rois Mages, voyageant vers l'Étoile. Ainsi, nous monterons la montagne; au sommet, nous admirerons sa vaste blancheur s'étendant à tous les horizons... Ta vue procure la paix, elle nous invite au sommeil, à l'oubli de la lutte...

Viens, tombe longtemps. Nous irons sur de longues traînes descendre la colline. Comme le cheval apeuré, nous te touchons à peine, comme l'éclair rapide, nous passerons sans arrêt. Le froid donnera du soleil à nos yeux, à nos joues, à nos lèvres, toute une jeunesse viendra avec ce plaisir enfantin. Dans nos habits de laine, aux allures gamines, nous redeviendrons les petits qui riaient si souvent... et nous remonterons avec la lourde traîne reprendre la descente vertigineuse... et les heures n'auront plus de durée.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. La bonne neige», *La Presse*, 29 décembre 1920, p. 2.

Et alors qu'il nous faudra reprendre nos livrées d'habits et de physionomie que le monde exige, nous songerons encore à ta beauté si apaisante.

On médit de toi, parfois, en pensant aux misérables qui grelottent durant ta saison, mais que deviendrait l'hiver sans toi qui caches la terre, devenue si laide, et lorsque tu descends, le froid se calme magiquement.

Viens, bonne neige, tu es blanche, immaculée ! Puisses-tu tomber longtemps sur les cupidités, les trahisons, sur tout le matérialisme qui couvre tant d'âmes...

Tombe, belle, toute en rayons, bientôt nous marcherons sur ton velours pour reprendre les randonnées des hivers enfouis, et nous revivrons un peu de notre enfance, un peu de notre jeunesse.

VIEUX ALMANACHS¹

*Notre jeunesse est enlevée
Au fond du vieux calendrier.*

MURGER

Les feuillets fanés du vieil almanach tourbillonnent comme des papillons, fous au vent glacé. Ils s'envolent, insoucieux des promesses qu'ils n'ont point tenues et légers des avanies que leurs jours ont déversées sur les pauvres humains.

D'un regard voilé quand même de quelque regret, nous les suivons au caprice des sentiers, parce que ces papillons tristes gardent sur leurs ailes un peu de poussière d'or dérobée au trésor de notre jeunesse.

Et nos cœurs, ô vieille année trompeuse, sont si singulièrement façonnés qu'au lieu de nous réjouir de ta défaite, nous oublions soudain combien tu nous fus décevante, combien de grimaces nous vîmes sur ton visage quand nous y cherchions des sourires! Et, devant ton départ, sottement, nous nous attendrissons.

Et nos cœurs sont assez naïfs, ô vieil almanach menteur, que si de rattacher ensemble tes feuillets déchus pouvait remettre à notre crédit les douze mois que tu as contenus, nous en aurions l'impérieuse tentation, malgré les misères qu'ils ont semées sur le monde, les ignominies sans nombre dont ils ont été témoins, les mécomptes dont ils ont jalonné toutes les routes où passent les hommes! Et pourtant nous savons qu'ils recommenceraient

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Vieux almanachs», *La Presse*, 30 décembre 1920, p. 2.

tels et que chacune de leurs secondes rythmerait encore l'éternelle plainte des êtres terrestres.

Et nos cœurs, ô vieille année impitoyable, sont si faibles que, devant cette parcelle de notre vie que tu portes avec toi aux abîmes du passé, une mélancolie nous prend qui nous empêche de maudire tes forfaits! C'est notre jeunesse que nous pleurons et qui s'envole sur les ailes de ces papillons gris que sont les feuillets fanés du vieil almanach.

Et nos cœurs sont à ce point insensés que le rêve y chante encore pendant que, les doigts fébriles, nous feuilletons le bel almanach tout neuf qui remplacera demain l'écrin démodé d'où les jours de la vieille année, comme des perles dédaignées, ont roulé au néant.

Informulée et furtive, entre ces feuillets soyeux et discrets, se cache notre espérance en des fortunes merveilleuses.

Mille fois menteurs sont les calendriers neufs, nous l'avons appris en maintes leçons cruelles. Qu'importe! L'illusion ne meurt pas tout entière avec les années qui passent en nous décevant. Elle se ranime au mirage des chiffres mystérieux qui marquent dans le nouvel almanach les jours à venir.

Il faut sans doute bénir l'éternelle sagesse qui a mis au cœur de l'homme l'invincible espoir en des lendemains plus beaux. Espoir vain, mais qui fait aimer la vie jusqu'en ses mensonges et qui donne la foi aux prestiges des années nouvelles.

Grâce à la ténacité de cette illusion bénie, nous pouvons, d'une âme moins amère, suivre sous le vent de décembre le vol triste que font les feuillets du vieil almanach.

JE VOUS ÉCRIS¹...

En ce soir de janvier, pendant que la folie mondaine secoue aux quatre coins de la ville les mille grelots de sa fausse gaîté, je vous écris, parce que je sens mon cœur lourd comme une urne trop pleine et trop longtemps portée.

J'avais clos mes persiennes et verrouillé ma porte, en songeant que la solitude me serait consolatrice. Mais on ne se fait pas la solitude que l'on veut, et celle qui vint à mon appel portait la livrée de ma peine et les couleurs de mon ennui.

J'ai senti alors que rien, hormis l'enchantement de votre souvenir, ne répondrait, dans cette chambre assourdie et devant ce feu clair, au cri de mon âme. Au lieu des chimères parées de roses et d'ors que je voulais évoquer, des fantômes en robes noires surgissaient de la flamme et me narguaient de leurs grimaces.

Je m'étais promis des rêves plus légers et plus bleus que le vol des libellules sous le soleil de juillet, mais tous mes vieux regrets venaient, à la place des rêves, rôder comme de furtives araignées, autour de mon fauteuil solitaire.

Je voulais goûter la douceur, même illusoire, des rêves d'amour ou de gloire, mais, de tous les coins d'ombre de ma chambre, ce sont les craintes et les doutes qui se levèrent et sournoisement tissèrent autour de mon cœur impuissant un réseau de plomb.

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Je vous écris...», *La Presse*, 7 janvier 1921, p. 2.

Je vous écris pour dissiper l'enchantement funeste où me tient cette solitude que j'ai appelée ma sœur et qui m'est venue avec l'hostilité d'une ennemie. Je vous écris parce que je ne veux pas, ce soir, parce que je ne veux plus, tant que votre pensée me sera douce, rouvrir le livre de mes heures aux pages que le destin a marquées d'un signet de deuil.

Je me disais pourtant: «Il me suffirait, pour rompre le charme fatal, de me lever et d'allumer toutes les lampes de la pièce.» Et je me souvenais aussitôt de tous les autres soirs où mon cœur blessé avait laissé des lambeaux pantelants de sa chair accrochés aux lustres des salles de fêtes.

Je me disais aussi: «Mon piano est là; je pourrais l'ouvrir et y chercher un dérivatif à ma tristesse.» Et je savais que, d'elles-mêmes, les notes douloureuses s'arrangeraient sous mes doigts et que je ne saurais que jouer la marche funèbre de mes rêves morts et de mes illusions dévastées.

Je me disais encore: «Si je cherchais, dans un livre que j'aime, le remède au mal de mon âme, peut-être le trouverais-je au fond d'une pensée qui réponde à la mienne.» Mais les mots ne se masqueraient-ils pas de mensonge pour donner à ma souffrance imprécise un sens et un visage?

Alors j'ai compris de nouveau qu'il ne fallait pas lutter, mais que votre pensée seule, comme le ferait votre bienfaisante présence, chasserait le maléfice de ma chambre close, que, seule, elle saurait éclairer ma solitude, la peupler d'harmonie et de paix.

Qu'importent les déceptions, les regrets, les doutes qui me sont venus d'ailleurs, puisque, de vous à moi, nulle ombre jamais ne s'est levée et que ce soir, au coin de mon feu dont la flamme monte pure et claire comme le sentiment qui nous unit, d'une âme illuminée par votre seul souvenir, je vous écris...

LA FOLLE DU LOGIS¹

Dans les milieux où être guindé signifie être sérieux, et sérieux être intelligent, on la traite avec mépris, avec dédain. Les mots n'ont pas assez de fiel pour la noyer. On s'en défend comme d'un défaut. En faire montre, c'est se diminuer, se rapetisser; l'avouer, c'est se condamner.

L'imagination, croit-on en effet, est le lot des faibles, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas encore arrivés et qui, à cause d'elle, n'arriveront jamais. Les forts, parvenus de toutes espèces, l'abandonnent aux moins fortunés comme un homme bien portant laisse la maladie aux impotents. S'ils n'en font pas tout à fait un vice, bien qu'à leur dire elle soit la mère de tous les vices, ils en font un vilain défaut, bon, tout au plus, pour des artistes, pour des bohèmes.

Pourtant, ce nous semble, le monde lui doit plus d'un service, plus d'un bien, plus d'une heureuse découverte, à cette « folle du logis ». Ne serait-ce que l'œuf de Colomb, que ce serait déjà quelque chose d'appréciable, ma foi. Ne parlons pas des autres inventions, dont la plupart sont ses fruits. La science y fut certes d'un certain apport, mais la science à elle seule aurait-elle tout pu produire les merveilles dont notre siècle s'enorgueillit? Que l'on remonte à l'origine de ces utiles trouvailles et l'on verra que très

1. Anonyme, « Au fil de l'heure. La folle du logis », *La Presse*, 28 février 1921, p. 2.

souvent ce fut à la suite d'une capricieuse rêverie que les hommes arrachèrent à la nature ses plus impénétrables secrets.

Voilà pour le domaine des faits positifs. Son rôle dans celui des idées est encore plus considérable. Il est vrai qu'il fut, et qu'il est toujours, des écrivains totalement dépourvus d'imagination. La masse, néanmoins, en vit. Que ce soit au théâtre, dans le roman ou dans la poésie, on la sent agir, travailler. Or, si, comme on le dit, elle est un défaut, comment expliquer que ce soient surtout les grands esprits qui en souffrent, les grands créateurs de pensées et d'images qui en soient atteints?

Un homme de lettres serait-il moindre qu'un homme d'affaires? Les deux ont une mission aussi distante que possible l'une de l'autre. Est-ce à dire, cependant, que la première soit supérieure parce qu'elle s'adresse au bien-être physique tandis que l'autre ne s'adresse qu'au bien-être spirituel et moral? Nous craignons fort qu'une fois établie, la comparaison ne tourne au désavantage des seconds. Ce serait un procédé enfantin que de la tenter. Aussi ne convient-il de s'y arrêter que dans la mesure où l'imagination est en jeu; en d'autres termes, juste assez pour se bien convaincre que les plus nécessaires parmi les hommes sont peut-être ceux qui doivent le plus à l'imagination.

Ce ne sont pas là les seuls avantages de la «folle du logis». Le domaine de la fantaisie, du caprice, de la chimère nous étant irrémédiablement fermé, le cerveau étant impuissant à concevoir entre autre chose ce que les yeux voient, les oreilles entendent, combien plus terne, ennuyeuse, sombre, apparaîtrait la vie à nombre de gens. S'échapper dans le rêve est une cure dont ceux qui l'ont essayée apprécient la vertu. Penser au soleil quand il pleut aide souvent à trouver la pluie moins triste. Penser à la santé quand on est malade n'est pas d'un moindre secours pour devenir mieux. Les exemples sont infinis que l'on pourrait citer. Comment alors condamner un état dont les bienfaits sont si nombreux? On peut commettre des excès, comme on en commet parfois dans le boire et le manger. L'un et l'autre n'ont jamais pourtant été réprouvés à cause même de ces excès.

Non, l'imagination n'est pas un mal. Nous devons, au contraire, l'estimer comme l'un des plus riches et des plus

heureux dons que nous ayons reçus. On l'appelle communément la «folle du logis», mais qu'on reste assuré que le poète a dit vrai et qu'un sot rencontre toujours un sot plus que soi.

ÉPÎTRE¹

Vous êtes-vous jamais demandé si vous n'aviez pas tort d'être si violent, poussé aux extrêmes et possédant le goût de briser, à chaque heure du jour, les vitres, les plats et la vaisselle? Ne contentez-vous pas, par cette attitude de bœuf écumant et tapageur, certaine intempérance physique qui tient plus de la solidité de vos muscles que du besoin de satisfaire à la vérité? Et ne serait-ce pas une illusion de votre esprit que de croire, par de tels procédés, amener les hommes à vos points de vue, à votre manière de comprendre les gens et les choses? Je crains que vous n'effrayiez un peu votre auditoire ou simplement les hommes sur qui vous voulez exercer une influence spirituelle et morale. Vous ne les enchaînez jamais à votre opinion en agissant ainsi. Vous pourrez les terroriser, leur inspirer de la crainte, les immobiliser dans une attitude qui est tout le contraire d'un consentement à la vérité, soit celle que vous préconisez!

Votre règne alors sera éphémère: le temps juste de vous faire haïr et de vous priver à jamais d'une adhésion qui, par le lent travail des heures, de la persuasion, vous eût été profitable à vous et aux idées que vous chérissez le plus. Le règne des bateleurs est toujours de courte durée et c'est fort heureux, puisque, en définitive, ce ne sont pas les droits éternels du beau et du vrai qu'ils servent d'abord, mais des intérêts méprisables, des ambitions soigneusement dissimulées. Je vous entends maugréer:

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 13 mai 1921, p. 2.

vous êtes désagréablement impressionné de vous sentir suspecter, car votre désintéressement est complet, et à ce point que vous ne voyez le troupeau de flatteurs qui vivent de vous et qui ne sont que des farceurs à peine déguisés. Votre foi vous met des œillères. Votre zèle s'aveugle, vous apercevez mal, enveloppé que vous êtes par des préjugés et la beauté de votre rêve, le tas de brouillons qui ne vont jamais au-delà du bruit de vos paroles et qui, étrangement bornés par leurs idées, sont incapables de discerner l'âme de vérité qui s'agite dans celles des autres. La véhémence de votre geste, c'est cela qui plaît; vos cris, la stricte pâture où mangent goulûment les êtres grossiers perdus d'appétits. Vous avez l'air de croire que le spectacle quotidien de tant de laideurs est agréé par ceux qui se taisent. Vous avez tort de vous en tenir à une psychologie aussi courte, comme vous êtes dans l'erreur de penser qu'un mot violent, un bris de vitres pourrait triompher de tant de tristesses, de tant de veuleries, de tant de stupidités désolantes.

Il s'est rencontré jadis des hommes pour élever la voix, et ces hommes-là, vous vous êtes ingéniés, par des moyens qui vous appartiennent en propre, à les torturer, à leur ravir, lentement, la flamme par vos guerres hypocrites, vous les avez presque tués et ils se sont sauvés de la mort par un effort désespéré. Il leur eût semblé souverainement inique de mourir dans la poussière à cause d'illusions qu'ils avaient servies dans l'enthousiasme de leur âme, et, pour des égarements assez semblables aux vôtres, payer de leur existence des erreurs qui sont le lot de chaque individu. Vous avez voulu tuer ces gens-là. Machiavélisme et bassesse entraient pour beaucoup dans ce complot organisé contre eux. Vous avez ourdi des stratagèmes qui ont menacé leur raison, et cela au nom de la justice que vous vous étiez arrogé de distribuer aux hommes. Vous avez eu cette audace de croire qu'elle s'était réfugiée en vos mortelles mains et que vous alliez en être les dispensateurs avisés et prudents. Votre orgueil égalait en cela votre barbarie.

Non, vous n'étiez pas des justes, tout au plus des hommes comme les autres, mais aveuglés de méchanceté et qui, pour flatter vos instincts cruels, vous affubliez d'un masque sous lequel grimaçaient l'injustice et le mensonge.

Vous êtes mal venus de nous dicter des façons d'agir, des attitudes en face de la vie et de ses problèmes. Vos reproches aux modérés ne méritent qu'un sourire dédaigneux, car, parmi ceux-là, il y a des gens assez respectueux de la liberté humaine pour sentir les raisons diverses qui font mouvoir les hommes. Ce monsieur qui vous indigne, parce qu'il s'est voué à un idéal intellectuel et qu'il remplit la tâche à lui assignée, n'est pas tenu de vous livrer le fond de sa pensée, à se prononcer pour ou contre vous. Loin de vous condamner en bloc, il salue votre talent, la finesse de votre esprit; ne lui demandez pas une approbation intégrale. Il ne vous la donnera pas et il fera bien. En dehors du rôle qu'il est appelé à jouer, il ne vous doit rien; et votre tort, c'est de croire qu'il est obligé vis-à-vis de vous. Osez donc vous-mêmes ce que vous voulez qu'il fasse! Changez tout un monde par un coup de poing, un cri de husting, un article de journal. Et puisque tout va si mal, que rien n'est bon, que l'art, la politique, la littérature n'existent à peu près pas, commencez à allumer les flambeaux sur les sommets et montrez-vous, si vous le pouvez, dans cette lumière; ouvrez la bouche et laissez tomber de vos lèvres les seules paroles justes, les seules paroles géniales.

Quelle hâte de vous entendre! d'applaudir à la vérité que vous apportez enfin à une foule qui se tord dans les ténèbres. Ce que j'en dis laisse assez supposer que je doute de ce miracle improbable. Et vous continuerez à gémir sur l'attitude des mandarins, de ceux qui cherchent et qui vous donnent parfois le résultat de leur labeur, de ceux qui ont peiné et peinent encore sous un ciel ingrat et auxquels vous avez préparé savamment des ciguës dans vos officines.

Non, la pire de nos réalités quotidiennes, c'est de vouloir mêler les choses, de les confondre au point qu'elles disparaissent dans une vague unité, une collectivité amorphe, sans caractère et sans figure. Quand on aura créé des individus, alors on pourra se permettre des mélanges. D'ici là, laissez les individus essayer de se façonner une âme, un système d'idées. D'ici là, qu'on permette à des hommes adonnés aux curiosités de l'esprit quelque individualisme. Ne tentons point de faire d'un économiste un politicien, d'un homme de lettres un moraliste, etc., etc.

N'attendons pas de ces catégories d'individus des qualités ou des vertus qu'elles n'ont pas. Et si nous allions nous scandaliser de leurs erreurs ou de leurs fautes, ce serait là follement oublier les nôtres.

J'ai lu chez un grand homme de plume que ce qui nous menaçait le plus entre autres choses, c'était le dilettantisme français. Rien n'est plus faux. Cela ne touche pas à l'esprit, ce n'est pas un argument d'ordre intellectuel. Vous savez très bien pourquoi cela fut écrit.

Le dilettantisme français ne menace guère le Canada, c'est plutôt le Canada qui le menace. Le dilettantisme français n'offre aucun danger réel. Il n'a fait de mal qu'à ceux qui ont bien voulu en supporter les frais: il leur a fait la vie dure, impossible même, parce que, à côté de lui, il y avait de prétendues vertus qui lui disputaient une légitime part de soleil. Il habituerait, au contraire, au jeu des idées, il serait un acheminement vers la vraie culture, non pas celle qui, par nos soins à tous, ne fut jusqu'à maintenant qu'un terme oratoire, bruyant mais vide.

Et il me prend, au seuil de cette nouvelle année, l'envie de souhaiter à vous aussi bien qu'à moi ce dilettantisme qui nous est présenté tel un épouvantail, mais que j'envisage comme une mesure de salut spirituel, une diversion à nos extrémismes de droite et de gauche, qui n'ont encore rien fondé d'éternel dans l'ordre de l'esprit.

DÉJÀ¹

Juin, le mois du calme, après l'activité fébrile qui a intensifié les forces productrices du printemps, est à peine au milieu de sa course. L'heure protocolaire de l'été n'a pas encore sonné.

Déjà, cependant, une ombre de tristesse passe au milieu des fleurs épanouies, met une sourdine au chant des oiseaux, tandis que les feuillages, dans la plénitude de leur beauté, nous offrent leur ombre bienveillante, accueillante, reposante. Il semble que la joie de vivre est répandue sur toute la terre. Tout ce qui vibre, tout ce qui se meut, tout ce qui chante, tout ce qui fleurit, tout ce qui verdoie en jouit avec plénitude.

Ce n'est cependant qu'une vaine apparence: la mort n'a pas abdiqué ses droits, au milieu de cette exubérance de soleil et de vie. Elle veille, elle guette, elle frappe, elle supprime.

Un rien nous rappelle à cette réalité.

Ce rien, ce sont les quelques feuilles déjà tombées, fanées, qui font des taches tristes sur les pelouses, que déjà nous foulons aux pieds, dans les parcs. Nous regardons les dômes de verdure. La feuillée est si dense que l'on ne s'aperçoit pas des quelques disparues.

L'impression causée par ces feuilles déjà mortes, alors qu'elles viennent à peine de sortir toutes virginales des bourgeons

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Déjà», *La Presse*, 17 juin 1921, p. 2.

sous les caresses de l'avril, a quelque chose de déconcertant, de profondément triste. Nous avons encore le souvenir tout rapproché du lourd pallium de neige qui faisait craquer sinistrement les bras dénudés des arbres. Nous frissonnons à cette évocation des rigueurs hivernales. Nous avons assisté avec joie à l'éclosion de la verdure et à peine avons-nous vu les feuilles se former que déjà quelques-unes sont frappées par l'inlassable guetteuse, par la mort.

Feuilles d'un jour, vous êtes bien l'image de notre vie incertaine, fragile, décevante. Chaque jour, dans la grande ville, la mort se penche sur des berceaux, enlevant sans pitié, aux mères désolées, des enfants qui souriaient à la joie de vivre ! Petites feuilles qui tombez sans avoir connu les cruelles heures de l'automne expirant, sans avoir senti la main brutale de l'hiver, assassin des dernières frondaisons, vous n'avez pas vécu, vous ne jouirez pas des charmes de l'été, mais vous ne souffrirez pas. Ainsi sera-t-il des enfants que la mort fauche dans les berceaux : ils ne connaîtront pas les bonheurs de la vie. Mais ils n'en verront pas les laideurs, les rancœurs, les trahisons.

Devons-nous les plaindre de cette disparition prématurée de la mère de toutes les joies, de toutes les caresses, mais aussi de toutes les tristesses, de toutes les peines, de toutes les douleurs ?

Petites feuilles qui tombez de l'érable touffu, sans même que la place que vous avez quittée paraisse vide dans la luxuriance des verdure : petits enfants qui dans le tourbillon de la grande ville disparaissent sans que, sauf vos proches parents, personne ne songe à votre blanc départ, peut-être auriez-vous connu la renommée ; peut-être aussi la médiocrité, l'oubli eussent-ils été votre destin.

Doit-on vous plaindre de ne plus être déjà ?

Feuilles mortes en leur printemps, amours déjà brisées alors qu'il semble qu'elles venaient seulement de s'épanouir, tout cela, Madame, c'est la vie, dont rien n'est la plus proche voisine que la mort.

Que la désillusion vienne un peu plus tôt, un peu plus tard, que la trahison soit venue hier, qu'elle vienne aujourd'hui ou

demain, nous n'aurons qu'une même exclamation toute de regret et pleine de réalité déjà!

RÉPONSE À UNE INCONNUE¹

Vous qui blasphémez la divine solitude et qui méconnaissez l'enchantement du Rêve silencieux, loin de tout ce qu'ont édifié ou démolì les hommes, que faites-vous de ce lumineux été, avec ses soirs languides qui descendent lentement du ciel et couvrent la terre comme d'un voile nuptial? Que faites-vous des matins translucides et du mol épanouissement des midis, vous qui n'avez voulu chercher votre joie que dans l'indigence des œuvres humaines?

Comment pouvez-vous marcher, libre, dans la Vie, connaissant la brutalité des foules et le dégoût des cités bruyantes, si vous ne savez aussi la secrète puissance des heures silencieuses et solitaires?

Toute la beauté de vivre n'est-elle pas enclose dans le rayon de soleil qui se joue à travers les feuilles, dans le brin d'herbe qui tremble au passage de la brise, dans le nid où frissonne le soyeux duvet des ailes neuves? La plus modeste fleur, éclore au jour levant, ne vaut-elle pas les plus sublimes poèmes des hommes, et quelle est l'œuvre de génie qui éveille en vous le sentiment de la Beauté parfaite, à l'égal d'un vol bleu de libellules au soleil de juillet?

1. Anonyme, «Au fil de l'heure. Réponse à une inconnue», *La Presse*, 25 juillet 1921, p. 2.

Que demandez-vous donc à l'existence, vous qui ne voulez comprendre la poésie des soirs constellés, qui ne vibrez point à la splendeur des matins, et qui fermez vos oreilles à la voix céleste dont s'enchantent les âmes dans la solitude ?

Si votre cœur est fermé, si vos yeux sont aveugles à toute cette gloire, où trouvez-vous d'autres raisons meilleures de supporter le faix des jours qui passent ? Rien n'est vivant en nous qui ne trouve son reflet dans la nature, et plus morne qu'un tombeau, plus vide qu'un temple désaffecté doit être l'âme de celui-là qui chemine inattentif à la sainte beauté des saisons.

Et, pourtant, vous connaissez la souffrance — autrement, pourquoi auriez-vous écrit votre plainte à l'inconnu que je suis ? — et, malgré les mots de désespérance qu'a tracés votre plume, vous savez que votre mal n'est pas inguérissable. Celui qui n'a véritablement pas d'espoir au cœur ne songe plus à parler de sa douleur.

Comme un petit enfant, confiez-vous donc, alors, aux mains bénies de la solitude, quittez la ville insidieuse, et, dans quelque coin ignoré du monde, allez recueillir les salutaires leçons de la nature. Celle-ci est la suprême consolatrice ; jetez-lui vos défaillances et vos rancunes. Laissez-vous pénétrer du charme rude des forêts, de l'enchantement des lacs sauvages où nulle barque ne troublera le sillon de la vôtre.

Vous aurez pour vous seule les vagues frêles qui ruissellent en pluie de diamants au bout des doigts qui s'y plongent. Les vagues sont sœurs de nos rêves, elles en ont l'inconsistance et le chatolement. L'effleurement d'une main de femme suffit à les briser, comme il excelle à émietter à tous les vents l'or de nos pauvres illusions. Mais les vagues renaissent vite, plus brillantes et plus fragiles, éternel symbole de nos éternels espoirs !

Que n'endormez-vous votre peine, ô tendre inconnue, à leur rythme de douceur, plutôt que de vouloir, aux yeux d'un étranger, vous en parer comme d'une auréole, et plutôt que de la dissiper en petits mots dolents, jetés de votre jolie plume sur le satin d'une feuille de papier galamment parfumée !

Page laissée blanche

III

À Marcel Dugas

Pour le remercier de *Paroles en liberté*¹

I

Paroles en liberté
Par quoi revit ma jeunesse,
Se peut-il qu'il en renaisse
Un souvenir à chanter?

Voici tous les bons poètes
D'entre mes quinze et vingt ans!
Voici leurs mots éclatants
Et leurs cadences parfaites!

D'un or plus pur que ducats,
Trio qui le muflle effraie:
Morin, Chopin, Delahaye,
Chante-les, Marcel Dugas,

Cependant que tu dessines,
De la lune et du crayon,
L'ombre de François Villon
Sur le mur des Ursulines!

1. Alfred DesRochers, «À Marcel Dugas pour le remercier de *Paroles en liberté*», manuscrit, 1 f., ACA, fonds Marcel Dugas.

II

Le rêve n'a donc pas fui
Par-delà le froid dédale
Que délimite la nuit,
Puisque tes feux de Bengale
Fusent au ciel ébloui
De l'aurore boréale!

Est-ce lui qui me revient
Avec ses enthousiasmes
À lire ce livre tien?
Ou la nuit et ses fantasmes
Ou le démon méridien
Qui me voue à ses sarcasmes?

N'importe! L'heure est trop belle
Qui reconsacre les mots
Pour me creuser la cervelle
À chercher des maux nouveaux!
Merci d'une offrande telle:
Myrionymes émaux!

Alfred DesRochers
Sherbrooke, Québec.
20 septembre 1944

BIBLIOGRAPHIE

A – FONDS D'ARCHIVES

B – SOURCES MANUSCRITES

I – Poèmes en prose

II – Autres manuscrits

1. Proses
2. Conférences
3. Manuscrits sur Dugas

III – Correspondance

C – ŒUVRES DE MARCEL DUGAS

I – Livres

II – Poèmes en prose publiés séparément

III – Autres publications

1. Proses
2. Conférences
3. Articles
4. Textes de la chronique « Au fil de l'heure »
5. Articles de Marcel Dac

*D – ÉTUDES SUR MARCEL DUGAS**I – Livres, parties de livres**II – Articles**III – Spicilège Marcel Dugas**IV – Mémoires et thèses**E – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES*

A – FONDS D'ARCHIVES

Archives du Collège de l'Assomption, fonds Marcel Dugas: lettres adressées à Marcel Dugas, 1912-1947; lettres de Marcel Dugas; conférences et proses.

Archives nationales du Canada, Division des archives gouvernementales, correspondance du Bureau de Paris, RG 37, F 9: correspondance entre Théodore Beauchesne et H.P. Biggar, vol. 495 (janvier 1912 - décembre 1914); vol. 497 (janvier 1921 - décembre 1925); vol. 498 (janvier 1926 - décembre 1933); vol. 499 (janvier 1934 - décembre 1938).

Bibliothèque nationale du Québec, fonds Marcel Dugas, MSS-35: proses, conférences, lettres et cartes postales à sa famille.

Bibliothèque nationale du Québec, fonds Alain Grandbois, MSS-204/9/15: 14 lettres de Marcel Dugas à Alain Grandbois, 1937-1944.

Fonds privé: spicilège contenant des manuscrits de Marcel Dugas et des coupures d'articles sur ses œuvres.

Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds Albert Laberge: lettres de Marcel Dugas à Albert Laberge.

Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds René Chopin, P-17/1/7.

Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241: manuscrits de poèmes en prose de Marcel Dugas; lettres et cartes postales de Marcel Dugas à Albert Laberge, 1920-1944.

*B – SOURCES MANUSCRITES**I – Poèmes en prose*

«Anna de Noailles. À Madame Henriette Lagneau», dactylographie avec corrections manuscrites, 2 f. non paginés, 20 x 25 cm; 2 juin 1933 (fonds privé).

- « Des mondes dorment en nous », dactylographie, 2 f., sur papier Rolland « Extra Strong » (20,5 x 25 cm), paginée II, sous le titre « Des mondes dorment en nous » (souligné), dans la marge supérieure du premier feuillet. Les accents ont été ajoutés (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/4).
- « Des mondes dorment en nous » (souligné), dactylographie avec corrections manuscrites, 2 f., le second paginé, 20 x 25 cm; non datée (fonds privé).
- « La douleur de la ville », manuscrit, 8 f., sur du papier tranché en deux (20 x 13 cm), paginés de 1 à 8 dans le coin supérieur gauche, sous le titre « La ville qui se hisse », à l'encre noire, dans la marge supérieure des deux premiers feuillets; ce titre a été rayé au crayon et à l'encre turquoise sur le premier feuillet seulement, pour être remplacé par « La douleur de la ville », à l'encre turquoise; numéroté II, à l'encre rouge, à côté du titre sur le premier feuillet, le manuscrit est signé « Marcel Dugas ». Le texte est composé sur des feuilles au recto desquelles sont dactylographiées, sous forme de questions et réponses, les notes d'un procès dans lequel les parties étaient représentées par M^e Béique, pour les demandeurs, et M^e McMichael, pour la défenderesse. Les cinq premiers feuillets sont à l'encre noire; à partir du tiers inférieur du 5^e feuillet, le manuscrit est à l'encre turquoise. Le titre ajouté (« La douleur de la ville ») étant de la même encre que la fin du texte, Marcel Dugas n'aurait décidé de modifier le titre qu'après avoir rédigé tout le poème. Les corrections, les ajouts et les symboles de paragraphes sont à l'encre bleue et au crayon (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241).
- « La nuit me regarde », manuscrit, 10 f., sur du papier tranché en deux (26,5 x 15 cm), paginés de 1 à 10 dans le coin supérieur gauche, sous le titre « La nuit me regarde », dans la marge supérieure du premier feuillet; numéroté IV à l'encre rouge, à côté du titre. Les deux derniers

feuillet portaient les numéros 8 et 9, qui ont été rayés et remplacés par les chiffres 9 et 10. Le texte est au verso des versions française et anglaise de la «Liste alphabétique des personnes ayant qualité pour voter aux Élections en vertu de la Charte de la Cité dans le Quartier St-Henri de la Cité de Montréal, pour l'année 1916...» (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241).

« L'aurore sur le lac. Le soir sur le lac », manuscrit, 10 f., sur du papier tranché en deux (26,5 x 15 cm), paginés de 1 à 6: les deux premiers dans le coin supérieur droit, les quatre suivants dans le coin supérieur gauche, sous les sous-titres «Prose», souligné et rayé, et «Diptyque», souligné et ajouté à l'encre bleue, sous le titre «L'aurore sur le lac» dans la marge supérieure du premier feuillet; paginés 7 dans le coin supérieur droit et 8-10 dans le coin supérieur gauche, sous le titre «Le soir sur le lac» dans la marge supérieure du 7^e feuillet; numéroté III, à l'encre rouge, à côté du titre sur le 1^{er} feuillet; le manuscrit est signé «Marcel Dugas». Sur le 4^e feuillet, le texte n'occupe que le tiers supérieur de la page et est suivi de la mention «La suite sur l'autre page» à la mine de plomb et entre parenthèses. Le feuillet 6 se termine au tiers supérieur de la page et la deuxième partie du diptyque «Le soir sur le lac» commence au feuillet suivant. Les trois premiers feuillets, de même que les 5^e, 9^e et 10^e, sont au verso de la version anglaise de «*Alphabetical List of the persons qualified to vote at Elections under the City Charter in the St-Joseph Ward of the City of Montreal, for the year 1916. Poll n° 16.*» Les 4^e, 6^e, 7^e et 8^e feuillets sont au verso de la version française de la «Liste alphabétique des personnes ayant qualité pour voter aux élections en vertu de la Charte de la Cité dans le Quartier St-Joseph de la Cité de Montréal pour l'année 1916». Tout le texte est à l'encre noire: les corrections, les symboles de paragraphes et les commentaires sont à la mine, sauf sur le 1^{er} feuillet où ils sont à l'encre bleue (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241).

« La vieillesse des hommes », manuscrit, 8 f., au crayon sur divers papiers: les deux premiers au recto et au verso d'un papier « Linen Bond » très jauni (26 x 20 cm); les feuillets 3 à 6 et 8 à 9 sur du papier coupé en deux (15 x 22 cm); le feuillet 7 sur du papier « Ligure Bond » tranché (16 x 20,5 cm); ces feuillets sont paginés dans le coin supérieur gauche, de 2 à 9, à l'exception du premier, dans le coin supérieur droit; numéroté V, à l'encre rouge, à côté du titre, « La vieillesse des hommes », souligné d'un trait, dans la marge supérieure du premier feuillet. Les feuillets 3 à 6 et 8 sont au verso des versions française (3, 4) et anglaise (5, 6, 8) de la « Liste des électeurs du quartier St-Henri de la Cité de Montréal, pour l'année 1916 ». Les derniers mots du poème (« siècles, la dure espérance? ») figurent dans la marge de gauche de la liste électorale, au verso du 8^e feuillet, qui n'est pas paginé (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241).

« L'idéale maison », manuscrit, 3 f., au crayon sur papier « Pirie's Standard » très jauni (26 x 20,5 cm), paginés de 1 à 3 dans le coin supérieur gauche; numéroté VI, à l'encre rouge, à côté du titre « L'idéale maison » (souligné) et signé du pseudonyme Alain Mérul d'une mine plus foncée. Le deuxième feuillet est composé sur du papier portant l'en-tête « Dr Courteau, St-Jacques, P.Q. » Le premier et le troisième feuillets sont au verso du même type de papier à lettre (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241).

« Ma tristesse est en vous », manuscrit, 5 f., sur divers papiers: les trois premiers sur papier « Linen Bond » (20,5 x 13,5 cm), paginés de 1 à 3 dans le coin supérieur gauche; les deux autres feuillets, sur papier tranché « Laurentian Wove » (20,5 x 13,5 cm), sont paginés 6 et 7 dans le coin supérieur gauche; numéroté I, à l'encre rouge, à côté du titre « Ma tristesse est en vous » (souligné de deux traits) dans la marge supérieure du premier feuillet et signé « Marcel Dugas ». Les trois premiers feuillets sont écrits au verso d'un papier portant l'en-tête « Bibliothèque

Municipale Civic Library, 70 Sherbrooke Ouest West, Montréal, Canada ...191... » Dans le coin supérieur gauche est reproduit le sceau de *Concordia Salus*, sous lequel figure le nom « F. Villeneuve, Bibliothécaire-Librarian ». Le texte des trois premiers feuillets est à l'encre noire; les ratures, les additions et les symboles de paragraphes, au crayon; les numéros de pages, à l'encre turquoise. Les deux autres feuillets, soit à partir de « Ma tristesse est partout » (l. 30), sont à l'encre turquoise; les ratures, les additions et les symboles de paragraphes sont au crayon. Les deux feuillets suivants sont numérotés 6 et 7, ce qui laisse croire que les feuillets 4 et 5 auraient été écartés par Dugas (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Lagerge, P-241).

« Mort d'Henriette Lagneau », dactylographie avec corrections manuscrites, 1 f., 20 x 25 cm; 2 juin 1933 (fonds privé).

« Mort de Jeanne » [ajout manuscrit: « Nouguiér »], dactylographie avec corrections manuscrites, 1 f., 20 x 25 cm; 10 décembre 1936 (fonds privé).

« Mots en liberté <rayé> Pour la fin [ajout manuscrit] Léo-Pol Morin », dactylographie, 2 f., le second paginé, 20 x 25 cm (fonds privé).

« Saint-Denys Garneau. Prose », dactylographie avec corrections manuscrites, 2 f. non paginés, 20 x 25 cm; avec signature autographe (fonds privé).

« Sur les chemins de l'automne », manuscrit, 6 f., sur divers papiers: les deux premiers au verso de feuillets lignés en bleu (25,5 x 20 cm); les feuillets 3 et 4 sont tranchés en deux (24,5 x 24,5 cm); le papier est très écorné; le 5^e feuillet est au verso d'un papier (26 x 20,5 cm) ligné de gros traits noirs, à l'exception du tiers supérieur; le 6^e feuillet est sur du papier Norman (26 x 20,5 cm) très jauni; ces feuillets sont paginés de 1 à 6 dans le coin supérieur gauche; numéroté VII, à l'encre rouge à côté du titre « Sur les chemins de l'automne », souligné et

répété dans la marge supérieure des quatre premiers feuillets. Les feuillets 3 et 4 sont au verso de listes électorales non datées ni identifiées. Le 4^e feuillet se termine au tiers inférieur par la signature de Marcel Dugas, qui a été raturée. Le premier jet du poème aurait été moins long que la version finale: le texte sur les feuillets 5 et 6 est au crayon et s'arrête au milieu du 6^e feuillet, pour se poursuivre au verso du 5^e feuillet, par un envoi qui n'a pas été retenu dans les versions publiées: « Sur les chemins de l'automne, moi qui s'en va vers des aurores nouvelles, / J'embrasse la douce fiction de tes mains neuves et riches de dons, / Ô jeunesse évoquée et de ce qui chez toi fut le milieu. / Je veux tenter de refaire l'homme. » Le manuscrit est à l'encre noire et à l'encre brune sur les quatre premiers feuillets, à la mine de plomb sur les feuillets 5 et 6; les corrections et les ajouts sont à l'encre rouge, à l'encre turquoise et au crayon sur les quatre premiers feuillets, à l'encre rouge, à l'encre bleue et au crayon sur les deux derniers (Université Laval, Division des archives, fonds Albert Laberge, P-241). « Sur les chemins de l'automne », dactylographie, 3 f., sur papier Rolland « Extra Strong » (20,5 x 25 cm), paginés II, III, sous le titre « Sur les chemins de l'automne » dans la marge supérieure du 1^{er} feuillet. Cette version dactylographiée ne porte pas d'accents et présente de nombreuses coquilles (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/12). « Automne, qui est déjà l'hiver » (souligné), dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 3 f., les deux derniers paginés, 20 x 25 cm; le deuxième feuillet répète celui de la dactylographie de « Des mondes dorment en nous » (fonds privé).

II – Autres manuscrits

1. Proses

« Adélaïde Lanoue » [sous-titre « Conte pour enfants. À Christiane » (ajouté à la main à l'encre noire)], dactylographie avec corrections manuscrites, non datée,

- 6 f. paginés, 19 x 25 cm; signée « Marcel Dugas » (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/1).
- « Adélaïde Lanoue » [sous-titre « Contes pour enfants. À Christiane »], dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 10 f. paginés, 20 x 25 cm; signée « Marcel Dugas » (fonds privé).
- « Anne de Noailles », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 13 f. paginés, 19 x 25 cm; signature autographe (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/2).
- « Anne de Noailles », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 13 f. paginés sauf le premier, 20 x 25 cm (fonds privé).
- « Ce que j'ai vu et entendu », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 10 f. paginés, 19 cm x 25 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/3).
- « Extraits de *Verlaine* [édition de 1928, p. 72-76] », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 2 f. paginés, 20 x 25 cm (fonds privé).
- « Léo-Pol Morin. Devant les princes de Parme » [Préface de *Musique*, par Léo-Pol Morin], dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 9 f. paginés, 19 x 25 cm; signée « Marcel Dugas » (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/8).
- « Pierre Daviault », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 3 f. paginés, 20 x 26 cm; signée « M. D. » (fonds privé).
- [Recueil de fragments, de pensées, d'expressions choisies, par Henri Dugas, Collège de l'Assomption], non daté, 225 p. [« Deux cahiers à couverture solide, contenant 225 pages, conservés par M^{me} Léopold Larochelle, à Loretteville » (L. Brouillette, « Marcel Dugas: sa vie et son œuvre », f. XVIII)].
- Sans titre [texte sur Nikto, la comtesse Olga Kaninof], manuscrit non daté, 16 f. non paginés, 19 x 25 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/14).

2. Conférences

- « Dialogue des deux Frances », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 3 f. non paginés, 19,5 x 25 cm; signée « Marcel Dugas » (fonds privé).
- « Émile Cottinet », manuscrit non daté, 14 f. (ACA, fonds Marcel Dugas); « Émile Cottinet », dactylographie non datée, 21 f. paginés, 19 x 24 cm (page ajoutée au début: « Préambule » [Ajout manuscrit: « Émile Cottinet. Conférence donnée à l'Université Laval de Québec »]); signée « M. D. » (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/6); « Émile Cottinet », dactylographie non datée, 9 f. paginés 4-9 [le 3^e feuillet manque], 20 x 25 cm (fonds privé).
- « Désaulniers » [hommage à M. Gonzalve Désaulniers], manuscrit à l'encre noire, non daté, 4 f. non paginés, 15 x 20 cm; non signé (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/5).
- « François Hertel », dactylographie non datée, 7 f. paginés; non signée (ACA, fonds Marcel Dugas); « Univers de François Hertel », dactylographie non datée, 11 f. paginés 2-11, 19 x 25 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/13).
- « François Hertel — Rina Lasnier », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 9 f. paginés 1-8, 18 x 22 cm; non signé (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/7).
- « Louise Read » [sous-titre rayé: « La malle de livres »], manuscrit à l'encre noire, non daté, 8 f. paginés dans le coin supérieur gauche sauf pour la première page, 19 x 25 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/9).
- « Louise Read », dactylographie non datée, 12 f. paginés III-XII, 20 cm x 26 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/10).
- « Louise Read », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 29 f. paginés 2-10 et 20-27 à la main, 26 et 27 étant répétés, 20 x 25 cm (fonds privé).

- « Parmi ceux que j'ai connus » [causerie prononcée à la demande de Victor Barbeau], manuscrit non daté, 38 f., 21,5 x 35,5 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/10); « Parmi ceux que j'ai connus », dactylographie avec corrections manuscrites, non datée, 18 f. paginés, 20 x 32 cm; signature autographe (fonds privé).
- « Rina Lasnier » (titre ajouté à la main) [conférence prononcée par Marcel Dugas au Cercle universitaire, à Ottawa, en 1944], dactylographie avec corrections manuscrites, 14 f. paginés, 21 x 28 cm (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/11); « Rina Lasnier » (titre ajouté à la main), dactylographie avec corrections manuscrites, 14 f. paginés sauf le premier, 20 x 20,5 cm (fonds privé).

3. Manuscrits sur Dugas

- COTTINET, Émile, « Les Poèmes. *Confins*, par Tristan Choiseul », manuscrit non daté, 4 f. (coupés) paginés dans le coin supérieur gauche, 13 x 19 cm; signé: « Émile Cottinet (L'Effort, août 1922) » (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS 35/1/15).
- DESROCHERS, Alfred, « À Marcel Dugas pour le remercier de *Paroles en liberté* », poème manuscrit de sept strophes, 20 septembre 1944, ACA (voir Appendice III, p. 525-526).

III – Correspondance

Lettres adressées à Marcel Dugas, 1912-1947 (ACA, fonds Marcel Dugas).

Lettres et cartes postales de Marcel Dugas à sa famille [à son père, Euclide Dugas, à son beau-frère, Gaspard Courteau, à ses nièces, Alice et Bérengère Courteau], 1910-1945 (BNQ, fonds Marcel Dugas, MSS-35).

Autres lettres de Marcel Dugas:

- 1 lettre à René Chopin, 11 janvier 1945 (Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds René Chopin).

- 6 lettres au P. Guy Courteau, s.j., 19 mai 1942 - 16 novembre 1942 (ACA, fonds Marcel Dugas).
- 2 lettres à Louis Dantin, 22 octobre 1937 et 14 mars 1941 (fonds privé, Dr Gabriel Nadeau).
- 1 carte postale à Thérèse Dugas, Paris, janvier 1939 (fonds privé).
- 1 lettre à Jacques Duchatel, 31 janvier 1946 (ACA, fonds Marcel Dugas).
- 14 lettres à Alain Grandbois, 14 juillet 1937 - juin 1944 (BNQ, fonds Alain Grandbois, MSS 204/9/15).
- 4 lettres à Albert Laberge, 8 octobre 1938 - 14 mai 1945 (Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds Albert Laberge).
- 21 lettres à Albert Laberge, 31 juillet 1920 - 24 novembre 1944 (Université Laval, fonds Albert Laberge, P-241); 12 cartes de souhait à Albert Laberge, 26 décembre 1927 - 19 décembre 1944 (Université Laval, fonds Albert Laberge, P-241).
- 5 lettres à Luc Lacourcière, 12 février 1942 - 17 août 1944 (fonds privé).
- 1 lettre à A. Léo Leymaire, 17 janvier 1924 (ANC, fonds des Archives nationales du Canada, MG 30, D 56, vol. 2.).
- 8 lettres à Isaïe Nantais, 15 septembre 1920 - 29 janvier 1943 (fonds privé).
- 1 lettre à Georges Vanier, 21 janvier 1946 (ANC, fonds Marcel Dugas).

GAUTHIER, Louis-Guy, *Lettres adressées à Marcel Dugas, 1912-1947: Chronologie*, L'Assomption, Collège de l'Assomption, 1980, 13 p.

GAUTHIER, Louis-Guy, *Que sont mes amis devenus.... Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947: Chronologie*, Joliette, édition privée, 1987, 186 p.

PILOTTE, Gaston, «Lettres de Marcel Dugas à sa famille (1911-1914)», *Études françaises*, vol. 7, n° 3 [numéro

spécial: « Marcel Dugas et son temps »], août 1971, p. 273-287.

PILOTTE, Gaston, « Lettres adressées à Marcel Dugas (1912-1944) », *Études françaises*, vol. 7, n° 3, [numéro spécial: « Marcel Dugas et son temps »], août 1971, p. 289-324.

C – ŒUVRES DE MARCEL DUGAS (ordre chronologique)

I – Livres

MARCEL HENRY (pseud.), *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, Paris, Henri Falque, 1911, 247 p.

Feux de Bengale à Verlaine glorieux, Montréal, Marchand Frères, 1915, 43 p.

Psyché au cinéma, Montréal, Paradis-Vincent, 1916, 110 p.

Versions. Louis Le Cardonnel, Charles Péguy, Montréal, Maison Francq, 1917, 88 p.

Apologies. M. Albert Lozeau, M. Paul Morin, M. Guy Delahaye, M. Robert LaRoque de Roquebrune, M. René Chopin, Montréal, Paradis-Vincent, 1919, 115 p.

TRISTAN CHOISEUL (pseud.), *Confins*, Paris, [s.é.], 1921, 133 p.

Flacons à la mer. Proses, Paris, Les Gêmeaux, 1923, 148 p.

Verlaine, Paris, Radot, 1928, 79 p.; *Ensayo* [trad. espagnole d'Antonio Iraizoz], La Havane, 1935, 48 p.

Littérature canadienne. Aperçus, Paris, Firmin-Didot, 1929, 203 p.

Cordes anciennes. Proses, Paris, L'Armoire de citronnier, 1933, 95 p.

Un romantique canadien. Louis Fréchette, 1839-1908, Paris, La Revue mondiale, 1934, 294 p.; Montréal, Beauchemin, 1946, 315 p. ; repris dans *Polémique sur les causeries du Dimanche. Louis-Honoré Fréchette. Adolphe-Basile Routhier. Louis-Antoine Dessaulles. Lettres à l'auteur et ses répliques. Précédé de Adolphe Routhier et Louis Fréchette par Marcel Dugas*

[extraits d'*Un romantique canadien*]. Suivi de M. L.-H. Fréchette par A.-B. Routhier, Saint-Jacques, Éditions du Pot-de-fer, 1994, 191 p.

SIXTE LE DÉBONNAIRE (pseud.), *Nocturnes*, Paris, Jean Flory, [1937], 178 p.

Pots de fer, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1941, 55 p.

Salve Alma Parens, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1941, 55 p.; paru d'abord dans *Cordes anciennes. Proses*, Paris, L'Armoire de citronnier, 1933, p. 77-95.

Notre nouvelle épopée, Ottawa, Ministère des Services nationaux de guerre, Service de l'information, [1941], 11 p.; repris dans *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1942, p. 104-113.

Approches, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1942, 113 p.

Paroles en liberté, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, 172 p.

II – Poèmes en prose publiés séparément

MARCEL HENRY (pseud.), «Le retour d'une ombre», *L'Action*, 27 juillet 1912, p. 1.

MARCEL HENRY (pseud.), «Paroles à une ombre», *L'Étudiant*, vol. 4, n° 2, 11 décembre 1914, p. 1-2.

LE RAT (pseud.), «Douches tièdes. Un homme d'ordre. À deux humoristes», *L'Action*, 6 mars 1915, p. 4.

LE RAT (pseud.), «Douches rapides. C'était un p'tit garçon...», *L'Action*, 13 mars 1915, p. 1.

LE RAT (pseud.), «Douches brûlantes. Phèdre», *L'Action*, 20 mars 1915, p. 1.

LE RAT (pseud.), «Douches frivoles. Sur les petits chapeaux», *L'Action*, 27 mars 1915, p. 4.

LE RAT (pseud.), «Douches italiennes. Mademoiselle Italie», *L'Action*, 10 avril 1915, p. 4.

LE RAT (pseud.), «Douches apaisantes. Le destin du monde», *L'Action*, 8 mai 1915, p. 4.

- LE RAT (pseud.), «Douches crispées. La défaite du printemps. À M. de Paillasse, Moi — et les autres clowns», *L'Action*, 29 mai 1915, p. 4.
- LE RAT (pseud.), «Douches anti-militaristes. Les teddy bears en khaki», *L'Action*, 16 octobre 1915, p. 1.
- «Préambule» à *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, Montréal, Marchand Frères, 1915, p. 5.
- «La défaite du printemps. À M. de Paillasse, moi et les autres clowns», *L'Escholier*, 22 septembre 1916, p. 2-3.
- «Paillasse sur l'horizon», *Le Nigog*, vol. 1, n° 6, juin 1918, p. 177-180.
- «Tentation», *Le Nigog*, vol. 1, n° 10, octobre 1918, p. 323-324.
- «L'homme dans le champ de carnage. À la mémoire d'Adolphe Olivier», *Le Nigog*, vol. 1, n° 12, décembre 1918, p. 381-386.
- MONTMERTRE (pseud.), «La paix», *Le Nigog*, vol. 1, n° 12, décembre 1918, p. 406-408.
- «L'homme dans le champ de carnage», *Le Pays*, 8 mars 1919, p. 6.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. L'idéale maison», *La Presse*, 18 mai 1920, p. 2.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. La nuit me regarde», *La Presse*, 21 mai 1920, p. 2.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. Ma tristesse est en vous», *La Presse*, 27 mai 1920, p. 2.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. La vieillesse des hommes», *La Presse*, 2 juin 1920, p. 2.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. Des mondes dorment en nous», *La Presse*, 14 juin 1920, p. 2.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. Au poète», *La Presse*, 4 août 1920, p. 2.
- ANONYME, «Au fil de l'heure. Sur les chemins de l'automne», *La Presse*, 2 septembre 1920, p. 2.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 11 septembre 1920, p. 12.

«Dyptique. L'aurore sur le lac», *La Revue moderne*, vol. 1, n° 11, 15 septembre 1920, p. 19.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Bois, car...», *La Presse*, 20 octobre 1920, p. 2.

ANONYME, «Au fil de l'heure. J'ai ce souvenir», *La Presse*, 30 octobre 1920, p. 12.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Paysage», *La Presse*, 2 novembre 1920, p. 2.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 5 novembre 1920, p. 2.

ANONYME, «Au fil de l'heure. La Joconde», *La Presse*, 6 novembre 1920, p. 12.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Fantaisie», *La Presse*, 6 décembre 1920, p. 2.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 3 janvier 1921, p. 2.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Épître», *La Presse*, 8 janvier 1921, p. 10.

ANONYME, «Au fil de l'heure. Impressions», *La Presse*, 20 avril 1921, p. 2.

«La douleur de la ville», *Le Monde nouveau*, Paris, [numéro spécial: «Le Canada»], août 1923, p. 74-75.

«La nuit me regarde», *Le Monde nouveau*, Paris, [numéro spécial: «Le Canada»], août 1923, p. 75-77.

«La douleur de la ville qui monte au firmament...», *La Revue moderne*, vol. 4, n° 11, septembre 1923, p. 13.

«Le printemps», *L'Étudiant*, mars 1938, vol. 2, n° 5, p. 6 [extrait de «La défaite du printemps», repris à l'occasion d'un «Hommage à Marcel Dugas»].

«Notre nouvelle épopée», *La Revue populaire*, vol. 35, n° 3, mars 1942, p. 6, 46.

PERSAN (pseud.), «Mots en liberté. Anniversaire» [poème en hommage à Léo-Pol Morin], *Le Jour*, 30 mai 1942, p. 6.

«Tentation», dans Guy Sylvestre, *Anthologie de la poésie canadienne d'expression française*, Montréal, Valiquette, 1942, p. 71-73.

«Ce cher vieux Paris», *La Revue populaire*, vol. 37, n° 12, décembre 1944, p. 12.

«La patrie (*Salve Alma Parens*)» [extrait], dans Jean DÉSY, *Ici des poètes canadiens vous parlent du Canada*, Rio de Janeiro, Americ-Edit, Imprensa nacional, [1943], p. 9-14.

«C'était un p'tit garçon...», «Rébus», «Ma tristesse est en vous», «L'aurore sur le lac», «Tentation», «Épître I», «Impressions d'hôpital», dans Gilles MARCOTTE, *Anthologie de la littérature québécoise. Vaisseau d'or et croix du chemin*, vol. 3: 1895-1935, Montréal, La Presse, 1979, p. 202-211.

«Litanies» [extrait], «Paillasse sur l'horizon» [extrait], «La défaite du printemps» [extrait], dans Laurent MAILHOT et Pierre NEPVEU, *La poésie québécoise des origines à nos jours. Anthologie*, Montréal, L'Hexagone, «Typo», 1986, p. 132-136.

III – Autres publications

1. Proses

Celui qui n'oubliera pas (pseud.), «Pour le cloître», *L'Étoile du Nord* [Joliette], 9 août 1906, p. 1.

Roger LASSALLE (pseud.), «Petit drame héroï-comique», *Le Nationaliste*, 21 avril 1907, p. 3.

Roger LASALLE [sic] (pseud.), «Juin», *Le Nationaliste*, 9 juin 1907, p. 2.

Henri-Marcel DUGAS, «Courtes impressions de voyage. Vers la France», *Le Nationaliste*, 3 juillet 1910, p. 6; repris sous le titre «Notes de voyage. Au fil de l'eau», dans Marcel

HENRY (pseud.), *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, Paris, Henri Falque, 1911, p. 201-209.

Henri-Marcel DUGAS, «Notes de voyage: de Liverpool à Londres», *Le Nationaliste*, 10 juillet 1910, p. 6; repris sous le titre «De Liverpool à Londres», dans Marcel HENRY (pseud.), *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, Paris, Henri Falque, 1911, p. 211-223.

«Adélaïde Lanoue», *Gants du ciel*, septembre 1943, p. 37-46.

«Saint-Denys Garneau. Prose», *Le Canada*, 19 novembre 1943, p. 4.

2. Conférences

«Littérature canadienne» [préambule de la conférence de Marcel Dugas], *Le Pays*, 20 février 1915, p. 3.

«Les nôtres en France. Allocution de M. Marcel Dugas au banquet de la "Revue de l'Amérique latine", donné en l'honneur de M. de Roquebrune», *Le Canada*, 18 septembre 1923, p. 4.

«Dialogue des deux Frances», *Le Recueil*, vol. 10, n° 3, septembre 1942, p. 74-76; *Le Droit*, 26 septembre 1942, p. 5.

«Univers de François Hertel», *Le Droit*, 30 janvier 1943, p. 5; 6 février 1943, p. 5.

«Parmi ceux que j'ai connus», *Liaison*, n° 3, mars 1947, p. 141-148; n° 4, avril 1947, p. 212-219.

3. Articles

Roger LASSALLE (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 27 janvier 1907, p. 2.

Roger LASALLE (pseud.), «Le carême à l'Université. À mon ami A.E.F.», *Le Nationaliste*, 24 février 1907, p. 3.

CHRISTIAN (pseud.), «Silhouettes universitaires», *Le Nationaliste*, 13 octobre 1907, p. 3.

- Henri DUGAS, Guillaume LAHAISE, René CHOPIN, et Paul MORIN, «Pas de malentendu», *Le Nationaliste*, 22 novembre 1908, p. 5.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Denise», *Le Nationaliste*, 3 octobre 1909, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Francs-maçons», *Le Nationaliste*, 10 octobre 1909, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Arsène Lupin», *Le Nationaliste*, 17 octobre 1909, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Divorçons», *Le Nationaliste*, 24 octobre 1909, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. La Massière», *Le Nationaliste*, 31 octobre 1909, p. 3.
- ANONYME, «Chronique théâtrale. La Rivale», *Le Nationaliste*, 7 novembre 1909, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. L'Éventail», *Le Nationaliste*, 14 novembre 1909, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. A-e-o-u-Hein! MM. E. Tremblay et G. Dumestre», *Le Nationaliste*, 30 janvier 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina. Le Soc», *Le Nationaliste*, février 1910, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Cabotins, Édouard Pailleron», *Le Nationaliste*, 6 février 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 13 février 1910, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Arsène Lupin», *Le Nationaliste*, 13 février 1910, p. 3.
- TURC (pseud.), «MM. Ernest Tremblay, Alazet... et nous», *Le Nationaliste*, 13 février 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 20 février 1910, p. 3.

- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *La Dame aux camélias*, Alexandre Dumas, fils», *Le Nationaliste*, 20 février 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 27 février 1910, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. Monsieur le Directeur, Bisson et Carré», *Le Nationaliste*, 27 février 1910, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *Le Maître de forges*, M. Georges Ohnet», *Le Nationaliste*, 6 mars 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 6 mars 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 13 mars 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 20 mars 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *La Tosca*, Victorien Sardou», *Le Nationaliste*, 20 mars 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 27 mars 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *Cyrano de Bergerac*, M. Edmond Rostand», *Le Nationaliste*, 3 avril 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 10 avril 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *Résurrection*, M. Henry Bataille. Tiré du roman de Tolstoï», *Le Nationaliste*, 10 avril 1910, p. 3.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 17 avril 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *La Retraite*, M. Franz Adam Beyerlein», *Le Nationaliste*, 17 avril 1910, p. 3.
- Henri-Marcel DUGAS «Les *Phases* et M. Albert Lozeau. Ou le danger des jugements hâtifs», *Le Devoir*, 21 avril 1910, p. 3.

- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 24 avril 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *La vie de bohème*, Théodore Barrière et H. Murger», *Le Nationaliste*, 24 avril 1910, p. 3.
- Henri-Marcel DUGAS «*Les Phases* et M. Albert Lozeau. Entretien avec M. Guy Delahaye», *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1910, p. 2.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *La Beauté du diable*, MM. Jules Mary et E. Rochard», *Le Nationaliste*, 1^{er} mai 1910, p. 3.
- LES FRÈRES MAUGAS (pseud. collectif), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *Plus que reine*, Émile Bergerat», *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.
- PERSAN (pseud.), «Estudiantina», *Le Nationaliste*, 15 mai 1910, p. 3.
- TURC (pseud.), «Chronique théâtrale. *L'Héritage de Laviolette*, MM. E. Barlatier et Arby», *Le Nationaliste*, 15 mai 1910, p. 2.
- PERSAN (pseud.), «Chronique parisienne», *Le Nationaliste*, 17 juillet 1910, p. 2; repris en partie sous le titre «Paris!», dans Marcel HENRY (pseud.), *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, Paris, Henri Falque, 1911, p. 225-230.
- Henri-Marcel DUGAS, «Chronique parisienne. Une visite au Trocadéro», *Le Nationaliste*, 24 juillet 1910, p. 2.
- Henri-Marcel DUGAS, «Chronique parisienne. M. Paul Déroulède», *Le Nationaliste*, 31 juillet 1910, p. 2.
- Henri-Marcel DUGAS, «Chronique parisienne. Marc Sangnier», *Le Nationaliste*, 7 août 1910, p. 2.

- Henri-Marcel DUGAS, «Saint-Malo. Le tombeau de Chateaubriand», *Le Nationaliste*, 21 août 1910, p. 2; repris sous le titre «Au tombeau de Chateaubriand», dans Marcel HENRY (pseud.), *Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, Paris, Henri Falque, 1911, p. 239-247.
- Marcel HENRY (pseud.), «En marge d'*Œdipe roi*», *Le Nationaliste*, 5 février 1911, p. 4.
- «Sur un livre nouveau. *Le paon d'émail*, par M. Paul Morin», *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 2.
- «Voulez-vous, s'il-vous-plaît, parler d'autre chose que de politique? Sur M. Lozeau», *L'Action*, 18 mai 1912, p. 1.
- TURC (pseud.), «Contre Rousseau», *L'Action*, 20 juillet 1912, p. 2.
- DUGAS-MONTEIL (pseud.), «Barrès et le Canada français», *L'Action*, 17 août 1912, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «Propos littéraires. M. Ernest Beauregard, M. Jean Charbonneau, M. Hector Bernier. La "Revue française" et M. Paul Morin», *L'Action*, 28 septembre 1912, p. 1 et 4.
- Marcel HENRY (pseud.), «Lettre de Paris. A propos de M. Le Cardonnell. Réflexions sur le Canada», *L'Action*, 19 octobre 1912, p. 1 et 4.
- Marcel HENRY (pseud.), «Réponse de Marcel Henry à quelques adversaires. M. Lozeau. M. Barbacole. Les tripatouilleurs de "L'Action sociale"», *L'Action*, 2 novembre 1912, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «Lettre de Paris. Madame Madeleine. M. Édouard Montpetit. M. Olivar Asselin. M. Guy Delahaye», *L'Action*, 25 janvier 1913, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «Tentative d'interview», *L'Action*, 22 février 1913, p. 3.
- Marcel HENRY (pseud.), «Lettre de Paris. Où il est question tour à tour de M. Edmond Léo, de M. Anatole France, de

- M. l'abbé Burque, de M. Jules Lemaître, de Verlaine, de M. Chapman, et de quelques autres grands auteurs», *L'Action*, 15 mars 1913, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «Petite lettre de Paris. Encore Verlaine. Edmond Léo. Jean Lesage. M. Anatole France», *L'Action*, 10 mai 1913, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «La thèse de M. Paul Morin. M. Édouard Montpetit. Un livre inédit de Verlaine. François Coppée. Barbey d'Aurevilly», *L'Action*, 19 juillet 1913, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «Le poète René Chopin», *L'Action*, 30 août 1913, p. 1.
- Marcel HENRY (pseud.), «M. Edmond Léo, critique littéraire», *L'Action*, 4 octobre 1913, p. 4.
- «Billet au grenadier», *L'Action*, 27 février 1915, p. 1.
- LE RAT (pseud.), «Douches triomphales. Charles Péguy», *L'Action*, 3 avril 1915, p. 4.
- LE RAT (pseud.), «Douches nécessaires. Lanterne sanglante: un service funèbre à Londres», *L'Action*, 22 mai 1915, p. 1.
- LE RAT (pseud.), «Douches édiliques. Requête au Maire Martin pour la disparition des tramways de la rue Saint-Denis», *L'Action*, 5 juin 1915, p. 4.
- LE RAT (pseud.), «Douches anti-impérialistes. Taquineries à la Censure, à MM. Laurier, d'Amours et Holt», *L'Action*, 11 septembre 1915, p. 4.
- LE RAT (pseud.), «Douches anti-impérialistes. Sur M. d'Amours, homme de guerre», *L'Action*, 2 octobre 1915, p. 4.
- LE RAT (pseud.), «Douches anti-impérialistes. Le plaisant Barrès, le plaisant D'Amours, et nous», *L'Action*, 9 octobre 1915, p. 1.
- «Tribune libre. À M. Victor Barbeau», *Le Devoir*, 21 décembre 1916, p. 2.

- «À propos de M. René Chopin (fragment) », *Le Nigog*, vol. 1, n° 5, mai 1918, p. 154-157.
- «Jeux et ris littéraires. À M. Arthur Letondal, musicien», *Le Nigog*, vol. 1, n° 8, août 1918, p. 251-257.
- «Correspondance... M. Arthur Letondal, musicien », *Le Nigog*, vol. 1, n° 9, septembre 1918, p. 306-307.
- «Correspondance... M. Arthur Lebel et nous», *Le Nigog*, vol. 1, n° 9, septembre 1918, p. 307-308.
- ANONYME, « Au fil de l'heure. Le jubilé de Verlaine », *La Presse*, 21 mai 1921, p. 2.
- «Littérature canadienne», *L'Ami du peuple*, 30 mai 1929, [n. p.], édition du soir.
- «Robert de Roquebrune. À propos de *L'Invitation à la vie* », *La Vie canadienne*, vol. 2, n° 3, juillet 1929, p. 115-119; vol. 2, n° 4, août 1929, p. 6.
- «Appel pour la France», *La Nouvelle Relève*, vol. 3, n° 3, mars-avril 1944, p. 129.
- «Présentation d'un relieur canadien», *La Revue populaire*, vol. 38, n° 5, mai 1945, p. 17.
- «Chronique sans littérature. Madeleine Grandbois», *La Revue populaire*, vol. 38, n° 8, août 1945, p. 11 et 61.
- «Léo-Pol Morin. Devant les princes de Parme» [préface], dans Léo-Pol MORIN, *Musique*, Montréal, Beauchemin, 1945, p. 13-19.
- M.[Marcel] D.[DUGAS], «Les Sept par les sept. Pierre Daviault», *La Revue populaire*, vol. 39, n° 1, janvier 1946, p. 9.
- «Leurs figures. Anne de Noailles», *Liaison*, vol. 2, n° 12, février 1948, p. 74-77.

4. Textes de la chronique « Au fil de l'heure¹ » (attribution incertaine)

« Tourbillon de vie », *La Presse*, 15 juin 1920, p. 2.

« Marche funèbre », *La Presse*, 7 juillet 1920, p. 2.

« *Sunt lacrymae rerum* », *La Presse*, 9 juillet 1920, p. 2.

« L'oubli », *La Presse*, 23 juillet 1920, p. 2.

« 1880 », *La Presse*, 17 août 1920, p. 2.

« Réalité », *La Presse*, 25 août 1920, p. 2.

« Je voudrais être ce monsieur qui passe », *La Presse*, 26 août 1920, p. 2.

« Le petit village », *La Presse*, 28 août 1920, p. 12.

« Évocation », *La Presse*, 7 septembre 1920, p. 2.

« Je me souviens », *La Presse*, 10 septembre 1920, p. 2.

« Apothéose », *La Presse*, 15 septembre 1920, p. 2.

« Ingratitude », *La Presse*, 22 septembre 1920, p. 2.

« Cauchemar romantique », *La Presse*, 1^{er} octobre 1920, p. 2.

« Déménagement ancien », *La Presse*, 2 octobre 1920, p. 12.

« Épître », *La Presse*, 6 octobre 1920, p. 2.

« Lassitude », *La Presse*, 12 octobre 1920, p. 2.

« La pluie », *La Presse*, 10 novembre 1920, p. 2.

« L'irréalisable rêve », *La Presse*, 16 novembre 1920, p. 2.

« Les pèlerins », *La Presse*, 23 décembre 1920, p. 2.

« La Closerie des lilas », *La Presse*, 28 décembre 1920, p. 2.

« La bonne neige », *La Presse*, 29 décembre 1920, p. 2.

« Vieux almanachs », *La Presse*, 30 décembre 1920, p. 2.

« Je vous écris... », *La Presse*, 7 janvier 1921, p. 2.

« La folle du logis », *La Presse*, 28 février 1921, p. 2.

« Épître », *La Presse*, 13 mai 1921, p. 2.

1. Voir Appendice II, p. 457-523.

«Déjà», *La Presse*, 17 juin 1921, p. 2.

«Réponse à une inconnue», *La Presse*, 25 juillet 1921, p. 2.

5. Articles de Marcel Dac²

«L'...», *Le Nationaliste*, 12 mars 1905, p. 2.

«Assemblée générale de la Dominion Cotton Mill's Co. Ltd.»,
Le Nationaliste, 7 mai 1905, p. 1.

«Les nouvelles taxes provinciales. Étude des différents projets
du ministère Gouin, au double point de vue fiscal et
social», *Le Nationaliste*, 21 mai 1905, p. 2.

«La question du gaz», *Le Nationaliste*, 28 mai 1905, p. 1.

«Les nouvelles taxes provinciales», *Le Nationaliste*, 28 mai
1905, p. 2.

«Autour des méthodes de la haute finance», *Le Nationaliste*,
4 juin 1905, p. 1.

«L'inspection des compagnies d'assurance. Que va faire le
gouvernement dans le cas de l'Équitable? La loi est-elle
lettre morte? Sommes-nous menacés d'un véritable
désastre national?», *Le Nationaliste*, 11 juin 1905, p. 1.

«Les écoles ménagères. Une œuvre nationaliste», *Le
Nationaliste*, 18 juin 1905, p. 1.

«Nos forêts. La leçon des États-Unis», *Le Nationaliste*, 18 juin
1905, p. 4.

«La question du gaz. Le programme du Nationalisme», *Le
Nationaliste*, 25 juin 1905, p. 2.

«Danger et remède», *Le Nationaliste*, 30 juillet 1905, p. 2.

«Au Témiscamingue», *Le Nationaliste*, 6 août 1905, p. 4.

«Soyons des hommes», *Le Nationaliste*, 13 août 1905, p. 2.

«Les accidents du travail. La responsabilité des patrons est
niée par le Board of Trade», *Le Nationaliste*, 25 février
1906, p. 4.

2. Voir Introduction, *supra*, p. 13-15.

- «Question de linguistique. Comment faut-il traduire "awning" en français?», *Le Nationaliste*, 25 mars 1906, p. 3.
- «M. Rodolphe Forget et le R. P. Plessis», *Le Nationaliste*, 6 mai 1906, p. 1.
- «L'enseignement agricole. De la nécessité d'une école supérieure de langue française», *Le Nationaliste*, 22 juillet 1906, p. 1.
- «Réflexions post-électorales», *Le Nationaliste*, 28 octobre 1906, p. 1.
- «M. Lemieux, M. Bourassa et la grève de Buckingham», *Le Nationaliste*, 11 novembre 1906, p. 1.
- «L'enseignement ménager», *Le Nationaliste*, 2 décembre 1906, p. 1.
- «Impérialisme et militarisme», *Le Nationaliste*, 23 décembre 1906, p. 1.
- «À travers le projet Payette», *Le Nationaliste*, 30 décembre 1906, p. 1.
- «La loi Lemieux», *Le Nationaliste*, 24 mars 1907, p. 4.
- «La propriété littéraire», *Le Nationaliste*, 23 juin 1907, p. 3.
- «Questions municipales. Le transport des marchandises à travers la ville», *Le Nationaliste*, 18 août 1907, p. 2.
- «*Le Herald*. Sa nouvelle manière et M. Bourassa», *Le Nationaliste*, 1^{er} septembre 1907, p. 1.
- «Le vrai Ladébauche. (À propos d'un album)», *Le Nationaliste*, 8 septembre 1907, p. 1.
- «Polémique ministérielle», *Le Nationaliste*, 15 septembre 1907, p. 1.
- «L'ambition de M. Bourassa», *Le Nationaliste*, 15 septembre 1907, p. 2.
- «Verville jugé», *Le Nationaliste*, 15 septembre 1907, p. 1.
- «Autour de l'élection de Bellechasse», *Le Nationaliste*, 10 novembre 1907, p. 1.

«L'exportation du bois de pulpe. La politique du président Roosevelt avec celle que préconise M. Bourassa», *Le Nationaliste*, 1^{er} décembre 1907, p. 1.

D – ÉTUDES SUR MARCEL DUGAS

I – Livres, parties de livres

BAILLARGEON, Samuel, «Marcel Dugas (1883-1947). Un représentant de la prose esthétique», dans *Littérature canadienne-française*, Montréal et Paris, Fides, 1957, p. 199-201; «Marcel Dugas (1883-1947). Un esprit anxieux», p. 310-311.

BARBEAU, Victor, «Charles Péguy: lettres et entretiens», dans *Les Cahiers de Turc*, Montréal, M. Roger Maillet éditeur, vol. 2, n° 10, 1^{er} juillet 1927, p. 271.

BARBEAU, Victor, «Dugas, Marcel, *Cordes anciennes*», dans *La Face et l'envers. Essais critiques*, Montréal, Les Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 60-61; «Magicien du verbe», p. 61-63.

BARBEAU, Victor, «Flamme et clarté», dans *La Tentation du passé: ressouvenirs*, Montréal, La Presse, 1977, p. 110-111.

BLAIS, Jacques, «Présence aux mirages: la poésie du Nigog», dans *Le Nigog*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1987, p. 175-199.

BOURGEOIS, Madeleine, *Bio-bibliographie de Monsieur Marcel Dugas*, Montréal, [s. é.], 1944, 74 p., préface de François Vézina, p. v-viii, avant-propos, p. ix-xi.

CHAUVIN, Jean, *Ateliers. Études sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens*, Montréal et New York, Louis Carrier et Éditions du Mercure, 1928, p. 103.

COURTEAU-DUGAS, Bérengère, «Elle reconnut une voix (À la mémoire de Marcel Dugas)», dans *Enchantements*, Montréal, [s. é.], 1963, p. 79-82.

COURTEAU, Guy et LANOUE, François, «Marcel Dugas. 1883-1947», dans *Une nouvelle Acadie, Saint-Jacques-de-*

- l'Achigan, 1772-1942*, Montréal, Imprimerie populaire, 1949, p. 356-361.
- DUGUAY, Rodolphe, *Carnets intimes*, présentation par Hervé Biron, Montréal, Boréal Express, 1978, p. 208.
- DUHAMEL, Roger, «Les artistes de la forme. 3. Marcel Dugas (1883-1947)», dans *Manuel de littérature canadienne-française*, Ottawa, Éditions du renouveau pédagogique, 1967, p. 66.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, «L'étau», dans *Le Christ de Brioude*, Montréal, Leméac, 1990, p. 55-87.
- FRANCŒUR, Louis et PANNETON, Philippe, «Marcel Dugas, Marcel Henry et Tristan Choiseul: Le silence m'a parlé», dans *Littérature... À la manière de...*, Montréal, Édouard Garand, 1924, p. 101-107.
- GARAND, Dominique, *La Griffes du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 192-194.
- GAY, Paul, «Marcel Dugas (1883-1947)», dans *Notre littérature: guide littéraire du Canada français*, Montréal, HMH, 1969, p. 59-60 et 199.
- GRANDBOIS, Alain, «Profils littéraires. Marcel Dugas», dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, Montréal, [s. é.], vol. 7, 1963, p. 153-165; repris dans *Proses diverses*, édition critique par Jean Cléo Godin, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1996, p. 400-414.
- GRANDPRÉ, Pierre de, «Le poème en prose. Marcel Dugas (1883-1947)», dans *Histoire de la littérature française du Québec*, t. II, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 77-81.
- GUILMETTE, Armand, «De Paris à Montréal. La genèse et l'expression d'une pensée», dans *Le Nigog*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1987, p. 11-82.
- GUILMETTE, Bernadette, «Marcel Dugas, essayiste», dans *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1985, p. 475-503.

- HAYWARD, Annette, «Marcel Dugas, critique-écrivain. De l'art du pseudonyme comme instance du moi», dans *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Tryptique, 1992, p. 109-128.
- LABERGE, Albert, «Marcel Dugas», dans *Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, Montréal, édition privée, 1938, p. 157-164.
- LABERGE, Albert, «Une heure avec Marcel Dugas», dans *Propos sur nos écrivains*, Montréal, édition privée, 1954, p. 79-81.
- LANOUE, François, *Il y a cent ans à Saint-Jacques naissait Marcel Dugas, un de nos plus grands poètes en prose*, L'Assomption, Collège de l'Assomption, 1983, 29 p.
- MAJOR, André, «Les poètes artistes: l'école de l'exil», dans *La Poésie canadienne-française: perspectives historiques et thématiques, profils de poètes, témoignages, bibliographie*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1969, p. 135-142.
- OLIVIER, Réjean, *Livres appartenant à M. Marcel Dugas et se trouvant chez M. de Cathelineau, 14, cours Marigny, Vincennes. Catalogue détaillé de la bibliothèque du poète québécois, Marcel Dugas, alors qu'il se trouvait en France*, L'Assomption, Collège de L'Assomption, 1975, 13 p.
- ROY, Camille, «Marcel Dugas», dans *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Beauchemin, 1939, p. 173-174.
- RUMILLY, Robert, «Bottin des lettres canadiennes- françaises. Dugas, Marcel», dans *Almanach de la langue française*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 94.
- SYLVESTRE, Guy, *Panorama des lettres canadiennes-françaises*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 27.
- TOUGAS, Gérard, «Marcel Dugas (1883-1947) », dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1964, p. 114-115.

- VALDOMBRE (pseud. de Claude-Henri GRIGNON), « *Au pays de Québec. "Les trente arpents" d'un Canayen ou le triomphe du régionalisme* », dans *Les Pamphlets de Valdombre*, vol. 3, n° 3, février 1939, p. 93-106.
- VATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Québec-Paris, Presses de l'Université Laval et Presses universitaires de France, 1954, p. 146 et 183-184.
- VIGNEAULT, Robert, « La critique littéraire », dans René Dionne, dir., *Le Québécois et sa littérature*, Sherbrooke, Naaman, 1984, p. 302-303.
- WYCZYNSKI, Paul, « La poésie de 1895 à 1935 », dans René Dionne, dir., *Le Québécois et sa littérature*, Sherbrooke, Naaman, 1984, p. 171-172.

II – Articles

- ALCESTE (pseud. de René Chopin), « Un romantique canadien: Louis Fréchette par Marcel Dugas (Éditions Beauchemin, nouvelle édition) », *Le Devoir*, 4 mai 1946, p. 8.
- ANDRÉLYS (pseud. de Georges Cloutier), « En revue. Les livres. [...] *Pots de fer* par Marcel Dugas », *Le Travailleur*, 5 juin 1941, p. 1.
- ANONYME, « À lire », *Le Nationaliste*, 25 mars 1906, p. 4.
- ANONYME, « Le Soc », *La Patrie*, 27 octobre 1909, p. 5.
- ANONYME, « Un livre nouveau », *L'Action*, 20 mai 1911, p. 3.
- ANONYME, « M. Marcel Dugas », *L'Action*, 6 janvier 1912, p. 4.
- ANONYME, « *Le Théâtre à Montréal*. Divers jugements de la presse européenne sur le livre de notre collaborateur, M. Marcel Dugas (Marcel Henry) », *L'Action*, 26 octobre 1912, p. 4.
- ANONYME [« Un ami de Marcel Henry »], « Au cousin de la "Croix" », *L'Action*, 13 septembre 1913, p. 1.

- ANONYME, «Alliance française. Conférence de Marcel Dugas», *Le Pays*, 13 février 1915, p. 4.
- ANONYME, «M. Dugas nommé», *Le Devoir*, 15 février 1915, p. 6.
- ANONYME, «Conférence Dugas», *L'Escholier*, 28 octobre 1915, p. 4.
- ANONYME, «Conférence Dugas», *L'Escholier*, 4 novembre 1915, p. 4.
- ANONYME, «Conférence Dugas», *Le Devoir*, 6 novembre 1915, p. 10.
- ANONYME, «Conférence Dugas», *Le Pays*, 6 novembre 1915, p. 4.
- ANONYME, «M. Marcel Dugas», *L'Escholier*, 23 décembre 1915, p. 4.
- ANONYME, «M. Marcel Dugas à Québec», *L'Action*, 28 mars 1916, p. 1.
- ANONYME, «Bibliographie. *Psyché au cinéma*», *Le Canada*, 20 juin 1916, p. 3.
- ANONYME, «À travers les livres [*Psyché au cinéma*]», *La Presse*, 24 juin 1916, p. 13.
- ANONYME, «*Psychée* [sic] *au Cinéma*», *Le Pays*, 15 juillet 1916, p. 5.
- ANONYME, «Causerie de M. Marcel Dugas», *Le Devoir*, 7 décembre 1916, p. 8.
- ANONYME, «Causerie de M. Marcel Dugas», *Le Devoir*, 16 décembre 1916, p. 3.
- ANONYME, «Conférence Dugas», *Le Pays*, 16 décembre 1916, p. 4.
- ANONYME, «Causerie de M. Marcel Dugas», *Le Devoir*, 19 décembre 1916, p. 8.
- ANONYME, «Conférence de M. Marcel Dugas sur Albert Lozeau et René Chopin», *Le Canada*, 9 mai 1917, p. 5 et 8.
- ANONYME, «Conférence — Lozeau et René Chopin. M. Marcel Dugas parle de ces deux jeunes poètes dans

- une conférence au Monument national, hier soir. Griserie de mots pleine d'enchantement », *Le Devoir*, 9 mai 1917, p. 2.
- ANONYME, « Sixième gala à l' "Arche" », *Le Devoir*, 31 mai 1917, p. 8.
- ANONYME, « Soirée de gala chez les Casoars. M. Marcel Dugas fait une conférence sur Péguy devant un auditoire choisi, à l'Arche », *Le Devoir*, 1^{er} juin 1917, p. 3.
- ANONYME, « Gala à l'Arche-jolie. Soirée chez les Casoars. De la musique, des vers ! », *Le Devoir*, 15 juin 1917, p. 7.
- ANONYME, « Livres et autres publications [Versions] », *La Presse*, 20 octobre 1917, p. 25.
- ANONYME, « Conférence du *Nigog* », *Le Nigog*, vol. 1, n^o 3, mars 1918, p. 108.
- ANONYME, « M. Marcel Dugas au Studio Laliberté », *Le Canada*, 22 mars 1918, p. 8.
- ANONYME, « Les conférences du *Nigog* », *Le Canada*, 13 avril 1918, p. 3.
- ANONYME, « Causerie de M. Marcel Dugas », *La Presse*, 13 avril 1918, p. 21.
- ANONYME, « *Le Nigog* », *Le Canada*, 1^{er} juin 1918, p. 4.
- ANONYME, « Mort de Charles Gill. Peintre et poète », *Le Canada*, 17 octobre 1918, p. 6.
- ANONYME, « Obsèques du poète Gill », *La Presse*, 18 octobre 1918, p. 9.
- ANONYME, « Un nouveau volume de M. Marcel Dugas [Apologies] », *La Presse*, 14 mai 1919, p. 7.
- ANONYME, « Livres et autres publications. *Apologies*, par Marcel Dugas », *La Presse*, 17 mai 1919, p. 13.
- ANONYME, « Décès Dugas », *La Presse*, 12 janvier 1920, p. 19.
- ANONYME, « Décès Dugas », *La Presse*, 13 janvier 1920, p. 21.
- ANONYME, « Les funérailles du capitaine Euclide Dugas », *La Presse*, 15 janvier 1920, p. 23.

ANONYME, «Les obsèques de M. Euclide Dugas», *La Presse*, 17 janvier 1920, p. 36.

ANONYME, «Franchises? [à propos d'une conférence de Victor Barbeau sur Marcel Dugas]», *Le Devoir*, 4 avril 1922, p. 2.

ANONYME, «*Le Canada en France. Œuvre incomparable accomplie par notre bureau des Archives. Une collection unique de documents, qui éclairent maints faits de notre histoire, a été inventoriée par nos compilateurs à Paris. Une mine inépuisable*», *La Presse*, 6 février 1923, p. 3.

ANONYME, «Opinions françaises sur les *Flacons à la mer*», *Le Canada*, 12 février 1924, p. 4.

ANONYME, «Livres et autres publications. *Verlaine*, par Marcel Dugas», *La Presse*, 3 mars 1928, p. 71.

ANONYME, «Livres et revues. *Littérature canadienne* par Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 22, n° 8, août 1929, p. 11-12.

ANONYME, «M. Marcel Dugas, lauréat de l'Académie française», *La Revue populaire*, vol. 23, n° 10, octobre 1930, p. 18.

ANONYME, «Livres et autres publications. [...] *Cordes anciennes*, proses par Marcel Dugas, aux Éditions de l'Armoire de citronnier, Paris», *La Presse*, 26 août 1933, p. 44.

ANONYME, «Livres et autres publications. [...] *Un romantique canadien. Louis Fréchette* par Marcel Dugas», *La Presse*, 13 janvier 1934, p. 26.

ANONYME, «Hommage à Marcel Dugas», *Le Devoir*, 7 mars 1938, p. 7.

ANONYME, «*Salve Alma Parens*», *Le Droit*, 9 août 1941, p. 18.

ANONYME, «Les livres. *Save amas perens* [sic], par Marcel Dugas», *Le Canada*, 11 août 1941, p. 2.

ANONYME, «*Salve Alma Parens*, par Marcel Dugas», *Le Canada*, 20 août 1941, p. 2.

- ANONYME, «Les livres. *Notre nouvelle épopée*, par Marcel Dugas, publié au Service de l'Information», *La Presse*, 22 novembre 1941, p. 51.
- ANONYME, «M. Guy Sylvestre, critique littéraire, a parlé de l'évolution de la poésie canadienne à l'Institut, hier soir», *Le Droit*, 3 mars 1942, p. 16.
- ANONYME, «Les livres (Notes des éditeurs). *Approches*, par Marcel Dugas», *Le Canada*, 23 février 1943, p. 4.
- ANONYME, «*Approches*», *Le Droit*, 6 mars 1943, p. 5.
- ANONYME, «Nouveautés littéraires. *Approches* par Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 36, n° 4, avril 1943, p. 16.
- ANONYME, «Vient de paraître. *Gants du ciel*», *Le Droit*, 21 août 1943, p. 7.
- ANONYME, «L'âme du Canada. Ce qu'en dit un quotidien brésilien», *Le Devoir*, 28 août 1943, p. 9.
- ANONYME, «L'ouverture du Salon du livre. Causerie prononcée par M. Marcel Dugas, au Cercle universitaire», *La Presse*, 29 novembre 1943, p. 14.
- ANONYME, «*Cants [sic] du ciel 2*», *Le Droit*, 4 décembre 1943, p. 5.
- ANONYME, «Son 2^e numéro. La revue *Gants du ciel* de décembre 1943», *Le Canada*, 20 décembre 1943, p. 9.
- ANONYME, «Échos», *Le Devoir*, 24 décembre 1943, p. 12.
- ANONYME, «Échos», *Le Devoir*, 29 janvier 1944, p. 7.
- ANONYME, «Liste des ouvrages exposés par la Société des écrivains», *Le Droit*, 19 février 1944, p. 2.
- ANONYME, «M. Marcel Dugas à la Familiale», *La Patrie*, 6 mars 1944, p. 13.
- ANONYME, «M. Marcel Dugas à la Familiale», *Le Droit*, 11 mars 1944, p. 2.
- ANONYME, «*Gants du ciel 4*», *Le Droit*, 27 mai 1944, p. 2.
- ANONYME, «Échos», *Le Devoir*, 19 août 1944, p. 8.
- ANONYME, «La saison nouvelle», *Le Droit*, 26 août 1944, p. 2.

- ANONYME, «Ouvrages reçus à la revue. *Paroles en liberté*», *Le Canada français*, vol. 32, n° 1, septembre 1944, p. 78.
- ANONYME, «*Paroles en liberté*», *Le Droit*, 9 septembre 1944, p. 2.
- ANONYME, «Dernières nouveautés. Marcel Dugas: *Paroles en liberté*, le meilleur livre de Marcel Dugas», *La Nouvelle Relève*, vol. 3, n° 7, octobre 1944, 4^e de couverture.
- ANONYME, «Éditions de l'Arbre», *Le Canada*, 17 octobre 1944, p. 17.
- ANONYME, «Autres livres reçus. *Paroles en liberté*», *L'Action universitaire*, vol. 11, n° 4, décembre 1944, p. 31.
- ANONYME, «Éditions de l'Arbre», *Le Canada*, 18 décembre 1944, p. 9.
- ANONYME, «Échos [*Louis Fréchette (1839-1908). Un romantique canadien*]», *Le Devoir*, 9 février 1946, p. 8.
- ANONYME, «Littérature et Beaux-Arts. Sur Louis Fréchette», *Le Droit*, 6 juillet 1946, p. 2.
- ANONYME, «Bilan d'une année littéraire», *Le Droit*, 28 décembre 1946, p. 2.
- ANONYME, «Un écrivain bien connu disparaît», *L'Action catholique*, 8 janvier 1947, p. 3.
- ANONYME, «Marcel Dugas», *Le Canada*, 8 janvier 1947, p. 4.
- ANONYME, «Un deuil littéraire. Marcel Dugas est mort», *Le Canada*, 8 janvier 1947, p. 12.
- ANONYME, «Décès de l'archiviste et écrivain Marcel Dugas», *Le Devoir*, 8 janvier 1947, p. 12.
- ANONYME, «Marcel Dugas est décédé à Montréal à l'âge de 64 ans», *Le Droit*, 8 janvier 1947, p. 16.
- ANONYME, «L'écrivain M. Dugas, décédé», *La Presse*, 8 janvier 1947, p. 23.
- ANONYME, «Décès Dugas», *La Presse*, 8 janvier 1947, p. 29.
- ANONYME, «Décès Dugas», *Le Canada*, 9 janvier 1947, p. 7.
- ANONYME, «Avis de décès. Dugas», *Le Devoir*, 9 janvier 1947, p. 2.

- ANONYME, «Nécrologie. Dugas», *Le Devoir*, 9 janvier 1947, p. 2.
- ANONYME, «Notre excellent écrivain Marcel Dugas», *L'Avenir du Nord*, 10 janvier 1947, p. 1.
- ANONYME, «Ultime hommage du monde des lettres à M. Dugas», *La Patrie*, 10 janvier 1947, p. 2.
- ANONYME, «Marcel Dugas», *Notre temps*, 11 janvier 1947, p. 5.
- ANONYME, «Les funérailles de l'écrivain Marcel Dugas», *Le Canada*, 11 janvier 1947, p. 3.
- ANONYME, «L'œuvre de Marcel Dugas», *Le Canada*, 13 janvier 1947, p. 5.
- ANONYME, «Dernier hommage à Marcel Dugas», *Le Devoir*, 13 janvier 1947, p. 2.
- ANONYME, «Principales œuvres de Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2.
- ANONYME, «Un deuil pour nos lettres», *Le Canada*, 27 janvier 1947, p. 4.
- ANONYME, «Dans le courrier», *Le Canada*, 3 février 1947, p. 5.
- ANONYME, «Le souvenir de Marcel Dugas», *L'Éclaireur* [Beauceville], 6 février 1947, p. 3.
- ANONYME, «Tribune libre. Un livre de Marcel Dugas», *Le Canada*, 13 février 1947, p. 4.
- ANONYME, «Dans le courrier», *Le Canada*, 26 mai 1947, p. 5.
- ANSELME (pseud.), «Verlaine au Canada», *Le Nouveau Siècle*; repris dans «Livres et autres publications. Étude sur Verlaine», 5 mai 1928, p. 67.
- ASSELIN, Olivar, «Quelques livres canadiens [*Apologies*]», *La Revue moderne*, vol. 1, n° 1, 15 novembre 1919, p. 18.
- B. A., «Propos divers. Un nouveau livre de M. Marcel Dugas [*Apologies*]», *Le Pays*, 24 mai 1919, p. 4.
- BARBEAU, Victor, «À l'Alliance française. Paul Verlaine. Conférence de M. Marcel Dugas donnée hier soir au Ritz-Carlton», *Le Devoir*, 16 février 1915, p. 6.

- BARBEAU, Victor, «Conférence sur Péguy par M. Marcel Dugas», *Le Devoir*, 20 décembre 1916, p. 2.
- BARBEAU, Victor, «Hommage à Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 40, n° 2, février 1947, p. 81.
- BARBEAU, Victor, «Leurs figures. Marcel Dugas», *Liaison*, n° 2, février 1947, p. 99-100.
- BARBEAU, Victor, «Leurs figures. Marcel Dugas», *Le Devoir*, 8 mars 1947, p. 8.
- BARRETTE, Victor, «Billet. Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 3.
- BEAULIEU, Paul, «Anthologie poétique», *Le Droit*, 13 février 1943, p. 5.
- BÉDARD, Paul S., «Feux de Bengale à Verlaine glorieux de Marcel Dugas», *Le Pays*, 22 janvier 1916, p. 1 (supplément).
- BÉDARD, Paul S., «Psychée [sic] au cinéma», *Le Pays*, 15 juillet 1916, p. 5.
- B[ELLEFEUILLE], P[ierre] de, «Magicien du verbe», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2.
- BELLEFEUILLE, Pierre de, «Un entretien avec Guy Sylvestre», *Le Droit*, 10 novembre 1945, p. 2.
- B. G., «Sympathique figure féminine. M. Marcel Dugas parle de Louise Read à la Société d'étude et de conférences», *Le Devoir*, 20 mars 1946, p. 5.
- BLAIS, Jacques, «Un romantique canadien: Louis Fréchette, 1839-1908, essai de Marcel Dugas», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 1134-1135.
- BONENFANT, Jean-Charles, «Dugas, Marcel, *Un romantique canadien: Louis Fréchette, 1839-1908*», *Culture*, vol. 7, n° 2, juin 1946, p. 243-244.
- BOURNIVAL, Edgar, «Feu Marcel Dugas», *Le Droit*, 10 janvier 1947, p. 3.

- BRUNET, Berthelot, «Lettres canadiennes [Tristan Choiseul, *Confins*]», *Mercure de France*, n° 577, 1^{er} juillet 1922, p. 218-219.
- BRUNET, Berthelot, «La vie littéraire. Marcel Dugas, poète pour "pages féminines"», *Le Canada*, 16 décembre 1933, p. 2-3.
- BRUNET, Berthelot, «Revue des livres. Sixte le Débonnaire: *Nocturnes*», *Les Idées*, vol. 6, n° 3, octobre 1937, p. 192.
- BRUNET, Berthelot, «Lectures. Il y a plusieurs demeures...», *Le Canada*, 14 septembre 1944, p. 4.
- BRUNET, Berthelot, «Le diable devenu vieux... [Louis Fréchette]», *La Nouvelle Relève*, vol. 5, n° 1, mai 1946, p. 79-82.
- BYRRH, «L'œuvre de Fréchette», *Le Canada*, 13 janvier 1934, p. 2.
- CHARPENTIER, Madame Fulgence, «Marcel Dugas», *La Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 18, n° 1, juillet-mars 1948, p. 342-355.
- CHASTAIN, André, «La littérature canadienne», *La Nouvelle Revue critique*, n° 15, janvier 1930, p. 25-36.
- CHAUVIN, Édouard, «Le régionalisme en poésie», *Le Nigog*, vol. 1, n° 6, juin 1918, p. 185-188.
- CHAUVIN, Jean, «L'art. Clarence Gagnon, peintre du Nord», *Le Canada*, 17 octobre 1944, p. 23.
- CHEVALIER, Willie, «*L'Anthologie des poètes canadiens (troisième édition)*», *Le Canada*, 15 juin 1933, p. 2.
- CHOPIN, René, «*Le Théâtre à Montréal*», *La Presse*, 20 mai 1911, p. 34.
- CHOPIN, René, «Hommage à Verlaine», *L'Action*, 15 janvier 1916, p. 4.
- CHOPIN, René, «*Paroles en liberté* par Marcel Dugas», *Le Devoir*, 2 décembre 1944, p. 8-9.

- CLAUDE, Louis, «Livres et revues... *Flacons à la mer* de M. Marcel Dugas», *La Revue moderne*, vol. 5, n° 6, avril 1924, p. 55-56.
- COLETTE, «*Le Théâtre à Montréal*», *La Presse*, 20 mai 1911, p. 2.
- COSTE, Donat, «La tribune du mentor. Trois livres de Marcel Dugas», *Le Jour*, vol. 6, n° 47, 31 juillet 1943, p. 7.
- COURTEAU, Guy, «In memoriam. Marcel Dugas (66^e cours)», *L'Essor*, vol. 6, n° 3, février 1947, p. 14-15 et 17; repris dans Louis-Guy Gauthier, *Que sont mes amis devenus...*, Joliette, édition privée, 1987, p. 8-13.
- COURTINES, Pierre, «Regard sur les livres. À propos de *Paroles en liberté*», *Le Travailleur*, 12 octobre 1944, p. 4.
- DABLON, Claude, «Marcel Dugas, *Paroles en liberté*», *Relations*, vol. 4, n° 48, décembre 1944, p. 339.
- DALLUCE, Louise, «Tribune libre. Un livre de Marcel Dugas [*Confins*]», *Le Canada*, 13 février 1947, p. 4.
- DANSEREAU, Jeanne, «Ses amis s'appelaient Nelligan, Paul Morin et Ozias Leduc. Guillaume Lahaise, qui vient d'avoir 80 ans, fut en son temps le poète de l'irrespect», *La Presse*, 5 octobre 1968, p. 29.
- D'ARLES, Henri, «*Apologies*», *L'Action française*, vol. 5, n° 2, février 1921, p. 110.
- DAVIAULT, Pierre, «Marcel Dugas, pensif et souriant», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2.
- DESMARCHAIS, Rex, «Une littérature en marche», *La Revue populaire*, vol. 37, n° 10, octobre 1944, p. 7, 63 et 66.
- DESMARCHAIS, Rex, «Couronne funéraire sur une tombe», *Le Canada*, 11 janvier 1947, p. 4.
- DESMARCHAIS, Rex, «Notre littérature attend son histoire», *L'Action universitaire*, vol. 13, n° 7, mars 1947, p. 20-24.
- DÉSY, Jean, «Éloge de Léo-Pol Morin», *Le Canada*, 9 août 1941, p. 2.
- DORSENNE, Julien, «Pour s'entendre sur le régionalisme en art», *Le Nigog*, vol. 1, n° 10, octobre 1918, p. 333-338.

- DREUX, Albert, « Soir d'artiste [poème dédié à Marcel Dugas] », *La Revue moderne*, 15 mai 1921, p. 29.
- DUHAMEL, Roger, « Courrier des lettres. *Pots de fer* par Marcel Dugas », *Le Canada*, 29 mars 1941, p. 2.
- DUHAMEL, Roger, « Soixante-quinze ans de vie littéraire », *Le Devoir*, 8 mars 1943, p. 12.
- DUHAMEL, Roger, « Courrier des lettres. *Approches* par Marcel Dugas », *Le Devoir*, 13 mars 1943, p. 8.
- DUHAMEL, Roger, « Une nouvelle revue: *Gants du ciel* », *Le Devoir*, 11 septembre 1943, p. 8.
- DUHAMEL, Roger, « Courrier des lettres. *Paroles en liberté* », *L'Action nationale*, vol. 24, octobre 1944, p. 140-142.
- DUHAMEL, Roger, « Courrier des lettres. *Louis Fréchette* », *L'Action nationale*, vol. 27, mai 1946, p. 383-387.
- DUHAMEL, Roger, « Trois intellectuels canadiens-français », *La Patrie*, 23 janvier 1947, p. 9; repris dans *Le Devoir*, 31 janvier 1947, p. 1.
- DUPUY, Pierre, « Lettres canadiennes. Marcel Dugas: *Cordes anciennes*. Éditions de l'Armoire de citronnier », *Mercure de France*, n° 849, 1^{er} novembre 1933, p. 730-732.
- E. L., « *Paroles en liberté* », *Culture*, vol. 8, n° 1, mars 1947, p. 112-113.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Où sont mes racines... », *Études françaises*, vol. 7, n° 3, [numéro spécial: « Marcel Dugas et son temps »], août 1971, p. 249-268.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Le poète, comme il se doit, meurt seul », *Le Devoir*, 16 avril 1988, p. D-12.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Marcel Dugas et la nostalgie du non-dit », *Le Devoir*, 23 avril 1988, p. D-8.
- EYLAN, Claude (pseud. de M^{me} Van Boecop), « À Henri-Marcel Dugas », *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.
- FOURNIER, Thérèse, « Chez nos éditeurs. La librairie Beauchemin », *La Revue populaire*, vol 38, n° 2, février 1945, p. 13 et 58.

- GAGNON, François, « Littérature et Beaux-Arts [...] *Paroles en liberté* », *La Presse*, 7 octobre 1944, p. 32.
- GAGNON, Louis-Philippe, « Diptyque I: *Approches* », *Le Canada français*, vol. 31, n° 6, février 1944, p. 444-447.
- GAGNON, Louis-Philippe, « Un lyrique en prose. Marcel Dugas [condensé du *Canada français*] », *Le Recueil*, vol. 13, n° 4, avril 1944, p. 17-21.
- GAULIN, André, « *Apologies*, proses de Marcel Dugas », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 50-51.
- GAULIN, André, « *Psyché au cinéma*, recueil de prose poétique de Marcel Dugas », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 919-920.
- GAUTHIER, Vincent, « L'étrange Marcel Dugas », *Le Carabin*, 23 octobre 1964, p. 10.
- GIRARD, Henri, « La vie littéraire. *Nocturnes* », *Le Canada*, 27 octobre 1937, p. 2.
- GIRARD, Henri, « Littérature », *Le Canada*, 17 octobre 1944, p. 13.
- GRANDBOIS, Alain, « Prosateurs et poètes du Canada français. Marcel Dugas dont la prose poétique ne peut se classer », *Le Petit Journal*, semaine du 5 juillet 1964, p. A-51; repris dans *Proses diverses*, édition critique par Jean Cléo Godin, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1996, p. 162-164.
- GUILMETTE, Bernadette, « Marcel Dugas », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, n° 26, avril 1983, p. 21-28.
- HAMEL, Réginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, « Dugas », dans *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 458-459.
- HAYWARD, Annette, « Marcel Dugas, défenseur du modernisme », *Voix et images*, vol. 17, n° 2, hiver 1992, p. 184-202.

- H[ÉRIBERT], P[ierre] (pseud. de Casimir HÉBERT), «Bulletin bibliographique. Les livres de chez nous. [Dugas (Marcel), *Psyché au cinéma*]», *Le Pays laurentien*, vol. 1, n° 11, novembre 1916, p. 300.
- HÉLIAN, Claude (pseud. de Paul Morin), «Stamboul. À Henri Marcel Dugas», *Le Nationaliste*, 8 mai 1910, p. 2.
- HOULE, J.-P., «Gens et propos... Marcel Dugas et Barbey», *Le Devoir*, 28 juin 1947, p. 12.
- HUSSON, Robert, «Livres et revues. *Littérature canadienne* par Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 23, n° 11, novembre 1930, p. 17-18.
- HYSONNE, Marcelle Paule, «Les "Phases" brisées. À Henri Marcel Dugas [poème]», *Le Nationaliste*, 15 mai 1910, p. 4.
- JASMIN, Guy, «Courrier des lettres. *Approches* par Marcel Dugas», *Le Canada*, 18 mars 1943, p. 4.
- JASMIN, Guy, «Liberté de parole. *Paroles en liberté*, de Marcel Dugas», *Le Canada*, 25 septembre 1944, p. 5.
- JOLICŒUR, Jules, «Bibliographie canadienne [...] *Le Flacon à la mer*, par M. Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 17, n° 6, juin 1924, p. 31-32.
- JOLICŒUR, Jules, «Bibliographie canadienne [...] Paroles de sagesse (Préface d'*Apologies*, par Marcel Dugas)», *La Revue populaire*, vol. 17, n° 6, juin 1924, p. 32-33.
- LABERGE, Albert, «L'Art et les artistes. Galeries de portraits par M. Adrien Hébert», *La Presse*, 19 novembre 1923, p. 10.
- LABERGE, Albert, «Livres et autres publications. *Littérature canadienne*, par Marcel Dugas», *La Presse*, 18 mai 1929, p. 48.
- LABERGE, Albert, «L'écrivain artiste que vient de perdre le Canada français. Souvenirs sur Marcel Dugas», *La Patrie*, 12 janvier 1947, p. 42.

- LACOSTE, Paul, «Marcel Dugas, un romantique...», *La Revue dominicaine*, vol. 52, juillet-août 1946, p. 61-62.
- LAFCADIO (pseud.), «Marcel Dugas», *Le Canada*, 17 novembre 1947, p. 22.
- LALIBERTÉ, Paul (pseud. de Roger Duhamel), «Alain Grandbois et Marcel Dugas [*Les Îles de la nuit; Paroles en liberté*] », *Le Bloc*, 14 octobre 1944, p. 4.
- LAMARCHE, Claude, «Le prince des prosateurs du Canada-français. Marcel Dugas (66^e cours) », *L'Essor*, vol. 4, n^o 2, février 1945, p. 4-5.
- LAMARCHE, Claude, «*Paroles en liberté* de Marcel Dugas», *L'Essor*, vol. 5, n^o 4, avril 1945, p. 16.
- L'AMATEUR (pseud.), «La conférence de M. Dugas. Verlaine et le symbolisme», *Le Pays*, 20 février 1915, p. 3.
- LANCTOT, Gustave, «Bibliographie [*Flacons à la mer*] », *Les Annales*, vol. 3, n^{os} 5-6, mai-juin 1924, p. 12.
- LANCTOT, Gustave, «Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2.
- LANOUE, François, «Il y a 100 ans à St-Jacques naissait Marcel Dugas. Un de nos plus grands poètes en prose », *Joliette journal*, 31 août 1983, p. C-4; «2^e partie », 7 septembre 1983, p. C-7; «3^e partie », 14 septembre 1983, p. C-6; «4^e partie », 21 septembre 1983, p. C-4; «5^e partie », 28 septembre 1983, p. C-11.
- LAPOINTE, Gaston, «Notre littérature depuis 1900», *Le Droit*, 12 août 1941, p. 3.
- LAVAL, «Bulletin universitaire», *Le Nationaliste*, 17 octobre 1909, p. 4.
- LEBEL, Arthur, «Essai de psychologie littéraire. *Apologies* de M. Marcel Dugas», *Le Pays*, 21 juin 1919, p. 2.
- LEBLANC, Alonzo, «*Le Théâtre à Montréal. Propos d'un huron canadien*, essai de Marcel Henry (pseudonyme de Marcel Dugas) », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des*

- œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 1075-1076.
- L'ÉDITEUR, «Littérature et Beaux-Arts. Pots de fer», *Le Droit*, 5 avril 1941, p. 2.
- LEFEBVRE, P.-H., «Événement artistique. Ouverture d'un musée d'art national à la bibliothèque de la ville. — Pour commémorer la visite du maréchal Joffre. — Progrès de l'idée française à Montréal», *Le Devoir*, 26 novembre 1917, p. 7.
- LEMIRE, Maurice, «*Littérature canadienne. Aperçus*, de Marcel Dugas», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 642-644.
- LEMIRE, Maurice, «*Verlaine*, essai de Marcel Dugas», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 1141.
- LEMOYNE, Jean, «*Gants du ciel*», *Le Canada*, 13 septembre 1943, p. 5; repris dans *Le Droit*, 9 octobre 1943, p. 11.
- LE NOBLET DUPLESSIS, F.-X., «Ce qu'on dit en France des œuvres littéraires de nos jeunes Canadiens», *La Presse*, 14 septembre 1912, p. 5 et 10.
- LE NOBLET DUPLESSIS, F.-X., «Les nôtres actuellement dans Paris», *La Presse*, 27 décembre 1912, p. 1-2.
- LÉO, Edmond (pseud. d'Armand Chossegros), «Causerie littéraire. *Le Théâtre à Montréal* par Marcel Henry», *Le Devoir*, 4 mai 1911, p. 1.
- LÉO, Edmond (pseud. d'Armand Chossegros), «Chronique littéraire. Le marché est encombré», *Le Devoir*, 5 octobre 1912, p. 1.
- LESAGE, Jean, «Causerie littéraire. À propos de Verlaine», *Le Devoir*, 1^{er} février 1913, p. 1.
- LESAGE, Jules-S., «Bibliographie. *Les Apologies*, par Marcel Dugas», *Le Terroir*, vol. 2, n^o 1, septembre 1919, p. 45-46.
- LETONDAL, Arthur, «À M. Marcel Dugas, poète», *Le Nigog*, vol. 1, n^o 9, septembre 1918, p. 305-306.

- L'ILLETTRÉ (pseud. de Harry Bernard), «Billet. Un ouvrage critique sur Louis Fréchette», *Le Droit*, 15 mars 1946, p. 3.
- L. J., «Marcel Dugas, *Paroles en liberté*», *Carnets viatoriens*, vol. 12, n° 1, janvier 1947, p. 77.
- LOMBARD, Pierre, «Criblage», *Le Canada français*, vol. 33, n° 9, mai 1946, p. 638-657.
- LORRAIN, Léon, «Michelle Le Normand», *L'Action française*, vol. 2, n° 6, juin 1918, p. 258-260.
- LOZEAU, Albert, «Une lettre de M. Lozeau», *L'Action*, 5 octobre 1912, p. 1.
- MADELEINE (pseud. d'Anne-Marie Gleason-Huguenin), «Chronique [*Le Théâtre à Montréal*]», *La Patrie*, 5 juin 1911, p. 4.
- MADELEINE (pseud. d'Anne-Marie Gleason-Huguenin), «La paroisse [*Littérature canadienne. Aperçus*]», *La Vie canadienne*, vol. 2, n° 3, juillet 1929, p. 111.
- «Marcel Dugas et son temps», *Études françaises*, vol. 7, n° 3 [numéro spécial], août 1971, p. 237-324.
- MARION, Étienne, «Hommage à Marcel Dugas», *L'Étudiant [Joliette]*, vol. 2, n° 5, mars 1938, p. 6.
- M[ARION], S[éraphin], «Les Sept par les Sept. Marcel Dugas», *La Revue populaire*, vol. 39, n° 1, janvier 1946, p. 8.
- MATHIEU, Claude, «Présentation de Marcel Dugas», *Dires*, vol. 5, n° 1, printemps 1987, p. 5-22.
- MAUGEY, Axel, «De la liberté en terre québécoise», *Vie des arts*, vol. 22, n° 90, printemps 1978, p. 66.
- MISTIGRIS (pseud. de Pierre-Arthur-Joseph Voyer), «Un poète nous est né», *Le Pays*, 3 novembre 1917, p. 2.
- MONTMORENCY (pseud.), «Chronique de l'Université ... À l'Université des cours d'été», *La Revue de l'Université Laval*, vol. 1, n° 6, février 1947, p. 468.
- N.D.É. [Note de l'éditeur], «Marcel Dugas, *Louis Fréchette (1839-1908). Un romantique canadien*», *Le Canada français*, vol. 33, n° 8, avril 1946, p. 613-614.

- NEY, Jean (pseud. d'Éva Circé-Côté), «Bibliographie. Versions par Marcel Dugas. Études sur les poètes Le Cardonnel et Charles Péguy», *Le Pays*, 3 novembre 1917, p. 3.
- PÉRUSSE, Noël, «Dugas (Marcel). *Un romantique canadien: Louis Fréchette, 1839-1908*. Nouvelle édition», *Lectures*, vol. 1, n° 5, janvier 1947, p. 310-311.
- PICARD, Jean (pseud. de Camille Bertrand), «*Le théâtre à Montréal*», *Le Nationaliste*, 14 mai 1911, p. 6.
- PILOTTE, Gaston, «Les années 1900-1945 (repères chronologiques)», *Études françaises*, vol. 7, n° 3 [numéro spécial: «Marcel Dugas et son temps»], août 1971, p. 243-248.
- P. I., «Quelques maîtres de l'élite canadienne-française. Artistes», *Le Monde nouveau*, Paris, [numéro spécial: «Le Canada»], août 1923, p. 38.
- PLOUFFE, Adrien, «Marcel Dugas, écrivain français», *Le Canada*, 18 novembre 1933, p. 3.
- PLOUFFE, Adrien, «Les dieux avaient soif. Dédié aux mânes de Marcel Dugas», *Le Canada*, 17 janvier 1947, p. 4.
- PLOUFFE, Adrien, «Marcel Dugas. Joyeux drille [poème]», *Notre Temps*, vol. 11, n° 21, 8 mars 1947, p. 4.
- PONTBRIAND, Jean-Noël, «*Confins*, recueil de poésies de Tristan Choiseul (pseudonyme de Marcel Dugas)», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 272-273.
- PONTBRIAND, Jean-Noël, «*Nocturnes et Cordes anciennes*, recueils de poésies de Marcel Dugas», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 756-757.
- POTVIN, Damase, «Marcel Dugas», *Culture*, vol. 8, n° 1, mars 1947, p. 84-85.
- PRÉFONTAINE, Fernand, «L'art et le régionalisme», *Le Nigog*, vol. 1, n° 11, novembre 1918, p. 376-378.

- QUATRE-VENTS (pseud. d'Adrien Plouffe), «La vie qui passe... Une causerie vivante...», *L'Action médicale*, avril 1944, p. 62-63.
- REVON, Maxime, «À propos de Verlaine», *La Patrie*, 9 juin 1928, p. 36; reproduit de *L'Ami du peuple*.
- RINGUET (pseud. de Louis-Philippe Panneton), «Lettres canadiennes», *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 846, 31 décembre 1938, p. 6.
- ROCHELEAU-ROULEAU, Corinne, «Marcel Dugas, l'homme et son œuvre», *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. 54, n° 6, juin 1948, p. 178-186; vol. 54, n° 7, juillet 1948, p. 202-215.
- ROQUEBRUNE, Robert Laroque de, «Versions, par Marcel Dugas», *Le Nigog*, vol. 1, n° 1, janvier 1918, p. 28-32.
- ROQUEBRUNE, Robert de, «Les mouvements de la littérature canadienne-française», *Le Canada*, 22 novembre 1923, p. 4.
- ROQUEBRUNE, Robert de, «Octave Crémazie pendant le siège de Paris», *Le Canada*, 10 avril 1941, p. 2.
- ROQUEBRUNE, Robert de, «La vie littéraire. *Salve Alma Parens*. Vingt-trois pages de Marcel Dugas», *Le Canada*, 6 septembre 1941, p. 2.
- ROUSSIN, Marcel, «Un souvenir: Marcel Dugas», *Le Droit*, 30 août 1983, p. 6.
- ROUTIER, Simone, «Les débuts d'une carrière littéraire. Souvenirs d'un écrivain de chez nous», *Le Devoir*, 21 juin 1947, p. 8-9.
- ROUTIER, Simone, «Marcel Dugas» [poème], *Notre Temps*, vol. 11, n° 16, 1^{er} février 1947, p. 4.
- SAUVAGE, Guy (pseud. d'Adrien Plouffe), «En marge de... Marcel Dugas en vedette», *L'Action universitaire*, vol. 10, n° 8, avril 1944, p. 20.
- SMITH, Henri, «Des feuilles, des pétales et des branches à la mémoire de Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2.

- SWANN (pseud. de Guy Sylvestre), «Chronique littéraire. Billet à Kondiaronk [*Pots de fer*]», *Le Droit*, 27 mars 1941, p. 3.
- SYLVESTRE, Guy, «*Pot de fer [sic]* par Marcel Dugas», *La Nouvelle Relève*, n° 1, septembre 1941, p. 54.
- S[YLVESTRE], G[uy], «Les ciseaux de Swann. Chronique de littérature. De Rimbaud à Sigrid Undset. Maeterlinck. La France et la culture. De *Pots de fer* aux *Opiniâtres*», *Le Droit*, 11 octobre 1941, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, «L'évolution de la poésie canadienne-française», *Le Droit*, 3 octobre 1942, p. 5.
- SYLVESTRE, Guy, «Où l'on mêle l'utile à l'agréable», *Le Droit*, 27 mars 1943, p. 5.
- SYLVESTRE, Guy, «Né à Saint-Jacques: Marcel Dugas», *Le Droit*, 3 avril 1943, p. 5.
- SYLVESTRE, Guy, «La revue des revues. La critique canadienne», *Le Droit*, 5 juin 1943, p. 10.
- SYLVESTRE, Guy, «Poésies, sermons, contes», *Le Droit*, 4 mars 1944, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, «*Paroles en liberté*», *Le Droit*, 4 novembre 1944, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, «Cinq ans de lettres au Canada français», *Le Droit*, 25 novembre 1944, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, «Léo-Pol Morin et la musique», *Le Droit*, 24 mars 1945, p. 5.
- SYLVESTRE, Guy, «*Louis Fréchette*», *Le Droit*, 16 mars 1946, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, «Littérature. Beaux-arts. Hommage à Marcel Dugas. [...]», *Le Droit*, 18 janvier 1947, p. 2.
- SYLVESTRE, Guy, «Le souvenir de Marcel Dugas», *Le Droit*, 25 janvier 1947, p. 2; repris sous le titre «Le souvenir de Dugas», *L'Éclaireur*, 6 février 1947, p. 3.
- T[HÉRIVE], A[ndré], «Marcel Henry: *Le Théâtre à Montréal*», *Revue critique*, 10 août 1911, p. 383-384.

THÉRIVE, André, «La jeune poésie canadienne», *La Revue de France*, juin 1912, p. 210-215; repris dans *L'Action*, 27 juillet 1912, p. 4 [sous-titré «Ce qu'on dit de nous en France»].

THÉRIVE, André, «Ce qu'on dit de nous. Un article de la "Vie", de Paris. "Au Canada: journalistes et critiques" par M. André Thérive», *L'Action*, 23 août 1913, p. 1-2.

THÉRIVE, André, «Sur un livre de Marcel Dugas [*Un romantique canadien: Louis Fréchette*]», *Le Canada*, 16 juin 1934, p. 2.

TURC (pseud. de Victor Barbeau), «Au fil de l'heure. *Cordes anciennes* », *La Presse*, 10 octobre 1933, p. 11.

VACHON, Georges-André, «Les années noires», *Études françaises*, vol. 7, n° 3 [numéro spécial: «Marcel Dugas et son temps»], août 1971, p. 239-240.

VÉCU, G. (pseud.), «À la manière de Marcel Dugas. Pysché [sic] au parc Sohmer [poème]», *L'Escholier*, 27 avril 1917, p. 4.

III – Spicilège Marcel Dugas³

ANDRÉ, Paul, «Chez Henri Falque: Marcel Henry: *Le Théâtre à Montréal*», *La Belgique artistique et littéraire*, 1911.

ANONYME, «Bibliographie. *Verlaine* par Marcel Dugas», *Comœdia*.

ANONYME, «Bibliographie [*Verlaine*]», *Informateur* [Bruxelles].

ANONYME, «*Confins*, par Tristan Choiseul (1921) ».

ANONYME, «*Confins*, par Tristan Choiseul ».

ANONYME, «*La Littérature canadienne*, by Marcel Dugas », *New York Herald*.

ANONYME, «Les livres du jour. *Verlaine*, par Marcel Dugas ».

3. Nous donnons ici les titres des coupures qui se trouvent dans le spicilège Marcel Dugas (fonds privé), mais dont nous n'avons pu trouver la source.

- ANONYME, « *Littérature canadienne* par Marcel Dugas », *Chantecler*.
- ANONYME, « *Littérature canadienne* », *L'Intransigeant*.
- ANONYME, « *Littérature canadienne* par Marcel Dugas », *Le Merle*.
- ANONYME, « *Littérature canadienne* », *Le Petit Parisien*.
- ANONYME, « Marcel Dugas: *Littérature canadienne* », *Le Populaire*.
- ANONYME, « *Littérature canadienne (aperçus)*, par Marcel Dugas », *Aiglon*, avril 1930, p. 47.
- ANONYME, « Livres et revues. Marcel Dugas, *Littérature canadienne. Aperçus*, *L'Abbé Bethléem* ».
- ANONYME, « Petit courrier des lettres ».
- ANONYME, « *Verlaine*, par Marcel Dugas ».
- ANONYME, « Vient de paraître. Marcel Dugas. *Littérature canadienne. Aperçus* », *Bibliographie de la France*.
- ANONYME, « Un poète canadien dont "Turc" nous rappelle le beau talent ».
- AUBES, Joseph, « *Littérature canadienne* », *Express du midi*.
- B[ARBEAU], V[ictor], « Notre ami Marcel Dugas », 1947.
- BERGNER, Georges, « *Littérature canadienne* », *Indépendance luxembourgeoise*.
- BONNAULT, Claude, « *Littérature canadienne. Aperçus* par Marcel Dugas », *Revue de l'Alliance française*.
- C. E., « *Littérature canadienne. Aperçus* par Marcel Dugas ».
- C. S. C., « *Littérature canadienne* », *La Semaine à Paris*.
- DESROCHERS, Alfred, « *Paroles en liberté* de Marcel Dugas ».
- F., « Marcel Henry: *Le Théâtre à Montréal* », *Le Divan*, p. 224.
- F. D., « Hommage à Marcel Dugas », 1948.
- HÉBERT, Pascal, « *Littérature canadienne* ».
- H. M., « Essai sur Verlaine par Marcel Dugas », *Paris-Concorda*.

H. M., « L'avenir des lettres canadiennes-françaises », *Paris-Concordia*.

L. P., « Les belles-lettres. Poètes du Canada », *Comœdia*.

MOROY, Élie, « Verlaine », *La Semaine de Gève*.

NASLY, « Verlaine », Essai par Marcel Dugas », 3 mars 1928.

N[AZZI], L[ouis], « Le théâtre à Montréal par Marcel Henry », *Comœdia*.

NOTE DE L'ÉDITEUR, « Littérature canadienne par Marcel Dugas ».

P. H., « Littérature canadienne. Aperçus », *La Courte-paille*.

RIVASSO, R. de, « Le théâtre à Montréal, par Marcel Henry », *Le Soleil*.

ROUSSIN, Marcel, « Sur une tombe... Marcel Dugas ».

TOUR FONDUE, Geneviève de La, « Marcel Dugas », *Le Petit Journal*.

VUILLERMOZ, Émile, « Littérature canadienne par Marcel Dugas », *Excelsior*.

IV – Mémoires et thèses

BROUILLETTE, Léonce, « Marcel Dugas: sa vie et son œuvre », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1970, xli, 250 f.

DESJARDINS, Suzanne, *Notes bio-bibliographiques sur Marcel Dugas*, Montréal, École de bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1948, 12 f.

HAYWARD, Annette M., « Le conflit entre les régionalistes et les "exotiques" (1900-1920) », thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 1980, 3 vol., 1046 f.

E – AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

ANONYME, « Notes sur la famille Dugas », dans *Bulletin des recherches historiques*, vol. 18, n° 3, mars 1912, p. 79-81; repris sous le titre « Quelques notes historiques sur la famille Dugas », *L'Étoile du Nord*, 21 mars 1912, p. 5.

- ALLAIRE, J.B.-A., *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, Saint-Hyacinthe, Imprimerie de La Tribune, 1908, vol. 2, 624 p.
- BARBEAU, Victor, et Fortier, André, *Dictionnaire bibliographique du Canada français*, Montréal, Académie canadienne-française, 1974, 246 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, *La Presse québécoise des origines à nos jours*, t. II: 1860-1879, Québec, PUL, 1975, 350 p.; t. III: 1880-1895, Québec, PUL, 1977, 421 p.; t. IV: 1896-1910, Québec, PUL, 1979, 417 p.
- BERGER, Carl, dir., *Conscription 1917*, Toronto, University of Toronto Press, 1969, 77 p.
- BRAY, Kenneth, TELFER, Nancy et WUENSCH, Gerhard, *Reflets du Canada: arrangements de folklores canadiens*, Oakville, The Frederick Harris Music Co., 1991, 49 p.
- CHOPIN, Lucille, «Bio-bibliographie de M. René Chopin», Montréal, École de bibliothécaires, Université de Montréal, 1944, 58 f.
- CHOPIN, René, *Le Cœur en exil*, Paris, Georges Crès et Cie, 1913, 179 p.
- CHOPIN, René, *Dominantes*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, 66 p.
- DAVID, Louis-Olivier, *Laurier (sa vie — ses œuvres)*, Beauceville, L'Éclaireur, 1919, 268 p.
- DUFAULT-LEBLANC, Olivette, *Répertoire des baptêmes, sépultures et annotations marginales: Saint-Jacques (Comté Montcalm), 1774 à 1991*, 1993: t. I: *Baptême, A-La*, p. 1-450; t. II: *Baptêmes, La-W*, p. 451-891; t. III: *Sépultures, A-Lé*, p. 1-436; t. IV: *Sépultures, Lé-W*, p. 437-720; *Annotations marginales*, p. 1-102.
- FELTEAU, Cyrille, *Histoire de La Presse*. t. I: *Le Livre du peuple 1884-1916*, Montréal, Éditions La Presse, 1983, 405 p.; t. II: *Le Plus Grand Quotidien français d'Amérique 1916-1984*, Montréal, Éditions La Presse, 1984, 285 p.

- FORGET, Anastase, *Histoire du Collège de L'Assomption. 1833 — un siècle — 1933*, Montréal, Imprimerie populaire, 1932, 809 p.
- GADBOIS, Charles-Émile, *La Bonne Chanson*, Saint-Hyacinthe, La Bonne Chanson, 1939-1951, 10 vol.
- GRIMAL, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1951, 576 p.
- HEYDEN-RYNSCH, Verena von der, *Salons européens. Les beaux moments d'une culture féminine disparue*, Paris, Gallimard, 1993, 270 p.
- Index des baptêmes, mariages et sépultures. Saint-Jacques-de-l'Achigan, 1880 à 1918*, Paroisse de Saint-Jacques-de-l'Achigan.
- La Bonne Chanson*, La Prairie, Les Entreprises culturelles, 1981, 65 p.
- La Bonne Chanson. Mon école chante*, vol. 2, La Prairie, Les Entreprises culturelles, 1981, 28 p.
- LAHAISE, Robert, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise/HMH, «Cahiers du Québec. Littérature», 1987, 549 p.
- LANOIX, Noël E., dir., *Les Biographies françaises d'Amérique*, Sherbrooke, Les Journalistes associés, 1950, 913 p.
- LARNAC, Jean, *Comtesse de Noailles. Sa vie. Son œuvre*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1931, 259 p.
- Les 100 plus belles chansons*, Saint-Hyacinthe, Les Éditions de la Bonne Chanson, 1956, 144 p.
- LEBLANC, Euclide (M^{me}), *Saint-Jacques-de-l'Achigan. Mariages: 1774-1987*, Joliette, Société de généalogie de Lanaudière, 1988, 231 p.
- Le Nigog*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», 1987, 390 p.
- MORIN, Paul, *Le Paon d'email*, Paris, Alphonse Lemerre, 1912, 166 p.

- MORIN, Paul, *Le Paon d'émail*, Paris, Alphonse Lemerre, 1912, 166 p.
- MORIN, Paul, *Œuvres poétiques. Le Paon d'émail. Poèmes de cendre et d'or*, Montréal, Fides, «Nénuphar», 1961, 305 p.
- NOYER, Alain-Pierre, *Dictionnaire des chanteurs francophones de 1900 à nos jours*, Paris, Conseil international de la langue française, 1989, 210 p.
- OSTERWALDER, Marcus, *Dictionnaire des illustrateurs, 1800-1914*, Paris, Hubschmid et Bouret, 1983, 1221 p.
- Registres officiels de la paroisse de St-Jacques-de-l'Achigan, 1774 jusqu'à nos jours*, Voûte du presbytère de Saint-Jacques.
- Répertoire des registres de la paroisse de St-Jacques-de-l'Achigan, 1819 à 1880*, Voûte du presbytère de Saint-Jacques.
- RIÈSE, Laure, *Les Salons littéraires parisiens du second Empire à nos jours*, Toulouse, Privat éditeur, 1962, 273 p.
- RINGUET (pseud. de Philippe Panneton), *Confidences*, Montréal/Paris, Fides, 1965, 198 p.
- ROQUEBRUNE, Robert de, «Les salons littéraires à Paris. Le salon de M^{lle} Louise Read», *La Revue moderne*, vol. 6, n° 1, novembre 1924, p. 17-19.
- ROQUEBRUNE, Robert de, *Cherchant mes souvenirs 1911-1940*, Montréal, Fides, «Nénuphar», 1968, 243 p.
- ROUTIER, Simone, *Adieu, Paris! Journal d'une évacuée canadienne 10 mai - 17 juin 1940*, Ottawa, Éditions du Droit, 1940, 159 p.
- SCHMIDT, Joël, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Librairie Larousse, 1965, 320 p.
- THÉRIO, Adrien, *Jules Fournier, journaliste de combat*, Montréal, Fides, 1954, 244 p.

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Note sur l'établissement du texte.....	75
Chronologie	79
Sigles et abréviations.....	99

PAROLES EN LIBERTÉ

Avant-propos.....	105
Ivresse.....	107

Litanies

Matins.....	119
Soirs.....	122
L'idéale maison	125
Rébus.....	127

Images

Ma tristesse est en vous	133
Bois, car... ..	136
Au poète.....	141
La vieillesse des hommes	146
L'aurore sur le lac	151

Le soir sur le lac	154
La douleur de la ville qui monte au firmament	156
La nuit me regarde	160
Paillasse sur l'horizon	164
Tentation	169
L'homme dans le champ de carnage	172
C'était un p'tit garçon	181
Phèdre	185
La défaite du printemps.....	188
Fantaisie	194

Aparté

Paul Morin	201
René Chopin.....	205
Guy Delahaye	208
Mademoiselle Italie	212
Jeanne Nouguier.....	217
Avec toi... ..	221

Chansons canadiennes. Variations

Vive la Canadienne.....	225
Au clair de la lune.....	227
Sur le pont d'Avignon	229
Isabeau s'y promène	231
En roulant ma boule	233
À la claire fontaine	235
À Saint-Malo.....	237
V'là l'bon vent.....	239
Un Canadien errant	241
Arabesques	243

Bacchanale.....	244
Prière.....	245

Paradis

Ton nom	249
Nuit sacrée	250
Quelque part, une ville	253

PSYCHÉ AU CINÉMA

Un homme d'ordre.....	259
Les teddy bears en khaki.....	267
Nocturne.....	277
Paroles à la morte.....	280
Petites plaintes sur le passé revenu	287
Adieu Psyché.....	289

CONFINS

À Narcisse	295
Litanies.....	297
Des mondes dorment en nous	299
Sur les chemins de l'automne	302
Narcisse rit maintenant.....	307

FLACONS À LA MER

Pains à cacheter.....	313
Pains à cacheter.....	316
Épître I.....	320
Épître II.....	323
Épître III	327
Épître IV	330
Impressions d'hôpital	333

La Joconde	336
Sur les petits chapeaux.....	339

CORDES ANCIENNES

Printemps 20	347
Autre version de « Paillasse »	350
Qu'as-tu fait... ..	353
J'ai ce souvenir... ..	354
Paysage	356
Le passé	360
Indiscrétion.....	361
Poussières	363
Cette nuit, cher amour... ..	365
Vous m'eussiez fait un crime... ..	369
Ce que disait le diable... ..	371
N'avez-vous pas quelquefois pleuré... ..	374
Mon amour où es-tu?	375
Pierres gravées	376

NOCTURNES

Louise Read.....	385
Anna de Noailles.....	387
I.....	389
<i>After the ball is over</i>	390
Vous avez tout connu... ..	391
Reste encore... ..	393
Le chant de la folle	394
Journal déchiré.....	397
L'espoir exaucé.....	401

Mort d'Henriette Lagneau	404
Mort de Jeanne.....	406
<i>SALVE ALMA PARENS</i>	409
NOTRE NOUVELLE ÉPOPÉE	421

Appendices

I: Autres proses

Pour le cloître.....	429
Petit drame héroï-comique.....	432
Juin.....	436
Le retour d'une ombre	440
Préambule.....	446
Le destin du monde.....	447
La paix	450
Mots en liberté	452
Saint-Denys Garneau.....	454

II: Au fil de l'heure

Tourbillon de vie	457
Marche funèbre.....	459
<i>Sunt lacrymæ rerum</i>	462
L'oubli.....	464
1880.....	466
Réalité	468
Je voudrais être ce monsieur qui passe	471
Le petit village	473
Évocation	475
Je me souviens!.....	477
Apothéose	480

Ingratitude	482
Cauchemar romantique	485
Déménagement ancien	487
Épître	490
Lassitude.....	493
La pluie	496
L'irréalisable rêve	498
Les pèlerins	501
La closerie des lilas	503
La bonne neige	506
Vieux almanachs.....	508
Je vous écris... ..	510
La folle du logis	512
Épître.....	515
Déjà.....	519
Réponse à une inconnue	522
III: À Marcel Dugas	525
Bibliographie	527

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise.

Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*

édition critique par François Ricard

1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*

édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe

1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*

t. 1 : Journal, Correspondance (1923-1953)

t. 2 : Correspondance (1954-1960)

édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe

1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*

édition critique par Francis Parmentier

1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*

édition critique par Francis Parmentier

1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*

édition critique par Michel Bideaux

1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage I, II*

édition critique par Pierre Berthiaume

1994, 1112 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 592 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*
édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*
édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*
édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-civilisés*
édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*
édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie Le Blanc
1998, 302 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD
Le Grand Voyage du pays des Hurons
suivi de *Dictionnaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Page laissée blanche

